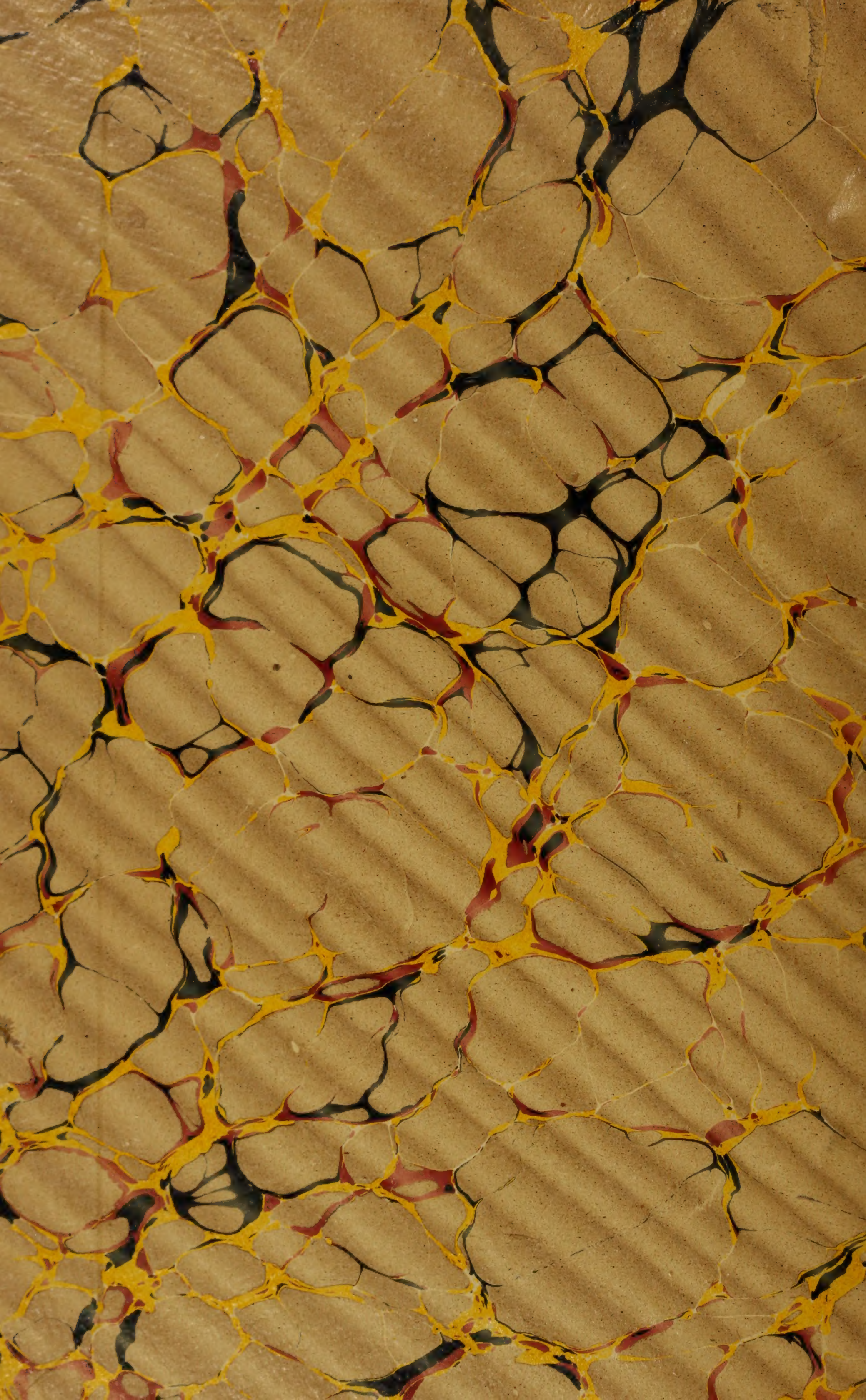
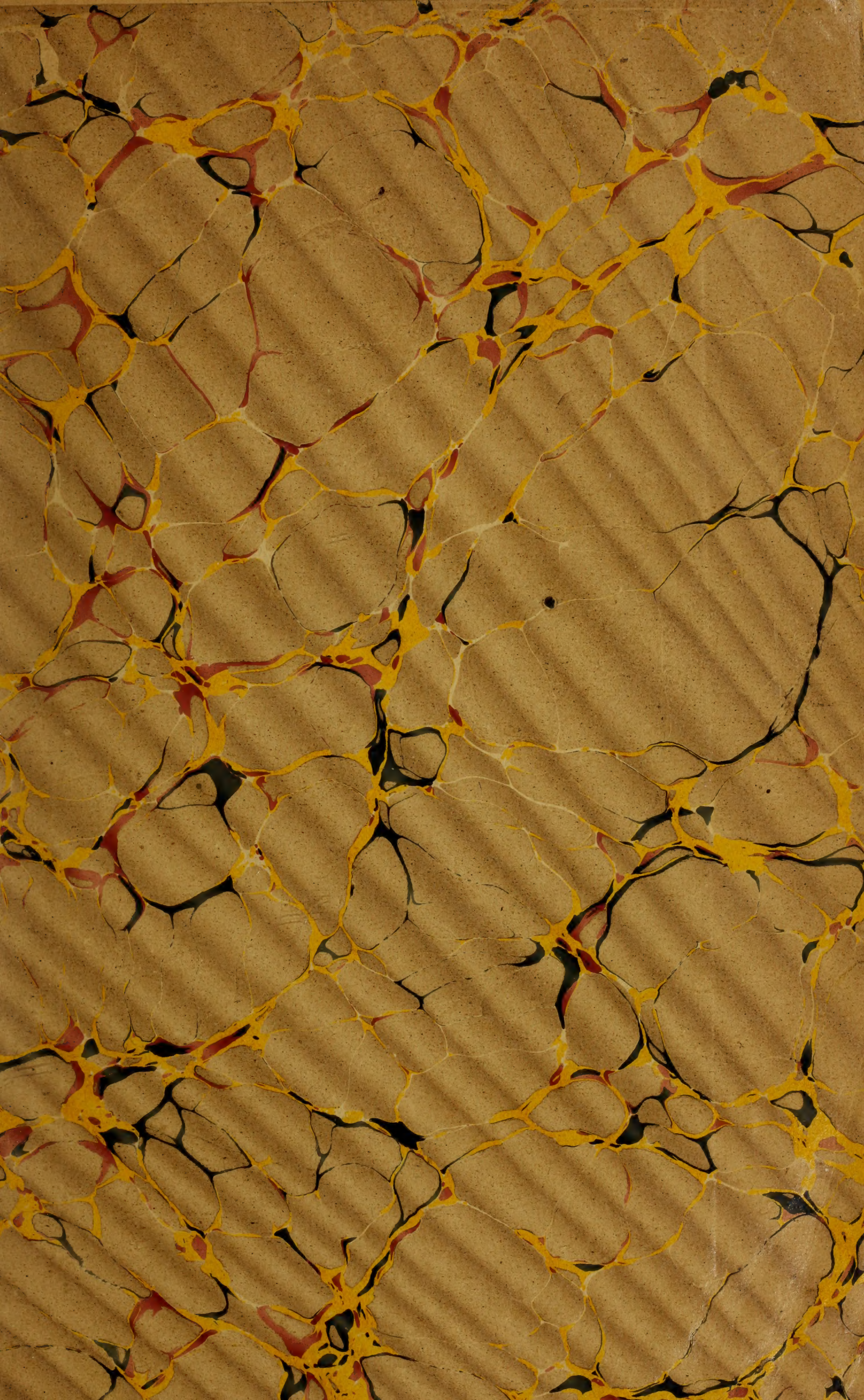
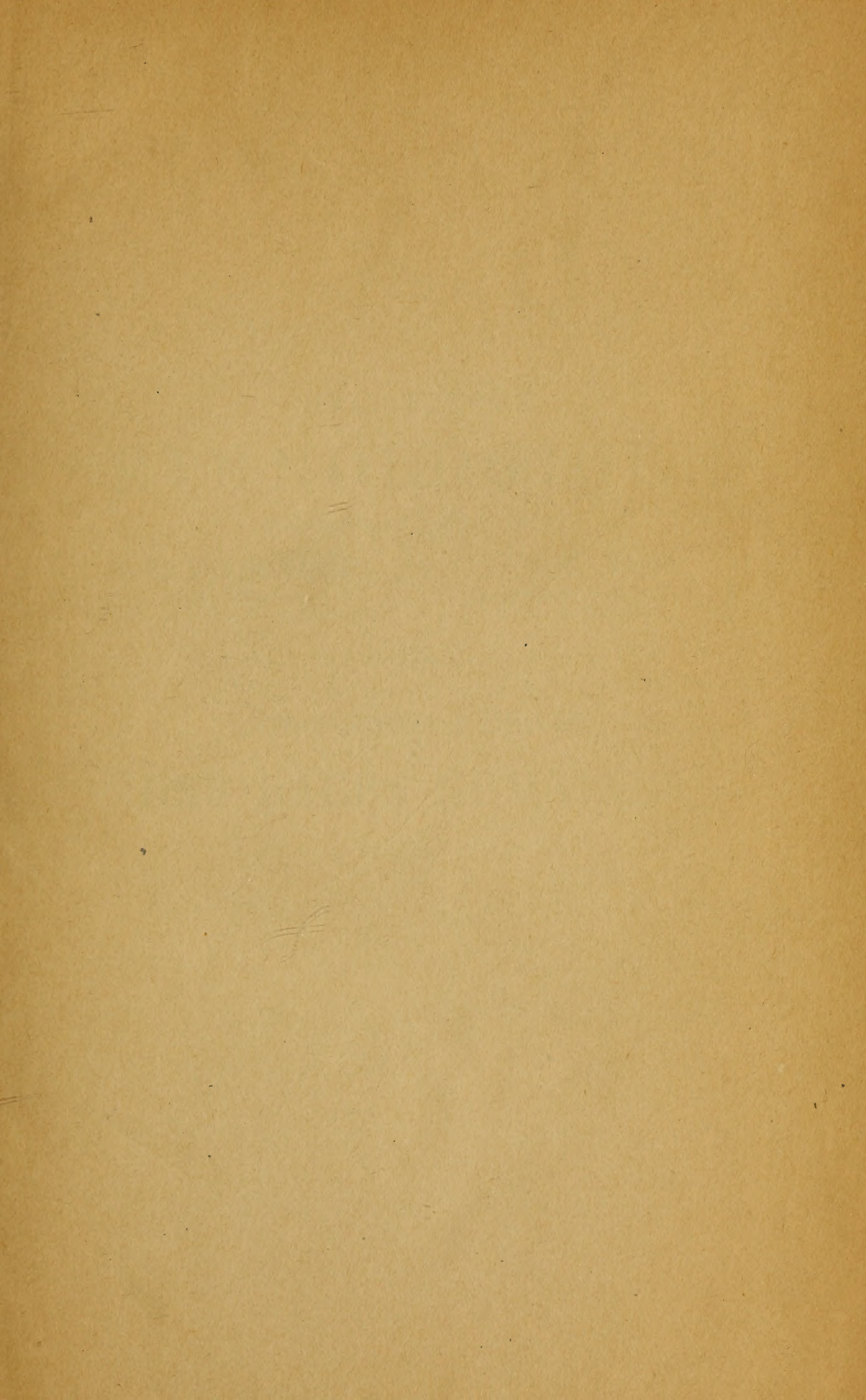

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY











BIBLIOTHÈQUE

ETHNOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE MM.

A. DE QUATREFAGES
Membre de l'Institut,
Professeur au Muséum d'histoire naturelle.

E.-T. HAMY
Conservateur du Musée d'ethnographie
du Trocadéro.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE

DES RACES HUMAINES

DU MÊME AUTEUR :

L'Espèce humaine, *neuvième édition.* 1 vol. in-8°; traduit en anglais, en allemand et en italien.

Rapport sur les progrès de l'Anthropologie en France. 1 vol grand in-8°, 570 pages.

Unité de l'espèce humaine. 1 vol. in-12, traduit en russe.

Cinq conférences sur l'histoire naturelle de l'homme. 1 vol. in-18, traduit en italien, en hollandais et en suédois.

Programme d'une histoire générale des races humaines. Brochure in-8°.

Crania Ethnica (en commun avec M. le docteur Hamy). 1 vol. in-4°, 528 pages, 482 figures dans le texte, atlas de 100 planches lithographiées.

Hommes fossiles et Hommes sauvages. 1 vol. grand in-8°, 644 pages, 209 gravures dans le texte et 1 carte.

Les Polynésiens et leurs migrations. 1 vol. in-4°, avec 4 cartes.

Les Pygmées des anciens et la science moderne. 1 vol. in-12.

La Race prussienne. 1 vol. in-12, traduit en anglais.

Charles Darwin et ses précurseurs français. 1 vol. in-8°.

Histoire naturelle des Annélides et des Géphyriens. 2 vol. in-8°, atlas de 20 planches.

Recherches anatomiques et zoologiques faites pendant un voyage en Sicile, par MM. Milne Edwards, de Quatrefages et Émile Blanchard (chacun des voyageurs a publié un volume à part). 1 vol. in-4°, 30 planches.

Métamorphoses de l'homme et des animaux. 1 vol. in-12, traduit en anglais.

Études sur les maladies actuelles des vers à soie. 1 vol. in-4°, 6 planches.

Nouvelles Recherches sur les maladies actuelles des vers à soie. 1 vol. in-4°.

Essai sur l'histoire de la sériciculture. Brochure in-12, traduite en italien.

Souvenirs d'un naturaliste. 2 vol. in-12; traduit en anglais.

HISTOIRE GÉNÉRALE

DES

RACES HUMAINES

INTRODUCTION

A

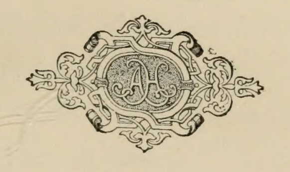
L'ÉTUDE DES RACES HUMAINES

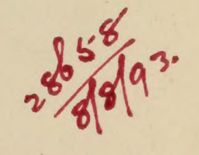
PAR

A. DE QUATREFAGES

MEMBRE DE L'INSTITUT (ACADÉMIE DES SCIENCES)
PROFESSEUR AU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE.

Avec 441 gravures dans le texte, 6 planches et 7 cartes





PARIS
A. HENNUYER, IMPRIMEUR-ÉDITEUR
47, RUE LAFFITTE, 47

1889

PRÉFACE

DES DIRECTEURS DE LA BIBLIOTHÈQUE ETHNOLOGIQUE.

L'Ethnologie est la branche de l'Anthropologie qui a pour but de faire connaître à tous les points de vue les diverses races humaines. Cette science est une des dernières venues et sa tardive apparition est facile à comprendre. Elle ne pouvait naître que lorsque le globe, déjà largement exploré, aurait permis de recueillir des renseignements précis, au moins sur ses principales populations. Cette exploration a marché moins vite que ne permettaient de l'espérer l'importance et la rapidité des premières découvertes. Colomb avait touché aux Lucayes en 1492 et Vasco de Gama aux Indes six ans après ; le vaisseau de Magellan avait fait le tour du monde de 1520 à 1522. Mais ce fut seulement en 1768 que Cook, Pallas et Bruce partirent presque en même temps pour la mer du Sud, l'Asie centrale et le nord de l'Afrique ; Le Vaillant n'aborda l'Afrique australe que treize ans plus tard ; les voyages de Mungo-Park ont été accomplis en partie au début du dix-neuvième siècle, et ceux de Humboldt, de d'Orbigny lui appartiennent en entier.

Malgré ce qu'avaient d'incomplet les informations recueillies jusqu'à eux, les deux fondateurs des sciences naturelles, Linné et Buffon, comprirent que l'homme et les divers groupes humains répartis à la surface du globe rentraient dans le cadre de leurs études. Mais le premier, après avoir décrit dans son style aphoristique l'*homo sapiens*, considéré comme *espèce*, semble avoir regardé les populations de chaque partie du monde comme formant

un tout homogène. Il se borna à caractériser brièvement, à titre de *variétés*, les hommes Américain, Européen, Asiatique et Africain, tout en formant une catégorie spéciale des populations et des individus déformés par suite de la nature du milieu ou de certaines coutumes.

Le travail de Buffon est tout autre; c'est un de ses principaux titres de gloire. Buffon a voulu faire l'*Histoire complète de l'homme*, considéré comme individu et comme espèce. Il a réussi, autant que la chose était possible de son temps. La partie ethnologique de son œuvre est surtout remarquable. Elle parut d'abord en 1749, par conséquent, près de vingt ans avant les grands voyages de découvertes que je rappelais plus haut. L'auteur la remania trente ans plus tard. Bruce était alors de retour (1773) et Cook avait accompli son second voyage (1775). Mais cela même rappelle tout ce qui manquait à Buffon en fait de renseignements. Quiconque tiendra compte de ces dates admirera la sagacité merveilleuse de celui qui, disposant de données aussi incomplètes, a su en tirer tant de déductions et de conclusions justes.

Buffon admet l'unité de l'*espèce* humaine et la multiplicité de ses *races;* il passe en revue toutes celles que l'on connaissait à cette époque et résume à peu près tout ce qu'on savait alors sur chacune d'elles. Mais il ne cherche pas à les distribuer dans un cadre méthodique. Lui, qui repoussait les classifications en zoologie, ne pouvait penser à en proposer une pour les groupes humains. Il s'en tient donc à l'ordre géographique. Toutefois, la lecture attentive de son livre montre combien il est préoccupé des questions de rapport et de filiation. On voit que pour lui toutes les populations du globe se partagent en quatre types fondamentaux, caractérisés surtout par la couleur; il reconnaît et décrit les variétés principales qui se rattachent à chacun d'eux; il devine pour ainsi dire leurs affinités ethniques; il cherche à préciser l'étendue et les limites de l'aire qu'elles occupent et donne une idée sommaire de leur civilisation. En un mot,

malgré ses imperfections et ses lacunes également inévitables, ce travail a justement mérité à Buffon le titre de *fondateur de l'Anthropologie*.

Comme les autres sciences naturelles, l'Ethnologie ne pouvait être d'abord que descriptive. Blumenbach lui donna plus de précision en l'éclairant par l'anatomie. Son petit volume sur *les Variétés humaines* (1775), ses *Décades craniologiques* (1790-1808) méritent encore aujourd'hui d'être consultés. Le premier peut-être, il a insisté sur le nombre infini des *variétés* que présente l'*espèce* humaine et sur la manière dont on passe de l'une à l'autre par nuances insensibles. Toutefois, il les ramène toutes à cinq principales, savoir : la Caucasique, la Mongolique, l'Éthiopique, l'Américaine et la Malaise. Blumenbach semble bien avoir compris lui-même ce que ces dénominations géographiques ont d'inexact; mais il n'était rien moins qu'aisé de les remplacer, et l'on sait qu'elles sont encore usitées.

Au moment où Blumenbach publiait ses dernières *Décades,* naissait et grandissait rapidement une science toute nouvelle, la Philologie. L'ouvrage de Frédéric Schlegel : *Sur la langue et la sagesse des Hindous* (1808), ouvrit, dit Max Müller, un nouveau monde et montra quels services inattendus la connaissance et la comparaison des langues pouvaient rendre à l'Ethnologie. Sous l'influence de l'enthousiasme produit par les premiers succès, on crut même pouvoir résoudre par la linguistique seule toutes les questions ethnologiques. Le temps et l'expérience ont fait justice de ces exagérations. Les meilleurs esprits comprirent bientôt que pour mener à bien ces études difficiles, il faut les aborder avec toutes les ressources que fournissent les diverses branches de notre savoir.

C'est là ce qu'a voulu faire Prichard. Dans l'étude des questions générales de l'Anthropologie, il est essentiellement de l'école de Buffon. Comme son maître, il cherche à éclairer l'histoire de l'homme par celle de tous les autres êtres organisés. Quand il décrit les *races*, il réunit le plus souvent les données linguistiques

à celles que fournissent l'anatomie et l'extérieur du corps; il tient compte de la pathologie, des manifestations psychologiques. Enfin, il s'est préoccupé de la distribution géographique des races et a dressé un certain nombre de cartes ethnologiques.

Pendant près de quarante ans (1808-1846), Prichard a cherché à compléter, à améliorer son œuvre, et ses *Recherches sur l'histoire physique du genre humain* résument bien ce que l'on savait de son temps en Ethnologie. Malheureusement, l'auteur ne connaissait pas par lui-même les sciences naturelles, dont il faisait, avec raison, la base de sa science. De là viennent les erreurs et les lacunes que l'on a signalées. En particulier, on sent trop souvent chez l'auteur l'absence de la *méthode naturelle* si nécessaire dans l'étude des êtres organisés. Ainsi s'explique comment il n'a pas même tenté de grouper scientifiquement les races humaines et s'est borné à les décrire en suivant l'ordre géographique. Mais, en dépit de ses défauts, l'ouvrage du savant anglais n'en reste pas moins encore aujourd'hui une œuvre magistrale et qui a mérité à l'auteur de prendre place à côté des fondateurs de l'Anthropologie.

La France n'a produit aucun ouvrage que l'on puisse comparer à celui de Prichard, bien que Virey (1801-1824), Lacépède (1821-1827) et Bory de Saint-Vincent (1825-1827) aient aussi tenté de faire une *Histoire de l'homme*. De ces trois ouvrages, celui de Bory, seul, a quelque valeur. Si nous mentionnons le livre de Virey, c'est uniquement parce qu'un fait important dans l'histoire de l'Anthropologie se rattache à cette publication. Buffon, Blumenbach, Prichard, avaient sérieusement examiné la grave question que posent les différences de toutes sortes existant entre les groupes humains; se fondant sur des considérations exclusivement scientifiques, ils avaient regardé ces groupes comme autant de *races* d'une seule et même *espèce*. Lacépède partagea leur manière de voir, que Virey combattit le premier. Celui-ci admit l'existence de deux *espèces d'hommes* caractérisées par le plus ou moins d'ouverture de l'angle facial et rat-

tacha à chacune d'elles trois *races principales*, comprenant elles-mêmes un certain nombre de races secondaires.

C'est de cette époque que datent les discussions entre les *monogénistes* et les *polygénistes*, discussions trop souvent obscurcies tantôt par le dogmatisme, tantôt par le philosophisme.

Évidemment, à se placer sur le terrain du polygénisme, le nombre des *espèces* humaines admis par Virey était beaucoup trop restreint. Aussi vit-on bientôt paraître d'autres classifications où il était bien plus élevé. Desmoulins reconnut d'abord onze *espèces* d'hommes (1825) et seize plus tard (1826). Bory de Saint-Vincent s'arrêta au chiffre de quinze (1827). L'école américaine, qui s'est développée sous l'influence de Morton et d'Agassiz semble avoir voulu accroître ce nombre presque indéfiniment. Mais, le vague des expressions et la confusion continuelle entre la *race et l'espèce*, font qu'il est fort difficile de reconnaître quelle est au juste sur ce point la manière de voir de Gliddon (1857) et d'Agassiz lui-même (1854-1857).

Quoique l'ouvrage de Virey soit absolument sans valeur et que celui de Bory ne doive être consulté qu'avec circonspection, ces deux auteurs ont eu le mérite de chercher à représenter les rapports des groupes humains entre eux par une classification méthodique. J'ai indiqué les vues du premier. Bory chercha ses caractères les plus importants dans la chevelure. Bien que n'admettant qu'un seul *genre* humain, il partagea ses quinze *espèces* d'hommes en deux grands groupes, les *Leiotriques* et les *Ulotriques*, comprenant chacun un certain nombre de *races*, sous-divisées parfois en *variétés*. Toutes ces distinctions sont fondées exclusivement sur des caractères physiques. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire (1858) et Huxley (1871) acceptèrent cette division fondamentale. Toutefois, le premier se plaça plus tard à un autre point de vue et trouva dans le squelette de la face les caractères qui le conduisirent à admettre les quatre *types fondamentaux :* orthognathe, eurygnathe, prognathe et eury-pro-

gnathe. Lui aussi agit en naturaliste et fonda sa classification sur les caractères physiques seulement.

D'Omalius d'Halloy (1839-1869) et Latham (1850-1862) introduisirent la linguistique dans la répartition des groupes humains. Le premier fonda la distinction de ses cinq *races*, ainsi que celle des *rameaux* et des *sous-rameaux* qu'il reconnaît chez elles, sur les caractères extérieurs et surtout sur la couleur. Mais il prit les langues pour point de départ de la subdivision en *familles* et en *peuples*. On voit que le savant belge a proposé une véritable classification et une nomenclature. Il a aussi voulu donner une histoire abrégée de toutes les populations humaines; mais ce résumé est vraiment par trop succinct.

Latham a aussi sa classification particulière; mais il n'est pas naturaliste et se laisse trop influencer par des considérations géographiques, ce qui le conduit à méconnaître les rapports les plus évidents. Son œuvre n'en a pas moins une importance bien réelle. Sans approcher de Prichard, qu'il semble avoir pris pour modèle, il en a conservé la tradition.

Waitz (1859-1865) a travaillé à peu près de même, mais il est infiniment plus érudit que ses prédécesseurs, et son grand ouvrage : *Anthropologie der Natürvölker,* qui n'embrasse, d'ailleurs, qu'une partie de l'humanité, surabonde en documents de toute sorte, classés suivant un système qui peut laisser à désirer, mais qui facilite considérablement les recherches.

Malgré de nombreuses défectuosités, ce livre, terminé par Gerland, sera toujours consulté avec fruit.

Aucun ouvrage de ce genre n'a paru en France depuis ceux que nous venons de rappeler. Nos grands naturalistes ne se sont guère occupés de l'homme. Cuvier (1820) et Milne Edwards (1845) se sont bornés à lui consacrer quelques pages et quelques figures en tête de leurs traités de zoologie. Duméril avait agi de même. Serres et Flourens, dans leur court passage à la chaire d'Histoire naturelle de

l'homme, n'ont publié que bien peu de chose sur ce sujet, que chacun d'eux envisageait d'ailleurs au point de vue de ses études habituelles. Celui de nous qui leur a succédé au Muséum (1855) a bien exposé à diverses reprises à ses auditeurs l'histoire très détaillée de tous les groupes humains; mais il n'a fait connaître cette partie de son enseignement que par quelques écrits isolés et par sa classification (1867-1878).

Les études ethnologiques ne se sont pas arrêtées pour cela, pas plus en France qu'ailleurs. En 1843, Roulin donna une très bonne traduction de l'abrégé de Prichard, publié en Angleterre l'année précédente. Vers la même époque, il fit paraître dans l'édition illustrée du *Règne animal,* une série de figures dont quelques-unes sont originales. L'histoire des races humaines a été abordée, mais d'ordinaire à un point de vue trop général par MM. Courtet de l'Isle (1838), Eusèbe de Salles (1848), de Gobineau (1855), Hollard (1855), Deschamps (1857), Pouchet (1858), Clavel (1860), etc. En revanche, un certain nombre de groupes ethniques, indigènes ou exotiques, ont été étudiées monographiquement par divers auteurs. L'élan donné par la Société d'anthropologie de Paris, a provoqué la publication d'une foule de travaux anatomiques ou descriptifs; et, si nous pouvions entrer ici dans ces détails, nous aurions à citer bien des noms, parmi lesquels il en est un qui nous est particulièrement cher[1]. Nous-mêmes, nous avons essayé de donner dans nos *Crania Ethnica* une craniologie comparée de toutes les races humaines. Les Bulletins des Sociétés d'anthropologie et de géographie, les Revues spéciales et littéraires, les livres publiés par des voyageurs chaque jour plus nombreux, renferment une quantité énorme d'observations et de faits. Malheureusement, ces documents sont trop dispersés. Par suite, il en est qui n'arrivent pas à ceux qu'ils

1. On comprend que nous voulons parler de Broca qui, par sa *méthode des indices,* a complété l'œuvre de Blumenbach et de Retzius et rendu possible tant de progrès dans toutes les branches de l'anthropologie descriptive.

intéresseraient le plus, et le public, même intelligent et lettré, reste étranger aux connaissances ethnologiques.

Il nous a semblé que le moment était venu de reprendre la tradition de Buffon, de Blumenbach, de Prichard. Partout se manifeste un mouvement d'expansion inattendu. Les vieux empires de l'Extrême Orient envoient leurs fils s'instruire dans nos écoles et s'ouvrent à notre activité; les nations européennes s'efforcent à l'envi de prendre pied sur les terres restées jusqu'ici en dehors de leur influence; la facilité croissante des communications va de plus en plus mettre en contact toutes les races du globe. — Il y a évidemment plus qu'un intérêt de curiosité à bien connaître ces populations, dont nos pères savaient à peine les noms, et qui entrent dans notre vie journalière.

Voilà pourquoi nous croyons faire une œuvre utile à la fois à la science et au pays en cherchant à grouper dans une même publication les principales données recueillies jusqu'ici relativement à toutes les races humaines.

Un ouvrage systématique rédigé d'après un plan arrêté d'avance, aurait présenté peut-être certains avantages. Toutefois nous avons préféré recourir à des monographies indépendantes, dont l'ensemble constituera une véritable *Bibliothèque ethnologique.*

Cette manière de procéder permet de porter la division du travail aussi loin qu'il peut être nécessaire; de s'adresser à tous les hommes, voyageurs ou savants, qui doivent à leurs études des connaissances spéciales; de mettre à profit les révélations qui peuvent se produire d'un moment à l'autre sur des groupes jusque-là peu connus. Elle peut en outre agir sur les écrivains eux-mêmes, en leur rappelant que, dans une *monographie*, rien ne saurait être négligé.

Un livre de ce genre doit présenter le tableau aussi complet que possible de tous les caractères physiques, intellectuels, moraux et religieux de la race qu'il fait connaître; il doit nous renseigner sur le rôle qu'elle a joué au point de vue ethnique aussi bien que

politique. Mais nous ne pouvons espérer que tous nos collaborateurs remplissent ce cadre d'une manière uniforme. Inévitablement, selon la direction habituelle de ses études, chacun d'eux insistera plus particulièrement sur certains côtés de l'histoire des populations.

Nous acceptons d'avance cette diversité.

Toutefois, nous demanderons à nos collaborateurs de regarder l'Ethnologie comme étant au fond une branche des sciences naturelles; nous les engagerons à suivre les méthodes qui ont tant contribué au progrès de ces sciences. Par cela seul, ils établiront entre toutes leurs œuvres, quelques différentes qu'elles soient sous d'autres rapports, une sorte de lien commun et leur donneront un cachet essentiellement scientifique.

Notre publication comprendra d'abord, autant que possible, l'histoire des grandes races qui ont joué un rôle plus ou moins considérable dans l'ancien et le nouveau continent, en dehors du monde classique et des contrées qui s'y rattachent. Mais nous espérons passer successivement en revue toutes les races du globe. Notre *Bibliothèque* présentera ainsi, avec le temps, un tableau complet de l'humanité.

Déjà nous avons publié une première monographie. D'autres sont en préparation, et l'une d'elles sera bientôt mise sous presse.

Ces monographies devant paraître isolément, et sans aucun ordre déterminé, il était nécessaire que le lecteur pût se renseigner sur les rapports qui unissent la race, dont parlera chacune d'elles, à d'autres groupes plus ou moins éloignés. — Une *Histoire générale des races humaines*, présentant une sorte d'abrégé de ce que sera un jour notre *Bibliothèque*, répondra à ce besoin. Elle comprendra, indépendamment de l'Introduction, quatre volumes, consacrés aux Blancs, aux Jaunes, aux Nègres et aux populations américaines. Trois de ces volumes sont en préparation et l'un d'eux est à peu près terminé.

Enfin, la plupart des questions générales de l'Anthropologie reparaissent sous une forme ou sous une autre dans l'histoire de chaque groupe particulier. Il était donc utile de résumer brièvement ce que nous savons à ce sujet. Il fallait en outre montrer comment les races humaines, si nombreuses et si variées, peuvent être réparties dans un cadre méthodique permettant de comprendre à la fois les similitudes qui les rapprochent et les différences qui les distinguent. — C'est dans ce but qu'a été rédigée l'*Introduction* placée en tête de notre *Bibliothèque*.

Et, maintenant, nous faisons appel à tous les hommes de savoir et de bonne volonté, prêts à ouvrir cette publication à tout écrivain, à tout voyageur qui voudra s'associer à nous pour jeter un jour nouveau sur l'histoire naturelle des populations qui se sont partagé le globe.

A. DE QUATREFAGES. E.-T. HAMY.

AVERTISSEMENT

L'*Introduction à l'étude des races humaines*, écrite dans un but spécial, ne comportait pas de longs développements. Ici, j'avais seulement à résumer l'ensemble des notions acquises sur l'*espèce humaine*, dont notre publication est destinée à faire connaître les *races*. Je renvoie donc à mes autres livres le lecteur qui désirerait des renseignements plus détaillés [1].

Cette *Introduction* est divisée en deux parties.

La première est consacrée aux *Questions générales*. J'ai déjà abordé ce sujet à diverses reprises et n'avais par conséquent pas à le développer outre mesure. Je devais surtout tenir compte des faits nouveaux permettant d'aborder quelques points de la science que j'avais jusqu'à présent traités d'une manière sommaire ou même laissés entièrement de côté, faute de données suffisantes. J'ai été conduit ainsi à insister sur ce qui est relatif à l'existence de l'homme tertiaire; à l'histoire des races fossiles d'Afrique, d'Asie et d'Amérique; au centre d'apparition de l'espèce humaine et au centre de caractérisation de ses races fondamentales; au mode de peuplement du globe et, en particulier, aux anciennes migrations qui se sont succédé en Europe depuis les temps tertiaires, etc.

Dans les chapitres consacrés à l'examen des caractères, je n'ai pas cherché à décrire avec détail toutes les particularités qui distinguent les races humaines. Je me suis attaché seulement à pré-

1. Voir la liste de mes diverses publications en tête du volume.

ciser la véritable signification des principales et à en apprécier la valeur caractéristique relative.

La seconde partie a pour sujet la *Classification des races humaines.*

Dans un chapitre spécial, j'ai rappelé les principes qui doivent guider l'anthropologiste tout comme le zoologiste ou le botaniste; j'ai cherché à montrer comment on peut faire à l'étude d'un ensemble de races, l'application de la méthode naturelle; j'ai exposé la nomenclature que j'emploie depuis bien des années pour distribuer toutes les populations du globe en groupes subordonnés, conformément à cette méthode. Comme le font aujourd'hui tous les naturalistes, j'ai cherché la place qui convient aux races fossiles dans les tableaux de classification, et les y fait figurer, après avoir résumé leur histoire. A cela près, les tableaux placés en tête des chapitres suivants sont, au fond, semblables à ceux que j'ai déjà publiés à diverses reprises. Mais je les ai développés et complétés. Je crois les avoir améliorés, sans me dissimuler qu'ils devront recevoir encore bien des perfectionnements avant d'être l'expression de la réalité.

Je n'avais ni à décrire les populations qui figurent sur ces tableaux, ni à en faire l'histoire. Cette œuvre revient à mes collaborateurs. J'ai voulu pourtant appeler l'attention sur certains faits généraux trop souvent négligés, et j'ai ajouté des considérations parfois assez détaillées sur les centres de formation des types secondaires, sur les migrations, sur les mélanges ethniques, etc. J'ai toujours traité ces questions dans mes cours, à propos de chaque race dont je faisais l'histoire; mais, excepté en ce qui touche aux Polynésiens, elles n'avaient été de ma part l'objet d'aucune publication. Cette partie du livre peut donc être regardée comme la plus nouvelle. On comprend d'ailleurs que je ne pouvais entrer ici dans tous les détails qu'elle comporterait, et j'ai dû me borner à indiquer les lignes principales.

L'intelligente libéralité de l'éditeur m'a permis de multiplier les figures qui éclairent et souvent complètent le texte. Presque toutes celles de la première partie ont été dessinées par M. Schmidt avec un talent et une fidélité que je suis heureux de reconnaître.

Sauf pour un nombre relativement très restreint, ces figures sont originales et représentent soit des objets appartenant aux collections du Muséum et du Trocadéro, ou à des collections particulières, soit des types de races à peu près tous reproduits d'après des photographies. Ainsi, MM. Alphonse Edwards, de Rochebrune, Sanson ont mis à ma disposition d'intéressantes pièces ostéologiques; le prince Roland Bonaparte m'a ouvert ses magnifiques albums photographiques; M. Ladislau Netto celui qu'il a recueilli au Brésil; Nordenskiold m'a envoyé toute une collection de photographies prises par son éminent compagnon Palander; j'ai pu choisir dans celle que F. Potteau, simple employé du Muséum, avait su former sans sortir de Paris et dans celles qu'ont rapportées de leurs voyages MM. Delaneau, Noirot et Bayol, Charnay, Crevaux, Révoil, Simonin, Pinart, Harmand, Moréno, Janssen, Brau de Saint-Pol-Lias, E. de la Croix, Montano, Chantre, Néïs, Bolliew, Marche, Toumanoff. Les bustes moulés sur le vivant par Dumoutier et M. Stahl m'ont fourni quelques figures. Enfin, j'ai fait compléter par un artiste habile les esquisses prises à la chambre claire et ébauchées par le docteur Maget, et M. Capus a bien voulu prêter ses croquis pour composer une planche pour mon livre.

Les têtes osseuses des races humaines figurées dans la première partie ont toutes été photographiées par M. le docteur Delisle, attaché au laboratoire d'anthropologie du Muséum. Celles de la seconde partie ont toutes été diagraphées et pantographiées au quart par M. Formant, dont le nom seul est une garantie d'exactitude.

Toutefois, pour compléter cet appareil de démonstration, j'ai dû faire des emprunts à diverses publications. Plusieurs auteurs et éditeurs français ou étrangers ont bien voulu me venir en aide.

M. Gaudry a mis à ma disposition ses clichés des silex taillés de Thenay; M. E. Cartailhac, ceux des silex de Portugal et de diverses amulettes; M. Verneau, ceux des *Pintaderas* des Canaries et du Mexique; M. Charton, celui du brandon de la Saint-Jean; M. Gustave Retzius m'a autorisé à reproduire le portrait d'une de ses Finlandaises; MM. Fraipont et Lohest ont fait de même pour leurs figures de crânes de Spy; M. Reinwald m'a communiqué divers clichés de sa belle édition de Darwin; la maison Curmer, ceux de quelques figures de mammifères; M. Hamy celui de son schéma des races métisses du Mexique. M. Bloxam, secrétaire adjoint de l'Institut anthropologique de Londres, m'a envoyé l'autorisation de faire copier divers dessins de MM. Lubbock, Pitt-Rivers, Cooch, Man, etc.; grâce à M. Huxley, j'ai pu reproduire ceux de son mémoire sur les formes extrêmes du crâne humain; MM. Medlicott et Blanford m'ont de même permis de prendre, dans leur ouvrage sur la géologie de l'Inde, les figures de silex taillés quaternaires de la Nerbuddah et du Guadavery. Enfin, M. Cassel m'a autorisé à réduire plusieurs dessins choisis dans le magnifique ouvrage de MM. Fulton et Ludlow sur les pigeons.

J'ai emprunté à Whipple son croquis de la distribution des pueblos tiguex, et à M. Brooks sa carte des naufrages japonais. Les autres cartes ont été dressées par moi.

Je suis heureux de remercier publiquement toutes les personnes dont la gracieuse obligeance a contribué à rendre ce livre plus intéressant et plus instructif.

A. DE QUATREFAGES.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XII.

CHAPITRE XIII.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE XIV.

CHAPITRE XV.

CHAPITRE XVI.

CHAPITRE XVII.

CHAPITRE XVIII.

CHAPITRE XIX.

CHAPITRE XX.

ERRATA

Dans la planche des Pintaderas (p. 240), la figure 192 appartient seule à la vallée de Mexico.

Dans la figure 225, la hache a été retournée.

TABLE DES FIGURES

PLANCHES ET CARTES

PLANCHES

CARTES

HISTOIRE GÉNÉRALE
DES RACES HUMAINES

INTRODUCTION
À
L'ÉTUDE DES RACES HUMAINES

PREMIÈRE PARTIE
QUESTIONS GÉNÉRALES

CHAPITRE I.
Règne humain.

1. — Le naturaliste qui aborde l'histoire de l'homme se trouve tout d'abord en présence d'un problème assez analogue à l'un de ceux qui ont bien longtemps arrêté ses prédécesseurs dans leurs études sur les animaux ou les végétaux. Depuis Théophraste jusqu'aux premières années du dernier siècle, le corail a été regardé tour à tour comme une pierre ou une plante. En découvrant ce qu'il appelait les *fleurs du corail* (fig. 1 et 2), Marsigli parut d'abord avoir résolu définitivement la question (1706). On sait qu'il se trompait. Peysonnel, en déclarant que ces prétendues fleurs étaient des animaux, assigna enfin au corail sa véritable place dans le tableau général des êtres (1725). Mais près d'un demi-siècle s'écoula avant que les découvertes de Tremblay sur l'hydre d'eau douce fissent accepter cette vérité, rejetée jusque-là par tous les naturalistes comme une erreur singulière.

Eh bien, le rang qui revient à l'homme dans nos cadres méthodiques

a soulevé des incertitudes et des discussions qui rappellent sous plus d'un rapport celles dont le corail fut l'objet. Quelques écrivains s'en montrent surpris et regardent comme inutile toute recherche sur un point qui, pour eux, n'est qu'un sujet de controverses philosophiques ou dogmatiques. L'homme de science, l'*anthropologiste naturaliste*,



Fig. 1. — Branche de corail dont les polypes développés ont été pris autrefois pour des fleurs. (D'après M. de Lacaze-Duthiers.)

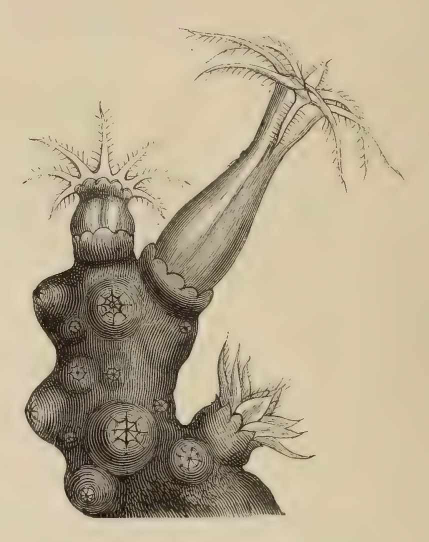


Fig. 2. — Polypes du corail grossis. (D'après M. de Lacaze-Duthiers.)

ne sauraient penser ainsi. C'est bien le moins que l'on se pose, à propos de l'homme, une question que personne ne croirait pouvoir éluder, s'il s'agissait du dernier des zoophytes, de l'algue la plus insignifiante. Examinons-la donc brièvement.

II.— L'ensemble des corps et des êtres accessibles à notre observation a été réparti, on le sait, en un petit nombre de groupes primordiaux. Les *Empires* organique et inorganique, les *Règnes* sidéral, minéral, végétal et animal, embrassent pour bien des esprits la totalité de la création.

Mais les groupes humains répandus à la surface du globe ont-ils leur place dans ce cadre, quelque étendu qu'il soit ? En d'autres termes, les hommes sont-ils des animaux ? ou bien doivent-ils constituer un groupe fondamental à part, un *Règne* spécial ?

Les deux opinions ont été soutenues, parfois vivement débattues, et

quelques-uns des plus grands génies dont s'honore la science peuvent paraître avoir hésité. Dans sa classification toute systématique, Linné a fait de l'homme un simple *genre* de son *ordre* des *Primates;* dans une des pages qu'il lui consacre, Buffon déclare que l'homme doit « se ranger lui-même dans la *classe* (*Règne*) des animaux ».

Mais quand ils agissent ou s'expriment ainsi, Linné et Buffon n'ont en vue que notre organisme matériel. Ailleurs, lorsqu'ils parlent de l'être humain entier, ils tiennent un bien autre langage. Alors, pour Linné, l'homme devient le couronnement de la Création et revêt une partie de la majesté divine. Quant à Buffon, il déclare que « l'homme seul fait une *classe* à part » et que pour le confondre avec les bêtes il faudrait être aussi peu éclairé qu'elles. En d'autres termes et en employant le langage plus précis de la science moderne, Linné et Buffon placent l'homme à côté de l'animal lorsqu'ils tiennent compte *seulement* des caractères tirés du corps. Mais ils en font un Règne spécial dès qu'ils embrassent *la totalité* des caractères humains.

Les deux fondateurs des sciences naturelles ont eu parfaitement raison et n'ont rien dit que de vrai, malgré la contradiction apparente que je viens d'indiquer et qu'on leur a souvent reprochée. Leur conclusion devait évidemment varier avec le point de vue. D'une part, la science moderne a démontré de plus en plus que l'homme, considéré anatomiquement et physiologiquement, n'est autre chose qu'un animal, un mammifère, rien de plus et rien de moins. Elle nous a montré en outre que, par son corps et à bien des égards, il diffère moins des singes supérieurs que ceux-ci ne diffèrent des singes inférieurs. En plaçant l'*homme matériel* dans la *classe* (*Règne*) des animaux, Buffon était donc dans le vrai, et il aurait pu aller plus loin.

En adoptant l'*ordre* des *Bimanes*, Cuvier, qui, lui aussi, ne parlait que du corps, a exagéré la distance qui nous sépare de ces *Quadrumanes*. En réalité, à ne tenir compte que des ressemblances et des différences matérielles, l'homme ne doit former qu'une *famille* dans le premier *ordre* des mammifères. Telle est la conclusion formulée par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire et que les travaux les plus récents n'ont fait que confirmer. Nous en revenons donc exactement à la pensée de Linné, car le *genre linnéen* répond entièrement à nos *familles naturelles*.

Mais, d'autre part, s'il est une vérité aujourd'hui démontrée, c'est que, pour fixer la place qui revient à un être quelconque dans nos classifica-

tions, pour apprécier avec justesse les rapports qui l'unissent aux autres êtres et les différences qui l'en distinguent, il faut absolument le considérer dans son ensemble et ne négliger aucun de ses caractères. C'est ce que Linné et Buffon, devançant instinctivement les travaux de Jussieu, d'Adanson, de Cuvier sur la méthode naturelle, ont fait à certains moments ; c'est ce que ne peut se dispenser de faire de nos jours l'anthropologiste naturaliste ; et alors la question se pose tout entière.

III. — Au-delà des faits anatomiques, au-delà des actions et des réactions physiologiques, l'homme présente tout un monde de phénomènes intellectuels, moraux, religieux qui lui sont propres et le distinguent profondément des animaux. Doit-on néanmoins le laisser confondu avec eux et se contenter de le placer à leur tête ? Ou bien, parmi ces phénomènes, en est-il de tellement caractéristiques que, pour rester fidèle à la méthode naturelle, on doive retirer l'homme du Règne animal et lui faire une place à part ? Pour répondre à ces questions, rappelons d'abord ce que sont ces groupes primordiaux appelés les *Règnes* de la nature.

Pour tous les naturalistes, chacun de ces groupes est caractérisé essentiellement par un certain nombre de phénomènes indépendants de toute hypothèse, de toute théorie.

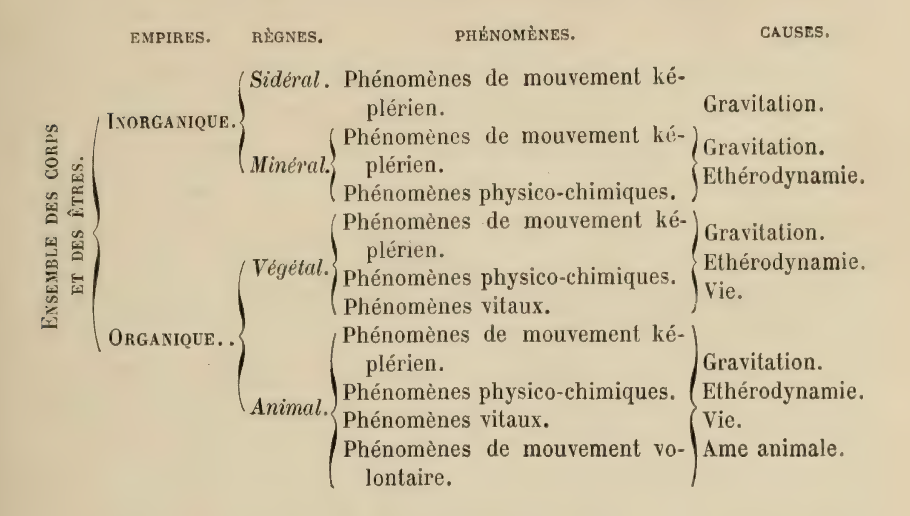
Tous ces phénomènes, quelque variés qu'ils soient, peuvent se rattacher soit à un seul, soit à un très petit nombre de phénomènes fondamentaux, ayant entre eux des rapports tels que l'on est naturellement conduit à les regarder comme tenant à *une cause unique*.

Pour faciliter l'exposition et la discussion des faits, on a donné des noms à ces *causes,* que l'on appelle aussi des *forces*. Mais les mots ne doivent pas ici nous faire illusion. En réalité, ces *causes*, ces *forces* nous sont jusqu'à présent inconnues dans leur nature, dans leur essence. Leur existence nous est révélée par les effets, par les *phénomènes* qu'elles produisent ; ce qu'elles sont, nous n'en savons rien. Pour le vrai savant, le terme de *gravitation* lui-même désigne seulement une *cause inconnue* engendrant et réglant les mouvements des corps célestes.

Tout le monde admet l'inégalité des Règnes. Leur supériorité se mesure à la complexité croissante des phénomènes, au nombre de plus en plus grand des causes ou forces auxquelles on est obligé de recourir pour se rendre compte des faits.

En passant d'un Règne inférieur au Règne immédiatement supérieur, on voit apparaître tout un ensemble de phénomènes complètement étrangers au premier. Mais tout Règne supérieur présente, indépendamment de ses phénomènes propres, les phénomènes caractéristiques de tous les Règnes inférieurs à lui.

Le tableau ci-joint fera aisément comprendre l'ensemble des notions que je viens de résumer :



	EMPIRES.	RÈGNES.	PHÉNOMÈNES.	CAUSES.
ENSEMBLE DES CORPS ET DES ÊTRES.	INORGANIQUE.	*Sidéral.*	Phénomènes de mouvement képlérien.	Gravitation.
		Minéral.	Phénomènes de mouvement képlérien. Phénomènes physico-chimiques.	Gravitation. Ethérodynamie.
	ORGANIQUE.	*Végétal.*	Phénomènes de mouvement képlérien. Phénomènes physico-chimiques. Phénomènes vitaux.	Gravitation. Ethérodynamie. Vie.
		Animal.	Phénomènes de mouvement képlérien. Phénomènes physico-chimiques. Phénomènes vitaux. Phénomènes de mouvement volontaire.	Gravitation. Ethérodynamie. Vie. Ame animale.

IV. — La dernière de ces caractéristiques, celle du Règne animal, embrasse-t-elle l'ensemble des phénomènes que présente l'histoire de l'homme ? Évidemment non.

Ce n'est pas dans les phénomènes d'*ordre intellectuel* qu'il faut chercher ce qui nous sépare essentiellement des animaux. Pour qui s'en tient à l'observation et à l'expérience, il est parfaitement évident que les animaux *raisonnent* et ont jusqu'à un certain point *conscience* de leurs actes ; ils sont donc *intelligents*. Leur intelligence est, sans contredit, infiniment inférieure à la nôtre ; mais cette infériorité ne touche en rien à la nature des choses. Pour être moins développée que chez nous, la faculté n'en reste pas moins la même au fond. Par conséquent, nous ne saurions trouver, même dans la plus élevée de ses manifestations, un véritable caractère de Règne.

En revanche, rien ne dit que l'animal possède la notion du bien et du mal moral indépendante de toute idée d'utilité ; qu'il ait le pres-

sentiment d'une autre vie ; qu'il croie à des êtres invisibles supérieurs pouvant influer sur sa destinée. Ces trois phénomènes fondamentaux se retrouvent chez tous les hommes ; ils ont exercé et exercent chaque jour une influence universellement connue ; presque toute l'histoire de l'humanité se rattache directement ou indirectement à eux. Ils sont l'expression de deux facultés nouvelles, la *moralité* et la *religiosité*, dont on n'aperçoit pas de traces chez les animaux et qui ont trop de rapports entre elles pour qu'on ne les rattache pas à une même cause, à l'*âme humaine*.

Je viens d'employer les mots d'*âme animale* et d'*âme humaine*. Ces termes sont consacrés par l'usage ; par conséquent j'ai dû m'en servir pour désigner les deux *causes inconnues*, dont l'une a séparé l'animal du végétal, dont l'autre a doté un organisme tout animal des facultés humaines. Mais je ne vais pas au delà. Ne voulant jamais sortir du champ accessible à l'expérience et à l'observation, j'abandonne à qui de droit les problèmes si souvent agités que soulèvent l'origine, la nature et la fin de ces causes.

Quelles que soient d'ailleurs les conclusions auxquelles pourra conduire cette étude, les *phénomènes* resteront évidemment les mêmes, conserveront toute leur importance et n'en seront pas moins exclusivement propres à l'homme. Ils n'en distingueront pas moins ce dernier des animaux, comme le mouvement volontaire distingue ceux-ci des végétaux. Les facultés dont ils sont la manifestation ont donc ici la valeur que tous les naturalistes depuis Linné reconnaissent à la sensibilité et à la volonté. Par conséquent, sous peine de quitter la voie ouverte par le père des sciences naturelles et suivie par tous les naturalistes, on doit conclure que la moralité, la religiosité sont de *véritables attributs* justifiant l'adoption d'un nouveau Règne, qu'avec quelques-uns de mes prédécesseurs j'ai appelé le *Règne humain*. En voici la caractéristique :

	PHÉNOMÈNES.	CAUSES.
RÈGNE HUMAIN.	Phénomènes de mouvement képlérien.	Gravitation.
	Phénomènes physico-chimiques.	Ethérodynamie.
	Phénomènes vitaux.	Vie.
	Phénomènes de mouvement volontaire.	Ame animale.
	Phénomènes de moralité et de religiosité.	Ame humaine.

CHAPITRE II.

Unité de l'espèce humaine.

I. — Préciser la place qui revient à l'humanité dans le cadre général de la nature est le premier problème que rencontre dans ses études l'anthropologiste *naturaliste*. Je ne pouvais le passer sous silence. Toutefois, la solution de cette question n'a, pour ainsi dire, qu'un intérêt de philosophie scientifique. En quelque sens qu'elle soit résolue, la science anthropologique proprement dite ne s'en ressentira guère. Quelque rang que l'on assigne à l'homme dans le cadre taxonomique, on l'étudiera de la même manière et on arrivera aux mêmes résultats.

Il n'en est pas de même pour une seconde question qui s'impose bien plus impérieusement encore.

On sait que les populations disséminées à la surface du globe se décomposent en groupes que distinguent des particularités diverses et souvent très frappantes. Lorsqu'il s'agit des caractères physiques, l'éducation inconsciente de notre œil exagère il est vrai ces différences ; mais elles n'en sont pas moins réelles. Le Blanc Européen, le Nègre de Guinée et le vrai Kalmouk n'ont rien de commun dans les traits, le teint, la chevelure; même les proportions de certaines parties du corps ne se ressemblent pas chez ces trois termes extrêmes, autour desquels s'étagent à des distances variables tous les types secondaires de l'humanité, séparés encore par le langage, la forme et le développement des civilisations.

Ainsi, d'un groupe à l'autre, l'être humain tout entier est modifié. Eh bien, ces différences sont-elles radicales et accusent-elles l'existence d'*espèces distinctes ?* ou bien ne sont-elles que les traits caractéristiques des *races* d'une seule et même *espèce?* On sait que les deux opinions ont été et sont encore soutenues ; on sait qu'elles ont partagé les savants qui s'occupent de l'homme en deux camps, celui des *polygénistes* et celui des *monogénistes.* Ici la différence des doctrines est d'une importance capitale. La science, dans son ensemble et dans une foule de détails, change

du tout au tout selon la solution adoptée. C'est ce dont il est aisé de se convaincre en jetant les yeux sur le tableau comparatif ci-joint.

MONOGÉNISME.	POLYGÉNISME.
Tous les hommes appartiennent à une seule et même *espèce*.	Il existe plusieurs *espèces* d'hommes.
Les différences qui distinguent les groupes humains sont des *caractères de race*.	Ces différences sont autant de *caractères spécifiques*.
A quelle époque l'espèce humaine unique a-t-elle apparu à la surface du globe? — La question d'ancienneté est simple.	A quelles époques ont apparu les diverses espèces humaines? Se sont-elles montrées simultanément ou successivement. — La question d'ancienneté est multiple.
L'espèce humaine s'est montrée d'abord sur un point circonscrit du globe. — Il y a donc une question d'origine géographique à résoudre.	Les diverses espèces humaines ont apparu sur les points mêmes où nous les montre l'histoire des découvertes. — La question d'origine géographique n'existe pas.
Le globe s'est peuplé par voie de migrations dont il faut rechercher les traces et reconstituer l'histoire.	Les migrations n'ont été pour rien dans le peuplement général du globe. — La question des migrations primitives n'existe pas. — Les migrations dont l'histoire a gardé le souvenir se sont seules produites et n'ont exercé qu'une action insignifiante sur la distribution géographique des populations humaines.
Aujourd'hui, il n'existe bien probablement plus une seule population autochtone. — En particulier, l'Amérique, la Polynésie elle-même ne sont peuplées que de colons.	En exceptant les colonies européennes fondées de nos jours et celles dont l'histoire a gardé le souvenir, la presque totalité du globe est peuplée d'autochtones. — En particulier, toutes les populations américaines et polynésiennes étaient et ne pouvaient être que le produit des terres où les ont trouvées les voyageurs modernes.
L'espèce humaine habite aujourd'hui le globe entier, le pôle comme l'équateur. Elle a donc été obligée de se plier à l'action des milieux les plus différents. — La question de l'acclimatation dans tout ce qu'elle a de général et de spécial est nécessairement posée.	Les populations humaines, constituant autant d'espèces nées sur place, étaient nécessairement faites pour vivre dans le milieu qui les entoure. — Il n'y a pas de question générale d'acclimatation. Nous n'avons à étudier que les cas spéciaux résultant de l'expansion des populations modernes.
Dans ses migrations, l'espèce humaine, exposée à l'action de milieux nouveaux, ne pouvait que se modifier. Cela même explique la formation d'un certain nom-	Les diverses espèces humaines ont apparu avec tous les caractères que nous leur voyons; le changement de milieu ne peut les modifier. — Il n'y a

bre de races. — Les faits de même nature qui se passent de nos jours doivent attirer d'une manière spéciale l'attention des anthropologistes.	donc pas à rechercher d'où peuvent provenir leurs caractères distinctifs.
Le croisement entre races humaines a donné naissance, dans le passé, à des races dont l'origine s'accuse par des caractères mixtes empruntés aux types parents. — Nous avons à rechercher les éléments ethniques des populations de cette nature.	Les populations à caractères mixtes sont, comme les autres, des espèces distinctes et autochtones. — On n'a donc pas à s'inquiéter de leurs prétendues origines ethniques.
Le croisement entre les races humaines les plus diverses s'accomplit sous nos yeux. Il a donné naissance à des populations métisses qui grandissent de jour en jour et se développeront de plus en plus. — L'étude de ces populations présente un double et sérieux intérêt, en ce qu'elle nous renseigne sur le passé et permet d'entrevoir l'avenir.	Le croisement entre espèces humaines ne peut avoir de résultat durable. Les populations qui en résultent demeureraient stationnaires et disparaîtraient si le croisement s'arrêtait. — Leur étude n'a donc aucun intérêt sérieux.
Toutes les populations humaines actuelles ont été plus ou moins modifiées, soit par les actions de milieu, soit par le croisement ; le type primitif de l'espèce est perdu ; et, existât-il encore, nous ne pourrions le reconnaître, faute de renseignements. — Est-il néanmoins possible de retrouver quelques-uns des traits qui le caractérisaient ?	Toutes les espèces humaines ayant apparu avec leurs caractères propres, tels que nous les connaissons, la question de l'homme primitif n'existe pas.

Dans la comparaison rapide que je viens de faire, je me suis borné à quelques-uns des points les plus essentiels, propres à faire ressortir le contraste des conséquences qu'entraînent les deux doctrines. Je me suis aussi placé sur le terrain des polygénistes modérés. Le docteur Knox, Agassiz et l'école américaine de Morton vont bien plus loin. Le premier pousse les doctrines autochtonistes jusqu'à affirmer que le Français ne peut vivre et prospérer ni en Corse ni sur les bords du Danube, à plus forte raison que l'Européen ne peut s'implanter en Amérique. Agassiz est allé jusqu'à admettre que les hommes ont été créés par nations, ayant chacune leur langue propre, qu'il assimile au chant des oiseaux et aux divers cris des mammifères. Morton et ses disciples ont, à bien peu près, adopté les idées d'Agassiz. C'est que Knox, Agassiz, Morton ont poussé logiquement jusqu'au bout et admis comme des réalités les conséquences théoriques les plus extrêmes du

principe polygéniste. On voit que, si je m'étais mis à ce point de vue, j'aurais pu, sans sortir de la vérité, accentuer bien davantage les différences qui séparent les deux doctrines.

Toutefois, le tableau précédent permet de caractériser d'une manière générale le monogénisme et le polygénisme. Le premier peut paraître multiplier et compliquer à plaisir les problèmes anthropologiques. En réalité, il ne fait que montrer ce qui est; il nous force, par cela même, à faire tout notre possible pour résoudre des questions qu'il est impossible d'éviter. Le polygénisme présente la science sous des dehors plus simples et semble fournir une explication satisfaisante pour certains faits généraux, aussi bien que pour une foule de cas particuliers. Mais il n'arrive à ce résultat qu'en se mettant en contradiction avec des lois générales supérieures, en niant des vérités essentielles que nous verrons avoir été mises hors de doute, en méconnaissant ou en oubliant une foule de faits d'expérience et d'observation.

II. — Constatons d'abord que, tacitement ou explicitement, les polygénistes confondent l'*espèce* et la *race,* ne faisant ainsi aucune différence entre une forme organique primitive et ses dérivés, oubliant les caractères morphologiques et physiologiques qui distinguent ces deux choses. Je n'ai pas à entrer ici dans les détails d'une démonstration que j'ai longuement exposée ailleurs et à diverses reprises. Je me borne à reproduire les définitions et à rappeler quelques faits fondamentaux.

L'*espèce* est l'ensemble des individus, plus ou moins semblables entre eux, qui sont descendus, ou qui peuvent être regardés comme descendus d'une paire primitive unique par une succession ininterrompue et naturelle de familles.

La *variété* est un individu ou un ensemble d'individus appartenant à la même génération sexuelle, qui se distinguent des autres représentants de la même espèce par un ou plusieurs caractères exceptionnels.

La *race* est l'ensemble des individus semblables, appartenant à une même espèce, ayant reçu et transmettant, par voie de génération sexuelle, les caractères d'une *variété.*

Les races qui se caractérisent les premières et se séparent du type primitif par quelques caractères sont dites *races primaires.* Chacune d'elles peut donner naissance à des *variétés* et à des *races secondaires, tertiaires,* etc. C'est là ce que nous constatons chaque jour dans nos plantes cultivées, comme chez nos animaux domestiques.

Quelque nombreuses et différentes que soient les *races* sorties d'une même *espèce*, elles ne font pas moins partie de cette *espèce*. Celle-ci est donc une *unité* dont les races sont les *fractions*. Ou bien l'espèce peut être regardée comme un *arbre* dont les races primaires, secondaires, tertiaires, etc., représentent les *branches*, les *rameaux* et les *ramuscules*.

III.— Si l'on néglige les définitions données par un très petit nombre de physiologistes purs ou de morphologistes exclusifs, on reconnaît, à travers les différences de rédaction, que tous les naturalistes, — « de Cuvier à Lamarck », a dit Isidore Geoffroy, — ont compris l'*espèce* et la *race* comme je viens de l'indiquer. S'ils ne veulent sortir de la voie scientifique, les anthropologistes doivent accepter ces notions qui résument les études accomplies, depuis bientôt deux siècles, par les savants de tout pays. Pour résoudre bien des questions posées par l'histoire de l'homme, c'est aux travaux des Buffon, des Cuvier, des Geoffroy, des Lamarck, des Blainville, des Darwin, etc., comme à ceux des Linné, des de Candolle, des Kælreuter, des Decaisne, des Naudin, etc., qu'ils devront d'abord s'adresser, tout en demandant des faits et des expériences aux praticiens éleveurs ou amateurs, aux Bakewel, aux Collins, aux J. Sebright.

En effet, dans des questions de cette nature, l'homme ne peut à la fois poser le problème et fournir les éléments de la solution. Pour reconnaître si les groupes humains sont des *races* ou des *espèces*, il faut, avant tout, savoir ce que l'on entend par ces *mots* et à quels signes on distingue ces deux sortes de *choses*. C'est ce que peuvent seules enseigner les sciences naturelles éclairées par la physiologie. Cette connaissance une fois acquise, on étudiera les populations dispersées à la surface du globe, et l'on pourra conclure. Faisons donc rapidement cette espèce d'enquête préalable et rappelons d'abord quelques principes que l'on oublie trop souvent.

L'homme a beau avoir ses caractères propres et exceptionnels au point qu'il ait fallu en faire un Règne à part, il n'en est pas moins soumis à la règle générale signalée plus haut. Par cela même qu'il est l'être le plus élevé, il résume, pour ainsi dire, la création entière. Toutes les forces qui agissent dans les Règnes inférieurs se retrouvent chez lui, sans avoir pour cela changé de nature et de mode d'action. De cette considération bien simple découlent des conséquences sur lesquelles je dois appeler toute l'attention du lecteur.

Laissons de côté l'Empire inorganique, dont les phénomènes n'ont aucun rapport avec ceux dont il s'agit ici, et parlons seulement de ceux que présente l'Empire organique. Par cela seul qu'il en fait partie, l'homme est avant tout organisé et vivant. A ce titre, il est soumis à toutes les lois qui régissent tous les autres êtres organisés et vivants, les végétaux aussi bien que les animaux ; il est le siège de phénomènes analogues à ceux qui s'accomplissent dans les deux autres Règnes et son histoire ne peut que ressembler à la leur, pour tout ce qui touche aux faits généraux. Or, chez les végétaux comme chez les animaux, la science a reconnu l'existence d'*espèces* et de *races ;* elle a caractérisé ces deux sortes de groupes. C'est donc là qu'il faut chercher les données nécessaires pour résoudre la question fondamentale que pose la variété des populations humaines. Voyons ce que nous enseigne, sur ce point, la botanique, aussi bien que la zoologie.

IV. — L'argumentation des polygénistes en faveur de la multiplicité des espèces peut se résumer dans les termes suivants : « Il y a trop de différence entre le Nègre et le Blanc pour qu'ils soient de même espèce. » En s'exprimant ainsi, les savants que j'ai le regret de combattre n'ont guère en vue que les caractères empruntés aux formes extérieures du corps ou à celles des organes internes et plus particulièrement à celles du squelette. C'est donc sur le terrain de la morphologie que je dois les suivre d'abord.

Or, que l'on prenne un à un les groupes de végétaux ou d'animaux, universellement acceptés pour n'être que des *races* issues d'une espèce bien connue ; qu'on les compare soit les uns aux autres, soit au type spécifique dont ils se sont détachés, et l'on reconnaîtra bien vite qu'il existe entre eux des différences morphologiques de toute sorte, bien autrement considérables que celles qui séparent les groupes humains.

En m'exprimant ainsi, je touche au fond même de la question. Je dois donc apporter au moins quelques preuves à l'appui de cette affirmation. Mais on comprend que je ne saurais entrer ici dans les détails que j'ai maintes fois donnés à mes auditeurs. Je ne puis que rappeler quelques faits. Ils suffiront, je pense, pour éveiller les souvenirs du lecteur et pour justifier l'appréciation générale que je viens de formuler.

Sans m'arrêter longtemps aux végétaux, je ne saurais les passer entièrement sous silence, ne fût-ce que pour montrer l'universalité de la loi.

Je n'insisterai pas sur l'histoire des arbres fruitiers et des arbustes

d'ornement. Les formes diverses qui se produisent dans nos cultures, dans nos jardins, etc., et qui paraissent présenter quelque intérêt, sont multipliées à peu près toujours par des procédés généagénétiques : greffe, bouture, marcotage, etc. Elles restent donc à l'état de *variétés*. Mais celles-ci n'en attestent pas moins la variabilité des êtres organisés, et elles sont parfois bien nombreuses et bien diverses. Les poiriers, dont Decaisne a mis hors de doute l'unité spécifique, varient de port, de feuillage, d'écorce. Quant aux fruits, un catalogue de la Société d'agriculture de Londres en compte plus de six cents qualités, toutes différentes sous le rapport de la forme, de la saveur, du parfum, etc. Dans son *Ampélographie*, le comte Odart porte à mille environ le nombre des cépages, et parmi eux il en est quelques-uns qui, se reproduisant par semis, sont passés à l'état de *races*. Chez les pêchers, les pruniers, quelques variétés sont aussi devenues héréditaires. Eh bien ! qui ne connaît les différences de toute sorte existant entre la prune, la pomme, la poire sauvage et la reine-claude, la reinette ou la crassane ?



Fig. 3. — Chou sauvage.

Les plantes annuelles, ne pouvant se reproduire que par semis, nous apportent des enseignements plus complets. Il ne s'agit plus ici de *variétés,* mais de *races*. Nous connaissons le végétal sauvage, souche de plusieurs de nos légumes, et pouvons ainsi mieux apprécier le nombre et l'étendue des modifications apportées par la culture. Voici quelques exemples pris dans les espèces les plus communes.

Le chou (fig. 3), originaire de nos côtes, ne porte que des feuilles

espacées et immangeables. Mais l'homme a successivement modifié toutes les parties de cette plante pour les approprier à son usage. Lorsqu'il s'est attaqué aux feuilles, il a obtenu six races principales de choux de Milan, dix de choux cavaliers, dix-sept de choux cabus ; lorsqu'il s'est occupé de la racine, il a eu trois races de choux-raves ; lorsqu'il a touché aux fleurs, il en est résulté onze races de choux-fleurs ou de brocolis (fig. 4).



Fig. 4. — Chou-fleur.

Dans le *Raphanus raphanistrum,* que M. Carrière a montré être le même que le *R. sativus*, la racine seule a attiré l'attention. Entre les mains des jardiniers, elle a donné quatre races de radis, cinq de raves et quatre de raiforts. Dans la nature, elle est grêle, ligneuse, et ne saurait servir de nourriture.

Il en est de même de la carotte, qui vit sauvage dans toute l'Europe. Les expériences de Vilmorin ont pleinement démontré que toutes ces racines, variant de dimension, de couleur, de saveur sucrée, etc., proviennent d'une seule plante qui, à l'état de nature, semble ne pouvoir être d'aucun usage.

C'est le fruit que nous recherchons dans les *Cucurbita.* M. Naudin, après avoir, au milieu des centaines de races connues, débrouillé les trois espèces qui se cultivent dans nos potagers ou nos champs, a montré que chacune d'elles donne naissance à une série de formes de fruits tantôt globuleux, ovoïdes ou déprimés, tantôt en forme de gourde, de serpent ou de massue, tantôt lisses, tantôt tuberculeux, etc.

Incontestablement il n'y a de groupe humain à groupe humain rien qui rappelle, même de loin, les différences parfois étranges que présentent de l'une à l'autre les tiges, les feuilles, les racines, les fleurs dans ces *races* de plantes.

V. — Quelques-uns de mes lecteurs trouveront peut-être inacceptable cette comparaison de l'homme aux végétaux et me reprocheront de demander des renseignements à une source trop éloignée. De la

part d'un homme de science, cette objection serait étrange ; car l'universalité des grandes lois physiologiques, chez tous les êtres organisés, est aujourd'hui un des faits généraux les mieux démontrés. Mais il est d'ailleurs facile de constater des faits analogues aux précédents chez ceux de ces êtres qui se rapprochent le plus de nous par leur organisation. Passons donc aux animaux et tenons-nous-en aux mammifères et aux oiseaux, qui seuls ont fourni à l'homme des espèces vraiment domestiquées.

Comme chez les végétaux, il apparaît chez eux des *variétés* parfois très caractérisées ; et, lorsque celles-ci répondent à un besoin réel, l'homme s'en empare, les rend héréditaires et souvent les exagère par les procédés de la sélection. Lorsque la mode ou le caprice entrent en jeu, ce ne sont plus seulement les *variétés utiles* que fixe l'industrie des éleveurs ; ce sont aussi les formes les plus aberrantes, les plus bizarres. Cette considération bien simple fait comprendre pourquoi certaines espèces animales, le chien et le pigeon surtout, semblent avoir le privilège d'une variabilité dont nous ne connaissons probablement pas encore les limites. Mais il arrive bien souvent aussi que, en dehors de l'action de l'homme et même en dépit de sa volonté, il se forme des races extrêmement différentes et quelquefois des plus étranges.

L'homme n'a jamais demandé au cheval et à l'âne que de porter et de traîner. La taille et le développement musculaire sont, par conséquent, les caractères qu'il a dû chercher à développer, et il a obtenu dans cette voie des résultats remarquables. Les chevaux de brasseur anglais ont jusqu'à 2 mètres de hauteur au garot, et nos anciens chevaux de halage, qui remorquaient les trains de bateaux du Rhône, ne leur cédaient certainement pas. Mais en même temps s'est formée toute seule, aux îles Shetland, la race des petits poneys qui n'ont que 79 centimètres au garot, et il existe dans les archipels de l'Inde bien d'autres races naines. Les ânes de Toscane, nos ânes du Poitou atteignent la taille du mulet ; dans l'ouest de l'Inde, les ânes n'ont que de 20 à 30 centimètres de haut et ne sont, par conséquent, pas plus grands qu'un beau chien de Terre-Neuve. Il est presque inutile de faire remarquer que du Patagon au Boschiman la différence est loin d'être aussi considérable.

La couleur est de tous les caractères celui où les limites de variation se rapprochent le plus chez l'homme et les animaux. Toutefois, ici encore, elles sont bien plus étendues chez ces derniers que chez nous. Notre chevelure peut être comparée sous ce rapport au pelage et au

plumage ; on sait combien les nuances en sont nombreuses, mais on sait aussi que ces nuances restent uniformes et ne présentent jamais les mélanges, les juxtapositions de teinte si fréquentes dans nos animaux domestiques. Quant à la peau, elle va du blanc au noir. Mais le mélanisme reste chez nous superficiel, ou tout au plus s'accuse à l'intérieur par une légère teinte du cerveau et de ses annexes. Chez la poule nègre, tous les tissus, et surtout les tissus aponévrotiques, sont pénétrés de matière colorante, si bien que la chair est noire chez ces oiseaux. Les poules nègres apparaissent comme *variétés* sur les points du globe les plus éloignés ; mais on les tue pour les empêcher de se propager. Toutefois, la race du Japon, à laquelle ses plumes effilées et entièrement blanches ont valu le nom de *poules de soie*, a été conservée à titre de curiosité.

VI. — Ce serait sortir du plan de ce livre que d'examiner un à un chaque ordre de caractères. La conclusion serait toujours la même. Je préfère citer quelques faits empruntés à l'histoire de nos principales espèces domestiques.



Fig. 5. — Pied de porc solipède, d'après une photographie. (Collection Alph. Edwards.)

Porc. — En domestiquant le sanglier, l'homme s'est évidemment préoccupé uniquement d'en obtenir de la chair. Pourtant il s'est formé des races fort différentes de taille, de proportion, etc. Chez un certain nombre d'entre elles, le nombre des vertèbres a varié dans les diverses régions de la colonne vertébrale. Il en est où le pied caractéristique, bien connu à coup sûr de tous mes lecteurs, s'est singulièrement modifié. Les deux doigts médians, les seuls qui servent à la marche, ont été englobés dans un seul sabot. Ces *porcs solipèdes*

étaient connus des anciens et apparaissent parfois comme variétés, surtout dans le nord de l'Europe. Mais à Cuba, d'après les renseignements recueillis par M. Alphonse Edwards, ils ont formé une véritable *race,* qui s'est évidemment fixée spontanément et a envahi tout un quartier de l'île (fig. 5).



Fig. 6. — Tête osseuse de lapin sauvage, grandeur naturelle, d'après une photographie. (Collection de M. Sanson.)



Fig. 7. — Tête osseuse de lapin bélier, grandeur naturelle, d'après une photographie (collection de M. Sanson.)

Lapin. — Le lapin, dont la souche sauvage vit partout à côté de nous, a enfanté de très nombreuses races. Chez les unes, les deux oreilles se sont développées au point qu'elles mesurent jusqu'à $0^m,55$ d'envergure, si l'on peut s'exprimer ainsi. En revanche, elles ont entièrement disparu dans une autre. La taille, le volume ont aussi considérablement varié. Le lapin sauvage anglais, d'après Darwin, pèse $1^k,499$.

Ceux de Porto-Santo, descendants de lapins domestiques, ne pèsent plus que $0^{k},705$. Nos grandes races, au contraire, ont augmenté singulièrement de poids. Les lapins lopes, les lapins béliers, etc., dépassent souvent $4^{k},530$, et Darwin en cite un qui pesait $8^{k},354$. En même temps, presque toute la charpente osseuse est plus ou moins modifiée. En particulier, la capacité du crâne est loin d'augmenter proportionnellement au poids du corps; et de plus, la boîte osseuse s'allonge de telle sorte, que le lapin sauvage est brachycéphale relativement à toutes les races domestiques, qui deviennent dolichocéphales (fig. 6 et 7). En outre, au moins parfois, la table extérieure des os se forme incomplètement et le diploé reste à découvert. Ce défaut d'ossification était très accentué dans la tête du lapin bélier dont je donne le dessin (fig. 7).

Les espèces mêmes dont on ne connaît pas avec certitude la souche sauvage nous apportent parfois des enseignements précieux en nous montrant comment naissent ou s'obtiennent les races les plus anormales. Tels sont le mouton et le bœuf.

Mouton. — Chez nous, en 1828, dans un troupeau de mérinos appartenant à M. Graux, vint au monde un agneau mâle à toison non laineuse, mais soyeuse. Grâce aux soins intelligents de son propriétaire, il est devenu la souche de la race Mauchamp, qui a fourni à l'industrie des tissus une matière textile toute nouvelle et très recherchée.

Voici encore un fait remarquable de variation qui s'est produit dans la même espèce et dont l'homme a également su tirer parti :

En 1791, naquit au Massachusetts un agneau mâle ayant des jambes torses et très courtes, tandis que le corps avait conservé à peu près ses formes normales. A raison de sa conformation, cet animal ne pouvait franchir les clôtures trop peu élevées pour retenir les moutons ordinaires. Avec leur esprit pratique, les Américains comprirent l'utilité de ce qui pouvait être regardé de prime abord comme un vice de conformation. Par une sélection attentive, ils multiplièrent ce type nouveau et créèrent la race des *moutons ancons* ou *race loutre*.

L'idée de *bête à laine* se lie presque invinciblement chez nous au nom du mouton. Pourtant il existe, en Afrique surtout, des moutons couverts d'un poil court et raide. M. de Rochebrune a donné récemment des détails sur les races sénégalaises, qui se distinguent par ce caractère et par quelques autres. Il y a plus. Nos races ovines transpor-

tées dans les régions chaudes de l'Amérique centrale perdent leur laine et la remplacent par une sorte de jar luisant. La toison de nos moutons est certainement un des résultats de la domestication. Mais ce pelage acquis a bien varié entre nos mains. On sait quelle différence il y a de la laine de Saxe ou de Rambouillet à celle que fournissaient jadis nos vieilles races montagnardes.



FIG. 8. -- *Bos triceros*, d'après M. de Rochebrune.

Bœuf. — Tous les bœufs de l'Amérique méridionale proviennent d'un petit nombre d'individus de races espagnoles ou portugaises dont les caractères n'ont rien d'exceptionnel. Or, dans les plaines chaudes de la Colombie, leurs descendants sont aujourd'hui des *pelones* ou des *calongos*. Les premiers n'ont plus qu'un poil rare et fin; les seconds sont absolument nus. La province de Corrientes a produit une race à jambes courtes; le Paraguay, une race à cornes droites et verticales; une autre entièrement dépourvue de cornes, comme notre bœuf *sarlabot*. En revanche, il existe au Sénégal une race qui porte sur le nez une troisième corne parfaitement caractérisée par son noyau osseux revêtu de matière

cornée. C'est le bœuf, ou mieux le zébu à trois cornes, que M. de Rochebrune a fait connaître (fig. 8 et 9).

Une des plus étranges races bovines est celle qui paraît avoir pris naissance spontanément chez les Indiens au sud de La Plata, et qui est connue dans cette province sous le nom de race *gnato*. C'est une race trapue, à jambes relativement courtes, surtout par devant, et dont la tête est profondément modifiée. « Comparé au crâne d'un bœuf ordi-



FIG. 9. — Partie antérieure de la tête osseuse du *Bos tricèros*, montrant la corne nasale avec son noyau osseux, d'après une photographie. (Collection Rochebrune.)

naire, a dit Darwin, presque pas un os n'a la même forme, et le crâne entier a un aspect tout à fait différent. » Les figures ci-jointes permettent de comprendre combien ces paroles sont vraies. Celle qui représente la tête du bœuf gnato a été faite d'après une photographie que je tiens de l'illustre naturaliste anglais (fig. 10 et 11). Il a lui-même observé deux troupeaux de gnatos et s'est assuré qu'il s'agissait d'une véritable *race* et non d'une monstruosité individuelle.



Fig. 10. — Tête osseuse du bœuf d'Europe, d'après une photographie. (Muséum.)



Fig. 11. — Tête osseuse de bœuf gnato, d'après une photographie de Darwin.

Chien. — De tous les animaux domestiques celui qui a le plus varié est incontestablement le chien. C'est que cette espèce a été la première soumise à l'empire de l'homme. Les tribus, qui ont laissé en Danemark ces kjœkkenmœddings si bien étudiées par Steenstrup, n'avaient pas d'autre animal domestique. En outre et surtout, le chien a dû satisfaire non seulement à nos besoins, mais encore à nos caprices, à la mode; et l'on sait jusqu'à quel point il a plié en tout sens ses formes générales, ses caractères physiques, et jusqu'à ses instincts et son intelligence. A l'Exposition de 1863, les races canines réunies par la Société d'acclimatation de Paris étaient divisées en vingt-huit classes, comprenant plus de cent quarante races pures. Encore savions-nous fort bien que la liste était loin d'être complète. C'est rester certainement au-dessous de la vérité que d'estimer à deux cents seulement le nombre des races de chiens disséminées sur la surface du globe entier.

L'œil le moins attentif reconnaît la plupart des grandes différences qui distinguent les diverses races de chiens. Qui n'a présentes à l'esprit leurs formes générales, sveltes et élancées chez les unes, ramassées et trapues chez les autres? Qui ne se rappelle la variété des teintes de leur pelage? Qui a pu oublier le poil ras du chien d'arrêt, la laine du caniche, les poils fins et soyeux de l'épagneul? Ce dernier caractère est plus marqué encore chez certains lévriers de Syrie que dans nos races européennes. Le chien du Kamtschatka possède à la fois une sorte de duvet et de longs poils, c'est-à-dire une véritable et épaisse fourrure. En revanche, chez certaines races des pays chauds, qui ont pris naissance en Amérique aussi bien qu'en Afrique et que l'on nomme à tort *chiens turcs,* la peau du corps est entièrement nue et la tête seule conserve quelques rares bouquets de poils.

Tout le monde sait à peu près combien la taille des chiens varie selon les races. Mais les mesures prises par Daubenton et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire permettent de substituer des notions précises à ces vagues appréciations. D'une race à l'autre, la longueur du corps, queue non comprise, varie de $1^m,332$ (grand chien de montagne) à $0^m,220$ (petit bichon). On voit que la différence est de $1^m,112$ et le rapport de $0^m,165$. La hauteur du train de devant est de $0^m,776$ chez le dogue de forte race et de $0^m,112$ chez le petit bichon. Différence, $0^m,664$; rapport, $0^m,144$. Les proportions ne sont pas moins variables. Le barbet et le basset à jambes torses ont la même longueur ($0^m,812$); mais chez le premier la hauteur est de $0^m,487$ et de $0^m,297$ seulement chez le second.

La différence serait bien plus grande encore si l'on comparait le basset à un lévrier ayant la même longueur de corps.

Il est évident que la taille et les proportions du corps ne sauraient

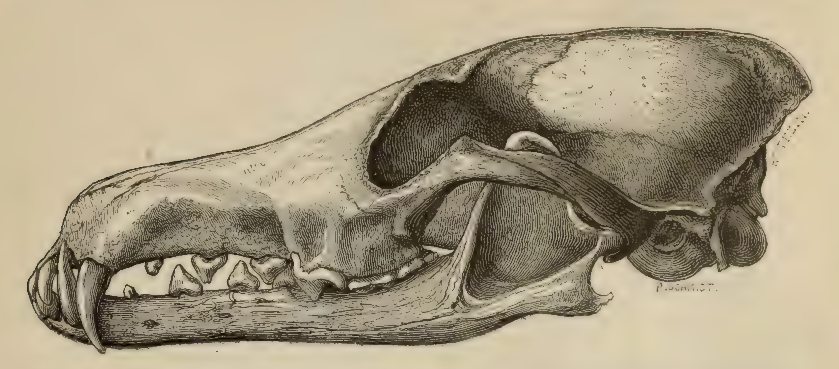


Fig. 12. — Tête de lévrier espagnol de profil, a peu près demi-grandeur naturelle, d'après une photographie. (Muséum.)

changer à ce point sans que le squelette présentât les variations correspondantes. Mais il se produit aussi des modifications anatomiques locales, fort bien étudiées par Frédéric Cuvier, et dont il est facile de

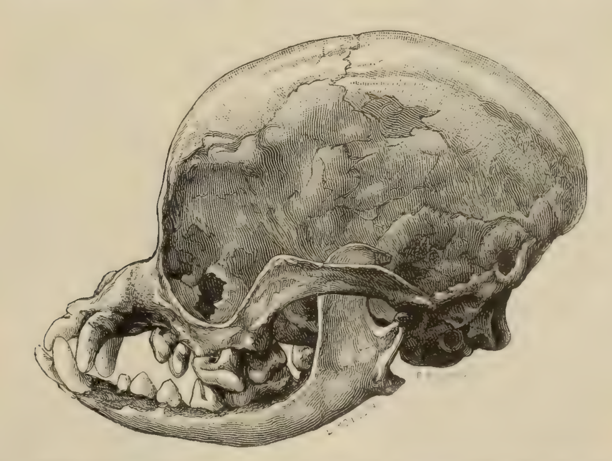


Fig. 13. — Tête de king's Charles vue de profil, presque de grandeur naturelle, d'après une photographie. (Muséum.)

comprendre l'importance. Dans la tête osseuse, ce n'est pas seulement le volume qui s'exagère ou s'amoindrit ; ce sont aussi les proportions qui changent. Il suffit, pour le reconnaître, de comparer à ce point de vue le dogue au lévrier ou au king's Charles (fig. 12 à 17). Chez le

bouledogue, la mâchoire supérieure se raccourcit plus que l'inférieure, et, par suite, celle-ci dépasse la première ; chez certains lévriers, les deux mâchoires sont aussi inégales, mais l'inférieure est la plus courte. Chez le premier, les dents, trop rapprochées, prennent une direction transverse ; chez le second, elles sont, au contraire, espacées (fig. 12). Ajoutons avec Isidore Geoffroy Saint-Hilaire que, même les carnassières et les tuberculeuses ne sont pas toujours développées dans le même rapport; et l'on sait quelle est l'importance de ce rapport dans la caractérisation des espèces mammalogiques.

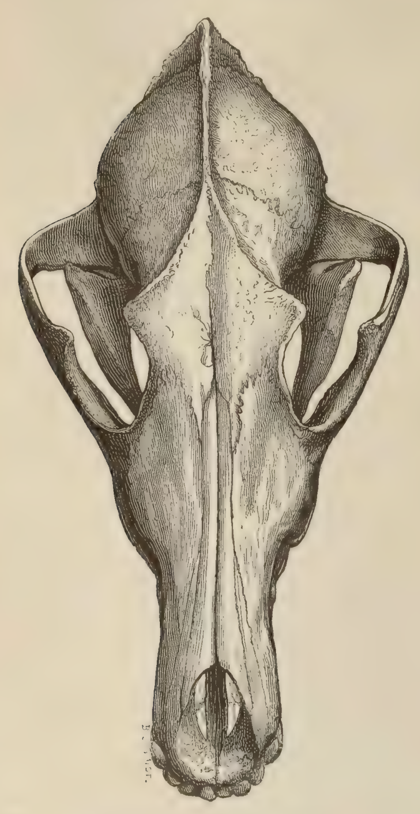


Fig. 14. — Tête de lévrier espagnol vue d'en haut, à peu près demi-grandeur naturelle, d'après une photographie. (Muséum.)

Chez le dogue, les pariétaux sont comme aplatis (fig. 15 et 16), et son crâne est plus petit que celui du chien de berger, quoique sa tête soit d'un tiers plus grande, au dire de F. Cuvier. Chez les barbets et les chiens de berger, les os latéraux du crâne sont bombés et contribuent à donner à la cavité crânienne des dimensions relativement assez grandes. Dans aucune race toutefois, ce développement relatif du crâne n'est plus prononcé que dans le king's Charles (fig. 13 et 17). On voit combien est réduit en outre chez lui tout le squelette de la face. I. Geoffroy Saint-Hilaire avait déjà signalé ce caractère chez un chien japonais; mais ce trait paraît être chez lui moins frappant que chez notre petite race.

Les extrémités présentent parfois une modification non moins remarquable que les précédentes. Les chiens n'ont, en général, aux pieds de derrière, que quatre doigts et un petit os métatarsien caché sous la peau. Dans quelques races, généralement de petite taille, cet os rudimentaire lui-même disparaît. Dans certaines races grandes, au contraire, il se



Fig. 15. — Tête de dogue vue de profil, à peu près au tiers de la grandeur naturelle, d'après une photographie. (Muséum.)

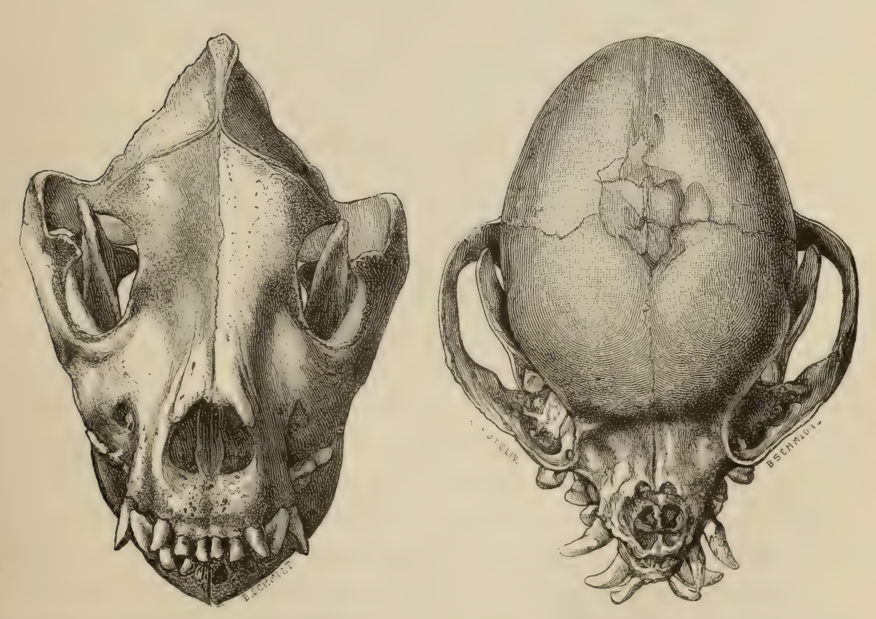


Fig. 16. — Tête de dogue vue d'en haut, à peu près au tiers de grandeur naturelle, d'après une photographie. (Muséum.)

Fig. 17. — Tête de king's Charles vue d'en haut, presque de grandeur naturelle, d'après une photographie. (Muséum.)

développe, acquiert des phalanges, et il existe alors un cinquième doigt complet. Celles-ci sont donc caractérisées par une véritable polydactylie.

Cette diversité des traits les plus caractéristiques dans les races canines a fait croire à une multiplicité d'origines. On a pensé que plusieurs espèces du genre *canis*, primitivement distinctes, s'étaient alliées et fondues l'une dans l'autre pour produire un être complexe que nous avons appelé le *chien domestique*. Cette opinion est encore celle de quelques naturalistes et surtout des zootechnistes. Pourtant Frédéric Cuvier a depuis longtemps démontré l'unité spécifique du chien par un ensemble de faits et de considérations auxquels il me semble bien difficile de répondre. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire a levé les dernières difficultés, en achevant de prouver la vérité de ce que Guldenstedt avait déjà dit, savoir : que le chacal, le *Canis aureus* des naturalistes, est la souche sauvage de nos chiens. Or, il a fallu que les faits parlassent bien haut pour que ces naturalistes aient accepté, en pareille matière, la même conclusion. I. Geoffroy admettait, il est vrai, la *variabilité limitée* de l'espèce; mais F. Cuvier appartenait à l'école de son frère, qui a toujours plaidé en faveur de l'*invariabilité*. L'accord entre les deux représentants de ces doctrines contraires n'en est que plus remarquable; il témoigne en faveur de l'opinion qui leur est commune. Et, en effet, quiconque lira avec attention ce qu'ils ont écrit à ce sujet, quiconque tiendra compte de quelques faits plus récemment acquis et de l'existence des *races libres*, que l'on avait trop oubliées et sur lesquelles j'ai depuis longtemps appelé l'attention, se ralliera certainement à la doctrine de l'unité spécifique du chien.

L'histoire de ce vieil ami de l'homme suggère une dernière observation. Parmi les races canines, il en est qui présentent des caractères absolument étrangers à toutes les espèces vivantes du genre *canis*. Pour rendre compte de ce fait, on a admis que ces formes exceptionnelles remontaient à des espèces perdues. Cette hypothèse était absolument gratuite; car parmi les *canis* fossiles rien ne rappelle le bouledogue ou le basset. Au contraire, l'histoire des autres mammifères domestiques nous renseigne sur la manière dont ces types ont apparu. Le bouledogue est le *gnato* des chiens; le basset en est l'*ancon;* le poil soyeux de l'épagneul et du lévrier de Syrie rappelle la soie des *mérinos Mauchamp*. Ce qui s'est accompli de nos jours chez le bœuf et le mouton nous renseigne sur ce qui s'est passé chez les chiens à

une époque inconnue, et fait comprendre comment se sont constituées chez eux les races les plus aberrantes.

VII. — L'histoire des mammifères dont je viens de parler, celle des autres espèces domestiques du même groupe présenteraient encore une foule de faits conduisant tous aux mêmes conséquences. Mais je me hâte de passer en revue quelques espèces d'oiseaux. Nous y trouverons les mêmes enseignements.



Fig. 18. — Coq de Hambourg. (Darwin. Ch. Reinwald, édit.)

Coq. — Comme les mammifères, les oiseaux vraiment domestiques ont leurs races grandes et petites. Chez les poules surtout, dont la domestication remonte très haut, la différence est considérable. Un beau brahma pèse de 5 à 7 kilogrammes et au delà ; les Bantam-Sebrigt dépassent à peine 0^{k},453 (Darwin). L'attention des curieux ne s'est portée qu'assez récemment sur cette espèce, à laquelle on ne demandait guère que sa chair et quelques plumes, et pourtant il s'est formé des races nombreuses. Darwin en compte treize principales, comprenant chacune plusieurs sous-races. On sait combien le plumage varie de l'une à

l'autre et d'individu à individu ; comment les unes ont les jambes nues, d'autres emplumées au point d'avoir peine à marcher ; on sait combien varient chez les coqs la forme et les dimensions des caroncules et de la crête. Chez le coq de Hambourg en particulier, cette dernière prend la forme d'une sorte de gâteau épais et tuberculeux (fig. 18). Dans certaines races elle est remplacée par une magnifique touffe de plumes (fig. 19).



FIG. 19. — Coq huppé. (Darwin, Ch. B.)

Chez les poules et coqs huppés, les changements ne s'arrêtent pas à cette substitution. Le crâne lui-même subit une modification très singulière. Dans le Bankiva, souche de tous nos coqs et poules domestiques, les régions crâniennes antérieure et moyenne forment deux très légères saillies séparées par une gouttière (fig. 20). Dans les coqs huppés, elles se développent en une sorte de grande ampoule (fig. 21); si bien que la cavité crânienne, au lieu de conserver la forme ordinaire (fig. 22), prend celle d'une gourde irrégulière et que le cerveau ne peut que présenter un profond étranglement dans la région médiane. (Voir fig. 23.)



Fig. 20. — Tête osseuse de coq Bankiva sauvage, grandeur naturelle. (Darwin. Ch. R.)



Fig. 21. — Tête osseuse de coq huppé blanc, grandeur naturelle. (Darwin, Ch. R.)

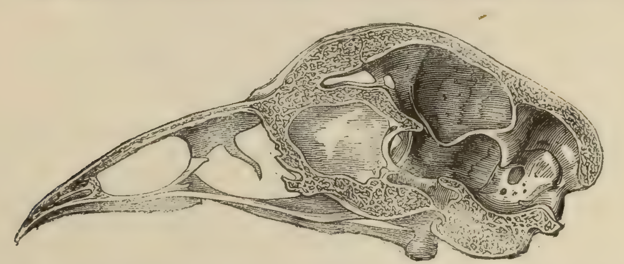


Fig. 22. — Coupe longitudinale d'une tête osseuse de coq cochinchinois, grandeur naturelle. (Darwin, Ch. R.).



Fig. 23. — Coupe longitudinale d'une tête osseuse de coq huppé, grandeur naturelle. (Darwin, Ch. R.)

Oie. — La curiosité humaine ne s'est guère attaquée à l'oie ni au canard. Aussi le nombre des races est-il ici sensiblement moindre, surtout chez l'oie, bien que sa domestication soit fort ancienne. Pourtant il existe des oies huppées, d'autres dont les plumes scapulaires sont singulièrement modifiées, etc. La plus curieuse de ces races est l'oie



Fig. 24. — Tête osseuse d'oie ordinaire, grandeur naturelle. (Collection de M. Alph. Edwards.)



Fig. 25. — Tête osseuse d'oie caronculée, grandeur naturelle. (Collection de M. Alph. Edwards.)

caronculée du Japon, dont la région frontale, au lieu de rester lisse et continue (fig. 24), porte un grand noyau osseux qu'enveloppe une caroncule (fig. 25). C'est presque l'analogue de ce que nous avons vu chez le zébu à trois cornes.

Canard. — Les canards, quoique asservis à une époque plus récente, ont varié davantage. Darwin compte quatre grandes races, dont au

moins une comprend plusieurs sous-races. Ici encore nous trouvons des têtes huppées. Dans une de ces races, le bec est fortement recourbé. Enfin dans le canard pingouin, les jambes se sont allongées, et l'oiseau marche le corps et le cou droits dans une attitude qui ressemble à celle du pigeon grosse-gorge dont je parlerai tout à l'heure (fig. 27).

Pigeon. — Je laisse de côté les autres oiseaux dont l'homme a fait ses compagnons à divers titres. J'ai hâte d'arriver aux pigeons. Cette espèce a attiré d'une manière toute spéciale l'attention de Darwin; et,

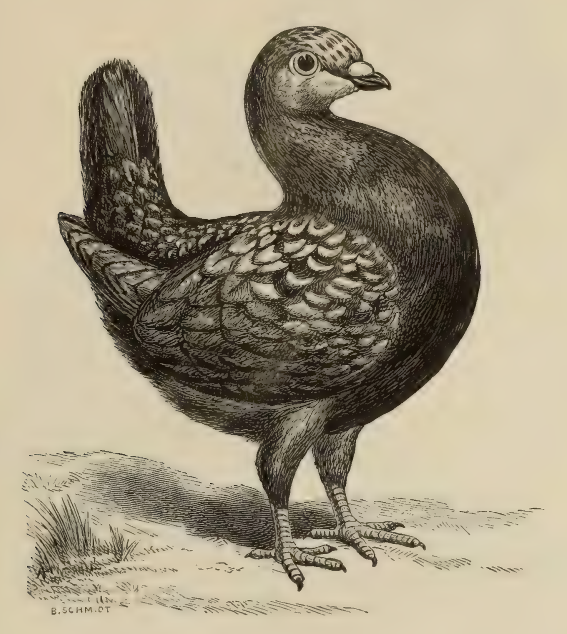


Fig. 26. — Pigeon birman ou florentin. (F. L.)

ne fût-ce que pour ce motif, je croirais devoir entrer ici dans quelques détails. J'ai eu bien souvent à combattre les théories de l'illustre naturaliste anglais; en allant chercher dans son œuvre des arguments en ma faveur, c'est pour ainsi dire à un adversaire scientifique que je m'adresse et par conséquent ce témoignage ne saurait être suspect. Mais, si j'insiste, autant que le permet la nature de ce livre, sur l'histoire des pigeons, c'est surtout parce qu'aucune autre espèce animale domestique n'a été l'objet d'un travail aussi approfondi, aussi complet.

La domestication du pigeon remonte très haut. En Égypte, on

mangeait des pigeons domestiques plus de trois mille ans avant notre ère. En Orient, l'élevage de cet oiseau fut de tout temps un des passe-temps favoris des simples particuliers comme des souverains. Par suite sans doute de leurs relations avec ces pays lointains, les Hollandais d'abord, les Anglais ensuite, entrèrent avec ardeur dans la même voie et perfectionnèrent les races déjà existantes ou en créèrent de nouvelles.



Fig. 27. — Pigeon grosse-gorge. (F. L.)

A Londres, un premier *club de pigeons* fut fondé en 1720. On en compte six aujourd'hui et les principales villes d'Angleterre rivalisent sous ce rapport avec la capitale.

L'espèce d'engouement dont les pigeons ont été l'objet depuis des siècles et dans des régions fort éloignées a eu ses conséquences inévitables. Une foule de types et de sous-types, fort différents à tous égards, ont surgi de tous côtés. Aussi s'est-il produit à propos de cet oiseau ce que nous avons vu se passer pour les chiens. Les éleveurs,

quelques naturalistes même, ont été entraînés à penser que le croisement de plusieurs espèces du genre *Columba* pouvait seul rendre compte de cette variété de caractères. Les études approfondies de Darwin sur cette question ont pleinement démontré que c'était là une erreur et que tous nos pigeons domestiques descendent du seul biset, la *Columba livia*. Cette conclusion de l'illustre naturaliste est d'autant plus importante qu'elle fournit un argument sérieux contre ses doctrines générales, comme je l'ai montré d'ailleurs.

Affilié aux deux principaux *Pigeon-Clubs* de Londres, mettant à profit



Fig. 28. — Pigeon culbutant courte-face. (F. L.)

la popularité qui s'attachait à ses travaux, Darwin a observé à l'état vivant toutes les principales races d'Europe ; les grands éleveurs de Londres, les riches amateurs ont mis leurs volières à sa disposition ; il a reçu des peaux et des squelettes de la Perse, de l'Inde, etc. ; il a passé plusieurs années à étudier ces matériaux et à faire des expériences. Le résultat de ses recherches a été qu'il existe onze races principales de pigeons, comprenant au moins cent cinquante sous-races bien assises et ayant chacune leur nom particulier, sans parler des *variétés* nombreuses qui apparaissent parmi elles. Si ces diverses formes domestiques avaient

été trouvées à l'état sauvage, « il n'est pas douteux, ajoute-t-il, qu'elles n'eussent donné lieu à la formation d'au moins cinq genres nouveaux ». Il est facile de se convaincre que ces paroles de l'illustre naturaliste n'ont rien d'exagéré.

Les races de pigeons ne se distinguent pas seulement par des caractères extérieurs. Leur charpente osseuse elle-même est atteinte. Darwin entre ici dans bien des détails que je ne saurais même indiquer. Je me borne à signaler les variations du nombre des vertèbres. Dans les régions cervicale et dorsale, ce nombre ne change pas. Mais, à la région sacrée,



FIG. 29. — Pigeon Swift. (F. L.)

il est de 12 chez les bisets, de 14 chez les grosse-gorge, de 11 chez les culbutants et les messagers. A la région caudale, il est de 7 chez les bisets, de 8 ou 9 chez les pigeons paons et les grosse-gorge, etc.

Parfois les viscères sont plus ou moins modifiés. Chez le pigeon grosse-gorge, le jabot se développe outre mesure en même temps que l'œsophage acquiert, jusque près de la tête, un diamètre relativement énorme. L'oiseau a l'habitude d'avaler de l'air qui distend cette vaste poche; et, lorsqu'elle est bien gonflée, il se promène et se pavane avec autant d'orgueil qu'un paon faisant la roue (fig. 27). Chez le turbit, le jabot conserve son volume ordinaire; l'œsophage seul se dilate, et

l'oiseau, toujours en avalant de l'air, fait saillir la garniture de plumes frisées qui orne sa poitrine (fig. 36).

Quant aux caractères extérieurs, on peut dire qu'ils ont tous été successivement transformés. Quelques détails suffiront pour faire juger de l'étendue de ces variations. Je les emprunte, pour la plupart, à Darwin et aussi à l'ouvrage classique de MM. Robert Fulton et W. Ludlow, dont je reproduis quelques figures.

Comme presque tous nos animaux domestiques, les pigeons ont leurs grandes races et leurs races naines. Un beau biset pèse $0^k,495$; le runt espagnol atteint $0^k,970$, et le culbutant courte-face ne va guère au-delà de $0^k,250$.

Chez la très grande majorité des races colombines, l'axe du corps est plus ou moins relevé d'arrière en avant, comme chez presque tous les autres oiseaux. Il est horizontal chez le florentin (fig. 26), et devient tout à fait vertical chez le grosse-gorge, qui marche parfaitement droit sur ses pieds (fig. 27). On comprend que ces divers modes de station nécessitent dans la charpente osseuse, et surtout dans les articulations des membres postérieurs, des modifications très sensibles.



Fig. 30. — Têtes osseuses de pigeons, grandeur naturelle : A, biset (*Columba livia*), type sauvage ; B, culbutant courte-face ; C, messager anglais ; D, messager-bagadotten. (Darwin, Ch. R.)

Comparé à ce qui existe chez le biset, l'ensemble de la jambe du

grosse-gorge est plus long. Ce membre s'est au contraire notablement raccourci chez le courte-face (fig. 28). Le pied considéré isolément présente des différences analogues. Darwin compte dix-neuf races où il est relativement plus court que chez le biset et treize où il est plus long. La différence en plus chez le messager-bagadotten est de 56 pour 100, et de 19 pour 100 en moins chez le dos-frisé indien. Les ailes s'allongent parfois et prennent des formes qui rappellent ce qui existe chez les hirondelles. Ce trait est très marqué dans le swift (fig. 29). Elles



Fig. 31. — Pigeon messager noir. (F. L.)

se raccourcissent en revanche beaucoup chez le florentin (fig. 26). Chez ce dernier, la queue fait de même et de plus se redresse en même temps que le cou se replie, un peu comme chez le cygne; si bien que, lorsque le mâle *fait le beau* auprès de sa femelle, la queue et le cou se touchent.

La tête et ses dépendances présentent des caractères différentiels remarquables. Chez le culbutant courte-face, le crâne est relativement plus court que celui du biset et les crêtes orbitaires en dépassent le niveau (fig. 30, A et B). Dans les messagers, et surtout chez le

messager-bagadotten, il s'allonge, et la région pariéto-occipitale forme presque un lobe distinct (fig. 30, D). A l'extérieur, les plumes, assez longues et ramenées sur le front chez le premier, courtes et lisses chez le second, accentuent encore ces différences.

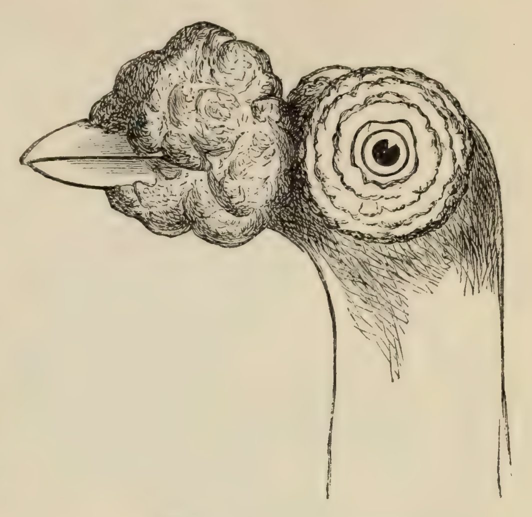


Fig. 32. — Tête de pigeon messager. (F. L.).

Le bec joue dans la classification des oiseaux un rôle analogue à celui des mâchoires dans celle des mammifères. Nous avons vu combien celles-ci varient dans les diverses races de chiens. Darwin a signalé des modifications tout aussi marquées chez les pigeons. Comparé à celui du biset (fig. 30, A), le bec du messager, surtout du messager anglais, est relativement énorme (fig. 31, 32 et 30, C). En

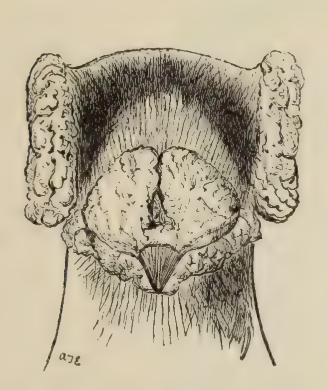


Fig. 33. — Tête de pigeon barbe vue de face. (F. L.)



Fig. 34. — Tête de pigeon barbe vue de profil. (F. L.)

outre, chez le messager-bagadotten, il est fortement courbé (fig. 30, D). Au contraire, chez le barbe (fig. 33 et 34), chez l'antwerp (fig. 35), il est remarquablement réduit. Chez le culbutant courte-face, il l'est en-

core plus et devient presque conique (fig. 28 et 30, B). Chez le turbit crêté (fig. 36), les deux mandibules, aussi courtes que dans les deux races précédentes, mais plus épaisses et arquées en sens contraire, semblent constituer un bec aussi robuste que celui de n'importe quel oiseau conirostre (fig. 37).

Chez le biset et chez la plupart des autres races, les bords des deux mâchoires s'appliquent exactement l'un sur l'autre. Chez les messagers, les barbes, les runts,... le maxillaire inférieur se courbe en dehors et les mâchoires ne se rencontrent qu'à l'extrémité du bec. En outre, chez les runts surtout, le maxillaire inférieur est comme tordu sur son plat; si bien qu'en le regardant en dessus, on aperçoit, au tiers postérieur, la table externe de l'os et la table interne dans tout le tiers moyen.



Fig. 35. — Tête de pigeon antwerp courte-face. (F. L.)

Le cire placé à la base du bec chez le biset disparaît presque chez le courte-face (fig. 28). Il se développe au contraire dans plusieurs races, mais sans gagner beaucoup en épaisseur (fig. 33, 34 et 35). Chez les messagers anglais, il se transforme en une énorme caroncule, de couleur blanche ou à peine rosée, parfois plus volumineuse encore que celle qui est figurée ici (fig. 31 et 32).

La peau nue qui entoure les yeux, et ne fait normalement que les border (fig. 28), présente dans la même race une hypertrophie analogue et forme autour de l'œil une large zone blanchâtre à plis circulaires concentriques, s'étendant jusqu'au sommet de la tête (fig. 31 et 32). Ce caractère est encore plus marqué chez les barbes, où cette espèce de caroncule oculaire se colore d'un rouge vif, dépasse le sommet du crâne et donne à l'oiseau, vu de face, un aspect fort singulier (fig. 33 et 34).

Je ne dirai rien des couleurs du plumage ; on sait combien elles sont nombreuses et variées. Mais les plumes elles-mêmes subissent des mo-



Fig. 36. — Pigeon turbit crêté. (F. L.)



Fig. 37. — Tête de turbit crêté. (F. L.)

difications de forme, de développement et de disposition qui constituent autant de caractères de races. Dans les diverses sous-races de dos-frisé, toutes les petites plumes du corps forment des espèces de boucles, plus accusées sur les ailes et recourbées d'avant en arrière (fig. 38 et 39). Dans le satinette, le blondinette, le turbit, etc., des touffes de plumes placées le long du cou et de la poitrine se développent en se renversant des deux côtés, de manière à rappeler les *jabots* de nos grands-pères (fig. 36). Chez le turbit crêté, chez le dos-frisé noir, les

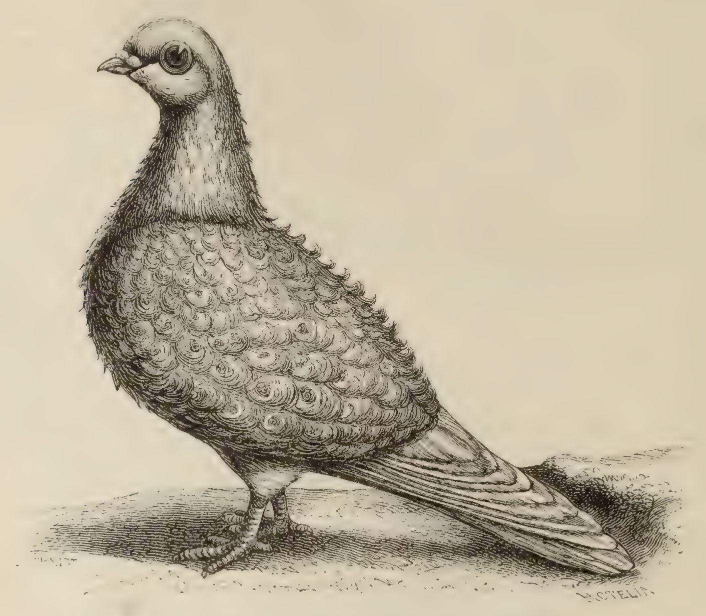


Fig. 38. — Pigeon dos-frisé blanc à tête lisse. (F. L.)

plumes du derrière de la tête se redressent en pointe (fig. 36, 37 et 39); chez le tambour, une touffe de plumes allongées et frisées s'élève au contraire à la base du bec. Chez le jacobin, les plumes de la poitrine et du cou s'allongent et se disposent de manière à former une sorte de *palatine* et un large capuchon qui cache presque entièrement la tête (fig. 40). Chez le pigeon trompette (fig. 41), celles du milieu du cou se relèvent en une sorte de cimier; tandis que celles des joues s'épanouissent en deux larges rosaces qui, comme les œillères que l'on met aux chevaux, cachent les yeux et ne laissent voir que les objets placés en avant. Chez les pigeons paons (fig. 42), qu'ils soient noirs



Fig. 39. — Pigeon dos-frisé noir crêté. (F. L.)



Fig. 40. — Pigeon jacobin. (F. L.)

ou blancs, les grandes plumes de la queue sont redressées comme celles d'un paon qui fait la roue ; de plus, leur nombre, qui est de douze chez le biset, dépasse habituellement trente et s'élève jusqu'à quarante-deux chez certains individus (Darwin). Enfin, il est des races à jambes nues, comme le biset (fig. 28 et 31), et d'autres dont le pied lui-même disparaît sous une large enveloppe de plumes étalées (fig. 27, 36 et 41).

On ne saurait parler des races de pigeons sans dire un mot de la singulière façon de voler que présentent toutes les races et sous-races de culbutants. On sait combien est régulier et soutenu le vol du biset, et il présente à des degrés divers les mêmes caractères chez la plupart de nos pigeons domestiques. Au contraire, chez les culbutants persans, indiens, anglais, etc., il est interrompu à des intervalles de temps plus ou moins rapprochés par de véritables culbutes en arrière. Darwin en a vu qui exécutaient cette espèce de saut périlleux jusqu'à quarante fois dans une minute. D'où que vienne cette curieuse modification dans l'acte de la locomotion aérienne, elle est héréditaire et caractérisait tout un groupe de ces oiseaux dès avant l'an 1600.

VIII. — Ainsi, sous l'empire de circonstances que je n'ai pas à examiner ici, mais qui se ramènent toutes à des conditions de milieu et d'hérédité, les animaux, comme les végétaux, éprouvent des modifications telles que le petit-fils finit par différer étrangement de ses ancêtres. C'est ainsi que, dans les deux Règnes, prennent naissance et se caractérisent les *races*. L'homme ne pouvait échapper à cette loi générale. Lui aussi, placé dans des conditions d'existence diverses et soumis aux lois de l'hérédité, ne pouvait pas ne pas engendrer des *races*.

Mais, comme je l'ai dit plus haut, les races humaines sont morphologiquement moins distantes l'une de l'autre que ne le sont les races animales ou végétales. Certes, de groupe humain à groupe humain, il n'existe ni dans les caractères extérieurs, ni dans les caractères anatomiques rien qui approche de ce que viennent de nous montrer, de *race à race*, les mammifères et les oiseaux. Si notre bœuf et le gnato ou le tricéros, si le porc normand et le porc solipède, le mouton d'Europe et l'ancon, le biset et le grosse-gorge ou le florentin sont de simples *races* et non des *espèces distinctes*, à plus forte raison peut-on dire qu'il en est de même pour le Nègre et le Blanc, le Mongol et le Peau-Rouge.



Fig. 41. — Pigeon trompette noir. (F. L.)



Fig. 42. — Pigeon paon blanc. (F. L.)

Les considérations purement morphologiques placent donc les deux doctrines, le monogénisme et le polygénisme, tout au moins sur le pied de l'égalité.

IX. — Sans sortir du terrain de la morphologie, la balance commence à pencher d'une manière très sensible en faveur du monogénisme, lorsqu'on fait entrer en ligne de compte deux faits très généraux sur lesquels j'aurai souvent à revenir.

Quelque différentes que soient deux formes végétales ou animales, tous les naturalistes les regardent comme étant *de même espèce* lorsqu'elles sont reliées entre elles par une série dont les termes passent de l'un à l'autre par nuances graduées et se fondent l'un dans l'autre. C'est là ce qui constitue la *fusion des caractères*.

A plus forte raison doit-on conclure de même lorsqu'un caractère, de nature à paraître exclusif, se retrouve dans un ou plusieurs individus appartenant à des groupes bien distincts ; ou lorsqu'un caractère varie de telle sorte que, considéré isolément, il conduirait à fractionner un groupe naturel et à en disperser les représentants dans d'autres groupes très différents. C'est ce que j'ai appelé l'*entre-croisement des caractères*.

Or, là où le Nègre et le Blanc se sont rencontrés et croisés depuis des siècles, on constate dans la population ces deux ordres de faits. « En Abyssinie, nous dit M. d'Abbadie, on passe du Nègre au Blanc par nuances insensibles, et le mélange des caractères est tel, que ce ne sont plus ni la couleur ni la chevelure qui caractérisent le Nègre, mais seulement la longueur du talon. » Cette dernière particularité, très marquée dans certains Somalis (pl. I), manque, en revanche, chez certains Nègres de l'Afrique occidentale, chez les Yolofs et les Bambaras par exemple, qui n'en sont pas moins Nègres pour cela. Le pied plat du Nègre se rencontre aussi dans la race érythréenne (pl. I). Au reste, il n'est pas de caractère humain qui ne présente des faits analogues, comme on le verra plus loin.

A s'en tenir aux faits précédents, il serait déjà permis de conclure comme les naturalistes et de regarder le Nègre et le Blanc comme deux races extrêmes, sorties d'une souche spécifique commune. Mais la physiologie apporte, en faveur de cette conclusion, des arguments bien autrement puissants et décisifs.

X. — Organisé et vivant comme les plantes et les animaux, animal par



Somali. Type élevé de race érythréenne à pied plat et à talon long (Hellwald).



son corps, l'homme ne peut qu'être soumis aux lois physiologiques générales qui régissent tous les autres êtres. C'est là une vérité aujourd'hui généralement reconnue. Toute théorie qui conduit à le regarder comme échappant à ces lois est fausse. Celle-là seule peut être vraie qui, tout en réservant ce qu'il possède d'essentiellement humain, le range, pour tout le reste, à côté des animaux et des végétaux eux-mêmes. Par conséquent, lorsque son histoire nous pose quelque question douteuse, nous pouvons légitimement, ou mieux *nous devons* demander des enseignements aux Règnes inférieurs, certains de pouvoir, sans crainte d'erreur, conclure de ce qui est démontré pour eux à ce qui est la vérité pour lui. C'est en suivant cette méthode que la physiologie s'est élevée au rang qu'elle occupe aujourd'hui parmi les sciences.

Cette observation s'applique d'une manière toute spéciale à la grande fonction de la génération sexuelle. Nulle part les lois générales, les phénomènes essentiels ne sont aussi évidemment les mêmes. Ici la ressemblance entre les végétaux et les animaux va presque jusqu'à l'identité. Avec son organisme tout animal, l'homme pourrait-il présenter des phénomènes à part, obéir à des lois spéciales en opposition avec celles qui régissent les deux autres grandes divisions de l'empire organique? Évidemment non.

Or, des observations mille fois répétées, des expériences directes faites avec une précision universellement reconnue, reprises avec toutes les ressources de la science moderne, ont absolument mis hors de doute que les résultats du *métissage* et ceux de l'*hybridation* ne se ressemblent nullement; c'est-à-dire que lorsque l'on croise deux individus de *races différentes,* mais de même *espèce,* les phénomènes sont tout autres que lorsque l'on croise deux individus d'*espèces différentes*. Il y a donc dans ces phénomènes un moyen simple et pratique de reconnaître si *deux groupes d'individus,* qui diffèrent par n'importe quels caractères, représentent *deux espèces distinctes* ou seulement *deux races d'une seule et même espèce.*

Le *métissage*, c'est-à-dire le *croisement entre races*, s'accomplit spontanément, tous les jours, dans nos jardins comme dans nos fermes, entre les races les plus dissemblables de plantes ou d'animaux; la difficulté n'est pas de le produire, mais de s'en garantir; il est aussi fécond, parfois plus fécond que l'union entre individus de même race; la superfétation s'est montrée chez les animaux comme chez les végétaux;

les individus issus de ce croisement conservent toute leur fécondité et donnent chaque jour naissance à des suites de générations *métisses* qui peuvent se propager indéfiniment; il en est de même du croisement entre tous les métis d'une même espèce, si bien que Darwin a pu réunir dans un seul individu le sang des cinq races les plus différentes de pigeons, sans que la fécondité fût altérée. Enfin, lorsque, par suite d'un croisement unilatéral ou toute autre circonstance, les caractères dus à l'un des types parents semblent avoir disparu pour toujours dans ces races métisses, on les voit se reproduire, même après de nombreuses générations, par des *phénomènes d'atavisme*.

L'*hybridation*, c'est-à-dire le *croisement entre espèces*, ne s'accomplit spontanément que dans des cas excessivement rares, même chez les végétaux, encore plus chez les oiseaux, et à peine peut-il en être question chez les mammifères; l'industrie humaine a pu seule multiplier ces sortes d'unions, en même temps qu'elle a permis de constater les limites étroites de leur possibilité; quand on parvient à les réaliser, à peu près constamment la fécondité est diminuée, souvent dans des proportions énormes; il n'y a jamais de superfétation; les *hybrides* résultant de ces unions sont d'ordinaire ou entièrement inféconds ou peu féconds; dans ce dernier cas, lorsqu'on les marie entre eux, la fécondité décroît rapidement et disparaît généralement au bout d'un très petit nombre de générations chez les animaux; il en est habituellement de même chez les végétaux; quand elle dure pendant quelques générations, la *variation désordonnée* se montre et les *phénomènes de retour* ramènent à l'un ou à l'autre des deux types purs, parfois à tous les deux, ces descendants d'hybrides; jamais on n'a observé de phénomènes d'atavisme chez les fils ou petits-fils des individus retournés à l'un des types parents primitifs.

Pour peu que l'on y réfléchisse et que l'on soit au courant des faits scientifiques les plus universellement acceptés, il est impossible de ne pas voir dans l'*infécondité* ou, si l'on veut, dans la *fécondité restreinte et limitée* entre espèces, une de ces *lois* qui régissent et nous expliquent une multitude de phénomènes.

Pour si loin que soient remontés les paléontologistes, ils ont trouvé les êtres vivants distribués d'une manière analogue à ce que nous voyons nous-mêmes. Toujours ils ont constaté l'existence d'espèces se propageant sans se confondre dans l'espace et dans le temps. C'est



Mamaluco et Sambo (Hellwald).



que la *loi d'infécondité* les renferme dans leurs limites comme la *loi de gravitation* maintient les astres dans leur orbite. Demandez à un astronome ce que deviendrait le firmament, si les lois de Newton et de Képler venaient à être suspendues! Eh bien, supposez levée la barrière physiologique qui sépare les espèces, n'est-il pas évident qu'au bout de quelques années les types les plus voisins seraient fondus les uns dans les autres; et que, la confusion gagnant de proche en proche, bien peu de siècles suffiraient pour effacer ce grand tableau que le monde organique a présenté depuis les premiers âges du monde?

XI. — Revenons maintenant à l'homme. Ce qui précède montre que le problème de l'unité ou de la multiplicité spécifique des groupes humains peut être ramené à la forme suivante : Le croisement entre individus appartenant à deux de ces groupes présente-t-il les phénomènes du métissage ou ceux de l'hybridation?

La question ainsi posée est, on peut dire, toute résolue. Il suffit ici d'en appeler au souvenir des lecteurs. Ils savent tous que, partout où le Blanc européen a été conduit par ses instincts d'expansion et de voyage, il s'est uni avec les races locales et a engendré des races métisses; ils savent que le maître Blanc et l'esclave Noir ont produit les *Mulâtres* que l'on trouve dans toutes les colonies; ils savent que le Nègre, amené en Amérique, a donné le jour au *Sambo* par ses unions avec les indigènes (pl. II); ils savent que, dans l'Amérique méridionale, le Portugais et les tribus indiennes de la province de Saint-Paul sont depuis longtemps à peu près entièrement remplacés par les *Mamalucos*, petits-fils des uns et des autres, qui, sous le nom de *Paulistas*, occupent aujourd'hui le pays (pl. II); ils savent que, dans l'Amérique septentrionale, les métis de Français et de Peaux-Rouges forment la très grande majorité des habitants dans la province de Québec au Canada, et que la province de Manitoba est exclusivement peuplée de métis, dont l'élément blanc a été emprunté surtout à la race anglaise, mais dont plusieurs ont aussi dans les veines du sang français ou écossais; ils savent qu'au Mexique il existe tout un vocabulaire spécial, distinguant plus de quinze castes de métis, résultant du croisement, à tous les degrés, du Blanc, du Nègre et de l'Indigène.

Le métissage n'a pas lieu seulement entre races humaines se croisant deux à deux. Là où plusieurs de ces races ont été juxtaposées, les unions ont eu lieu en tout sens; et, les métis agissant de

même, tous les sangs se sont trouvés réunis dans les veines de bien des individus. La belle expérience de Darwin que j'ai rappelée plus haut avait été réalisée spontanément et sur une vaste échelle, chez l'homme, bien avant que le naturaliste anglais l'eût tentée sur les pigeons.

Au Mexique, le *Barsino*, fils d'un *Coyote* et d'une *Mulâtresse*, est un triple métis de Blanc, d'Indien et de Nègre. Dans les États-Unis du Sud, le même fait a été bien souvent constaté et je tiens de l'un de ces

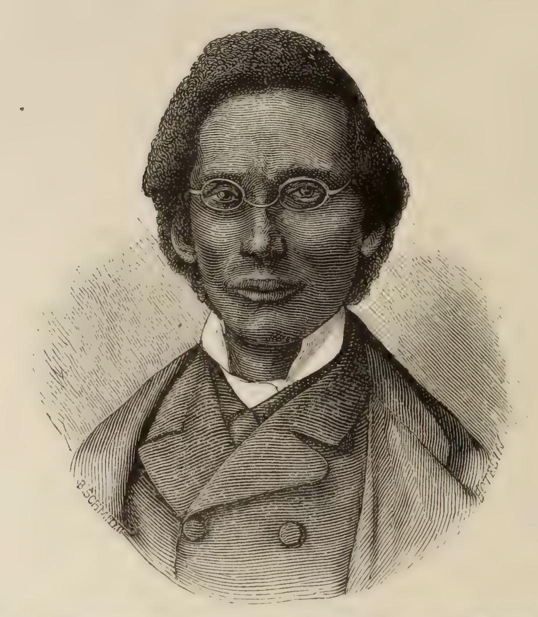


FIG. 43. — Triple métis, demi-Nègre, quart Chéroké et quart Anglais, d'après une photographie.

sang-mêlés sa propre photographie, que je reproduis ici (fig. 43). Aux Philippines, le Tagal et le Négrito produisent aussi des triples métis avec l'Espagnol (fig. 44). Enfin, une population entière, celle de la république Dominicaine, est à peu près entièrement le résultat du quadruple métissage des anciens insulaires avec des Espagnols, des Français et des Nègres.

On a prétendu que les individus résultant du croisement ne se propageaient pas; que les mariages entre métis étaient plus ou moins inféconds et que les unions interlopes entre le Blanc et les races inférieures entretenaient seules une population intermédiaire, qui disparaîtrait bien

vite, si elle était abandonnée à elle-même. Ces assertions sont à peu près partout démenties par les faits.

Sans doute, dans quelques localités où la population métisse n'a d'autre point de départ que la débauche ; là où, repoussée également par les deux races parentes, elle est fatalement vouée aux plus tristes passions et aux excès qu'elles entraînent, cette population aura peine à

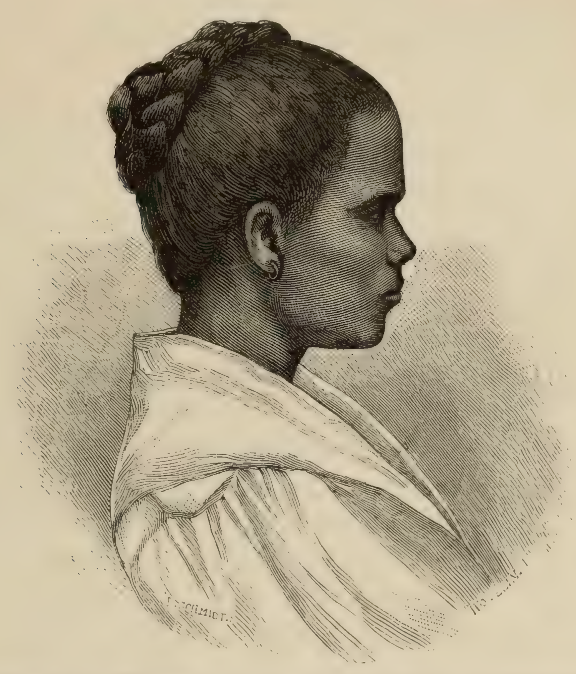


Fig. 44. — Métisse triple d'Espagnol, de Bisaya et de Négrito, d'après une photographie du docteur Montano.

grandir et à se suffire. Mais, partout où le croisement s'est accompli dans des conditions à peu près normales, la race enfantée par lui se montre très vivace et très féconde. Aux exemples tirés de l'histoire de Saint-Paul, de Québec, du Manitoba, de la république Dominicaine, on peut ajouter ce qui s'est passé à Pitcairn. Dans cette petite île, les révoltés anglais de la *Bounty* et les femmes polynésiennes ont engendré une population qui faisait l'admiration du capitaine Beechey, qui s'est plus que doublée en vingt-cinq ans et plus que triplée en trente-trois ans. Pourtant, le point de départ de ce métissage avait été le désordre et l'inconduite. Mais, sous la direction d'Adams, la régularité des mœurs

avait reparu et avec elle une fécondité plus que double de celle des nations européennes les mieux douées sous ce rapport.

Même les plus mauvaises conditions sociales n'arrêtent pas souvent le développement des métis. Au cap de Bonne-Espérance, la loi interdisait le mariage légal aux *Bastards*, fils de Blancs et de Hottentots. Cette population n'en a pas moins grandi de manière à inquiéter ses maîtres, qui l'ont exilée au-delà de l'Orange. Là, elle s'est groupée et, sous le nom de *Griquas*, elle peuple aujourd'hui toute une contrée jadis déserte.

Le croisement semble apporter parfois aux enfants un surcroît d'énergie vitale. Au Groënland, les fils des Danois et des femmes esquimales sont plus forts, plus actifs que les indigènes eux-mêmes. Aux Marquises, le capitaine Jouan a vu les métis prospérer, alors que la race locale s'éteignait sous les étreintes du *mal d'Europe*.

Tous les autres phénomènes du métissage se montrent d'ailleurs à la suite du croisement entre les races humaines les plus diverses. Le Vaillant a reconnu au Cap et Hombron au Pérou que le croisement du Blanc avec la race locale accroît la fécondité. L'atavisme se manifeste aussi bien chez les Mulâtres de Pernambouc que chez les métis de Blancs et de Peaux-Rouges d'Ottawa. Enfin, même la superfétation a été parfois constatée, à la suite d'unions entre les races blanche et noire, quoique les conditions nécessaires pour qu'elle ait lieu soient bien rarement réalisables.

Ainsi partout, en tout, le croisement du Blanc avec les groupes humains les plus divers et de ces groupes entre eux, quand ils se trouvent rapprochés, présente les phénomènes caractéristiques du *métissage,* jamais ceux de l'*hybridation.*

Ces *groupes* sont donc autant de *races d'une seule et unique espèce ;* et, par conséquent, il n'existe qu'*une seule espèce humaine.*

CHAPITRE III.

Origine première de l'espèce humaine.

I. — En voyant la similitude des phénomènes essentiels et l'identité des lois générales qui les régissent chez les végétaux, les animaux et l'homme, il est impossible de ne pas admettre que, pour tous les êtres vivants, le problème des origines reste le même. Quelle que soit *la cause* ou *les causes* qui ont présidé à la naissance et au développement de l'empire organique, c'est à elle ou à elles que remonte l'apparition de tous ces êtres à la surface du globe.

La science de nos jours permet-elle de remonter à ces causes ou à cette cause sans sortir du terrain de l'expérience et de l'observation ? J'ai bien des fois répondu par la négative à cette question et je ne puis que faire de même aujourd'hui.

Cependant, bien des hommes de science ont abordé ce problème et ont cru l'avoir résolu. Ces savants ont eu des disciples ; et l'on sait, entre autres, combien est considérable et général, de nos jours, l'ascendant des théories transformistes. Je les ai combattues à bien des reprises et n'ai pas à recommencer ici leur réfutation. Je me borne à quelques observations sommaires.

II. — Les théories transformistes ont cela de commun qu'elles font toutes dériver les espèces supérieures des espèces inférieures, par voie de *transmutation*. Mais elles n'en diffèrent pas moins les unes des autres bien plus qu'on ne le croit d'ordinaire. On peut néanmoins les répartir approximativement dans deux groupes, selon que leurs auteurs admettent la *transformation brusque* ou la *transformation lente*.

Dans la première hypothèse, une mère appartenant à une espèce donnée, au lieu d'avoir des fils qui lui ressemblent, met au monde des enfants d'un tout autre type, qui deviennent le point de départ d'une *espèce* nouvelle, d'un *genre* nouveau et même d'une *classe* autre que celle dont elle-même fait partie. C'est ainsi que Geoffroy Saint-Hilaire admettait

qu'un oiseau peut sortir de l'œuf d'un reptile. Kœlliker et M. Naudin ont cru trouver, dans les phénomènes de la métamorphose et de la génération alternante, des faits de nature à justifier cette manière d'expliquer la filiation directe de groupes que des caractères différentiels tranchés ont fait placer parfois à d'assez grandes distances dans nos cadres taxonomiques.

Mais toutes les conceptions de ce genre reposent soit sur un acte de l'Intelligence suprême, agissant comme cause première, soit sur l'intervention d'*accidents,* venant déterminer la formation ou l'isolement du type nouveau. Aucune de ces conceptions ne peut donc être acceptée. La première nous entraîne sur un terrain que doit éviter tout homme de science; les secondes — car on en compte plusieurs — en invoquant *le hasard* sans règle et sans lois comme cause de la transmutation, sont bien loin de répondre aux exigences de la science moderne. D'ailleurs aucune ne rend compte de l'apparition des grands types fondamentaux qui se partagent le Règne animal et le Règne végétal, pas plus que de la subordination et des rapports multiples des types secondaires. Aucune par conséquent ne présente ces vues d'ensemble et ces coordinations d'idées qui constituent une véritable doctrine scientifique. Aussi, sont-elles restées à l'état d'hypothèses purement personnelles et n'ont jamais fait école.

III. — Il en est autrement des théories fondées sur l'*évolution*, autrement dit, sur la *transformation lente*, demandant pour être réalisée, un nombre indéfini, mais toujours très considérable, de générations dont chacune rapproche peu à peu du type nouveau les descendants du type primitif. Celles-ci partent d'un certain nombre de principes, généralement vrais, dont elles prétendent suivre les conséquences sans s'écarter de la réalité; elles semblent présenter une interprétation satisfaisante de l'ensemble des faits et d'un grand nombre de détails. Elles constituent donc de véritables *théories,* dans le sens scientifique du mot.

Lamarck est en réalité le premier qui ait ouvert cette voie. Mais l'on sait comment ses idées, reprises, complétées et élargies par Darwin, ont abouti à une conception générale, fort différente à bien des égards de celle du naturaliste français et qui compte aujourd'hui d'innombrables adeptes parmi lesquels il en est d'éminents. Toutefois, ces disciples sont loin d'avoir conservé dans sa pureté la doctrine du maître. Le darwi-

nisme, qui a pris de bonne heure des allures singulièrement dogmatiques, possède encore un grand nombre de croyants orthodoxes; mais il a aussi ses hérésiarques et ceux-ci ne sont pas les moins hauts placés parmi les savants contemporains.

Darwin part d'un prototype organisé, dont il admet l'existence comme un fait primordial qu'il n'explique pas; car, avec la bonne foi dont il donne à chaque instant des preuves, il repousse la croyance à la génération spontanée, comme étant incompatible avec les données de la science moderne. Cet ancêtre primitif n'était, à proprement parler, ni animal ni végétal. Ses fils et petits-fils se sont peu à peu caractérisés, et un moment est venu où l'un d'eux s'est trouvé avoir acquis les caractères essentiels de l'animal, un autre, ceux du végétal. Les deux types fondamentaux ont donc été constitués. Or, en vertu de la *loi de caractérisation permanente*, le premier n'a eu pour descendants que des animaux; le second, des végétaux seulement. Sous l'empire de la même loi, l'animal et le végétal primaires ont donné naissance à des types secondaires, tertiaires, etc.; et chaque fois que la transformation lente a amené l'apparition d'un type nouveau bien caractérisé, celui-ci a transmis à tous ses descendants son empreinte ineffaçable. Tous les mollusques, quelque nombreux et divers qu'ils soient, sont sortis d'un premier mollusque; tous les vertébrés, d'un premier vertébré ; jamais un vertébré n'a eu pour père un vrai mollusque ; pour retrouver la parenté entre deux types donnés, il faut remonter à un *ancêtre antérieur* qui ne réalisait encore ni l'un ni l'autre.

Darwin a rendu sa pensée d'une manière à la fois très juste et très poétique par une image empruntée à l'un de ses plus sérieux précurseurs, à notre éminent botaniste, M. Naudin. Tous deux s'accordent pour comparer l'ensemble des êtres vivants, à un arbre qui s'est développé peu à peu, multipliant ses bourgeons, acquérant d'âge en âge de nouvelles branches et arrivant ainsi à couvrir la terre entière de ses ramifications sans cesse renouvelées et de plus en plus brillantes. Bien des bourgeons ont avorté, bien des branches sont mortes et tombées. Toute trace des premiers a disparu; les secondes, conservées dans les couches du globe, constituent les fossiles.

Cette comparaison repose, on le voit, sur la croyance à une filiation unique et ininterrompue ; et nous venons de rappeler que telle est en effet la pensée de Darwin. Cette conception a quelque chose de gran-

diose et de bien séduisant. Elle rend compte en particulier de l'apparition et de la permanence des types fondamentaux, des rapports multiples existant entre les types secondaires, des affinités et des analogies. Malheureusement, elle s'accorde peu avec un certain nombre de faits généraux dont il est impossible de méconnaître l'importance. Elle ne tient aucun compte de la distinction radicale qui sépare la *race* de l'*espèce;* elle oublie la grande loi qui, en dépit de la succession et du renouvellement des faunes et des flores, a maintenu un ordre général constant dans l'empire organique, depuis les plus anciens temps paléontologiques jusqu'à nos jours. Enfin, la théorie darwiniste, quoique ayant la prétention d'expliquer le perfectionnement et la différenciation des organismes par les seules lois de la *lutte pour l'existence* et de la *sélection naturelle*, est forcée d'invoquer à chaque pas l'*accident*, le *hasard,* tout en laissant en outre une place très considérable à l'*arbitraire.*

Déjà, comme je viens de l'indiquer, quelques-uns des disciples les plus éminents de Darwin, bien que conservant leurs croyances transformistes, ont reconnu qu'en présence des faits l'hypothèse d'un point de départ unique était insoutenable. A cet égard, MM. Carl Vogt et Gaudry sont arrivés à des conclusions identiques ; et cet accord est bien fait pour frapper quiconque sait combien sont différentes, sur d'autres points, les convictions de ces savants. Tous deux en sont venus à admettre dans le passé, pour le seul Règne animal, plusieurs souches distinctes, apparues isolément et d'où sont sorties des séries d'êtres parfaitement indépendantes. Ainsi, ils transforment pour ainsi dire en un *bosquet*, composé d'arbres divers dont il reste à déterminer le nombre et les essences, l'*arbre de vie unique* de Darwin et de Naudin. Il est facile de comprendre qu'avec l'unité d'origine disparaissent la plupart des avantages que semble présenter la conception du grand naturaliste anglais.

IV. — Bien que battue en brèche par des hommes dont le témoignage ne saurait être suspect, la *théorie monophylétique* n'en compte pas moins encore de nombreux et ardents partisans. Dans ces derniers temps et dans certaines écoles, on a plus particulièrement insisté sur des considérations tirées de la *phylogénie*, c'est-à-dire de l'embryogénie. Je n'ai pas à discuter ici les rapprochements hasardés auxquels on est arrivé par cette voie et je me borne à renvoyer le lecteur à la rude et spirituelle critique qu'a faite M. Carl Vogt des conceptions

de Haeckel. Je veux présenter seulement quelques remarques relatives à l'application du darwinisme à l'histoire de l'homme.

On sait qu'après s'être montré d'abord très réservé sur ce point, Darwin a fini par adopter les idées de Haeckel et a rattaché l'homme actuel à un *ancêtre pithécoïde*, dérivé lui-même des singes catarrhiniens. L'éminent penseur, entraîné peut-être par le désir de ne pas désavouer un disciple trop ardent, oublie ici les principes qu'il avait si nettement formulés ailleurs; car cette généalogie est en opposition formelle avec la *loi de caractérisation permanente*, une de celles qui prêtent au darwinisme le plus de séduction et sur laquelle Darwin a lui-même le plus insisté, avec raison, dans son ouvrage fondamental.

En effet, quand on compare isolément et terme à terme les éléments anatomiques de l'homme et des singes, surtout des singes supérieurs, on constate, il est vrai, des ressemblances très réelles. Pourtant ces ressemblances sont bien moins accusées qu'on ne serait tenté de le croire en lisant les écrits de quelques auteurs. Il s'est produit, à cet égard, des exagérations contre lesquelles Huxley lui-même s'est cru obligé de protester énergiquement. Bien loin que les différences entre l'homme et les singes les plus élevés soient petites et insignifiantes, « elles sont, dit-il, considérables et significatives. Chaque os de gorille porte une empreinte par laquelle on peut le distinguer de l'os humain correspondant; et, dans la création actuelle tout au moins, aucun être intermédiaire ne comble la brèche qui sépare l'homme du troglodyte. Nier l'existence de cet abîme serait aussi blâmable qu'absurde. »

Ces différences de détail ne pouvaient, d'ailleurs, arrêter un transformiste convaincu, comme Huxley. Elles s'expliquent sans trop de peine par la théorie générale. Il en est autrement, lorsqu'on envisage les organismes humain et simien dans leur ensemble et que l'on tient compte des corrélations des parties qui les composent. Alors on reconnaît à première vue que le plan général est fort différent et correspond à deux genres de vie bien distincts. Chez l'homme, les membres inférieurs et toutes leurs dépendances l'emportent très notablement sur les membres supérieurs; c'est presque le contraire chez les singes, où tout ce qui se rattache aux membres supérieurs et ces membres eux-mêmes sont relativement bien autrement développés que chez nous. Ce contraste est des plus accusés, précisément chez les représentants les plus élevés du type, chez l'orang et le gorille, par exemple. Aussi l'homme est-il essen-

tiellement *marcheur*, le singe essentiellement *grimpeur*. — Eh bien, en vertu de la loi de caractérisation permanente, il est impossible qu'un *marcheur* descende d'un *grimpeur*.

Ajoutons que les observations de Pruner-Bey sur l'apparition successive des dents, de Broca sur l'angle orbito-occipital, de Gratiolet sur le mode de constitution des circonvolutions cérébrales, de Welcker sur l'angle sphénoïdal, ont mis hors de doute que, chez l'homme et chez les singes, le développement de divers appareils fonctionnels se fait dans un ordre inverse. Or, il est évident, surtout d'après les principes les plus fondamentaux du darwinisme, qu'un être organisé ne peut descendre d'un autre être dont l'évolution organique se fait, même partiellement, en sens inverse de la sienne.

Je crois donc pouvoir répéter avec assurance ce que j'ai dit depuis longtemps : — en dehors des raisons scientifiques générales pour lesquelles j'ai toujours cru devoir repousser les théories transformistes, et même en acceptant ces théories pour vraies, il est impossible que l'homme compte un singe quelconque parmi ses ancêtres.

V. — Depuis quelques années, on s'est adressé aussi bien souvent à la tératologie ; on a cru trouver dans certaines anomalies des arguments à invoquer en faveur de la descendance simienne de l'homme. Les moindres modifications extérieures ou anatomiques, s'écartant de l'état regardé comme normal chez nous, et rappelant de près ou de loin ce qui existe chez nos prétendus ancêtres, ont été signalées comme autant de faits d'*atavisme*. C'est en partant de cette donnée que Haeckel a été conduit à voir dans le genre humain « un ramuscule du groupe des catarrhiniens »; et que Darwin, après bien des hésitations, a adopté plus tard sur ce point l'opinion de son disciple.

Pourtant, un transformiste éminent, Carl Vogt, comparant précisément à ce point de vue le cerveau des microcéphales humains à celui des singes, a bien montré que les faits anatomiques ne permettent pas d'adopter cette conclusion. Il résulte de ses observations que les singes, même les plus inférieurs, ont dépassé le niveau de développement accusé par les formes cérébrales qui caractérisent la microcéphalie. Aussi, tout en continuant à nous placer parmi les *Primates*, il regarde l'homme et les singes comme appartenant à deux séries distinctes sorties en divergeant d'un ancêtre commun, et ne pouvant, par conséquent, avoir l'une avec l'autre aucun rapport généalogique.

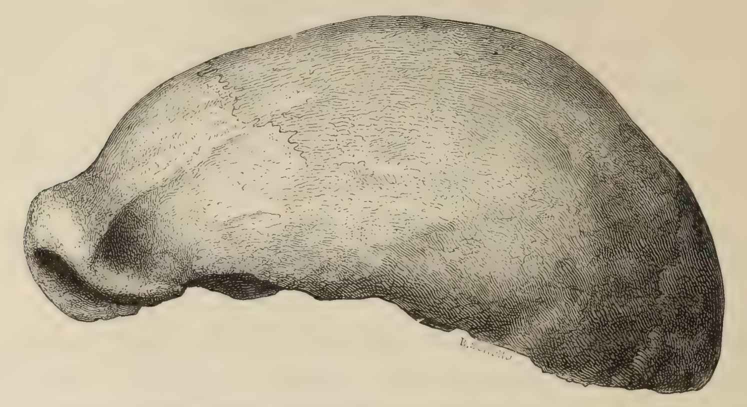
Depuis l'époque où Vogt publiait le travail auquel je fais allusion, la question s'est d'ailleurs élargie. Il s'est trouvé des observateurs qui ne se sont pas arrêtés aux singes. Alors on a reconnu que, parmi les anomalies dont l'organisme humain est le siège, il en est qui rattacheraient l'homme non pas seulement aux quadrumanes, non pas seulement aux types animaux qui figurent dans la série ancestrale qu'on nous a attribuée, mais encore à tous les types de mammifères et jusqu'aux reptiles ophidiens. Les curieuses recherches de M. Testut sur les anomalies du système musculaire ne peuvent laisser de doute à cet égard. Il insiste lui-même, à diverses reprises, sur ce résultat; et le témoignage de cet habile anatomiste a d'autant plus de poids que lui-même appartient à l'école transformiste.

Le centre nerveux par excellence a prêté à des observations analogues. Broca a étudié un cerveau de microcéphale qui rappelait non pas le cerveau des singes, mais celui des ruminants. En faisant connaître cette observation, notre regretté confrère ajoutait que, dans la plupart des cas étudiés par lui, « la morphologie du cerveau des microcéphales ne pouvait se rapporter ni à celle du cerveau humain en voie de développement, ni à celle d'un cerveau de singe ».

Le darwinisme échappera, ce me semble, avec peine aux conséquences de ces faits attestés par des hommes dont la compétence est indiscutable et dont la liberté d'intelligence n'a jamais été mise en doute.

En effet, sous peine de ne plus reconnaître pour règle qu'un arbitraire injustifiable, les transformistes doivent attribuer la même signification à ces anomalies, quelles qu'elles soient, et les regarder *toutes* comme autant de *caractères ataviques*. Mais alors, ils sont obligés de faire figurer dans la lignée ancestrale de l'homme non seulement les types choisis par Haeckel, mais encore tous ceux dont quelques individus humains se trouvent rapprochés par une disposition anatomique anormale quelconque. Agir autrement, faire un choix parmi ces anomalies, déclarer que les unes sont ancestrales et que les autres n'ont aucune signification, serait faire vraiment une part trop large à l'arbitraire. Or, si l'on se rappelle ce que Darwin a écrit sur cette question, si l'on jette les yeux sur les tableaux généalogiques dressés par Haeckel, on reconnaîtra sans peine que, faire entrer dans la généalogie de l'homme tous les types dont il reproduit tératologiquement quelque trait, serait se mettre en désaccord absolu avec tout ce qu'ils ont admis

relativement à nos origines. Ici encore ce sont les principes mêmes du darwinisme qui fournissent des armes pour combattre tout ce que ses partisans ont dit relativement à la descendance simienne de l'homme.


Fig. 45. — Crâne du Néanderthal, vu de profil. (D'après Huxley.)

VI. — Les découvertes paléontologiques jettent, d'ailleurs, de plus en plus de jour sur cette question. Pour si haut qu'elles remontent,


Fig. 46. — Crâne du Néanderthal, vu de face. (D'après Huxley.)

toutes les fois qu'elles nous mettent en possession de restes humains, nous retrouvons sur ces ossements les caractères de l'homme, jamais ceux du singe. Personne n'a songé à signaler rien de pareil dans les os du tronc ou des membres de l'homme du Néanderthal, que

Schaafhausen déclare être comparables en tout à ceux d'un Européen de taille moyenne et très robuste. Le crâne lui-même n'a rien de simien, malgré l'exagération de ses sinus frontaux se traduisant au dehors par l'espèce de bourrelet arrondi dont on a tant parlé (fig. 45, 46 et 47), malgré le peu de hauteur de sa voûte (fig. 45). Ce dernier

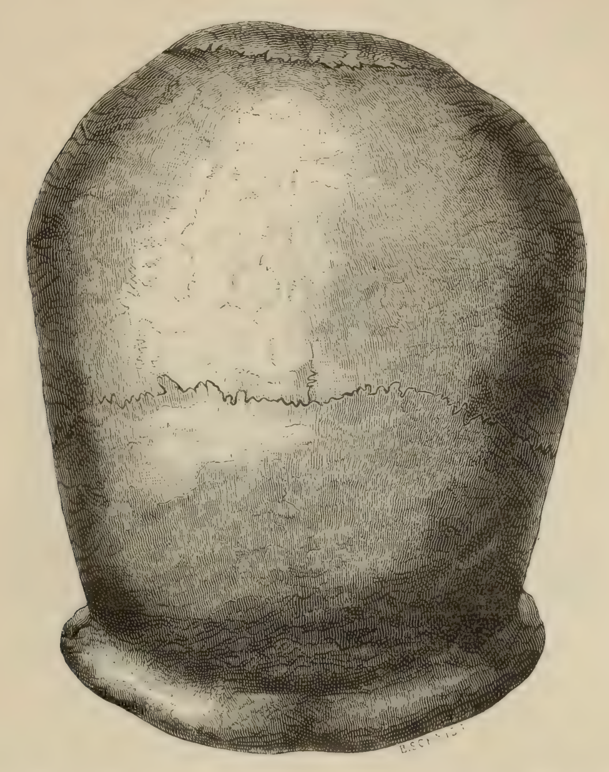


FIG. 47. — Crâne du Néanderthal, *norma verticalis*. (D'après Huxley.)

défaut est compensé par la longueur et la largeur de l'ensemble (fig. 47), si bien que Huxley, dont le témoignage a ici une double autorité, a estimé la capacité crânienne à 1 220 centimètres cubes. Le cerveau était donc aussi développé chez cet homme fossile que chez bien des individus appartenant à diverses races modernes, plus même qu'il ne l'est chez certains Parisiens, d'après les recherches de M. Topinard.

Ainsi, dès les plus anciens temps quaternaires et jusque chez l'individu le plus exceptionnel dont on ait découvert les restes, l'homme

possédait le développement cérébral qui le distingue de nos jours et qui, plus que tout autre caractère anatomique, le sépare de n'importe quel singe. Dans les autres têtes quaternaires, se rattachant au même type, les caractères crâniens, exagérés chez l'homme du Néanderthal, s'atténuent d'ailleurs d'une manière frappante. Dans le crâne d'Eguisheim, plus encore dans celui de Canstadt, la voûte se relève considérablement; les bosses surcilières, déjà bien moins saillantes dans le crâne d'Eguisheim, moins encore dans celui de Canstadt, disparaissent presque

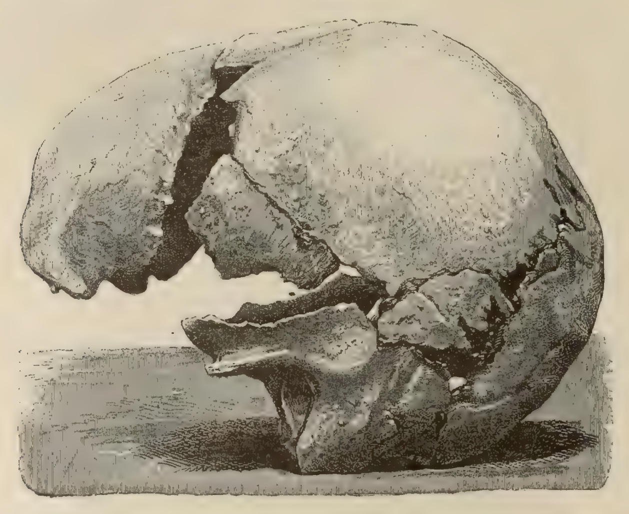


Fig. 48. — Crâne trouvé à Castenedolo par M. Ragazzoni, vu de profil. (D'après M. Sergi.)

entièrement dans le crâne féminin trouvé par M. Cocchi dans les argiles post-pliocènes de l'Olmo, près d'Arezzo. On avait d'ailleurs fort gratuitement attribué aux hommes de cette race un prognathisme très prononcé, accusant leur descendance simienne. La tête de Forbes Quarry, dont l'original a figuré à l'une de nos expositions, a permis de reconnaître que l'homme de Canstadt était tout aussi orthognathe que bien des populations actuelles.

Enfin, la découverte de M. Ragazzoni, dont je parlerai plus loin et que tout indique être bien réelle, nous a mis en possession des restes de l'homme tertiaire lui-même. Or, par le squelette du tronc et des membres cet homme est en tout semblable à celui d'aujourd'hui. Quant au crâne féminin qui a pu être reconstitué, bien loin d'accentuer

plus fortement les formes de la race de Canstadt, il présente une très grande ressemblance avec celui de l'Olmo (fig. 48 et 49).

VII. — La plupart des transformistes, à quelque école qu'ils appartiennent, admettent la multiplicité des espèces humaines. Cette association d'idées m'a toujours surpris de leur part. En se rattachant au polygénisme les disciples du savant anglais semblent oublier la doctrine du maître, tout exprès pour se mettre en contradiction avec des faits qu'ils

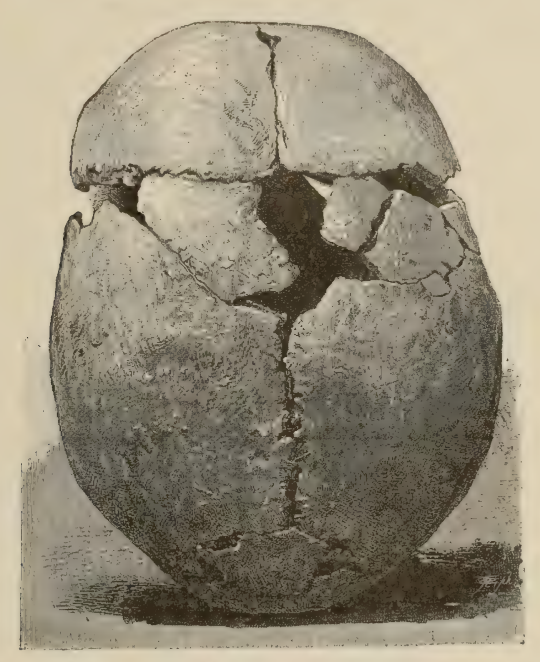


Fig. 49. — Crâne de Castenedolo, *norma verticalis*. (D'après M. Sergi.)

pourraient, au contraire, y faire rentrer aisément, à la condition de reconnaître l'unité spécifique de tous les hommes.

En effet, bien que Darwin, entraîné par sa conception théorique générale, ait trop souvent conclu de la *race* à l'*espèce* et qu'il ait par conséquent confondu ces deux choses, il tient très souvent aussi un langage fort différent. Quand son attention est spécialement attirée sur ce point, les faits s'imposent à lui et il les accepte avec sa bonne foi ordinaire. C'est ainsi que, tout en soulevant à cet égard quelques difficultés et recherchant quelques objections, Darwin ne nie ni ne méconnaît la *loi d'infécondité* entre *espèces*, la *loi de fécondité* entre *races*. Il est

revenu à diverses reprises sur ce fait, entre autres dans son histoire des pigeons, où il a résumé brièvement les résultats de très nombreuses expériences de croisement faites par lui-même et par d'autres, comme je l'ai dit dans le chapitre précédent.

Or, que l'on relise avec attention tout ce que le savant anglais a écrit à ce propos, et malgré quelques obscurités résultant du manque d'une terminologie précise, on reconnaîtra sans peine la pensée de l'auteur. Darwin admet qu'un *type spécifique*, une fois constitué, donne naissance à des variétés qui, se propageant et se caractérisant de plus en plus, enfantent autant de *races*. Celles-ci, quoique morphologiquement différentes, conservent entre elles et avec l'*espèce parente* leur lien physiologique pendant un temps indéterminé, mais toujours très long. C'est seulement après des siècles et *par accident* que la séparation se complète. Ces races, jusque-là fécondes entre elles, ne peuvent plus se croiser; et, à partir de ce moment, elles sont devenues à leur tour autant d'*espèces nouvelles*.

En un mot, pour Darwin, les *espèces* ont d'abord été des *races*, provenant d'un ancêtre antérieur et qui se sont *isolées;* les *races* sont des *espèces en voie de formation*.

Eh bien, en présence du fait incontestable du croisement toujours facile et fécond entre groupes humains, quelle devrait être, pour un transformiste, la conséquence à tirer de sa doctrine? C'est évidemment que ces groupes sont autant de *races* d'une *espèce unique;* que ces races sont en voie de différenciation déjà assez avancée; mais que, quoique déjà bien distinctes par leurs *caractères morphologiques*, elles sont encore rattachées les unes aux autres par le *lien physiologique* et n'ont pas eu le temps de passer à l'état d'*espèces séparées*. En raisonnant, en concluant ainsi, les transformistes respecteraient au moins une des grandes lois que je rappelais plus haut. En se rangeant parmi les polygénistes, ils se mettent en contradiction avec toutes les deux.

VIII. — Du reste, je le répète, qu'il s'agisse des plantes, des animaux ou de l'homme, le problème des origines est encore au-dessus du savoir actuel. Pour quiconque s'en tient aux données scientifiques, le monde organique s'est constitué comme le monde inorganique, sous l'empire de certaines forces, en vertu de certaines lois qui ont produit la succession des faunes et des flores. Mais ces forces, ces lois, nous ne les connaissons pas. Devant le merveilleux spectacle de l'apparition de la vie à

la surface du globe, de ses épanouissements successifs, de ses manifestations infinies, nous sommes jusqu'ici dans la situation où étaient les savants d'il y a trois ou quatre siècles en présence du firmament et de presque tous les phénomènes terrestres.

Eh bien, sans blâmer outre mesure les esprits impatients qui demandent aux hypothèses les plus aventurées l'explication de ce qui existe, il m'a toujours paru plus sage de confesser notre ignorance et de s'en tenir à ce que nous apprennent l'expérience et l'observation. Surtout, je me suis toujours refusé à accepter, sous n'importe quelles réserves, des théories qui, tout en rendant compte de quelques faits généraux, sont en contradiction flagrante avec d'autres faits non moins généraux, non moins importants et tout aussi bien démontrés.

Voilà pourquoi je n'ai jamais pu être transformiste, pourquoi tout en rendant pleine justice à Darwin, à ses disciples, à ses émules, je les ai toujours combattus.

CHAPITRE IV.

Antiquité de l'espèce humaine et de ses races fossiles; populations actuelles.

I. — On sait bien aujourd'hui que l'histoire, même légendaire, pas plus que l'archéologie classique ou la linguistique, ne peut nous ramener en arrière jusqu'au moment où l'homme a paru sur la terre. On sait qu'il remonte certainement à l'époque géologique qui a précédé la nôtre et qu'il fut le contemporain en Europe des ours, des éléphants dont il nous a laissé les images gravées sur l'os, l'ivoire ou la pierre. Je n'ai pas à insister sur ces faits aujourd'hui universellement acceptés par quiconque est quelque peu au courant de la science ; et je ne pourrais, sans entrer dans des détails incompatibles avec le plan de ce livre, citer ici les noms de tous les savants dont les recherches ont contribué à fonder la *Paléontologie humaine*. Cependant, il y aurait par trop d'ingratitude à ne pas rappeler au moins ceux de Boucher de Perthes (1847) et d'Edouard Lartet (1861), dont les découvertes et les travaux ont été le point de départ de cette science nouvelle.

On sait aussi que la présence d'ossements humains dans une couche géologique donnée n'est pas nécessaire pour que l'on puisse affirmer l'existence de l'homme au moment où le terrain se déposait. Les traces de son industrie sont tout aussi significatives. Des armes, des outils, quelque grossièrement façonnés qu'ils soient, supposent un ouvrier intelligent et n'ont pu être faits que par l'homme. Lui seul encore a pu laisser, sur les os des animaux ses contemporains, des entailles plus ou moins profondes attestant l'emploi d'un instrument tranchant..., etc. Une multitude de faits, chaque jour plus nombreux et se rattachant à ces divers genres de preuves, permettent aujourd'hui d'affirmer que, dès les temps quaternaires, l'homme occupait les quatre parties du monde, qu'il avait atteint les extrémités de l'ancien continent et touchait à celles du nouveau.

II. — L'Europe, et surtout l'Europe occidentale, plus ardemment, plus complètement explorée, a livré aux chercheurs non seulement une foule d'objets fabriqués de main d'homme, mais aussi un certain nombre d'ossements et en particulier de têtes osseuses. Par suite, on a pu se faire une idée assez nette du genre de vie de ces antiques peuplades, et reconnaître, avec certitude, les caractères physiques les plus essen-



Fig. 50. — Hache de Saint-Acheul, donnée par Boucher de Perthes. (D'après une photographie.)

tiels des hommes qui les composaient. Or, cette étude a rapidement conduit à un résultat fort inattendu, et dont j'aurai bientôt à faire ressortir l'importance. Nos populations quaternaires, loin de présenter un type humain unique, ont appartenu à cinq ou six races différant les unes des autres par la taille, les traits, la forme du crâne, etc., et en

partie aussi par les habitudes et le développemennt social. Je n'ai à faire ici ni l'histoire ni la description détaillée de ces races, et j'en dirai seulement quelques mots pour justifier ces appréciations générales.

A en juger par ce que nous savons, la plus ancienne race quaternaire est celle de Canstadt, dont l'homme du Néanderthal exagérait exceptionnellement les caractères (fig. 45, 46 et 47). Les ossements qui la représentent ont été trouvés, chez nous, dans les alluvions les



Fig. 51. — Grattoir de Saint-Acheul, donné par Boucher de Perthes, vu par sa face convexe. (D'après une photographie.)

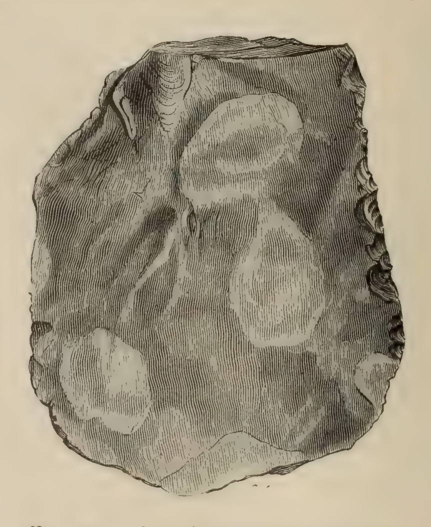


Fig. 52. — Le même grattoir de Saint-Acheul, donné par Boucher de Perthes, vu par sa face plane. (D'après une photographie.)

plus anciennes de la Seine ; en Italie, dans les terrains post-pliocènes les plus inférieurs, aux environs d'Arezzo, etc. Elle a pour contemporains les mammifères éteints des plus vieux temps quaternaires, et se rattache par conséquent à l'âge de l'ours de Lartet. Cette race, très robuste et d'une taille un peu au-dessus de la moyenne ($1^m,68$; $1^m,73$), était dolichocéphale (indice 72,75). Elle paraît avoir mené une vie errante, à peu près comme le font les Australiens de nos jours. Ses industries étaient des plus rudimentaires. Elle taillait la pierre à grands éclats pour en faire des instruments qui présentent habituellement une forme amygdaloïde plus ou moins allongée ou arrondie (fig. 50). Ce sont eux que l'on a désignés sous le nom de *haches de Saint-Acheul* ou *haches acheuléennes,* dont le type s'est retrouvé sur une foule de

points. Les archéologues pensent que cette arme ou cet outil n'était pas emmanché et se manœuvrait à pleine main. L'homme de Canstadt façonnait aussi parfois par le même procédé des *grattoirs* grossiers, qui servaient probablement à racler le bois, peut-être des peaux (fig. 51 et 52).

Dans les alluvions de Grenelle, on trouve, immédiatement au-dessus



FIG. 53. — Crâne masculin de Cro-Magnon, demi-grandeur, vu de profil. (C. M. D'après photographie.)

des restes de la race de Canstadt, ceux de la race de Cro-Magnon, qui a connu aussi l'âge de l'ours, mais appartient essentiellement à celui du mammouth et du rhinocéros. Celle-ci mérite de nous arrêter un instant. Comme la précédente, elle était dolichocéphale (indice 70,05 ; 75,53) ; mais son crâne allongé surmontait une face large et raccourcie (fig. 53, 54 et 55). La taille dépassait de beaucoup la moyenne ($1^{m},78$) et s'élevait chez l'homme jusqu'à $1^{m},85$, chez la femme à $1^{m},66$. La charpente osseuse était très robuste, les empreintes musculaires très

accusées. Aux fémurs en particulier, la *ligne âpre* faisait une forte saillie que l'on a comparée à une colonne et mieux à un pilastre.

La race de Cro-Magnon habitait les cavernes. Les armes, les outils... qu'elle y a laissés témoignent hautement en faveur de l'intelligence et de l'esprit de progrès qui animaient ces troglodytes. Au début, on les

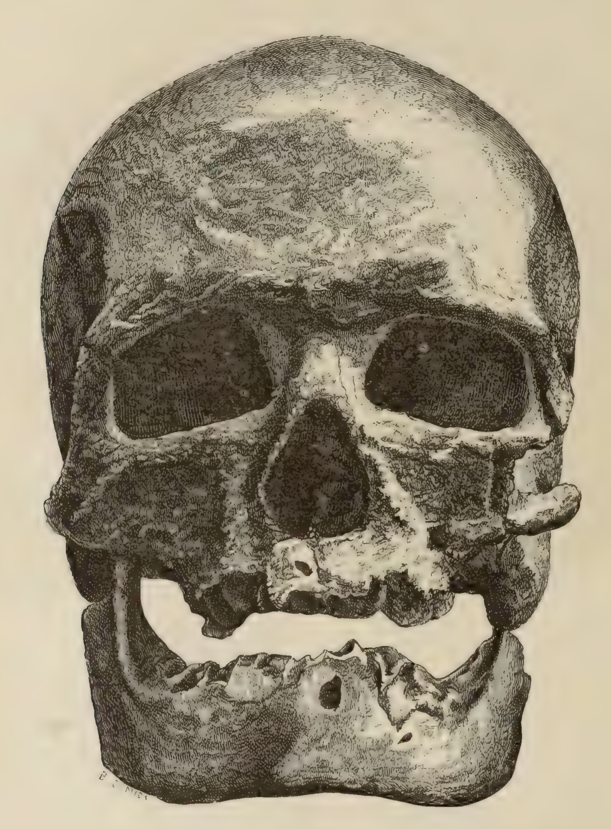


Fig. 54. — Crâne masculin de Cro-Magnon, demi-grandeur, vu de face. (C. M. D'après une photographie.)

voit n'employer que la pierre à peu près aussi grossièrement façonnée que chez les hommes de Canstadt, pour attaquer presque exclusivement le gros gibier. Mais bientôt l'arc et la flèche se montrent, et les pointes qui arment celles-ci, encore toutes en silex, se perfectionnent rapidement. C'est que le chasseur et le guerrier ont compris que la sûreté de l'arme dépend du fini du travail.

Plus tard, on voit s'opérer une véritable transformation dans ces



FIG. 58. — Renne broutant, gravé sur un bois de cet animal et trouvé dans la grotte ou abri de Thaïgen. (Die Knochenhöhle von Thaygingen bei Schaffhausen.)

FIG. 55. — Crâne masculin de Cro-Magnon, *norma verticalis*. (C. M. D'après une photographie.)

FIG. 56. — Harpon en bois de cerf ou de renne, à deux crochets récurrents. (C. M. D'après une photographie.)

FIG. 57. — Harpon en bois de cerf ou de renne, à double série de crochets récurrents. (C. M. D'après une photographie.)

industries. Les os, les bois de cerf ou de renne remplacent peu à peu presque entièrement la pierre dure, dans la fabrication des outils et des armes. Le silex n'est plus qu'un instrument servant à façonner tantôt de robustes harpons garnis de pointes réservées et recourbées en arrière (fig. 56 et 57), tantôt des aiguilles presque aussi effilées que les nôtres et portant un chas foré à l'aide d'un perçoir aigu. Entre les mains de nos troglodytes, ce même silex devient un ciseau, avec lequel ils sculptent des manches de poignard en ivoire de mammouth (fig. 131), ou un burin qui leur sert à graver sur l'os et la pierre l'image remarquablement fidèle des animaux qui les environnent (fig. 58 et 132).

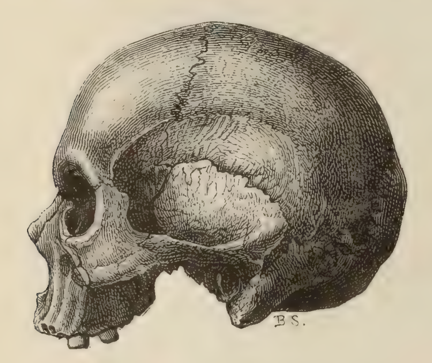


Fig. 59. — Crâne de la Truchère, profil, quart de grandeur. (M. de Lyon.)



Fig. 60. — Crâne de la Truchère face, quart de grandeur. (M. de Lyon)

Les hommes de Cro-Magnon savaient se vêtir. Les aiguilles dont j'ai parlé, les grattoirs, les lissoirs que l'on a trouvés en grand nombre nous apprennent qu'ils préparaient dans ce but la peau des mammifères. Ils avaient en outre le goût de la parure, portaient des colliers et des bracelets, se peignaient le corps avec l'oxyde de fer qui colore parfois les squelettes que nous recueillons.

En somme, les troglodytes dont nous parlons ont dû avoir les plus grands rapports avec les vrais Peaux-Rouges. Comme ces derniers, ils étaient groupés en tribus et obéissaient à des chefs dont on a trouvé les bâtons de commandement, fort semblables à ceux des Indiens de la rivière Mackenzie. Mais les instincts artistiques dont elle nous a laissé tant de preuves lui font une place à part bien au-dessus de toutes les populations arrêtées à l'état social des chasseurs.

La race de la Truchère a dû vivre à peu près à la même époque

que celle de Cro-Magnon. Elle en est pourtant bien distincte ; car, indépendamment de ses autres caractères céphaliques remar-

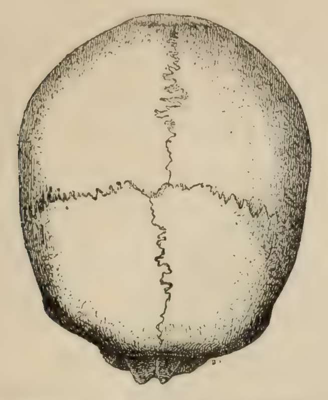


Fig. 61. — Crâne de la Truchère, *norma verticalis*. (M. de Lyon.)

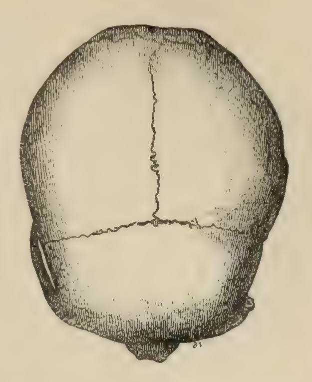


Fig. 62. — Crâne féminin de Grenelle, *norma verticalis*. (C. M. D'après une photographie.)

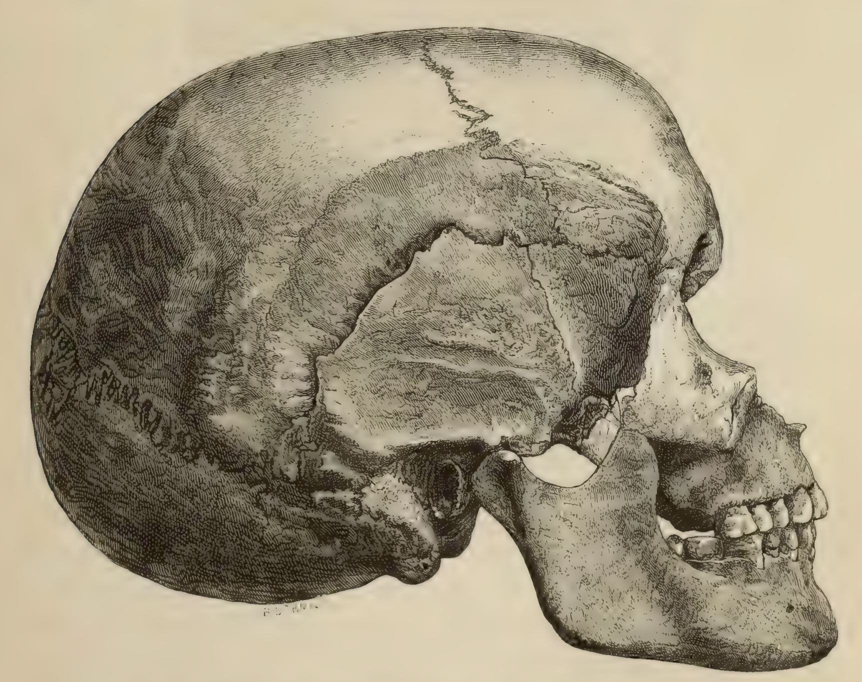


Fig. 63. — Crâne féminin de Grenelle, demi-grandeur, vu de profil. (C. M. D'après une photographie.)

quables, elle est franchement brachycéphale (indice 84,32). Elle n'est connue à l'état fossile que par un seul crâne (fig. 59, 60 et 61). On

ne peut donc rien savoir de ses proportions ni de ses habitudes.

La race de Grenelle, découverte aux environs de Paris par M. Martin, caractérisée par M. Hamy, est arrivée chez nous après les races précédentes (fig. 62, 63 et 64). Elle se montre dès la fin de l'âge du mammouth et s'est développée pendant l'âge du renne. Elle était aussi brachycéphale, mais moins que celle de la Truchère (indice 83,33).



Fig. 64. — Crâne féminin de Grenelle, demi-grandeur, vu de face. (C. M. D'après une photographie.)

Sa taille atteignait presque exactement la moyenne des races actuelles (1^m,62). Vivant au bord du fleuve, dont les graviers nous ont conservé ses ossements, elle n'a laissé en place ni armes ni outils, et il est, par conséquent, difficile d'apprécier son état social. Toutefois, les objets recueillis permettent de reconnaître que, si elle est restée inférieure aux hommes de Cro-Magnon, elle a su s'élever au-dessus de ceux de Canstadt.

Les deux races de Furfooz, découvertes par M. Dupont, dans la vallée de la Lesse, aux environs de Dinant, sont mieux connues. L'une d'elles

(fig. 65, 66 et 67) était sous-brachycéphale (indice 81,39), l'autre mésaticéphale (indice 79,81) et peut-être devra-t-on les réunir, si l'on trouve de nouvelles têtes osseuses. Toutes deux étaient à peu près de la taille de nos Lapons (1^m,53), sans être pour cela moins robustes. Ces deux races vivaient dans des cavernes où l'on a trouvé accumulés leurs ustensiles et leurs armes de chasse. Elles réunissaient les cadavres des morts sous quelque abri, servant de sépulture commune, et déposaient auprès d'eux des offrandes. Les troglodytes belges paraissent avoir eu des habitudes pacifiques. Ils vivaient des produits de leur chasse. Les silex, employés principalement à travailler l'os et les bois de renne, n'étaient pas un produit du sol qu'ils habitaient; ils leur venaient surtout de la Champagne. Le goût de la parure était général chez eux; et ils allaient chercher jusqu'à Grignon, près de Versailles, les coquilles fossiles qui leur ser-

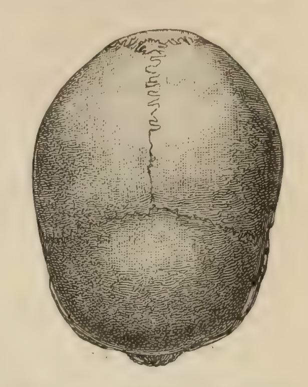


Fig. 65. — Crâne de Furfooz n° 1, *norma verticalis*.

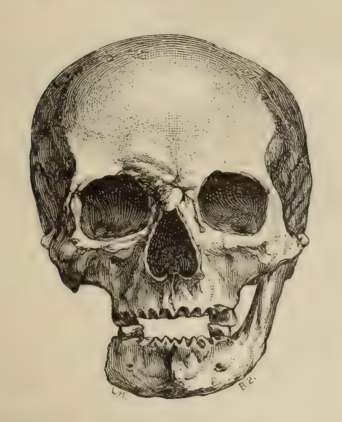


Fig. 66. — Crâne de Furfooz n° 1, vu de face.

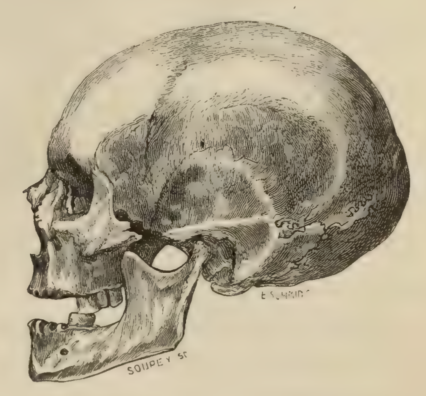


Fig. 67. — Crâne de Furfooz n° 1, vu de profil.

vaient d'ornement. Ces habitudes supposent, on le voit, soit des voyages assez longs, soit une espèce de commerce. Comme les hommes de Cro-Magnon, ils employaient la poudre de fer oligiste pour se peindre le corps.

Dans une des sépultures de la Lesse, au *Trou du Frontal,* M. Dupont

a découvert un vase en terre, façonné à la main et très imparfaitement cuit, qu'il a été possible de reconstituer (fig. 68). Quelque rudimentaire que soit cet essai de poterie, un certain nombre d'anthropologistes, se fondant sur des considérations empruntées à l'archéologie, en ont conclu que les hommes de Furfooz n'appartenaient pas aux races fossiles, et que leur existence devait être reportée à l'époque actuelle et aux temps néolithiques. Mais la faune contemporaine de ces troglodytes a bientôt fait abandonner cette opinion. Le mammouth, le rhinocéros avaient, il est

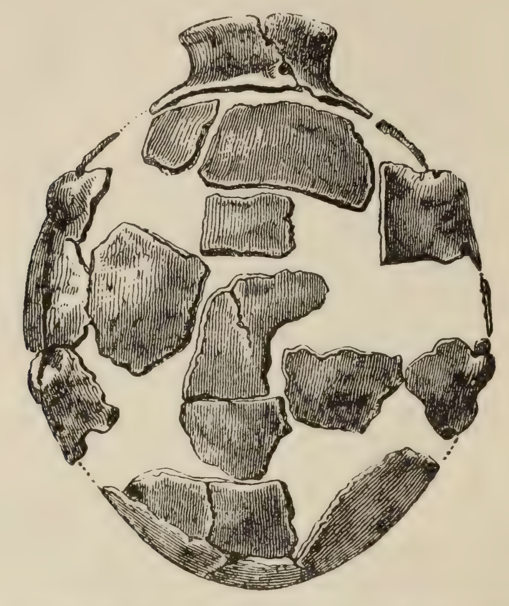


Fig. 68. — Vase trouvé dans le *Trou du Frontal*, un cinquième de grandeur naturelle. (Cliché de M. Dupont.)

vrai, disparu ; mais les hommes de Furfooz ont vécu en Belgique en même temps que le renne, le saïga, le bouquetin, le chamois, le lemming, le lagopède, etc., dont on retrouve les os dans leurs *débris de cuisine*. Toutes ces espèces animales ont, on le sait, abandonné plus tard cette contrée et émigré vers des régions froides soit en latitude, soit en altitude. Par conséquent, les temps glaciaires tiraient peut-être à leur fin, quand les grottes de la Lesse étaient habitées ; mais ils duraient encore, et c'est à l'âge du renne et de l'urus qu'il faut reporter le moment où vivaient les hommes de Furfooz.

D'autres archéologues, tout en admettant ces conclusions pour l'en-

semble des stations de la Lesse, regardent le Trou du Frontal comme ayant subi un remaniement. Pour eux, les restes humains recueillis sur ce point par M. Dupont ont appartenu à des hommes néolithiques ensevelis dans une station quaternaire. Cette hypothèse n'est guère plus soutenable que la précédente.

En effet, ce n'est pas seulement dans la localité dont nous parlons que M. Dupont a découvert les restes d'une poterie grossière. Des fragments de même nature ont été trouvés par lui dans toutes les autres stations. En outre, le nombre des individus ensevelis dans le Trou du Frontal s'élevait à seize. Or, ni parmi ces nombreux ossements, ni dans aucune des stations explorées, on n'a recueilli une seule de ces haches, de ces gouges, de ces grattoirs... qui se rencontrent dans un si grand nombre de sépultures datant réellement de la pierre polie. Partout, au contraire, dans la vallée de la Lesse, on n'a relevé que des objets appartenant aux industries quaternaires. Ceux qui acceptent l'hypothèse que je combats doivent donc admettre que les hommes de l'époque actuelle ont plus ou moins remanié toutes les anciennes habitations de leurs prédécesseurs et y ont enterré leurs morts, sans laisser d'autres traces que des fragments de poterie ; ce qui est vraiment bien peu probable et contraire à tout ce qu'ont montré si souvent les véritables sépultures néolithiques.

Même en admettant que M. Dupont s'est mépris dans quelques cas et qu'un certain nombre de ces fragments ne remontent réellement qu'aux temps néolithiques, toujours est-il qu'une erreur de ce genre n'a pu être commise au *Trou de Chaleux*. Ici la voûte s'est écroulée lorsque la caverne était déjà habitée, et a couvert de plus de 1 mètre de débris les restes de repas et les objets d'industrie des troglodytes. Plus tard, ceux-ci sont revenus et ont laissé de nombreuses preuves de leur présence *au-dessus* de l'éboulement. L'accident a donc eu lieu en plein âge paléolithique. Or M. Dupont m'écrit qu'il a rencontré des fragments de poterie *au-dessous de cet éboulement*. Il est donc impossible de les reporter à l'époque néolithique.

Enfin, par leurs caractères ostéologiques, les hommes de Furfooz se distinguent nettement des hommes de la pierre polie qui ont habité comme eux les environs de Namur et qui auraient été leurs contemporains. Que l'on compare, par exemple, les deux têtes du Trou du Frontal à celles que M. Arnould a retirées de la grotte de Sclaigneaux, et on

sera frappé des différences. Sans entrer dans d'autres détails, il suffit de dire que les premières sont prognathes et que l'une d'elles exagère même ce caractère (fig. 130, 131 et 132), tandis que les secondes sont remarquablement orthognathes.

Tout concourt donc à faire admettre l'antiquité des hommes de Furfooz. Ils ont bien vécu aux temps quaternaires. La faune qui les accompagne nous renseigne en outre sur leur âge relatif; ils ont été les derniers venus de nos races fossiles.

Ainsi, à l'époque géologique qui a précédé la nôtre, plusieurs races humaines, parfaitement distinctes, ont habité l'Europe occidentale. Ces races n'ont pas apparu chez nous simultanément. Les époques où elles se montrent pour la première fois s'échelonnent dans le temps ; et ces époques sont séparées les unes des autres par de longs intervalles, puisque les faunes ont subi des changements considérables et que les types mammalogiques les plus caractérisés se sont éteints l'un après l'autre. En outre, ces races ne se remplacent pas ; les plus anciennes continuent à durer à côté des dernières venues. Ce sont là des faits d'une haute importance et dont j'aurai à montrer plus tard la signification.

III. — Les autres parties du monde ont été bien moins étudiées que l'Europe, au point de vue qui nous occupe, et la question de l'ancienneté de l'homme, en tant qu'elle peut être résolue par les restes d'industrie qu'il a laissés, présente, en outre, parfois des difficultés spéciales. Chez nous, grâce aux rapides progrès de l'archéologie préhistorique, la forme et le travail d'une arme ou d'un instrument de pierre permettent, dans bien des cas, d'en reconnaître l'âge. On sait pourtant qu'il n'en est pas toujours ainsi, même dans l'Europe occidentale, et que les types les plus anciens sont mélangés souvent à des types plus récents dans des conditions qui ne permettent pas de mettre en doute leur contemporanéité. A plus forte raison, quand il s'agit d'une autre contrée, l'expérience acquise en Europe peut ne plus être suffisante ; elle peut même devenir une cause d'erreurs.

En effet, il n'est plus douteux aujourd'hui que presque toutes et probablement toutes les régions du globe habité ont eu leur âge de pierre. Déjà aussi, sur bien des points fort éloignés les uns des autres, on pourrait, grâce au plus ou moins de perfection du travail, reconnaître des périodes distinctes et successives dans les temps où l'emploi

des métaux était encore inconnu. Partout sans doute, comme chez nous, la *pierre polie* est venue après la *pierre taillée*. Mais, d'une part, nous savons que cette dernière se rencontre seule et même avec tous les signes de l'industrie la plus rudimentaire chez certaines populations contemporaines, chez les Mincopies par exemple. D'autre part, il n'est guère possible d'admettre que les tribus, qui dès leur entrée en Europe, possédaient la pierre polie, aient inventé ce perfectionnement au moment même où elles arrivaient chez nous. C'est de leur lointaine patrie qu'elles l'ont apporté, comme elles en ont amené leurs animaux domestiques. On doit donc trouver, dans les régions d'où elles sont sorties, dans celles qu'elles ont traversées, des armes, des instruments qui, par la forme et le travail, appartiendraient, en Europe, à l'époque géologique actuelle et qui remontent, en réalité, aux temps quaternaires et peut-être plus haut. Je reviendrai plus loin sur cette question. Je la mentionne ici seulement pour faire mieux comprendre que, lorsqu'on veut déterminer l'âge de ces antiques industries, la géologie et la paléontologie peuvent seules fournir des données précises ; et malheureusement, ces données font trop souvent défaut, lorsqu'il s'agit de régions lointaines.

Les réflexions précédentes s'appliquent surtout à l'Asie. Nous savons bien qu'elle a eu ses âges de pierre. On a recueilli des haches, des flèches, des marteaux, ... etc., dont la matière est empruntée à diverses roches, depuis le Japon jusqu'en Asie Mineure, et des presqu'îles gangétiques jusqu'à l'Himalaya. Souvent on y retrouve des formes analogues ou semblables à celles qui caractérisent nos silex quaternaires (fig. 69). Mais, d'ordinaire, on ne sait à quelle époque géologique les rapporter. Toutefois, on possède dès aujourd'hui quelques renseignements positifs, qui, obtenus sur des points fort éloignés les uns des autres, permettent de prévoir dans l'avenir de nombreuses et importantes découvertes.



Fig. 69. — Petite hache acheuléenne en silex d'Abydos (Asie Mineure). (D'après sir John Lubbock.)

M. Louis Lartet a exploré dans le Liban une ancienne habitation humaine renfermant des instruments analogues à ceux de nos *stations paléolithiques* et mêlés à des ossements d'animaux en partie disparus. Ces troglodytes remontent donc bien à l'époque quaternaire.

Dans le Caucase, à 45-50 kilomètres de Koutaïs, le prince Mossa-Chvili et M. Navrotsky ont trouvé dans une grotte des ossements humains associés à ceux de l'*Ursus spelæus* et d'autres animaux de grande taille. Ici encore nous avons une date précise.



Fig. 70. — Hache du type de Saint-Acheul des couches fossilifères quaternaires de la Nerbuddah. (D'après MM. Medlicott et Blanford.)

L'abbé Armand David a extrait des pointes de flèche du diluvium quaternaire de la Mongolie, près de Tul-che-san-hao.

Dans l'Inde, nous disent MM. Medlicott et Blanford, on a recueilli de très nombreux instruments de pierre taillée du type de nos silex paléolithiques et des nucléi semblables aux nôtres sur une foule de points dans le Bengale, l'Orissa, l'Assam, le Deccan, le Sind, etc. De nombreux objets de même nature ont été rencontrés dans les anciennes alluvions de la Krishna ou de ses affluents. Malheureusement, les rapports de ces restes d'industrie humaine avec les ossements d'animaux fossiles de la même région ne sont pas encore clairement établis.

On a trouvé aussi aux environs de Madras de très nombreux objets en pierre taillés de main d'homme, presque tous en quartzite. Notre hache de Saint-Acheul reparaît ici encore. En outre, à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de cette ville, on voit ces produits de l'industrie humaine engagés dans la pâte des grandes pierres qui forment les cromlechs de la localité. Ces pierres elles-mêmes sont

tirées d'une roche. la *latérite*, qui n'a été jusqu'ici rencontrée que dans l'Inde, où elle se présente en couches parfois d'une grande épaisseur et recouvrant des contrées entières. L'homme habitait donc ces contrées avant la consolidation de cette puissante formation rocheuse. Malheureusement la latérite ne contient pas de fossiles. Son âge géologique est difficile à déterminer et paraît ne pas être le même partout. Toutefois, MM. Medlicott et Blanford rapportent sans hésiter aux temps quaternaires, au moins le massif où ont été trouvés les instruments.

Nous avons des données plus positives encore relativement aux trouvailles faites dans les vallées de la Nerbuddah et du Guadavery. Dans les couches fossilifères de la première, M. Hacket a trouvé *in situ* une hache en quartzite du type de Saint-Acheul le mieux caractérisé (fig. 70). Des alluvions également riches en fossiles de la seconde, M. Winne a retiré un *couteau* en agate parfaitement semblable à une foule de ceux de nos terrains quaternaires (fig. 71 et 72).

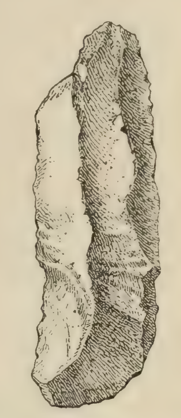


Fig. 71. — Couteau en agate des alluvions quaternaires du Guadavery. (D'après MM. Medlicott et Blanford.)



Fig. 72. — Le même couteau, vu de profil.

La faune fossile de ces deux bassins paraît être la même. Or elle présente quelques traits qu'il importe de signaler. A côté d'espèces franchement quaternaires ou se rapprochant même des espèces actuelles, il s'en trouve d'autres qui rappellent une époque bien plus ancienne. M. Gaudry, dont le témoignage a ici une double autorité, regarde l'*Hippopotamus namadicus* et l'*Elephas insignis* comme présentant des caractères au moins pliocènes, peut-être même miocènes. Tenant d'ailleurs compte du mélange de types que je viens d'indiquer, mon éminent confrère ne voit, dans la coexistence de ces mammifères à formes tertiaires et d'espèces plus récentes, qu'un de ces *cas de survivance* dont on connaît d'autres exemples. Seulement il en conclut que les terrains dont il s'agit sont plus anciens que notre diluvium de Grenelle et même

que celui du bas Montreuil. Nous sommes donc ici tout au moins à la base des terrains quaternaires.

IV. — L'Afrique a eu aussi ses hommes de la même époque. Bien des objets en pierre taillée ont été recueillis sur divers points de cette partie du monde, surtout dans le nord et notamment en Algérie.



FIG. 73. — Hache acheuléenne en silex, de Koléa (Algérie). (D'après sir John Lubbock.)

Toutefois, sir John Lubbock n'a accepté d'abord comme vraiment paléolithiques que les silex découverts par le docteur Bleicker dans un abri sous roche, à Tlemcen, près d'Oran, et ceux que lui-même et le professeur Hayness ont rapportés de la même contrée (fig. 73). Malheureusement ces déterminations reposaient seulement sur des appréciations archéologiques pouvant laisser encore place au doute. Enfin, le major général Pitt Rivers a extrait des graviers d'un *waddy,* près de

Thèbes, un grand nombre d'objets du même genre et ceux-ci, du moins, fournissent une date géologique (fig. 74, 75, 76 et 77). En effet, les études de M. de la Motte, acceptées comme exactes par notre éminent géologue M. Daubrée, rattachent ces graviers aux terrains quaternaires.



FIG. 74. — Grattoir en silex de Thèbes; face montrant le bulbe de percussion. (D'après M. Pitt Rivers.)



FIG. 75. — Autre face du même grattoir. (D'après M. Pitt Rivers.)

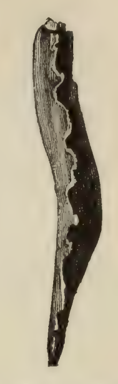


FIG. 76. — Profil du même grattoir. (D'après M. Pitt Rivers.)

Nous sommes également bien renseignés sur ce qui s'est passé à l'extrémité méridionale du même continent, grâce aux publications de

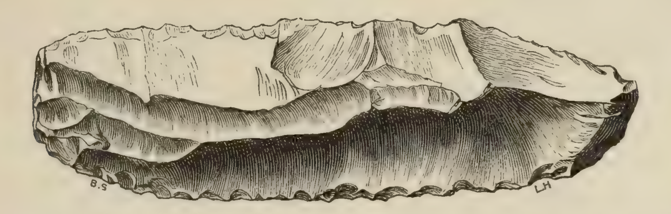


FIG. 77. — Racloir ou scie en silex, de Thèbes. (D'après sir John Lubbock.)

MM. J. Sanderson et W. D. Cooch. Le mémoire de ce dernier surtout, accompagné de planches, de plans, de cartes et de coupes géologiques, est une véritable monographie de l'âge de la pierre au Cap. L'ensemble de ses recherches a conduit l'auteur à partager en cinq périodes la totalité des temps qu'il embrasse. La plus ancienne a laissé des traces incontestables d'industrie humaine dans les terrains quaternaires des environs de Natal. A en juger par leur outillage, ces tribus primitives étaient exclusivement chasseuses et menaient une vie errante. Elles

taillaient des haches grossières que l'on peut comparer à nos haches de Saint-Acheul (fig. 78). Elles ne connaissaient pas l'arc et armaient leurs sagaies de pointes irrégulières (fig. 79). Pourtant, elles avaient des couteaux et des grattoirs, qui pouvaient servir à dépecer le gibier et à en préparer les peaux. En somme, par leurs industries, ces premiers habitants du Cap ressemblaient fort à nos hommes de Canstadt et aussi, d'après M. Worthington Smith, à ceux qui ont laissé leurs traces dans les environs de Madras. Malheureusement, pas plus en Afrique qu'en Asie, on n'a encore découvert les ossements de ces vieux tailleurs de pierre; et malheureusement aussi l'auteur n'a pas précisé l'âge des couches quaternaires où ils ont laissé les preuves de leur existence.



Fig. 78. — Hache quaternaire en grès quartzeux de Natal, le Cap.


Fig. 79. — Pointe de javelot en grès quartzeux de Natal, le Cap.

V. — Nous avons été plus heureux en Amérique. Avant même que l'existence de l'homme fossile eût été mise définitivement hors de doute chez nous, Lund avait trouvé au Brésil (1844), non seulement des haches de pierre, des armes et des outils façonnés par lui, mais encore les ossements des habitants primitifs du plateau de Lagoa-Santa. A elle seule la caverne du Sumidouro lui a fourni seize têtes osseuses dont cinq bien entières. L'une d'elles restée au Brésil avait été étudiée par MM. Lacerda et Peixoto. Les quinze autres transportées à Copenhague viennent de l'être par M. S. Hansen. Toutes, à l'exception d'une seule,

sont dolichocéphales et hypsistenocéphales, comme celle que je reproduis ici (fig. 80 et 81). Ces vieux habitants du Brésil ont été aussi les contemporains d'espèces animales perdues; ils ont appartenu à l'âge géologique qui a précédé le nôtre. Toutefois, M. Gaudry pense qu'ils remontent moins haut dans le temps que nos plus anciennes races quaternaires. L'homme qui a laissé ses restes dans la caverne de Sumidouro vivait à une époque correspondant probablement à notre âge du renne, alors que l'Europe était peuplée depuis bien longtemps.

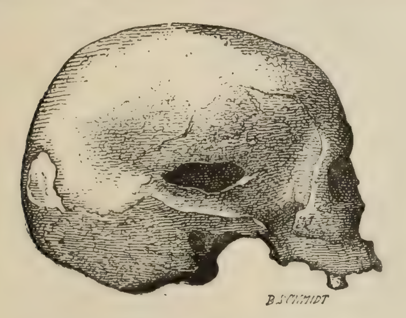


Fig. 80. — Crâne de Lagoa-Santa (Brésil), vu de profil. (D'après une photographie de MM. Lacerda et Peixoto.)

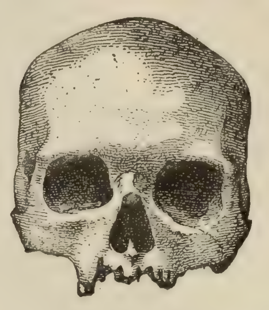


Fig. 81. — Crâne de Lagoa-Santa (Brésil), vu de face. (D'après une photographie de MM. Lacerda et Peixoto.)

C'est encore aux temps quaternaires qu'il faut reporter l'existence de l'espèce humaine sur les premiers versants orientaux des montagnes Rocheuses à Grinnel-Leads, dans le Kansas. Les détails recueillis par M. D. Wilson sur la pierre taillée qu'il a figurée paraissaient déjà décisifs. Les découvertes de M. Abbott dans le bassin de la Delaware, aux environs de Trenton (New-Jersey), sont encore plus probantes. Ce savant explorateur rencontra d'abord, dans le drift de cette région, de nombreux restes d'une industrie rudimentaire, rappelant encore ceux qu'ont fournis en Europe les graviers de Saint-Acheul (fig. 82 et 83). Plus tard, il trouva une dent et enfin un fragment de mâchoire humaine. M. Abbott regarde les graviers de la Delaware comme se rattachant à l'époque glaciaire; et sa démonstration, très précise, très détaillée, paraît ne prêter à aucune objection sérieuse. Bien peu après ces premières découvertes, d'autres toutes semblables furent faites par le professeur Haldeman dans une petite île de la Susquehanna, près de Bainbridge (Pensylvanie); par M. T. Belt, au voisinage de Denver; enfin plus récemment par miss Babitt dans le loess du Mississipi. Des trouvailles

analogues ont été faites au Mexique, où M. Guillemin Tarayre, à la suite de ses travaux comme membre de la Commission scientifique, signalait le premier, je crois, l'existence de haches mêlées aux ossements d'animaux fossiles et où l'on a trouvé des grattoirs, une hachette du type de Saint-Acheul, une pointe de lance de notre type du Moustier, etc.


Fig. 82. — Hache acheuléenne en argillite de la Delaware, deux tiers de grandeur naturelle. (D'après Abott.)


Fig. 83. — Hache (?) en argillite de la Delaware, un tiers de grandeur naturelle. (D'après Abbott.)

On ne peut guère conserver de doutes sur l'âge des hommes fossiles de Lagoa-Santa, du Mexique, de Trenton. Il en est autrement de ceux qui ont été découverts sur d'autres points des deux Amériques. Depuis les découvertes de Lund et assez récemment encore, MM. Séguin, Ameghino, Roth, ont retrouvé l'homme fossile sur les bords du rio Carcana, dans les pampas de Buenos-Ayres, dans le bassin du Parana; M. Moreno l'a rencontré en Patagonie. Sur ces divers points encore, l'antiquité de cet homme est attestée par sa contemporanéité avec de nombreuses es-

pèces animales disparues. M. Ameghino a montré entre autres que l'homme des pampas recouvrait sa demeure avec des carapaces de

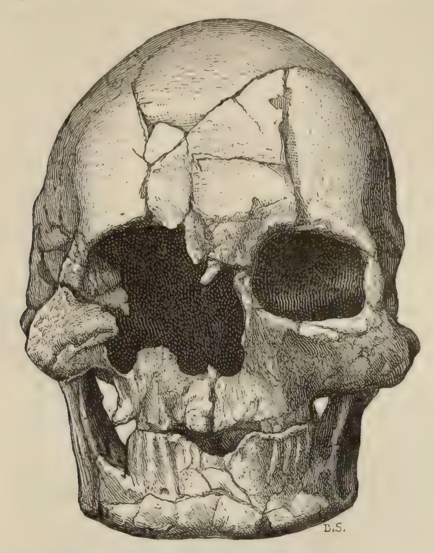


Fig. 84. — Tête d'un squelette trouvé sous une carapace de Glyptodon, vue de face. (D'après les photographies de M. Roth.)

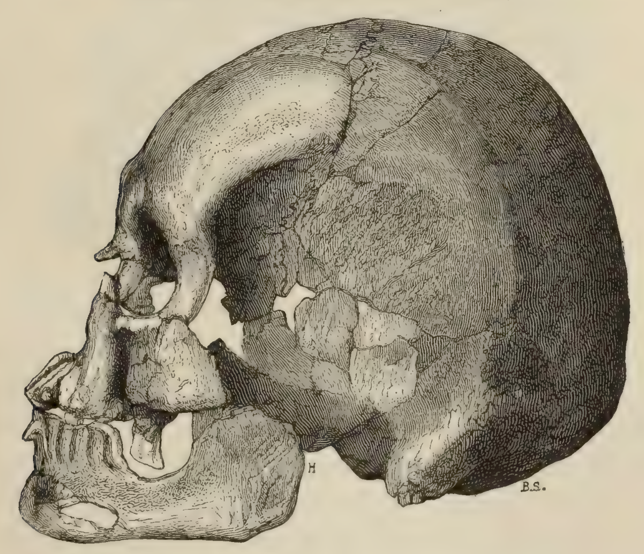


Fig. 85. — Tête d'un squelette trouvé sous une carapace de Glyptodon, vue de profil. (D'après les photographies de M. Roth.)

Glyptodon; et M. Roth a retiré de l'un de ces abris, près de Pontimélo (Buenos-Ayres), la tête humaine que je figure d'après deux photo-

graphies qui se complètent (fig. 84 et 85). Bien qu'elle soit en mauvais état, on reconnaît qu'elle est brachycéphale et hypsisténocéphale. Ces découvertes, dont la signification générale est incontestable, soulèvent une question d'ancienneté géologique sur laquelle j'aurai à revenir en parlant de l'homme tertiaire.

Une observation analogue s'applique à un certain nombre de faits qui ont démontré l'existence de l'homme fossile dans l'Amérique septentrionale. Dans la région des montagnes Rocheuses, en Californie, dans le Colorado, dans le Wyoming, on a trouvé en grande quantité



Fig. 86. — Tête de Calaveras, vue de profil. (D'après Whitney.)

les restes de son industrie associés aux ossements de nombreuses espèces animales éteintes. M. Whitney a publié en outre le dessin d'une tête humaine incomplète, qu'il assure avoir été extraite d'un gravier aurifère du comté de Calaveras, recouvert de plusieurs couches de lave (fig. 86 et 87). L'authenticité de cette pièce a été vivement discutée. Si on l'accepte comme ayant été trouvée *in situ*, elle remonte certainement à une époque géologique antérieure à la nôtre ; mais son âge précis reste à déterminer et j'examinerai plus loin cette question.

Au point de vue des industries dont ils nous ont laissé les produits, les hommes fossiles américains présentent un contraste dont il me

semble que l'on n'a pas assez tenu compte. A Grinnel Leads, à Trenton, comme au Brésil et à Buenos-Ayres, on n'a trouvé que des armes ou des instruments aussi grossièrement taillés que ceux des couches les plus inférieures du quaternaire européen. Au point de vue industriel, on est ici en plein âge paléolithique.

En Californie, il en est tout autrement. Malheureusement Whitney, et les correspondants dont il reproduit les informations, se bornent à peu près à énumérer très sommairement les objets découverts dans les gra-



FIG. 87. — Tête de Calaveras, vue de face. (D'après Whitney.)

viers aurifères de cette contrée; ils ne les figurent pas, ils ne les décrivent même pas. Mais, tous parlent de nombreux mortiers en pierre dure et de pilons qui n'ont pu servir qu'à broyer des graines; de disques concaves et percés au centre pour être emmanchés; d'ustensiles de cuisine ; de poignées d'arc faites avec une espèce de diorite et finement travaillées, etc. Plusieurs de ces objets, ajoutent-ils, sont ornementés de lignes gravées dans la pierre et régulièrement disposées. Ce dernier détail semble bien indiquer qu'il s'agit ici de pierres polies, et que la vieille industrie californienne présente des caractères qui chez nous la rattacheraient aux temps néolithiques. Quelques-uns de ces objets rappellent même les industries actuelles. Les grands plats de pierre font

songer à ceux qui servent de lampes aux Esquimaux ; les disques percés au centre paraissent ressembler à ceux qui servaient naguère de *bolas* aux Californiens modernes, etc. J'aurai à montrer tout à l'heure les conclusions à tirer de ces faits.

Les hommes fossiles d'Amérique, dont on a découvert les têtes osseuses, présentaient des différences ethnologiques analogues à celles qui distinguaient, les unes des autres, les races du vieux monde. La race du Brésil était dolichocéphale, celle de Buenos-Ayres était brachycéphale. Mais ni l'une ni l'autre ne ressemblaient pour cela aux races européennes. Aucune de celles-ci n'est hypsisténocéphale. Au contraire, dans les deux races américaines, ce caractère est très prononcé. Dès cette époque, par conséquent, l'Amérique avait ses types anthropologiques propres, distincts des types européens.

VI.— Des détails que je viens d'indiquer ressortent deux faits généraux d'une haute importance et qui posent de nouveaux problèmes. D'une part, nous voyons dès les temps quaternaires, l'homme occuper le globe entier et se montrer dans les plus anciennes couches de cette époque. D'autre part, il y est déjà représenté par plusieurs races distinctes. Peut-on regarder cet état de choses comme ayant existé dès les débuts de notre espèce? Celle-ci a-t-elle apparu à la fois tout au moins en Europe, en Asie et en Amérique? A-t-elle pu présenter d'emblée les différences morphologiques que nous constatons?

J'examinerai plus loin la première de ces questions ; je montrerai que le cosmopolitisme originel de l'homme serait en opposition avec ce qui existe chez tous les autres êtres organisés et ne peut par conséquent être admis. Quant à la multiplicité des types ethniques aux temps quaternaires, elle n'était certainement pas originelle. A ses débuts et pendant bien longtemps, alors qu'elle habitait encore son premier centre d'apparition ou s'en était peu écartée, l'espèce humaine a dû présenter, comme toutes les espèces animales et végétales vivant dans des conditions analogues, une grande uniformité de caractères. Pour que des races aussi différentes que celles de Cro-Magnon et de Furfooz, de Lagoa-Santa et du Parana aient pu prendre naissance et se caractériser, tout indique qu'il a fallu des changements de milieu considérables et beaucoup de temps.

Nous verrons bientôt que la première de ces conditions a dû être remplie lors du voyage accompli par l'homme, du point qui fut son

berceau jusqu'aux vallées de la Vézère et de la Lesse en Europe, jusqu'aux plateaux du Brésil et aux pampas en Amérique. La seconde le serait également en admettant que l'espèce humaine avait déjà traversé une ou plusieurs révolutions géologiques et remontait jusqu'aux temps tertiaires. Prises isolément, les considérations de cette nature ne fourniraient, je suis le premier à le reconnaître, que de simples probabilités. Mais, réunies à d'autres, elles acquièrent une grande valeur. Elles concordent avec des faits qui, même considérés à part, me semblent démontrer que nos premiers ancêtres ont précédé l'époque quaternaire et permettent de les expliquer.

L'existence de l'homme tertiaire est encore aujourd'hui vivement discutée, et bien des savants, dont je respecte le savoir et la bonne foi, déclarent ne pouvoir l'admettre. A l'appui de leurs négations ils invoquent divers arguments, parmi lesquels il en est un que je dois réfuter tout d'abord. « Tous les mammifères tertiaires, disent-ils, ont disparu et ont été remplacés par des espèces différentes. Comment l'homme seul aurait-il survécu alors que la faune mammalogique a été entièrement renouvelée? » J'ai répondu depuis longtemps à cette objection. Mais elle a été reproduite récemment encore; il me faut donc y revenir.

En s'exprimant comme ils le font, les savants, que j'ai le regret de combattre, ne tiennent compte que de l'*homme matériel;* ils laissent de côté l'*homme intellectuel.* Or, agir ainsi en pareille matière, pour conclure de l'animal à l'homme, c'est plus qu'un simple défaut de méthode. Ce n'est pas seulement assimiler deux sortes d'êtres que personne ne peut songer à regarder comme égaux et semblables au fond à tous égards; c'est en outre oublier précisément ce qui les distingue, c'est négliger ce qui donne à l'un d'eux une supériorité que nul ne songe à contester, c'est méconnaître ce qui dans la question dont il s'agit a eu nécessairement un rôle bien supérieur à celui de l'organisation physique.

Sans doute, livré comme un simple animal à l'action des agents extérieurs, l'homme aurait bien probablement subi le sort commun; il aurait péri, comme les mammifères tertiaires, quand vinrent les temps quaternaires. Mais, ce que nous constatons de nos jours nous éclaire sur ce qui a dû se passer jadis. Nous voyons l'homme lutter contre la nature et en triompher, alors même qu'il est encore arrêté aux échelons les plus inférieurs de l'état social et du développement

intellectuel; les Esquimaux et certaines tribus nègres sont là pour attester le fait. En admettant qu'il ait vécu aux temps tertiaires, il a certainement pu se défendre contre les influences hostiles du dehors, tout aussi bien qu'il le fait aujourd'hui. C'est grâce à son intelligence qu'il résiste sous nos yeux à des extrêmes de froid et de chaud, à des diversités de condition d'existence que ne supporterait à coup sûr aucune espèce animale, pas même le chien, s'il était abandonné à lui-même et sans maître. En faisant appel à cette même intelligence, il a donc pu survivre à des révolutions géologiques mortelles pour les espèces animales.

Voilà ce qu'indique en réalité la théorie, quand elle tient compte de tout. Nous verrons plus loin que cette conclusion a pour elle des faits nombreux et acceptés par nos contradicteurs eux-mêmes.

Il est une autre objection, ou mieux peut-être une autre fin de non-recevoir, que je dois également écarter. D'une part, les transformistes, d'autre part, des savants, des philosophes, parmi lesquels il en est de profondément chrétiens, rejettent l'existence de l'homme tertiaire, comme étant incompatible soit avec leurs théories, soit avec leurs croyances. Pourtant, les uns et les autres reconnaissent qu'il a existé, aux temps tertiaires, un ou plusieurs êtres ayant laissé des spécimens d'une industrie raisonnée que l'on ne saurait attribuer à aucun animal. Mais ils affirment que ces êtres n'ont pu posséder l'ensemble des caractères appartenant à l'*homme proprement dit*, dont ils étaient seulement les *précurseurs*. En général, ils leur attribuent une intelligence rudimentaire accompagnant des formes plus ou moins intermédiaires entre les nôtres et celles des singes.

On a vu plus haut que rien jusqu'à ce jour ne justifie cette conception d'un ou de plusieurs *anthropopithèques*, soit que l'on voie en eux nos ancêtres directs, soit qu'on les regarde comme ayant disparu en totalité, pour faire place à un nouvel être plus parfait et n'ayant avec eux aucun lien généalogique. Il n'y a donc là qu'une hypothèse destinée à faire rentrer un certain nombre de faits dans des doctrines générales, philosophiques ou religieuses, conçues et arrêtées en dehors des considérations qui seules doivent nous préoccuper. Or, je montrerai tout à l'heure que les faits dont il s'agit s'expliquent bien plus simplement, bien plus naturellement, en admettant que l'espèce humaine date d'une époque antérieure aux temps quaternaires.

En définitive, dans cette question de l'homme tertiaire, il faut, comme en toutes, s'en tenir aux règles élémentaires de la science moderne et consulter avant tout l'observation et l'expérience; il faut raisonner et conclure comme on l'a fait pour l'homme quaternaire. Ce dernier aussi a été repoussé d'abord au nom de l'ancienneté que son existence assignait à notre espèce. Les faits géologiques et paléontologiques ont eu raison de ces négations désormais abandonnées. C'est à ces mêmes faits — et exclusivement à eux — qu'il faut recourir pour savoir si les hommes de Canstadt et de Cro-Magnon ont été les premiers habitants du globe, ou s'ils ont eu des prédécesseurs.

VII. — Quoiqu'elle soit encore controversée, la question me semble s'être bien éclaircie depuis l'époque où elle fut posée pour la première fois par M. Desnoyers (1863).

Et d'abord, malgré les objections soulevées par quelques archéologues éminents, je persiste à regarder comme bien démontré que l'homme a laissé des traces de son industrie, près de Chartres (Eure-et-Loir), dans les sablonnières de Saint-Prest. J'ai examiné, en compagnie de Lyell, les os incisés découverts par M. Desnoyers; et, pas plus que l'illustre géologue anglais, je n'ai pu méconnaître l'action de la main humaine. Quelques-uns des instruments de silex recueillis par l'abbé Bourgeois ne m'ont pas laissé plus de doutes. Mais, bien que l'*Elephas meridionalis* et le *Rhinoceros leptorhinus* remplacent ici le *Mammouth* et le *Rhinoceros tichorhinus*, les graviers de Saint-Prest sont regardés par bien des géologues comme appartenant aux plus anciennes couches quaternaires plutôt qu'aux véritables terrains tertiaires. M. Desnoyers lui-même admet qu'on peut y voir un de ces dépôts de transition, qui relient entre elles deux formations géologiques nettement caractérisées. Il s'agit donc de savoir si l'existence de l'homme remonte encore plus haut; et c'est ici que commencent les doutes et les discussions.

En Europe, la présence de l'homme dans des dépôts franchement tertiaires a été signalée plus particulièrement dans cinq localités différentes, savoir : en France, par l'abbé Bourgeois, dans le miocène inférieur de la commune de Thenay, près de Pontlevoy (Loir-et-Cher), et par M. Rames, au Puy-Courny, près d'Aurillac (Cantal), dans le miocène supérieur; en Italie, par M. Capellini, dans le pliocène de Monte-Aperto, près de Sienne, et par M. Ragazzoni, dans le pliocène inférieur de Cas-

tenedolo, aux environs de Brescia ; en Portugal, par M. Ribeiro, à Otta, dans le miocène supérieur de la vallée du Tage.

En ce qui concerne cette dernière localité, les membres du Congrès,

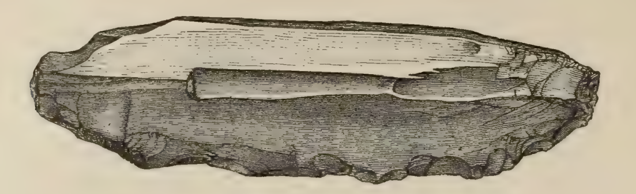


Fig. 88. — Couteau de Thenay. (M. Gaudry.)

spécialement réunis à Lisbonne pour juger cette question, se sont trouvés partagés. Un petit nombre a accepté, comme démontrant la réalité



Fig. 89. — Perçoir à base dilatée (Lartet) ; face portant un bulbe de percussion. (M. Gaudry.)



Fig. 90. — L'autre face du même perçoir montrant le bulbe. (M. Gaudry.)



Fig. 91. — Autre perçoir. (M. Gaudry.)



Fig. 92. — Grattoir ou perçoir portant des retouches faites toutes dans le même sens. (M. Gaudry.)

de la découverte, l'ensemble des faits invoqués par le savant portugais. D'autres se sont prononcés nettement pour la négative. La très grande majorité m'a paru conserver bien des doutes, sans pouvoir se prononcer ; et j'en suis encore à cette manière de voir.

Les trouvailles de l'abbé Bourgeois m'ont laissé longtemps dans une perplexité pareille. Je me refusai d'abord à admettre les conclusions qu'il en tirait. Plus tard, quelques-unes des pièces qu'il mit sous mes yeux entraînèrent ma conviction, et je regardai comme au moins très probable que l'homme vivait à l'époque où se formaient les terrains de la Beauce (fig. 88, 89, 90, 91 et 92). Depuis lors, au Congrès de Blois, la nature et la distribution des fragments de silex suggérèrent de nouvelles objections. Je crois avoir démontré que ce qui se passe de nos jours aux îles Andaman, chez les Mincopies, lèverait aisément toutes les difficultés se rattachant à l'histoire de l'homme lui-même. Malheureusement il en est qui sont du ressort de la géologie et qui conservent une certaine gravité aux yeux de quelques-uns des juges les plus compétents. Je comprends donc que l'on puisse hésiter à attribuer à l'industrie humaine les silex recueillis à Thenay.

Mais, à ce même Congrès de Blois, il a été question des silex taillés du Puy-Courny ; et aucune objection reposant sur des considérations géologiques n'a été faite à la découverte de M. Rames. Cet explorateur déclare avoir recueilli sur trois points différents des *haches* plus petites et plus grossièrement taillées que celles de la Somme ; des *disques* qui rappellent assez exactement les disques quaternaires de la Haute-Garonne, quoique de plus petites dimensions ; des *pointes* assez voisines des pointes moustiériennes ; des *racloirs ;* des *lames* courtes ressemblant, à s'y méprendre, à celles que l'on a retirées des terrains quaternaires, etc. « Rien, dit-il, ne manque à ces divers types : plan de frappe, conchoïde en relief, conchoïde en creux, retouches... » M. Rames a remis des échantillons de ses trouvailles à MM. Capellini, Cartailhac, Chantre, G. de Mortillet ; et, au moins pour un certain nombre d'entre eux, il a été reconnu que, s'ils eussent été trouvés dans le terrain quaternaire, personne n'aurait hésité à les regarder comme taillés intentionnellement.

Parmi les considérations que M. Rames fait valoir à l'appui de ses conclusions, il en est une qui me paraît des plus sérieuses. Tous les objets présentant les traces de taille intentionnelle sont, assure-t-il, exclusivement en silex corné et pyromaque. Or, on connaît la couche d'où ils sont sortis ; et cette couche renferme quatre autres variétés de silex. On ne peut donc plus invoquer ici l'action des forces naturelles pour expliquer l'existence et la dissémination de ces fragments. Il

est évident qu'un cours d'eau, arrachant des pierres à leur gisement et les roulant avec assez de violence pour les briser les unes contre les autres, n'aurait pas fait un *triage*. Il aurait entraîné pêle-mêle toutes les variétés de silex et mélangé leurs éclats. L'uniformité de compositions des objets trouvés par M. Rames atteste donc un choix raisonné. Ce choix ne peut avoir été fait que par un être intelligent, sachant distinguer les diverses sortes de pierres et n'employant que les meilleures dans la fabrication de ses armes ou de ses outils. A elle seule, cette circonstance paraît attester que l'homme habitait notre globe lorsque se déposaient les alluvions du Puy-Courny.

Grâce à l'obligeance de M. Rames et de ses collaborateurs, MM. Ba-



Fig. 93. — Silex du Puy-Courny, grandeur naturelle. (Collection Rames.)



Fig. 94. — Le même, vu sur une autre face. (Collection Rames.)

doche, Albert Chibret et Grandvaux, j'ai pu examiner à mon tour un certain nombre d'objets recueillis dans les localités dont il s'agit. J'ai constaté sur plusieurs d'entre eux les caractères signalés plus haut. J'ai surtout été frappé de ce fait que, même des fragments qui ne présentent pas de traces bien évidentes de taille intentionnelle, ont un de leurs bords tranchants, comme émoussé et plus ou moins finement écaillé *dans un seul sens*, tandis que d'autres bords ou des crêtes également tranchantes sont restées entièrement intactes.

Parmi les pièces qni m'ont été soumises, trois ont surtout appelé mon attention et j'en donne ici la figure.

La première (fig. 93 et 94), dans son ensemble, pourrait être regardée comme façonnée seulement par des chocs accidentels. Le plan de frappe est très irrégulier et à peine si l'une des faces présente les traces

d'un large conchoïde qui l'occupe à peu près en entier. Mais son bord arrondi et tranchant porte une série de retouches assez fortes, toutes faites dans le même sens, tandis que les arêtes très vives de l'une des faces sont parfaitement intactes.

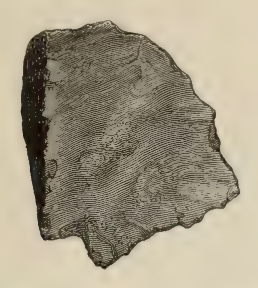


Fig. 95. — Silex du Puy-Courny, grandeur naturelle. (Collection Rames.)



Fig. 96. — Le même, vu sur une autre face. (Collection Rames.)

Dans la seconde (fig. 95 et 96), toute trace de grand conchoïde disparaît et l'ensemble est des plus irréguliers. Seulement, sur deux des facettes



Fig. 97. — Silex du Puy-Courny, grandeur naturelle. (Collection Badoche.)



Fig. 98. — Le même, vu sur une autre face. (Collection Badoche.)

d'une face, on observe de très légères ondulations courbes rappelant celles qui caractérisent les bulbes de percussion. Mais l'un des bords présente à la fois des retouches très marquées, toujours dans le même sens, et une usure écailleuse telle que la produit le raclement ; tandis que deux autres bords tranchants ne présentent rien de pareil.

La troisième pièce est plus significative encore (fig. 97 et 98). L'une

des faces est entièrement formée par un large conchoïde en relief à peu près lisse, dont le plan de frappe est très marqué. L'autre face porte deux petits bulbes de percussion en creux, caractérisés par leurs rides ondulées et concentriques, partant du même plan de frappe. Le bord tranchant est finement dentelé et écaillé dans presque toute son étendue et toujours dans le même sens, tandis que l'arête vive opposée n'offre pas la moindre trace, soit de choc, soit d'usure.

On ne saurait guère attribuer ces particularités à une succession de chocs accidentels, tels que doit les subir un éclat de silex entraîné au hasard par un cours d'eau. Il serait bien étrange que des chocs de cette nature eussent agi toujours dans le même sens et n'eussent porté que sur un seul des bords, en respectant tous les autres. Les *écaillures* seraient plus difficiles encore à expliquer à raison de leur petitesse même et de leur direction uniforme. On s'en rend compte au contraire bien naturellement si on admet que cet éclat a été employé comme *grattoir*. En ce cas, le bord faisant fonction d'outil peut seul présenter ces *écaillures*, qui doivent toutes avoir laissé leurs traces à la même face, si la main de l'ouvrier a constamment agi dans le même sens. L'expérience confirme de tout point cette conclusion. J'ai reproduit sans grande difficulté le mode d'usure présenté par les silex du Puy-Courny, avec des fragments de silex des environs de Paris et mieux encore avec ceux que j'ai détachés d'un des échantillons de M. Rames, en raclant un peu fortement un os de mouton ou un morceau de bois dur pris à contre-fil. Il me semble donc difficile de ne pas reconnaître dans un certain nombre de pièces recueillies par ce zélé chercheur et ses émules, les traces de la main humaine.



Fig. 99. — Incisions sur une côte de Balénotus. (D'après une photographie prise sur le moulage.)

Les dernières objections relatives à l'existence de l'homme tertiaire me semblent d'ailleurs devoir tomber devant l'examen quelque peu

attentif des incisions que portent les os de Balénotus découverts par M. Capellini. Ce sont de véritables entailles présentant toutes les mêmes caractères, soit qu'elles se rencontrent sur le côté convexe d'une côte

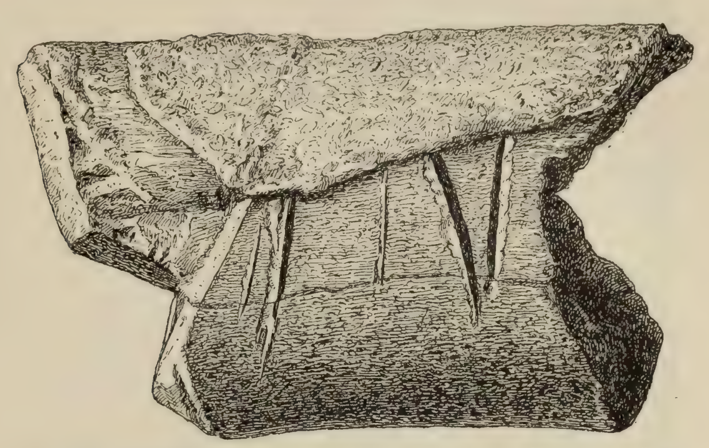


Fig. 100. — Incisions sur une côte de Balénotus, grandeur naturelle. (D'après une photographie prise sur le moulage. C. M.)

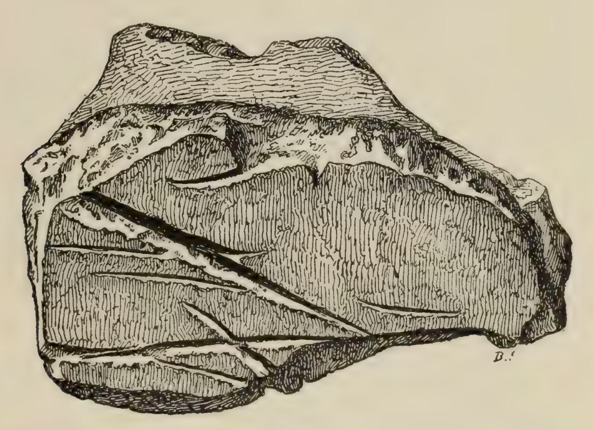


Fig. 101. — Incisions sur une omoplate de Balénotus, grandeur naturelle. (D'après une photographie prise sur le moulage. C. M.)

(fig. 100), soit qu'elles sillonnent la surface d'une omoplate (fig. 101 et 102). Toujours une des lèvres de l'incision est lisse, tandis que l'autre est rugueuse et montre qu'ici l'os a été, non pas *coupé,* mais *éclaté* (fig. 103). Pour produire un pareil résultat, il a fallu qu'un instrument tranchant entamât l'os obliquement; et cet instrument n'a pu être manié

FIG. 102. — Incisions sur une omoplate de Balénotus, grandeur naturelle. (D'après une photographie prise sur le moulage. C. M.)

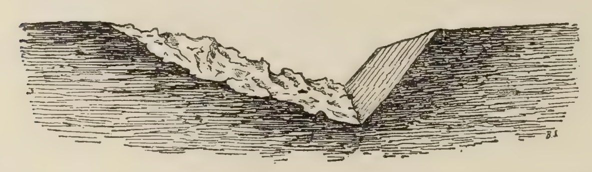


FIG. 103. — Coupe grossie d'une des entailles faites sur l'omoplate de Balénotus.

que par l'homme. Quoi qu'on en ait dit, un squale ne saurait entamer profondément un des côtés d'un os sans laisser la moindre trace du côté opposé ; sur un os plat, la morsure aurait dû laisser des *empreintes* distinctes plus ou moins rapprochées et non des *entailles* prolongées. Surtout il est impossible de comprendre comment un poisson aurait pu creuser ces entailles courbes et d'un faible rayon, accumulées sur le même point, et parmi lesquelles il en est qui sont presque demi circulaires (fig. 102). C'est au contraire ce que fait instinctivement la main qui, tenant un instrument tranchant, prend le pouce pour point d'appui et entame une surface plane. Un sauvage cherchant à détacher les derniers lambeaux de chair adhérents à l'omoplate, ne pouvait qu'agir ainsi. Voilà pourquoi les faits découverts par M. Capellini, et dont j'ai pu constater la réalité sur des pièces originales ou sur de très bons moulages, m'ont fait regarder l'existence de l'homme à l'époque pliocène comme étant désormais hors de doute.

Toutefois, cette existence n'était encore attestée que par un fort petit nombre d'objets, os incisés ou silex taillés. On voyait bien les instruments et la trace qu'ils ont laissée sur de rares débris du squelette d'un animal dont s'étaient nourries quelques misérables tribus de ces temps reculés ; mais jusqu'à ces derniers temps l'ouvrier lui-même avait échappé à nos recherches. La découverte publiée par M. Ragazzoni comble-t-elle cette lacune ? A en juger par les détails qu'a donnés M. Sergi, il est bien difficile de ne pas l'admettre. Dès 1860, des ossements humains avaient été trouvés en place par M. Ragazzoni lui-même, sur les flancs de la colline de Castenedolo. Plus tard, des fouilles furent faites à diverses reprises avec les précautions que l'expérience a montré être nécessaires. On enleva le terrain par tranches horizontales. Jamais ni nulle part on ne rencontra les traces d'un mélange des couches, mélange qui se serait trahi facilement par la différence de coloration des terrains superposés. A diverses reprises, M. Ragazzoni a surveillé les fouilles et recueilli de ses mains de nouveaux ossements incontestablement *in situ*. M. Sergi a visité la localité et contrôlé les faits annoncés. Tout indique donc que les ossements sont bien contemporains de la couche où ils ont été rencontrés.

Les os recueillis par MM. Ragazzoni et Germani ont appartenu à quatre individus, savoir : un homme, une femme adultes et deux jeunes enfants. Le squelette de la femme était presque entier, les ossements

en étaient rapprochés et le crâne a pu être reconstitué (fig. 48 et 49). On a cru trouver dans cet ensemble de circonstances une objection à l'ancienneté géologique de ce squelette ; on a parlé d'une sépulture postérieure à la formation du terrain. Mais les autres ossements étaient isolés et ont été recueillis, sur un espace assez étendu, dans des conditions géologiques identiques. Il est impossible d'expliquer la présence et la dissémination de ces derniers autrement qu'en admettant qu'ils sont contemporains de la couche qui les renferme. On comprend au contraire aisément, ainsi que le fait observer M. Sergi, que, à la suite du naufrage d'une famille, un seul individu ait été accidentellement placé dans des conditions de conservation exceptionnelles, tandis que les trois autres, restés à découvert, ont eu leurs os séparés et dispersés. La paléontologie animale présente des faits analogues. En général, on ne rencontre guère que des ossements isolés, même des plus grands pachydermes fossiles. L'éléphant de Durfort n'en a pas moins été enseveli et son squelette entier a pu être recueilli sur place.

Ainsi, dans l'état actuel des choses, il n'existe aucune raison sérieuse permettant de mettre en doute la découverte de M. Ragazzoni. A coup sûr, si elle avait été faite dans un terrain quaternaire, personne n'en aurait contesté la réalité. On ne peut donc lui opposer que des objections théoriques fondées sur des *à priori* et analogues à celles qui ont fait si longtemps repousser l'existence de l'homme quaternaire. Eh bien, l'expérience a montré ce que l'on doit penser des arguments de cette nature et je crois inutile d'insister sur ce point.

Mais ce qu'il importe de faire ressortir, c'est que M. Sergi n'a rien trouvé d'extraordinaire, rien de simien dans les ossements qu'il paraît avoir examinés avec soin. Tout y est franchement humain. Le savant italien est très explicite sur ce point. Ce témoignage a d'autant plus de valeur que M. Sergi est partisan des doctrines transformistes. La découverte de Castenedolo ne change rien à ses convictions. Il déclare seulement qu'il faudra faire remonter les précurseurs de l'homme à une époque encore plus reculée.

M. Sergi ne compare l'homme de Castenodolo à aucune autre race. Mais un coup d'œil jeté sur les dessins représentant le crâne de la femme permet d'y reconnaître, comme je l'ai déjà dit, le type de Canstadt adouci et les plus grands rapports avec le crâne féminin de l'Olmo. Cette ressemblance est doublement intéressante. Elle nous

montre la race de Canstadt comme étant l'aînée de toutes les populations humaines trouvées jusqu'à ce jour en Europe. Elle nous apprend, en outre, que l'homme de Canstadt a survécu à l'époque tertiaire, comme ceux de la Vézère et de la Lesse ont résisté aux changements qui ont amené l'époque actuelle. Je reviendrai tout à l'heure sur ce rapprochement et sur les conséquences qui en ressortent.

A l'époque tertiaire, les hommes étaient évidemment très clairsemés dans notre Europe occidentale et méridionale. Avec l'époque quaternaire, on voit, au contraire, la population grandir rapidement et se montrer, au moins par places, en groupes aussi denses que le permet la vie de chasseur. Il y a là un contraste dont j'aurai bientôt à rendre compte.

VIII.— L'homme tertiaire a-t-il existé en Amérique comme en Europe? M. Whitney, l'éminent directeur du *Geological Survey* de Californie, et M. Ameghino, l'auteur des belles découvertes que j'ai rappelées plus haut, croient pouvoir répondre affirmativement à cette question.

Pour M. Whitney, les graviers aurifères des comtés de Tuolumné et de Calavéras datent des temps tertiaires. Mais, malgré la haute autorité de ce savant, son opinion sur ce point aurait grandement besoin d'être confirmée. D'une part, lui-même, reconnaît qu'il est souvent difficile de préciser l'âge de ces graviers si habilement exploités par les Américains; et, d'autre part, M. Gaudry déclare que les données paléontologiques recueillies jusqu'à ce jour ne sont pas suffisantes pour lui permettre de se prononcer. De plus, M. W. Blake, professeur de géologie au Collège de Californie, invoquant ses observations personnelles, ramène les mêmes terrains à l'époque quaternaire. Tout récemment encore M. Édward Tylor a repoussé l'opinion de Whitney, au nom des hommes les plus compétents. Enfin M. le professeur Le Conte pense que les graviers aurifères californiens appartiennent à une période de transition reliant les temps tertiaires à l'époque quaternaire. A en juger par cet ensemble de témoignages, l'âge des terrains de Calavéras est au moins très douteux. L'homme dont on y a trouvé les restes peut fort bien remonter seulement à l'époque quaternaire, ou tout au plus représenter, en Amérique, notre homme de Saint-Prest.

Les résultats si nets des recherches de M. Abbott soulèvent une objection de plus à opposer à l'opinion de M. Whitney. J'ai dit plus haut que l'on a trouvé, en Californie, non pas des haches presque

informes et des outils rudimentaires comme ceux qu'ont fournis les terrains glaciaires de la Delaware (fig. 84), mais des objets finement travaillés et annonçant un genre de vie très supérieur à celui des plus vieilles tribus dont l'industrie nous est bien connue. Ces *hommes tertiaires* auraient donc été beaucoup plus avancés en civilisation que les *hommes quaternaires* du même continent. Il y aurait là un fait difficile à expliquer et en complet désaccord avec ce qui a été constaté ailleurs.

En effet, en Europe, comme au Cap, les plus grossiers instruments

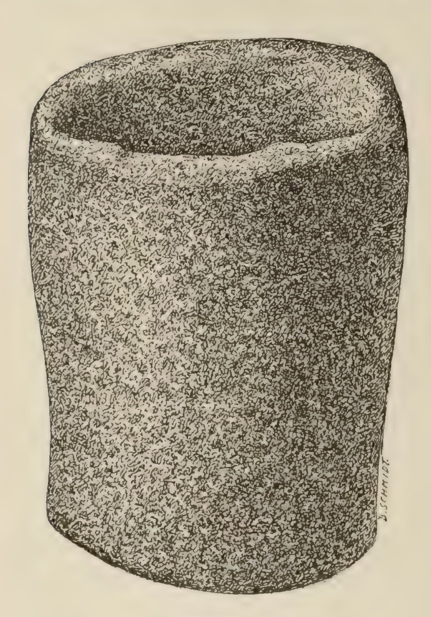


Fig. 104. — Mortier des Yokutes. (D'après M. Powers.)



Fig. 105. — Autre mortier des Yokutes. (D'après M. Powers.)

viennent des plus anciennes couches et l'on voit les industries se perfectionner progressivement à mesure que l'on passe des époques les plus éloignées à des temps relativement plus modernes. C'est au contraire un recul des plus frappants qu'aurait présenté l'Amérique, si on adopte l'opinion de Whitney. Les hommes de Tuolumné ou de Mariposa auraient eu des mortiers ornementés de losanges, de grands plats de pierre, des pointes de lance en obsidienne d'une régularité parfaite, etc., tandis que, *à l'époque géologique suivante*, ceux de Grinnel-Leads et de Trenton n'auraient plus fabriqué que des ébauches grossières à peine comparables à celles du Moustier ou de Saint-Acheul. Voilà ce qu'il me

semble bien difficile d'admettre. Pour accepter un fait aussi étrange, il faudrait évidemment que la nature tertiaire des graviers californiens fût absolument hors de doute, et nous avons vu qu'il n'en est rien.

Enfin un fait signalé par M. Powers se rattache peut-être à la question qui nous occupe et pose de nouveaux problèmes. Les Yokutes, tribu californienne qui habite les environs du lac Tulare et du King's River, sur les premiers contreforts de la Sierra Nevada, emploient des mortiers de pierre *assez bien travaillés;* mais ils ne les fabriquent pas. Ils déclarent unanimement qu'ils les trouvent tout faits soit en creusant la terre pour en tirer des racines, soit même à la surface du sol. Les mortiers (fig. 104 et 105), les pilons (fig. 106 et 107) figurés par l'auteur sont grossièrement, mais entièrement polis, et ne montrent aucune trace de taille. Il serait bien intéressant de les comparer à ceux que l'on a extraits des graviers aurifères.



Fig. 106. — Pilon des Yokutes. (D'après M. Powers.)

Fig. 107. — Autre pilon des Yokutes. (D'après M. Powers.)

L'opinion émise par M. Ameghino relativement à l'âge du terrain qui lui a livré de si nombreuses preuves de l'existence de l'homme fossile, prête à des objections analogues. A en croire l'auteur de ces belles découvertes, ce terrain serait tertiaire. Mais cette détermination est combattue par Burmeister, qui, lui aussi, a étudié ces régions pendant bien des années. Les deux savants explorateurs s'accordent pour reconnaître dans la formation pampéenne deux couches très distinctes. Pour M. Ameghino, l'une et l'autre appartiennent à la même époque géolo-

gique. Selon Burmeister, l'inférieure seule est préglaciaire ; la seconde répondrait à nos terrains quaternaires. Or, c'est seulement dans celle-ci, dans le *pampéen supérieur* de M. Ameghino, qu'ont été rencontrés soit les restes de l'homme lui-même, soit des traces de son industrie.

Il est sans doute difficile de se prononcer quand deux hommes d'un grand savoir et également renseignés sont en désaccord sur un sujet d'études qui leur est commun. Il me semble pourtant que la manière de voir de Burmeister peut s'appuyer sur une considération dont ni l'un ni l'autre n'a tenu compte.

A en juger par ce qu'en dit M. Ameghino lui-même, il est bien difficile de décider, par des raisons purement géologiques, si la formation pampéenne et nos terrains quaternaires sont ou non contemporains. Aussi en appelle-t-il surtout à la paléontologie. Or, le *terrain pampéen supérieur* renferme en effet les ossements de bien des mammifères qui, au dire des paléontologistes, présentent un ensemble de caractères rappelant nos espèces tertiaires ; et c'est l'argument qu'invoque l'éminent anthropologiste.

Mais de tout ce que j'ai pu lire sur cette question et de mes conversations avec quelques paléontologistes, surtout avec M. Gaudry, il me paraît résulter qu'il a existé, entre les deux continents, une différence marquée au point de vue du développement et de la succession des faunes mammalogiques. L'Amérique semblerait avoir été, pour ainsi dire, en retard d'une époque, relativement à l'Europe. En fait, le mastodonte, exclusivement tertiaire chez nous, a vécu en Amérique jusqu'à l'époque actuelle, dont il a même peut-être vu les commencements. Il est difficile d'admettre que pendant toute cette période, ce type ait été le seul à représenter nos animaux tertiaires. Bien probablement au contraire, il était accompagné d'un certain nombre d'espèces présentant comme lui des formes et une organisation qui, en Europe, répondent à l'époque précédente. L'existence, en Amérique, d'une faune mammalogique d'apparence tertiaire, mais contemporaine de nos temps quaternaires, n'aurait donc rien d'étrange. Les faits de survivance observés en Asie et dont j'ai parlé plus haut viennent encore à l'appui de cette manière de voir. Je suis d'ailleurs le premier à accepter les sages réserves faites par M. Gaudry au sujet de ces dernières découvertes. Il est parfois bien difficile de distinguer les unes des autres les couches alluviales, et on peut croire d'abord à une contemporanéité qu'une analyse plus sévère

des terrains montre plus tard ne pas exister. Mais cela même n'infirmerait pas les observations précédentes qui s'appliquent aux graviers aurifères de la Californie, aussi bien qu'aux pampas de Buenos-Ayres.

L'opinion de Burmeister a d'ailleurs rallié d'autres adhérents. M. Roth, qui dans ses nombreuses fouilles a observé le terrain des pampas, regarde sans hésiter la couche où il a découvert le squelette humain placé sous une carapace de Glyptodon, comme appartenant au terrain quaternaire. Dans la note qu'il a publiée sur ce sujet, M. Vogt paraît manifestement pencher vers cette opinion ; et, en m'envoyant les photographies qui ont servi de modèle pour les figures placées plus haut, il qualifie cette couche de quaternaire supérieur.

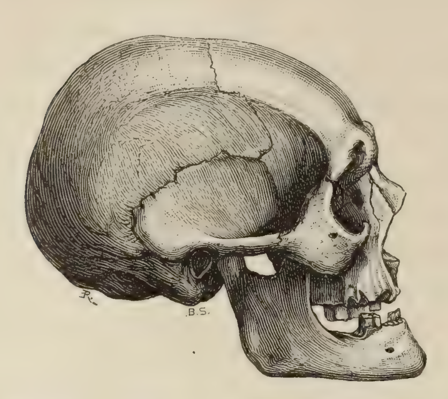
IX. — Les pages précédentes allaient être imprimées, lorsque j'ai reçu de M. Sören Hansen des renseignements encore inédits qui confirment pleinement ces diverses appréciations. Ce savant danois vient d'étudier avec tout le soin qu'elles méritent les collections envoyées par Lund. Il résulte de cet examen que l'éminent paléontologiste a trouvé des ossements humains, non seulement dans la caverne du Sumidouro, mais aussi dans sept autres grottes. Dans trois d'entre elles, comme au Sumidouro, les restes de l'homme étaient mêlés à ceux de divers mammifères. La caverne de Balm contenait des ossements humains et aussi de Glyptodon, de Machærodus, d'Hydrochærus, d'Hoplophorus, de Scelidotherium et de Chlamydotherium.

Ainsi le Glyptodon apparaît ici comme faisant partie d'une faune fossile qui remonte à une époque regardée par M. Gaudry comme répondant à notre âge du renne. Quelque archaïque que soient les formes de cette espèce, on ne peut donc y voir qu'un exemple de plus de ces faits de survivance que je rappelais tout à l'heure, et l'homme qui a été son contemporain était quaternaire. La coexistence constatée par M. Hansen tranche définitivement la question pour l'Amérique méridionale. La discussion qui précède devient donc peut-être inutile. Je la conserve pourtant, parce qu'elle peut se prêter à d'autres applications.

En résumé, il me paraît démontré que l'Europe a eu ses hommes tertiaires, mais qu'on ne les a pas encore trouvés en Amérique.

X. — Aucune des races humaines fossiles, dont nous pouvons apprécier les caractères sur les ossements qu'elles ont laissés, n'a entièrement disparu. Toutes ont laissé, jusque dans les populations actuelles, des représentants plus ou moins nombreux. La race de Can-

stadt elle-même a été souvent rencontrée en Europe à l'état erratique ; et, chose remarquable, quelques-uns des hommes qui en ont le mieux



Fif. 108. — Crâne de Kai-Likké, profil, un quart de grandeur (D'après un moulage. C. M.)

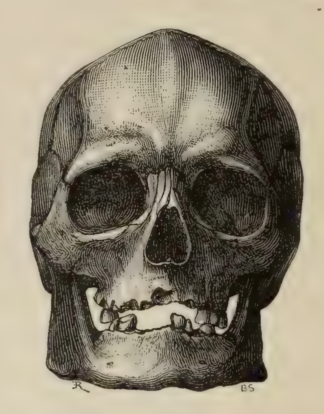


Fig. 109. — Crâne de Kai-Likké, face, un quart de grandeur. (C. M.)

présenté les caractères ont joué un rôle plus ou moins considérable et ont marqué dans l'histoire de leur patrie. Il suffit de citer Bruce, le



Fig. 110. — Crâne d'un Australien d'Adélaïde, vu de profil. (D'après une photographie. C. M.)

héros écossais, et Kai-Likké, le gentilhomme danois, dont le nom revient dans divers chants populaires (fig. 108 et 109). Toutefois, il a fallu aller jusqu'en Australie pour trouver, dans une tribu d'Adélaïde,

une petite agglomération humaine se rattachant à ce type par ses caractères craniologiques (fig. 110 et 111).

La race de Cro-Magnon a laissé aussi dans l'espace et dans le temps de nombreuses traces de son ancienne existence. Je me borne à rappeler quelques faits. En France, on la retrouve aux temps néolithiques dans bien des localités, tantôt à l'état de pureté, comme dans les couches supérieures de la grotte Duruthy, tantôt plus ou moins croisée avec les hommes de la pierre polie, comme dans la caverne de l'Homme-Mort et les grottes du Petit-Morin. En Espagne, M. Verneau vient de montrer qu'elle vivait à la même époque près d'Oviédo, dans



Fig. 111. — Crâne d'Australien d'Adélaïde, vue de face.
(D'après une photographie. C. M.)

la province de Ségovie et en Andalousie. M. Gongora l'a rencontrée dans la province de Grenade, dans des sépultures de l'âge du bronze. Dans le nord de l'Afrique, elle a marqué de son empreinte les constructeurs des dolmens de Roknia, si bien étudiés par MM. le général Faidherbe, Bourguignat et Mac-Carthy. M. Hamy a signalé des faits analogues chez les Kabyles de nos jours. Enfin M. Verneau, mettant absolument hors de doute l'exactitude d'un rapprochement fait d'abord par M. Hamy, a montré que les vrais Guanches pourraient être considérés, sinon comme les descendants directs, au moins comme les arrière-neveux des troglodytes de la Vézère, et qu'ils se rattachaient intimement à cette race, dont ils ont conservé tous les caractères

ostéologiques et jusqu'à certains traits de mœurs (fig. 112 et 113).

Quant aux races mésaticéphales et plus ou moins brachycéphales des bassins de Paris et de la Lesse, on en a reconnu l'empreinte évidente sur bien des populations assez éloignées des lieux où l'on a découvert leurs restes fossiles. Le type mésaticéphale de Belgique a été rencontré dans les sépultures néolithiques de Baillargues (Hérault) et de



Fig. 112. — Crâne de Guanche, profil, demi-grandeur. (C. M.)

Lombrives (Ariège). Le type sous-brachycéphale a été trouvé dans des conditions analogues, près de Verdun, à Meudon, aux Hautes-Bornes, etc. Tous les deux sont réunis dans les sépultures néolithiques de la Marne, reparaissent dans des tombes plus récentes et ont de nombreux représentants dans les populations belges actuelles. C'est là un fait sur lequel se sont trouvés unanimement d'accord les membres du Congrès de Bruxelles et que j'ai pu constater peut-être encore

mieux en examinant les femmes qui alimentent le marché d'Anvers.

La race de Grenelle a, comme les précédentes, traversé tous les temps qui nous séparent de l'époque quaternaire. La collection de crânes parisiens réunie au Muséum atteste qu'elle a persisté sur place, surtout chez les femmes de la classe ouvrière. Cette race se rattache, en outre, par bien des caractères, à un groupe de populations que



Fig. 113. — Crâne de Guanche, face, demi-grandeur. (C. M.)

M. Hamy et moi avons appelé *Laponoïdes*, et que l'on sait être groupées ou disséminées dans le temps et dans l'espace depuis la Laponie jusqu'à nos Alpes du Dauphiné.

Enfin la race de la Truchère elle-même, dont on ne connaît qu'un seul crâne fossile, est représentée dans l'ossuaire néolithique de M. de Baye, par une tête aussi nettement caractérisée que la pièce typique figurée plus haut.

XI. — On le voit, en Europe, pas une seule des races humaines quaternaires n'a péri alors que s'accomplissaient autour d'elles les changements qui ont substitué l'époque géologique actuelle à l'époque glaciaire ; et ces changements étaient grands. Ce n'était pas seulement le climat qui se transformait, c'étaient aussi les conditions d'existence journalière. Bien des animaux, et en particulier bien des mammifères, disparaissaient ou changeaient de patrie. Avec les glaciers s'éloignaient les troupeaux de rennes qui firent si longtemps la richesse de l'homme de Cro-Magnon et de ses contemporains. Ce fut pour ces races chasseuses une ère de perturbation dont on reconnaît les traces. Sans doute, un certain nombre de tribus suivirent leur gibier habituel ou se disper-



Fig. 114. — Tête de Botocudo, vue de profil. (D'après une photographie de MM. Lacerda et Peixoto.)

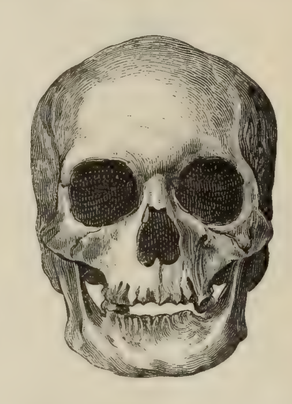


Fig. 115. — Tête de Botocudo, vue de face. (D'après une photographie de MM. Lacerda et Peixoto.)

sèrent ; mais d'autres gardèrent leur premier habitat, comme l'attestent les squelettes retirés des grottes ou des abris que je viens d'indiquer.

Ainsi, alors que tant de mammifères, si peu éloignés de nous au point de vue anatomique et physiologique, s'éteignaient ou émigraient, l'homme lui-même restait en place et subissait, sans en souffrir outre mesure, l'action du nouveau milieu. Il est évident que cette survivance a été due à la *faculté d'adaptation* dont notre espèce donne chaque jour la preuve et surtout à l'*intelligence* qui la distingue des animaux. A mesure que le climat, la faune, la flore changeaient autour de lui, l'homme quaternaire modifiait au gré de la nécessité son régime, ses habitudes et son genre de vie. Il se mêlait aux tribus néolithiques, comme au Petit-Morin et à l'Homme-Mort, ou bien il leur empruntait

leurs industries, comme dans la grotte Duruty, et construisait lui aussi des dolmens, comme dans la haute Lozère.

Eh bien, quelle raison ira-t-on invoquer pour refuser à l'homme tertiaire les facultés dont toutes les races quaternaires ont donné des preuves si frappantes ? Quand nous voyons la race de Canstadt durer depuis l'aube des temps quaternaires jusqu'à nos jours, sur quoi peut-on s'appuyer pour déclarer qu'il lui eût été impossible de survivre à l'époque tertiaire ? Tout ce que nous apprennent l'expérience et l'observation ne proteste-t-il pas contre cette prétendue impossibilité ?

XII. — Nous retrouvons en Amérique des faits entièrement semblables à ceux que nous venons de constater en Europe. La race fossile de Lagoa-Santa a laissé une empreinte très reconnaissable, d'un océan à l'autre. MM. Lacerda et Peixoto avaient signalé la persistance de ce type chez les Botocudos (fig. 114, 115 et 116). J'ai étendu ce résultat à diverses populations des Andes, du Pérou et jusqu'aux Othomis. M. Ten Kate vient de reconnaître la ressemblance de certains crânes de la Basse-Californie avec ceux que Lund a tirés des cavernes du Brésil. Plus au sud et peut-être jusqu'à l'extrémité du continent américain, la race de Parana a joué un rôle analogue. C'est probablement à l'intervention de ces deux éléments ethniques quaternaires que sont dus, au moins en grande partie, le mélange et la juxtaposition des types brachycéphale et dolichocéphale que nous aurons à signaler de la Patagonie à la Terre de Feu.

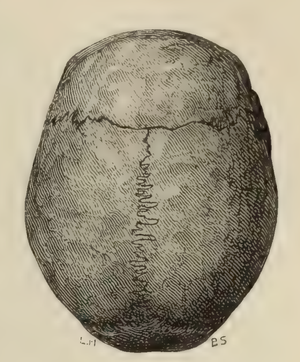


Fig. 116. — Tête de Botocudo, *norma verticalis*. (D'après une photographie de MM. Lacerda et Peixoto.)

Quoique la tête de Calaveras (fig. 87 et 88) soit trop incomplète pour se prêter à une détermination précise, elle nous apporte aussi des enseignements. A l'appui des doutes qui se sont élevés relativement à son authenticité, on a invoqué la ressemblance qu'elle présenterait, au dire de quelques observateurs, avec la tête des indigènes actuels. Mais les faits que je viens de rappeler montrent qu'il peut exister des rapports morphologiques très étroits entre une tête vraiment fossile et celles d'un ou de plusieurs individus, nos contemporains. L'argument tiré de considérations de cet ordre, par les contradicteurs de M. Whitney, n'a

donc rien de fondé. Au contraire, si l'authenticité du crâne de Calaveras était démontrée, la ressemblance signalée rendrait cette pièce doublement importante, en nous faisant connaître le type fossile et le point de départ ethnique d'une race actuelle de plus. Il est, en tout cas, intéressant de constater que ce type s'est étendu, d'une manière sporadique, sur de bien vastes espaces. C'est ce que montre la figure ci-jointe qui représente une tête rapportée du Pérou par M. Squier



Fig. 117. — Tête trépanée par incision, trouvée au Pérou. (D'après M. A. Fletcher.)

(fig. 117), et dont la parenté ethnique avec celle de Calaveras se reconnaît au premier coup d'œil, bien que le point de vue adopté par le dessinateur, ait modifié quelques traits et exagéré la hauteur du crâne.

XIII. — En Europe, dès l'aurore des temps géologiques modernes, des races nouvelles sont venues s'ajouter et se mêler aux hommes fossiles, contemporains d'animaux perdus ou émigrés. La fusion fut sans doute presque partout précédée de luttes acharnées, au sujet desquelles l'archéologie préhistorique de la Belgique me paraît présenter des indications et dont M. le docteur Prunières a recueilli les preuves dans les

cavernes de la Lozère. Mais elle s'accomplit du reste si bien, que, dans les seules grottes artificielles de la Marne, M. de Baye a recueilli des squelettes ayant appartenu à des individus de toutes les races fossiles, sauf celle de Canstadt. Toutefois un élément ethnique nouveau et dominant se montre à côté d'elles. L'homme néolithique occupe une large place dans l'ossuaire du Petit-Morin. Après avoir sans doute combattu et vaincu les tribus quaternaires, il les a entraînées avec lui ; et les types humains, ainsi rapprochés, se sont croisés en tout sens. De nombreuses têtes osseuses, réunies dans la collection du savant qui les a découvertes, accusent très nettement cet antique métissage et permettent de reconnaître ce qu'étaient presque à leur début les populations de l'ère nouvelle.

Pas plus que les hommes quaternaires, ceux qui vinrent les premiers leur disputer le sol de l'Europe n'étaient d'une seule et même race. On ne les a pas encore étudiés d'une manière systématique et comparative, mais le résultat général ressort des faits déjà acquis.

Les races des Kjœkkenmœddings relient d'une manière frappante l'époque géologique précédente à la nôtre. En Danemark, Steenstrup et Nathorst ont rencontré les traces de leurs industries dans la couche la plus inférieure des Skovmoses. Cette couche, formée par le lavage des parois de ces singulières dépressions du sol, renferme des ossements de renne et des empreintes de plusieurs plantes essentiellement polaires. Ainsi l'âge du renne durait encore pour cette contrée, et le Danemark n'était exondé que depuis un temps relativement assez court lorsque l'homme prit possession du sol. A l'autre extrémité de l'Europe, à Mugem, en Portugal, les observations très précises de M. Cartailhac ont montré que l'espèce humaine habitait les bords du Tage avant le dernier soulèvement qui a donné à ce littoral son relief définitif.

On ne connaît pas l'homme des Kjœkkenmœddings du Danemark. Ceux de Mugem au contraire ont livré de nombreux squelettes. L'étude détaillée qu'en a faite M. de Paula complète la courte note que j'avais publiée à ce sujet et confirme les conclusions que j'avais tirées d'un premier examen. Les habitants primitifs des côtes portugaises appartenaient à deux races distinctes, mais vivant ensemble dans une même tribu. Les brachycéphales paraissent se rattacher à ceux de la sépulture d'Orroui, si bien étudiés par Broca. Les dolichocéphales (indice 71,11 à 75,56) sont sensiblement plus nombreux et forment une race nouvelle

très intéressante, la *race de Mugem*. Par ses formes crâniennes et ses fémurs à pilastres, elle se rapproche de la race de Cro-Magnon, dont elle s'éloigne au contraire par sa face allongée et sa petite taille ($1^m,53$ à $1^m,63$ au plus).

A l'époque dont je parle, les industries étaient aussi rudimentaires en Portugal qu'en Danemark. L'homme, quoique chasseur et pêcheur, se nourrissait surtout de la chair des mollusques, dont les coquilles accumulées constituent la plus grande masse des Kjœkkenmœddings. La pierre était très grossièrement taillée. En Danemark, le chien seul vivait à côté de l'homme ; en Portugal, il n'était pas encore domestiqué, car M. Cartailhac s'est assuré que les os mêlés aux autres *débris de cuisine* n'ont pas été rongés. Ce fait semblerait indiquer que le nord et le midi de l'Europe ont été abordés dans ce temps reculé par deux populations distinctes, peut-être même par deux races différentes, dont une seule avait commencé à résoudre le grand problème de la domestication des animaux.

M. Cartailhac a montré que l'industrie caractéristique des Kjœkkenmœddings se retrouve sur une foule de points en Europe et qu'elle ne disparaît que progressivement par suite de l'introduction des arts néolithiques. Il est ainsi conduit à admettre avec M. Morlot qu'une période spéciale d'une durée indéterminée s'est probablement intercalée entre les temps quaternaires et ceux de la *pierre polie*. On peut, ce me semble, être plus affirmatif et plus explicite.

Les faits constatés à Mugem par M. Cartailhac attestent que cette époque remonte tout au moins jusqu'à la fin des temps quaternaires et même un peu au-delà. D'autre part, elle se fond pour ainsi dire dans l'époque néolithique. Elle embrasse donc toute une période répondant à cet *hiatus* dont quelques archéologues éminents admettent encore l'existence. Or, pendant cette période nous voyons se montrer en Europe des races distinctes des races quaternaires. C'est un anneau de plus ajouté à la chaîne des populations. En outre, ces races, par leurs industries rudimentaires, prolongent jusque dans l'époque géologique actuelle les temps paléolithiques, que l'on croyait finir avec l'époque précédente.

A ces divers titres, la période dont il s'agit me semble mériter d'être regardée comme un *âge* distinct, que je nommerai l'*âge du chien*, afin de rappeler le moment où arriva en Europe ce premier animal domestique, devenu notre fidèle compagnon.

A peine est-il besoin de dire que M. de Paula a retrouvé dans les sépultures néolithiques du Portugal les deux types plus ou moins purs, plus ou moins métissés, des Kjœkkenmœddings de Mugem. Ce fait était facile à prévoir. Mais je dois ajouter que les caractères des têtes osseuses retirées de cet ossuaire concordent pleinement avec les caractères extérieurs de l'un des types basques dont j'ai signalé la présence sur plusieurs points entre Cambo et Bayonne, et que Lartet appelait les *Basques à tête de lièvre*.

XIV. — Après les hommes des Kjœkkenmœddings paraissent ceux qui



FIG. 118. — Crâne du long-barrow de Rodmarton, vu de profil. (D'après Thurnam.)

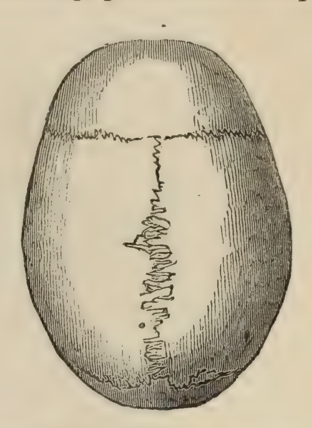


FIG. 119. — Crâne du long-barrow de Rodmarton, *norma verticalis*. (D'après Thurnam.)

polissaient la pierre. Ici encore nous rencontrons des types bien différents les uns des autres et nous les voyons se montrer dans des conditions qui ne permettent pas de croire soit à une invasion unique, soit à des invasions multiples, mais simultanées.

En Allemagne, en Pologne, dans les *long-barrows* d'Angleterre, les constructeurs de dolmens sont généralement dolichocéphales (fig. 118 et 119); ils sont brachycéphales dans la Lozère. Les hommes de Sclaigneaux, en Belgique, se rattachent aussi à ce dernier type, qui, du reste, se présente très souvent juxtaposé au premier dans des proportions variables. J'ai pu constater aussi que deux races très distinctes avaient contribué à former l'ossuaire du célèbre dolmen de Borreby, en Danemark. L'une d'elles, que l'on a bien à tort rapprochée parfois de celle du Néanderthal, était caractérisée par sa tête franchement

brachycéphale, par sa haute taille et son ossature grossière (fig. 120 et 121); l'autre, par sa tête mésaticéphale, sa petite taille et la finesse de ses os (fig. 122 et 123). Si mes souvenirs et mes notes, malheureusement incomplètes, ne me trompent, cette dernière aurait de grands

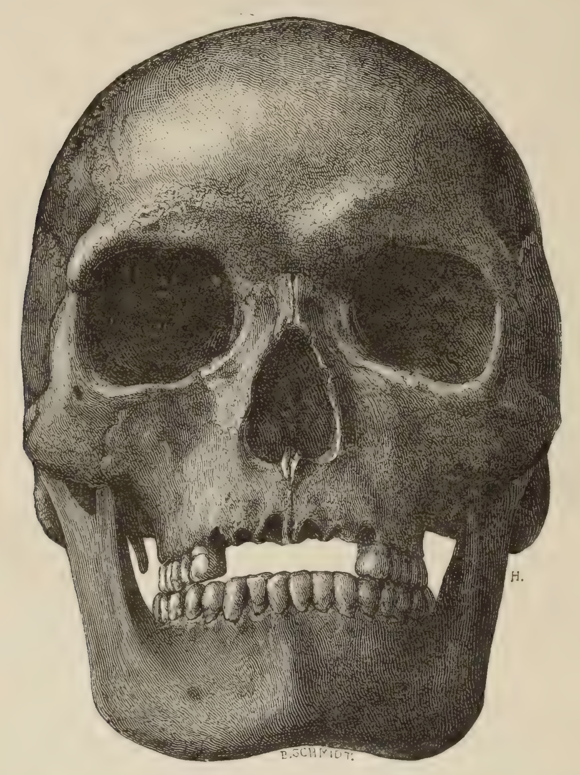


Fig. 120. — Crâne de Borreby, type grossier brachycéphale, vu de face. (D'après une photographie.)

rapports avec les hommes néolithiques du Petit-Morin. Ces différences, entre les squelettes retirés d'une même sépulture, ont été attribuées par quelques anthropologistes au mélange des sexes. Mais l'étude des bassins m'a permis de constater qu'il s'agit bien ici de deux races.

Les hommes quaternaires ont été regardés par quelques auteurs comme des *autochtones*, c'est-à-dire comme ayant pris naissance sur place. J'examinerai plus loin cette question d'une manière générale et montrerai ce qu'ont de peu fondé les théories autochtonistes. Mais je dois faire observer dès à présent que personne n'a songé à en faire

l'application aux populations néolithiques. Tout le monde reconnaît que celles-ci sont venues de loin et ont apporté avec elles des industries, jusque-là inconnues sur les bords de la Vézère ou de la Lesse, et un état social nouveau.

On ne peut guère supposer que les hommes de la pierre polie aient colonisé l'Europe en une seule fois. Les différences ethniques qui les



Fig. 121. — Crâne de Borreby, type grossier brachycéphale, vu de profil. (D'après une photographie.)

distinguent sont par trop en opposition avec cette hypothèse. Leurs invasions ont dû être multiples et plus ou moins espacées dans le temps. Mais il est bien difficile de juger de leur succession et d'établir une chronologie relative faisant suite à celle des temps antérieurs. Nous ne pouvons plus ici rattacher, comme précédemment, l'apparition chez nous de divers groupes humains à l'existence ou à l'extinction d'espèces animales contemporaines ; car, depuis les débuts de l'époque actuelle, la faune n'a pas changé et nous manquons de points de repère. Toutefois l'industrie de la domestication fournit encore ici quelques indica-

tions et peut conduire à de nouvelles recherches d'un véritable intérêt.

En Danemark, les premiers constructeurs de dolmens n'avaient probablement que bien peu d'animaux domestiques. Steenstrup a même soutenu que, semblables en cela aux hommes des Kjœkkenmœddings, ils n'avaient connu que le chien. Worsaae, en combattant cette opinion

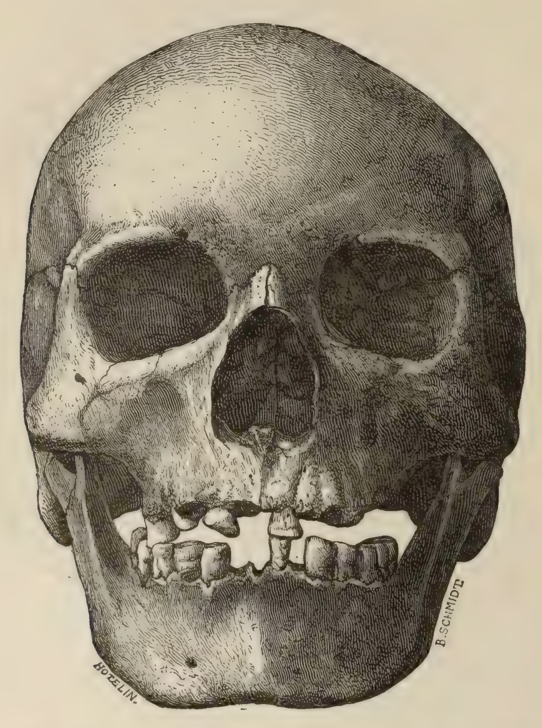


Fig. 122. — Crâne de Borreby, type fin mésaticéphale, vu de face. (D'après une photographie.)

extrême, a parlé vaguement de quelques instruments fabriqués avec les os d'animaux domestiques, mais n'a signalé que le cheval comme ayant laissé un certain nombre de dents dans les dolmens néolithiques du Danemark. Au contraire, dès que le bronze se montre, même en quantité très faible comme à Kallundborg, on trouve, associés aux constructions mégalithiques, des ossements de bœuf, de mouton, de chèvre, etc. De ces faits, il est peut-être permis de conclure que les premières tribus arrivées en Danemark avec la pierre polie ignoraient l'art d'élever des bestiaux ou ne le pratiquaient guère. On sait qu'il en est tout autrement dans le

reste de l'Europe. Ce contraste à propos d'une industrie aussi importante pourrait indiquer deux émigrations distinctes, dont l'une aurait quitté la mère patrie avant que l'art de la domestication eut acquis tout son développement et aurait par conséquent précédé les autres.

Quant à ces dernières, elles ont toutes des industries presque identiques au fond et accusant à bien peu près le même état social. Toutefois des différences secondaires dans la forme des instruments ou des



FIG. 123. — Crâne de Borreby, type fin mésaticéphale, vue de profil. (D'après une photographie.)

armes, dans la nature des matériaux mis en œuvre, etc., permettent parfois de caractériser des groupes distincts. Quand ces groupes sont juxtaposés, comme dans le nord de l'Europe, où les archéologies laponne et scandinave présentent un contraste incontestable, on ne saurait guère admettre que les populations aient eu le même point de départ et aient atteint au même moment le terme de leurs voyages. Ainsi, sans pouvoir encore reconnaître dans quel ordre se sont suivies les colonies néolithiques, sans pouvoir même en préciser le nombre, nous savons qu'elles n'ont pas été simultanées.

Aux immigrations qui introduisirent chez nous la pierre polie et les animaux domestiques, succédèrent celles qui firent connaître les métaux, le cuivre d'abord, au moins dans certaines contrées ; puis le bronze, et enfin le fer. Pacifiques ou guerriers, ces initiateurs se sont succédé encore à de longs intervalles et présentent aussi des différences ethniques, qui les distinguent le plus souvent de leurs prédécesseurs. Dès que le bronze se montre dans les *round-barrows*, les brachycéphales se mêlent aux dolichocéphales des *long-barrows*, se multiplient rapidement et finissent par occuper seuls les sépultures (fig. 124 et 125).

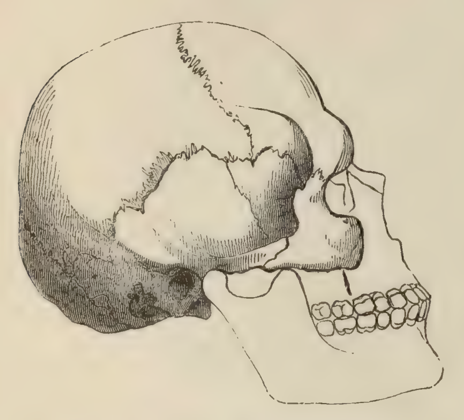


Fig. 124. — Crâne du round-barrow de Stonehenge, vu de profil. (D'après Thurnam.)

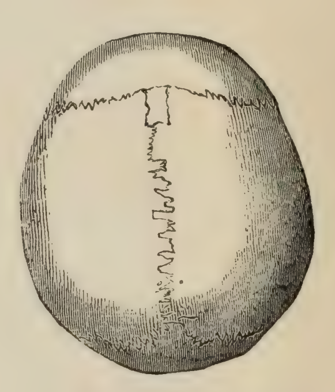


Fig. 125. — Crâne du round-barrow de Stonehenge, *norma verticalis*. (D'après Thurnam.)

A ces invasions préhistoriques succèdent celles dont la légende et l'histoire ont gardé le souvenir vague ou précis ; et je n'ai pas besoin de rappeler qu'elles n'ont été ni continues ni composées des mêmes éléments anthropologiques.

Ainsi, depuis les temps tertiaires jusqu'à nos jours, l'Europe apparaît comme une sorte d'estuaire recevant d'âge en âge et par intermittences des espèces de *raz-de-marée*, qui poussent et accumulent dans cette partie du monde des flots humains d'origines et de races diverses. Là ces races se sont juxtaposées, mêlées ou fusionnées, et nous en sommes les descendants.

XV. — L'Amérique nous est bien moins connue que l'Europe. Pourtant les traces laissées par l'homme de Lagoa-Santa dans un grand nombre

de tribus modernes et l'examen des têtes osseuses provenant des deux moitiés du nouveau continent permettent déjà de reconnaître que son histoire est la même que celle de nos contrées occidentales. Là aussi, la race des Pampas avait précédé, peut-être de plusieurs siècles, celle de Lagoa-Santa ; là aussi, des races essentiellement différentes sont venues successivement s'ajouter au fond primitif remontant aux temps quaternaires ; et, sur tout le continent, les types se sont plus ou moins mêlés, enchevêtrés et fondus.

Ce qui s'est passé en Europe et en Amérique a dû s'accomplir partout. Malheureusement, nous ne connaissons pas encore l'homme ou les hommes fossiles d'Asie et d'Afrique. Nous pouvons donc juger seulement par analogie du mode de peuplement primitif de ces deux parties du monde. Mais du moins l'étude des populations actuelles permet de reconnaître qu'elles sont devenues ce qu'elles sont à la suite d'événements qui, dans leur ensemble, ont dû ressembler à ce que nous avons constaté ailleurs.

XVI. — Nous ne pouvons encore exprimer en années les temps qui correspondent aux époques dont nous venons d'indiquer la succession. Un savant aventureux, Adhémar, avait cru trouver dans la précession des équinoxes la cause qui aurait fait passer les hémisphères de notre globe par des périodes alternantes de chaleur et de froid, dont il pensait pouvoir calculer la durée. Mais sa théorie n'a pas été acceptée par les astronomes, et Leverrier entre autres la repoussait absolument.

Les époques géologiques échappent donc jusqu'à présent à toute appréciation. En est-il de même de l'époque actuelle, et pouvons-nous au moins évaluer approximativement le nombre d'années qui nous sépare de ses débuts? Diverses tentatives ont été faites pour répondre à cette question. Je les ai discutées ailleurs avec quelque détail : il suffit ici d'indiquer d'une manière générale la méthode suivie et les résultats qu'elle a donnés.

Tout phénomène naturel permanent, produisant des effets qui s'ajoutent les uns aux autres, qui peuvent être mesurés et qui fournissent des points de repère, est en réalité une sorte de *chronomètre* dont l'étude conduit directement à l'évaluation dont il s'agit. Mais les nombres ainsi obtenus n'ont de valeur que si le phénomène observé satisfait à certaines conditions de régularité ou de compensation, et si les points de repère ne laissent place à aucune incertitude. Or, jusqu'ici ces con-

ditions n'ont pas été remplies. Aussi ne saurait-on s'arrêter aux résultats des calculs reposant sur l'étude des marais tourbeux, des atterrissements des lacs, des cônes de déjection, etc.

M. Forel, renonçant à l'emploi de la méthode directe, a eu recours à une voie détournée pour obtenir une première approximation pouvant être regardée comme à l'abri de toute critique. Il a été imité par M. Arcelin. Tous deux ont employé la *règle de fausse position*, qui permet de déterminer soit un maximum soit un minimum, que le résultat vrai ne peut dépasser ni même atteindre. M. Forel a voulu déterminer depuis combien de temps *au plus* a commencé le remplissage du lac Léman, et il est arrivé au chiffre de 100 000 ans. M. Arcelin a cherché depuis combien de temps *au moins* ont commencé à se déposer les couches alluviales de la Saône actuelle; il a trouvé 6 750 ans seulement. La différence entre ces deux résultats est, comme on le voit, énorme. Mais, pour des raisons qu'il serait trop long de reproduire ici, le premier doit être regardé comme étant de beaucoup trop fort, le second comme de beaucoup trop faible. En somme, il est permis de conclure à peu près avec certitude que, pour l'Europe, la période géologique actuelle remonte à bien moins de 100 000 ans et à bien plus de 7 000 ou 8 000.

L'Amérique du Nord a aussi ses chronomètres, à l'aide desquels on a cherché l'âge de notre époque. On s'est adressé d'abord au delta du Mississipi; et Lyell, trompé par des observations inexactes, en a singulièrement exagéré l'étendue et l'ancienneté. Le beau travail de MM. Humpheis et Abbott a corrigé ces erreurs. Le géologue anglais a été bien mieux inspiré lorsqu'il a pris le Niagara pour sujet de ses études. Ce fleuve présente en effet le phénomène qui se prête le mieux aux recherches dont il s'agit. Sa chute recule constamment de l'Ontario vers l'Érié. Des mesures prises à diverses époques ont permis de reconnaître l'étendue annuelle moyenne de ce recul, qui a dû commencer dès que la contrée a eu acquis son relief actuel. Il est donc facile de calculer le temps qui s'est écoulé depuis le moment où la chute a commencé à s'éloigner du lac Ontario, et ce calcul a donné à Lyell 36 960 ans.

Le règne animal à son tour a fourni les éléments d'une évaluation qui concorde assez bien avec la précédente. Agassiz a reconnu sur certaines côtes de la Floride quatre enceintes concentriques, qui ont été

successivement élevées par les polypes marins. Il croit pouvoir conclure de ses observations que la construction d'une de ces espèces de digues exige environ 8 000 ans. La plus ancienne, datant de l'époque à laquelle la Floride a été exondée, remonterait donc à 32 000 ans.

Tous ces nombres laissent encore bien des incertitudes. Pourtant, dirai-je avec M. Forel, il y a là quelque chose de plus que des *dates géologiques*. Aussi ne saurais-je trop appeler l'attention des géologues, des archéologues, sur les recherches de cette nature. Peut-être leurs efforts réunis jetteront-ils un jour inattendu sur ces curieux problèmes.

CHAPITRE V.

Origine géographique de l'espèce humaine.

I.—On a vu plus haut que, dès l'époque quaternaire, l'espèce humaine occupait, au moins par places, les quatre grandes parties du monde. Nous pouvons affirmer en outre qu'elle a aujourd'hui des représentants sur la surface entière du globe, sauf peut-être dans ces terres australes que nous avons à peine entrevues. A part quelques îlots, quelques déserts, dont il n'y a évidemment pas à tenir compte, il n'est pas de terre qui ne soit plus ou moins peuplée. Ces populations échelonnées dans le temps et dans l'espace sont-elles nées sur les lieux mêmes où nous les montrent d'une part la paléontologie et d'autre part les plus anciennes histoires et les récits des premiers voyageurs ? Sont-elles *autochtones ?* Ou bien l'espèce humaine, partie d'un ou de plusieurs points, a-t-elle irradié de manière à envahir peu à peu son domaine actuel ?

Pour répondre à ces questions, il faut encore demander des renseignements aux plantes aussi bien qu'aux animaux. Mais ici la physiologie, la morphologie, qui jusqu'à présent nous ont servi de guide, ne sauraient nous apporter aucun enseignement. C'est aux sciences qui s'occupent de la répartition des êtres vivants, c'est à la géographie botanique et zoologique qu'il faut s'adresser, en se rappelant toujours que, pas plus sur ce nouveau terrain que sur celui que nous avons déjà exploré, l'homme ne saurait échapper aux lois qui régissent le reste de l'empire organique.

II. — La théorie de l'autochtonisme compte moins de partisans qu'on ne serait d'abord tenté de le croire. Bien souvent le mot d'*autochtones* est employé pour désigner les premiers habitants d'une contrée, sans que l'écrivain les regarde pour cela comme étant vraiment les *enfants du sol.* Toutefois, les polygénistes paraissent attribuer des lieux d'origine différents à chacune des *espèces humaines* dont ils admettent l'existence ; et par conséquent, le nombre de ces lieux varie avec celui

des espèces reconnues par chaque écrivain. D'ailleurs, ils n'appuient leur manière de voir d'aucun argument spécial, et l'autochtonisme semble être pour eux seulement une conséquence du polygénisme. Le livre du docteur Knox montre fort bien à quelles conclusions singulières peut conduire cette manière de raisonner.

Agassiz est, je crois, le seul qui ait tenté de donner à cette doctrine une base scientifique en rattachant l'origine des populations humaines à celle des autres êtres organisés. L'éminent naturaliste s'est fait *a priori* une idée toute personnelle de ce que l'on appelle les *centres de création* et que j'aime mieux nommer les *centres d'apparition*. Pour lui, ces centres ont quelque chose d'absolu. Chacun d'eux a produit ses végétaux, ses animaux, ses hommes et a imprimé son cachet sur tous ces êtres. Partant de cette donnée fondamentale et en vertu de quelques autres considérations qu'il serait trop long d'exposer, il a partagé la surface entière du globe en neuf grandes régions ou *royaumes*, savoir : le royaume polynésien, le royaume australien, le royaume malais ou indien, le royaume hottentot, le royaume africain, le royaume européen, le royaume mongol ou asiatique, le royaume américain et le royaume arctique. Ces royaumes se divisent eux-mêmes en provinces. Agassiz n'a pas dit d'une manière explicite où s'arrête cette répartition ; mais on pourrait conclure de divers passages de son travail qu'il la poussait aussi loin que possible.

Je ne saurais reproduire ici la réfutation détaillée que j'ai faite ailleurs de la théorie d'Agassiz. Je me borne à présenter quelques observations suffisantes pour faire comprendre ce que cette conception générale a de contraire aux faits les mieux avérés.

Constatons d'abord qu'une contrée, centre d'apparition pour un groupe animal ou végétal, peut fort bien ne pas l'être pour d'autres groupes. La Nouvelle-Hollande, avec ses marsupiaux, est un centre des plus caractérisés au point de vue mammalogique ; la Nouvelle-Zélande, avec ses gigantesques brévipennes, qui remplaçaient ici les mammifères, présente le même caractère au point de vue ornithologique (fig. 124). Mais Lacordaire a montré que, lorsqu'il s'agit des insectes, ces deux contrées se groupent avec la Nouvelle-Calédonie pour former un centre d'apparition unique. Il est presque inutile de faire remarquer que ce fait est en contradiction absolue avec la notion fondamentale admise par Agassiz.

Les rapports forcés que ce savant déclare exister entre les faunes, les flores et les populations humaines d'un même centre, ne sont pas

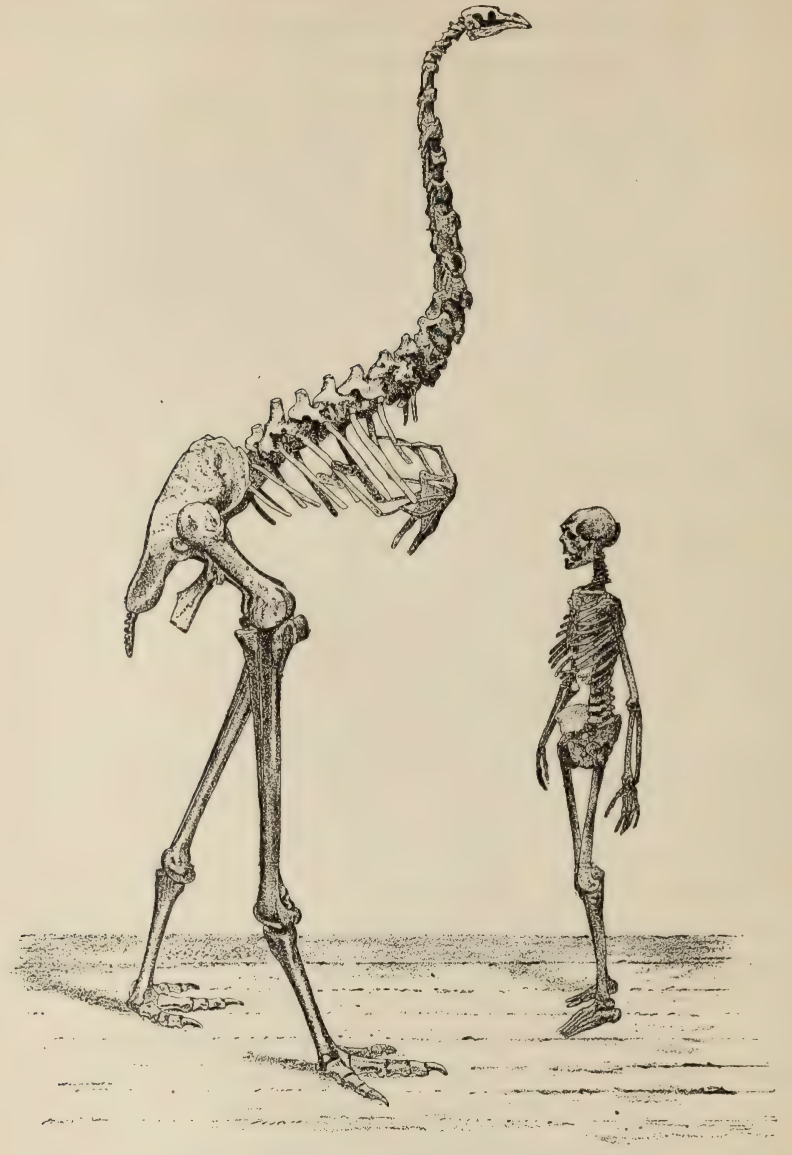


Fig. 124. — Squelette de Moa et de Maori (Haast).

davantage justifiés par l'observation. Il suffit de dire que sa théorie l'a conduit à regarder comme caractérisant son *royaume arctique* une

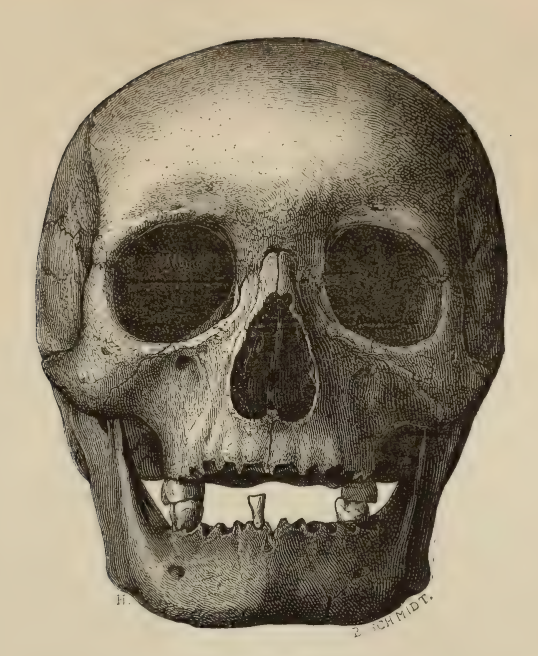


Fig. 125. — Crâne de Lapon, vu de face. (D'après une photographie. C. M.)



Fig. 126. — Crâne de Lapon, vu de profil. (D'après une photographie. C. M.)

seule et même race comprenant toutes les populations boréales, les Lapons comme les Esquimaux. Or, les premiers sont au nombre des populations les plus brachycéphales (fig. 125, 126 et 127), les seconds comptent parmi les plus dolichocéphales (fig. 128, 129 et 130). En outre, les Samoyèdes se rappellent encore leur origine méridionale, et les Tchuktchis sont des Allophyles, qui se distinguent de toutes les populations voisines par des caractères tranchés. On voit que peu de concep-

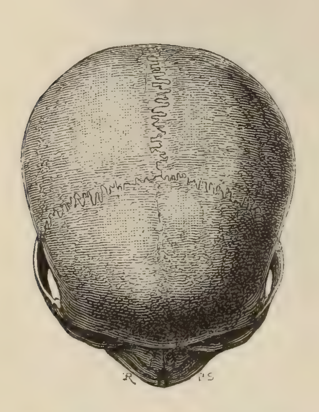


Fig. 127. — Crâne de Lapon, *norma verticalis.* (D'après une photographie.)



Fig. 128. — Crâne d'Esquimau, *norma verticalis.* (D'après une photographie.)

tions hypothétiques se sont trouvées en contradiction avec la réalité d'une manière plus complète que celle d'Agassiz.

III. — C'est avec un véritable sentiment de regret que je signale les défaillances scientifiques d'un savant illustre que j'ai aimé pour son caractère autant que je l'admirais pour ses travaux. Mais, il faut bien le reconnaître, dans tout ce qu'il a écrit sur le sujet qui nous occupe, Agassiz s'est laissé singulièrement entraîner par ses préoccupations théoriques. En particulier, il a oublié tous les faits généraux constatés par les zoologistes et les botanistes les plus éminents qui se sont occupés de la distribution géographique des êtres, depuis Buffon jusqu'à Alph. de Candolle. Ces faits généraux ou *lois* sont les mêmes dans les deux Règnes et l'homme ne saurait leur échapper. Sans entrer dans des détails qui m'entraîneraient trop loin, je me borne à rappeler celles de ces lois qui s'appliquent plus particulièrement à la question actuelle.

Même après les longues périodes qui se sont écoulées depuis leur apparition première et ont étendu leur aire d'habitat, pas une seule plante phanérogame, pas une seule espèce animale n'est vraiment cosmopolite ; et pourtant, toutes ont eu des siècles pour agrandir leur domaine. Attribuer à l'espèce humaine un cosmopolitisme *initial*, serait faire d'elle une exception unique, dans un ordre de faits communs à



FIG 129. — Crâne d'Esquimau, vu de face.

tous les autres êtres organisés ; et j'ai dit plus haut ce qu'il faut penser de toute théorie conduisant à une pareille conséquence.

La conclusion précédente s'impose aux polygénistes eux-mêmes ; car, ce qui est vrai des *espèces* l'est également des *genres* chez les animaux et les végétaux. Aucun d'eux n'a de représentants sur la terre entière. Or, pour tant que l'on ait quelquefois multiplié les prétendues *espèces d'hommes*, pas un anthropologiste quelque peu naturaliste n'a songé à les répartir dans des genres distincts. Admettre que le *genre humain* eût pu être cosmopolite serait donc encore faire de lui une exception unique.

Il y a plus ; à mesure que l'organisme se perfectionne et s'élève, chez les végétaux aussi bien que chez les animaux, l'aire d'habitat se restreint de plus en plus pour les *genres* aussi bien que pour les *espèces*. Ce *cantonnement progressif* a même quelque chose de très frappant. Laissons de côté les végétaux, les animaux inférieurs et ne tenons compte que des mammifères. Chez ces derniers, en passant des dauphins et des rorquals aux gibbons, aux orangs, aux gorilles, aux chimpanzés,



FIG. 130. -- Crâne d'Esquimau, vu de profil.

on voit l'aire d'habitat, d'abord fort étendue, se resserrer, si bien que les derniers sont, comme on sait, confinés dans quelques provinces de l'Asie et de l'Afrique.

Or par son corps, l'homme est essentiellement un mammifère. A ne tenir compte que de son organisme, il est incontestablement le plus élevé, le plus perfectionné de la classe ; et, comme je viens de le dire, pour ceux mêmes qui admettent le plus d'*espèces humaines*, il n'existe qu'un *genre humain*. Donc, encore une fois, à moins de vouloir faire de ce *genre* une exception unique, les polygénistes eux-mêmes ne

sauraient lui attribuer un lieu d'origine plus étendu que l'aire occupée par chacun des genres d'anthropomorphes.

A plus forte raison cette conclusion s'applique-t-elle à l'*espèce humaine,* dont l'*unité* a été, je pense, démontrée dans les pages précédentes.

A l'appui de ces conclusions nous pouvons invoquer une autre considération tirée de la nature des *centres d'apparition*. Presque tous sont caractérisés par des types spéciaux et souvent par quelques espèces exceptionnelles, constituant autant de genres, autant de *types aberrants*. Or quelle espèce mammalogique est plus exceptionnelle, plus aberrante que l'espèce humaine ? Tout indique qu'elle a été le *trait caractéristique* du *centre d'apparition* où elle s'est montrée pour la première fois. Y eût-il même plusieurs *espèces* d'*hommes* et un *genre humain*, ce genre, pour rester fidèle aux lois de la géographie zoologique, n'aurait pu que *caractériser* un *centre* spécial.

En somme, de l'ensemble des faits dont j'indique à peine les principaux, il résulte que l'espèce humaine n'a pu prendre naissance que sur un seul point du globe et que son aire d'apparition a été peut-être aussi peu étendue que le sont de nos jours les aires d'habitat des espèces simiennes les plus élevées.

IV. — Où peut-on placer avec le plus de vraisemblance le centre privilégié qui vit naître le futur dominateur de ce monde? On a voulu d'ordinaire le chercher dans les régions intertropicales ; et, pour rendre l'hypothèse plus plausible, on est allé jusqu'à supposer l'existence passée d'un continent aujourd'hui submergé, situé exactement sous l'équateur, au sud de l'Asie actuelle et que l'on a nommé la *Lémurie*. Là seulement, a-t-on dit, l'homme, encore enfant, a pu vivre et se propager. Là, il n'avait besoin ni de vêtements ni d'abri ; là il trouvait sans cesse sous sa main les fruits, les racines qui furent sa première nourriture ; là il put attendre que le temps, en développant son intelligence et par suite ses industries, l'eût mis à même d'affronter et de vaincre les obstacles que des régions plus froides et moins fertiles auraient opposé à sa propagation et même à son existence.

En raisonnant ainsi, on méconnaissait une foule de faits anthropologiques, on oubliait l'ancienneté de l'homme et les révolutions du globe. Les données empruntées à ces deux ordres de faits sont en désaccord avec l'opinion que je viens d'indiquer et conduisent à des conclusions

fort différentes. Ces conclusions varient d'ailleurs selon que l'on s'en tient à ce qui existe aujourd'hui, ou bien que l'on remonte aux époques géologiques passées.

L'étude des populations actuelles et de leurs langues conduirait à placer le berceau de l'espèce humaine en Asie, non loin du grand massif central de ce continent et dans le voisinage de la région où prennent naissance tous les principaux fleuves qui le sillonnent au nord, à l'est et au sud. Les trois types physiques fondamentaux humains, le Blanc, le Jaune et le Noir, sont représentés autour de ce massif par des populations tantôt pures, tantôt métissées à des degrés très divers (carte I). Au nord, au nord-est, au sud-est sont répandues des populations jaunes, dont le type est plus ou moins altéré par le mélange avec les Blancs allophyles bien plus souvent que je ne pouvais le marquer sur cette carte destinée à indiquer seulement les faits généraux. A l'ouest, le même type s'est croisé sur de larges espaces avec les Blancs aryans ou sémites. Les Aryans au sud et au sud-ouest, les Sémites au delà dans la même direction, complètent la ceinture. Les Noirs, partout rompus, dispersés et le plus souvent métissés de Jaunes, plus rarement de Blancs, ont laissé leurs traces, sur un large espace, au sud sur le continent, et aussi dans les îles bengalaises, les archipels malais et jusqu'au Japon.

Les trois types linguistiques, ainsi qu'une foule de langues dérivées qui les relient l'un à l'autre, sont représentés dans les mêmes régions (carte I). A l'ouest, au nord-ouest, au nord, au nord-est, à l'est règnent les langues agglutinatives; au sud-est, les langues monosyllabiques. Le domaine des langues à flexion commence au sud-ouest et forme au sud de l'Himalaya une bande dont la position suffirait presque pour indiquer qu'elle est le résultat d'une conquête. Le centre lui-même est occupé par des peuples jaunes, peut-être métissés de Blancs allophyles, au moins sur quelques points, et qui parlent des langues agglutinatives au nord, des langues monosyllabiques au sud.

Aucune autre partie du monde ne présente rien de pareil. Si on laisse de côté les migrations modernes et celles que raconte l'histoire, on voit les types physiques occuper partout ailleurs de vastes aires continues, où chacun d'eux conserve sa pureté tout en se mêlant sur ses frontières avec ses voisins. La distribution des types linguistiques nous montre le même tableau. De ces faits on pourrait conclure que les uns

et les autres ont pris naissance là où nous les trouvons encore juxtaposés.

Il est, en effet, bien difficile de supposer qu'après s'être constituées dans les contrées les plus diverses et les plus éloignées, après s'y être créé un langage, un certain nombre de races humaines soient revenues sur leurs pas pour se grouper autour d'un même point relativement peu étendu. L'histoire des langues et la manière dont elles s'altèrent et se modifient en s'éloignant de cette région centrale, sont d'ailleurs en contradiction absolue avec l'hypothèse des migrations régressives. Ce qui s'est passé pour la race aryane, dont nous connaissons le moins mal l'histoire, a d'ailleurs dû se produire pour toutes les autres. Ainsi tout concourt à faire admettre que les vieilles populations ont pris naissance dans le voisinage du grand massif asiatique et ont ensuite irradié en tout sens, emportant chacune avec elle la forme de langage qu'elle avait atteinte.

A ne tenir compte que du présent, on pourrait donc être conduit à penser que notre espèce s'est montrée d'abord dans cette région; qu'elle s'y est multipliée; qu'elle y a séjourné assez longtemps pour que les types fondamentaux physique et linguistique eussent pris naissance; et que, de là seulement, sont parties les colonies qui ont peuplé le globe. Mais en plaçant notre premier berceau dans l'Asie centrale, on laisserait sans explication bien des faits révélés par les études préhistoriques. On ne comprendrait guère comment, à l'époque quaternaire, on voit arriver ensemble en Europe des animaux jusque-là tertiaires en Sibérie et les tribus humaines qui leur font la chasse; comment, à la même époque, le globe jusque-là presque désert semble se peupler en entier tout à coup, etc. Il faut donc chercher ailleurs notre *centre d'apparition.*

Les résultats auxquels sont arrivés les paléontologistes botanistes et zoologistes ont jeté un jour tout nouveau sur ce problème, en permettant de reporter bien plus au nord nos origines géographiques. Aux temps tertiaires, le Spitzberg jouissait d'un climat tout au moins tempéré, fort analogue à celui de la Californie habitée de nos jours par quelques-unes des tribus humaines les moins développées, les moins industrieuses. A cette époque, le renne, le mammouth et son compagnon le *rhinoceros tichorhinus* habitaient la Sibérie. L'homme, même à ses débuts, a donc pu vivre dans ces régions aujourd'hui glacées.

Comme les *Diggers* des montagnes Rocheuses il y aurait trouvé, pour se nourrir, des fruits sauvages, des baies, des graines, des racines, en attendant que son intelligence, rapidement éveillée, l'eût mis à même d'atteindre le poisson et le gibier. Nous verrons tout à l'heure que cette hypothèse d'une origine boréale concorde avec tous les faits connus de l'histoire primitive de l'homme et permet seule de les coordonner. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est à elle qu'il faut, je crois, se rattacher.

J'ai depuis bien longtemps exprimé cette pensée dans mon enseignement et dans quelques-uns de mes livres ; c'est à l'histoire des mammifères fossiles que j'empruntais la plupart de mes arguments. La paléontologie botanique est venue depuis lors m'en apporter de nouveaux, et j'ai vu avec un plaisir facile à comprendre un de ses représentants les plus autorisés, M. de Saporta, arriver de son côté à des conclusions fort semblables aux miennes. Cet accord entre deux hommes engagés dans des études si différentes et travaillant à l'insu l'un de l'autre, me semble témoigner hautement en faveur de la manière de voir qui leur est commune.

Rien, du reste, soit dans le présent, soit dans le passé, n'autorise à chercher la patrie première de l'homme dans les régions intertropicales. L'existence de la *Lémurie* est une hypothèse absolument gratuite et qui ne rendrait compte ni du fait capital que j'ai cherché à mettre en relief dans la carte ci-jointe, ni de ceux que nous ont appris la paléontologie humaine et les études sur le passé préhistorique des populations. Tout, au contraire, nous ramène à l'Asie et vers les régions que je viens d'indiquer.

CHAPITRE VI.

Peuplement du globe.

I. — L'espèce humaine, primitivement cantonnée dans un centre d'apparition unique et peu étendu, situé vers le nord de l'Asie, est aujourd'hui partout. Elle s'est donc répandue de proche en proche, en marchant en tout sens. Le *peuplement du globe par migrations* est la conséquence forcée des faits précédemment exposés. Les polygénistes, les partisans de l'autochtonisme ne pouvaient accepter cette conclusion. Aussi ont-ils nié ces migrations. Sans apporter d'ailleurs des preuves à l'appui de leurs dires, ils les ont déclarées *impossibles* et ont invoqué cette prétendue impossibilité, admise par eux *à priori*, comme un argument en faveur de leurs hypothèses. Heureusement, chaque jour les faits viennent répondre comme d'eux-mêmes à des assertions qui m'ont toujours surpris, et qui sont en contradiction absolue avec les découvertes modernes.

II. — Sans doute, le souvenir des premières migrations remontant au-delà de deux époques géologiques, n'a pu arriver jusqu'à nous; sans doute, les découvertes matérielles faites jusqu'à ce jour ne permettent pas encore de suivre pas à pas les premiers pionniers du vieux monde. Pourtant, l'ensemble des études préhistoriques commence à jeter quelque jour, même sur ce passé si lointain; et, en rattachant les résultats de cet ordre de recherches aux faits que je viens de rappeler, il est possible de former sur les débuts de l'espèce humaine, sur ses premiers voyages, quelques conjectures au moins plausibles, que je me bornerai à résumer en peu de mots.

Il n'y a aujourd'hui rien de trop hardi à admettre que l'homme a apparu dans le nord de l'Asie à un moment encore indéterminé de l'époque tertiaire. Là, selon toute apparence, il dut d'abord s'en tenir à une nourriture à peu près exclusivement végétale; et je viens de dire ce qui autorise à penser qu'elle ne lui manqua pas. Puis il se développa

peu à peu et en vint à attaquer les plus grands mammifères, le renne, le mammouth, le rhinocéros que nous savons avoir habité alors ces régions.

Or, tout peuple chasseur a besoin de vastes espaces ; l'histoire de nos Peaux-Rouges est là pour l'attester. Les tribus primitives durent agrandir rapidement leur aire d'habitat. Par cela même, elles rencontrèrent des milieux différents ; et, peut-être, dès cette époque, le type originel commun commença-t-il à s'altérer par places. Les instincts migrateurs, surexcités par le genre de vie, se manifestèrent d'ailleurs de bonne heure. De hardis pionniers, prenant l'avance sur leurs frères, durent irradier en divers sens.

Quelques-unes de ces familles aventureuses arrivèrent jusque dans les contrées méridionales et occidentales de ce qui devait devenir l'Europe. Elles étaient très clairsemées, et ce n'est que par des hasards bien heureux que nous avons rencontré leurs traces. Mais, quelque rares que soient celles-ci, elles suffisent pour nous renseigner sur l'étendue de ces migrations tertiaires, pour faire comprendre ce qui a dû se passer dans d'autres directions que celles qui conduisent de l'Asie boréale aux environs de Monte-Aperto, de Castenedolo ou du Puy-Courny. Il est évidemment impossible d'admettre que la Lombardie et le Cantal aient seuls reçu à cette époque quelques-uns des colons qui, les premiers, peuplèrent les solitudes du vieux monde. Ce qui s'est passé en Italie et en France n'a pu que se passer ailleurs.

Bien que les faits d'observation puissent seuls nous renseigner avec certitude à cet égard, il est permis d'admettre que, très probablement, bon nombre de ces voyageurs se répandirent en Asie et en atteignirent les contrées centrales et méridionales.

D'autres aussi gagnèrent peut-être l'Amérique et ont pu être les ancêtres directs des Esquimaux, rattachés par Nordenskiöld aux premiers occupants du sol américain. On voit que pour entrer dans les idées que l'illustre voyageur a émises, relativement à l'ancienneté de la race esquimale, il n'est nullement nécessaire d'admettre un centre d'apparition spécial pour cette race. Sans même supposer l'existence passée de la continuité des deux continents, les hommes tertiaires ont bien pu faire ce que font les riverains actuels du détroit de Behring, qui vont chaque jour d'Asie en Amérique et réciproquement. Mais ce n'est là encore qu'une hypothèse ne reposant sur aucune observation

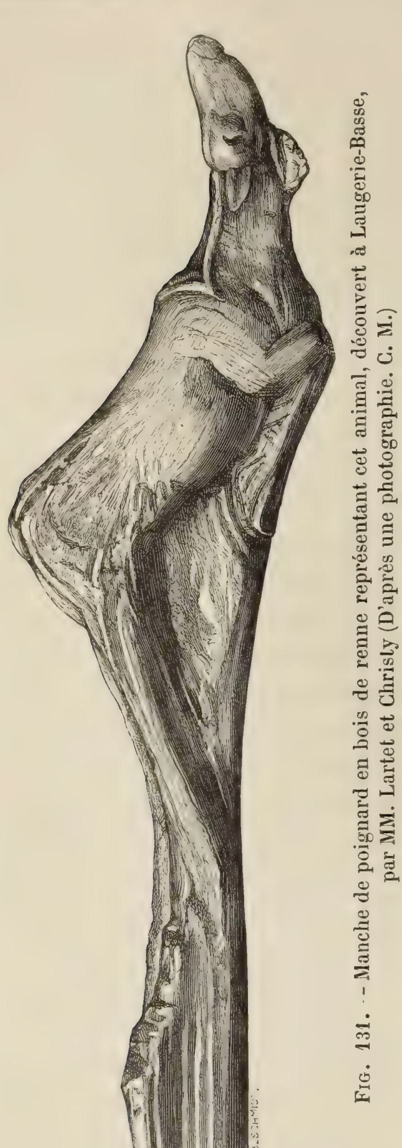
directe, et je la mentionne seulement pour rendre hommage à la haute autorité du savant qui a placé les Esquimaux au rang des plus anciennes races.

Quand vinrent les froids glaciaires, la végétation s'appauvrit et s'arrêta dans le nord de l'Asie. Les herbivores gagnèrent des contrées plus chaudes, qui seules pouvaient les nourrir. Les tribus, restées jusque-là dans la première patrie de l'espèce, durent émigrer en masse, à la fois pour trouver un climat plus doux et pour ne pas perdre de vue leur gibier habituel. Marchant surtout vers le soleil, elles rencontrèrent le massif central et ses dépendances. Elles s'arrêtèrent longtemps dans ces contrées; elles y virent l'aurore des temps qui ont succédé à l'époque glaciaire; elles s'y mêlèrent ou se juxtaposèrent à celles de leurs sœurs qui les avaient précédées. Au cœur et tout autour de ce grand massif, les conditions d'existence étaient loin d'être les mêmes. Le milieu fit son œuvre; et cette région devint ainsi, non pas le *centre d'apparition de l'espèce,* mais le *centre de formation*, ou de *caractérisation des types ethniques fondamentaux* de l'époque actuelle.

Il eût été d'ailleurs étrange que les émigrants chassés par le froid prissent tous la même direction. Il s'en trouva qui gagnèrent l'Amérique, et qui descendirent jusqu'au Brésil, jusqu'aux pampas. Nous savons que d'autres atteignirent la presqu'île gangétique, la Syrie, etc., et c'est bien probablement une branche de ce dernier courant qui pénétra en Afrique et envoya des éclaboussures jusqu'au Cap. Enfin un certain nombre de tribus tournèrent leurs pas vers le sud-ouest, guidées par les grands pachydermes et les ruminants qu'elles étaient habituées à chasser et envahirent l'Europe tout entière.

L'hypothèse que je fais ici d'une grande émigration des tribus primitives déterminée par le froid de l'époque glaciaire peut seule, ce me semble, rendre compte d'un fait qui a dû frapper tous les anthropologistes. A en juger par ce que nous savons, la majeure partie du globe était déserte ou tout au moins n'avait que de très rares habitants jusqu'à la fin des temps tertiaires. A l'époque quaternaire, nous trouvons l'homme partout. Cette apparition relativement brusque s'explique aisément par la dispersion d'une population préexistante, dont un certain nombre de groupes une fois en marche ont poussé en tout sens droit devant eux comme affolés par un grand danger. On comprend ainsi comment les émigrants sont allés jusqn'à l'extrémité des

continents ; comment ils arrivèrent en France avec le mammouth, le rhinocéros et le renne ; comment, chez nous, bien des contrées, désertes jusque-là, se trouvèrent peuplées avec une rapidité relative.


Fig. 131. — Manche de poignard en bois de renne représentant cet animal, découvert à Laugerie-Basse, par MM. Lartet et Christy (D'après une photographie. C. M.)

A ce moment, l'*espèce humaine* avait déjà traversé, au moins en partie, une époque géologique ; elle assistait à une grande évolution climatologique de notre globe ; pour atteindre aux points extrêmes de leurs voyages, ses tribus dispersées avaient à accomplir d'immenses trajets ; encore à l'état le plus franchement sauvages, elles ne se défendaient que bien imparfaitement contre les actions de milieu. Sous l'empire de pareilles conditions d'existence, elles n'avaient pu que se différencier et donner naissance à des *races*. Les découvertes faites dans les deux mondes attestent qu'il en a bien été ainsi.

Ces antiques migrations n'ont pas été simultanées. La superposition des types humains dans nos couches alluviales, leurs rapports de coexistence avec certaines espèces de mammifères, ne peuvent laisser de doute à cet égard ; et ce fait n'a rien que de naturel. Sans doute les tribus nord-asiatiques ne reculèrent pas en même temps devant le froid qui les envahissait. En outre, le point de départ et les routes suivies n'ont pu être les mêmes pour toutes. Quoi qu'il en soit, on sait que les tribus quaternaires européennes sont arrivées l'une après l'autre, à des intervalles

de temps indéterminés, mais parfois fort longs, sur les points où nous découvrons leurs restes. L'étude des faunes mammalogiques conduit à des conclusions analogues pour les deux races humaines fossiles dont on a reconnu l'existence en Amérique.

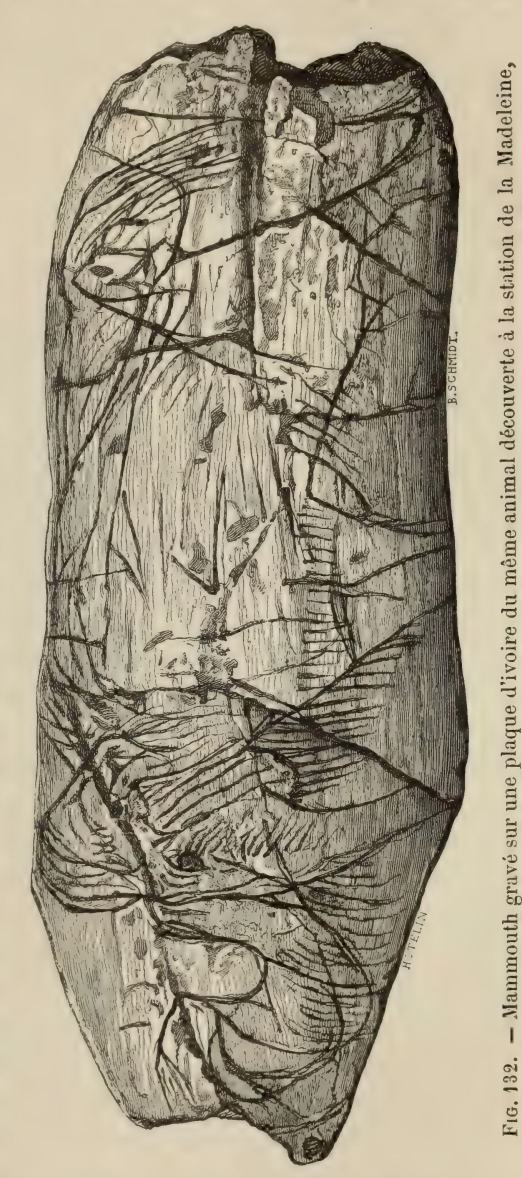


Fig. 132. — Mammouth gravé sur une plaque d'ivoire du même animal découverte à la station de la Madeleine, en 1864, en présence de MM. Lartet et de Verneuil. (D'après une photographie. C. M.)

Les hommes quaternaires européens représentaient sans doute les tribus chasseresses restées fidèles aussi longtemps que possible au sol natal et aux habitudes inspirées par la faune et la flore locales. Ils venaient directement du nord de l'Asie ; ils avaient émigré à la suite de leur gibier habituel ; et, le trouvant toujours à leur portée, ils n'avaient guère souffert. Arrivés dans leur nouvelle patrie, ils purent, tout en conservant leur genre de vie, tout en restant exclusivement chasseurs, obéir dans une certaine mesure à cet instinct du progrès qui est un des plus nobles attributs de notre espèce. S'ils continuèrent à tailler la pierre, ils surent néanmoins améliorer leurs outils, leurs armes ; et quelques-unes de leurs peuplades eurent des artistes dont les œuvres sont au-dessus de tout ce qu'ont produit les autres populations sau-

vages. Nous avons déjà vu qu'ils avaient représenté le renne avec une remarquable vérité (fig. 60). Ils surent aussi le sculpter (fig. 131). Grâce à eux encore, nous avons une idée exacte de ce qu'était de son vivant le mammouth, dont les cadavres conservés dans les glaces de la Sibérie permettent en revanche de reconnaître l'exactitude de leurs gravures (fig. 132).

Mais, sans doute, comme je viens de le dire, d'autres tribus, parties du même point avant le grand refroidissement, s'étaient dirigées plus directement au sud, gagnant le cœur de l'Asie. Celles-ci avaient perdu de vue les animaux qui avaient jusque-là pourvu à leur nourriture ; elles en avaient rencontré d'autres ; et, parmi ces espèces sauvages, il s'en était trouvé que leurs instincts prédisposaient à subir l'empire de l'homme. Les émigrants surent en profiter. A une époque qu'il est encore impossible de déterminer, mais qui répond à coup sûr au moins à une partie des temps quaternaires européens, qui peut-être remonte plus haut, ils domestiquèrent le chacal d'abord, dont ils firent le chien, que l'on rencontre seul dans les Kjœkkenmœddings danois et qui, depuis lors, a accompagné l'homme toujours et partout. Puis, poursuivant cette œuvre, qui pouvait seule permettre la formation des grandes sociétés humaines, ils s'assujettirent la chèvre, le bœuf, le mouton, etc., qui nourrirent les constructeurs des dolmens et des cités lacustres.

En traversant par bien des routes diverses le continent asiatique, les hommes de cette époque n'avaient pas seulement domestiqué des animaux. Ils avaient, en outre, découvert les céréales ; ils apprirent à les cultiver. Essentiellement pasteurs, à demi cultivateurs, ils jouirent d'une sécurité presque toujours inconnue aux chasseurs ; ils purent réfléchir et développer leurs industries. C'est alors qu'ils perfectionnèrent leur outillage et polirent leurs haches. Sous l'empire des conditions d'existence nouvelles que leur faisaient le sol, le climat et leur genre de vie, eux aussi se modifièrent et acquirent des caractères propres. Un jour, forts des ressources qui assuraient leur existence et leur permettaient de se grouper en nombre plus considérable, ils se mirent en marche, bien probablement à la suite de guerres et d'événements analogues à ceux qui se sont passés dans ces mêmes régions aux temps historiques. Sans doute, cette fois encore ils émigrèrent en divers sens ; mais un certain nombre de tribus suivit le cours du soleil et arriva en Europe. Aujourd'hui encore, les ossements d'animaux et

les graines, que nous trouvons dans les cités lacustres ou dans les dolmens, attestent l'origine étrangère des hommes néolithiques et nous renseignent sur une des grandes étapes où s'étaient arrêtés ceux de nos pères, qui apportèrent jusqu'aux dernières limites occidentales du continent les éléments premiers de toute civilisation, la culture du sol et les animaux domestiques.

Quand il s'agit des hommes vraiment néolithiques, deux faits méritent surtout d'appeler l'attention, savoir : la diversité des races que



Fig. 133. — Anta ou dolmen de Paredes, près d'Evora. (M. Cartailhac.)

nous avons constatée et l'uniformité fondamentale de leur état social. D'une extrémité à l'autre de l'Europe, qu'ils soient brachycéphales ou dolichocéphales, ils élèvent également des dolmens (fig. 133), ils savent tous polir leurs haches et certains outils (fig. 134). Lorsqu'ils taillent la pierre, c'est avec la même merveilleuse habileté. Si les Danois sont justement fiers de leurs poignards en silex à manche guilloché, les Portugais peuvent montrer sans craindre la comparaison leurs grandes pointes de lance (fig. 135), leurs scies étroites et longues (fig. 136), les unes et les autres façonnées d'abord à larges éclats et si finement, si régulièrement retouchées; leurs grattoirs (fig. 137); leurs flèches, tantôt fabriquées par un procédé analogue (fig. 138), tantôt travaillées en entier à petits coups et portant en arrière de longues barbelures dentelées jusqu'à l'extrémité (fig. 139 et 140). En outre et surtout, ces nouveaux venus ont tous des animaux domestiques. Lors même que le Danemark

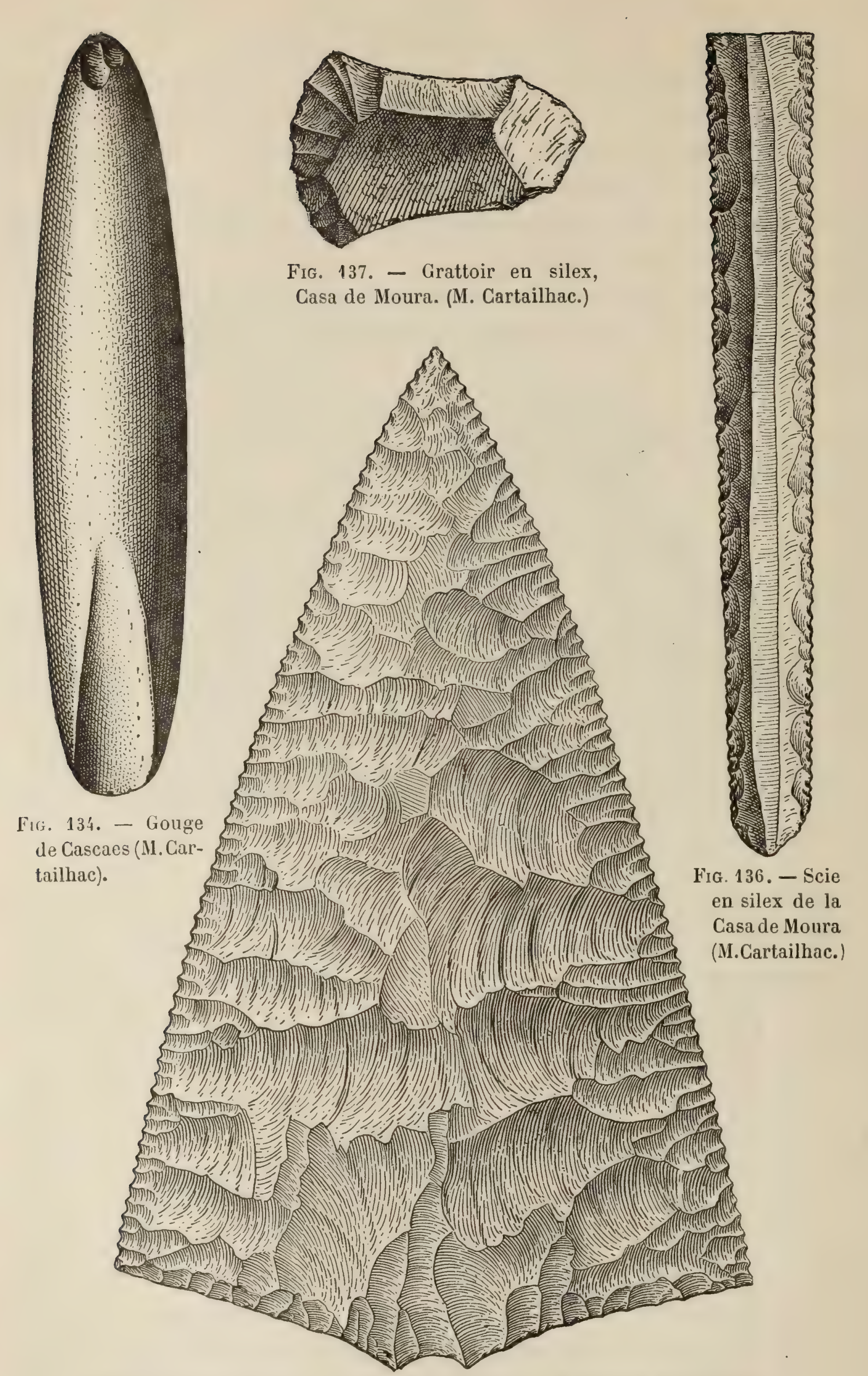


Fig. 137. — Grattoir en silex, Casa de Moura. (M. Cartailhac.)

Fig. 134. — Gouge de Cascaes (M. Cartailhac).

Fig. 136. — Scie en silex de la Casa de Moura (M. Cartailhac.)

Fig. 135. — Pointe de lance en silex de la Casa de Moura. (M. Cartailhac.)

présenterait sous ce dernier rapport l'exception remarquable admise par Steenstrup et Morlot, le fait général n'en serait pas infirmé.

Les deux faits essentiels que je viens de rappeler s'expliquent facilement en admettant que, pendant nos temps quaternaires, il s'était formé en Asie un centre de civilisation relative, assez étendu pour englober des populations de races différentes restées plus ou moins isolées les unes des autres, mais reliées par un même degré de culture. C'est exactement le spectacle que présente aujourd'hui l'Europe, dont tous les peuples sont unis par une civilisation commune, quels que soient leurs éléments ethniques.

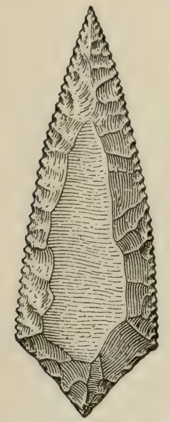


Fig. 138. — Pointe de flèche en silex de la Casa de Moura. (M. Cartailhac.)



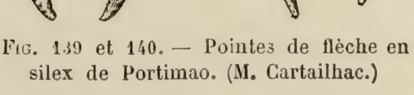


Fig. 139 et 140. — Pointes de flèche en silex de Portimao. (M. Cartailhac.)

Lorsque ces races, ces populations de la vieille Asie atteignirent nos régions occidentales, les choses se passèrent, ainsi que l'a dit justement M. de Mortillet, exactement comme à l'époque où les Européens envahirent l'Amérique. Qu'ils fussent Espagnols ou Français, Portugais ou Anglais, tous arrivaient avec le fer, la poudre et le cheval, se faisaient une place dans le Nouveau Monde et se partageaient le sol. Ainsi ont fait les immigrants néolithiques, partis d'un centre, unique au point de vue social, mais multiple au point de vue ethnique.

Or, lorsqu'un centre de cette nature se constitue au milieu de peuples sauvages, il reste toujours sur ses frontières, et à plus forte raison au-delà, de nombreuses tribus rebelles au progrès et qui conservent leur barbarie primitive. Ce qui existait au Pérou, quand les Européens attei-

gnirent cette contrée, fait aisément comprendre ce qu'a dû être l'Asie à l'époque dont nous parlons. Autour des peuples qui polissaient leurs haches et élevaient des troupeaux, il en était d'autres, tout au moins dans la direction du couchant, qui gardaient les industries rudimentaires des temps passés et dont un certain nombre n'avait pas même le chien. Lorsque les premiers s'ébranlèrent pour gagner l'Europe, ils ne purent que refouler et chasser devant eux les seconds. Sans doute, les choses se passèrent alors comme elles ont fait dans notre moyen âge; et c'est de contre-coup en contre-coup que des tribus, ne connaissant encore que la pierre taillée, arrivèrent avant les hommes néolithiques sur nos côtes occidentales, où elles accumulèrent les Kjœkkenmœddings pendant l'âge du chien.

L'existence en Asie d'une ancienne époque de la pierre polie, contemporaine au moins d'une partie de nos temps quaternaires, n'est pas une simple hypothèse. C'est la conséquence forcée de faits bien constatés et universellement acceptés. Les tribus néolithiques sont arrivées chez nous avec toutes leurs industries; et, comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas à la porte de l'Europe qu'elles ont pu les inventer, ce n'est pas là qu'elles auraient trouvé le blé. Il y a là une donnée dont il faut évidemment tenir compte dans les questions d'antiquité relative et de synchronisme. Aussi, aurai-je à revenir plus tard sur ce sujet.

Peut-être quelques-uns de mes lecteurs n'accepteront-ils pas d'emblée le court tableau que je viens de tracer des premières migrations, et n'y verront d'abord que le produit d'une imagination trop aventureuse. Un peu de réflexion suffira, j'espère, pour modifier cette première impression. Dans les lignes qui précèdent, je n'ai fait, en réalité, que résumer, en les coordonnant, les résultats les plus généraux des découvertes modernes; et d'ailleurs, ces mouvements des plus vieilles tribus humaines n'ont, en réalité, rien d'étrange. En somme, tout s'est passé, dans ces anciens jours, à peu près comme au temps où des invasions successives amenaient dans l'Europe du moyen âge des hordes barbares de toutes races, venant, elles aussi, de l'Asie. Pour comprendre, pour interpréter bien des faits recueillis en fouillant nos terrains d'alluvion et nos cavernes, il suffit de demander des renseignements à l'histoire classique elle-même.

III. — Laissons de côté, si l'on veut, les voyages qui ont dû s'accomplir aux époques tertiaire et quaternaire, et dont nous pouvons juger



MIGRATIONS
INDONÉSIENNES, POLYN
ET MÉLANÉSIENN
PAR
A. DE QUATREFAGE
Migrations Mélanésiennes
Kiou Siou
Formose
LUÇON
ILES PHILIPPINES (E)
Mindanao
BORNEO
Gigolo
Célèbes
Bourou
Flores
Timor
Sumbawa
Is Mariannes (E)
I. Guam
Is Pelew
Iles Carolines
Is Hogoleu
Pouynipet
Is Radack
Tropique du Cancer
Iles Sandwich
Hawai
I. Tarawa
Is Gilbert King's Mill
Nle GUINÉE
Nle Irlande
Nle Bretagne
Iles Salomon
Is Sta Cruz
Arch. de la Louisiade
Pt Essington
TERRE D'ARNHEM
Pen. York
I. du St Esprit
Nles Hébrides
Nle Calédonie (F)
Is Loyalty
Is Fidji (A)
Waïtapu
I. Nukunono
I. Wallis
Is Samoa
Savaï
I. Niue
Is Tonga (Is des Amis)
I. Penrhyn
I. Roggewen
Is Nouka Hiva (Marquises (F))
I. Nouka Hiva
I. Fatou Hiva
I. Raiatea
I. Taïti
Archipel Taïti (Is de la Société (F))
Is Tuamotou ou des Is Basses
I. Armstrong
I. Rarotonga
Is Manaia
Archipel Toubouaï
I. Rimatara
I. Rapa
Is Manga reva
Tropique du
AUSTRALIE
AUSTRALIE OCCIDle
AUSTRALIE MÉRIDle
QUEENSLAND
Nle GALLES DU SUD
VICTORIA
Tasmanie
I. du Nord
ZÉLANDE



seulement par induction. Toujours est-il qu'il est impossible de nier ceux des hommes qui ont apporté en Europe, avec la pierre polie, les animaux et les végétaux de l'Asie. La migration se montre donc chez nous à l'aube même de l'époque géologique actuelle ; et, à mesure que l'on se rapproche des temps modernes, on la retrouve à peu près partout, tout autant dans les plus vieilles histoires que dans les légendes de l'ancien et du nouveau monde. En somme, plus nos connaissances s'étendent et se précisent, plus le rôle joué par elle nous apparaît comme ayant été universel et grand.

Je ne saurais aborder en ce moment l'exposé des détails propres à justifier cette appréciation générale. Ils trouveront naturellement leur place dans les divers volumes de cette collection et j'en indiquerai quelques-uns dans la seconde partie de cette *Introduction*. Il me suffit ici de rappeler l'éclatant démenti donné aux théories autochtonistes par l'histoire aujourd'hui bien connue des Polynésiens. Certes, s'il était une population que l'on pût, *a priori*, déclarer *fille du sol*, c'étaient bien ces tribus, isolées dans les déserts liquides du Pacifique, ayant un type physique que l'on ne connaissait pas encore ailleurs, une langue, des mœurs, des croyances que l'on a cru longtemps sans analogie avec celles de tous les autres peuples. Et pourtant, on sait comment le beau travail de Hale, que j'ai pu confirmer et développer grâce à de nouveaux documents, a mis hors de doute l'origine indonésienne des Polynésiens et le peuplement, par migration volontaire ou accidentelle, de la Nouvelle-Zélande comme des Sandwich, de Rapa comme des Tongas.

Dans la seconde partie de ce livre, je donnerai quelques détails sur ce curieux mouvement d'expansion. Ici, je me borne à mettre sous les yeux du lecteur la carte où j'ai résumé les principales données recueillies sur ce sujet (carte II).

Un résultat curieux des dernières études sur cette question a été de montrer que les Polynésiens n'avaient été ni les premiers ni les seuls à aborder quelques-unes des îles les plus écartées de l'Océanie. A la Nouvelle-Zélande, ces hardis et habiles navigateurs avaient été précédés par d'autres hommes auxquels on ne saurait appliquer aujourd'hui ces épithètes et qui n'en avaient pas moins franchi à peu près les mêmes étendues de mer. Les Nègres mélanésiens avaient précédé les Maoris dans ce grand archipel du Sud. Ils ont atteint bien d'autres points et sont

arrivés, d'un côté jusqu'à l'île de Pâques, de l'autre côté jusqu'en Californie (carte II).

Ces faits, au premier abord si étranges, s'expliquent pourtant sans trop de peine. Les habitants des archipels malais, familiarisés avec la mer et habitués à trouver toujours quelque terre après une navigation de peu de durée, devaient compter sur des hasards de même nature, quand ils lançaient leurs pirogues en pleine mer. Leur hardiesse tenait sans doute en partie à leur ignorance. Plus d'un, à coup sûr, s'est perdu en route ; mais d'autres ont réussi et ont été les premiers colons. Puis sont venus les imprévus de la navigation : la rencontre des courants marins ou aériens, les coups de vent, les tempêtes, qui emportaient les pionniers en divers sens et tantôt les égaraient, tantôt les déposaient sur quelque îlot jusque-là désert. Les récits des voyageurs signalent une foule de faits de ce genre et font comprendre que la *dissémination accidentelle* a dû jouer, dans le peuplement de l'Océanie, un rôle peut-être aussi important que la *migration volontaire*. C'est à la première de ces causes que je rapporterais volontiers les voyages lointains des Mélanésiens dans l'est et le sud. Mais peut-être leur extension au nord et au nord-est doit-elle être attribuée à la seconde.

Au reste, même sur un simple canot de pêche, comme celui de Kadou, deux pêcheurs peuvent franchir, en mer, de vastes espaces bien plus aisément que deux chasseurs sur terre. En fait, nous avons battu en tout sens l'océan Pacifique. Bien probablement, nous en connaissons à peu près, non seulement toutes les îles, mais jusqu'aux moindres îlots ; et que de contrées nous échappent encore en Asie, en Afrique et en Amérique ! C'est qu'au cœur des continents les difficultés se multiplient et grandissent ; c'est qu'ici le voyageur n'a pas à lutter contre la nature seule ; c'est qu'il y rencontre des populations humaines et que l'homme est pour l'homme le plus grand des obstacles. Mais, en dépit de tout ce qui semble devoir l'arrêter, on sait bien qu'il a su accomplir de grandes migrations par terre ; on sait que des nations entières ont changé de patrie, traversant fleuves, montagnes et déserts, se frayant un passage à travers d'autres races ou les renversant les unes sur les autres. L'histoire classique nous l'a appris depuis longtemps ; et, au siècle dernier, l'émigration des Kalmoucks du Volga, de nos jours celle des Pahouins, semblent être venues exprès pour mon-

trer comment la puissance d'expansion peut se réveiller, d'un jour à l'autre, chez les races barbares ou sauvages.

Nier la possibilité du peuplement du globe *par migration*, c'est donc se mettre en contradiction flagrante avec les faits, et les polygénistes doivent renoncer à un argument que l'ignorance seule a pu suggérer à nos prédécesseurs. Les monogénistes au contraire peuvent répéter avec certitude comme étant l'expression de la vérité, ces paroles de Lyell : « En supposant que le genre humain disparût en entier, à l'exception d'une seule famille, fût-elle placée sur l'ancien ou sur le nouveau continent, en Australie ou sur quelque îlot madréporique de l'océan Pacifique, nous pouvons être certains que ses descendants finiraient, dans le cours des âges, par envahir la terre entière, alors même qu'ils n'atteindraient pas un degré de civilisation plus élevé que les Esquimaux ou les insulaires de la mer du Sud. »

IV. — Tout tend à faire penser que pendant la période quaternaire la totalité des régions boréales devint inhabitable. L'homme dut abandonner, pendant bien des siècles, la terre qui fut son berceau. Il y est revenu après le grand hiver géologique ; mais les tribus qui accomplirent cette nouvelle prise de possession n'étaient plus les *filles du sol*. A partir des dernières migrations qui accompagnèrent vers des régions plus douces les rennes, les éléphants, les rhinocéros, il n'y eut plus d'*autochtones* sur le globe et aujourd'hui la terre entière n'est peuplée que par les descendants des premiers colons dont j'ai essayé d'esquisser l'histoire.

CHAPITRE VII.

Acclimatation de l'espèce humaine.

I. — Le cantonnement primitif de l'espèce humaine, son cosmopolitisme actuel, les migrations qui seules ont pu la conduire de son centre d'apparition à tous les points qu'elle occupe aujourd'hui, ont eu pour conséquence nécessaire de soumettre l'homme à l'action des milieux les plus divers et les plus différents. Pour pouvoir vivre et se multiplier partout, du pôle jusqu'à l'équateur, il a fallu qu'il se pliât aux conditions d'existence les plus opposées. En d'autres termes, le peuplement du globe n'a pu s'effectuer que par suite de l'*acclimatation* de l'espèce humaine, là où nous rencontrons ses représentants.

La plupart des polygénistes ont nié la possibilité de cette acclimatation. En revanche, quelques monogénistes l'ont regardée comme pouvant s'opérer à peu près d'emblée partout et toujours. Il y a, dans ces deux opinions extrêmes, une part d'erreur et d'exagération tenant à ce qu'on ne s'est pas rendu compte de la nature et des conditions de l'acclimatation, et aussi de ce que l'on n'a pas étudié suffisamment les phénomènes qui l'accompagnent.

II.—Toute colonisation est une conquête faite par un certain nombre d'individus sur une terre à laquelle ils étaient restés jusque-là étrangers. Or, toute conquête suppose une lutte, entraîne des sacrifices. Ici, la bataille se livre entre l'homme et le milieu nouveau dans lequel il vient se placer. Pour que le premier puisse vivre et prospérer, pour que ses fils puissent continuer l'œuvre commencée, il est nécessaire qu'il y ait harmonie entre les organismes humains et les conditions d'existence nouvelles. Il est bien rare, il n'arrive à peu près jamais que cette harmonie existe dès le début. Presque partout la lutte est inévitable ; elle est d'autant plus rude et plus longue qu'il y a un désaccord plus marqué entre les deux éléments d'où dépend la solution du problème, savoir : la constitution physiologique des immigrants et les conditions

que leur impose le milieu dont ils viennent affronter l'influence.

La lutte pour l'acclimatation peut être assez violente pour tuer un nombre plus ou moins considérable de colons. Il y a dans ce cas *sacrifices d'individus*. Elle peut aussi les laisser vivre tout en les affaiblissant et l'action délétère du milieu ne se révèle alors que dans la mortalité plus grande des enfants, c'est-à-dire qu'il y a dans les cas de cette nature *sacrifices de générations*. Mais, trop souvent on constate les deux phénomènes; et ils peuvent être assez développés pour masquer les résultats réels, amenés tôt ou tard par la persévérance et l'intelligente application des armes dont l'homme dispose pour modifier et dompter la nature, par la *faculté d'adaptation au milieu*, dont sont doués à des degrés divers tous les êtres organisés.

III. — L'histoire des plantes et des animaux jette ici, comme si souvent ailleurs, un jour assuré sur celle de l'homme. Lorsque Tessier sema du blé de printemps en automne, il changea les conditions d'existence de la plante et lui fit subir une véritable acclimatation. Or, dès la première année, chaque grain produisit une tige de belle venue; mais une faible partie seulement de ces tiges amena ses grains à maturité. Dans cette expérience, *les individus* avaient tous été épargnés, tandis qu'un certain nombre de *générations* avaient été sacrifiées. Mais ces pertes diminuèrent dès la seconde année; et, lors des troisièmes semailles, le froment de printemps s'était entièrement plié au nouveau genre de vie imposé par l'expérimentateur; si bien que chaque grain de froment produisit une tige chargée de graines fécondes.

Si les renseignements qui m'ont été donnés sont exacts, il en serait des Européens émigrés en Australie à peu près comme du blé de printemps semé en automne. Eux-mêmes semblent ne pas souffrir de ce changement; leur fécondité ne diminue pas et paraît même s'accroître. Mais la mortalité des enfants est beaucoup plus grande que dans la mère-patrie. Comme les graines de la première semaille, ces fils d'individus en apparence bien portants, périssent en grand nombre avant d'avoir pris leur entier développement. Toutefois, l'accommodation au milieu nouveau se fait ici plus rapidement que dans l'expérience de Tessier; car la seconde génération est presque toujours parfaitement acclimatée.

Voici, chez les animaux, d'autres expériences faites plus en grand et dont les résultats sont plus significatifs. Lorsque les Européens cherchèrent à introduire nos oies sur le plateau de Bogota, les pontes furent

d'abord très rares, la plupart des œufs n'éclosaient pas, la moitié des rares oisillons obtenus mouraient dès le premier mois. Il y avait donc à la fois diminution de fécondité chez les adultes, perte de très nombreux individus et de générations. L'acclimatation semblait être impossible. Pourtant, lors du voyage de Roulin, elle était à peu près complète. A Cuzco, nos poules ont présenté des faits tout pareils et l'espèce n'en est pas moins aussi prospère aujourd'hui dans cette région que chez nous.

Ce sont ces faits et quelques autres de même nature qui m'ont permis de prévoir la future acclimatation des Français en Algérie, à une époque où les médecins, les généraux, les anthropologistes semblaient s'être donné le mot pour la déclarer irréalisable. Au début de l'occupation, la mortalité était très grande dans l'armée et chez les colons ; elle était effrayante chez les enfants. Mais la fécondité n'avait pas été atteinte et les morts étaient moins nombreuses que chez les oies de Bogota. Ces oiseaux avaient fini par se mettre en harmonie avec le milieu américain ; je n'hésitai pas à conclure d'eux à l'homme et à dire qu'il en serait de même pour les races françaises immigrées en Algérie. On sait combien les faits m'ont donné raison, beaucoup plus vite même que je n'aurais osé l'espérer.

IV. — Sur certains points du globe, que nous avons pourtant trouvés très peuplés, l'acclimatation des Européens semble avoir marché moins rapidement que celle des animaux, bien que la lutte ait été, au début, à peu près aussi meurtrière pour les uns que pour les autres. On a cru voir dans ce fait une objection à opposer à la doctrine de l'acclimatation de notre espèce ; mais cette conclusion repose sur une erreur facile à combattre.

Ceux qui portent ce jugement comptent *par années* le temps écoulé depuis l'introduction simultanée de nos colons et de leurs animaux domestiques. Or, il est évident qu'il faut ici compter *par générations*. Toutes les expériences faites par les tératologistes et les observations de Coste sur la transformation des truites blanches en truites saumonées ou réciproquement, ont bien montré que le milieu manifeste surtout son action pendant la période du développement embryonnaire. C'est du père aux fils et de ceux-ci aux petits-fils que se transmettent les modifications aboutissant au résultat final. Or, d'une année à l'autre, la poule, l'oie peuvent se reproduire ; l'homme ne se marie guère en

moyenne avant vingt-cinq ans. Le temps nécessaire pour familiariser les organismes avec de nouvelles conditions d'existence, également dangereuses pour ces oiseaux et pour l'espèce humaine, ne peut par conséquent être le même. Par exemple, il ne s'est pas écoulé quatre siècles depuis notre arrivée au golfe du Mexique, un des points où l'on a maintes fois déclaré que l'Européen ne saurait s'acclimater. Par conséquent, vingt générations humaines au plus ont pu se succéder dans ces îles. Nos oiseaux de basse-cour comptent, au contraire, deux ou trois cents générations. Il est évident qu'ils doivent avoir, au point de vue de l'acclimatation, une avance énorme sur l'Européen.

V. — Nos Antilles sont loin d'ailleurs de mériter la réputation qu'ont cherché à leur faire les écrivains que je combats en ce moment. S'ils sont arrivés à des conclusions désolantes, s'ils ont cru pouvoir affirmer que jamais les races européennes ne pourront vivre et prospérer dans ces îles, c'est qu'ils n'ont pas regardé d'assez près aux phénomènes dont elles sont le siège.

Il est un signe certain auquel on peut reconnaître les progrès accomplis par l'adaptation d'une race à un milieu nouveau. Tant que le chiffre des décès annuels l'emporte sur celui des naissances, cette race n'est pas acclimatée ; dès que le chiffre des naissances l'emporte sur celui des décès, elle l'est.

En partant de ce principe dont la vérité est évidente, en s'appuyant sur la statistique et en comparant la natalité à la mortalité, on a cru prouver que le Français n'avait pu encore se faire au climat de la Guadeloupe, de la Martinique... En effet, si l'on prend *l'ensemble de la population* sans tenir compte de l'origine étrangère ou créole des individus, on trouve que le nombre des décès l'emporte sur celui des naissances. Ce résultat peut paraître concluant au premier abord. Il semble justifier les anthropologistes qui regardent l'immigration comme empêchant seule la dépopulation de ces colonies, parce qu'elle comble constamment les vides causés par ce terrible milieu. Il n'en est pourtant pas ainsi.

Les statistiques générales, embrassant la totalité des individus, confondent, en réalité, deux sortes de populations très différentes et qu'il faudrait examiner à part. Si l'immigration récente accroît le nombre des habitants, elle alimente aussi la mortalité. Les nouveaux venus, au début de la bataille, payent nécessairement un tribut auquel échappent,

au moins en partie, les habitants héritiers d'un nombre plus ou moins considérable de générations. C'est ce que mettent hors de doute pour les animaux et les plantes, les faits rappelés plus haut; c'est ce que l'histoire de l'acclimatation en Algérie a tout récemment mis en évidence pour l'homme et ce que savent d'ailleurs fort bien, sans être anthropologistes, tous les vieux créoles de nos Antilles ; car, chez eux, les familles sont aussi nombreuses, aussi prospères qu'elles le sont chez nous-mêmes. Pour ces familles, l'acclimatation est évidemment un fait accompli. L'excédent de mortalité ne peut donc être attribué qu'à la population récemment immigrée.

En confondant ces deux groupes, en ne recherchant pas à quelle époque remonte l'immigration des colons actuels et de leurs ascendants, les statisticiens ont commis une grave erreur de méthode qui devait inévitablement les conduire à des résultats erronés.

Les statistiques que je critique en ce moment ont un autre défaut aussi grave que le précédent. Elles considèrent en bloc la Guadeloupe ou la Martinique, sans tenir compte des différences que peuvent présenter, au point de vue qui nous occupe, les diverses localités. Ici encore, elles confondent des choses absolument distinctes et, par conséquent, aboutissent à des conclusions fausses.

C'est ce que met parfaitement en lumière le travail de M. Walther sur la Guadeloupe. Cet observateur consciencieux a d'abord étudié les faits que présente l'île prise dans son ensemble et il a constaté alors un excédent des décès sur les naissances s'élevant à 0,46 pour 100. A s'en tenir là, on serait en droit de conclure qu'abandonnée à elle-même cette population entière aurait disparu en peu de générations. Mais M. Walther a recherché ensuite quelles étaient la mortalité et la natalité dans chacune des trente et une communes qui se partagent la surface de l'île. Or, il ressort de cet examen détaillé que, dans quinze de ces communes, le chiffre des naissances l'emporte sur celui des décès; que dans plusieurs des seize restantes, les deux nombres sont très rapprochés.

De ces résultats, il faut nécessairement conclure que, à la Guadeloupe, l'acclimatation est peut-être douteuse dans certaines communes ; qu'elle est bien près d'être obtenue dans d'autres; qu'elle est accomplie dans les quinze où la natalité l'emporte sur la mortalité.

VI. — J'ai insisté sur cet exemple parce que les îles du golfe du

Mexique sont un des points du globe où, d'un aveu unanime, le problème de l'acclimatation des races européennes est le plus difficile à résoudre. On voit ce qu'il faut penser des résultats déjà atteints. La conséquence que l'on peut en tirer, c'est qu'il n'est en réalité que bien peu de points du globe où les races européennes ne puissent s'acclimater, à la condition de faire les sacrifices nécessaires.

Une autre conséquence d'une importance facile à comprendre, c'est que les tentatives de colonisation ne doivent pas se faire au hasard et en se laissant séduire par les avantages apparents que peut sembler présenter telle ou telle localité ; qu'il faut choisir et tenir compte des conditions de salubrité, trop souvent négligées par les immigrants.

En m'exprimant comme je viens de le faire, je n'ai d'ailleurs nullement voulu nier qu'il existât à la surface du globe des contrées, parfois très étendues, dans lesquelles l'acclimatation est peut-être impossible non seulement pour le Blanc européen, mais aussi pour toutes les races. Toutefois, il faut distinguer ici les conditions essentielles des conditions accidentelles. L'homme ne saurait changer les premières; la chaleur ou le froid résultant de la latitude, la sécheresse ou l'humidité engendrées par les saisons sont en dehors de son action. Mais il peut souvent modifier un état de choses tenant à des causes fortuites ou secondaires ; si bien qu'il transforme en centre d'habitation prospère toute une région longtemps regardée comme fatalement mortelle pour les individus et les générations. L'Algérie nous offre plus d'un exemple de ce genre. Le plus frappant est celui de Bouffaric. Cette localité a été longtemps aussi meurtrière pour les Français que les marais Pontins eux-mêmes. Aujourd'hui une petite ville riante, où s'ébattent des enfants nombreux et bien portants, a remplacé le marécage infect qui empoisonnait la contrée. Des saignées largement pratiquées, une canalisation intelligente et quelques belles plantations d'arbres ont suffi pour amener ce résultat.

VII. — Le problème général de l'acclimatation se décompose en autant de problèmes particuliers qu'il existe de races et de milieux. C'est du plus ou moins de désaccord existant entre ces deux termes que résultent les difficultés, dont on a voulu faire des impossibilités. Or, chaque race humaine ayant, comme les races végétales et animales, ses aptitudes physiologiques propres, tel milieu favorable à l'une sera souvent redoutable pour d'autres. Ces difficultés entravent mais n'ar-

rètent pas l'acclimatation. Le Blanc européen souffre dans les régions chaudes et humides où se plaît la race noire ; il y paye un lourd tribut aux affections paludéennes. Le Nègre, à son tour, transporté dans un climat, même tempéré, y succombe trop souvent aux maladies de poitrine. Le premier n'en occupe pas moins de nombreuses et vastes stations dans les régions intertropicales ; le second n'en vit pas moins aujourd'hui dans presque toute l'Amérique du Nord à côté des colons européens ; il a accompagné ses anciens maîtres jusque sur les bords du Pacifique et il se multiplie avec une rapidité qui commence à les inquiéter. Un journal américain affirme que, de 1870 à 1880, la race blanche a augmenté de 29 pour 100 par les naissances et l'immigration que l'on sait être très considérable, tandis que la race nègre s'accroissait de 34 pour 100, par les naissances seules. Si ce mouvement continue, il y aura dans quelques siècles aux Etats-Unis, bien plus de Nègres que de Blancs.

VII..— Mais laissons les faits particuliers et interrogeons les faits généraux. Ne répondent-ils pas hautement à toutes les objections tirées des difficultés de l'acclimatation ? Ne nous occupons pas des autres races et ne parlons que de la nôtre. L'Européen, en marche depuis quatre siècles à peine, ne s'est-il pas implanté partout où il a trouvé quelque intérêt à le faire ? Les populations ne grandissent-elles pas dans les deux Amériques comme en Australie, dans les régions glaciales du haut Canada comme au Cap ? En fait, le Blanc européen de nos jours est en train de reproduire, et sur une plus large échelle, ce qu'ont accompli ses ancêtres aryans. On sait que, partis de l'Eériéné-Véedjo, où l'été ne durait que deux mois, ces pères de notre race sont allés jusqu'au cap Comorin et ont atteint les côtes occidentales de l'Europe, peuplant de leurs tribus presque toutes les régions intermédiaires ; on sait qu'ils se sont pliés aux conditions d'existence que leur imposaient les brûlants étés de l'Inde comme à celles qui résultaient des rigoureux hivers de la Scandinavie. Quelle raison invoquer pour nous refuser, à nous leurs fils, la faculté d'adaptation dont ils ont donné de si éclatantes preuves ?

En somme, l'acclimatation est accomplie et s'accomplit sous nos yeux, sur les points les plus différents du globe, sous les climats les plus divers. Et pourtant les conditions dans lesquelles s'effectuent le plus souvent nos émigrations sont bien faites pour en accroître les dangers. Qu'il se rende aux États-Unis ou à Buenos-Ayres, au Cap ou en Australie, l'Européen, grâce à la rapidité croissante des communi-

cations, change en quelques jours de milieu. C'est comme un choc brusque qui frappe tout l'organisme. Sans doute, bien des individus succombent faute d'avoir pu se plier d'emblée à de nouvelles conditions d'existence; mais en somme, l'immense majorité survit et enfante ces populations qui grandissent si rapidement à nos antipodes.

Les tribus primitives ont procédé autrement. Parties de leur centre d'apparition, avançant d'étape en étape, se faisant progressivement aux exigences variées du milieu qu'elles rencontraient, elles s'acclimataient en route ; et, conquérant le monde pas à pas, elles ont pu aller jusqu'au bout, sans éprouver de grandes pertes.

CHAPITRE VIII.

Homme primitif; ancienneté des types ethniques.

I. — A ses débuts, et pendant bien des siècles peut-être, l'espèce humaine a dû présenter l'homogénéité de caractères que nous trouvons chez les espèces animales ou végétales occupant une aire peu étendue. Est-il possible de retrouver quelques-uns des traits de nos premiers ancêtres au milieu de la diversité de proportions, de teint, de figure que présentent leurs descendants ? En réalité, nous en sommes réduits, sur ce point, à quelques conjectures que permettent à peine de former les phénomènes de l'atavisme, du croisement et l'examen micrographique du pigment cutané.

Dans toutes les races humaines, on voit apparaître des individus isolés à cheveux rouges ou plutôt roux. Le tierceron de nos colonies présente très souvent cette particularité ; en Europe même, on la voit assez fréquemment se montrer chez les fils de parents dont l'un est blond et l'autre brun.

Or, Darwin et Isidore Geoffroy ont constaté que, chez les animaux, le croisement entre deux races très différentes a fréquemment pour résultat de faire reparaître chez les métis quelques-unes des particularités de coloration du type spécifique primitif, qui avaient disparu chez le père et la mère. En rapprochant ce fait de ce qui se passe chez l'homme, on est conduit à admettre comme probable que nos premiers ancêtres avaient la chevelure tirant sur la teinte rouge plus ou moins roussâtre.

Le pigment cutané, qui donne aux individus et aux races leur couleur caractéristique, examiné au microscope, présente toujours quelque chose de plus ou moins jaune. Cette couleur ressort d'une manière remarquable chez le métis du Nègre et du Blanc, c'est-à-dire chez le Mulâtre, dont le teint n'est à peu près jamais vraiment intermédiaire entre ceux de ses parents. En invoquant encore les faits que je viens

de rappeler, il est permis de penser que cette teinte dominait chez l'homme primitif.

L'œil oblique et bridé des Mongols et de la plupart des populations qui se rattachent à ce type (fig. 140) semble se montrer d'une manière erratique dans bien des races. On le rencontre en France et chez des individus que leur origine connue met à l'abri de tout soupçon de croisement même très éloigné. Je l'ai rencontré chez quelques jeunes filles qui passaient avec raison pour très blanches et très jolies. M. Topinard a fait des observations analogues.



Fig. 140. — Comédienne de Siam, aux yeux très obliques. (Hellwald.)

Enfin, un prognathisme plus ou moins accusé de la mâchoire supérieure se montre chez quelques-unes des races quaternaires (fig. 141, 142 et 143). Il est bien prononcé chez plusieurs races actuelles, surtout chez presque toutes les races nègres, chez certains Malais (fig. 144 et 145), et apparaît parfois très fortement chez des individus isolés de la race blanche elle-même. Je l'ai constaté plusieurs fois à Paris; et toujours chez des femmes dont la pureté de sang blanc ne pouvait être mise en doute.

Les faits d'atavisme partiel, observés chez les animaux après des centaines de générations, permettent peut-être de considérer les deux derniers traits que je viens d'indiquer comme un héritage lointain légué par les premiers hommes à une partie de leurs descendants.

II. — Dans le long et multiple voyage que l'espèce humaine a accompli, elle a traversé deux époques géologiques, elle a subi l'action des

milieux les plus opposés. Elle ne pouvait conserver ses traits d'origine; car, dans la lutte que nécessite l'acclimatation, c'est toujours l'être organisé, plante, animal ou homme, qui est forcé de se modifier pour se

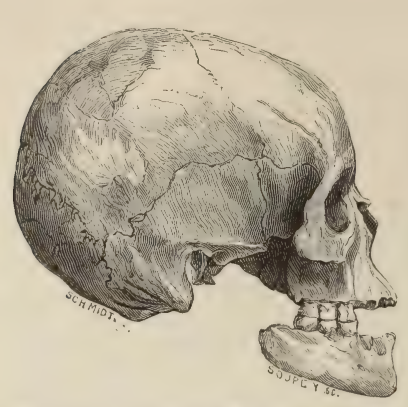


Fig. 141. — Furfooz n° 2, profil. (D'après une photographie. M. Dupont.)

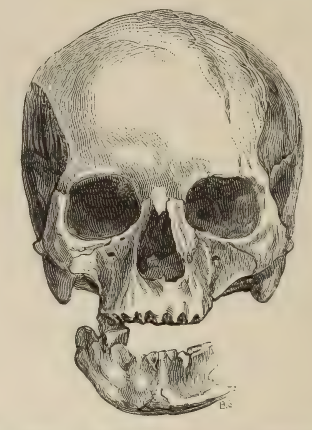


Fig. 142.— Furfooz n° 2, face. (D'après une photographie. M. Dupont.)

mettre en harmonie avec les conditions d'existence imposées par la nature. Cette lutte a commencé et a eu ses conséquences dès les premières migrations. Nous en avons la preuve dans les différences qui distinguent les races d'hommes dont nous avons trouvé les restes dans nos grottes, dans nos alluvions.

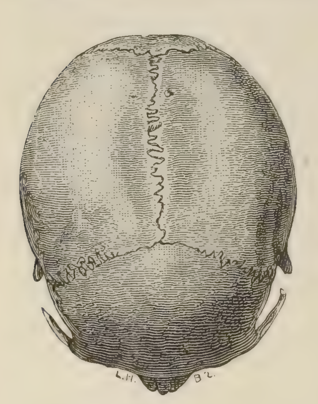


Fig. 143.—Furfooz n° 2, *norma verticalis*. (D'après une photographie. M. Dupont.)

Ces découvertes semblent en outre conduire à une conclusion d'une importance réelle pour l'histoire de notre espèce. A en juger par les faits recueillis jusqu'à ce jour, aucune race fossile, pas plus dans l'ancien que dans le nouveau continent, ne présentait les particularités que l'on constate aujourd'hui sur les têtes osseuses des Blancs, des Jaunes ou des Noirs les plus franchement caractérisés. Aucune d'elles ne peut être confondue avec le Papoua ou le Nègre de Guinée, le vrai Mongol ou le Kalmouk, l'Arabe ou l'Hindou. Il est inutile d'insister sur ce point quand il s'agit des races du Néanderthal ou de Cro-Magnon. Mais il est bon

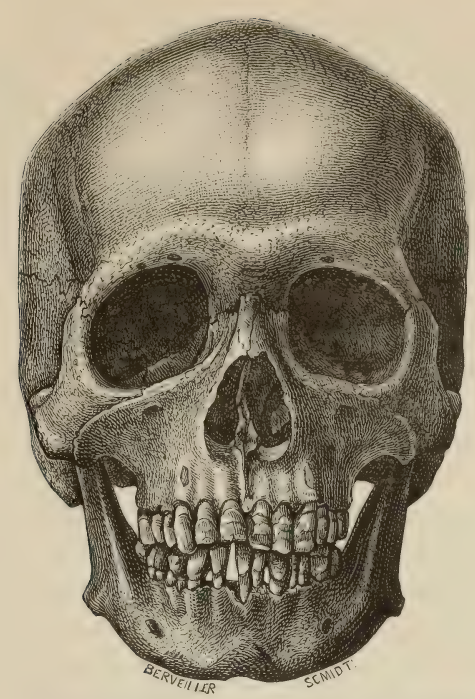


Fig. 144. — Crâne de Malais, face. (D'après une photographie. C. M.)

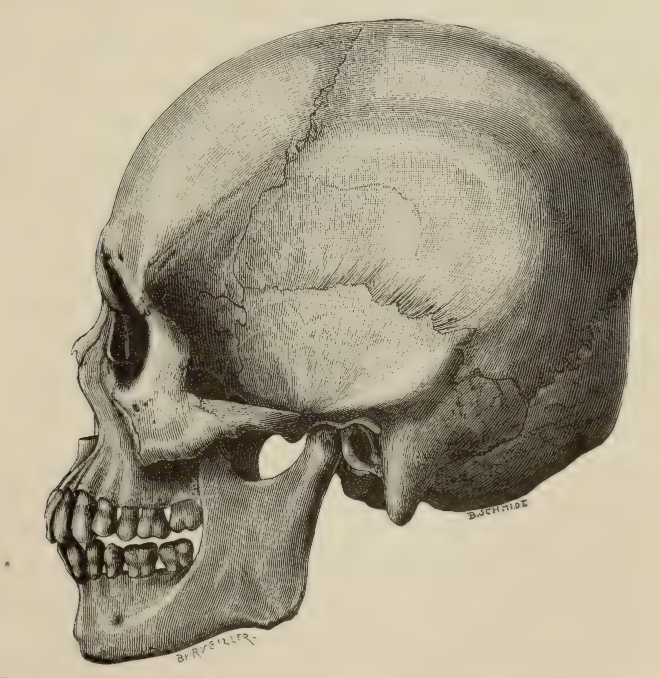


Fig. 145. — Crâne de Malais, profil. (D'après une photographie. (C. M.)

de rappeler que les races de Grenelle et de Furfooz elles-mêmes, tout en se rapprochant à certains égards de quelques types modernes, en restent séparées par des caractères assez accusés pour permettre de distinguer leurs descendants au milieu des populations actuelles. Nous ne connaissons pas encore, il est vrai, les hommes quaternaires de l'Asie pas plus que ceux qui ont vécu en Afrique à la même époque. Mais si les recherches faites dans ces deux continents conduisent plus tard au même résultat, il restera démontré que nos trois types fondamentaux sont relativement modernes ; et que, tout au moins, ceux de leurs types secondaires, qui en ont le plus fortement accentué les caractères, datent seulement de l'époque géologique actuelle. Dès à présent, il est permis de voir, dans l'ensemble des faits constatés, une présomption sérieuse en faveur de ce que j'ai dit plus haut du mode de formation de ces types, du point du globe où ils se seraient constitués et de la date géologique de leur apparition. Nous verrons plus tard que la distribution géographique des races actuelles et ce que nous savons de leur passé concordent également avec cet ensemble d'idées.

III. — La question de l'ancienneté relative des trois types fondamentaux de l'humanité a souvent été posée. Bien des anthropologistes ont affirmé que le Nègre a précédé le Jaune aussi bien que le Blanc. Mais cette manière de voir repose à peu près uniquement sur des préjugés trop souvent acceptés au sujet des races noires, et nullement sur l'examen des faits.

Rappelons d'abord que, parmi les races vraiment nègres par les traits et la chevelure, il en est une, celle dont les Boschimans sont les représentants les plus purs, dont le teint est jaune et non pas noir. Rappelons encore que l'on a signalé maintes fois, au milieu de populations ayant tous les traits et le teint du Nègre proprement dit, des individus qui, par la couleur de leur peau, s'écartaient parfois d'une manière très notable du type auquel ils restaient attachés par tous les autres caractères. Ces derniers faits ne peuvent être attribués qu'à l'action de l'atavisme et se sont produits dans des conditions telles que l'on ne peut guère croire à un croisement plus ou moins récent.

Dans les races blanches ou jaunes on n'a rien observé du même genre ; on n'a signalé aucun fait autorisant à placer des Noirs dans leur arbre généalogique. De cela seul on peut conclure que le type nègre

n'est pas le plus ancien, et qu'il a été précédé par des races à teint plus clair. Mais est-il possible de reconnaître avec quelque probabilité l'ancienneté relative de celles-ci?

Les études modernes tendent de plus en plus à faire regarder la race blanche aryane comme étant la dernière venue. Ce fait paraît au moins définitivement acquis pour les familles hindoue et iranienne (Voir le chapitre XVIII). La question d'antériorité se pose donc entre les Jaunes d'une part et les Blancs Sémites joints aux Allophyles de l'autre (voir le chapitre XVIII). Ce que j'ai dit plus haut de la couleur conduit à faire conclure en faveur des premiers.

Les caractères physiques ne fournissent aucune donnée permettant de décider entre les Sémites et les Allophyles.

IV. — La linguistique vient à l'appui des conclusions précédentes et permet peut-être de préciser davantage. Le degré d'évolution générale atteint par un ensemble de langues est, bien probablement, un des signes qui permettent de former les conjectures les plus plausibles relativement à l'âge des races humaines. Or, les langues monosyllabiques, c'est-à-dire celles qui représentent la forme la plus élémentaire du langage, ne sont parlées que par des populations de race jaune. Bien des Jaunes, tous les Nègres et les Blancs allophyles emploient des langues agglutinatives appartenant au second degré de l'évolution linguistique. Les Aryans et les Sémites ont seuls atteint la forme la plus perfectionnée que l'homme ait imaginée pour rendre ses pensées. Seuls ils parlent de véritables langues à flexion, et, par conséquent, doivent s'être caractérisés les derniers.

L'ensemble de toutes ces données conduit à admettre, avec quelque probabilité, que les races humaines ont apparu dans l'ordre suivant : les Jaunes, ou du moins une partie d'entre eux, seraient les aînés de la famille humaine actuelle; d'autres Jaunes, les Noirs et les Blancs allophyles se seraient suivis de bien près et il est difficile de dire lesquels ont paru les premiers; puis seraient venus les Sémites et enfin les Aryans. Je vois avec plaisir quelques anthropologistes se rapprocher de ces conclusions que j'ai formulées depuis fort longtemps dans mes cours et dans mes livres. J'aurai du reste à revenir plus tard sur ce sujet et à montrer que bien des faits relevant du développement social, de la distribution géographique, etc., concordent avec cette manière d'envisager le plus lointain passé des populations actuelles.

V.— Mais on peut presque affirmer qu'aucun de ces types n'a pris naissance brusquement et ne s'est trouvé formé de toutes pièces. C'est peu à peu qu'ils ont dû se constituer. Des populations à caractères intermédiaires ont sans doute relié les plus anciennes races aux nouvelles. Ces populations ont eu des descendants qui, placés dans des circonstances favorables et s'étant peu déplacés, ont pu garder jusqu'à nos jours leurs caractères mixtes. Peut-être pourrait-on expliquer ainsi l'existence de quelques-uns de ces groupes qui, comme les Australiens et les Boschimans, ne peuvent trouver place dans une classification régulière et qui jouent en anthropologie le rôle dévolu en zoologie à ce qu'on a nommé les *types aberrants*. Je reviendrai sur cette question dans la seconde partie de ce travail. Ici je me borne à faire observer que cette hypothèse aurait pour conséquence d'assigner à ces populations une antiquité relative considérable.

IV. — La question d'ancienneté ne se pose pas seulement à propos des grands types qui occupent le globe. Elle reparaît toutes les fois que deux races différentes sont juxtaposées dans une même contrée. On se demande naturellement quelle a été la première à occuper le sol, et il n'est pas toujours facile de répondre.

Dans bien des cas, l'histoire, l'archéologie fournissent à cet égard des données plus ou moins positives. Lorsqu'elles se taisent, la tradition, la légende donnent encore parfois des renseignements que l'on aurait tort de négliger. Mais souvent aussi elles ne disent rien. Il faut alors recourir à d'autres moyens d'information.

La supériorité ou l'infériorité des races, leur distribution topographique et la composition même des populations peuvent souvent nous éclairer. En effet, surtout quand il s'agit de peuples sauvages et de mœurs violentes, on ne peut admettre qu'une race relativement faible d'esprit ou de corps ait envahi la contrée occupée déjà par des hommes plus énergiques, plus forts ou plus intelligents et qu'elle soit parvenue à s'y faire une place. C'est le contraire qui, nécessairement, a dû se passer. C'est ainsi que les tribus boschimanes, également traquées par les Hottentots et les Cafres, ne peuvent être que les descendants, aujourd'hui dispersés, des premiers occupants. J'en dirai tout autant des groupes de Négritos isolés au milieu des populations les plus diverses, en Mélanésie, dans bien des îles des archipels indiens et sur le continent. Partout où ils vivent à côté d'autres races, on les voit refoulés dans

les lieux les plus sauvages, les moins propres à nourrir des hommes. Le plus souvent ils sont comme cernés par de redoutables voisins, qui leur font une guerre d'extermination. N'est-il pas évident que ceux-ci sont les derniers venus, qu'ils ont trouvé les Négritos en place et les ont forcés de chercher un refuge là où on les rencontre aujourd'hui? Dans les cas de ce genre, la position relative des populations nous renseigne, relativement à leur ancienneté locale, avec autant de certitude



Fig. 146.— Dessin schématique montrant la distribution habituelle des races malaisienne, indonésienne et négrito dans les îles de l'archipel Indien où elles coexistent.

que la superposition des couches du globe fait connaître au géologue leur âge respectif (fig. 146).

Les mêmes considérations nous renseignent sur la succession des races qui ont contribué à former une population métisse. Lorsque l'un des éléments ethniques qui la composent est notoirement inférieur aux autres, il est évident qu'il a le premier occupé la contrée; car il lui eût été impossible d'envahir les races supérieures de manière à en altérer la pureté, tandis que celles-ci ont pu sans peine se faire accepter pacifiquement ou s'imposer par la violence. C'est ainsi que les Nègres indiens, pénétrés successivement par des races diverses, ont donné naissance à ces populations dravidiennes qui présentent tous les degrés du métissage et vont du type noir aux types jaunes ou blanc, par nuances presque insensibles.

Même lorsque des croisements multiples ont altéré le type primitif

au point de le rendre presque méconnaissable, la linguistique fournit parfois de précieux renseignements. Une race inférieure ne saurait imposer sa langue à des races supérieures en se mêlant directement avec elles. Mais, si celles-ci arrivent successivement par petits groupes isolés et s'infiltrent peu à peu dans une population compacte, leurs représentants ne peuvent que céder au nombre et prendre les habitudes, les mœurs, le langage de la race au milieu de laquelle ils sont comme noyés. Des faits de ce genre, suffisamment répétés et répartis dans un temps considérable, constituent une sorte d'invasion insensible, mais qui n'en est pas moins réelle. Seulement, les nouveaux venus, toujours placés dans les mêmes conditions que leurs devanciers, ne peuvent qu'agir comme eux ; ils oublient leur langue pour celle de leur nouvelle patrie. Ainsi, tandis que des croisements progressivement multipliés, altèrent de plus en plus les caractères anthropologiques, les caractères linguistiques persistent au moins dans tout ce qu'ils ont d'essentiel. C'est ce qui s'est passé surtout dans certaines régions montagneuses dont les gorges profondes et les hautes vallées offraient à des vaincus un asile assuré. C'est ainsi que les Brahouis ont conservé une langue dravidienne, tout en perdant la plupart des caractères de leurs ancêtres; c'est ainsi que, malgré la diversité des types que l'on rencontre chez les Basques, leur langage spécial nous montre les Blancs Allophyles comme ayant les premiers occupé nos Pyrénées occidentales.

Je me borne ici à citer ces exemples. J'aurai plus tard à entrer dans quelques détails relativement à ces faits et à d'autres du même ordre. Les conséquences qui en ressortent ont souvent une importance réelle pour l'histoire des populations.

CHAPITRE IX.

Formation des races humaines.

I. — Tout ce que je viens de dire suppose qu'en s'éloignant de son centre d'apparition l'homme primitif s'est modifié de manière à donner naissance à des races distinctes. La physiologie nous apprend qu'il ne pouvait en être autrement ; et les faits, confirmant encore ici la théorie fondée sur cette science, montrent que, s'il avait conservé tous ses caractères originels, l'homme aurait fait seul exception à une loi générale.

Les animaux pas plus que les végétaux n'échappent à l'action qu'exerce sur eux le *milieu*. Quand celui-ci change, les uns et les autres se transforment. Gubler a bien montré combien sont différents les représentants d'une même espèce de plante, vivant à une faible distance les uns des autres, selon qu'ils poussent dans la plaine ou sur une montagne un peu élevée. Decaisne a ramené à un seul type spécifique les formes si peu semblables du plantain, et mis hors de doute que les prétendues *espèces* admises par la plupart des botanistes, ne sont que des *races* produites par les divers terrains où la plante végétait. Tous les mammifères dont l'aire d'habitat est considérable présentent, aux extrémités opposées de cette aire, des différences parfois assez grandes pour en avoir imposé d'abord et fait croire à l'existence d'espèces distinctes. Mais à mesure qu'on a mieux connu les régions géographiques intermédiaires, on a vu les formes zoologiques extrêmes passer de l'une à l'autre par nuances insensibles, et il a bien fallu reconnaître leur unité spécifique. C'est ainsi que Cuvier, tout en professant la doctrine de l'immutabilité de l'espèce en général, a accepté les renards d'Afrique et de Sibérie comme de simples *races* du renard de France ; c'est ainsi que Blainville lui-même a été forcé de regarder le chacal d'Afrique et celui de l'Inde comme spécifiquement identiques ; c'est ainsi que, sauf peut-être quelques morphologistes à



Fig. 147. — Lion du Sennaar de profil, un huitième de grandeur naturelle.
(P. G.; L. C.)



Fig. 148. — Lion du Sennaar, de face, un huitième de grandeur naturelle.
(P. G.; L. C.)

Fig. 149. — Lion de Barbarie un vingt-troisième de grandeur naturelle. (P. G.; L. C.)



Fig. 150. — Lion de l'Inde, un vingtième de grandeur naturelle. (P. G.; L. C.)

outrance, tous les zoologistes ne reconnaissent qu'une seule *espèce* de lion, malgré les différences frappantes qui distinguent les *races* du Sennaar (fig. 147 et 148), de Barbarie (fig. 149) et de l'Inde (fig. 150).

Ces faits, et bien d'autres qu'il serait trop long de rappeler, mettent hors de doute l'existence des *races sauvages naturelles ;* ils attestent l'influence du milieu sur les végétaux et les animaux restés de tout temps en liberté. L'histoire de nos espèces cultivées ou domestiquées en présente bien d'autres plus concluants encore, parce qu'ici l'intelligence humaine pousse jusqu'à l'extrême le nombre et l'extension des différences de milieu. Nous ne possédons pas un pouvoir magique capable d'influer sur les êtres vivants ; nous ne pouvons qu'utiliser, *en les dirigeant,* les forces naturelles. Les soins que nous donnons à nos espèces domestiquées ou cultivées ne font en réalité que modifier leurs *conditions d'existence*, c'est-à-dire le *milieu* dans lequel elles se développent. Or, on sait quel est le résultat de la culture et de l'élevage. J'en ai rappelé quelques exemples dans les chapitres précédents.

Mais les forces naturelles ne perdent jamais leurs droits ; et, pour peu que le cultivateur, l'éleveur cessent de veiller sur les *races artificielles* qu'ils ont créées, elles semblent parfois se hâter de modifier à leur tour l'œuvre de l'homme. On sait avec quelle rapidité *dégénèrent*, c'est-à-dire *se transforment* nos végétaux cultivés, nos animaux domestiqués, dès qu'ils échappent à notre surveillance. Ainsi prennent souvent naissance autour de l'homme des *races libres* que l'on a trop souvent confondues avec les races sauvages.

Les noyaux de nos meilleures variétés de pêches, poussant à l'aventure sur quelques points de nos Cévennes, ont produit des *passègres,* c'est-à-dire de petits fruits à chair aigrelette, mais juteuse, adhérente ou non au noyau, selon le point de départ de la *race libre*. Transportés en Amérique et abandonnés plus ou moins à eux-mêmes, les bœufs se sont peu à peu dépouillés de leur poil dans les plaines de Mariquita et de Meiba ; dans les plaines de la Méta, les moutons, que l'on néglige de tondre, perdent leur laine et la remplacent par un poil court, raide et luisant. En revanche, sur les hauts plateaux des Cordillères, les cochons, redevenus sauvages, ont acquis une laine grossière qui les protège contre le froid. Nous avons vu d'ailleurs que les caractères extérieurs ne sont pas les seuls atteints et que le squelette est

parfois lui-même profondément modifié comme chez le bœuf gnato, race qui paraît bien s'être formée spontanément.

Quand tous les autres êtres organisés subissent, d'une manière si évidente, l'influence des actions de milieu et se modifient plus ou moins sous cette influence, l'homme ne pouvait lui échapper. Né sur un point circonscrit du globe, il n'a pu étendre son aire d'habitat au point de peupler des continents entiers, sans présenter quelque chose d'analogue à ce que nous constatons chez le chacal et le lion. Ne fût-ce qu'en passant d'une époque géologique à l'autre, il ne pouvait rester immuable. Les plus anciennes races humaines se sont donc formées, selon toute apparence, à la suite des changements qu'a subis notre globe et des premières migrations; puis, progrossivement caractérisées, elles ont abouti aux types extrêmes que nous avons sous les yeux.

II. — Quelque différents que soient ces types, nous avons vu qu'ils sont bien moins éloignés les uns des autres que ne le sont nos animaux domestiques ou nos végétaux cultivés. Ce fait, qui pourrait surprendre au premier abord, est bien facile à expliquer. Les plantes, les animaux subissent, sans pouvoir s'y soustraire, toutes les actions du milieu ambiant, dont font partie les soins mêmes qu'ils reçoivent du cultivateur ou de l'éleveur. Au contraire, partout, et quelque sauvage qu'il soit, l'homme a toujours su se défendre plus ou moins contre le milieu. En outre, il ne s'est jamais appliqué à lui-même les procédés de sélection inconsciente ou raisonnée, qui ont conduit à tant de curieux résultats. Cette simple considération fait comprendre pourquoi l'on ne trouve jamais, entre les races humaines, des différences comparables à celles qui séparent les unes des autres certaines races animales ou végétales.

Mais, malgré tous les soins qu'il apporte à se protéger, l'homme le plus civilisé ne peut se soustraire entièrement aux influences modificatrices et lui aussi subit la domination du milieu. Ce fait, bien des fois nié par les polygénistes, sera vite hors de doute pour quiconque tiendra compte des résultats déjà constatés.

Le Français, transporté au Canada depuis un nombre de générations cependant encore bien peu considérable, a vu changer son teint, sa physionomie, sa chevelure; aux États-Unis, dans le même laps de temps, l'Anglo-Saxon a donné naissance à la race locale, qui diffère de la souche mère par certains caractères ostéologiques, aussi bien que

par les caractères extérieurs ; dès la première génération créole, ce même type anglais s'est si bien modifié, à la Nouvelle-Zélande comme en Australie, que l'œil distingue, au premier abord, les gens *du vieux pays* des *enfants du sol*. Pourtant, l'Anglo-Saxon est, de tous les peuples, celui qui se défend le mieux contre l'action des milieux étrangers parce que, plus que tout autre, il emporte partout avec lui les mœurs et les habitudes journalières de la mère patrie. A plus forte raison, les autres populations européennes présentent-elles des faits analogues. Aussi peut-on dire qu'aux colonies chacune d'elles est représentée par une *sous-race* dérivée du type originel et s'en distinguant plus ou moins. J'ai bien des fois recueilli les témoignages les plus formels, en faveur de cette conclusion, de la bouche même de ceux qui cherchaient à la combattre. C'est ainsi que j'ai entendu un jour Michel Chevalier expliquer par la sécheresse du climat, par un état électrique particulier..... les caractères spéciaux qui distinguent le Yankee de l'Anglo-Saxon, alors qu'il venait d'affirmer, d'une manière générale, que l'Anglais ne s'était pas modifié aux États-Unis.

La race noire présente des faits analogues. « Aux États-Unis, a dit Élisée Reclus, Nègre ou Blanc, tout tourne à la Peau-Rouge. » Je tiens de M. Paul Lévy qu'à la Guyane française les Nègres devenus libres depuis plusieurs générations et vivant en tribus dans les forêts, sans jamais se mêler aux indigènes, ont conservé leur couleur caractéristique. Mais leur chevelure a quelque peu changé, et surtout les traits et les proportions du corps se sont parfois modifiés d'une manière remarquable dans le sens des races locales. Leur odeur, toujours très forte, n'est pas non plus la même, si bien que le voyageur me disait pouvoir distinguer, à ce seul caractère, un Nègre d'Afrique de son frère guyanais. Les observations et les phototypies publiées par le prince Roland Bonaparte viennent à l'appui de ces renseignements.

Toutefois, ni le Blanc ni le Nègre ne se transformeront définitivement en véritable Peau-Rouge ou en Guarani. Il est tout simple qu'il s'opère un certain rapprochement entre la race immigrée venant se soumettre à un milieu nouveau et les races locales façonnées par ce milieu. Mais, dans toute formation d'une race nouvelle, le résultat dépend de deux facteurs, savoir : l'*action du milieu local* et les *caractères apportés* par la race étrangère de son lieu d'origine. Que l'un de ces facteurs diffère, et les résultantes ne sauraient être identiques. Or, tel est le cas pour

les races qui se rencontrent aujourd'hui sur le sol américain. La distance qui sépare les Européens et les Nègres des indigènes diminuera donc sans jamais disparaître, tant que les actions de milieu seront seules en jeu. C'est cet ensemble de phénomènes inévitables et qui se passent partout que M. Lévy a proposé de désigner par le terme de *créolisation*, que j'adopte très volontiers.

La créolisation, s'accusant par la modification de certains traits, donne en réalité naissance à un type plus ou moins différent du premier. En d'autres termes, elle a pour résultat de faire apparaître une race nouvelle. Les Européens transportés aux colonies ont beau garder la *pureté du sang*, ils ne conservent pas pour cela l'*identité ethnique*. Les milieux étant d'ailleurs différents et exerçant chacun une action spéciale, la même race ne peut qu'être représentée par des *races dérivées* distinctes dans chacune des parties du globe qu'elle est allée peupler.

En ceci encore, l'espèce humaine ne fait qu'obéir aux lois qui régissent les autres êtres organisés. Les moutons mérinos espagnols, transportés en France et en Allemagne, quoique soigneusement préservés de tout croisement, n'en ont pas moins vu une partie de leurs caractères se modifier et ont produit les *races dérivées*, dites *races de Rambouillet* et *de Saxe*, toutes les deux distinctes de la race parente et différant l'une de l'autre. De même, l'Anglo-Saxon émigré aux États-Unis est devenu le Yankee; et, les modifications que le type originel a déjà subies, à la Nouvelle-Zélande comme en Australie, permettent de prévoir que sur ces deux points naîtront des races dérivées, également distinctes de l'Anglais et des Anglo-Américains.

III. — Les modifications que présente l'organisme humain sous l'influence des actions de milieu étaient en contradiction trop flagrante avec les théories autochtonistes et polygénistes pour être facilement acceptées comme réelles par les partisans de ces doctrines. Aussi ont-elles été souvent niées. Mais les faits signalés par des voyageurs éminents comme Th. Pavie et El. Reclus, par des médecins comme Cunningham, par des observateurs comme Newman, par des zoologistes comme Andrew Murray, etc., parlaient trop haut pour être entièrement méconnus, et il fallait les expliquer. Knox et ses adhérents les ont attribués à une *dégénérescence* devant fatalement atteindre toute population étrangère au sol qu'elle est venue habiter. Ils ont fait surtout l'application de cette théorie à l'Amérique et déclaré que, sans le secours

d'une immigration incessante, les descendants des colons anglais ou français, de plus en plus dégénérés physiquement et moralement, s'éteindraient et disparaîtraient, laissant de nouveau aux petits-fils des Peaux-Rouges la possession des États-Unis et du Canada.

Je crois inutile de réfuter longuement cette interprétation qui repose uniquement sur une théorie autochtoniste logiquement poussée jusqu'à ses dernières conséquences, sans nul souci des faits. Certes, la race yankee n'a pas besoin que l'on prenne sa défense ; elle a donné et donne chaque jour trop de preuves éclatantes de sa puissante énergie, de son intelligente initiative, pour qu'il y ait lieu de s'arrêter, en ce qui la concerne, aux conceptions de Knox. Quant aux Franco-Canadiens, ce sont eux qui fournissent en majorité ces *coureurs de bois* dont la force physique et la résistance aux plus dures fatigues sont proverbiales ; ce sont eux qui, passés sous une domination étrangère, ont su conserver et faire respecter leur nationalité ; ce sont eux qui sont peut-être aujourd'hui la *race* la plus féconde du monde entier. Évidemment, ni le Français ni l'Anglais n'ont *dégénéré* en Amérique ; mais, soumis à l'action d'un milieu autre que celui de la mère patrie, tous deux se sont *modifiés*.

IV. — Les actions de milieu ont seules pu donner naissance aux premières races humaines. Celles-ci une fois formées, un autre agent très puissant de modification est intervenu. Ces races se sont rencontrées ; elles se sont croisées et ont donné naissance à des *métis* qui, se mariant entre eux, ont engendré des *races métisses*.

Le nombre et l'importance de ces dernières ont été longtemps méconnus. Les chefs de l'école monogéniste eux-mêmes croyaient l'homme bien moins voyageur qu'il ne l'est réellement, et ils regardaient toutes les races successivement découvertes comme étant le résultat des conditions d'existence locales. Nous savons aujourd'hui que l'humanité a été brassée de bien bonne heure par les migrations, qui mettaient en contact des populations fort différentes et amenaient des croisements. Il me suffit de rappeler à ce sujet les grottes artificielles de la Marne et la magnifique collection de squelettes recueillie par M. de Baye. J'ai déjà dit que, dans cet ossuaire des premiers temps de la pierre polie, on trouve représentées, à côté de leurs envahisseurs, la presque totalité des races quaternaires et les métis de toutes ces races.

Ce qui s'est passé dans la vallée du Petit-Morin s'est accompli de

tout temps, tantôt sur un point, tantôt sur l'autre. Plus nous pénétrons dans la plus vieille histoire de l'humanité, plus nous voyons se multiplier les traces d'invasions qui, même au temps de la guerre et par suite de ses excès, n'ont pu qu'amener des unions croisées. Si bien que l'on est conduit à penser qu'il n'existe peut-être plus aujourd'hui une seule des races qui s'étaient formées sous la seule influence du milieu et que la terre entière est peuplée de métis. Toutefois, l'action du milieu ne s'arrête jamais ; et c'est elle qui, après les temps de trouble, consolide et uniformise la race croisée, en lui donnant ses traits définitifs.

Aujourd'hui le croisement est à l'œuvre avec un redoublement d'activité, grâce à l'élan donné par les grandes découvertes du quinzième siècle et à la facilité croissante des communications. Il y a près de vingt ans, d'Omalius d'Halloy estimait à plus du soixantième de la population du globe le chiffre des populations, filles des Européens et des races colorées. A coup sûr, le rapport s'est accru depuis cette époque. Déjà dans bien des provinces des deux Amériques, ainsi que je l'ai dit plus haut, des contrées entières sont peuplées à peu près exclusivement de métis ; et partout, sur ce continent et ailleurs, le mélange des sangs s'opère sur une échelle de plus en plus large.

V. — Les faits que j'indique ou auxquels je fais allusion sont trop nombreux pour que je puisse les examiner dans un travail comme celui-ci. Je renvoie donc le lecteur aux récits des voyageurs et mieux encore aux documents officiels des peuples mêmes qui se sont longtemps refusés à méconnaître des résultats en désaccord avec leurs préjugés ; il sera bientôt convaincu. Pourtant, bien des polygénistes n'accordent pas encore aux métis humains le pouvoir de se reproduire indéfiniment et d'engendrer des races croisées. A l'appui de leurs assertions, ils invoquent certaines statistiques d'où il semble résulter que, sur quelques points du globe, le chiffre des *sang-mêlés* reste stationnaire ou même diminue. Mais ici, comme dans bien d'autres cas, c'est faute d'avoir suffisamment approfondi les faits particuliers qu'ils gardent une erreur que suffiraient à réfuter les faits généraux.

En effet, partout où le croisement s'est fait sur une grande échelle, en dépit des préjugés les plus tenaces, un certain nombre de métis ont su conquérir des positions sociales plus ou moins élevées. Ils entrent, par cela même, dans la classe des Blancs et sont réputés tels. A plus forte raison en est-il ainsi de leurs enfants. En outre,

dans toute famille régulièrement organisée et dont le chef masculin appartient à la race blanche, tous les enfants sont réputés Blancs et inscrits comme tels. Wilson a donné à ce sujet, pour les États-Unis et le Canada, des détails curieux et instructifs. Il cite, entre autres, l'exemple d'un chef huron, père de quatre enfants, dont trois filles et un fils. Les trois filles ayant épousé des Blancs, leurs enfants, quoique métis, étaient comptés comme de même race que leur père. Le fils seul aurait pu propager la race locale, mais il a épousé une Blanche, ses enfants sont donc aussi des sang-mêlés. Ils n'en figureront pas moins comme Rouges sur les statistiques. Les anthropologistes dont je combats les doctrines, se fiant au témoignage de l'état civil, n'auraient pas compté un seul métis dans la descendance du chef huron, dont tous les petits-enfants étaient pourtant le fruit du métissage. On voit quelle eût été leur erreur.

En présence des faits de ce genre, qui s'accomplissent chaque jour sous leurs yeux, on comprend que les Blancs des États-Unis et du Canada, ont dû se rendre à l'évidence. Aussi les rapports officiels constatent-ils, dans ces deux vastes contrées, que la race rouge est destinée à former un élément important de la population. « Mais, à peu près partout, nous dit encore Wilson, cette race n'est plus pure. Elle se compose presque entièrement de métis. »

Voilà ce qui s'est passé dans l'Amérique septentrionale, dans les contrées qu'occupe la race anglo-saxonne, la plus réfractaire de toutes au croisement et qui, de plus, n'a rencontré que des sauvages dans toute l'aire envahie par elle. Dans les régions centrales et méridionales du même continent, les Espagnols se sont trouvés en contact avec de grandes nations, à peu près aussi avancées qu'eux-mêmes en civilisation. Les unions entre vainqueurs et vaincus n'avaient rien que de très naturel. Aussi furent-elles tout d'abord très fréquentes, et le résultat en est significatif.

Des chiffres recueillis dans les trente premières années de ce siècle il résulte que le nombre des métis était alors égal à celui des Blancs au Mexique, très supérieur en Colombie et plus du double au Guatémala. Évidemment ces contrées sont destinées à être un jour à peu près entièrement occupées par des métis, comme la province de Saint-Paul, comme le Manitoba.

VI. — La région dans laquelle une race prend naissance soit par l'ac-

tion seule du milieu, soit par suite du croisement ou sous ces deux influences réunies, est ce que l'on peut appeler le *centre* ou l'*aire de formation*, de *caractérisation* de cette race. Déterminer d'une manière précise le nombre et la position de ces aires dans le passé comme dans le présent, serait évidemment d'un grand intérêt pour l'histoire de notre espèce. Mais dans bien des cas, cette détermination présente des difficultés trop réelles.

Les régions maritimes se prêtent bien mieux que les continents aux recherches de cette nature. Une île d'une étendue relativement médiocre peut à elle seule jouer le rôle de *centre* et produire une race parfaitement distincte de toutes celles qui appartiennent au même type. La Tasmanie en est un exemple frappant. Ici, bien probablement, le milieu seul a modifié les caractères du type nègre et façonné une population à la fois très spéciale et très homogène. A Pitcairn, au contraire, le croisement et le milieu ont contribué à donner aux métis d'Anglais et de Polynésiennes, qui occupaient cette île entière, qui sans doute peuplent aujourd'hui à peu près seuls l'île Norfolk, les caractères assez uniformes signalés par les voyageurs.

Dans toute la Polynésie, le contact des Européens et de la race locale a déjà produit son résultat habituel. Dans la plupart des îles, dans toutes peut-être, des races métisses sont en voie de formation, et on comprend qu'elles devront différer plus ou moins les unes des autres, selon le nombre et la nature des éléments blancs qui seront venus se mêler à la race locale. Dans son ensemble, cette région est une grande *aire de formation* pour une race nouvelle *européo-polynésienne*; mais, presque chaque nation européenne ayant des représentants dans ce monde maritime, et chacune d'elles dominant sur certains points, chaque île, pour ainsi dire, pourra devenir un petit *centre secondaire* possédant sa race métisse spéciale.

L'Océanie entière agit, en outre, par son *milieu* sur les organismes européens et tend à les transformer. Du moins l'expérience est déjà faite, comme je l'ai dit plus haut, pour l'Australie et la Nouvelle-Zélande. Lors même qu'il conserve sa *pureté ethnique*, l'Anglo-Saxon lui-même se modifie dans cette région maritime. L'Océanie est donc, en réalité, une aire de formation pour deux sortes de races nouvelles enfantées, les unes par le milieu seul, les autres, par le milieu et le croisement.

Des phénomènes de même nature s'accomplissent sur les continents. Aux États-Unis, à côté du Yankee, qui a gardé le sang européen pur de croisement, s'est développée et grandit chaque jour la race métisse. Les États de l'Union sont donc aussi, à double titre, une *aire de formation;* et il en est de même, à coup sûr, des autres parties de l'Amérique.

Mais il est évident que les limites de ces aires continentales ne sauraient être déterminées avec la précision que permet un habitat insulaire. Les milieux ne changent pas brusquement d'une contrée à l'autre; les éléments ethniques, mis en présence, ne sont pas rigoureusement cantonnés. En outre, une race en se multipliant peut envahir ses voisines ou bien elle peut, au contraire, perdre du terrain sous la pression d'ennemis plus forts qu'elle. Le premier cas a été dans le passé celui des vrais Peaux-Rouges, qui me semblent avoir acquis tous leurs caractères, seulement à l'est des montagnes Rocheuses, sous l'empire du même milieu qui a transformé l'Anglo-Saxon. Les Boschimans peuvent être cités comme exemple du second cas. Leur aire de formation originelle embrassait à coup sûr un espace bien plus étendu que celui où errent aujourd'hui leurs rares tribus.

VII.— L'extension du métissage humain et son importance croissante, une fois mise hors de doute, il est naturel de se demander ce que sont ces fils des races croisées et quelle influence bonne ou mauvaise ils pourront exercer sur la future humanité, dont ils sont destinés à devenir un des facteurs les plus importants. Ici encore, nous rencontrons de la part de bien des polygénistes éminents les assertions les plus pessimistes. Pour eux, le croisement est en lui-même une cause d'abâtardissement et ne peut donner naissance qu'à des populations inférieures physiquement et moralement.

C'est encore faute d'avoir étudié suffisamment les faits que l'on a admis ces tristes conclusions. Sans doute, là où le métis, presque toujours fils d'un père blanc, est abandonné à la mère ; là où il ne rencontre dans le monde, en haut que le mépris, en bas que la haine, il peut, il doit mériter la plupart des reproches qu'on lui adresse au point de vue moral ; et, la débauche aidant, il se dégrade, en outre, physiquement. Et pourtant, qui ne connaît de réputation les charmes des quarteronnes de nos colonies? Au dire de M. Taylor, les Mulâtresses de l'île Tristan da Cunha ne leur cèdent en rien ; ce voyageur anglais en

a vu qu'il place au-dessus de toutes les jeunes filles de la terre. Un de ses compatriotes, le docteur Clarke, signale encore comme remar-



Fig. 151. — Jacqueline Riquet, négresse, et sa fille, mulâtresse. (Collection du prince Roland Bonaparte.)

quables par leur beauté les femmes issues du croisement entre les Cosaques et les Kalmouks du Don, bien que ces derniers soient fort laids.

Si le croisement était une cause de dégradation à peu près inévitable, il est évident que ce résultat devrait s'accuser surtout à la suite des unions entre le Blanc et le Nègre, universellement accepté comme le type le plus inférieur de l'humanité. Or, les faits généraux que je viens d'indiquer protestent déjà contre cette conséquence purement hypothétique; et voici un exemple bien fait pour jeter du jour sur la question. Bien que réduits, les portraits que j'emprunte au magnifique ouvrage du prince Roland Bonaparte sur les habitants de Surinam et les détails si précis donnés par l'auteur, permettent de suivre les effets de ce croisement. Ils reproduisent les traits de quatre femmes originaires de cette colonie et appartenant aux classes inférieures de la société. Ils n'en attestent pas moins que, même une certaine prédominance du sang inférieur n'entraîne pas nécessairement les conséquences que l'on aurait pu craindre, et que l'influence du sang supérieur relève rapidement le type intermédiaire.

Jacqueline Riquet (fig. 151) est une Négresse pur sang, mais d'un teint relativement clair (nº 43 de l'échelle de Broca), qui, après avoir travaillé sur une plantation, est aujourd'hui marchande de fruits. Sa fille, âgée de trois ans, a pour père un juif. C'est donc une petite *Mulâtresse* ayant un demi de sang blanc et un demi de sang nègre (fig. 151). Son teint est d'un jaune légèrement teinté de rouge (nº 26; Br.).

Amalia Fri-Mason est aussi une *Mulâtresse* intelligente et vive, simple servante dans la colonie (fig. 151). Elle a le teint brun assez foncé (nº 37; Br.).

Gérardina est une *Karboegerine*, c'est-à-dire qu'elle est fille d'un Mulâtre et d'une Négresse. Elle a donc un quart de sang blanc et trois quarts de sang nègre (fig. 153). Son teint est couleur café brûlé clair (nº 21; Br.).

Wilhelmina van Ede, servante comme Amalia, est une *Métisse*, fille d'un Blanc et d'une Mulâtresse. Elle a, par conséquent, trois quarts de sang blanc et un quart de sang nègre (fig. 154). La couleur de sa peau rappelle la teinte du café au lait clair (nº 46; Br.).

Ces portraits, et les témoignages que je rappelais plus haut, répondent suffisamment aux assertions que je combats. Il est évident que le métissage n'est pas nécessairement une cause de dégradation physique. Il ne l'est pas davantage au point de vue intellectuel et moral, là où les unions se sont accomplies régulièrement et où l'adoucisse-

ment des préjugés laisse une place dans la société aux enfants de la race blanche et d'une race colorée quelconque.

Dans l'Amérique du Sud, les Paulistas, population à peu près exclusivement métisse, est la plus énergique, la plus intelligente du Brésil, et ses femmes sont renommées pour leur beauté proverbiale.



Fig. 152. — Amalia Fri-Mason, mulâtresse. (Collection du prince Roland Bonaparte.)

Dans le Centre-Amérique, m'écrit M. Torrès-Caicédo, des Mulâtres sont orateurs, poètes, publicistes, et l'un d'eux a été vice-président de la Nouvelle-Grenade. Dans l'Amérique du Nord, nous dit Wilson, les Dahcotas du Missouri, les plus avancés en civilisation et le plus souvent métis, frayent avec les meilleures classes de la société blanche; à New-York, sur vingt-sept professeurs d'une grande école officielle, neuf sont des Indiens; à l'école de Cattaraugus, citée comme modèle par le Commissaire des Affaires Indiennes, tous les professeurs sont des Peaux-Rouges plus ou moins métissés; les Iroquois du Canada,

qui presque tous ont aussi du sang blanc dans les veines, ont de magnifiques fermes où l'on trouve des pianos et vont en cabriolet; à Alaska, les métis comptent dans leurs rangs des prêtres, des officiers du gouvernement, etc., et vivent sur le pied d'une égalité parfaite avec les colons d'origine européenne; dans le Groënland, il s'est



Fig. 153. — Gérardina, Karboegerine. (Collection du prince Roland Bonaparte.)

formé une belle race (*a fine race*) à demi danoise et de nombreux métis esquimaux existent également au Labrador. Ils sont plus forts, plus hardis que les indigènes pur sang; le docteur Rae les a toujours pris de préférence pour guides. On sait quels éloges Beechey a fait des Pitcairniens. Les métis néo-zélandais paraissent ne leur céder en rien.

« Les sang-mêlés, dit M. Nicholls, sont remarquables, non seulement par l'élégance de leurs formes, mais aussi par leur intelligence...

Les femmes de cette classe sont remarquables par leur beauté, qui rappelle le type hispano-moresque. »

A ces témoignages portant sur des populations entières, on pourrait à coup sûr ajouter bien des faits particuliers qui montreraient que,

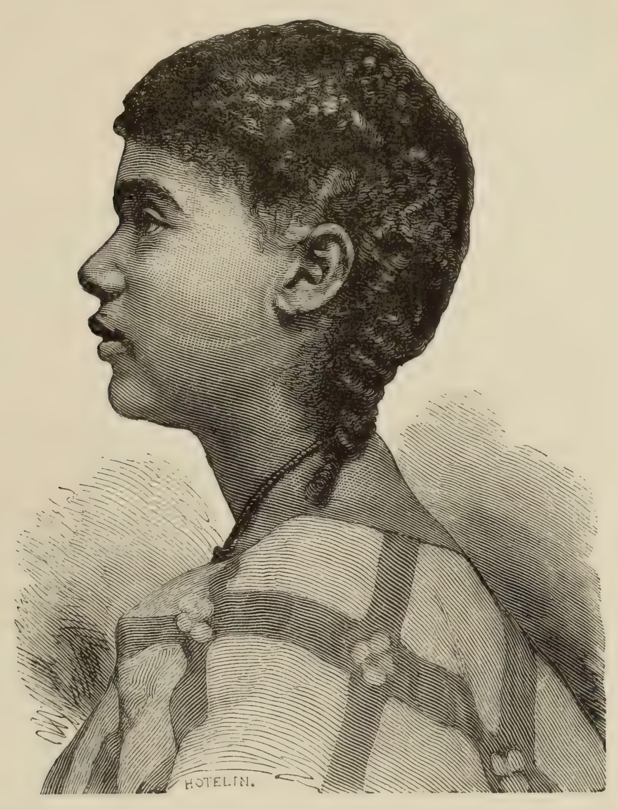


FIG. 154. — Wilhelmina van Ede, métisse. (Collection du prince Roland Bonaparte.)

parmi les métis, se rencontrent, aussi bien que dans les races les plus pures, des individus que leurs facultés intellectuelles ont placé aux premiers rangs de leurs concitoyens ; mais on ne s'est pas encore avisé de faire des recherches dans cette direction. Pourtant en Europe même, on peut citer quelques exemples bien faits pour attirer l'attention. Les deux Humboldt étaient fils d'un père Prussien et d'une mère Française. Dira-t-on que la différence des races n'était pas ici assez considérable pour que le croisement pût exercer une influence néfaste? Mais notre Alexandre Dumas était un tierceron ; le grand poète Pouchkine était

le petit-fils du Nègre Annibal, qui s'éleva par son mérite aux premiers grades de l'armée russe; et Lislet Geoffroy, le mulâtre, était correspondant de notre Académie des sciences.

On voit, par ce qui se passe de nos jours, que le croisement n'est pas pour les races qu'il engendre une cause de dégénérescence. Et, s'il fallait un dernier et grand exemple emprunté au passé, pour confirmer cette conclusion, je rappellerais qu'en définitive à peu près tous les Blancs européens ne sont que les métis des diverses races qui ont successivement envahi et peuplé l'occident du vieux monde, depuis les temps tertiaires jusqu'à nos jours.

Là même est sans doute une des causes de notre supériorité. Une race restée trop pure doit être exposée à tourner dans le même ordre d'idées. Guerrière, elle s'usera sur elle-même; pacifique, elle tombera facilement dans la torpeur. Le mélange des sangs multiplie et diversifie les tendances de toute sorte aussi bien que les caractères physiques, et l'esprit général de la population s'agrandit. Ne craignons donc pas que les races futures, issues du croisement le plus vaste qui se soit jamais accompli, soient au-dessous des races contemporaines. Tout, au contraire, semble indiquer qu'elles les dépasseront, au moins à certains égards, et qu'elles ouvriront des voies jusqu'ici inconnues à l'activité des nations de l'avenir.

VI. — Les phénomènes qui résultent du croisement entre races humaines, la manière dont les caractères parfois opposés du père et de la mère se font leur part dans le métis, n'ont pas encore été étudiés avec le soin qu'ils méritent et je ne saurais trop appeler sur ce point l'attention des hommes de science placés dans des conditions favorables à cet ordre de recherches. Toutefois les lois générales de l'hérédité permettent d'interpréter et de comprendre la plupart des faits recueillis jusqu'à ce jour.

L'union d'individus de races différentes entraîne entre leurs deux natures une lutte dont le théâtre est le champ où s'organise le nouvel être. Or, cette lutte n'a pas lieu en bloc, pour ainsi dire, comme on l'a généralement admis. Chacun des caractères des deux parents combat pour son propre compte contre le caractère correspondant. Lorsque l'*énergie héréditaire* est égale de part et d'autre, il s'ensuit nécessairement une sorte de transaction, dont la conséquence est la *fusion* des caractères maternel et paternel en un caractère intermédiaire. Si les

énergies sont très inégales, le métis hérite d'un caractère emprunté de toutes pièces à l'un de ses parents; mais celui-ci, vainqueur sur un point, peut être vaincu sur un autre. De là, résulte chez le métis la *juxtaposition* de caractères pris à chacun des types dont il est le fils.

On s'est trompé lorsqu'on a cherché d'une manière générale et absolue, dans la différence des sexes, l'origine des caractères qui distinguent les métis, lorsqu'on s'est efforcé de déterminer lequel du père ou de la mère exerçait le plus d'influence sur les résultats du croisement. En réalité, l'avantage peut revenir tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Chacun d'eux transmet à son fils ceux de ses caractères qui l'emportent, au point de vue de l'énergie héréditaire. Ainsi s'expliquent aisément les irrégularités, les contradictions apparentes qui ont surpris et dérouté quelques anthropologistes éminents. Tout le monde a facilement admis que le métis puisse présenter des caractères intermédiaires entre ceux des deux parents et l'on a regardé la *fusion* comme devant toujours être le résultat du croisement. La *juxtaposition*, au contraire, a paru le plus souvent invraisemblable et a été méconnue ou niée. Les faits constatés chez les animaux auraient pourtant dû conduire à des idées plus justes. Ici encore, l'homme n'obéit pas à des lois spéciales, et tout se passe chez lui comme chez les mammifères domestiques lorsque l'on en marie les races.

Je reviendrai à diverses reprises sur les questions de cette nature, dans le chapitre consacré à l'examen des principaux caractères physiques. Ici je me borne à citer un ou deux exemples à l'appui de ces considérations générales. Il est évident que, chez Wilhelmina (fig. 154), le sang blanc accuse sa prépondérance, principalement par la modification avantageuse qu'a subie l'ensemble de la face, qui n'a guère plus du type africain que l'épaisseur un peu exagérée des lèvres. L'influence du sang nègre se trahit pourtant par la couleur café au lait de la peau et bien davantage encore par les caractères de la chevelure, restée presque complètement celle d'une Négresse. Chez cette jeune fille, le teint présente un exemple de la *fusion des caractères;* les cheveux et les traits du visage un exemple de *juxtaposition*.

Ce double résultat du croisement ne se montre pas seulement à l'extérieur. La charpente osseuse présente les mêmes phénomènes. C'est ce dont j'ai pu m'assurer dans bien des circonstances et surtout en étudiant l'ossuaire du Petit-Morin. J'y ai rencontré entre autres bien

des cas curieux de *juxtaposition.* Chez un des squelettes qui en font partie, la face et la région frontale présentaient tous les traits de la race de Cro-Magnon; les régions pariétale et occipitale, ceux d'une tout autre race. Sur un autre squelette, l'orbite droit, bas et allongé transversalement, reproduisait tous les caractères de ceux du grand vieillard de la Vézère; l'orbite gauche, haut et relativement étroit, appartenait à un tout autre type. M. Verneau vient de constater exactement la même disposition sur la tête osseuse d'un ancien habitant des îles Canaries, où la race de Cro-Magnon, représentée par les Guanches,



Fig. 155. — Tête brachycéphale du dolmen de Meudon, profil. (J. Thurnam.)

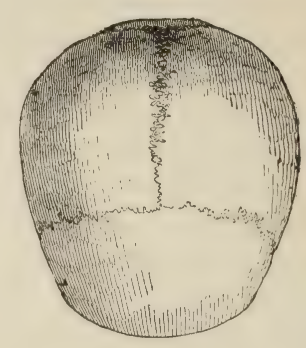


Fig. 156. — Tête brachycéphale du dolmen de Meudon, *norma verticalis.* (J. Thurnam.)

s'est croisée avec les représentants de types très différents. Le dolmen de Meudon, qui a été, de la part de M. Serres, le sujet d'un travail spécial, présente des faits de même nature. Deux races, l'une brachycéphale (fig. 155 et 156), l'autre dolichocéphale (fig. 157 et 158), s'y trouvaient réunies. Mais l'une avait imposé à l'autre son squelette facial à peine modifié, si bien que, chez certains individus, l'ensemble de la tête osseuse était en réalité mi parti.

Le métis peut parfois ressembler entièrement à l'un de ses parents par ses caractères physiques et à l'autre par ses caractères intellectuels et moraux. Lislet Geoffroy, dont j'ai parlé plus haut, était fils d'un Français et d'une Négresse fort peu intelligente. Il avait emprunté à sa mère tous les traits de la race nègre et jusqu'à son odeur caractéristique ; mais par les facultés intellectuelles et le caractère élevé qu'il tenait de

son père, il était supérieur à la grande majorité des Blancs. C'est un exemple de la juxtaposition portée aussi loin que possible.

Le croisement n'entraîne pas toujours l'espèce de partage que je viens d'indiquer. Parfois, l'un des types l'emporte presque entièrement sur l'autre et le métis reproduit les traits d'un seul de ses parents. Mais dans ce cas, il peut aussi y avoir alternance de ressemblance ethnique, les enfants d'un même lit se rattachant, les uns au père, les autres à la mère. Ce fait paraît se produire fréquemment à la suite de mariages entre Blancs et Peaux-Rouges. Je dois à un de mes corres-

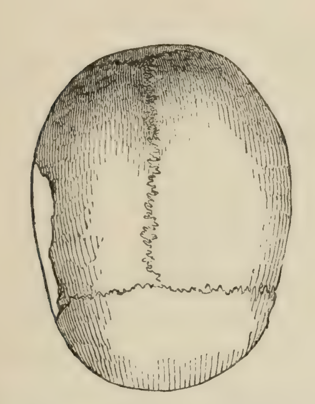


Fig. 157. — Tête de dolichocéphale du dolmen de Meudon, *norma verticalis*. (J. Thurnam.)

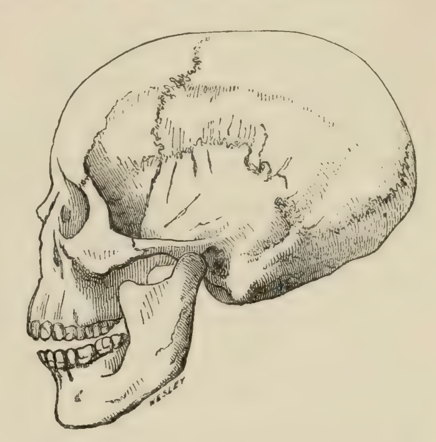


Fig. 158. — Tête de dolichocéphale du dolmen de Meudon, profil. (J. Thurnam.)

pondants des détails précis sur quatre familles canadiennes de ce genre. Dans tous les quatre, le mari était Blanc, la femme appartenait à la population indigène. La première comptait six enfants présentant tous les caractères très marqués de la race sauvage. Dans la seconde, deux garçons étaient franchement Peaux-Rouges, trois filles parfaitement Blanches. Dans la troisième, sur douze enfants, sept reproduisaient les traits de la mère Peau-Rouge et cinq ceux du père Blanc. Enfin dans la quatrième, à côté de deux garçons et de quatre filles présentant un mélange plus ou moins marqué des caractères du père et de la mère, se trouvaient deux filles, l'une entièrement Peau-Rouge, l'autre entièrement Blanche.

Mon correspondant ajoute que la ressemblance unilatérale des métis avec un seul de leurs parents ne se présente que très exceptionnelle-

ment au Canada, dans le croisement du Blanc et du Nègre. Il en est de même partout où les deux races se sont rencontrées et ce fait nous apprend que les phénomènes du métissage varient selon les éléments ethniques associés. A cet égard encore, l'homme se comporte comme les animaux.

VIII. — Le milieu agissant d'une manière générale et relativement uniforme dans une région donnée, les races qui se forment seulement sous son influence se constituent parfois presque en même temps sur de vastes espaces. C'est ainsi qu'au siècle dernier, au dire d'Azara, les bœufs sans cornes, spontanément apparus dans l'Amérique du Sud, envahirent en peu d'années des provinces entières, bien qu'on cherchât à les détruire, parce qu'ils se prêtaient moins bien que les bœufs cornus aux manœuvres du lasso. Le Blanc européen a présenté aux États-Unis le même phénomène. « Nous avons vu, dit Andrew Murray, une race d'hommes se former sous nos propres yeux, aussi bien caractérisée comme *race* que n'importe quelle autre. Le changement s'est effectué sur toute l'étendue des États-Unis, sans qu'on ait observé des hommes de transition; et, ce qui est encore plus extraordinaire, il s'est opéré en même temps dans toute la région où on le rencontre. »

Il y a sans doute bien des réserves à faire au sujet de l'espèce de changement à vue admis par l'éminent zoologiste anglais; mais cela même montre comment le résultat des actions de milieu, lentement accumulées, avaient frappé tous les yeux, à un moment donné.

Les races dues au croisement se comportent d'une manière tout autre. La race métisse ne se constitue pas d'emblée avec tous les caractères qu'elle aura plus tard. L'uniformisation en est toujours lente, alors même que l'intelligence humaine s'efforce de régulariser les phénomènes. Quand M. Malingié croisa ses moutons français avec les races anglaises, pour obtenir sa race charmoise, il n'obtint d'abord que des produits étrangement discordants. Plus de vingt générations furent nécessaires pour *asseoir* la race métisse; et, si l'habile éleveur atteignit son but, c'est qu'il mit en œuvre la *sélection raisonnée*, c'est qu'il poursuivit son expérience seulement avec des individus choisis et élimina tous les autres.

La constitution d'une race métisse humaine ne peut que présenter les mêmes phénomènes d'une manière plus accentuée encore. La race immigrante est toujours cantonnée au début; et, par suite, le métissage

commence par être plus ou moins local. A chaque union croisée, une véritable lutte physiologique s'engage entre les deux types, sous l'influence des lois de l'*hérédité directe*. Ainsi que je l'ai dit plus haut, cette lutte se décompose pour ainsi dire en autant de combats partiels que le père et la mère possèdent de traits caractéristiques, et le métis de première génération accuse les victoires et les défaites de chacun d'eux par la *fusion* ou la *juxtaposition des caractères* empruntés aux deux parents.

Dans les générations suivantes, l'*hérédité alternante* et l'*atavisme* entrent en jeu, compliquent et diversifient de plus en plus les résultats. Tout se passe alors chez l'homme comme dans cette famille de chiens braques et épagneuls dont Girou de Buzareingues a raconté la curieuse complication ; comme chez ces moutons andalous à laine noire ; comme chez ces vers à soie à cocons blancs, dont même une sélection sévère n'a pu écarter quelques retours à un type presque oublié. En outre, des unions de premier lit sont contractées, continuellement, et la série des phénomènes recommence sans cesse. Enfin, l'homme ne s'applique pas à lui-même la *sélection raisonnée* qui fait la puissance des éleveurs.

Il est facile de comprendre qu'un temps bien long est nécessaire pour uniformiser des populations grandissant sous des influences perturbatrices aussi nombreuses et aussi énergiques. Mais, si des circonstances spéciales et surtout l'isolement lui viennent en aide, le type mixte, résultant du croisement, semble pouvoir se fixer au bout d'un nombre de générations assez peu considérable. Les détails donnés par Beechey paraissent indiquer que tel a été le cas pour les Pitcairniens, métis d'Anglais et de Polynésiennes. Il est vrai que, dans ce cas particulier, la fusion a dû être facilitée par la parenté des deux éléments ethniques mis en contact dans une petite île. En effet, nous verrons plus tard que les Polynésiens appartiennent à un rameau de la race blanche. Lors du croisement du Blanc avec le Nègre, la lutte entre les deux types, s'accusant par le peu d'uniformité de la population, ne peut qu'être bien plus longue, même dans les circonstances les plus favorables. D'après les observations de M. Cazalis, elle dure encore chez les Zoulous, métis d'Arabes et de Nègres, quoique le croisement qui a donné naissance à cette population remonte déjà à plusieurs siècles et que le sang nègre soit chez elle très prédominant.

CHAPITRE X.

Des caractères ethniques en général.

I. — L'anthropologiste qui entreprend l'histoire des races humaines a devant lui une tâche entièrement semblable à celle du zootechniste qui cherche à faire connaître les *races* d'une de nos espèces domestiques. Il doit procéder comme ce dernier et suivre les mêmes méthodes. S'écarter de ce point de vue, c'est s'exposer à tomber presque à coup sûr dans le vague des hypothèses que rien ne justifie et courir à l'erreur.

Les races animales se distinguent les unes des autres par des *caractères* de diverses natures. Le zootechniste, après avoir fait connaître les formes et les proportions du corps d'une race bovine, ne manquera pas d'insister sur le développement plus ou moins accusé des systèmes osseux et musculaire, sur le plus ou moins d'aptitude à l'engraissement, sur les qualités laitières, sur les prédispositions à contracter aisément certaines maladies ou à leur résister ; c'est-à-dire qu'à côté des *caractères extérieurs* il placera des *caractères physiques* relevant de l'anatomie, de la physiologie, de la pathologie. S'il parle d'une race canine, il se gardera bien d'oublier ses instincts pour la chasse à courre ou d'arrêt, le développement plus ou moins marqué de ses facultés d'attachement au maître, de facilité à apprendre ; c'est-à-dire qu'aux caractères indiqués plus haut, il ajoutera des *caractères intellectuels*.

Tous ces caractères se retrouvent chez l'homme et l'anthropologiste doit naturellement en tenir compte. Mais, nous l'avons vu plus haut, l'homme, animal par son corps, et à certains égards par son intelligence même, possède *un quelque chose* de plus d'où résultent des manifestations spéciales se rattachant à la moralité et à la religiosité. Ces manifestations varient le plus souvent d'une race à l'autre et ne peuvent pas davantage être négligées ; elles fournissent une nouvelle classe de caractères, les *caractères moraux* et *religieux*.

Mais, tout en faisant entrer en ligne de compte les particularités propres que présentent dans chaque race l'intelligence, la moralité, la religiosité, l'anthropologiste ne doit jamais oublier que son rôle est avant tout celui d'un naturaliste. Sa tâche est de constater les faits, les *phénomènes* et de reconnaître ceux qui caractérisent les divers groupes humains. Il doit laisser aux théologiens et aux philosophes les problèmes multiples et jusqu'ici inabordables pour la science, que soulèvent ces phénomènes, attributs de l'espèce humaine.

II. — Ces courtes observations suffisent pour répondre à une question qui se présente tout d'abord dans l'étude des races humaines. Quelle importance relative faut-il attribuer à des caractères de nature si différente? Quels sont ceux qui devront servir de base à une classification naturelle et méthodique?

A se placer au point de vue de Cuvier et de la *doctrine des caractères dominateurs*, on peut être tenté de mettre en première ligne les caractères intellectuels, moraux, religieux. Tout le monde s'accorde, en effet, pour accorder le premier rang aux populations chez lesquelles ces manifestations de l'être humain ont atteint le degré le plus élevé; et il peut paraître naturel d'attribuer aux caractères, d'où ressort cette supériorité, une valeur plus grande qu'à tous les autres. Quelques rares anthropologistes ont pensé et agi ainsi. Mais, cela même les a conduits à des rapprochements et à des fractionnements également inacceptables; car les représentants d'un même type humain peuvent, surtout au point de vue intellectuel, s'être arrêtés au dernier degré ou avoir atteint le sommet de l'échelle sociale. Les races blanches nous montreront des exemples des deux extrêmes.

En anthropologie comme en zoologie et en botanique, il faut en revenir à la *méthode naturelle* telle que l'entendait Antoine-Laurent de Jussieu, et regarder comme prépondérants les *caractères les plus généraux et les plus persistants*. Or, tout le monde sait que bien des populations diffèrent d'état social, de langage, de religion tout en présentant la plus grande ressemblance dans les traits extérieurs et les particularités anatomiques, physiologiques, etc. Les caractères physiques l'emportent donc au point de vue de la généralité.

En outre et surtout, une population entière, aussi bien qu'un individu, peut, en bien peu de temps, s'élever ou s'abaisser dans l'échelle sociale, changer de langage, de religion... Les caractères tirés de son

organisme physique ne se transforment pas pour cela; ils joignent donc la persistance à la généralité. A ce double titre ils doivent avoir le pas sur des caractères, plus nobles sans doute, mais essentiellement moins généraux et plus variables.

Les caractères physiques eux-mêmes présentent une certaine hiérarchie au point de vue dont il s'agit. En quelques générations, les aptitudes pathologiques, les particularités physiologiques propres à une race s'altèrent et se transforment sous l'influence de conditions d'existence nouvelles, tandis que les formes générales du corps, les traits du visage, la nature des cheveux, etc., se modifient beaucoup moins facilement, si bien qu'on a nié leur variabilité. Les caractères morphologiques extérieurs doivent donc passer avant les précédents. Enfin les caractères ostéologiques traversent, parfois presque sans altération, une longue suite de siècles. C'est donc à eux que l'anthropologiste naturaliste devra attacher le plus d'importance.

Nous retrouvons, jusque dans les caractères tirés du squelette, cette hiérarchie sur laquelle je tiens à appeler l'attention. Peut-être des recherches plus multipliées montreront-elles un jour que le bassin et les grands os longs des membres antérieurs et postérieurs présentent, de race à race, des modifications aussi caractéristiques, aussi persistantes que celle de la tête osseuse. Mais cette étude est encore peu avancée et les conclusions tirées des faits recueillis jusqu'à ce jour n'ont, dans la plupart des cas, qu'une valeur secondaire. Au contraire, l'examen comparatif des têtes osseuses, facilité par le grand nombre de pièces de ce genre réunies dans nos collections, a conduit à des résultats de premier ordre et vraiment remarquables.

Dans nos *Crania ethnica*, M. Hamy et moi avons passé en revue au point de vue craniologique toutes les principales races humaines et un très grand nombre de leurs dérivés. Or, à part un petit nombre d'exceptions, qui s'expliqueront sans doute un jour, toutes les fois que nous avons eu à examiner des groupes bien connus et déjà bien définis à l'aide de données fournies par la géographie, l'histoire, la linguistique, etc., nos conclusions ont concordé avec celles de nos devanciers. La craniologie n'a fait alors que confirmer des résultats acquis par des voies fort différentes. Cela même prouve que, à elle seule, elle aurait suffi pour distinguer et classer ces groupes. Par conséquent, en l'absence de toute autre donnée, on pourra accepter avec

confiance les conclusions auxquelles aura conduit l'étude attentive de la tête osseuse.

Les caractères de cet ordre ne permettent pas seulement de déterminer et de circonscrire des groupes humains homogènes ; ils fournissent aussi le moyen de découvrir et de préciser les divers éléments ethniques réunis dans une même population. Bien souvent, lorsque, sous l'influence du milieu, les autres caractères physiques, les traits, la taille, la couleur, se sont plus ou moins uniformisés, lorsque le langage, les mœurs, la religion sont devenus identiques, les différences crâniennes originelles persistent ou reparaissent chez un nombre plus ou moins considérable d'individus et trahissent la multiplicité des origines. Quelques têtes osseuses bien caractérisées, mêlées à une foule d'autres de même provenance, mais d'un type différent, suffisent pour renseigner sur ce point l'anthropologiste, comme un petit nombre de fossiles éclairent le géologue.

Toutefois, lorsqu'il s'agit de *races*, les caractères même les plus fixes et les plus généraux n'ont pas la même valeur que lorsqu'on s'occupe d'*espèces*. Les caractères craniologiques eux-mêmes perdent ici parfois de leur portée, ou mieux, deviennent insuffisants pour nous renseigner. L'ethnologie trouve parfois alors des données plus instructives dans d'autres particularités relevant aussi de l'organisme ou même des manifestations de l'intelligence ou des instincts religieux et moraux. C'est là un point sur lequel je reviendrai tout à l'heure.

III. — Il ne faut pas demander aux caractères physiques plus qu'ils ne peuvent donner et leur attribuer des significations qu'ils n'ont pas.

Nous manquons de notions précises relativement aux caractères de l'homme primitif. Par suite de cette ignorance, nous ne pouvons pas rapporter à ce terme de comparaison les diverses races qui peuplent le globe. Connaissant bien mieux la race blanche que les autres, on l'a naturellement prise pour norme, et rien n'était plus légitime. Mais on est allé plus loin. Quelques-unes des populations qu'elle comprend sont à la tête du mouvement intellectuel, religieux et moral ; on n'a songé qu'à elles, et, en vertu d'idées préconçues, on a voulu établir une relation intime entre cette supériorité et les caractères physiques extérieurs ou anatomiques qui les distinguent. La plus légère différence morphologique entre le Blanc et une population colorée quelconque a été regardée comme accusant l'infériorité de celle-ci. On a tiré des con-

clusions analogues des dissemblances qui distinguent certains groupes blancs de tel autre groupe de même race déclaré supérieur *a priori*. C'est ainsi que la saillie du talon, plus prononcée chez un grand nombre de Nègres qu'elle ne l'est chez le Blanc, a été signalée comme un signe de dégradation et que les Blancs brachycéphales ont été proclamés inférieurs aux dolichocéphales. La brièveté du talon, la dolichocéphalie devenaient ainsi des signes de supériorité ethnique. Dans le premier cas, on oubliait que Desmoulins a fort bien montré, à propos des Boschimans, de quelle utilité peut être un long talon pour des sauvages chasseurs et qu'il est des Nègres à talon court ; dans le second, on oubliait que les Esquimaux sont au nombre des races dont la tête est le plus allongée d'avant en arrière (fig. 128, 129 et 130), et qu'ils n'en sont pas moins restés jusqu'ici au plus bas degré de l'échelle sociale.

Enfin en adoptant les conclusions que je viens de signaler, on oubliait encore que tous les Blancs ne sont pas à la tête de la civilisation ; qu'il est des groupes humains, appartenant incontestablement au même type que nous, qui sont de beaucoup inférieurs à bien des représentants des races colorées. Les Blancs du nord-ouest de l'Amérique que nous ont fait connaître Meares, Dixon, Maurelle,... sont restés pêcheurs et vivent à l'état de tribus. Ils sont donc bien au-dessous des grands peuples jaunes de l'Asie et même de la plupart des Nègres de Guinée, qui sont tous cultivateurs et ont formé quelques États considérables. On voit que, dans ces régions et à prendre pour norme les Chinois ou les Noirs de Juida, les comparaisons entreprises sous l'empire d'idées analogues à celles que je viens de signaler conduiraient à regarder la couleur blanche comme un signe d'infériorité, résultat que n'accepteraient pas à coup sûr mes contradicteurs eux-mêmes.

A s'en tenir aux faits, tout concourt à prouver qu'il n'existe aucun rapport réel entre la supériorité fondamentale d'une race et ses caractères physiques. Ceux de ces derniers qui par leur nature sembleraient devoir le mieux se prêter à l'hypothèse que je combats lui échappent de la manière la plus évidente, dès qu'on y regarde un peu de près. La capacité du crâne, par exemple, quoique indiquant le développement relatif des organes de l'intelligence, ne fait nullement exception.

C'est ce que met bien en évidence le tableau ci-joint dans lequel la capacité crânienne est exprimée en pouces cubes. Je l'emprunte tex-

tuellement à Morton, dont le témoignage ne sera certes pas suspect. Toutefois, l'anthropologiste américain a placé les races dont il a cubé les crânes un peu au hasard et s'en est tenu à peu près à l'ordre géographique. Je les ai disposées en suivant la série décroissante formée par les moyennes et j'ai indiqué par des accolades les capacités communes à deux ou plusieurs races. En outre, j'ai calculé la différence entre les maxima et les minima. Ces dispositions fort simples font ressortir quelques résultats importants que l'on ne saisit pas d'emblée sur le tableau de Morton et qui ont échappé à l'auteur. :

RACES.	MOY.	MAX.	MIN.	DIFF.
Anglais	96	105	91	14
Germains	90	114	70	44
Anglo-Américains		97	82	15
Arabes	89	98	84	14
Gréco-Egyptiens des catacombes	88		74	23
Irlandais	87	97	78	19
Malais	86		68	29
Persans				
Arméniens		94	75	19
Circassiens				
Iroquois	84			
Lénapes				
Chérokés		104	70	34
Shoshones				
Nègres d'Afrique	83	99	65	34
Polynésiens		84	82	2
Chinois	82	91	70	21
Nègres créoles de l'Amérique du Nord		89	73	16
Hindous		91	77	14
Anciens Egyptiens des catacombes	80	96	68	28
Fellas		96	66	30
Mexicains	79	92	67	25
Péruviens		101	58	47
Australiens	75	83	68	15
Hottentots		83	63	20

Indépendamment d'autres enseignements sur lesquels j'aurai à revenir, ce tableau démontre le peu de rapport qui existe entre la capacité du crâne, ou, en d'autres termes, entre les dimensions du cerveau et le développement intellectuel et social des races. Les nombres exprimant cette capacité placent les Chinois, les Hindous, les anciens Egyptiens au-dessous des Nègres africains, des Peaux-Rouges et des Shoshones.

Est-il un seul homme, quelque peu instruit, qui puisse accepter, comme expression de la vérité, une théorie qui conduit à regarder les peuples les plus anciennement civilisés comme étant moins intelligents que des tribus restées jusqu'à nos jours à l'état barbare ou sauvage?

IV. — Sous l'empire des préoccupations inspirées par les doctrines transformistes, on est allé encore plus loin. On a voulu voir dans certaines particularités extérieures ou anatomiques non seulement des *caractères d'infériorité,* mais encore des *signes d'animalité.* On a attribué à l'influence ancestrale des singes, que l'on donne pour pères à l'homme, quelques-uns des traits qui séparent des Blancs les races colorées et surtout le Nègre. On a regardé ces caractères différentiels comme autant de cas d'*atavisme partiel* et l'on a cru avoir ainsi rendu compte de leur existence. Réciproquement ces mêmes caractères ont été invoqués comme autant de preuves de notre origine simienne.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, je n'ai pas à discuter et à réfuter ici le transformisme ; je l'ai fait assez souvent ailleurs. J'ai d'ailleurs indiqué tout à l'heure quelques-uns des faits qui devraient faire repousser, surtout par les transformistes, comme étant inconciliable avec les principes fondamentaux de leurs théories, l'hypothèse de l'origine simienne de l'homme. Laissant donc de côté la question générale, je me bornerai à faire une seule remarque.

A force de songer aux animaux, les anthropologistes dont il s'agit en ce moment ont fini par oublier l'homme. Si leur attention s'était quelque peu dirigée de ce côté, ils auraient compris que l'histoire de l'évolution humaine permet souvent d'expliquer d'une manière très simple l'apparition des particularités propres à certaines races et d'en préciser la nature, sans recourir à n'importe quelle espèce animale ; si bien qu'à la *théorie simienne* repoussée par la science, on peut, dans bien des cas, substituer une *théorie évolutive humaine* reposant sur des observations précises. Pour mieux faire comprendre ma pensée, je citerai seulement deux exemples.

Dans le bassin du Nègre adulte, le diamètre antéro-postérieur est relativement plus grand et les iléons sont sensiblement plus verticaux que chez le Blanc qui a pris tout son développement. Par là, cette région du squelette se rapproche de ce qui existe chez les mammifères, chez les singes en particulier. On n'a pas manqué de reporter à nos prétendus ancêtres l'origine de cette disposition. On oubliait

qu'elle se présente aussi à un haut degré chez le fœtus du Blanc européen; que chez lui elle est tout aussi prononcée que chez n'importe quel singe; qu'elle s'atténue progressivement, mais qu'elle reste habituellement plus ou moins marquée chez l'enfant jusque vers l'âge de sept ans. L'étroitesse du bassin, la verticalité des iléons ne sont donc en réalité chez le Nègre que des *caractères fœtaux* ou même des *caractères infantiles*, qui persistent chez l'adulte, par suite d'un de ces *arrêts de développement* ou mieux d'*évolution* dont E. Geoffroy Saint-Hilaire a depuis si longtemps signalé l'intervention dans des cas bien plus graves.

Chez le Nègre encore, le membre supérieur est un peu plus long que chez le Blanc et cette particularité tient essentiellement à l'élongation relative de l'avant-bras. M. Hamy, comparant chez l'adulte le radius à l'humérus, a trouvé les rapports 78,04 pour le Nègre et 72,19 pour le Blanc. Quelque légère que soit la différence, elle a suffi pour qu'on voulût y voir un *caractère simien*. Mais, ici encore l'embryogénie humaine rend aisément compte du fait sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'*influence ancestrale* d'un singe quelconque. En suivant l'évolution du membre supérieur, M. Hamy a montré que le rapport dont il s'agit est représenté par 88,88 chez l'embryon de deux mois et demi, qu'il décroît d'âge en âge et est encore de 72,30 chez l'enfant de treize ans. Chez le fœtus de cinq mois, il est de 80,42 et de 77,68 chez celui de sept mois. Le Nègre présente donc, à cet égard, les proportions normales d'un fœtus d'âge intermédiaire. Ici encore il y a chez lui, lorsqu'on le compare au Blanc, un simple *arrêt d'évolution*.

V. — Serres, qui, un des premiers, est entré dans la voie que je viens d'indiquer, est allé trop loin dans l'application d'une idée que nous voyons être juste dans certains cas. Pour lui, le Nègre n'était qu'un Blanc frappé d'un arrêt de développement général. Il n'en est rien. On trouve au contraire chez lui des caractères qui ne s'expliquent que par un *excès d'évolution*. Tel est le prognathisme de la mâchoire et des dents supérieures, si prononcé dans la plupart des races secondaires qui se rattachent à ce type, mais qui manque chez les Négritos.

En effet, dans toutes les races, le fœtus est orthognathe. Chez le Nègre africain, l'enfant ne diffère guère de l'enfant blanc sous ce rapport. Mais chez tous les deux, chez le Blanc lui-même, la mâchoire supérieure s'éloigne de la verticale d'une manière plus ou moins marquée



Fig. 159. — Crâne de Corse, présentant les caractères moyens des têtes osseuses européennes, profil. (D'après une photographie. C. M.)

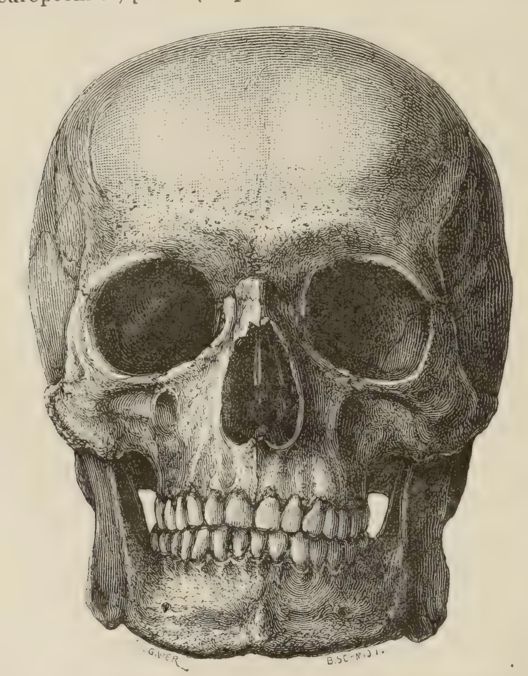


Fig. 160. — Crâne de Corse, face. (D'après une photographie. C. M.)

avec les progrès de l'âge. Les recherches de M. Topinard ont bien montré que le véritable orthognathisme n'existe dans aucune race chez les adultes, si ce n'est dans quelques cas individuels. Toutefois, chez le Blanc, ce mouvement ne produit d'ordinaire qu'une saillie médiocre (fig. 159, 160 et 161). Chez le Nègre, ce développement s'accentue fortement à l'époque de la puberté et se poursuit de manière à produire le véritable prognathisme, lequel n'est en réalité que l'exagération de ce qui existe dans les races les plus franchement blanches (fig. 162, 163 et 164). Mais si celles-ci, considérées dans leur ensemble, se rapprochent habituellement plus ou moins de l'orthognathisme, il n'en est pas de même des individus qui en font partie. Il n'est pas très rare de rencontrer chez nous, surtout chez les femmes, un prognathisme des plus prononcés ; si bien que les dentistes ont dû inventer des opérations et des appareils spéciaux pour le faire disparaître. C'est un de ces cas d'*entre-croisement des caractères* sur lesquels j'ai appelé plus haut l'attention.

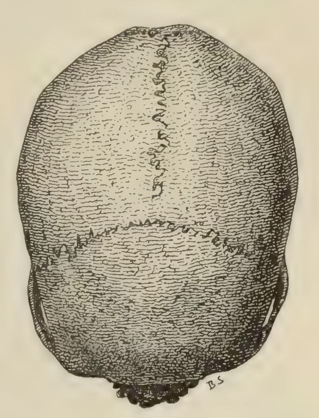


Fig. 161. — Crâne de Corse, présentant les caractères moyens des têtes osseuses européennes, *norma verticalis*. (D'après une photographie. C. M.)

En poursuivant cette analyse, en prenant toujours pour norme le Blanc européen, on peut disposer les caractères de la race nègre en trois séries comprenant, l'une, des traits tenant à l'*arrêt de l'évolution ;* la seconde réunissant ceux qui lui sont communs avec la race blanche ; la troisième enfin, ceux où s'accuse l'*excès d'évolution*. Ces considérations s'appliquent, on le comprend, à toutes les autres races.

On ne peut d'ailleurs regarder *à priori* ces *arrêts* et ces *excès* d'évolution de l'organisme physique comme autant de signes de *supériorite* ou d'*infériorité*, pas plus chez les individus que dans les races. Ainsi l'angle pariétal que j'ai fait connaître est toujours négatif chez le fœtus et chez le jeune enfant. En général, chez les adultes, il est positif dans toutes les races. Mais il était resté négatif chez notre grand Cuvier, dont la tête présentait ainsi un *caractère fœtal* ou *infantile* très accusé. Des particularités de cette nature ne sont donc pas un signe d'infériorité, quand il s'agit des individus.



Fig. 162. — Crâne de Nègre du Soudan, présentant les caractères moyens des têtes osseuses de sa race, profil. (D'après une photographie. C. M.)

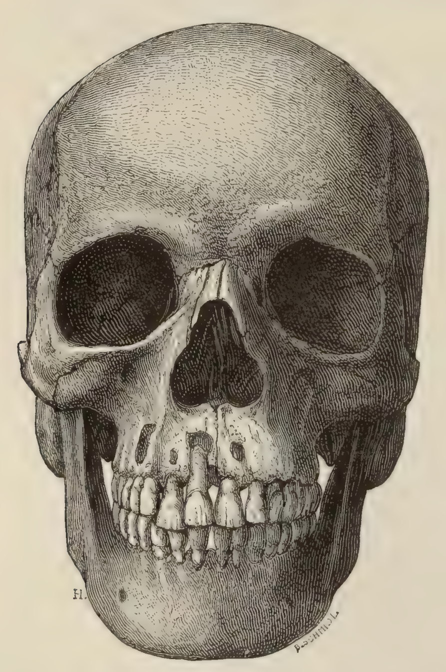


Fig. 163. — Le même crâne, face. (D'après une photographie. C. M.)

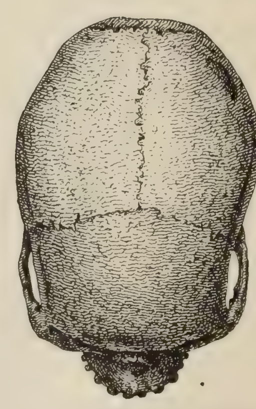


Fig. 164. — Le même crâne, *norma verticalis*. (D'après une photographie. C.M.)

Cette conclusion s'applique de même aux races considérées dans leur ensemble ; l'exemple suivant suffit pour le démontrer. L'indice orbitaire de Broca diminue par les progrès de l'évolution. Or les races blanches ont des représentants dans les trois groupes mégasème, mésosème et microsème. Toutes les races jaunes sont mégasèmes ; les races noires sont mésosèmes ou microsèmes. Ainsi les Jaunes, comparés aux Nègres, présentent un arrêt d'évolution bien marqué ; les Chinois n'en sont pas moins, comme on sait, de beaucoup supérieurs à tous les Noirs.

VI. — L'étude de l'évolution humaine nous renseigne sur la cause immédiate des différences qui distinguent nos races au point de vue physique. Or, comme je l'ai dit plus haut, cette évolution s'accomplit sous l'influence du milieu ambiant. C'est évidemment lui qui commande et produit dans le mode de constitution du nouvel être, les légères déviations dont nous constatons les résultats. Les observations, les expériences multiples faites sur les animaux ne peuvent laisser de doute à cet égard.

Mais nous ne pouvons pas toujours, à beaucoup près, nous rendre compte du mode d'action du milieu extérieur et reconnaître la filière des causes et des effets. Toutefois l'homme est un des éléments de ce propre milieu et nous parvenons parfois à reconnaître sans trop de peine en quoi et comment il a agi. Par exemple, pour une race restée pure jusqu'à un moment donné, l'introduction d'un élément ethnique étranger est une cause de modification évidente ; au bout d'un certain temps, la population présentera les caractères d'une race métisse. Ce qui se passe de nos jours nous renseigne sur le passé. Lors donc que nous trouvons, dans les squelettes d'une population disparue, un mélange de traits propres à des types différents préalablement déterminés, nous pouvons affirmer que le métissage a été la cause première du caractère mixte qui distinguait cette population des souches parentes.

VII. — Rechercher les causes, qui ont pu amener l'apparition des particularités de toute sorte qui distinguent les races humaines les unes des autres, est certainement une partie de la tâche dévolue aux anthropologistes. Mais qu'ils aient pu ou non expliquer la présence d'un trait spécial, du moment que son existence est bien constatée, ils doivent l'accepter comme *caractère* et lui attribuer dans la distinction des

groupes toute la valeur qui lui revient, à raison de sa persistance et de sa généralité. Les botanistes, les zoologistes, les zootechnistes ne font pas autrement, qu'ils s'occupent d'espèces ou de races. Sous peine d'abandonner le terrain des sciences naturelles, les anthropologistes doivent raisonner et agir comme eux.

CHAPITRE XI.

Caractères physiques.

I. — Les *caractères physiques* comprennent toutes les particularités distinctives qui ressortent de l'étude de l'organisme. Ils peuvent être tirés de l'extérieur ou de l'intérieur du corps, de l'accomplissement régulier des fonctions ou des perturbations qu'elles présentent. Nous placerons donc dans cette catégorie, non seulement les caractères *extérieurs* et *anatomiques*, mais encore les caractères *physiologiques* et *pathologiques*. On comprend d'ailleurs que je ne saurais entrer, à leur sujet, dans des détails qui trouveront leur place dans l'histoire des diverses races. Je dois, dans cette *Introduction*, me borner à présenter un petit nombre de faits, à l'appui des considérations très générales qui se rattachent le plus directement aux questions examinées dans les pages précédentes. Quant aux lecteurs désireux d'en apprendre davantage, je ne puis que les renvoyer, soit aux mémoires originaux, soit à l'ouvrage où M. Topinard a condensé et discuté la masse énorme de recherches et de résultats dus aux nombreux savants qui ont abordé ces diverses questions.

II. — Parmi les caractères que l'on peut emprunter à l'extérieur du corps, nous devons mettre en première ligne les particularités que présentent l'ensemble de la chevelure et les cheveux considérés isolément.

Dans ses formes extrêmes la chevelure est plus ou moins *laineuse* comme chez les Nègres (fig. 165), ou bien raide, lisse et comme composée de crins de cheval (fig. 166). Telle est celle des races jaunes. Dans le premier cas, la coupe transversale du cheveu présente une forme elliptique allongée (fig. 167) ; dans le second, cette même coupe se rapproche de la forme circulaire qu'elle atteint fréquemment chez certaines races, par exemple chez les Japonais (fig. 168), des formes intermédiaires se rencontrent d'ordinaire chez les races aryanes et iraniennes (fig. 169). Ces formes ne sont pas d'ailleurs toujours

régulières. Pruner-Bey a montré que la coupe transversale est assez souvent triangulaire, réniforme, etc. (fig. 170).

Le plus grand diamètre mesuré par Pruner-Bey a été trouvé chez un Fidjien. Il atteignait 40 centièmes de millimètre. Le plus petit pris sur une chevelure de Papoua allait à 7 centièmes de millimètre



Fig. 165. — Nègre du Soudan, type de chevelure laineuse. (Hellwald.)

seulement. Mais le plus ou moins de finesse des cheveux ne dépend pas évidemment d'un seul de ses diamètres. Elle est représentée par la surface ou l'aire de la coupe transversale. Sans entrer dans d'autres détails, à cet égard, on peut dire que, en général, les cheveux sont d'autant plus fins que l'ellipse de leur coupe est plus allongée, et d'autant plus gros, que cette même coupe se rapproche davantage de la forme circulaire. Ces derniers atteignent aussi d'ordinaire la plus

grande longueur. Les cheveux laineux sont, au contraire, courts. Ce dernier caractère atteint son maximum dans les chevelures dites *en grains de poivre* que l'on a cru longtemps pousser par touffes isolées. De nouvelles recherches et une observation très précise de M. Topinard ont montré qu'il n'en est rien. Entre les extrêmes de forme et de



Fig. 166. — Chef Shoshone, type de chevelure lisse. (Hellwald.)

grosseur, on trouve d'ailleurs tous les intermédiaires possibles et la *fusion* se montre ici aussi complète qu'ailleurs.

Il n'en est pas tout à fait de même pour l'*entre-croisement*. Pruner-Bey avait mesuré les diamètres longitudinal et transverse des nombreuses coupes exécutées par lui; mais il s'était borné à donner ses chiffres bruts. M. Topinard a fait de nouvelles recherches, calculé les *indices* moyens et a dressé un tableau qui permet de saisir aisément les conséquences générales à tirer de ce travail.

Les limites de variation de ce caractère sont très étendues. Elles

vont, pour les individus, de 100, indice fréquent chez les races jaunes, à 28 chez un Papou. Pour les moyennes, la différence est de 90 (Samoyèdes) à 40 (Papous). Et pourtant, ce qui frappe tout d'abord, c'est l'homogénéité des groupes obtenus en échelonnant les indices en série décroissante. Le haut du tableau n'est occupé que par des races jaunes ou par des races mixtes se rattachant à ce tronc; les Blancs, Aryans, Sémites ou Allophyles, sont réunis au milieu; le bas du tableau ne

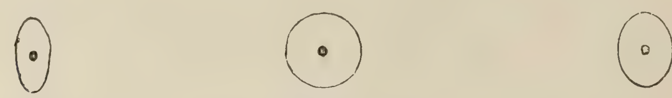


Fig. 167. — Coupe de cheveux de Nègre.
Fig. 168. — Coupe de cheveux de Japonais.
Fig. 169. — Coupe de cheveux d'Européen.

renferme que des races nègres. Je ne vois qu'une seule exception à ce groupement si régulier. On ne saurait écarter les Australiens des races noires, et cependant leur indice les place entre les Esthoniens (*Blancs Finnois*) et les Lithuaniens (*Blancs Aryans*). C'est le seul cas d'*entre-croisement* que présente ce tableau.

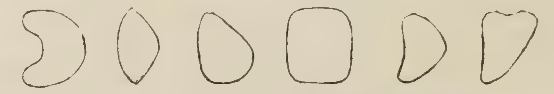


Fig. 170. — Coupes de cheveux irrégulières.

Mais, M. Topinard s'est borné à calculer les indices moyens. Or, en employant seulement les nombres donnés par Pruner-Bey, j'ai cherché les maxima et les minima; et, dès lors, ainsi que l'on devait s'y attendre, l'entre-croisement a reparu. C'est ce que permet de voir aisément le tableau ci-joint, dans lequel j'ai réuni les résultats des études de M. Topinard et ceux de mes calculs.

RACES.	MOYENNES.	MAXIMA.	MINIMA.
5 Samoyèdes........	90	»	»
10 Japonais................	84	99	80
13 Malais..................	83	87	68
2 Américains du Nord......	81	99	80
8 Thibétains............ ..	80	»	»
7 Chinois..................	79	100	63
10 Southals de l'Inde........	79	»	»
6 Guaranis................	77	»	»
5 Esquimaux	77	100	66

RACES.	MOYENNES.	MAXIMA.	MINIMA.
2 Lapons	74	»	»
5 Esthoniens	73	»	»
9 Basques	72	91	50
13 Australiens	69	75	60
11 Lithuaniens	68	90	60
Allemands nombreux	65	80	53
30 Irlandais	63	91	44
10 Kabyles	63	78	60
9 Grecs	62	»	»
12 Polynésiens	62	»	»
2 Tasmaniens	60	74	60
4 Négritos	52	»	»
6 Cafres	52	»	»
10 Nègres	50	66	50
4 Hottentots	46	»	»
5 Papouas	40	56	28
Fidjiens	»	60	55
Nukahiviens	»	99	50
Tikopiens	»	87	66
Maoris	»	87	66
Néo-Irlandais	»	75	66
Néo-Calédoniens	»	92	66
Siamois	»	92	71
Gonds	»	100	52
Koles	»	97	66
Bhils	»	85	56
Aymaras	»	99	88
Américains du Midi	»	100	95
Jambas	»	100	45
Mongols	»	92	81
Turcs	»	88	50
Egyptiens	»	60	42
Momies	»	72	51
Brahmanes	»	63	57
Persans	»	66	56
Arabes	»	74	60
Italiens	»	80	68
Français	»	91	44

Je crois inutile d'insister longuement sur les conséquences qui ressortent de ce tableau. On voit que l'indice maximum 100 apparaît chez les Chinois, chez les Esquimaux, chez divers indigènes américains, chez les tribus sauvages de l'Inde; l'indice 66 figure à titre de maximum chez les Nègres et les Persans, à titre de minimum chez les Esquimaux, les Tikopiens, les Maoris, les Néo-Irlandais, les Néo-Calédoniens,

les Koles, etc. L'indice capillaire ne fournit donc pas plus que les autres de caractères absolus.

La chevelure n'en a pas moins une valeur très réelle pour la caractérisation des groupes fondamentaux de l'humanité. Elle fournit également des caractères pour la distinction des races secondaires. Enfin, elle peut donner aussi des indications parfois très précises sur les croisements intervenus entre diverses races. Pour Pruner-Bey, un nombre même très petit de cheveux bien caractérisés, un seul, dit-il, mêlés à une chevelure d'un type différent, suffit pour révéler une origine ethnique multiple et pour permettre de préciser les éléments qui ont concouru au métissage. Sans aller aussi loin que le faisait l'éminent anthropologiste, on peut admettre cette conclusion, qui concorde avec quelques faits observés chez les moutons.

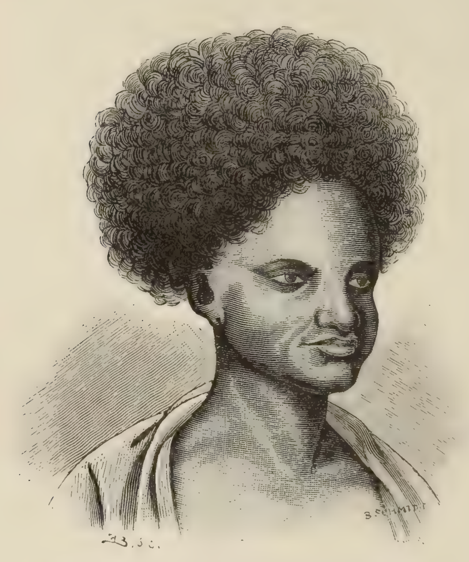


Fig. 171. — Cafuso. (Hamilton Smith.)

Sans même recourir au microscope, il est parfois facile de reconnaître le métissage, grâce aux caractères généraux de la chevelure. Par exemple, là où les Jaunes et les Noirs se trouvent en contact, elle présente souvent chez les métis des caractères intermédiaires faciles à constater; elle est à la fois très crépue et très rude. Il en est de même chez les Cafusos du Brésil, métis de Nègres et d'indigènes (fig. 171). Toutefois, dans le croisement multiple du Malais, du Blanc et du Négrito, le triple métis paraît garder la chevelure lisse du premier, à en juger par la photographie de M. Montano (fig. 44).

Ainsi s'explique l'existence, aux Philippines, des *Nègres à cheveux lisses* dont ont parlé divers auteurs.

La chevelure grosse et raide serait donc un des traits qui résistent le mieux à l'épreuve du croisement. Les observations de M. Montano

concordent sur ce point avec celles que l'on a faites en Amérique. Humboldt a vu la chevelure indigène persister, même après plusieurs générations, malgré le croisement unilatéral vers le Blanc.

Les considérations tirées de la couleur des cheveux conduiraient à des résultats assez analogues aux précédents. Toutefois, il est à remarquer que l'entre-croisement est ici bien plus marqué. Tous les Jaunes et les Nègres ont des cheveux noirs. Bien des Blancs sont dans le même cas. On trouve des blonds chez les Finnois aussi bien que chez les Aryans. Enfin, les cheveux roux ont été signalés dans les races les plus diverses, appartenant aux trois types fondamentaux, comme je l'ai dit plus haut.

III. — La couleur de la peau est un des caractères qui frappe le plus et auquel on a longtemps attaché le plus d'importance, comme l'attestent les noms généralement donnés aux trois types de l'humanité. Il n'en est pourtant pas de plus variable. Ici la fusion est complète et se fait en tout sens, du noir au blanc, au jaune brun et au rouge de brique ou de cuivre. L'entre-croisement n'est pas moins accusé. Des races très pures et appartenant à des types fondamentaux différents se ressemblent parfois par ce caractère, auquel on attache ordinairement, mais à tort, une si grande valeur. Le Bichari, que toute son organisation rattache aux Sémites et, par conséquent, au tronc blanc, a le teint plus franchement noir que bien des Nègres ; le Boschiman, que l'on ne peut séparer du tronc noir, est d'une teinte jaune ; dans l'Inde, chez les castes élevées, la couleur varie d'une teinte analogue à celle des Européens méridionaux au noir plus ou moins accusé, sans que les autres caractères soient altérés. Ram-Mohun-Roy, le célèbre brahmane, réunissait les traits les plus purs à un teint presque noir foncé. (*A specimen of colour approaching to black*, Prichard.) (fig. 172).

Sans multiplier ces exemples j'ajouterai que la couleur varie parfois, mais non toujours, d'une manière très remarquable, chez les individus soumis à certaines conditions de milieu, parmi lesquelles la lumière me semble jouer le rôle principal. C'est là un fait facile à constater, à Paris même, chez les déchargeurs de nos ports et les *dragueurs*. Un de ces derniers sur lequel j'ai, à diverses reprises, attiré l'attention de mes auditeurs, avait le torse entier d'une teinte presque aussi foncée que celle de certains Nègres que j'avais pu voir dans les rues du Caire, bien qu'il eût tous les traits et la chevelure d'un ouvrier parisien.

Le croisement paraît exercer une influence marquée dans certains cas de variation de la couleur. J'ai déjà rappelé que le teint du Mulâtre n'est pas vraiment intermédiaire entre celui du Blanc et du Nègre. D'ordinaire, il est relativement plus jaune. Les expériences de Darwin



Fig. 172. — Ram-Mohun-Roy.

sur les résultats du croisement entre races de pigeons diversement colorées permettent d'expliquer ce fait. Il en est autrement de la coloration que présentent les métis d'Anglais et de Maori. Ils ont parfois, dit Fitz-Roy, le teint des vrais Peaux-Rouges. Les observations du docteur Cailliot, faites sur divers points de la Polynésie, confirment celles de l'amiral anglais. Ces faits nous donnent, ce me semble, au moins des

indications sur l'origine des teintes plus ou moins rougeâtres ou cuivrées, tant de fois signalées chez certaines populations à caractères mixtes et qui se sont montrées depuis des siècles jusque chez quelques Nègres de l'Afrique orientale, comme l'attestent les peintures égyptiennes et la collection de M. de Froberville exposée dans les vitrines du Muséum.

Des faits que je viens d'indiquer, il résulte que la couleur de la peau n'a pas grande valeur lorsqu'il s'agit de caractériser les groupes fondamentaux de l'humanité. Toutefois, elle permet de reconnaître, presque à coup sûr, les populations se rattachant au tronc blanc, lorsque la teinte est bien accusée et surtout quand l'épiderme est en même temps assez transparent pour laisser apercevoir le rose des joues, la couleur bleuâtre des veines sous-cutanées. Jamais rien de pareil ne se montre dans les races colorées. En outre, les diverses nuances du teint fournissent de bons caractères pour distinguer les groupes secondaires. A ce titre on ne saurait leur refuser une importance réelle, quoique moindre que celle qu'on leur attribuait jadis.

Dans le métissage, la teinte du Nègre se fait sentir pendant bien des générations, malgré le croisement unilatéral dans le sens du Blanc. On sait jusqu'où va, chez les Créoles d'origine européenne, la faculté de reconnaître la moindre trace de sang noir. Il n'en est pas ainsi de la couleur plus ou moins rouge des populations américaines. Celle-ci s'efface complètement dès la seconde génération, parfois dès la première, par le croisement avec le Blanc.

Il en est tout autrement de la couleur de l'iris des Mongols et des Américains. La couleur noire et l'expression générale de l'œil sont un des traits qui se transmettent avec le plus de persistance, malgré de nombreux croisements avec la race blanche. Humboldt avait déjà fait cette observation. M. Ferdinand Denis m'a dit avoir reconnu à ce caractère l'origine en partie indienne d'une dame, qui comptait seulement un cacique parmi ses aïeux.

IV. — L'ensemble de la face et chacun des traits dont elle se compose sont pour beaucoup dans la distinction que chacun établit instinctivement entre les races humaines. Mais cette appréciation est souvent peu raisonnée et conduit à des erreurs. Ce qui frappe avant tout, c'est la physionomie, c'est-à-dire quelque chose de très fugace, de très instable et que l'on a jusqu'ici cherché vainement à analyser et à préci-

ser. On ne tient pas habituellement un compte suffisant de l'influence exercée par le costume sur l'impression produite chez un Européen par le visage d'un Malais ou d'un Peau-Rouge. Pourtant, ce qui se passe dans nos bals déguisés devrait suffire pour se mettre en garde contre les conséquences qu'entraîne souvent ce genre d'appréciation. Qui de nous n'a quelquefois hésité à reconnaître la figure qui lui était la plus familière, par cela seul que l'individu avait changé de coiffure et de vêtements?

Le voyageur, au premier aspect d'un Peau-Rouge en grand costume de guerre ou d'un Balinais qui a laissé son torse nu et porte son sabre entre les épaules, s'exagère aisément les différences qui les séparent de nous. Qu'il revoie ces mêmes individus habillés à l'européenne et il sera tout surpris de voir qu'ils ressemblent fort à ses compatriotes. Bien souvent la couleur de la peau lui rappellera seule la différence des races. C'est ce dont on peut s'assurer en consultant les portraits photographiés réunis aujourd'hui en grand nombre dans nos collections; c'est ce que permettent de constater les observations que chacun peut faire de temps à autre dans nos rues.

Les traits du visage n'en ont pas moins, en anthropologie, une grande importance. Malheureusement il n'est pas facile de préciser les caractères que l'on peut en tirer. La fusion, l'entre-croisement se montrent ici comme ailleurs, et il est le plus souvent impossible de recourir à des mesures permettant d'obtenir des moyennes numériques. Des recherches sur le rapport entre la hauteur totale de la tête et divers diamètres transverses conduiront peut-être à quelque résultat utile. Mais, en somme, l'*indice nasal extérieur*, étudié par M. Topinard, me semble seul avoir une valeur réelle. Ici les limites de variation sont très considérables et plusieurs grands groupes humains s'échelonnent assez régulièrement. Toutefois, les Polynésiens (*Blancs Allophyles*) se trouvent réunis aux races nègres; les Tsiganes (*Blancs Aryans*, plus ou moins métissés) prennent place entre les Kalmouks (*Jaunes*) et les Peaux-Rouges (*Blancs Allophyles*, parfois fortement métissés) au milieu des races jaunes; les Géorgiens (*Blancs Allophyles*), se trouvent classés dans le même groupe;... l'entre-croisement reparaît donc encore ici, même en s'en tenant aux moyennes, et serait bien plus accusé encore si l'on prenait en considération les variations individuelles, les maxima et les minima.

J'ai déjà parlé de l'œil oblique et bridé des Mongols et des Chinois. Bien que ce caractère, très bien étudié par M. Deniker, apparaisse ailleurs d'une manière erratique, il conserve une valeur réelle, quand il existe dans un ensemble de population. Il peut aussi rendre de vrais services en trahissant le métissage d'un type donné avec la race mongolique, comme on l'a vu chez les Dacotas du Jardin d'acclimatation.

Les autres traits du visage : prognathisme, épaisseur et retroussement des lèvres, empâtement des commissures, etc., prêteraient à des considérations analogues et je crois inutile d'entrer dans ces détails. Je me borne à faire remarquer au sujet du dernier de ces caractères, si marqué chez la plupart des Nègres, que les recherches de M. Hamy en ont montré la cause anatomique. Il est dû à la fusion plus ou moins complète des muscles latéraux des lèvres, habituellement isolés chez le Blanc. Ici, comme presque toujours et quoiqu'il ne s'agisse que de parties molles, le caractère extérieur n'est que la conséquence d'une disposition anatomique.

V. — La taille et les proportions du corps fournissent encore un certain nombre de caractères secondaires pouvant distinguer des groupes humains plus ou moins circonscrits. Mais ces caractères sont, au moins dans certains cas, assez variables et placés bien manifestement sous l'influence des milieux. L'histoire des Irlandais de Flews en est la preuve. Ce qui se passe chez nous-mêmes dans les grands centres manufacturiers suffirait pour le démontrer. Les populations ouvrières, dont le docteur Morel a fait la triste histoire, constituent en réalité autant de *races dérivées,* filles des populations voisines que de meilleures conditions hygiéniques ont maintenu saines et fortes. Les races européennes transportées aux colonies sont parfois aussi modifiées au même point de vue, sans dégénérer pour cela. Les Français ont diminué de taille dans les îles du Mexique ; les Anglais ont grandi dans le Kentucky et dans l'ouest des États-Unis.

Comme tous les caractères accessibles à des mesures précises, la hauteur totale du corps met en relief d'une manière frappante les deux faits de la *fusion* et de l'*entre-croisement.* Je ne crois pas avoir besoin de reproduire ici le tableau de cent soixante-trois tailles humaines que j'ai donné ailleurs. Quoiqu'il soit composé surtout de moyennes, on y voit, du Boschiman aux insulaires de Tonga-Tabou et de Schiffer, la taille grandir progressivement depuis 1 mètre jusqu'à

$1^m,93$. D'un terme à l'autre, la différence est souvent de quelques millimètres, bien rarement d'un centimètre, jamais d'un décimètre. Il est évident que si nous avions la mesure de tous les individus qui ont donné ces moyennes, ces différences seraient encore bien moindres et vraiment insensibles; la *fusion* deviendrait complète.

Mais, ce que ce tableau met surtout en évidence, c'est l'*entre-croisement*. La même taille réunit les populations les plus disparates, appartenant aux races les plus diverses, par exemple des Australiens, des Quichuas et des Anglais ($1^m,600$); des Allemands, des Nègres et des Charruas ($1^m,680$); des Anglais, des Esquimaux et des Australiens ($1^m,714$), etc. En outre, les Blancs, les Jaunes et les Noirs sont entremêlés de la manière la plus bizarre. La moyenne des Français appartenant aux classes aisées se trouve placée entre les Charruas et les Ojibbewais; la moyenne des Belges et des Anglais entre les Nègres de Sokoto et les Indiens des Pampas, etc.

Tels sont les résultats qui ressortent de la comparaison des moyennes. Lorsqu'on tient compte des maxima et des minima, le fait général s'accuse encore bien davantage. Je n'en citerai qu'un exemple. Entre les Belges de la plus petite taille et ceux qui présentent la taille moyenne, on rencontre quarante races ou populations différentes et parmi elles des Nègres, des Fuégiens, des Juifs, des Français, des Allemands, des Bugis, des Hottentots, etc. Entre cette même moyenne et la taille maximum, quarante-quatre autres races ou populations sont échelonnées, et parmi elles encore il s'en trouve de toutes les parties du monde. Ainsi, entre le plus grand et le plus petit Belge, il n'existe pas moins de quatre-vingt-quatre degrés de hauteur que l'on retrouve chez autant de populations les plus différentes réparties sur presque tout le globe.

VI. — Toutes les parties du squelette fourniront peut-être un jour des caractères plus ou moins importants, propres à distinguer les races humaines. Toutefois, comme je l'ai dit plus haut, cette étude est encore peu avancée pour le tronc et les membres, ce qui tient surtout à la rareté relative des squelettes entiers réunis dans nos collections. Pourtant, M. Verneau a pu décrire et mesurer 208 bassins des deux sexes et de diverses races. De ce travail, bien supérieur à tous ceux que l'on possédait sur le même sujet, il résulte clairement que cette grande ceinture osseuse présente, dans les divers groupes humains, des particularités caractéris-

tiques, dont on fera un jour usage. Mais l'auteur n'a encore publié que des résultats descriptifs sans rien dire des applications. A coup sûr, cette étude, quand elle sera faite, conduira à des résultats généraux analogues à ceux que j'ai déjà signalés ; elle fera ressortir, elle aussi, la *fusion* et l'*entre-croisement* des caractères. Déjà les recherches de M. Turner sur l'indice du sacrum mettent ce dernier en relief d'une manière frappante. Parmi les *dolichohiériques* de cet auteur, les Chinois figurent entre les Tasmaniens et les Aïnos ; parmi les *platyhiériques*, les Nègres africains et mélanésiens sont placés entre les Européens et les Polynésiens.

Aux membres inférieurs, les cannelures du péroné, le plus ou moins de développement de la ligne âpre du fémur ont à juste titre attiré l'attention. Il en est de même aux membres supérieurs pour la perforation de la fosse olécranienne, pour le rapport existant entre les os longs... La clavicule elle-même a donné lieu à quelques recherches intéressantes. Mais on comprend que je ne saurais insister ici sur des particularités qui, pour la plupart n'ont qu'un intérêt secondaire, ou qui sont relatives seulement à des groupes peu nombreux et circonscrits. L'ouvrage si complet de M. Topinard me dispense d'ailleurs d'entrer dans ces détails.



Fig. 173.— Coupe de tibia normal.

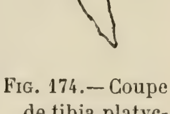


Fig. 174.— Coupe de tibia platycnémique.

Je dois pourtant dire quelques mots du *platycnémisme*. On sait que ce caractère consiste en un aplatissement plus ou moins marqué de la moitié supérieure du tibia dont la coupe, au lieu de rester triangulaire comme elle l'est normalement (fig. 173), s'arrondit d'un côté et s'allonge de l'autre (fig. 174). Considéré d'abord comme propre aux populations préhistoriques de l'Europe, il a été retrouvé depuis chez les races contemporaines les plus diverses des deux continents. Cela seul indique que l'entre-croisement se manifeste ici comme ailleurs. Les études de M. Kuhff, qui a calculé le rapport existant entre les diamètres antéro-postérieur et transverse dans un certain nombre de tibias platycnémiques, ont précisé pour quelques races ce résultat général. L'indice 66 réunit des Chinois et des Canariens et place les uns et les autres entre les anciens habitants de la caverne

de l'Homme-Mort (ind. 64) et ceux de la grotte d'Orouy (ind. 67). Les Nègres d'Afrique (ind. 71) occupent un rang intermédiaire entre les Français du huitième siècle (ind. 70) et ceux du quatrième au dixième siècle (ind. 73). Les Néo-Calédoniens (ind. 68) sont séparés de leurs frères africains par les hommes néolithiques de Cravanches (ind. 69).

VI. — Les caractères tirés de la tête osseuse ont une tout autre importance que les précédents et il en est plusieurs dont la valeur est de premier ordre, qu'ils soient empruntés au crâne ou à la face considérés isolément, ou bien aux rapports réciproques de ces deux régions. C'est là ce qu'ont bien compris les anthropologistes, par suite de la puissante impulsion donnée à cet ordre d'études par Broca, qui, malgré les travaux antérieurs de Blumenbach et de Retzius, peut être regardé comme le véritable fondateur de la craniologie ethnique. En moins de vingt ans, grâce aux leçons et à l'exemple de ce maître, les méthodes d'investigation se sont multipliées, les résultats se sont accumulés, si bien qu'il serait impossible d'en donner une idée même très incomplète. Ici encore, je ne puis que renvoyer au livre de M. Topinard et présenter quelques observations générales, faites dans le même esprit que les précédentes.

VII. — Les caractères empruntés à la tête osseuse font ressortir tout autant que la taille elle-même, les deux faits de la *fusion* et de l'*entre-croisement*, sur lesquels je ne saurais trop appeler l'attention. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un coup d'œil sur le tableau de Morton, reproduit plus haut et relatif à la capacité du crâne (p. 204). La première colonne, indiquant les moyennes, montre que les termes successifs de la série ne diffèrent, le plus souvent, que de 1 ou 2 pouces cubes. Une seule fois entre les Germains et les Anglais, la différence est de 6 pouces cubes (90-96), et elle est, en effet, assez considérable. Mais, si on se reporte à la colonne des minima, on voit que parmi les Anglais il en est dont la capacité crânienne est seulement de 91 pouces cubes. C'est exactement le chiffre des Chinois les mieux doués sous ce rapport. En revanche, la colonne des maxima montre que chez quelques Germains la capacité du crâne monte à 114 pouces cubes, et que quatre races seulement restent, sous ce rapport, inférieures au chiffre minimum de certains Anglais. Par conséquent, à considérer les individus, un grand nombre d'Anglais se trouveraient mêlés aux races les plus différentes. Même en s'en tenant aux moyennes, on voit

que les anciens Égyptiens et nos frères les Hindous sont séparés des autres races blanches par les Nègres, les Chinois, les Polynésiens, les Peaux-Rouges.

Les nombres qui figurent dans le tableau de Morton, comme tous ceux que l'on a publiés sur le même sujet, expriment la grandeur absolue de la cavité crânienne. Mais celle-ci est à bien peu près constamment moulée sur le cerveau qu'elle renferme ; elle doit donc s'amoindrir ou grandir avec lui. Or nous verrons plus loin que, à en juger par le poids, le développement de cet organe dépend en partie de la taille. Il ne peut qu'en être de même pour la capacité du crâne. Dans les comparaisons entre races humaines auxquelles on s'attache parfois, il y a là un fait important dont on n'a pas tenu compte et qu'il est pourtant peu logique de négliger.

VIII. — A raison de la haute valeur que tous les anthropologistes lui reconnaissent, je crois devoir insister quelque peu sur *l'indice céphalique horizontal.* On sait que Retzius avait cru trouver dans le rapport existant entre les diamètres antéro-postérieur et transverse du crâne un moyen de répartir toutes les races humaines en deux groupes fondamentaux : les *brachycéphales* (fig. 175, 176 et 177), et les *dolichocéphales* (fig. 178, 179 et 180). On sait comment Broca, reprenant cette idée, ramena à la forme décimale les rapports admis par Retzius et créa sa *méthode des indices* qui a rendu à l'anthropologie des services si nombreux et si grands. Les recherches de notre compatriote ont bien montré en quoi le savant suédois s'était mépris. L'indice horizontal ne caractérise pas les groupes primaires de l'humanité. Mais il retrouve toute son importance dans la répartition des races appartenant à chacun d'eux.

L'étendue des limites de variation de l'indice horizontal est considérable. Huxley a publié la description et les figures de deux crânes qui ont été longtemps considérés comme présentant les rapports extrêmes existant entre les deux principaux diamètres céphaliques. L'un est celui d'un Mongol dont l'origine précise n'est pas exactement connue (fig. 175, 176 et 177). Chez lui, l'indice monte à 98,21. L'autre a appartenu à l'un de ces Papouas dont les ancêtres précédèrent les Maoris à la Nouvelle-Zélande (fig. 178, 179 et 180). Ici l'indice horizontal descend à 63,54. Le premier de ces crânes reste jusqu'à ce jour le type des brachycéphales. Il en est autrement du crâne maori. M. Miklucho-

Maclay assure avoir mesuré une tête osseuse d'Australien, dont l'indice descend à 53,00. Si le chiffre donné par l'éminent voyageur a été fidèlement reproduit, on voit que la différence entre la brachycéphalie et

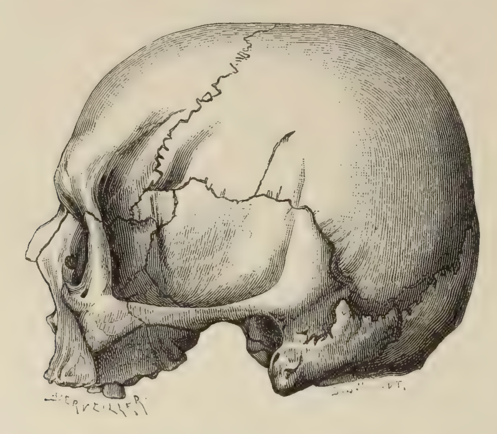


Fig. 175. — Brachycéphalie extrême, Mongol, profil. (Huxley.)

la dolichocéphalie pourrait aller jusqu'à 45,21 ; mais peut-être est-il permis de conserver quelques doutes à cet égard. Il en est autrement des résultats suivants qui se confirment mutuellement. M. Flower a fait



Fig. 176. — Brachycéphalie extrême, Mongol, face. (Huxley.)

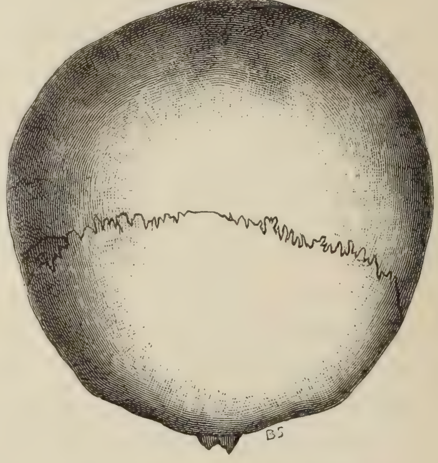


Fig. 177. — Brachycéphalie extrême, Mongol, *norma verticalis*. (Huxley.)

connaître l'indice d'un Fidjien et M. Oldfield Thomas, celui d'un Papoua du détroit de Torrès, descendant tous deux à 61,90. De son côté, M. Mantegazza a mesuré une tête de Papoua, de Mysore, dont l'indice

horizontal arrive à 61,80. La différence entre la dolichocéphalie et la brachycéphalie extrêmes est donc à coup sûr au moins de 36,41.

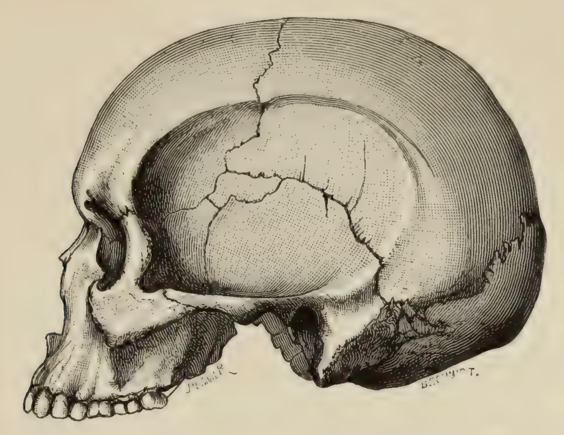


FIG. 178. — Dolichocéphalie extrême, Papoua Maori, profil. (Huxley.)

La distance est naturellement moindre lorsqu'on compare les moyennes obtenues en mesurant un ensemble de crânes ; et, en outre,

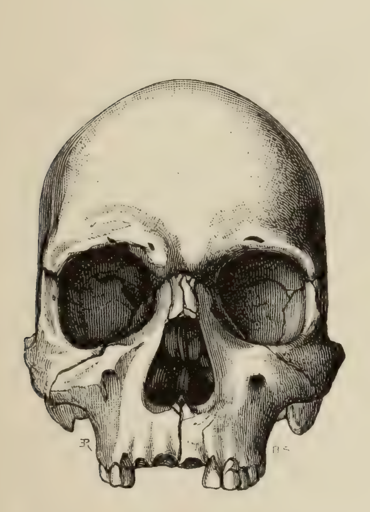


FIG. 179. — Dolichocéphalie extrême, Papoua Maori, profil. (Huxley.)

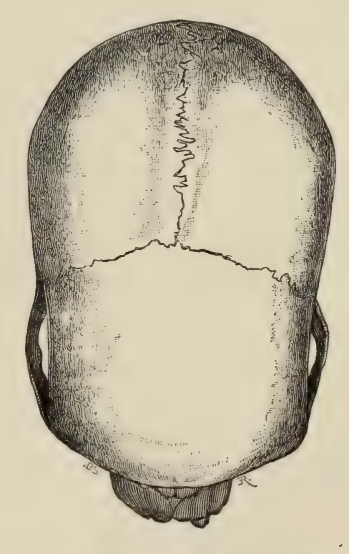


FIG. 180. — Dolichocéphalie extrême, Papoua Maori, *norma*. (Huxley.)

les extrêmes moyens ne se rencontrent ni dans l'une ni dans l'autre des deux races, dont les extrêmes individuels sont le plus éloignés.

M. Topinard regarde les Aléoutes et les Fidjiens comme présentant les indices moyens extrêmes. Celui des premiers est 86,5; celui des seconds 66,3. La différence est donc 20,2.

Certes, à considérer isolément ce résultat et la diversité de forme existant entre ces têtes osseuses, un polygéniste pourrait croire y trouver un argument en faveur de ses doctrines. Une étude quelque peu sérieuse de la question ramène vite à d'autres conclusions. Il suffit pour cela de se reporter au tableau ci-joint que j'emprunte à Broca, tout en me permettant de modifier légèrement l'œuvre de mon éminent et regretté confrère. On sait que sa notation indique en dix millièmes le rapport entre les deux diamètres du crâne. Je ne présenterai ici que les centièmes et réunirai par des accolades les populations de même indice, ce qui permettra de saisir plus aisément les faits généraux. J'ajoute aussi quelques races qui figurent sur un autre tableau dû à Pruner-Bey et qui manquent à celui de Broca :

RACES.	INDICE.
Brachycéphales vrais.	
Amérique, crânes déformés....	1.03 0.93
Allemands du Sud (P. B.)......	0.86
Syriens légèrement déformés..	0.85
Laossiens (P. B.).............	
Lapons.....................	
Péruviens brachycéphales hommes (P. B.)...............	0.84
Bavière et Souabe............	
Anciens Européens (P. B.).....	
Auvergnats de Saint-Nectaire..	
Puelches (P. B.)..............	
Finnois.....................	0.83
Indo-Chine..................	
Sous-brachycéphales.	
Aétas femmes (P. B.).........	0.82
Alsace et Lorraine............	
Russie d'Europe..............	
Bretons des cantons gallois...	
Javanais....................	0.81
Turcs......................	
Mongols divers...............	
Bretons de la Bretagne bretonnante.....................	
Esthoniens..................	0.80
Basques français.............	
Mésaticéphales.	
Amérique du Nord, crânes non déformés.................	0.79
Amérique du Sud, crânes non déformés.................	
Malais non Javanais..........	
France du Nord, âge du bronze.	
Parisiens du XIIe siècle........	
Parisiens du XVIe siècle.......	
Parisiens du XIXe siècle.......	
Gallo-romains...............	0.78
Roumains...................	
Mexicains non déformés.......	
Sous-dolichocéphales.	
Anciens Romains (P. B.)......	0.77
Basques espagnols de Zaraus..	
Gaulois de l'âge du fer.......	
Malgaches..................	0.76
Aétas hommes (P. B.)........	
Chinois....................	
Coptes.....................	
Français Mérovingiens.......	

RACES.	INDICE.	RACES.	INDICE.
Scandinaves (P. B.)		*Dolichocéphales vrais.*	
Slaves du Danube	0.76	Kabyles	0.74
Tasmaniens		Arabes	
Polynésiens		Nubiens d'Éléphantine	
Micronésiens (P. B.)		France du Midi, pierre polie	
Egypte ancienne		France, pierre taillée	0.73
Italiens modernes (P. B.)		Nègres de l'Afrique occidentale	
Guanches		Bengalais	
Corses d'Avapezza, XVIIIe siècle	0.75	Persans	
Bohémiens de Roumanie		Cafres	0.72
Papous		Hottentots et Boschimans	
France du Nord, pierre polie		Australiens	
Etrusques (P. B.)		Néo-Calédoniens	0.71
Phéniciens (P. B.)		Esquimaux	

Ce tableau prête à des considérations analogues à celles que j'ai présentées tout à l'heure. On voit qu'en laissant de côté les crânes déformés artificiellement, chaque terme de la série ne diffère que d'un centième de celui qui précède et de celui qui suit ; et, comme il s'agit ici de moyennes prises souvent sur un nombre assez considérable de crânes, il est évident que la *fusion* du caractère serait bien plus complète si on comparait les individus qui ont fourni ces moyennes.

Il est non moins évident que l'enchevêtrement des races serait aussi, dans ce cas, bien plus marqué qu'il ne l'est sur notre tableau. Pourtant nous voyons l'indice crânien réunir dans un même groupe des indigènes américains, des Lapons, des Indo-Chinois, avec des Allemands du Sud, des Bavarois, des Auvergnats ; les Alsaciens, les Bretons, les Basques français se trouvent associés aux femmes Aétas, aux Javanais, aux Turcs et aux divers Mongols, etc.

En présence de faits de même nature, s'il s'agissait de mollusques aussi bien que de mammifères, pas un naturaliste classificateur n'hésiterait à admettre l'unité spécifique de tous les individus soumis à son étude quelque variété qu'ils pussent présenter et quelles que fussent les différences existant entre les termes extrêmes de la série. Sous peine d'abandonner le champ des sciences naturelles pour celui de je ne sais quelles hypothèses, l'anthropologiste ne saurait conclure autrement.

Dans bien des cas, l'*indice vertical hauteur-largeur* est presque aussi intéressant à étudier que l'indice horizontal. Lorsqu'il atteint ou

dépasse 100, il caractérise l'hypsisténocéphalie et fournit aussi des données importantes et sûres pour distinguer certains groupes, pour reconnaître certains métissages. L'*indice vertical hauteur-longueur* me paraît avoir moins d'importance, du moins dans la majorité des cas.

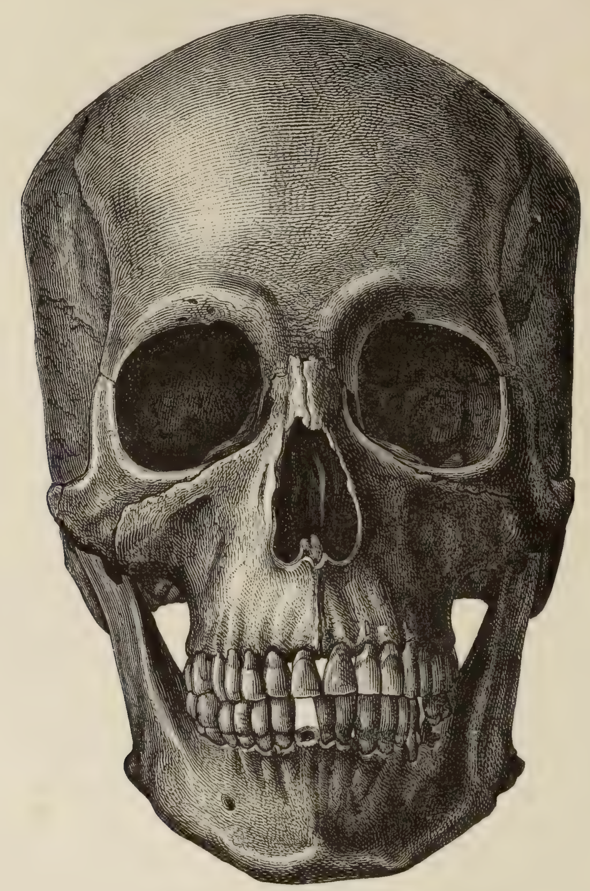


Fig. 181. — Dolichopsie. Hawaïen. (C. M.)

J'en dirai à peu près autant des autres indices que l'on est allé chercher sur le crâne, sans méconnaître pour cela leur utilité très réelle pour l'étude détaillée des races.

IX. — La face osseuse peut, comme le crâne, être plus ou moins allongée ou raccourcie. J'ai proposé depuis longtemps les termes de *dolichopse* (fig. 181) et de *brachyopse* (fig. 182), pour désigner les deux extrêmes; celui de *mésiopse* s'appliquerait aux dimensions

moyennes. L'*indice facial*, tel que l'a entendu Broca, répartit les populations humaines dans ces trois groupes, de manière à présenter des faits analogues à ceux que j'ai déjà signalés. Ainsi, d'après les nombres donnés par M. Topinard, les Parisiens, les Nubiens et les Néo-Calédoniens ont également pour indice 66,2 et doivent prendre place entre les Mérovingiens (ind. 66,1) et les Savoyards (ind. 66,3);

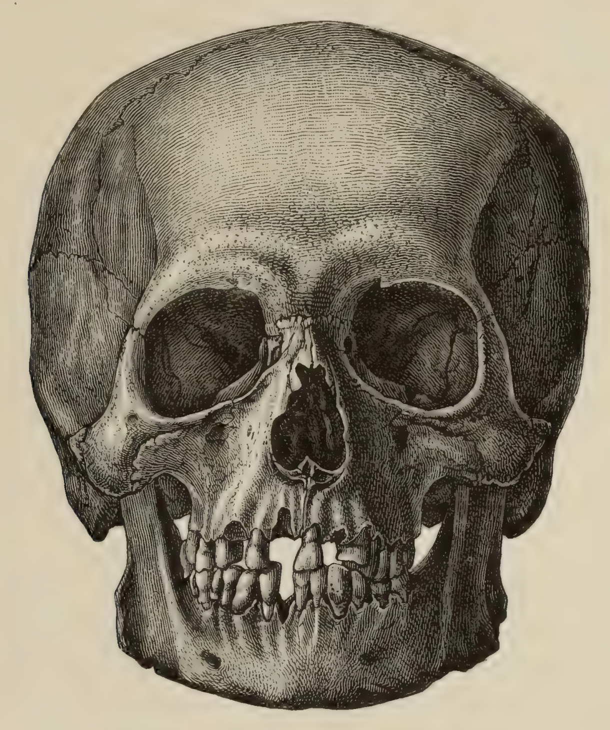


Fig. 182. — Brachyopsie. Ostiaque. (C. M.)

les Usbecks et les Polynésiens (ind. 69,9) séparent les Papouas de l'île Toud (ind. 68,5) des Égyptiens anciens et modernes (ind. 70,3) dans un tableau fondé sur ce caractère.

Pour établir son *indice nasal*, Broca a examiné plus de 1 200 têtes osseuses. Cette étude si consciencieuse l'a conduit à des résultats importants. Ici, encore, les races humaines forment trois groupes désignés par les termes de *leptorhiniens, mésorhiniens* et *platyrhiniens*. A ne tenir compte que des moyennes, ces groupes sont assez homogènes. Les leptorhiniens ne comprendraient que des Blancs, tous Aryans

et Sémites, sauf les Basques, si les Esquimaux ne venaient se mêler à eux. Tous les Nègres sont platyrhiniens à l'exception peut-être de certains Négritos. Les mésorhiniens réunissent les Jaunes et les Blancs Allophyles à l'exception des Basques. Mais Broca fait remarquer lui-même combien les variations individuelles troublent cette homogénéité relative; et en effet, les maxima et les minima portés sur son tableau, montrent que l'entre-croisement est aussi marqué ici qu'ailleurs.

Broca n'a pas étudié l'indice nasal seulement chez l'adulte; il l'a suivi dans l'embryon, le fœtus et l'enfant. Il l'a vu, chez les Parisiens, décroître de 76,80 jusqu'à 50,20, celui de l'adulte étant 46,81. Il exprime la pensée que les différences individuelles et ethniques pourraient bien se rattacher aux phénomènes du développement et que le platyrhinisme des Nègres tient peut-être à un arrêt dans l'évolution. Mon regretté confrère s'est rapproché ici des idées que j'ai exposées de tout temps dans mes cours et dans mes livres. Or, si ces idées sont justes quand on les applique aux caractères différentiels tirés de l'indice nasal, à quel titre peut-on les repousser lorsqu'il s'agit des autres caractères, dont les variations sont dans un rapport tout aussi évident avec les phénomènes de l'évolution embryonnaire, fœtale et infantile?

Le travail de Broca sur l'*indice orbitaire*, aussi complet, aussi important que le précédent, conduit aux mêmes conclusions générales et j'en ai déjà dit quelques mots. On sait que ce caractère partage les populations humaines en *mégasèmes*, *mésosèmes* et *microsèmes*. Sur les fœtus de cinq à six mois, examinés à l'état frais, l'indice est de 100 et monte quelquefois plus haut chez les microcéphales. Chez l'enfant très jeune, il est encore de 94,13. Il descend plus tard à 90,27. Chez la femme parisienne, il s'arrête à 88,17 et à 87,70 chez l'homme. Broca n'a pas hésité à attribuer la mégasémie si frappante des microcéphales à l'arrêt de l'évolution. S'il n'a pas appliqué cette conclusion aux races, la cause en est sans doute à ce que son attention s'était portée d'une manière spéciale sur la distinction établie par l'indice orbitaire entre les deux sexes. En effet, dans toutes les races, la femme paraît être mégasème relativement à l'homme. La seule exception réelle résultant des recherches de Broca portait sur les Esquimaux. Les crânes mesurés par lui accusaient une différence de 0,68 en faveur des hommes. Mais, les mensurations faites depuis lors par M. Hamy ont fait rentrer cette race boréale dans la règle générale, en montrant

que chez la femme l'indice orbitaire l'emporte sur celui de l'homme de 2,47, c'est-à-dire à très peu près de la quantité moyenne trouvée par Broca dans l'ensemble des autres races.

Broca n'a pas hésité à voir dans cette différence un fait résultant d'une activité moindre dans l'évolution qui donne à l'orbite ses formes définitives et il en a exposé le mécanisme. Il résulte de ses explications que, relativement à l'homme, la femme garde sous ce rapport, pendant sa vie entière, un véritable caractère infantile. Ce qu'il dit à ce sujet des deux sexes et des microcéphales s'applique évidemment aux diverses races humaines comparées les unes aux autres. Ici encore, Broca s'est rapproché de la *théorie évolutive humaine*, telle que je l'ai toujours professée.

D'autre part, Broca a étudié l'indice orbitaire chez les Primates. Il a trouvé aussi chez eux des mégasèmes, des mésosèmes et des microsèmes et les a comparés à l'homme. Sa conclusion est que « le caractère de l'indice orbitaire n'est pas de ceux auxquels on peut attribuer une valeur sériaire ». Ainsi, au dire de ce juge si compétent, l'*hypothèse transformiste*, nous donnant un singe pour ancêtre, ne saurait rendre compte des faits que présente l'étude de l'indice orbitaire, tandis que la *théorie évolutive humaine* les interprète d'une manière aussi simple que complète. Je ne saurais invoquer, en faveur de ma manière de voir, un témoignage plus autorisé.

Les indice facial, nasal et orbitaire sont au nombre des traits caractéristiques les plus importants de la face osseuse. Le prognathisme maxillaire supérieur a aussi une valeur très réelle pour la caractérisation des races. C'est lui qui, en s'exagérant, prête à la face humaine quelque chose de celle du singe. Les indices calculés par M. Topinard donnent, comme présentant les extrêmes moyens, les Corses (ind. 81,8) et les Namaquois (ind. 58,2). L'écart est donc de 23,6. Les extrêmes individuels vont de 90 chez un Basque à 48,6 chez un Macassar des Célèbes. La différence s'élève ainsi à 41,4. Indépendamment des faits que j'ai rappelés plus haut comme se produisant bien souvent chez nous-mêmes, ces chiffres montrent que l'on retrouve l'entre-croisement ici comme ailleurs. On le reconnaît, même en ne tenant compte que des moyennes. Les Malais avec leur indice de 69,7 prennent place au milieu des races nègres, au-dessous des Néo-Calédoniens et des Tasmaniens qui ont pour indice 69,9. Le vieillard des Eyzies, avec un

indice de 62,8, vient même se placer entre les Australiens et les Namaquois.

X. — Les parties molles de l'organisme ne fournissent que peu de caractères propres à distinguer les races humaines. On sait bien d'une manière générale que, chez le Nègre, le système nerveux périphérique, la portion veineuse, l'appareil circulatoire et l'ensemble des organes glandulaires sont relativement plus développés que chez le Blanc. Mais d'une part, ces caractères ne se prêtent à aucune mesure précise permettant des comparaisons rigoureuses; et d'autre part, on n'a guère comparé que les deux races extrêmes sous ces divers rapports.

Seul l'encéphale a été examiné avec assez de soin et d'une manière assez générale pour que l'on puisse tirer quelques conclusions de cette étude ; encore doit-on faire ici bien des réserves. On a, par exemple, pesé un grand nombre de cerveaux. Mais le poids de cet organe varie d'un âge à l'autre dans chaque individu, et cet âge n'a pas toujours été noté. Les causes du décès, le temps écoulé entre le moment de la mort et celui de la pesée, les conditions diverses de conservation, etc., sont autant de circonstances qui influent sur le résultat et dont on a trop rarement tenu compte. En outre, il est universellement reconnu aujourd'hui que le poids du cerveau s'accroît presque proportionnellement à la taille. Chez 168 hommes examinés à ce point de vue par Broca, une différence de taille de 10 centimètres correspondait en moyenne à une différence en poids de 50 grammes. L'important travail de M. Manouvrier tend à établir des relations analogues entre la masse totale des organes et le cerveau qui préside à leur fonctionnement. Or, dans les recherches dont nous parlons, on n'a presque jamais indiqué ni le poids du corps ni la taille.

On voit avec quelle prudence il est nécessaire d'employer les données fournies par l'étude du poids du cerveau. Prenons néanmoins quelques-uns des nombres publiés par divers auteurs. Ils vont nous conduire à des conséquences toutes semblables à celles que nous avons tirées de l'examen de tant d'autres caractères.

Le poids du cerveau varie étonnamment d'un individu à l'autre dans la même race humaine. Tout d'abord nous avons à constater que, pas plus que la capacité crânienne, ce poids n'est en rapport avec le développement de l'intelligence. En Europe, entre le cerveau du poète Tourguenieff (2 020 grammes) et celui de Cuvier (1 829g,96) se placent un

simple manœuvre (1 925 grammes) et un briquetier (1 900 grammes). Ce sont là les nombres les plus élevés présentant les garanties de certitude que l'on doit exiger en pareille matière. A partir de cette limite supérieure, le poids des cerveaux va en diminuant, et cette série décroissante présente partout le même mélange d'hommes éminents et d'inconnus.

La limite inférieure de poids du cerveau, compatible avec la persistance de facultés intellectuelles intactes, est difficile à préciser. « Broca, nous dit M. Topinard, l'a fixée à 940 grammes pour l'Européen adulte. » Au-dessous on ne rencontrerait plus que des individus dont l'intelligence est plus ou moins incomplète, et on arriverait enfin aux véritables *microcéphales*. Mais je rappelais tout à l'heure qu'il existe un rapport presque proportionnel entre la hauteur du corps et le poids de l'encéphale. Il n'y a donc rien d'étrange à voir, dans les petites races, le cerveau peser moins que chez nous, sans que cette diminution de poids entraîne l'idiotie ; et en effet, chez une Boschimane jouissant de toutes ses facultés, Marshal a trouvé un cerveau qui pesait seulement 893 grammes.

Quant à la moyenne du poids des cerveaux européens, d'après M. Topinard qui a réuni aux résultats de ses recherches personnelles ceux des études de ses devanciers, elle serait chez les individus âgés de vingt à soixante ans de 1 361 grammes, et de 1 211 seulement chez la femme. Les recherches de Broca et de M. Manouvrier rendent facilement compte de cette différence. Chez la femme, la taille, le développement des os et des muscles sont en moyenne inférieurs à ce qui existe chez l'homme. Il est donc tout naturel que son cerveau soit moins volumineux et moins pesant.

Malheureusement le nombre des cerveaux de races étrangères étudiés avec les soins nécessaires par des hommes compétents est encore très peu considérable. En outre, le nombre des pièces examinées est loin d'être toujours le même : et les moyennes, reposant d'ailleurs sur un nombre trop faible d'observations, ne sont donc pas rigoureusement comparables.

Je groupe pourtant ici à titre de documents celles de ces observations dont les auteurs ont ajouté à ces moyennes les maxima et les minima.

RACES.	MOYENNES.	MAXIMA.	MINIMA.
11 Chinois.............. ..	1 430	1 587	1 310
4 Insulaires des Carolines...	1 402	1 474	1 361
18 Annamites................	1 341	1 450	1 145
3 Cambodgiens.............	1 246	1 325	1 145
29 Nègres africains divers....	1 234	1 445	974

On voit que, à en juger par ces nombres, les Chinois et les Carolins seraient supérieurs aux Parisiens.

J'ai conservé dans ce tableau les nombres acceptés par M. Topinard ; mais cela même conduit à faire quelques observations. Le cerveau indiqué comme présentant le maximum de poids chez les Nègres a été pesé par Wyman et appartient à un Hottentot, c'est-à-dire à une race distincte des Nègres proprement dits. En le supprimant, on abaisserait la moyenne. Les chiffres cités par Pruner-Bey comme empruntés à Mascagni la modifieraient aussi. En réalité, l'anatomiste toscan aurait rencontré deux cerveaux présentant le maximum et le minimum de poids signalés chez la race noire. Le premier aurait pesé 1 987 grammes, et le second 738 seulement.

La question du poids du cerveau en soulève une autre, qui n'a guère attiré l'attention des anthropologistes. Toutes choses égales d'ailleurs, ce *poids* ne peut que s'élever si la *densité* augmente. Or celle-ci n'a guère été étudiée jusqu'ici qu'au point de vue pathologique. Il me paraît pourtant probable qu'elle peut varier selon les races et même dans la même race, selon les conditions d'existence imposées soit à des groupes secondaires, soit à des individus isolés. Déjà Pruner-Bey a signalé la consistance de la masse cérébrale comme étant incontestablement plus forte chez le Nègre que chez le Blanc. En outre, les observations de Morton, confirmées par celles de Meigs, ont montré que, aux États-Unis, la capacité crânienne des Nègres créoles est un peu moindre que celle des Nègres originaires d'Afrique. Or, les nombreuses pesées faites par le docteur Ira Russel (cent quarante et une), et publiées par Sanford-Hunt, donnent pour le cerveau des premiers un poids moyen de 1 331 grammes, supérieur par conséquent de 97 grammes à la moyenne indiquée plus haut. Il est difficile d'attribuer une différence aussi considérable seulement aux causes d'incertitude que j'ai signalées. Il faudrait conclure de là que, chez le Nègre américain, la capacité crânienne a diminué en même temps que le poids du cer-

veau s'est accru. Au premier abord, une augmentation de densité semble seule pouvoir expliquer ce singulier contraste.

Mais, je dois rappeler que l'on ne peut pas conclure avec certitude de la capacité du crâne au volume du cerveau. La boîte osseuse et son contenu se développent, au moins jusqu'à un certain point, d'une manière indépendante. C'est ce qu'a mis hors de doute une observation de Gratiolet, qui a trouvé chez un enfant nouveau-né un crâne normal, tandis que le cerveau manquait presque en totalité. Chez les individus les mieux conformés, le développement des sinus et des enveloppes peut donc présenter des différences qui n'ont pas été étudiées et qui, si elles existent, doivent nécessairement faire varier le rapport existant entre la capacité crânienne et le volume de l'encéphale.

Quoi qu'il en soit de ces derniers faits, le tableau et les chiffres que je viens de placer sous les yeux du lecteur suffisent pour montrer que les races humaines, considérées au point de vue du poids de l'encéphale, s'enchevêtrent tout autant que lorsqu'on tient compte de la taille, de l'indice céphalique, etc., et que les termes individuels placés en série ne seraient séparés que par des différences souvent inappréciables.

XI. — Ainsi, toutes les fois qu'un caractère se prête à des mensurations et peut être représenté par un nombre, son étude conduit à constater la *fusion*, l'*entre-croisement* et ajoute une preuve de plus à toutes celles qui attestent *l'unité de l'espèce humaine*.

On m'a reproché, on me reprochera peut-être encore d'insister outre mesure sur cette conséquence générale des faits particuliers. Mais le polygénisme, quoique ayant perdu beaucoup de terrain depuis quelques années, compte encore de nombreux et ardents défenseurs, qui chaque jour présentent leurs théories comme étant l'expression de la vérité. Il faut donc bien leur répondre au nom du monogénisme et opposer des faits à leurs assertions. Le tableau qui figure à la page 8 de ce livre a, j'espère, mis hors de doute l'*importance scientifique* du débat engagé entre les deux écoles.

XII. — L'examen des *caractères physiologiques* conduirait à des conclusions analogues aux précédentes, et je n'insiste pas sur ce point. Je me borne à signaler quelques faits mettant en évidence l'action du milieu et un des côtés du rôle joué par lui dans la constitution des races.

La durée de la gestation est exactement la même dans toutes les races humaines. C'est là un fait dont on ne peut méconnaître l'importance, quand on se rappelle que, chez les mammifères, cette durée varie parfois dans des limites considérables entre espèces d'ailleurs morphologiquement très voisines, comme le chien et le loup. Ce fait s'explique d'ailleurs aisément. Dans chaque espèce de mammifère, et par conséquent chez l'homme, le milieu utérin est identique chez toutes les mères ; et par conséquent, l'évolution des embryons, des fœtus, ne peut qu'être uniforme.

Une fois sortis de ce milieu, les petits mammifères sauvages continuent à vivre dans des conditions qui sont à bien peu près les mêmes pour tous ; et par suite, dans chaque espèce encore, leur développement s'accomplit de la même manière et dans le même temps. Il en est autrement chez nos animaux domestiques. On sait combien les éleveurs ont su hâter le moment où les bœufs, les moutons, peuvent être livrés à la boucherie, en employant divers procédés qui se rattachent tous au mode de stabulation et de nourriture. L'influence du *milieu* sur le plus ou moins de précocité est donc ici évidente.

Sur ce point, comme sur tant d'autres, l'histoire des animaux éclaire encore celle de l'homme. Dès qu'il est né, l'enfant subit des conditions d'existence très diverses parmi lesquelles il en est de nature à accélérer, d'autres propres à retarder le développement de l'organisme. Aussi, la rapidité avec laquelle s'effectue l'évolution, de la naissance à la puberté, varie-t-elle très notablement. La femme se prête ici à des observations précises d'un grand intérêt, à raison des phénomènes qui apparaissent à ce moment chez elle.

Chez les jeunes filles de même race et habitant les mêmes localités, le genre de vie avance ou recule l'époque de la puberté. Partout les classes pauvres sont en retard sur les classes riches ; partout il en est de même pour les filles de campagne comparées aux citadines.

L'influence de la température sur le plus ou moins de précocité est des plus prononcées. Toutes choses égales, chaque degré de latitude abaisse ou élève d'un peu plus d'un mois l'âge auquel la femme est pubère, selon que l'on marche vers l'équateur ou vers le pôle. Aussi le maximum de retard, dix-huit à vingt ans, a-t-il été observé chez quelques tribus de l'Amérique boréale, et le minimum, dix à onze ans, dans les régions intertropicales des deux continents.

Dans les deux cas, on a cru longtemps que le retard ou l'avancement de la puberté était un caractère stable, et cet argument a été invoqué parfois en faveur du polygénisme. Mais, loin d'être un *caractère d'espèce*, cette particularité est une de celles qui, grâce à leur variabilité, décèlent le mieux les modifications profondes subies par quelques-unes de nos races transportées aux colonies. Il suffit en effet d'un changement d'habitat pour l'effacer ou mieux la transformer. A Antigoa, les Négresses et les Blanches sont pubères au même âge. Chez elles, les Suédoises et les Norwégiennes n'atteignent la puberté qu'à quinze ou seize ans, les Anglaises à treize ou quatorze ans ; mais, dans les colonies du golfe du Mexique, les créoles y arrivent à dix ou onze ans, que leurs ancêtres soient venus de l'Angleterre ou de la Scandinavie. Cette précocité relative est un des *caractères physiologiques* qui distinguent la *race dérivée* locale de la *race souche* européenne.

Le plus ou moins de rapidité du développement, accusé par l'âge de puberté, paraît n'exercer aucune influence sur la durée de la vie. On manque, il est vrai, de renseignements précis pour la très grande majorité des populations du globe ; mais les registres tenus dans les États esclavagistes d'Amérique, ont permis à Prichard de comparer sous ce rapport le Blanc et le Nègre. Malgré l'opinion contraire soutenue par Virey, il résulte de ces recherches que l'esclave vit aussi longtemps que son maître et même qu'il atteint un peu plus souvent que lui les limites extrêmes de la vie humaine.

XIII. — Ce que nous avons vu dans les pages précédentes, permet d'apprécier aisément la valeur réelle des *caractères pathologiques* dont les polygénistes ont exagéré singulièrement la signification.

Comme appartenant à la même *espèce*, toutes les populations humaines possèdent une *nature fondamentalement identique*. Mais les *races* n'ont pu se constituer sans que ce fonds commun se modifiât ; et de ces modifications est résulté pour chacune d'elles ce qu'on peut appeler une sorte de *nature acquise*.

Les causes pathogéniques, agissant sur ce que les divers groupes humains ont de commun, provoquent nécessairement les mêmes affections. Mais, les aptitudes spéciales de chaque race atténuent, exaltent ou modifient leur action. En somme, dans les formes diverses qu'elles affectent, les maladies sont la résultante de trois facteurs essentiels, savoir : la cause du mal, tenant à peu près toujours au milieu ; la

nature originelle de l'être humain ; la nature acquise de la race.

Ces considérations bien simples suffisent pour faire comprendre pourquoi la presque totalité des maladies est commune à tous les hommes ; pourquoi elles présentent souvent, de groupe à groupe, des différences sensibles, dans les phénomènes secondaires ; pourquoi les mêmes causes et agents morbifiques exercent une action plus ou moins redoutable, selon les races ; pourquoi enfin quelques très rares affections semblent d'abord épargner certaines races, tandis qu'elles sévissent sur d'autres avec plus ou moins d'intensité.

L'universalité du cadre nosologique ressort chaque jour davantage des observations recueillies sur tous les points du globe. Ces mêmes recherches ont permis de reconnaître de mieux en mieux en quoi consistent les *immunités*, présentées parfois comme des caractères spécifiques. En fait, ces immunités ne sont que *relatives*, et celles mêmes qui pendant quelque temps peuvent paraître absolues, sont en réalité seulement *temporaires*. Quelques chiffres suffiront pour justifier ces appréciations générales.

On a dit bien souvent que le Nègre était inaccessible aux influences paludéennes si dangereuses pour le Blanc. C'est une erreur que mettent hors de doute les statistiques de l'armée anglaise. Sans entrer dans les détails que je pourrais multiplier, je me borne à rappeler un relevé fait par Boudin, pour une période de vingt ans et pour dix localités différentes, toutes situées en Amérique. Il en résulte que, sur mille hommes, le nombre moyen des décès causés par les fièvres est annuellement de 36,9 pour les Blancs et de 4,6 pour les Nègres. L'immunité dont jouissent ces derniers, quoique très prononcée, n'est donc que *relative ;* et, ici comme partout, nous retrouvons l'*entre-croisement*.

Il est inutile d'insister sur les faits analogues que présente l'histoire de tant d'autres maladies. En somme, chaque race humaine a son *tempérament pathologique* propre, aussi bien que son *tempérament physiologique* ; et, comme celui-ci, le premier peut se modifier, sous l'empire de nouvelles conditions d'existence. Voilà comment une race transportée dans un milieu nouveau et d'abord dangereux pour elle, acquiert les immunités qui lui manquaient pour prospérer, et c'est en cela que consiste l'acclimatation. Mais on comprend qu'une modification de ce genre ne saurait être l'œuvre d'un jour et que, dans les milieux

les plus défavorables, bien des individus, bien des générations, devront être sacrifiés pour atteindre le but.

Le croisement permet d'abréger considérablement ce temps d'épreuve. Les métis, enfants d'une race immigrante et d'indigènes, naissent tout acclimatés. Bien plus, quand deux races sont également étrangères à une contrée, si l'une d'elles possède des aptitudes physiologiques la mettant à l'abri des influences délétères locales, elle transmet son immunité aux enfants issus de mariages entre elle et la race la plus éprouvée. Le Mulâtre, fils de la race la plus accessible aux influences paludéennes et de celle qui les redoute le moins, brave impunément jusqu'à la fièvre jaune. Un quart de sang nègre suffit même, d'après le docteur Nott, pour mettre à l'abri de cette maladie avec autant de certitude que la vaccine protège contre la variole.

Nous retrouvons ici l'application du principe des énergies héréditaires prédominantes que j'ai indiqué plus haut.

Si les immunités pathologiques peuvent se gagner, elles peuvent aussi se perdre. Ce fait est d'autant plus remarquable qu'il s'est produit chez le Blanc et à propos d'une affection que l'on a pu croire pendant bien des années lui être entièrement étrangère. A la Barbade, les Noirs seuls avaient présenté des cas d'éléphantiasis, jusqu'en 1704. Cette année, un Blanc fut atteint, et dès 1760, le mal était répandu dans la population créole. Les Blancs *d'origine européenne* lui ont échappé jusqu'ici. — A Ceylan, les indigènes, les créoles et les métis sont seuls attaqués par cette hideuse maladie ; les Européens et les Hindous étrangers à l'île en sont exempts. On ne cite qu'une seule exception à cette règle, celle d'un Blanc d'Europe frappé après un séjour de trente ans. Une acclimatation trop complète lui avait enlevé son immunité ethnologique.

Des populations nombreuses et répandues sur de vastes espaces peuvent échapper pendant des siècles à certaines maladies, grâce à l'absence de communication avec celles qui en sont atteintes. Elles n'en sont pas moins aptes à la contracter ; et même, lorsque le mal, jusque-là inconnu chez elles, apparaît pour la première fois, il manifeste d'ordinaire une violence qu'on ne lui connaissait pas. Les fièvres éruptives, importées en Amérique par les Européens, se sont montrées bien autrement redoutables pour les indigènes qu'elles ne le sont pour nous. L'épidémie de variole qui a détruit la tribu des Mandans, tuait en deux ou trois heures les individus atteints par le fléau.

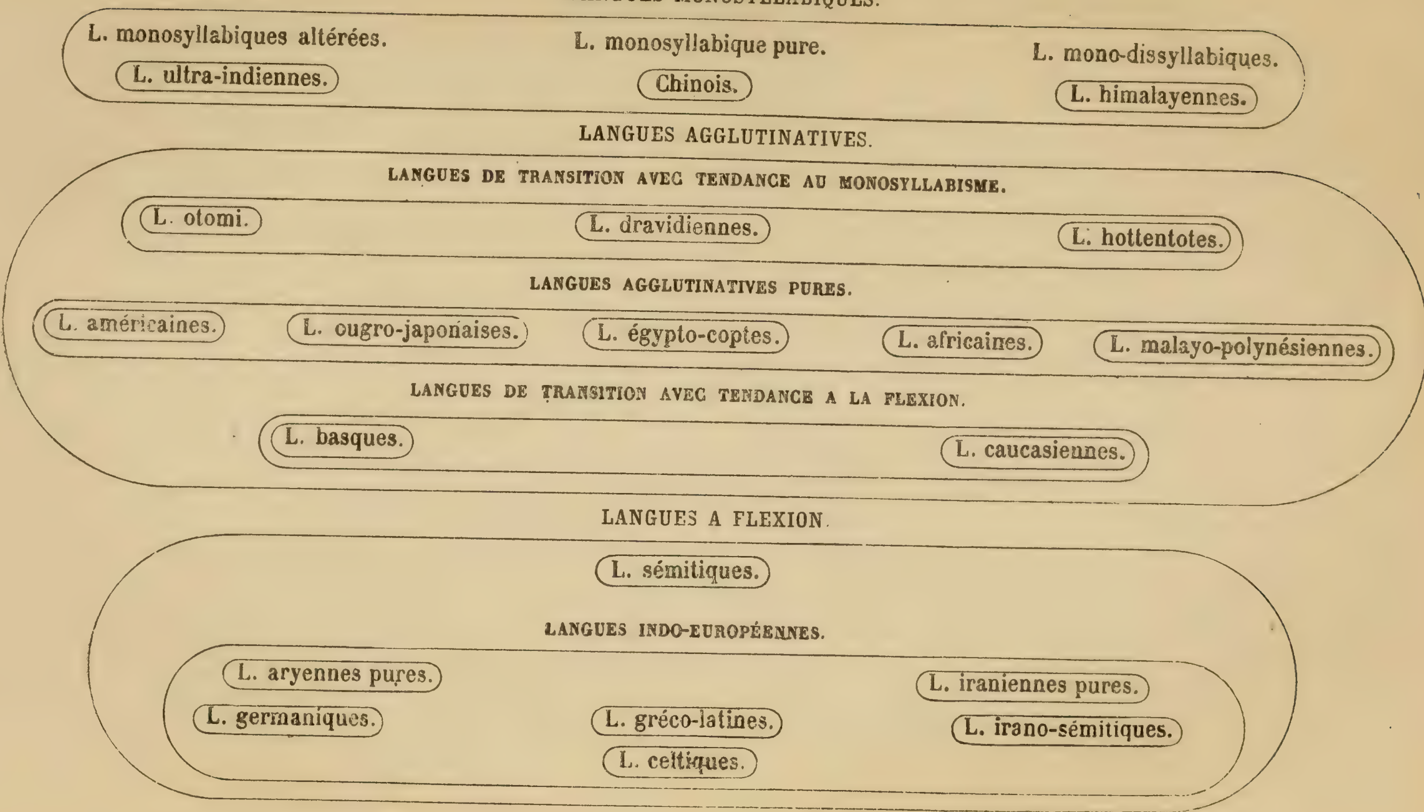
C'est bien probablement à cet ordre de faits que se rattache le douloureux phénomène de l'extinction des Polynésiens, à laquelle concourent presque également un accroissement énorme de la mortalité et une diminution peut-être plus frappante encore de la natalité. Les derniers travaux faits sur la phthisie autorisent de plus en plus à penser que le *mal d'Europe* n'est autre chose que cette maladie, qui, jadis étrangère à l'Océanie, déploie, dans cette région maritime où nous l'avons apportée, une puissance de propagation et d'action heureusement inconnue chez nous.

On le voit, bien loin de pouvoir être regardées comme des caractères d'*espèce*, les diverses manifestations pathologiques sont à peine des caractères de *race*.

XIV. — Les transformations remarquables que présentent l'état de santé et celui de maladie, ont été constatées aux Antilles et sur d'autres points de l'Amérique chez les Anglais, les Français, les Espagnols, les Danois, etc. Toutes les races européennes représentées dans ces contrées le sont donc par des populations qui diffèrent des souches mères par des caractères physiologiques et pathologiques. Les colonies anglaises de l'Inde ont présenté des faits pareils et déjà on en signale d'analogues en Australie et à la Nouvelle-Zélande.

N'est-il pas évident que nous prenons ici, pour ainsi dire, la nature sur le fait? N'est-il pas évident que ces populations créoles constituent autant de *races dérivées*, dont la formation est le résultat des actions de milieu locales sur les éléments ethniques divers venus d'Europe?

La physiologie, la pathologie donnent donc des renseignements précieux au point de vue de l'anthropologie générale; elles fournissent des caractères propres à distinguer de leurs souches originelles un certain nombre de groupes modifiés. Mais, par suite de leur variabilité, les particularités empruntées à cet ordre de faits n'ont qu'une importance très secondaire, lorsqu'il s'agit de caractériser un groupe fondamental. Par la même raison elles ne sauraient être à peu près d'aucun secours, lorsqu'on cherche à suivre un type donné à travers les modifications qu'il a pu subir, ou à en retrouver la trace plus ou moins effacée à la suite de croisements. Il faut alors s'adresser aux caractères plus persistants indiqués dans les pages précédentes.


PRINCIPAUX GROUPES DE LANGUES
LANGUES MONOSYLLABIQUES.
L. monosyllabiques altérées.
L. ultra-indiennes.
L. monosyllabique pure.
Chinois.
L. mono-dissyllabiques.
L. himalayennes.
LANGUES AGGLUTINATIVES.
LANGUES DE TRANSITION AVEC TENDANCE AU MONOSYLLABISME.
L. otomi.
L. dravidiennes.
L. hottentotes.
LANGUES AGGLUTINATIVES PURES.
L. américaines.
L. ougro-japonaises.
L. égypto-coptes.
L. africaines.
L. malayo-polynésiennes.
LANGUES DE TRANSITION AVEC TENDANCE A LA FLEXION.
L. basques.
L. caucasiennes.
LANGUES A FLEXION.
L. sémitiques.
LANGUES INDO-EUROPÉENNES.
L. aryennes pures.
L. germaniques.
L. gréco-latines.
L. celtiques.
L. iraniennes pures.
L. irano-sémitiques.



CHAPITRE XII.

Caractères intellectuels.

I. — Une supériorité intellectuelle immense et universellement reconnue distingue l'homme de l'animal. Dans cet ordre de faits, notre espèce possède des facultés qui sont de véritables attributs. La *parole* ou *langage articulé* est peut-être le plus frappant de ces traits caractéristiques. Les *langues* en sont les manifestations variées. Elles fournissent à l'anthropologie de précieuses indications ethnologiques, et peuvent être considérées comme des *caractères* de la plus haute valeur.

Il ne faut pourtant pas s'exagérer leur importance à ce point de vue. Agassiz s'est certainement trompé lorsqu'il a assimilé les *langues humaines* aux *voix des animaux*. Celles-ci sont des caractères fondamentaux et ne changent pas au gré des circonstances. On sait bien qu'il en est tout autrement du langage. L'ânon, allaité par une jument, ne remplace pas son braiment par le hennissement de sa nourrice. Au contraire, l'enfant chinois, nourri et élevé en Angleterre ou en France, parlera anglais ou français, et aura plus tard tout autant de peine qu'un Européen à apprendre la langue de ses ancêtres. Aussi, Whitney a-t-il, avec raison, traité de *mythologie* tout ce qui a été dit par Agassiz et quelques linguistes relativement à la *virtualité primitive* et *essentielle* des langues.

L'aptitude que possède l'homme à apprendre et à désapprendre les diverses langues parlées à la surface du globe conduirait aisément à l'erreur quiconque voudrait s'en tenir aux caractères tirés de la linguistique. Une population conquise oublie assez souvent le langage de ses pères pour celui des envahisseurs. Alors un examen superficiel peut faire croire qu'elle a disparu et que la race conquérante s'est entièrement substituée à elle, tandis qu'en réalité elle persiste et est même florissante. On sait que les Guanches des Canaries ont longtemps passé pour avoir été détruits par les Espagnols ; et cette opinion se retrouve

jusque dans des publications récentes. Pourtant Sabin Berthelot a montré depuis bien des années qu'il n'en est rien ; qu'une grande partie des Canariens actuels appartient à la vieille race et que l'on trouve, jusque dans les classes élevées de la société, des familles qui portent encore le nom des anciens chefs de l'archipel. Les études récentes de M. Verneau ont pleinement confirmé la découverte due à notre ancien consul général. L'erreur si longtemps acceptée s'explique d'ailleurs aisément; aux Canaries, la disparition des idiomes locaux, remplacés par la langue espagnole, avait fait croire à l'extinction des insulaires.

Parfois aussi les conquérants, se trouvant en minorité relative, sont absorbés par la race conquise et en adoptent jusqu'au langage. Les Normands de France n'ont rien conservé des langues scandinaves parlées par leurs ancêtres. A plus forte raison en est-il de même pour des immigrants pacifiques. Enfin lorsque, par suite d'événements quelconques, des éléments anthropologiques divers se sont mêlés et fusionnés, l'unité de la langue peut faire croire à une homogénéité ethnique fort éloignée de la réalité. Il est donc facile de comprendre qu'en essayant, comme on l'a fait, de fonder l'ethnologie exclusivement sur la linguistique, on s'expose à de graves méprises.

A part les exceptions que je viens d'indiquer, il existe généralement un accord vraiment remarquable entre les résultats auxquels conduisent, au point de vue ethnologique, la linguistique et l'étude des caractères physiques.

Il arrive parfois, mais très rarement, que les caractères linguistiques acquièrent une importance supérieure à celle des caractères physiques, ou plutôt fournissent des indications plus faciles à saisir et nous renseignent sur les origines premières d'une population. Sans leur langue toute spéciale, les Basques ne se distingueraient guère des autres Européens. Le langage seul a pu nous apprendre qu'ils doivent se rattacher, par leurs plus lointains ancêtres, à quelque rameau des Blancs allophyles ou finnois (voir le chapitre XVIII), aujourd'hui séparé d'eux par de vastes espaces. Cette alternance de valeur entre deux sortes de caractères n'étonnera, du reste, aucun naturaliste familiarisé avec l'étude des animaux invertébrés inférieurs.

Lorsque deux populations parlant des langues différentes se trouvent en contact et se mêlent soit par la guerre, soit pacifiquement, la langue de la race supérieure tend naturellement à l'emporter.

PLANCHE IV.

RAPPORTS ENTRE QUELQUES LANGUES

ET GROUPES DE LANGUES.

Famille	Groupe	Langues
LANGUES MONOSYLLABIQUES.	*Pures*	Chinoise
	Altérées	Annamite
		Siamoise
		Barmane
	Tendant au dissyllabisme	Thibétaines
		Himalayennes
LANGUES AGGLUTINATIVES.	*De transition avec tendance au monosyllabisme*	Otomi
		Dravidiennes (nord)
		Dravidiennes (sud)
		Hottentotes
	Pures	Américaines
		Ougro-japonaises
		Bantou
		Éthiopiennes
		Égypto-Coptes
		Australiennes
		Malayo-polynésiennes
	De transition avec tendance à la flexion	Basques
		Caucasiennes
LANGUES A FLEXION.	*Sémitiques*	....
	Indo-européennes	Irano-caucasiennes
		Aryennes pures
		Iraniennes pures
		Slaves
		Germaniques
		Gréco-latines
		Celtiques



Mais, même dans ce cas, il se produit souvent une pénétration réciproque. Il y a pour ainsi dire *métissage* au point de vue linguistique comme au point de vue physique et physiologique. Et, lorsque, après un temps plus ou moins long, la race métisse s'est assise, alors que les traits du visage et du corps peuvent faire croire à une unité ethnique primitive, l'analyse du langage permet, dans bien des cas, de remonter aux éléments dont le mélange a produit le résultat final. Comme exemple, je citerai les Malais proprement dits (voir le chapitre XIX). Tous les polygénistes en ont fait une de leurs *espèces*, et bien des monogénistes les ont regardés comme une de leurs *races principales*. En réalité, c'est une population très mélangée qui s'est uniformisée jusqu'à un certain point à la suite de l'impulsion produite par l'islamisme. C'est ce qu'atteste l'examen des têtes osseuses; c'est ce que montrait déjà l'analyse du vocabulaire faite par Ritter. Sur 100 mots, la langue malaise n'en compte que 27 qui lui appartiennent en propre ; 50 sont polynésiens, 16 sanscrits, 5 arabes et 2 javanais.

II. — Tous les linguistes s'accordent à partager les langues humaines en trois groupes fondamentaux : les langues monosyllabiques, agglutinatives et à flexion. J'ai rappelé déjà les rapports généraux qui existent entre ces groupes linguistiques et les trois types physiques de l'humanité. Mais, pas plus dans un cas que dans l'autre, il n'y a de distinction absolue, et les classifications que l'on peut chercher à établir sur le papier ne sauraient traduire complètement la réalité. Lorsqu'on dispose les langues en tableaux dressés d'après les résultats admis par les maîtres en linguistique, lorsqu'on représente par des lignes les rapports indiqués par eux, on retrouve ici la fusion et l'entre-croisement des caractères, aussi bien que lorsqu'on étudie l'extérieur ou le squelette du corps humain.

On peut juger de ce fait par les planches schématiques ci-jointes, où j'ai cherché à représenter quelques-uns de ces rapports (pl. III et IV). Il est facile de se convaincre, ne fût-ce qu'en parcourant l'ouvrage de M. Maury, que je suis loin d'avoir reproduit tous les rapprochements reconnus par les linguistes. En outre, un très petit nombre de groupes de langues figurent dans ces schémas et il est évident que si j'étais descendu à plus de détails, l'enchevêtrement eût été encore bien autrement marqué.

On pourrait chercher dans les faits de cette nature un argument en

faveur du monogénisme. Mais les polygénistes pourraient invoquer d'autre part l'*irréductibilité* de certaines langues, c'est-à-dire l'impossibilité où l'on semble se trouver encore de ramener à une souche commune la totalité des *langages humains*. En réalité, ce n'est donc pas dans l'étude de la linguistique qu'il faut aller chercher des preuves pour ou contre le monogénisme. Un maître, dont le témoignage a ici une double valeur, Whitney, s'est nettement prononcé sur ce point. Quoique admettant l'existence de familles linguistiques jusqu'à ce jour isolées de toutes les autres, il ne tire pas de ce fait un argument en faveur des origines multiples des divers groupes humains, comme l'ont fait quelques linguistes. « La science linguistique, dit-il, ne prouvera jamais que la race humaine n'a formé à l'origine qu'une seule et même société..... Elle ne peut point se porter garante de la diversité des races. »

Aux raisons invoquées par Whitney, on peut, ce me semble, ajouter une considération sérieuse. Les langues, on le sait, ne sont pas immortelles. Combien ont dû disparaître sans laisser de monuments analogues à ceux qui nous ont conservé le sanscrit, l'égyptien et le latin lui-même ! Une foule de rapports qui ont dû exister jadis, nous resteront donc à jamais inconnus ; et la linguistique comparée, ne pouvant remplir ces lacunes, est par cela même impuissante pour interpréter dans un sens ou dans l'autre l'*irréductibilité* de certains groupes de langage.

L'écriture, qui fixe la parole, ne fournit pourtant pas de véritable caractère ethnologique. Inventée sur un fort petit nombre de points, elle s'est communiquée de proche en proche et par imitation, si bien que des races fort différentes emploient les mêmes lettres. Toutefois, la multiplicité, la variété, la filiation des alphabets sont une source d'indications précieuses pour l'ethnologiste et peuvent mettre sur la voie de relations oubliées entre des groupes aujourd'hui plus ou moins éloignés.

III.— L'état social, qui se rattache évidemment aux facultés intellectuelles, accuse essentiellement le développement local de ces facultés ; mais il n'est pas, à vrai dire, un caractère de race. On sait comment il se transforme, soit plus ou moins spontanément, soit à la suite d'une initiation venue du dehors.

Les considérations tirées de l'état social nous montrent dans les trois types humains fondamentaux des prédispositions identiques. En ra-

menant cet état à ses formes élémentaires principales, on peut partager les peuples en chasseurs ou pêcheurs, en pasteurs, en agriculteurs. Les nations les plus avancées ont, selon toute apparence, passé par ces trois étapes avant d'atteindre le haut degré de civilisation que nous leur connaissons. Toujours est-il qu'aujourd'hui encore on trouve, sur la côte occidentale de l'Amérique du Nord, des Blancs qui se sont arrêtés à l'état de pêcheurs, et que des tribus entières d'Arabes en sont encore à l'état pastoral. Chez les Jaunes, les Tongouses de la Daourie sont peut-être le type le plus complet des chasseurs, comme les hordes de l'Asie centrale le sont des pasteurs et les Chinois des agriculteurs. Chez les Nègres, enfin, les Tasmaniens, éteints de nos jours, étaient exclusivement chasseurs et pêcheurs ; les Négritos des Andamans en sont encore au même point ; les Cafres sont essentiellement pasteurs et les Guinéens cultivateurs.

De ces faits, il résulte clairement qu'au point de vue social, il n'y a pas entre les races humaines ces différences radicales admises *a priori* par trop d'anthropologistes. D'une part, le Blanc existe encore aujourd'hui à l'état sauvage ; et d'autre part, maintes populations, bien souvent déclarées incapables de civilisation, ont donné un éclatant démenti à cette assertion. Il suffit de rappeler ces propriétaires iroquois qui voyagent dans leur cabriolet, qui ont un piano dans leur ferme, et ces écoles de Cattaraugus ou de New-York où professent des Peaux-Rouges. S'il se trouve bon nombre de métis parmi ces hommes qui ont su prendre une place au milieu des classes intelligentes de la société blanche, il en est d'autres dans les veines desquels le sang des anciens sauvages a conservé toute sa pureté. Tel est ce *clergyman,* ce membre de l'Église d'Angleterre dont a parlé M. Simonin ; par sa naissance, c'est un pur Indien de la tribu des Cris, ce qui ne l'a pas empêché de devenir un prédicateur populaire et respecté.

Il n'en est pas moins vrai qu'en soutenant l'égalité des races, en particulier l'égalité du Nègre d'Afrique et du Blanc européen, les philanthropes négrophiles sont tombés dans une erreur manifeste. Pas plus chez nous que chez les animaux ou les plantes, les races formées sous des influences très nombreuses et très diverses ne pouvaient rester toutes égales. Il en est qui, quoique différant les unes des autres par leurs aptitudes et la direction de leur développement, restent équivalentes entre elles ; il en est de supérieures et d'inférieures. Mais celles-

ci peuvent se relever et dépasser leurs aînées. Notre propre histoire l'atteste. Nous étions encore de vrais sauvages quand les Egyptiens élevaient les temples qui nous émerveillent, et quand les Chinois connaissaient la boussole.

IV. — La variété, les divers degrés de civilisation, s'accusant par les institutions et les mœurs, fournissent à l'ethnologie des données parfois



Fig. 183. — Hache en pierre des Canaries, demi-grandeur. (Musée du Trocadéro.)



Fig. 184. — Hache en pierre de Porto-Rico, demi-grandeur. (Musée du Trocadéro.)

très précieuses. Les produits de l'industrie et de l'art ont, à ce point de vue, une importance bien plus grande encore. A peine est-il besoin de rappeler que, grâce à eux, on a pu remonter au-delà de l'histoire et retrouver le passé des plus antiques populations. Bien souvent aussi ils nous ont fourni les renseignements les plus inattendus sur les anciens rapports, même accidentels, ayant existé entre des populations séparées par de vastes espaces, sur les origines ethniques communes de peuples en apparence isolés. En rencontrant près de Caxamarca un de ces villages à maisons superposées auxquels on a donné le nom de *Pueblos*, on est naturellement amené à penser que les anciennes po-

pulations puébléennes ont autrefois atteint le Pérou; en découvrant dans plusieurs Antilles des haches en pierre, qui reproduisent exactement celle des Canaries (fig. 183) ou qui s'écartent à peine de ce type (fig. 184); en constatant avec M. Verneau que les Mexicains connaissaient les *pintaderas* aussi bien que les Guanches, en reconnaissant que les uns et les autres les fabriquaient également en terre cuite et les couvraient de figures ayant le même caractère, qu'elles s'imprimaient sur la peau; en trouvant ces singuliers cachets dans la vallée de Mexico (fig. 190 à 194) tout comme aux Canaries (fig. 185 à 189), il est bien difficile de ne pas voir, dans l'usage d'une parure si spéciale obtenue par des procédés identiques, la preuve que l'une de ces deux populations est la fille de l'autre; et l'on est par conséquent conduit à admettre que les insulaires de la côte d'Afrique sont arrivés jadis dans le golfe du Mexique. Aussi est-ce à bon droit que l'*ethnographie* a pris une importance chaque jour croissante et constituera bientôt une branche spéciale des études anthropologiques.

Toutefois, il en est des documents empruntés à cet ordre de faits comme de ceux que fournit la linguistique, il faut souvent en user avec réserve et ne pas trop se hâter de conclure. Quand il s'agit de populations primitives arrêtées au même degré de développement social, éprouvant par suite les mêmes besoins et ayant sous la main des moyens analogues pour y satisfaire, les industries, encore toutes rudimentaires, ne peuvent que se ressembler beaucoup, lors même que ces populations sont ethnologiquement fort différentes. Dans l'ancien continent, les hommes néolithiques ont taillé la pierre à bien peu près de la même façon, qu'ils fussent brachycéphales ou dolichocéphales. En Amérique, Lund paraît regarder les haches de combat employées par l'homme de Lagoa-Santa comme semblables de tout point à celles de nos ancêtres de l'âge de la pierre; et pourtant, nous savons que cette race différait de toutes ses contemporaines de l'ancien monde.

V. — C'est principalement à propos des questions de chronologie et de synchronisme que l'on doit user avec réserve des données ethnographiques.

Lorsque, sous l'empire de croyances plus ou moins motivées, on s'est habitué à regarder une industrie quelconque comme n'ayant pu apparaître qu'à une certaine époque, on est facilement entraîné à reporter à cette époque l'existence de toute population qui l'a mise

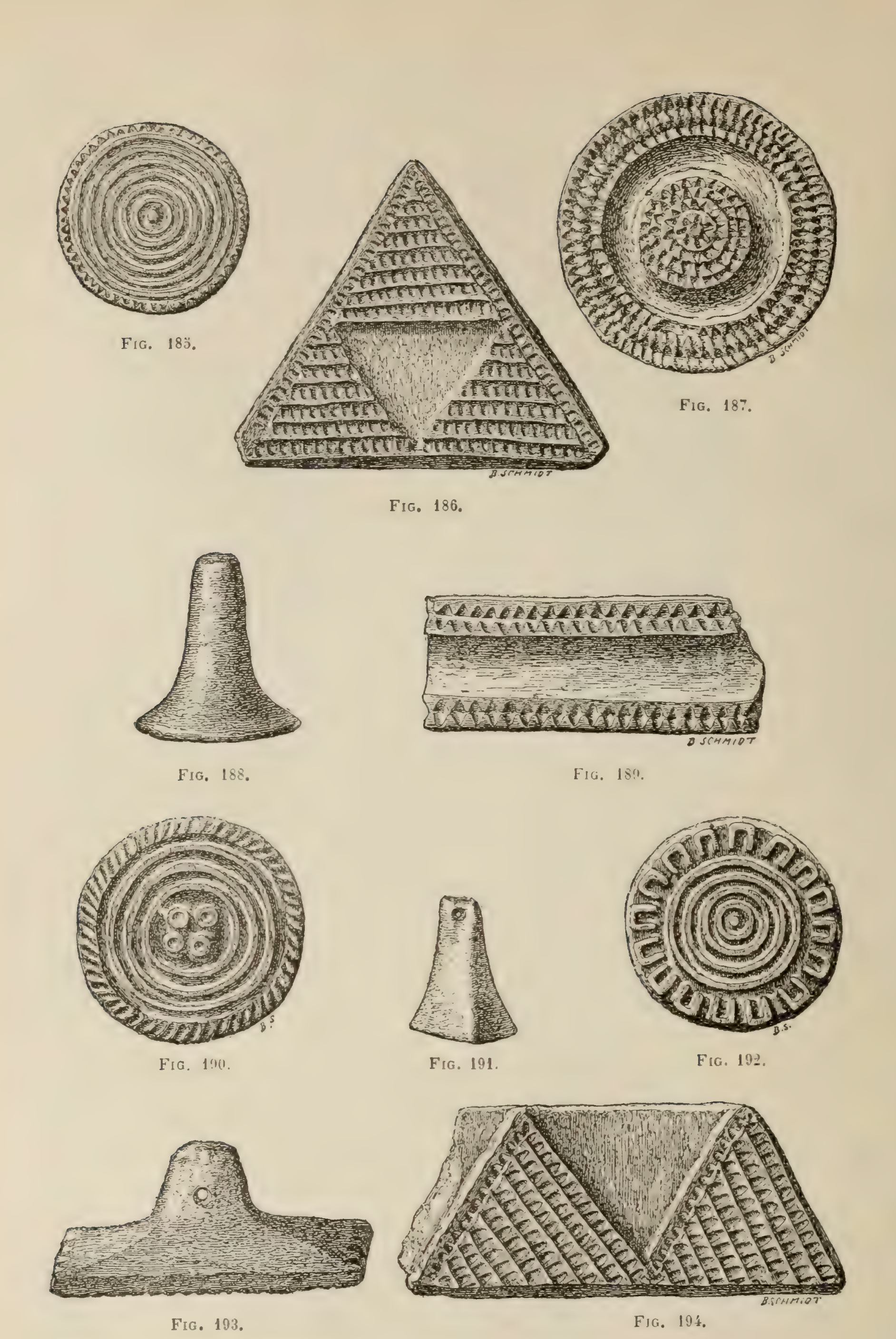


Fig. 185.

Fig. 186.

Fig. 187.

Fig. 188.

Fig. 189.

Fig. 190.

Fig. 191.

Fig. 192.

Fig. 193.

Fig. 194.

Fig. 185 à 189. — Pintaderas de la Grande Canarie. — Fig. 190 à 194. Pintaderas de la vallée de Mexico.





Fig. 195. — Flèche avec sa ligne qui se déroule. (Man.)



Fig. 196. — Flèche avec sa ligne enroulée. (Man.)



Fig. 197. — Flèche simple. (Man.)

Fig. 198. — Harpon à tortues de mer. (Man.)

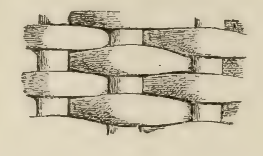


Fig. 200. — Tresse du panier, grandeur naturelle. (Man.)

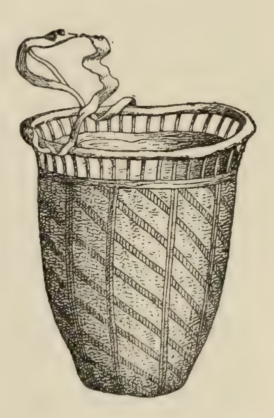


Fig. 199. — Panier. (Man.)

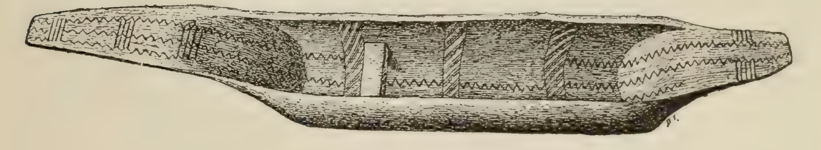


Fig. 201. — Canot des Mincopies. (Man.)



Fig. 202. — Coupe du canot des Mincopies. (Man.)



Fig. 203. — Pagaie. (Man.)

en pratique. Par suite, on peut être conduit à rajeunir ou à vieillir une race tout entière. C'est ainsi que des archéologues éminents ont regardé les hommes de Furfooz découverts par M. Dupont dans la vallée de la Lesse comme n'ayant pu appartenir aux temps quaternaires, par cela seul que la sépulture du Trou du Frontal renfermait un vase de terre. J'ai dit plus haut comment des considérations paléontologiques et craniologiques conduisent à la conclusion contraire.

Ce que nous savons de diverses populations actuelles parfaitement connues doit nous rendre circonspects lorsqu'il s'agit des races disparues. Je me borne à rappeler qu'il y a moins d'un siècle les Polynésiens et les Mélanésiens étaient également en plein âge de la pierre polie; et pourtant, les premiers étaient absolument étrangers à l'art du potier que pratiquaient tous leurs contemporains de race nègre. Ce contraste est d'autant plus significatif que ces deux populations océaniennes se sont rencontrées sur bien des points et avaient entre autres aux îles Fidji des rapports continuels. En présence d'un fait aussi frappant, comment peut-on conclure de la race de Cro-Magnon à celle de Furfooz et refuser aux hommes de la Lesse la possibilité d'avoir connu la poterie, par cela seul que ceux de la Vézère n'en fabriquaient pas?

L'exemple que je viens de citer nous apprend que l'esprit humain ne se développe pas toujours d'une manière uniforme dans les diverses directions compatibles avec un certain état social. Très avancés à certains égards, un peuple, une tribu peuvent être fort en retard sous d'autres rapports. Les Mincopies, exclusivement chasseurs et pêcheurs, creusent des canots qui ont étonné les Anglais (fig. 201, 202 et 203); leurs flèches, leurs javelots à détente sont remarquablement ingénieux (fig. 195, 196, 197 et 198); leur grand arc, en forme de *S* allongée (fig. 204), protège la main contre le choc de la corde, sans rien perdre de sa force et de sa justesse; ils savent faire des vases en terre allant au feu et servant à la cuisson de leurs aliments (fig. 205 et 206); ils tressent finement des paniers (fig. 199 et 200); ils construisent de véritables villages dont les cabanes sont assez solidement charpentées et bien couvertes. Sur tous ces points, ils sont égaux, parfois supérieurs à bien des populations qui déjà cultivent la terre, ou même élèvent des animaux domestiques. Et pourtant ils en sont encore à l'industrie de la pierre, qui, chez eux, est restée fort inférieure à ce qu'elle était chez nos plus anciens hommes quaternaires. Leurs flèches, leurs javelots sont armés

seulement d'os de poisson, de fragments de coquilles ou de bois durci. La pierre qui leur sert uniquement d'outil est employée à l'état d'*éclats* sans retouches ; tout au plus la façonnent-ils à peu près en forme de *couteau paléolithique* (fig. 207). Mais ils n'ont jamais su fabriquer ni haches, ni ciseaux, ni perçoirs, ni grattoirs, ni pointes



FIG. 204. — Chef Mincopie tenant son arc. (Man.)

de lance ou de flèche. Bien plus, ces mêmes insulaires ont oublié tout procédé pour obtenir du feu et se bornent à entretenir soigneusement leurs foyers.

Ainsi les industries qui presque partout se montrent les premières, et sur lesquelles reposent quelques-unes des classifications adoptées pour les temps préhistoriques, manquent aux Mincopies ; tandis qu'ils

en ont d'autres qui les placent au niveau des populations sauvages les plus avancées. A vouloir les comparer à nos anciennes races, on peut dire qu'ils sont au-dessous, même de nos plus vieux ancêtres quaternaires, par la façon dont ils emploient la pierre, tandis que leurs armes et leurs poteries en font au moins les égaux des hommes néolithiques. On voit que s'ils venaient à disparaître, si leur souvenir était oublié, les ethnographes exagérés pourraient être fort embarrassés pour leur assigner une place dans le temps et dans l'échelle sociale.

Ces faits que je me borne à indiquer suffisent pour faire comprendre quelle est au juste la valeur de la chronologie universellement admise pour les temps préhistoriques. En réalité, les *âges* ou *époques archéologiques* des savants scandinaves, l'*âge du cuivre*, qu'il faut aujourd'hui



FIG. 205. — Vase de terre. (Man.)



FIG. 206.—Vase de terre. (Man.)

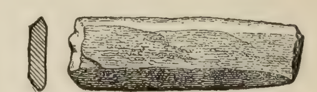


FIG. 207.— Racloir en silex des Mincopies. (Man.)

ajouter à ceux *de la pierre taillée* ou *polie*, *du bronze* et *du fer*, n'ont rien de plus général que les *âges zoologiques* de Lartet. Comme ces derniers, ils sont essentiellement locaux, bien que l'aire qu'ils embrassent soit plus étendue. On s'exposerait souvent à commettre de graves erreurs en admettant, sans autres preuves, que deux populations sont ou non contemporaines, par cela seul qu'elles se ressemblent ou diffèrent par leur façon de travailler la pierre ou par la connaissance des divers métaux.

J'ai déjà dit comment les arts de la pierre polie ont dû nécessairement être de beaucoup antérieurs à l'arrivée des populations néolithiques en Europe. Il est évident que celles-ci ont apporté chez nous des industries déjà anciennes dans le centre d'où elles sortaient ; de même que nous avons appris aux populations sauvages celles que nous possédions depuis des siècles. A coup sûr, bien des tribus de nos chasseurs de rennes, ne connaissant que la pierre taillée, ont été contemporaines d'hommes qui déjà polissaient leurs haches, élevaient des bestiaux et semaient du blé. Quand il s'agit d'antiquité relative ou de synchro-

nisme, on ne peut donc conclure de l'Europe à l'Asie, en partant de données exclusivement archéologiques. Ici encore, la géologie et la paléontologie peuvent seules nous éclairer.

D'autres considérations de diverses natures doivent nous engager à n'employer qu'avec prudence les documents ethnographiques pour tout ce qui touche à la chronologie.

L'intervention d'un peuple initiateur a souvent fait franchir à des races entières quelques-unes des étapes établies par les archéologues dans les temps préhistoriques. De nos jours, par suite de leurs rapports avec les Européens, les Américains sont passés brusquement des âges de la pierre et du cuivre à l'âge du fer; les Polynésiens n'ont connu ni le cuivre ni le bronze. Des faits tout semblables se sont produits dans le passé. Le Danemark n'a pas eu l'âge de cuivre. Les Finnois de Finlande sont passés sans intermédiaire du cuivre au fer et à l'acier. Il est facile de comprendre que ces lacunes dans la série classique des âges ajoute de sérieuses difficultés à la détermination des synchronismes.

Enfin, il n'est nullement prouvé que chaque métal ait été découvert sur un point unique et par une seule population, qui aurait enseigné à toutes les autres les moyens de se le procurer et de s'en servir. D'après les recherches récentes de M. Andrée, c'est précisément le contraire qui aurait eu lieu. Ce savant érudit substitue à la doctrine jusqu'ici généralement admise du *monogénisme métallique*, celle d'un véritable *polygénisme*. Il admet que les industries métallurgiques ont eu plusieurs *centres d'origine* qu'il qualifie de *Royaumes*, et que la plupart des races humaines sont arrivées indépendamment les unes des autres à la connaissance des métaux. Pour le fer seul, cet auteur croit à l'existence de sept *Royaumes distincts*. En outre, il pense que ce métal a été le premier connu en Afrique et peut-être dans l'Inde. Quelques-unes des opinions de M. Andrée sont certainement exagérées; mais il en est qui doivent être vraies. Par exemple, partout où le cuivre natif existe, il a sans doute attiré l'attention et on a dû l'employer, comme les Esquimaux ont su tirer parti du fer météorique, sans qu'aucun autre peuple le leur ait appris.

VI. — De nos jours encore les arts, les industries fournissent dans bien des cas des moyens secondaires pour caractériser certains groupes humains. Mais il est facile de comprendre que cet ordre de faits, pouvant changer d'un jour à l'autre par suite même des progrès accomplis,

on ne saurait y trouver des caractères ayant autant de valeur que la plupart de ceux dont nous avons déjà parlé.

C'est peut-être ici que se manifeste le mieux l'influence exercée par une race supérieure venant s'imposer aux races inférieures. En quelques années, celles-ci oublient et perdent leurs industries, celles même qui leur assuraient une sorte de supériorité sur quelques points. Les



Fig. 208. — Pirogue double des Samoans.

Maoris ont substitué nos cotonnades aux fines nattes qu'ils tressaient pour leurs *femmes-chefs;* les Polynésiens ont remplacé par nos plus grossiers canots, les doubles pirogues qu'ont admirées Cook et Bougainville et dont la plate-forme portait tantôt une modeste cabane pouvant servir d'abri à une famille (fig. 208), tantôt un groupe de guerriers, qui, réunis aux rameurs, formaient un équipage de cent quarante à cent quatre-vingts hommes.

VII. — Bien que ne fournissant pas à l'ethnologie des caractères proprement dits, et propres à faire distinguer les races, l'histoire lui

apporte de précieux renseignements. Elle raconte les grands mouvements des peuples, les migrations qu'ils ont accomplies, les guerres qui les ont rapprochés et mêlés. Elle éveille ainsi l'attention, provoque des recherches, explique souvent les faits contemporains et fait comprendre la nature mixte des populations actuelles. Personne, à coup sûr, ne contestera les services rendus à ce point de vue par l'histoire classique, par celle des Arabes ou celle des grands conquérants qui ont promené en tout sens leurs armées sur le continent asiatique.

Mais il en est autrement de l'histoire légendaire conservée dans la mémoire des populations barbares ou sauvages. Bien des écrivains d'un incontestable mérite refusent toute valeur à ces traditions et les rejettent d'emblée comme ne pouvant être que des fables indignes du moindre examen. J'ai toujours combattu cette manière d'agir et je suis, au contraire, convaincu qu'il y a souvent des renseignements très précieux à tirer des légendes les plus insignifiantes en apparence. A plus forte raison en est-il ainsi, lorsqu'elles se présentent comme formant un ensemble facile à coordonner et se rapportant à une population bien déterminée. L'histoire traditionnelle des Maoris peut ici être citée comme un exemple frappant. Elle a donné lieu à bien des discussions; la réalité en a été bien des fois contestée; et pourtant, chaque enquête nouvelle a mis de plus en plus hors de doute tout ce qu'elle a de vrai.

Deux critiques principales ont été adressées aux chants historiques des Néo-Zélandais et s'appliquent, à des degrés divers, à tous les renseignements de même nature recueillis chez les sauvages. On a dit qu'ils renferment le récit d'événements manifestement fabuleux et ne méritent, par conséquent, aucune créance. — Mais à ce titre, quelle est l'histoire écrite qui pourrait être acceptée? Pas une peut-être. Nos chroniques du moyen âge sont remplies de miracles auxquels pas un homme éclairé ne croit aujourd'hui. Nie-t-on pour cela les événements politiques qu'elles racontent? En Espagne, on voit les saints combattre à côté des chevaliers chrétiens, la Vierge elle-même et les anges lancer des traits aux musulmans, etc. Les batailles entre les Maures et les Espagnols, les victoires remportées par ces derniers sont-elles pour cela mises au rang des fables?

On remarquera d'ailleurs que, parmi les faits auxquels les traditions maories attribuent un caractère surnaturel, il en est de fort simples et

dont l'interprétation est aisée. — Nous savons bien que les prêtres-chefs de l'émigration partie d'Hawaïki ne pouvaient *changer les étoiles du soir en étoiles du matin*, par leurs incantations. Mais nous savons que des navigateurs sans boussole, assaillis par une tourmente, surpris par un brusque changement de vent, perdent aisément leur direction première, tout en croyant l'avoir conservée ; et que, par suite, ils peuvent, au retour du beau temps, avoir à leur droite les constellations qu'ils se figuraient devoir être à gauche. — Nous savons bien que Ngatoro n'a pas appelé à lui le feu de la mère patrie, en le faisant voyager sous terre pour venir le réchauffer au sommet du Tongariro. Mais il est facile de comprendre qu'une éruption subite du volcan ait engendré une légende merveilleuse chez ces insulaires superstitieux et que le chef lui-même ait accrédité une croyance qui le grandissait aux yeux des siens.

On reproche encore aux chants maoris les différences que présente parfois de l'un à l'autre le récit d'un même événement. — Ici encore, on oublie trop ce qui s'est passé chez nous et l'on se montre plus exigeant envers ces bardes sauvages qu'envers nos propres historiens. Ces derniers sont-ils donc constamment d'accord dans les récits qu'ils ont tracés, même de notre histoire moderne? Ont-ils présenté sous le même jour, en les accompagnant des mêmes détails, toutes les journées de nos trop nombreuses révolutions? On sait bien le contraire; et qui donc argüerait de ces divergences pour nier la réalité des événements eux-mêmes ?

Pour utiliser les légendes historiques conservées chez les sauvages, il faut évidemment leur appliquer les règles de critique dont nous usons envers nos propres écrivains. Il faut en outre, selon le peuple dont on s'occupe, tenir compte de ses mœurs, de son langage figuré, des moyens mnémotechniques en usage chez lui. — Pour représenter les Européens, leurs vaisseaux et leurs armes, les Virginiens avaient figuré un *cygne blanc vomissant du feu*. N'y avait-il pas, dans ce symbole, de quoi donner naissance à une légende? On voit pourtant qu'elle aurait eu un fond vrai. — Une tradition américaine rapporte que des étrangers ayant pris terre sur le rivage, furent enlevés par des faucons qui les transportèrent sur les montagnes voisines. Rien de plus simple, si l'on admet qu'ils furent emmenés par une tribu ayant le faucon pour *totem*. Nous-mêmes ne parlons-nous pas des victoires remportées par les *aigles romaines* ou par les *léopards d'Angleterre?*

Sans doute on ne rencontre guère chez les sauvages un corps de renseignements historiques comparable à celui que sir George Grey et ses imitateurs ont découvert à la Nouvelle-Zélande. Mais, même des indications isolées peuvent avoir parfois une grande importance. C'est

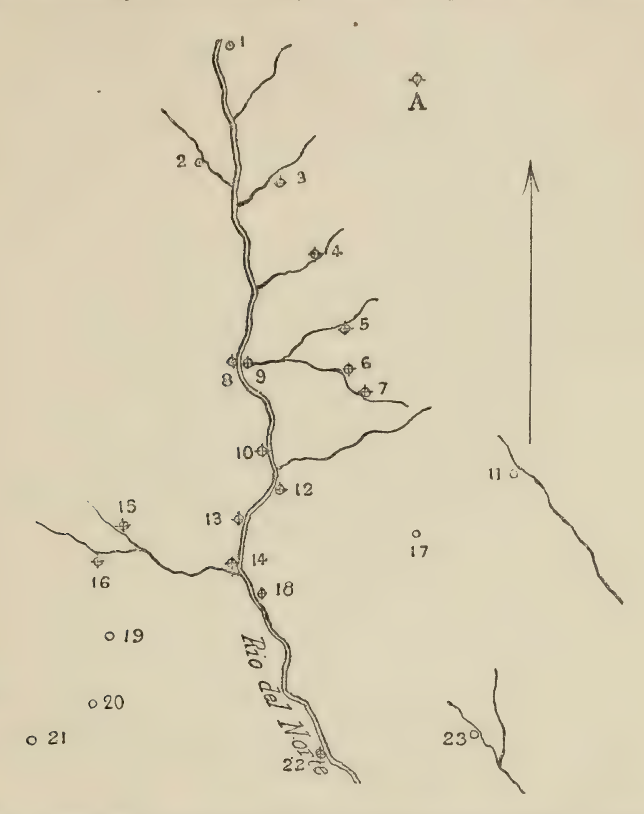


FIG. 209. — Carte des Pueblos tracée sur le sol par un Indien Tiguex. (Whipple.)

A, Pueblos appartenant aux Tiguex. — 1. Shipap, source nord-ouest du Rio del Norto, où les Tiguex disent avoir habité d'abord dans des cavernes. — 2. Acoli, lieu de naissance de Montézuma. — 3. Taos, premier puéblo bâti par Montézuma. — 4. Picuriès — 5. Pojuaqué. — 6. Nam-bé. — 7. Tesuqué. — 8. Santa Clara. — 9. San Ildefonzo. — 10. Cochité. — 11. Pécos, principale station où Montézuma planta l'arbre sacré dont il est si souvent question dans les traditions américaines. — 12. San Domingo. — 13. San Felipé. -- 14. Santa Ana. — 15. Silla. — 16. Jemez.— 17. Galisteo. — 18. Zandia. — 19. Laguna. — 20. Acoma, la plus importante des forteresses bâtie par Montézuma. — 21. Zuni. — 22. Isleta. — 23. Chilili. (Voir le chapitre XX.)

en groupant les faits disséminés dans les récits de tous ses prédécesseurs que Hale a, le premier, dressé la carte des migrations polynésiennes, et déterminé approximativement l'époque de ces migrations. — Le trop court résumé fait par Heckewelder, de l'histoire traditionnelle des Delawares, m'a permis de reconnaître la direction générale de leurs

migrations, la date approximative de leur arrivée dans le bassin du Mississipi et a révélé ce fait important que, au-delà des monts Alleghany, le sol était inhabité, au moins sur une grande étendue, lorsque les Peaux-Rouges atteignirent les régions orientales du continent. — Les quelques informations recueillies par Whipple, dans un entretien accidentel avec les Tiguex, ont indiqué le point de départ d'une des migrations qui ont atteint le plateau de l'Anahuac, précisé quelques-unes des principales étapes (fig. 209) et fait connaître la véritable nature de l'arbre mystérieux dans lequel la piété des historiens espagnols avait voulu reconnaître la croix du Christ.

On ne saurait donc trop recommander aux voyageurs de ne jamais laisser échapper une occasion d'interroger la mémoire des populations sauvages sur le plus lointain passé dont elles se souviennent ; et cela d'autant plus, que ces traditions se perdent chaque jour au contact des Européens. Les érudits aussi devront consulter à ce point de vue les vieux documents. Ils peuvent y rencontrer bien des renseignements oubliés ou dédaignés. Sans doute, la mine que je les engage à exploiter renferme beaucoup de gangue, mais on peut y trouver aussi plus d'une riche pépite, plus d'un diamant de grand prix.

Toutefois, pour que les recherches de ce genre conduisent aux résultats qu'il est permis d'espérer, il faut mettre absolument de côté le faux et mauvais orgueil inspiré par notre supériorité bien réelle. Sans s'en rendre compte, on répugne parfois à croire qu'une population inférieure, que des individus sauvages aient mené à bien, avant nous, quelqu'une des œuvres dont nous sommes le plus fiers. Il semble que l'on craigne de nous diminuer en leur rendant justice. Ce sentiment a été, à coup sûr, pour beaucoup dans le mauvais accueil fait à la belle découverte de De Guignes, dans la faveur avec laquelle furent reçues les critiques si mal fondées de Klaproth. Mais, après les témoignages si précis dus à M. d'Hervey de Saint-Denis, il faut bien se résigner à admettre que les Chinois ont eu des relations avec l'Amérique, tout au moins à partir de notre quatrième siècle, que dès cette époque ils avaient des notions assez justes sur la largeur de ce continent à la hauteur de San Francisco et connaissaient l'existence de l'Atlantique. Il faut, de même, accepter que les Indonésiens avaient abordé la grande navigation et parcouraient l'océan Pacifique, alors que nous en étions encore réduits à un timide cabotage. Même les savants, à coup sûr bien rares, qui font

naître les Polynésiens sur une de leurs îles, sont forcés d'avouer que les autres n'ont pu être peuplées que par de hardis marins allant d'un archipel à l'autre. Enfin les découvertes géographiques faites depuis un siècle, les documents récemment publiés sur les tribus du nord-ouest américain et sur les populations japonaises, ont mis de plus en plus hors de doute la réalité des voyages de Moncatch-Apé, l'exactitude des renseignements qu'il avait recueillis. Ainsi, un simple Peau-Rouge avait remonté le Missouri et descendu la Columbia près d'un siècle avant Lewis et Clarke, accomplissant, seul et à pied, la traversée qui a valu à deux Blancs, bien montés et accompagnés d'une nombreuse escorte, les éloges enthousiastes de Malte-Brun. Si les savants géographes du dernier siècle avaient tenu compte des données empruntées par Le Page du Pratz à Montcatch-Apé, la prétendue *mer de l'Ouest* ne figurerait pas sur leurs cartes, là même où coule la Columbia.

CHAPITRE XIII.

Caractères moraux et religieux.

I. — Les phénomènes intellectuels élèvent infiniment l'homme au-dessus des animaux sans l'en isoler. Il en est autrement des phénomènes moraux et religieux. Ceux-ci tiennent, avons-nous vu, à deux facultés fondamentales, véritables attributs de notre espèce, dont les manifestations variées peuvent aussi dans certains cas servir à caractériser les groupes humains.

L'universalité de la notion du *bien* et du *mal moral* n'a pas besoin d'être démontrée et en réalité n'a jamais été mise en doute. Pourtant le sentiment intime reposant sur cette notion se manifeste maintes fois par des faits en apparence contradictoires. Dans la pratique, il en est de la moralité comme de ces formules mathématiques générales qui, lorsqu'on les applique à des cas particuliers, conduisent à des résultats fort différents et pouvant être positifs ou négatifs, selon les données du problème. Il en est d'elle comme de la pesanteur, qui, en vertu des mêmes lois immuables, précipite à terre un fétu et porte au-delà des nuages un ballon pesant des centaines de kilogrammes. Chez des populations, parfois même très voisines, les mêmes actes sont considérés tantôt comme *bons*, tantôt comme *indifférents* ou comme *mauvais*, selon l'organisation sociale, les mœurs, les traditions du groupe humain où ils s'accomplissent. L'anthropologiste trouvera, dans ces diverses manières de traduire un sentiment fondamentalement identique, de nombreux traits caractéristiques.

Je crois inutile d'insister sur un ordre de faits que personne ne conteste et dont l'explication est évidente. Je me borne donc à faire une observation générale.

Lorsqu'il s'agit d'apprécier la moralité des races inférieures, l'Européen oublie trop souvent les considérations que je viens d'indiquer, et se montre facilement plus que sévère. Un simple retour sur nous-

mêmes et sur notre propre histoire nous rendrait vite plus indulgents et plus justes. On ne constate que trop aisément au milieu des nations les plus civilisées le *mal* que nous reprochons aux sauvages. En revanche il n'est pas difficile de retrouver chez eux ce qu'il y a de meilleur chez nous, y compris la pudeur, l'esprit chevaleresque et le sentiment de l'honneur, qui sont pour ainsi dire les fleurs de la moralité. Mais pour voir clair dans cette étude et atteindre à l'impartialité, il faut ne pas trop croire à notre supériorité, il faut oublier nos propres habitudes, nos préjugés et apprécier les faits avec le calme d'esprit du naturaliste qui étudie un mollusque ou un mammifère.

Il est évident, par exemple, que le sentiment de la pudeur ne peut se traduire de la même manière chez les peuples qui ont à lutter contre le froid et chez des sauvages habitant les régions intertropicales. Ici, la chaleur du climat rend les vêtements inutiles; on les a supprimés. Mais il est toujours certaines parties du corps qui ne doivent pas être visibles. Ces parties peuvent être extrêmement restreintes; et de là sont venues certaines coutumes qui ont induit en erreur. Bien des voyageurs ont vu, dans le bout de roseau porté par certains Polynésiens, la preuve d'un raffinement de sensualité; c'est, au contraire, pour eux un acte de simple pudeur. — Les femmes Mincopies n'ont pour tout vêtement qu'un petit paquet de feuilles attaché à une cordelette (*obunga*). Mais elles ne le quittent jamais, pas même devant leurs compagnes; et, lorsqu'il doit être changé, elles se retirent dans quelque lieu secret pour être à l'abri de tous les regards. Elles se conduisent donc exactement comme l'Européenne qui dépose son dernier vêtement. La femme civilisée et la pauvre sauvage obéissent à un sentiment identique.

II. — A plus forte raison est-il nécessaire de se dégager en quelque sorte de notre milieu intellectuel européen lorsqu'il s'agit d'apprécier les phénomènes religieux. Ici les ardeurs d'une controverse dogmatique ou antidogmatique ont trop souvent remplacé les calmes appréciations de la science. Trop souvent aussi des hommes éminents, amis de la vérité, mais par trop pleins de leurs propres idées, ont pris leurs conceptions personnelles pour criterium de leurs jugements; trop souvent d'ardents missionnaires ont fermé les yeux pour ne pas voir des croyances, au fond semblables aux leurs, mais ne remontant pas à la seule source qu'ils admettent pour légitime et sainte ;

trop souvent enfin, des nations entières, possédant en réalité toute une mythologie, ont été regardées comme athées parce qu'elles n'ont chez elles ni édifices consacrés au culte, ni idoles à qui s'adressent des hommages. Voilà comment on a déclaré que bien des populations humaines manquaient de notions religieuses, comment on est allé jusqu'à déclarer athée tout au moins la moitié de l'humanité.

Depuis longtemps, des études détaillées sur toutes les races du globe m'ont conduit à des conclusions absolument contraires aux précédentes ; et les faits, chaque jour mieux connus, viennent de plus en plus justifier les opinions auxquelles j'étais arrivé dès les premiers pas faits dans cette voie.

J'ai cherché l'athéisme avec le plus grand soin. Je ne l'ai rencontré nulle part, si ce n'est *à l'état erratique*, chez quelques sectes philosophiques des nations les plus anciennement civilisées. En acceptant comme fondées les assertions de quelques voyageurs, peut-être existe-t-il encore chez un fort petit nombre de tribus isolées, mal connues, et chez lesquelles les nécessités incessantes d'une vie misérable ont étouffé toute autre préoccupation. Mais, il est évident que des exceptions excessivement rares et toujours très restreintes n'infirment pas la généralité du fait fondamental; pas plus que le daltonisme de quelques individus n'infirme celle du rôle de notre œil dans la perception des couleurs. Quiconque aura pris la peine d'étudier la question en se plaçant à ce point de vue, le seul vraiment scientifique, constatera bien vite l'existence de la religiosité dans l'universalité des hommes. En fait, pas une grande race humaine, pas une population occupant une aire étendue, pas une fraction quelque peu importante de ces races ou de ces populations n'est athée.

En m'exprimant ainsi, je suis en désaccord, non seulement avec bien des anthropologistes, mais encore avec de savants linguistes ou des philosophes éminents qui ont consacré de sérieuses et longues études aux questions religieuses. Burnouf, M. Barthélemy Saint-Hilaire et bien d'autres ont, par exemple, regardé le bouddhisme comme une doctrine à la fois athée et matérialiste; et leurs appréciations ont été récemment reproduites. Or, d'après les dernières statistiques de Hubner, cette doctrine compte à elle seule cinq cents millions d'adhérents sur environ quatorze cents millions d'âmes constituant la population totale du globe. On comprend qu'en présence

de ces chiffres il m'est impossible de ne pas revenir, au moins en quelques mots, sur cette question que j'ai examinée ailleurs avec plus de détail.

La différence des jugements portés sur bien des croyances, sur le bouddhisme en particulier, par les auteurs que j'ai le regret de combattre et par moi, s'explique, je crois aisément. Qu'ils soient croyants ou incrédules, libres penseurs ou chrétiens fervents, mes éminents confrères jugent en penseurs, en philosophes, préoccupés de l'idée élevée qu'ils se sont faite de la Divinité. Pour peu que cette idée s'abaisse ou se modifie, surtout chez les populations regardées par eux comme inférieures, ils ne retrouvent plus *leur Dieu* et se refusent, dès lors, à accepter comme méritant le nom de *religion* toute croyance se rattachant à des conceptions qu'ils repoussent. « L'athéisme, dit sir John Lubbock, est, non pas la négation de l'existence d'un Dieu, mais l'absence d'idées définies à ce sujet. » M. Barthélemy Saint-Hilaire est tout aussi explicite. Après avoir dit que les peuples bouddhiques peuvent être, sans injustice, regardés comme athées, il ajoute : « Ceci ne veut pas dire qu'ils professent l'athéisme et qu'ils se font gloire de leur incrédulité avec cette jactance dont on pourrait citer plus d'un exemple parmi nous ; ceci veut dire seulement que ces peuples n'ont pu s'élever, dans leurs méditations les plus hautes, jusqu'à la notion de Dieu. »

Mon point de départ, mes motifs d'appréciation sont tout autres. Resté naturaliste tout en m'occupant d'anthropologie, je tiens, avant tout, compte des faits. Quand le dernier des sauvages admet l'existence d'un Être supérieur auquel il rapporte le bien et le mal qui l'atteignent, quand il lui adresse des prières et des hommages, quand il se conforme à certaines règles qu'il croit avoir été établies par lui, il m'est impossible de ne pas voir dans cette *foi*, dans ces *actes* autant de faits identiques au fond avec ceux que l'on sait se produire chez les chrétiens eux-mêmes ; et, par conséquent, si ces derniers ont une religion, le sauvage aussi en a une. Sans doute, cette religion pourra être rudimentaire, souvent puérile ou bizarre aux yeux de l'Européen éclairé ; sans doute, on pourra y relever des absurdités et des contradictions, mais elle ne perd pas pour cela son caractère essentiel ; pas plus qu'une fonction physiologique, la respiration, par exemple, ne perd le sien pour s'accomplir chez les animaux inférieurs autrement et

d'une façon plus obscure que chez les vertébrés. Toute religion repose sur la croyance à certaines divinités. Les idées que les divers peuples se sont faites de ces êtres qu'ils vénèrent ou qu'ils redoutent ne pouvaient évidemment être les mêmes. Nous constaterons, tout à l'heure, de bien singuliers rapports sur ce point entre les conceptions des nations les plus éclairées et celles de quelques-unes des plus infimes tribus de l'humanité. Mais, en général, chez ces dernières nous trouverons aussi le plus souvent des conceptions confuses, enfantines ou grossières. La nature fondamentale de la notion a-t-elle changé pour cela? Non. — Pour le sauvage comme pour le mahométan, le juif ou le chrétien, l'être auquel il s'adresse est le maître de ses destinées et il le prie, comme eux, dans l'espoir d'obtenir le bien ou d'écarter le mal. A se tenir sur le terrain des faits, cet être est bien un *Dieu* pour lui et nous devons l'accepter comme tel.

On voit que je ne saurais regarder comme des athées les bouddhistes qui ont mis dans toutes leurs légendes des *dieux* et des *démons ;* qui ont semé partout des temples; qui ont fait de la prière une institution; qui admettent les dogmes de la vie future et de la rémunération; qui ont attaché des récompenses dans l'autre vie, non seulement aux actes matériels, mais encore aux simples mouvements de l'esprit et du cœur.

Mais, dit-on, les divinités bouddhiques ne sont pas des *dieux;* car elles doivent disparaître avec le monde sur lequel elles règnent momentanément, et un *véritable Dieu* ne peut qu'être immortel. Oui, d'après nos conceptions européennes qui, d'ailleurs, n'ont pas toujours été universellement admises même chez nous. On sait bien que les Scandinaves reconnaissaient aussi des *dieux* destinés à mourir. Personne pourtant que je sache n'a encore pensé à ranger les sectateurs d'Odin parmi les athées. En somme, il n'y a là qu'une conception de la divinité différente de la nôtre.

D'ailleurs, n'y a-t-il rien ni personne au-dessus de ces êtres *que l'on adore* en attendant qu'ils soient atteints par l'anéantissement du *vase vide* lui-même? Telle n'est pas l'opinion de bien des savants orientalistes, parmi lesquels je citerai seulement Abel Rémusat. Invoquant les textes bouddhiques, il déclare que la doctrine entière repose sur la croyance à un Être souverainement parfait et intelligent qu'il nomme, avec Hodgson, l'*Intelligence primordiale*. Ce serait là le *corps divin de*

Bouddha, corps éternel, immuable et exempt de toute modification; ce serait la *cause souveraine*, dont la nature n'est que l'effet; ce serait *Svayambou*, l'*être existant par lui-même* dont parle le *Lalitavistara*, accepté par M. Barthélemy Saint-Hilaire comme renfermant la plus pure doctrine du bouddhisme primitif. M. Raoul Postel est arrivé tout récemment encore à la même conclusion. Il n'hésite pas à dire que Bouddha a entrevu et proclamé l'existence d'un Dieu suprême et unique, dominant tout le panthéon des divinités secondaires. Tel est aussi le résultat auquel m'a conduit tout ce que j'ai lu sur cette question. J'ajouterai seulement qu'en s'élevant à cette conception, Çakyamouni n'a fait qu'en revenir à des croyances que nous allons retrouver chez une foule de populations asiatiques.

Le bouddhisme ne peut donc, à aucun point de vue, être considéré comme une doctrine athée. Est-il matérialiste, ou mieux nihiliste, au point de proclamer le néant absolu comme devant être la seule récompense de la plus haute sagesse, de la vertu la plus accomplie? La *vie future*, dont il est si souvent question dans les écrits bouddhistes, et en particulier dans les édits du roi Piyadasi, gravés sur le rocher de Ghirnar deux cent soixante-dix ans avant notre ère, doit-elle aboutir à l'anéantissement total de notre être?

Cette interprétation a été généralement acceptée et a pour elle les plus grandes autorités. J'ai pourtant essayé depuis longtemps de la combattre, sans jamais invoquer d'autres témoignages que les écrits de ceux-là mêmes dont je ne pouvais partager les idées. Par exemple, lorsque, dans le *Lalitavistara*, le Bouddha, s'adressant aux dieux assemblés, parle de *la loi qui conduit à l'immortalité*, je ne puis trouver dans ces paroles qu'une déclaration formelle promettant la vie éternelle à ceux qui observeront la loi. Lorsque les légendes du Népal nous disent qu'un certain nombre de personnages entrés dans le *Nirvâna* en sont ressortis pleins de vie, j'en conclus que, aux yeux des prêtres népalais, ils n'avaient pas été livrés au néant, bien qu'ils eussent *dépassé le désert de la vie émigrante*.

Les résultats des dernières recherches sont venus confirmer ma manière de voir. Dans l'Inde et en Angleterre, une jeune école vouée à cet ordre d'études arrive à des conclusions bien plus explicites encore. Pour elle, entrer dans le Nirvâna signifie acquérir un état de spiritualité si haut, que l'âme n'a plus besoin de passer par l'épreuve de la réin-

carnation. Je ne puis qu'accepter de grand cœur cette interprétation qui va même au-delà de ce que j'avais trouvé dans le *Lalitavistara*. Toutefois, je n'entends nullement nier l'existence de sectes professant des idées contraires.

III. — La question spéciale du bouddhisme une fois écartée, revenons à notre exposé général et occupons-nous d'abord des populations actuelles, sauf à revenir plus loin aux races fossiles. Nous avons à montrer combien la religiosité est universelle, et comment elle se manifeste sous les formes les plus variées qui, par cela même, fournissent souvent à l'anthropologiste des caractères propres à distinguer les groupes, parfois aussi des indications importantes au sujet de leur filiation.

Partout on croit aux *revenants*; par conséquent, partout on croit à une autre existence après cette vie. A peine est-il besoin de rappeler que cette croyance a donné lieu aux pratiques les plus diverses et que les soins donnés aux morts, la manière dont toutes les nations civilisées ou sauvages disposent du cadavre, l'ensevelissent, décorent les tombeaux, etc., présentent une foule de particularités, pouvant servir de caractères ethniques.

Mais ce qu'il importe de faire remarquer, c'est que la plus ferme croyance en une autre vie peut s'associer à des coutumes telles que, faute de renseignements, on serait facilement amené à conclure qu'une population donnée regarde l'existence de l'homme comme étant toute terrestre. A titre d'exemple, je rappellerai ce qui se passe chez les Mincopies, dont je résumerai plus loin les curieuses conceptions religieuses.

Aux Andamans, la mort de tout individu, adulte ou enfant, est un grand sujet de deuil pour la tribu tout entière. On fait soigneusement la toilette du mort; on lui dit un adieu solennel; on le couche soit dans une fosse, soit sur une plate-forme de branchages; on place auprès de lui divers objets; on allume un feu destiné à écarter les mauvais esprits. Le village où a eu lieu le décès est ensuite entouré d'une guirlande de roseaux et abandonné, jusqu'à ce que les chairs aient à peu près disparu. On revient alors au campement. Les os sont soigneusement recueillis et nettoyés; puis on les casse; et les fragments sont distribués aux parents, aux amis, aux membres de la tribu, qui en font des colliers qui sont à la fois des souvenirs et des talismans. Le crâne, la mâchoire inférieure sont attachés à une cordelette et portés à

tour de rôle, par les membres de la tribu, qui croient honorer ainsi l'esprit du mort et se le rendre favorable.

De ces coutumes, il résulte qu'il n'y a pas aux Andamans la moindre trace de sépultures, et pourtant les Mincopies ont, relativement à la nature et à la destinée de l'homme, des notions aussi opposées que possible au matérialisme, comme je vais le montrer tout à l'heure. Je pourrais citer bien d'autres exemples empruntés à l'Amérique, à l'Océanie, etc. Ce serait une grande erreur que de juger des croyances de ces peuples d'après les seules données ethnographiques et conclure, de l'absence de tout monument funéraire et même de simples tombes, qu'ils n'attendent rien après cette vie.

IV. — Ainsi, toutes les populations humaines actuelles admettent que l'homme ne meurt pas tout entier. Mais qu'est-ce qui survit de lui? Quelle est la destinée de ce *quelque chose* qui échappe à la mort et à la destruction du corps? Ici l'imagination des peuples civilisés ou sauvages s'est, on le sait, donné largement carrière. Les romans de la vie future ont singulièrement varié. Par cela même, l'ethnologiste trouvera souvent dans ces mythologies des traits remarquablement caractéristiques.

Je ne saurais entrer ici dans des détails qui auront leur place dans l'histoire particulière de chaque population; mais je dois faire remarquer que l'on trouve chez les tribus les plus arriérées des conceptions parfois poétiques, parfois aussi d'une curieuse complication. Les Tongans se figurent l'âme comme une substance aériforme, répandue dans le corps entier dont elle reproduit la forme et qui s'échappe au moment de la mort, comme le parfum qui émane de toutes les parties d'une fleur. — Les Mincopies regardent l'homme comme animé par deux principes distincts : l'*esprit* (chawga) et l'*âme* (otyolo). L'esprit est noir, l'âme est rouge. Du premier provient tout le bien, de la seconde, tout le mal accomplis par l'individu. Tous deux survivent à la mort terrestre, mais se séparent à ce moment, et habitent des régions distinctes jusqu'au moment de la future résurrection. On retrouve dans les superstitions de quelques populations européennes des traces de cette conception, qui attribue à l'homme une triple nature. Le *wraith* des Écossais, le *scin-laeca* de quelques peuples du Nord, ressemblent fort au *chawga* des Mincopies. — Quelques populations malayo-polynésiennes sont allées plus loin. Elles ont attribué à l'homme jusqu'à trois et quatre âmes distinctes,

dont une meurt avec le corps, tandis que les autres lui survivent et ont chacune une destinée spéciale.

Les Mincopies croient qu'après la mort l'*esprit* se rend dans un vaste jungle placé au-dessous de la terre, où il retrouve toutes ses habitudes terrestres. L'*âme* seule est jugée par Pûluga, le Dieu suprême de ces tribus ; et, selon ses mérites, est admise dans un lieu de délices, ou précipitée dans un enfer glacé. Mais ses tourments ne seront pas éternels. Un jour, sur l'ordre de Pûluga, la terre, qui est plate, se retournera ; les corps ressusciteront et chaque individu retrouvera son *esprit* et son *âme*. Il est difficile de ne pas voir dans ces conceptions singulières quelque chose de caractéristique.

En général, les peuples sauvages, les seuls dont je veuille parler ici, ont conçu l'autre vie comme fort semblable à l'existence actuelle, et chacun d'eux a placé la *terre des morts* au gré de sa fantaisie. Les Issinois, par exemple, croient que l'autre monde est situé au centre de notre globe ; l'âme est immortelle et voyage sans cesse de l'une à l'autre de ces deux régions, animant successivement de nouveaux corps. — C'est à peu près la *vie alternante* des disciples de Comte.

V. — Partout on croit à des êtres supérieurs, invisibles, pouvant influer en bien ou en mal sur les destinées humaines. Les assertions contraires sont chaque jour démenties par les faits à mesure que l'on pénètre davantage dans la connaissance des mœurs et des croyances des populations les plus sauvages.—Après avoir lu ce que Mofras a dit des Californiens, qui admettra leur athéisme, attesté pourtant par le P. Baegert? —Après les voyages de Livingstone et de Cazalis, qui acceptera celui des Cafres Béchuanas ? — Après les curieuses révélations de M. Hahn, qui croira que les Hottentots ont perdu jusqu'à la moindre notion de la divinité, comme l'affirmait récemment un respectable missionnaire qui a pourtant passé parmi eux de nombreuses années ? — Après la consciencieuse étude de M. Man, qui prendra pour vraies les assertions d'un cipaye déserteur déclarant que les Mincopies n'ont aucune religion ?

Bien loin d'accroître la liste des populations athées, les recherches faites dans ce sens depuis un demi-siècle ont démontré l'existence de notions et de conceptions religieuses, bien faites pour nous étonner, chez les tribus placées au plus bas de l'échelle sociale. Souvent ces conceptions se rapprochent étrangement de celles que l'on croyait caractériser les *grandes religions* de M. Émile Burnouf. La notion du dualisme,

par exemple, est aussi accusée chez certains sauvages que chez les disciples de Zoroastre; la plupart, pour si loin qu'ils aient poussé le polythéisme, croient à un Dieu suprême, créateur et régulateur de ce monde; et, dans les idées qu'ils se font de ce Dieu, ils touchent parfois de bien près à un véritable spiritualisme. En présence des assertions qui, quoique cent fois réfutées, se répètent encore chaque jour, je dois citer ici quelques exemples.

Les Australiens sont regardés d'un accord unanime comme une des populations les plus inférieures. Ils n'en ont pas moins une mythologie rudimentaire, au fond semblable dans les diverses tribus, bien que le nom des divinités varie de l'une à l'autre. Tous opposent un ou plusieurs dieux bons aux dieux méchants. Dans les cérémonies secrètes, auxquelles M. Howitt a trouvé le moyen de se faire initier, les vieillards enseignent aux jeunes gens que le Dieu suprême (*Mungan-ngaur*, *Daramulun*, *Baïame*) est le père bienveillant, quoique sévère, des hommes sur la terre et des esprits dans le ciel; qu'il est tout-puissant, qu'il voit tout et punit les infractions aux lois imposées par lui-même à la tribu. A la Nouvelle-Nursie, *Motogon* est vraiment créateur. Il n'a eu qu'à crier : « Terre, parais! Eau, parais! » et à souffler, pour donner naissance à tout ce qui existe. Il a pour antagoniste *Cienga*, qui habite le centre de la terre, déchaîne les tempêtes et fait mourir les enfants.

Les Boschimans, plus misérables encore que les Australiens et que toutes les populations voisines traquent comme des bêtes fauves, n'en croient pas moins à un *Kaang* ou chef qui habite au ciel, qui fait vivre et qui fait mourir, qui donne ou refuse la pluie et le gibier. Ils lui donnent le nom de *Goha* et le titre de *Kue-Akengteng*, qui signifie *maître de toutes choses;* ils le prient en temps de disette et avant d'aller à la guerre, en exécutant des danses solennelles. Le Dieu méchant s'appelle *Ganna*. Les Boschimans croient d'ailleurs à une autre vie, placent une sagaie à côté de leurs morts pour qu'ils puissent chasser ou se défendre, et ont un proverbe qui dit : « La mort n'est qu'un sommeil. »

Les Hottentots, frères métissés des précédents, mais menant une vie plus heureuse, ont toute une mythologie que M. Hahn a su découvrir grâce à un séjour de neuf années parmi leurs tribus. Ils reconnaissent un Dieu suprême, nommé *Tsûi-goa*, qui habite dans un ciel rouge situé au-delà du ciel bleu. C'est lui qui a tout créé, hommes et choses, c'est de lui qu'ils attendent tout. Ils le prient chaque matin

aux premiers rayons de l'aube et célèbrent, en outre, en son honneur, au lever de certaines constellations, de grandes fêtes qui se passent à exécuter des danses sacrées et à chanter un hymne, dont le vieux voyageur Kolbe avait déjà parlé et que M. Hahn a recueilli. A côté de ce Dieu bon, les Hottentots admettent l'existence d'un grand Dieu méchant appelé *Gaunab*, qui a maintes fois lutté contre Tsûi-goa, qui a d'abord eu l'avantage, mais qui a fini par être vaincu. Maintenant, il habite un ciel noir. — Au-dessous de ces divinités principales, les Hottentots placent d'autres dieux secondaires, les uns bons, les autres méchants. Ils croient à une autre vie, et dans leurs afflictions s'adressent à leurs ancêtres, à leurs héros, à leurs *saints*, dont ils attendent un vrai secours; mais pour en être entendus il faut qu'ils aillent prier sur le tombeau lui-même.

Chez les Mincopies, la notion du dualisme s'est précisée encore davantage. Ici le principe du mal est représenté surtout par trois mauvais génies, qui se sont créés eux-mêmes depuis un temps immémorial, et sur lesquels *Pûluga*, le dieu bon, n'a aucune autorité. Quant à ce dernier, voici dans quels termes M. Man résume ce qu'il en a appris :

« I. Quoiqu'il ressemble à du feu, il est invisible » ;

« II. Il n'est jamais né, et il est immortel » ;

« III. Par lui ont été créés le monde, tous les objets animés et inanimés, excepté les puissances du mal » ;

« IV. Quand il fait jour, il est omniscient et connaît jusqu'aux pensées des cœurs » ;

« V. Il s'irrite quand on commet certains péchés ; il est plein de pitié pour les malheureux et les misérables, et quelquefois il daigne les secourir » ;

« VI. C'est lui qui juge les âmes après la mort et prononce pour chacune d'elles la sentence, qui l'envoie en paradis ou dans une sorte de purgatoire. (L'espoir d'échapper aux tourments de ce dernier influe sur la conduite des insulaires.) »

J'insiste quelque peu sur les conceptions mythologiques des Mincopies, parce que ces insulaires, à peine connus de nom il y a moins d'un demi-siècle, ont donné lieu à d'étranges assertions. Un moment on a cru avoir trouvé en eux le chaînon intermédiaire entre l'homme et les singes. — En fait, ce sont de petits Nègres fort bien faits et très peu

prognathes (fig. 204), exclusivement chasseurs ou pêcheurs, vivant nus sur les côtes ou dans les forêts de leurs îles, n'élevant que des huttes de pieux et de branchages. Ils sont donc bien loin des Grecs et des Romains, que nous prenons encore pour types. Et pourtant quelle différence dans la manière de concevoir la divinité et combien Pûluga est supérieur au destin aveugle et sourd des nations européennes classiques !

VI.—A lui seul, l'exemple précédent suffirait pour démontrer que l'on s'est trompé quand on a voulu rattacher la religion à l'intelligence et admettre qu'elle s'élève ou s'abaisse proportionnellement au développement intellectuel accusé par la civilisation. Bien d'autres faits autorisent au contraire à affirmer l'indépendance fondamentale de ces deux ordres de phénomènes, quoiqu'à certains moments ils aient exercé les uns sur les autres une influence réciproque incontestable. Je me borne à indiquer quelques-uns des plus frappants.

La croyance à un Dieu supérieur se retrouve chez bien des peuples regardés par nous comme de sauvages polythéistes ; et c'est à lui qu'on attribue la création. Les Tahitiens ont peut-être le panthéon le plus nombreux qui ait été signalé ; mais au-dessus de ces innombrables divinités ils ont placé leur Taaroa. Or, « Taaroa, le grand ordonnateur, est la cause de la terre ; Taaroa est toïvi ; il n'a point de père, point de postérité ». Ajoutons que ce dieu est bien près d'être un pur esprit, puisque son corps est invisible, et, que lorsqu'il s'en dépouilla pour le transformer en l'univers, « l'âme de Taaroa resta Dieu ». Malheureusement, ce créateur de tout ce qui existe s'est désintéressé de son œuvre, dont il abandonne le gouvernement à des dieux inférieurs.

Il n'en est pas ainsi du Grand Esprit des vrais Peaux-Rouges. Par lui-même ou par ses messagers, il dirige tous les événements de ce monde. C'est à lui seul que l'on rend un véritable culte, bien que l'on adresse aussi des prières et des offrandes aux génies inférieurs. Le *Jubmel* des Lapons, le *Num* des Samoyèdes sont également les créateurs et les régulateurs suprêmes de tout ce qui existe. Ces croyances sont anciennes dans le nord et le centre de l'Asie, comme l'attestent certains passages du Kalévala puisés aux plus vieilles traditions de la race finnoise. Si l'air et l'eau se sont séparés, si la terre s'est couverte de plantes, ce n'est « qu'avec la permission du Créateur, sur l'ordre du Jumala » ;... « c'est à Jumala, c'est au Créateur seul qu'il appartient

d'achever un ouvrage, de mettre la dernière main à un projet et non à l'habileté du héros, à la puissance du fort ». Ce sont ces mêmes croyances que Gengis-Khan proclamait en tête de ses grands *Edits*. « Il est ordonné de croire qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, qui seul donne la vie et la mort, les biens et la pauvreté; qui accorde et refuse tout ce qui lui plaît, et qui a sur toutes choses un pouvoir absolu. » Les successeurs de Gengis étaient restés fidèles à cette profession de foi, comme l'atteste la déclaration placée par Mangou en tête de sa lettre à saint Louis.

Certes, ici encore, lorsqu'on compare ces conceptions à celles des peuples que nous regardons comme des modèles, l'avantage est bien près de rester aux sauvages. A bien des égards, le Grand Esprit, Jubmel, Jumala sont supérieurs à Zeus et à Jupiter.

Sans être aussi nettement formulées, des idées analogues aux précédentes existent chez les Nègres. Du cap Vert au cap Lopez, on admet un Dieu suprême, invisible et ayant créé tout ce qui existe. Ce dieu est tantôt inactif, comme Taaroa, tantôt agissant, comme Jumala. Tel est en particulier le *Obba-ol-Oroun*, le *Roi du ciel* des Yébous, à qui l'on adresse chaque jour en se prosternant, la prière que je reproduis d'après d'Avezac : « O Dieu, qui êtes au ciel, préservez-moi de la maladie et de la mort. Dieu, donnez-moi la fortune et la sagesse. » — « Tous les Africains que nous avons vus, dit Livingstone, n'étaient pas moins persuadés de leur vie future que de leur existence présente ; et nous n'en avons pas rencontré chez qui la croyance à un Être suprême n'eût des racines profondes. Ils en parlent invariablement comme de l'Auteur de toutes choses. A moins de ne pas connaître leur langue il est impossible de ne pas remarquer ce trait caractéristique de leur foi. »

VII. — Ces croyances, contrairement encore à ce qui a été si souvent affirmé, ont souvent une influence réelle sur les populations. Voici ce qu'un missionnaire éclairé nous dit du *paganisme* des Bassoutos, une des fractions de ces Béchuanas, représentés récemment encore, comme étant sans religion : « Ce paganisme que nous réduisons dans notre pensée à une certaine somme d'idées et de coutumes, est, par le fait, une puissance, une influence s'exerçant sur toutes les parties de la vie morale et sociale des indigènes, façonnant leur caractère, leurs idées et les marquant d'une empreinte que l'Évangile lui-même a peine à effacer. »

Ces paroles peuvent être appliquées à bien d'autres populations pla-

cées à juste titre au-dessous des Béchuanas, aux Mincopies par exemple. Ces insulaires ont un mot (*yubda*) que M. Man traduit par péché, mauvaise action. Cette expression ne s'applique pas seulement à des crimes, à des délits pouvant porter atteinte au bon ordre ou à la sécurité de la tribu, comme le vol, l'adultère, le meurtre, etc.; elle comprend aussi des actes, en apparence bien indifférents, mais défendus au nom de la religion. Brûler de la cire d'abeilles, mal dépecer un porc ou en rôtir la chair, employer certain bois à faire cuire une tortue, etc., sont autant de graves infractions aux prescriptions de Pûluga et ce dieu les punit sévèrement dans ce monde ou dans l'autre.

Ainsi les Mincopies sont arrivés à la notion du *péché,* en donnant à ce mot le sens qu'il a chez nous-mêmes ; et, comme les nations les plus civilisées, ils ont rattaché, au moins en partie, les prescriptions de leurs lois morales à leurs croyances religieuses. Ces insulaires, ajoute M. Man, obéissent en général à ces règles de conduite qu'ils croient leur être venues de la divinité. — Si quelquefois ils s'en écartent, avons-nous bien le droit de leur en faire un crime? Les chrétiens se conforment-ils toujours aux préceptes de l'Évangile?



Fig. 210. — Idole des Papouas occidentaux. (Hellwald.)

VIII. — Partout, on rend hommage à ces dieux que l'on vénère ou que l'on craint. Je n'ai pas besoin de rappeler ici les temples élevés par tant de peuples, non plus que les idoles de toutes sortes et de toutes formes, qui ont été si souvent décrites et figurées. Il en est de bien étranges et je pourrais en multiplier les exemples. Je me borne à reproduire deux de ces singulières représentations de la divinité moins connues peut-être que bien d'autres (fig. 210 et 211). Mais ce qu'il est important de faire remarquer, c'est que, chez plusieurs popula-

tions nombreuses et occupant de vastes espaces, il n'existe rien de semblable. Les Hottentots, par exemple, n'ont ni temple, ni chapelles, ni aucune image représentant la divinité. Cela même explique pourquoi ils ont été si souvent signalés comme étant athées. Ils n'en sont pas



Fig. 211. — Lama portant le masque d'un dieu. (Hellwald.)

moins profondément croyants. Ils invoquent leur Tsûi-goa dans le danger et comptent fermement sur son aide; il en est qui ont accepté la mort plutôt que d'abjurer leurs croyances et qui méritent par conséquent d'être appelés des *martyrs*. Et pourtant, des danses sacrées, des hymnes adressés à celui qu'ils nomment leur *Père* et le *Père des pères*, constituent tout leur culte public. Selon M. Saint-John, quelque chose de semblable existerait chez les Mincopies qui n'ont aussi ni idoles ni temples, et je pourrais citer bien d'autres exemples.

Il ne faut pas croire, d'ailleurs que, pour tous les sauvages, l'image,

plus ou moins grossière, portant le nom d'un dieu, soit le Dieu lui-même. Lorsqu'on y regarde de près, on retrouve à cet égard bien des idées analogues à celles qu'un prêtre d'Hawaï exprimait au commodore Byron. Ce prêtre racontait que, dans son enfance, il lui était arrivé de manger les offrandes déposées devant les images sacrées. Surpris et réprimandé par son père, il répondit qu'il n'avait agi ainsi qu'après s'être assuré que les dieux ne voyaient ni n'entendaient. Le père lui dit alors d'un ton sévère : « Mon fils, le bois à la vérité ne voit ni n'entend; mais l'esprit qui est en haut voit et entend tout et il punit les mauvaises actions. » — Chez nous-mêmes se fait-on toujours une idée aussi juste de la distinction entre l'esprit et le bois?

Partout on prie ces êtres dont on attend le bien ou le mal, et ces prières ont souvent un caractère religieux remarquable. J'ai cité plus haut celle qui est pour les Yébous à peu près ce qu'est pour le chrétien l'Oraison dominicale. Voici, d'après Moerenhout, une de celles qui se répétaient en famille chez les Taïtiens, lorsque, après de longues causeries, chacun allait se livrer au sommeil : « Sauvez-moi! sauvez-moi! C'est le soir des Dieux. Veillez près de moi, ô mon Dieu! Près de moi, ô mon Seigneur! Gardez-moi de la mort subite, des enchantements, de mauvaise conduite, de maudire et d'être maudit, des secrètes menées et des querelles pour la limite des terres. Que la paix règne autour de nous, ô mon Dieu! Gardez-moi du guerrier furieux. Que moi et mon esprit vivions et reposions en paix cette nuit, ô mon Dieu! » — Une famille chrétienne ne pourrait-elle pas accepter cette formule pour sa prière du soir?

IX. — Des savants éminents, mais plus ou moins étrangers aux études qui nous occupent, des historiens, des philosophes se refusent à admettre que des tribus franchement sauvages aient pu arriver par elles-mêmes à des conceptions qu'ils croient ne pouvoir être que le produit d'une culture intellectuelle avancée. Quelques anthropologistes ont adopté cette manière de voir. Pour eux, les croyances religieuses que je viens d'indiquer sont, en réalité, étrangères aux races inférieures. Celles-ci les auraient empruntées à quelqu'une des nations civilisées avec lesquelles des circonstances diverses les ont mises en rapport.

C'est ainsi que Logan attribua à une initiation apportée par les Malais ou les Hindous, ce qu'il appelle la *mythologie simple* et *jusqu'à un*

certain point rationnelle découverte par lui chez les Binouas de Johore, qu'on lui avait dit être athées et qu'il regarda longtemps comme tels. C'est ainsi que l'on explique les croyances religieuses des Australiens et des Mincopies par le contact de ces populations avec les Européens et les Arabes.

Mais aujourd'hui on est mieux renseigné qu'au temps où Logan publiait ses belles études sur les populations de l'extrême Orient, et on peut dire que cet éminent écrivain s'est réfuté lui-même d'avance en rapprochant du chamanisme la mythologie des Binouas. Ce rapprochement est des plus justes; et les faits que je viens de rappeler prouvent clairement que les pratiques grossières des chamans s'accompagnent de notions vraiment spiritualistes dans toute la portion de l'aire asiatique et européenne que nous connaissons. Quant aux Australiens, il suffit, pour être certain que leurs croyances religieuses leur appartiennent bien en propre, de comparer les témoignages recueillis par les voyageurs qui n'ont pas dédaigné cet ordre de recherches depuis Cunningham jusqu'à M. Howitt. Il me paraît impossible de ne pas arriver à la même conclusion relativement aux Mincopies, lorsqu'on a lu les détails donnés par M. Man sur les précautions qu'il a prises afin de se mettre à l'abri de toute tromperie, pendant les onze ans de son séjour aux Andamans ; et d'ailleurs, est-ce aux mahométans ou aux chrétiens que ces insulaires auraient emprunté leurs idées sur la nature triple de l'homme ? Quant aux Taïtiens, restés isolés jusqu'aux temps des voyages modernes, de qui auraient-ils reçu les notions spiritualistes auxquelles ils sont arrivés relativement à leur Taaroa ?

Il en est de même pour les Hottentots. On ne saurait en appeler aux Européens pour expliquer quelques-unes de leurs croyances les plus caractéristiques. L'hymne à Tsûi-goa a été entendu par le premier missionnaire qui ait abordé au Cap. En outre, depuis que les Européens ont mis le pied sur cette terre, le christianisme n'y a été longtemps représenté que par des Hollandais, par des Français réfugiés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes, par des Anglais, c'est-à-dire exclusivement par des protestants; ce sont diverses sectes protestantes qui, seules jusqu'à ces dernières années, ont tenté la conversion de ces Africains. Or, tous ces colons, toutes ces sectes ont constamment repoussé le culte ou, si l'on veut, l'honoration des saints, la foi en la puissance de leur intervention. Ce n'est donc pas chez eux que les Hot-

tentots ont puisé la croyance qui leur fait entreprendre parfois de longs voyages pour aller prier sur un tombeau, avec la certitude que leurs vœux seront entendus et exaucés.

X. — Sans doute, il est des populations chez lesquelles on n'a pas encore reconnu l'existence des notions élevées que je viens de signaler. Peut-être en est-il où elles manquent réellement, et tel paraît être le cas pour les indigènes de la Terre de Feu. Sans doute, surtout, elles sont

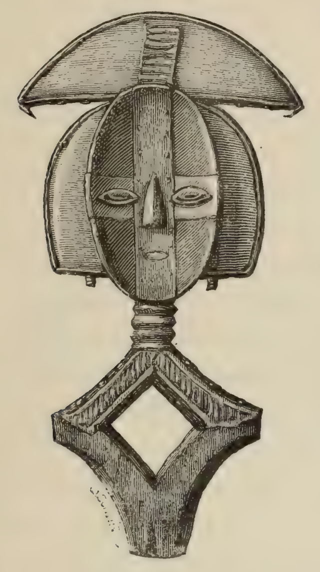


Fig. 212. — Tête en cuivre du bâton fétiche des prêtres Audombos, Ogooué. (Musée du Trocadéro. Collection Schwebisch et Thalon.)

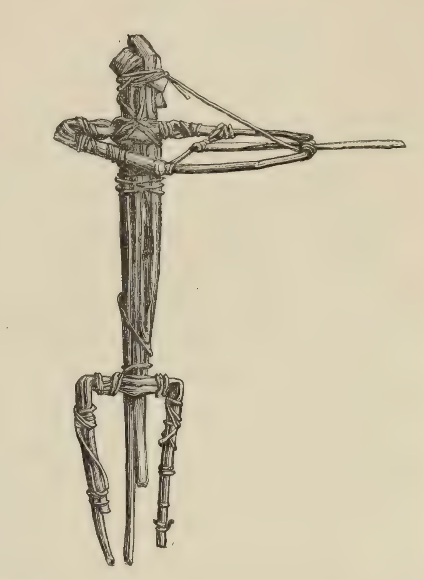


Fig. 213. — Yolock, mannequin en paille de maïs, tirant de l'arc pour chasser l'*Iroucan*, sorte de diable; Indien Apalaïs, Haut Parou, (Musée du Trocadéro. Collection Crevaux.)

comme noyées au milieu d'une foule de croyances et de pratiques puériles ou bizarres, souvent barbares. — Les Taïtiens avaient divinisé la création entière ; ils avaient attaché un dieu ou tout au moins un génie, non seulement à tous les objets matériels, mais jusqu'aux moindres manifestations de la vie et de l'intelligence. A ce point de vue, leurs croyances méritent tous les reproches adressés au polythéisme. — Les souverains mongols mêlaient d'étranges pratiques à leur croyance à un seul Dieu. Gengis-Khan était très superstitieux; son fils Oktaï envoya quarante belles jeunes filles le servir dans l'autre monde; Mangou était entouré de chamans et n'entreprenait rien sans les consulter. — Les

Mincopies admettent que leur Pûluga habite dans le ciel une grande maison de pierre, où il vit avec une femme de couleur verte qu'il a créée à son usage; il a besoin de boire et de manger; il se nourrit de certaines racines et, dans la saison des pluies, il descend sur la terre pour faire ses provisions de vivres; le tonnerre est sa voix qu'il fait entendre lorsque les péchés des hommes le mettent en colère, et la foudre, les éclairs ne sont autre chose que les tisons de son foyer qu'il lance alors de tous côtés, etc. — Quelques-unes des légendes relatives à Heitsi-eibib, la seconde divinité des Hottentots, sont à la fois puériles et grossières. — Le chamanisme règne dans tout le nord de l'Asie et en réalité aussi chez les Peaux-Rouges. — Il est inutile d'insister sur le fétichisme des Nègres (fig. 212), pas plus que sur ces mille superstitions signalées chez toutes les populations du globe et qui se traduisent à l'œil par des images plus ou moins bizarres (fig. 213).

Malheureusement, ces superstitions, ces bizarreries, ces représentations grotesques sont précisément ce qui frappe tout d'abord, attire outre mesure l'attention et empêche trop de voyageurs d'aller plus avant et plus haut dans l'étude des conceptions religieuses existant chez les sauvages. Il faut d'ailleurs du temps et beaucoup de persévérance pour obtenir des confidences sur ces questions qui touchent à ce que l'homme a de plus intime. C'est seulement après plusieurs années de relations amicales que Moerenhout parvint à se faire dire par un vieil *harépo* le magnifique chant de la création du monde par Taaroa. Pour découvrir la mythologie des Mincopies et des Hottentots, M. Man a passé onze ans chez les premiers, M. Hahn neuf ans chez les seconds. Certes, quiconque se préoccupe quelque peu des problèmes multiples que présente l'être humain doit être reconnaissant envers ces hommes de savoir et de cœur. Ils ont su retrouver, chez ces humbles tribus, ce qui les rapproche le plus des peuples placés aux premiers rangs des races civilisées.

Le mélange, la juxtaposition de croyances dont les unes touchent à un spiritualisme remarquable, tandis que les autres accusent le plus étrange abaissement, est certainement un fait singulier. Pourtant, que l'on veuille bien y réfléchir; est-ce seulement chez les Samoyèdes, les Nègres africains ou les Mincopies qu'on le constate? Toutes les *grandes religions*, pour employer le langage de M. E. Burnouf, ne présentent-elles pas des faits analogues? Faisons encore ici un retour sur nous-mêmes et rappelons-nous notre propre histoire. Pas n'est besoin de longues re-



Fig. 214. — Amulette en plomb, Saint-Mathurin de Moncontour. (Musée du Trocadéro. Collection Sébillot.)



Fig. 215. — Collier étrusque en or, avec pendant formé par une pointe de flèche en silex. (M. Cartailhac.)

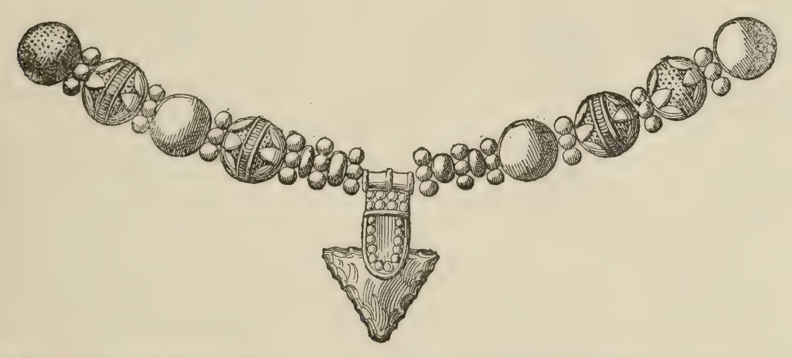


Fig. 216. — Collier étrusque en or, avec pendant formé par une tête de flèche en silex. (M. Cartailhac.)

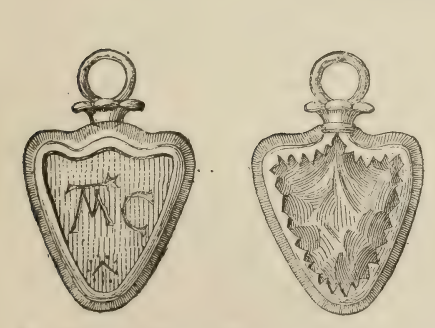


Fig. 217.— Pointe de flèche en silex, montée en argent, d'Ecosse. (M. Cartailhac.)



Fig. 218. — Pointe de flèche en silex, montée en argent, d'Ecosse. (M. Cartailhac.)

cherches pour être forcé de reconnaître que l'Europe, la France elle-même, représentées par leurs classes les plus éclairées, acceptaient naguère, comme autant de vérités, bien des aberrations que nous reprochons aujourd'hui aux peuples restés dans l'enfance sociale.



Fig. 219. — Chapelet avec la croix et pointe de flèche en silex. (D'après une photographie de M. Cartailhac.)

Il n'est guère de voyageur qui ne se croie obligé, quand il en trouve l'occasion, de railler la crédulité des Nègres, des Mongols, des Peaux-Rouges, etc., à propos de la terreur ou de la confiance que leur inspirent les sorciers. Mais, peuvent-ils oublier que l'Europe entière a tremblé devant des hommes qui prétendaient être en commerce avec les démons et aller au sabbat? Peuvent-ils oublier ces procès de sorcellerie, intentés par toutes les communions chrétiennes et que suivirent si souvent d'affreux supplices? Cette croyance aux sorciers, avec tout ce qu'elle comporte de ridicule et d'odieux, est-elle d'ailleurs entièrement effacée? On sait bien que non; on sait bien que chez nous-mêmes, trop de paysans brûleraient encore de grand cœur des malheureux soupçonnés par eux de *jeter des sorts* et d'avoir le *mauvais œil*. Est-il d'ailleurs besoin de rappeler que, de temps à autre, quelque procès en police correctionnelle vient nous montrer quelles absurdes superstitions subsistent encore jusque dans

nos plus grandes cités? Et que serait-ce si, au lieu de nous en tenir à la France, nous explorions à ce point de vue l'Europe orientale et méridionale, la Russie...!

Chez toutes les nations européennes une foule d'individus portent sur eux des *amulettes* qui représentent exactement les *gris-gris* des Nègres. Parmi ces objets auxquels on attribue les vertus les plus variées, un certain nombre, il est vrai, représentent des idées empruntées aux dogmes des diverses églises chrétiennes (fig. 214). Mais d'autres doivent la confiance qu'ils inspirent à des croyances fort différentes et remontant parfois jusqu'au passé le plus lointain. Je n'en citerai qu'un exemple.

Les armes, les outils de pierre façonnés par nos ancêtres quaternaires et néolithiques sont devenus parfois des objets de crainte que l'on s'empresse de détruire, mais le plus souvent de précieux talismans capables de protéger la personne et les biens de leur possesseur contre toute espèce d'accidents. M. Cartailhac a montré combien cette croyance est ancienne et générale. Sans sortir de l'Europe, nous voyons les Étrusques suspendre des pointes de flèche en silex à leurs plus magnifiques colliers d'or, et ce fait indique assez la haute importance qu'on leur attribuait (fig. 215 et 216). De nos jours encore, on les monte en argent pour les porter plus aisément (fig. 217 et 218). M. Capellini a vu une de ces pierres suspendue au cou d'un enfant chéri avec des médailles de saints et de madones. On est allé jusqu'à les placer à côté de la croix sur un même chapelet (fig. 219). Des percuteurs, des hachettes, d'un volume bien supérieur à celui des pointes de flèche, ont été de même montés en bronze, en argent... évidemment dans le même but (fig. 220).

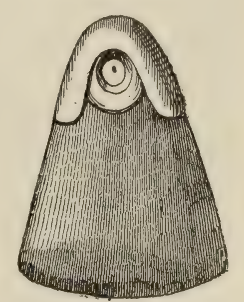


Fig. 220. — Hachette en pierre polie, montée en argent, de la Haute-Savoie. (M. Cartailhac.)

En général, ceux qui possèdent ces *pierres de tonnerre*, ces *flèches des fées* y attachent un très grand prix. Les archéologues ont bien de la peine à se les faire céder et échouent souvent. — M. Capellini dut employer de longs raisonnements et débourser une forte somme pour obtenir la pointe de flèche que conservait une paysanne des Abruzzes. — Malgré l'intervention de son curé, une pauvre veuve ne consentit

qu'au bout de deux ans à remettre à M. Nikles une hachette qu'elle gardait dans un coffret avec des images de la Vierge, une petite croix et quelques pièces d'argent. — En dépit des offres les plus séduisantes, M. Cartailhac s'est vu refuser obstinément une autre hachette placée par un cultivateur de l'Aveyron dans un sachet de peau, qui contenait en outre bien d'autres objets regardés aussi comme autant de talismans, des galets de variolithe, une pyrite de fer, une goutte de mercure, etc.

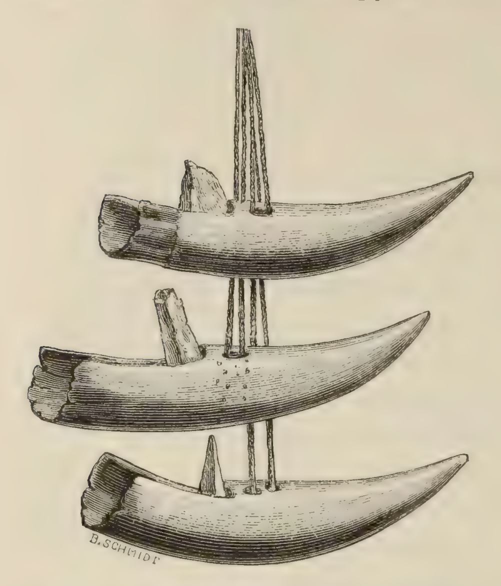


Fig. 221. — Amulettes en dents de lamantin et cristal, des Guahibos de l'Orénoque. (Musée du Trocadéro. Collection Crevaux.)

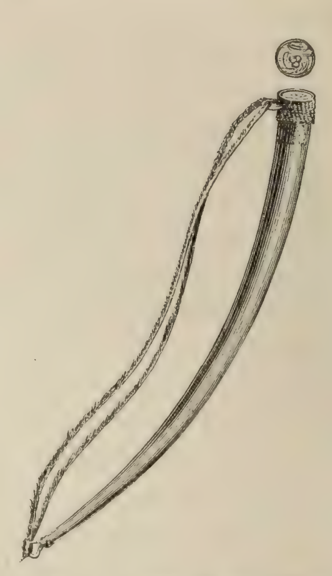


Fig. 222. — Corne fétiche, Gabon; on voit à travers la glace qui la forme les amulettes qui lui donnent sa valeur. (Musée du Trocadéro. Collection Pène.)

En présence de ces *pierres* que des chrétiens portent sur eux et associent aux objets de leur vénération ; en présence de ce *sachet* si précieusement gardé par un de nos compatriotes, sommes-nous bien venus à nous moquer du sauvage de l'Orénoque, qui se fait une amulette avec des éclats de cristal enchâssés dans des dents de lamantin (fig. 221), ou du Nègre, qui remplit sa *corne fétiche* de petits cailloux, de dents de serpent, etc. (fig. 222) ? Le sauvage et l'homme civilisé agissent ici l'un comme l'autre, et en vertu d'idées que l'on sait bien être les mêmes. Tous les deux pensent trouver dans la possession de leurs amulettes un moyen de se rendre favorables certaines puissances

supérieures ou de les empêcher de nuire; et, quelque absurdes qu'elles soient, ces pratiques nous dévoilent le sentiment qui les inspire.

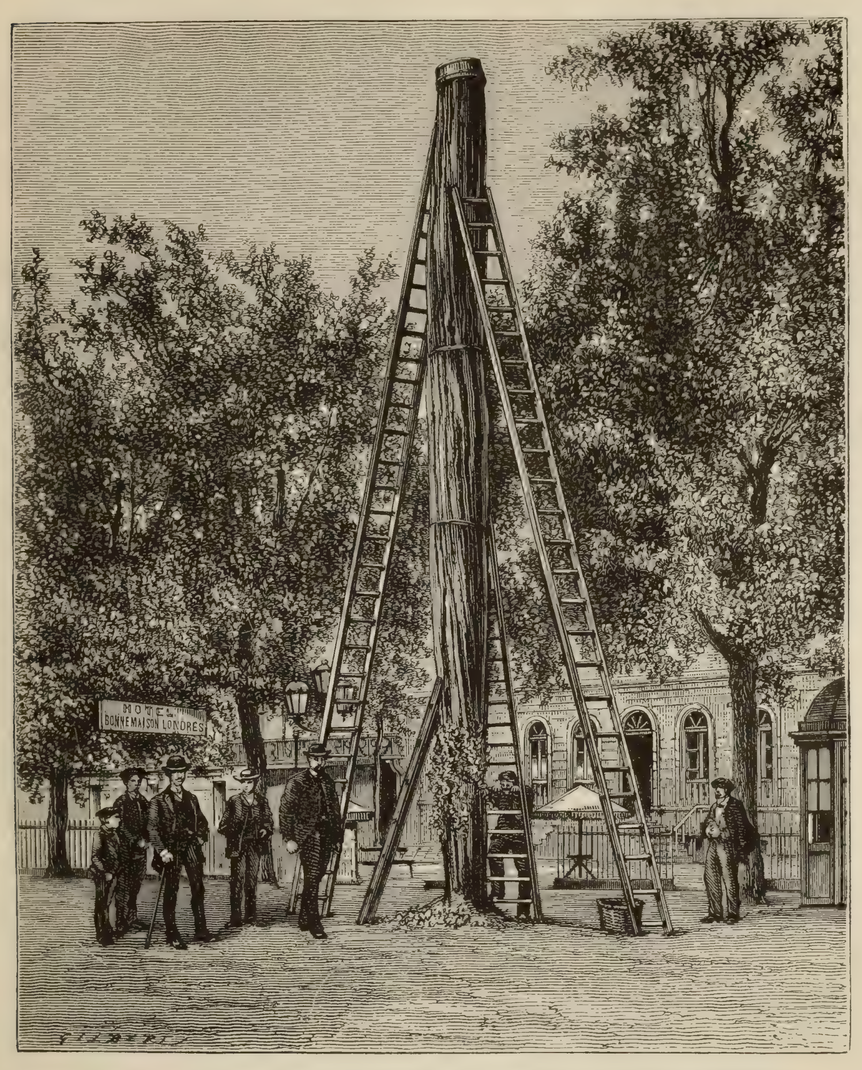


Fig. 223. — Le brandon de la Saint-Jean, à Luchon. (M. Alex. Bertrand.)

Ainsi, d'une part, nous trouvons chez les sauvages des conceptions religieuses qui touchent de bien près à celles qu'ont atteintes les nations les plus civilisées; d'autre part, nous voyons celles-ci juxtaposer à leurs dogmes épurés des croyances parfaitement semblables à quel-

ques-unes des plus singulières superstitions signalées chez les dernières tribus de l'humanité. L'*entre-croisement* que j'ai eu si souvent à signaler reparaît donc encore ici. Comme tous les autres caractères que nous avons passés en revue, les caractères religieux attestent la nature fondamentalement identique de toutes les populations humaines.

XI. — Évidemment, aujourd'hui, aucun homme éclairé ne confondra les *superstitions,* dont j'aurais pu multiplier les exemples, avec les dogmes communs à toutes nos Églises, c'est-à-dire avec la *religion chrétienne* proprement dite. Or, si nous faisons cette distinction lorsqu'il s'agit d'Européens, pourquoi ne pas l'admettre quand il s'agit des sauvages même les plus arriérés? Certes, chez eux, ces deux sortes de croyances sont souvent si bien fusionnées que la distinction n'est pas toujours facile. Mais n'en était-il pas de même chez nous au moyen âge et bien plus tard? N'oublions pas que deux siècles à peine nous séparent du temps où déclarer ne pas croire aux sorciers, c'était s'exposer à être regardé comme hérétique, à être poursuivi et traité comme tel par les pouvoirs publics. L'État aussi bien que l'Église acceptaient donc alors également la religion et les superstitions, ou mieux, regardaient celles-ci comme faisant partie de celle-là.

En se plaçant à ce point de vue, en comprenant par le terme de *religion* l'ensemble des conceptions que chaque peuple a adoptées relativement au surnaturel, on constatera aisément que les *grandes* et les *petites* religions se ressemblent étonnamment par ce qu'il y a chez elles de plus élevé et de plus infime. Ce qui les sépare se trouve surtout dans les notions et les formes intermédiaires. C'est donc ici que l'anthropologiste rencontrera le plus de faits propres à caractériser certains groupes humains et à les distinguer des autres.

XII.— L'ethnologiste, lui aussi, trouvera des données parfois inattendues et d'intéressantes questions à résoudre dans l'étude des religions, comprises comme je viens de le dire. Lorsqu'un peuple change de dieux, il est bien rare que l'ancienne croyance ne laisse pas quelque trace dans la nouvelle. Les divinités abandonnées ne disparaissent pas toutes du nouveau panthéon. Souvent, au contraire, elles s'y glissent sous quelque déguisement, sauf à se contenter d'une place plus ou moins obscure ou à devenir des démons; souvent il se fait ainsi comme une fusion entre le passé et le présent. Voilà comment d'antiques traditions religieuses se sont conservées en dépit des doctrines qui avaient la prétention de

les faire oublier; comment les *pierres de foudre*, les *flèches des fées* ont été associées à la croix; comment les anciennes fêtes solaires, chantées par Ovide, sont devenues les *feux de la Saint-Jean*, auxquels, dit Bossuet, « l'Église s'est résignée à prendre part », que le clergé bénit encore tous les ans sur quelques points de la basse Bretagne et dont on dispose parfois les matériaux combustibles de manière à représenter un cierge gigantesque (fig. 223); voilà comment s'est opéré chez nous-mêmes le mélange des religions les plus opposées. La croyance à la sorcellerie, naguère encore si étrangement associée aux dogmes chrétiens, ne leur appartenait certainement pas. C'était comme le résidu de conceptions diverses, empruntées à bien des sources et probablement entées sur un fond de vieux chamanisme venu des régions asiatiques, où cette forme religieuse paraît avoir régné de tout temps.

Les mouvements de populations accomplis dans le passé devaient amener la production des faits de ce genre. Des croyances, apportées parfois de fort loin par des tribus immigrées, se sont juxtaposées à celles des races locales et sont parfois restées reconnaissables, tout en perdant de leur importance première ou en se modifiant. Ainsi s'est formé ce fond de *mythologie populaire* auquel nos ancêtres ont cru longtemps, où l'on n'a vu plus tard que des *contes bleus*, mais où la science moderne a su découvrir des renseignements sur nos origines, sur des rapports ethnologiques longtemps voilés par l'espace et le temps. Une partie de ces contes a son point de départ dans l'Inde. Plus d'une des fables qui ont bercé notre enfance se retrouve dans les livres sacrés des brahmanes. C'est là une des preuves qui, avec bien d'autres, attestent que l'extrême Europe et la presqu'île Gangétique doivent également une partie de leur population aux Aryans primitifs.

XIII. — Mais ces émigrants, en arrivant en Europe, rencontrèrent, on le sait, des populations plus anciennes. Celles-ci avaient-elles aussi leurs conceptions religieuses plus ou moins analogues à celles des sauvages actuels ? Ou bien nos ancêtres tertiaires et quaternaires étaient-ils entièrement dépourvus de religiosité ? Répondre à ces questions peut paraître difficile. Je crois pourtant qu'il est possible de démêler la vérité en groupant les données que fournissent l'archéologie préhistorique et l'étude des populations actuelles.

Reconnaissons d'abord que nous manquons de tout renseignement à cet égard, lorsqu'il s'agit des races qui n'ont laissé de preuves

de leur existence que dans les alluvions. Rien ne nous apprend si les hommes de Canstadt, de Grenelle et de la Truchère donnaient à leurs morts quelques-uns de ces soins qui attestent la pensée d'une autre vie, rien n'indique chez eux la croyance à des êtres supérieurs bons ou mauvais.

Mais d'une part, les conditions mêmes dans lesquelles ont été trouvés les ossements laissés par ces races expliqueraient facilement la disparition des objets qui auraient pu nous renseigner ; d'autre part, l'absence bien constatée de témoignages matériels ne permettrait pas d'admettre comme démontrée l'irréligiosité de ces antiques tribus. Ce que nous avons vu se passer aux Andamans, au Cap et ailleurs, met hors de doute qu'une population peut être fort religieuse, croire à une autre vie et à des dieux, sans posséder aucun symbole de ses dogmes. Evidemment, si les Mincopies venaient à disparaître, si nos successeurs n'en recueillaient que quelques crânes isolés, s'ils raisonnaient comme on le fait trop souvent, ils pourraient aisément être amenés à voir en eux des matérialistes et des athées. On sait quelle serait leur erreur.

En somme, à s'en tenir aux preuves directes, on ne peut rien affirmer dans un sens ou dans l'autre au sujet de la religiosité des races que j'ai nommées plus haut. Il en est autrement de celles de Furfooz et de Cro-Magnon. Ici, nous rencontrons des faits d'où il résulte clairement que les hommes de la Lesse, de la Vézère, de Menton, etc., ne regardaient pas la mort comme les anéantissant en entier, et qu'ils admettaient l'existence d'êtres pouvant influer, en bien ou en mal, sur leur destinée.

La première de ces croyances est attestée par le contenu des sépultures. On laissait aux morts, aux adultes comme aux enfants, tout ce qui servait à la parure ; on déposait auprès d'eux des objets que l'on pensait pouvoir leur être utiles dans une autre vie. Les tribus de Menton peignaient en rouge le corps des hommes faits, avec une poudre de fer oligiste qui a teint tous leurs ossements et les armes ou les outils déposés dans le voisinage. Parfois, une certaine provision de ce cosmétique était placée à côté du cadavre, dans un sillon régulièrement creusé. Les cadavres d'enfants ne recevaient pas de peinture ; et aucun des ossements recueillis à Cro-Magnon n'en a pas non plus présenté de traces. Les rites variaient donc avec l'âge du défunt à Menton, et aussi de tribu à tribu, dans le midi de l'Europe.

Quelques archéologues éminents ont voulu rajeunir ces sépultures dont la signification est si nette. Ils ont affirmé qu'elles ne dataient pas des temps quaternaires ; que si ces squelettes, évidemment ensevelis avec soin, avaient été trouvés au milieu d'ossements d'animaux et d'instruments appartenant aux âges paléolithiques, c'est que quelque tribu néolithique avait enterré ses morts dans une ancienne station de l'époque précédente. Nous voyons donc reparaître ici la *théorie des remaniements* dont j'ai parlé plus haut à propos du vase du Trou du Frontal. Je crois avoir montré qu'elle est inapplicable aux trouvailles faites en Belgique, et la plupart des raisons que j'ai invoquées s'appliquent également à ce qui a été dit au sujet des sépultures de Cro-Magnon, de Menton, etc. Que l'on relise surtout, avec attention, les détails donnés par M. Rivière sur les soins minutieux apportés par lui à ses fouilles, sur le contenu des cavernes qu'il a si fructueusement explorées, et on sera vite convaincu que les squelettes retirés des cavernes de Baoussé-Roussé sont bien contemporains de l'*Ursus spelæus*, du *Felis spelæa*, du *Rhinocéros*, de l'Elan, etc., dont les ossements se mêlaient aux silex taillés et aux cornes de cervidés travaillées par les anciens troglodytes.

Au reste, sur ce point, comme sur bien d'autres, les faits ont de plus en plus raison de théories qui n'avaient d'autres fondements que le défaut de renseignements précis. M. Cartailhac lui-même, après avoir longtemps hésité, a accepté les sépultures de Menton et de Cro-Magnon comme remontant bien à l'époque quaternaire. En outre, groupant les nombreuses observations faites dans diverses localités et les rapprochant de ce qui se passe chez certaines populations actuelles, il pense que les hommes de cet âge n'ensevelissaient pas directement le cadavre. Celui-ci aurait été d'abord placé dans des conditions telles que les chairs disparussent en tout ou en partie. Peut-être même en enlevait-on les derniers lambeaux avec un silex tranchant qui a laissé des stries sur quelques points du squelette. A Menton, la couleur aurait été appliquée sur les os préalablement dépouillés et ainsi s'expliquerait son accumulation dans les cavités superficielles. On comprendrait également pourquoi l'on a trouvé dans plusieurs grottes des ossements isolés, des têtes, des maxillaires inférieurs, etc., alors que rien d'ailleurs n'indique des habitudes d'anthropophagie. L'interprétation proposée par M. Cartailhac me paraît donc fort rationnelle et je suis très disposé à l'adopter.

Quoi qu'il en soit, il est désormais hors de doute que les troglodytes de la race de Cro-Magnon ensevelissaient leurs morts et que cet ensevelissement était accompagné de pratiques attestant leur croyance à une autre vie. Or, on sait que cette race est une de nos plus anciennes, qu'elle remonte jusqu'à l'âge de l'ours. Par conséquent, si l'homme, au moment de son apparition sur le globe, n'a pas eu d'emblée la notion spiritualiste de sa propre nature — ce que la science ne peut nous apprendre — toujours est-il qu'il est arrivé de bien bonne heure à cette conception aujourd'hui universelle.

L'examen des sépultures nous renseigne suffisamment sur le point que nous venons d'examiner; il ne nous apprend que bien peu de chose sur la religion proprement dite ou sur la mythologie de ces vieilles tribus. Seul, le fait général ressort clairement des observations recueillies jusqu'à ce jour. Dans plusieurs stations, en France comme en Belgique, on a trouvé de nombreux objets que Broca lui-même n'a pas hésité à regarder comme des *amulettes*. Or, je viens de rappeler quelle est la signification de ces objets, à quel ordre d'idées leur usage se rattache chez les peuples modernes sauvages ou civilisés. En retrouvant ces talismans chez nos ancêtres quaternaires, nous ne pouvons que les regarder comme indiquant des sentiments, des conceptions analogues à celles que nous avons constatées chez nous-mêmes. Eux aussi ont cru à certains êtres supérieurs pouvant exercer sur la destinée de l'homme une influence heureuse ou néfaste.

Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne saurions former la moindre conjecture plausible au sujet de ce que pouvaient être les croyances mythologiques chez les tribus de Menton ou de Cro-Magnon. On n'a rien trouvé chez elles qui ressemblât à des idoles ou à de simples fétiches. Toutefois, nous savons que cette absence d'objets matériels en rapport avec le culte n'implique nullement celle d'une mythologie parfois assez compliquée, comme chez les Mincopies; et qu'elle peut fort bien coexister avec de véritables solennités religieuses, comme chez les Hottentots. Il pourrait donc en avoir été de même chez les hommes de la race de Cro-Magnon, bien qu'ils n'aient laissé aucun signe sensible de leurs conceptions à ce sujet.

Je ne connais qu'un seul fait pouvant se rattacher au culte chez les hommes quaternaires. Il me paraît probable que M. Dupont a eu raison de regarder comme un fétiche le cubitus de mammouth que la tribu de

Chaleux avait placé sur une plaque de grès, à côté de son foyer. Les troglodytes de la Lesse ont agi comme faisaient de nos jours les sauvages de l'Ohio, qui gardaient dans leurs huttes les ossements fossiles du mastodonte, les regardant comme les os d'une race de géants dont ils espéraient se rendre les esprits favorables en honorant leurs restes.

Je croirais encore volontiers qu'en traçant des rayons divergents autour d'un centre commun sur une amulette et sur un bâton de commandement, les troglodytes de Gourdan ont voulu représenter le soleil. Mais, conclure de là avec M. Piette qu'ils adoraient cet astre et avaient découvert le *Dieu solaire* retrouvé plus tard par les Egyptiens et les Gaulois, me paraît une conjecture un peu hasardée, et je ne saurais aller aussi loin.

En résumé, les soins donnés aux morts et l'usage des amulettes permettent de regarder comme démontré qu'un certain nombre de tribus quaternaires nous ont laissé des preuves de leur religiosité. Il est difficile de voir quelles raisons on pourrait invoquer pour refuser la même faculté aux autres populations qui furent leurs contemporaines. Tout au moins, l'analogie milite-t-elle en leur faveur. Sans doute, alors comme aujourd'hui, la notion fondamentale se traduisait de diverses manières ; et, bien probablement, chacune de ces peuplades séparées par l'espace et par le temps, a eu ses superstitions propres, son panthéon spécial.

XIV. — La religiosité des hommes de la pierre polie n'a été mise en doute par personne. La croyance à une autre vie s'accuse chez toutes les tribus néolithiques par les soins remarquables donnés aux sépultures. Pour abriter leurs morts, elles ont parfois profité des cavernes naturelles ou ont creusé des grottes artificielles, mais le plus souvent elles ont construit ces dolmens qui ont bien mérité d'être appelés des monuments, et qui nous étonnent par les dimensions des matériaux mis en œuvre (fig. 133). Quelle que soit, d'ailleurs, la nature de ces tombeaux, toujours on y trouve des offrandes mortuaires, devenues pour nous des trésors ethnographiques. C'est de là qu'ont été tirés la plupart des outils, des vases, des parures, des armes, qui devaient servir aux défunts dans leur nouvelle existence et qui ont enrichi nos musées.

On a trouvé dans les tombeaux néolithiques de nombreuses amulettes et je n'ai pas à revenir sur la signification de ce fait. Mais il est bon de faire remarquer que les idoles ou les fétiches y font presque aussi

complètement défaut que dans les sépultures de l'époque précédente. Seules, peut-être, l'allée couverte de Bellehaye et les grottes de la Marne permettent quelques conjectures relatives aux notions religieuses de ces populations. Broca n'a pas hésité à regarder comme représentant une divinité féminine les singulières sculptures découvertes par M. de Baye sur le mur de ses anti-grottes (fig. 224), et cette interprétation a été généralement acceptée. Si elle est vraie, comme tout

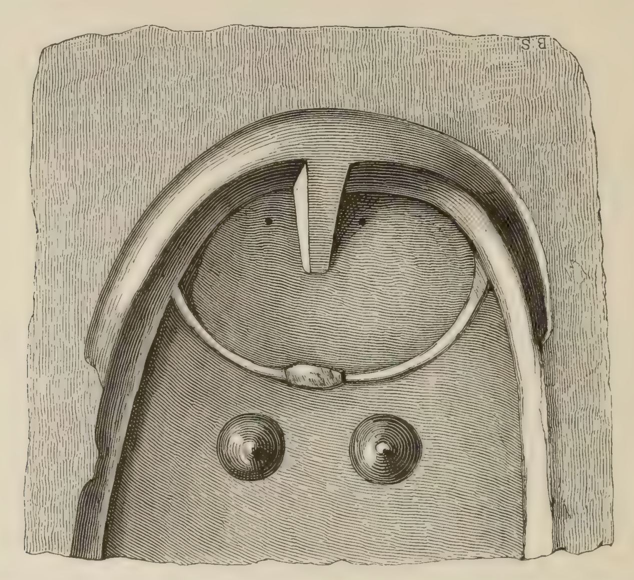


Fig. 224. — Divinité féminine sculptée sur les parois d'une grotte néolithique du Petit-Morin. (D'après M. de Baye.)

permet de le croire, nous avons sous les yeux la plus ancienne forme connue que l'homme ait imaginée pour représenter un de ces êtres auxquels s'adressent des hommages.

Les haches (fig. 225) sculptées à côté ou dans le voisinage des effigies précédentes et que l'on retrouve à Gavrinis, à Locmariaker, etc., se rattachaient probablement au même ordre d'idées. Cette conjecture est d'autant plus plausible que l'on a maintes fois rencontré dans les sépultures néolithiques des haches de petite dimension, percées d'un trou de suspension et qui n'ont pu être utilisées que comme amulettes. Faut-il donc faire remonter jusqu'à nos ancêtres néolithiques le culte, ou tout au moins l'honoration de la hache signalée par les érudits chez les Grecs, les Chaldéens, les Egyptiens? Et quand nos paysans

conservent si précieusement leurs *pierres de foudre*, ne font-ils qu'obéir insciemment à quelque vague superstition datant de l'époque où furent creusées les grottes du Petit-Morin ?

Il pourrait bien en être ainsi et certaines croyances populaires pourraient même avoir une origine plus éloignée encore. On sait comment les hommes de la pierre polie vinrent se mêler, sans les détruire, aux races quaternaires, comment le mélange des populations s'opéra là même où le premier contact avait amené des luttes sanglantes. Les choses se passèrent nécessairement de la même manière lors des invasions qui introduisirent chez nous le bronze et le fer. Or chaque peuple nouveau venu apportait sans doute avec lui ses conceptions religieuses particulières. Comme les races, les croyances durent se pénétrer, se fusionner à des degrés divers et traverser les siècles, grâce à cette alliance même. Peut-être, quelques-unes des superstitions actuelles remontent-elles jusqu'aux temps où l'homme chassait le mammouth dans les vallées du Périgord ; peut-être quelques-uns des démons que redoutaient nos pères étaient-ils autant de divinités déchues, jadis adorées par les vieux troglodytes de la Vézère.

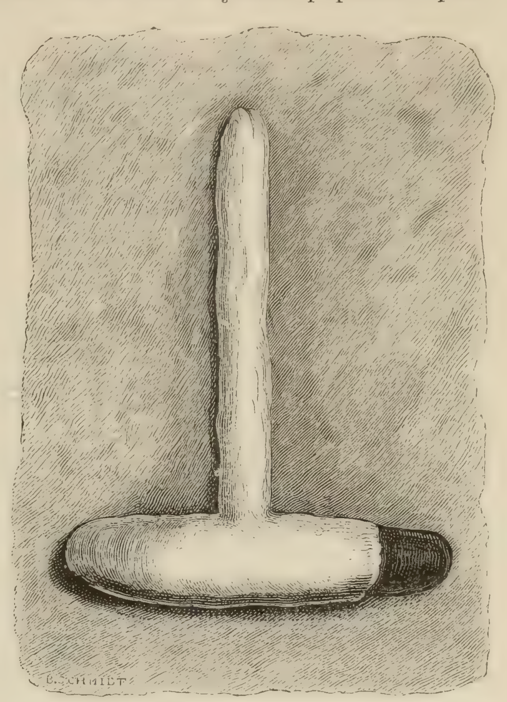
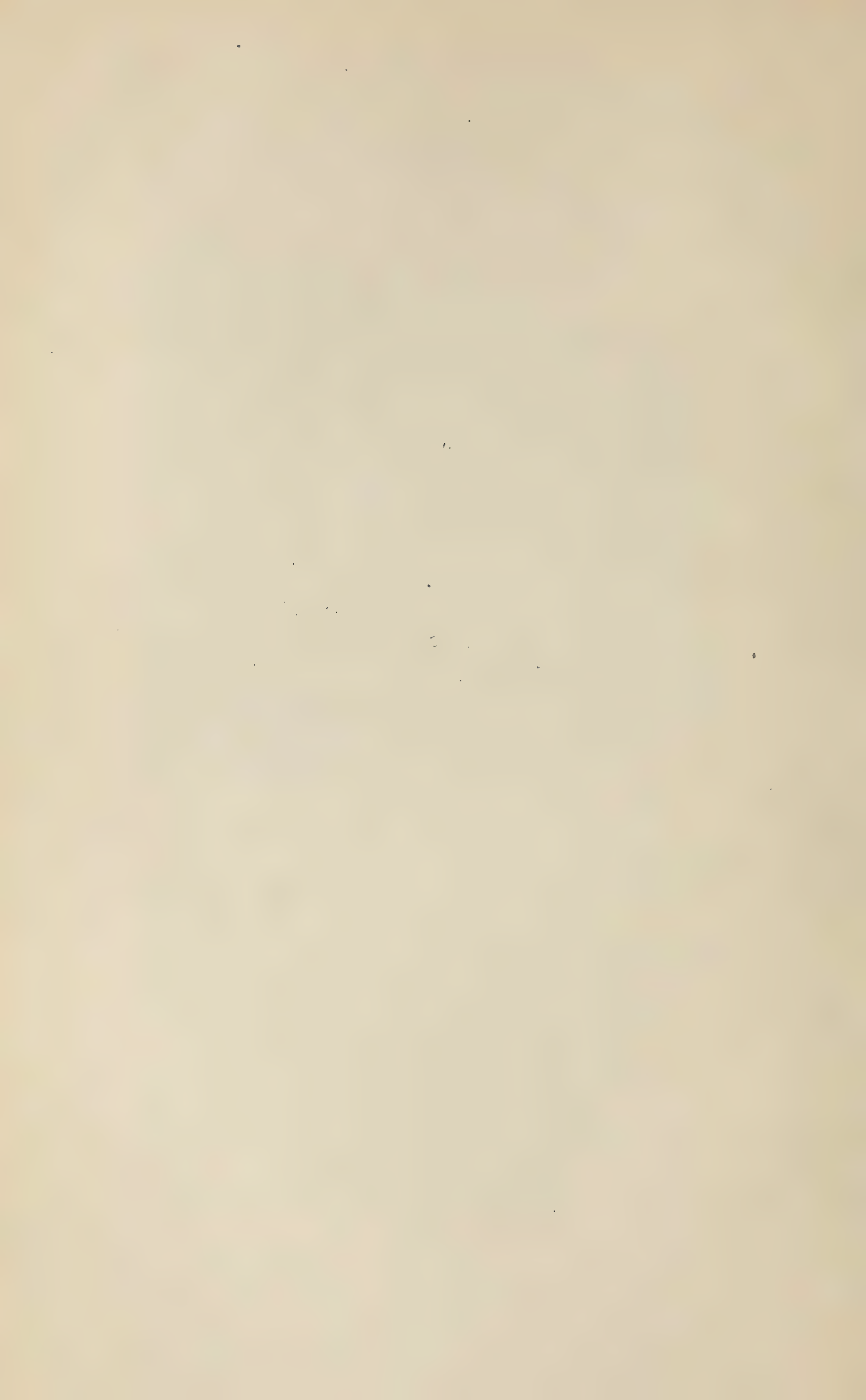


Fig. 225. — Hache sculptée sur les parois d'une des grottes du Petit-Morin. (D'après M. de Baye.)



SECONDE PARTIE

NOMENCLATURE ET CLASSIFICATION
MIGRATIONS ET MÉLANGES DES RACES HUMAINES.

CHAPITRE XIV.

Observations générales.

I. — Toute science exige une *nomenclature ;* et, lorsqu'une science embrasse un nombre très considérable de faits, une *classification* devient nécessaire pour éviter la confusion, pour venir en aide à l'intelligence et résumer les résultats acquis. Plus qu'aucune de leurs sœurs, les anciennes sciences naturelles sentirent de bonne heure ce double besoin, et parvinrent à y satisfaire à la suite de tentatives et d'essais que je n'ai pas à rappeler ici. L'anthropologie, qui est aussi une science naturelle, doit évidemment marcher sur leurs traces et mettre à profit l'expérience acquise.

Dans les sciences naturelles, l'*espèce* est l'*unité*. C'est elle que l'on prend toujours pour point de départ. En zoologie, en botanique, en minéralogie, la classification a pour but de réunir ces unités en groupes *de plus en plus élevés,* et représentant des rapports *de plus en plus généraux*. En zoologie, ces groupes portent, on le sait, les noms de *Genre, Famille, Ordre, Classe, Embranchement.*

Quand il s'agit de *races,* l'espèce est encore le point de départ, l'*unité*. Mais ici l'importance des groupes et des rapports qui les unissent marche pour ainsi dire en sens inverse.

J'ai dit plus haut comment l'ensemble des races dérivées d'une seule et même espèce constitue cette espèce même ; comment les races sont les *fractions de cette unité*. Les principes de la classification n'en restent

pas moins les mêmes. En se détachant du type primitif, ces types dérivés s'écartent plus ou moins les uns des autres; et, par conséquent, les rapports qui les unissent peuvent être plus ou moins étroits, plus ou moins généraux. C'est dire qu'entre les races d'une même espèce il existe des relations analogues à celles qu'on rencontre entre les espèces elles-mêmes, quoique bien plus étroites, puisque les rapports de *filiation* et de *parenté physiologique* remplacent ceux de simple *affinité.*

Il suit de là que, lorsqu'on descend *au-dessous* de l'espèce et que l'on veut répartir d'une manière méthodique les races dont l'ensemble compose une de ces unités, on doit appliquer à cette étude les règles qui ont servi à grouper les espèces entre elles. On aura donc à les distribuer en groupes subordonnés. Seulement, comme il s'agit ici de fractions, ces groupes, au lieu de croître en importance et d'indiquer des rapports de plus en plus généraux, iront en diminuant de valeur à mesure qu'ils s'éloigneront du *point de départ* et indiqueront des rapports de plus en plus restreints.

C'est ainsi que, *au-dessus* de l'unité numérique, on trouve les dizaines, les centaines, les mille, etc.; et *au-dessous,* les dixièmes, les centièmes, les millièmes, etc.

II. — Laissons de côté ces généralités, qui, je pense, seront peu contestées, et revenons à l'espèce humaine en particulier.

J'ai dit plus haut que le nombre des races colombines reconnues par Darwin s'élève à environ cent cinquante, et que celui des races canines peut être évalué au moins à deux cents. Celui des races humaines permet de former environ cent soixante-douze *groupes* distincts ! Le nombre total de ces races est donc plus fort.

Mais l'homme s'intéresse à lui-même bien plus qu'aux animaux. Sans s'en douter, chacun de nous observe ses semblables avec une attention qu'il n'accorde ni aux pigeons ni aux chiens. Par suite de cette éducation involontaire et inconsciente, notre œil saisit chez les populations humaines des nuances qui lui échappent quand il s'agit des espèces animales. L'anthropologiste est donc presque inévitablement entraîné à tenir compte de certains traits différentiels qu'aurait négligés le zootechniste, et, par conséquent, à multiplier les races plus que ne le fait celui-ci. En se plaçant à ce point de vue, on peut penser que le nombre des races humaines que j'ai cru devoir adopter est relativement trop élevé.

Mais, d'autre part, nous ne connaissons encore ni toutes les tribus ni

même tous les peuples répartis à la surface du globe, et nous manquons trop souvent de renseignements précis sur ceux mêmes que nos voyageurs ont visités. Quand nous serons mieux renseignés, nous aurons à coup sûr de nouvelles distinctions à faire et le nombre des races humaines s'accroîtra d'autant. En tenant compte de ces considérations, on peut, je crois, conclure que le nombre des races humaines pouvant être distinguées dépasse sensiblement celui des races canines, que le nombre des groupes inscrits aux tableaux doit être assez voisin de la réalité et que ces *groupes* répondent souvent aux *races* animales.

Quoi qu'il en soit, ces groupes ethniques sont fort nombreux, et il faut les distribuer en catégories assez multipliées pour traduire l'importance relative que nous attribuons aux modifications du type. Il faut donner des noms à ces *catégories de groupes* de valeur différente; et ces noms devront être autres que ceux qu'on emploie en zoologie. Où irons-nous chercher les bases de cette *nomenclature?*

Depuis longtemps j'ai répondu à cette question, en me fondant sur la comparaison à laquelle j'ai eu recours précédemment. « Chaque espèce, disais-je, nous apparaît comme un arbre dont la tige élevée fournit en tout sens et à diverses hauteurs des branches maîtresses plus ou moins nombreuses, sous-divisées elles-mêmes en branches secondaires, en rameaux et en ramuscules. Ces branches, ces rameaux, représentent autant de races primitives, secondaires, tertiaires, quaternaires, etc. »

Lorsqu'il s'agit d'une espèce domestique à races nombreuses, mais dont nous connaissons le type sauvage, le tronc de notre arbre correspond au type spécifique primitif. Si celui-ci nous est inconnu, nous pouvons nous figurer la tige de l'arbre comme réduite à une courte souche, que des alluvions ont profondément enfouie et cachée sous terre et dont les maîtresses branches sortent du sol sous la forme de troncs isolés, quoique ayant une origine commune.

Telle est l'idée qu'on peut se faire de l'espèce humaine. Ici, les alluvions sont représentées par les siècles et par l'impénétrable obscurité dont ils ont couvert l'histoire de nos origines premières. La souche que la pioche du forestier aurait pu ramener au jour, comme la science nous dévoile l'unité de l'espèce, est l'image du groupe humain primitif qui, d'abord nécessairement homogène, devait enfanter toutes les races. Les troncs, les branches, les rameaux, correspondent à autant de types ethniques de plus en plus particularisés. Ces trois termes

entrent tout naturellement dans la *nomenclature* et servent à désigner les premières divisions à établir dans le classement des races humaines. Mais, par suite du grand nombre de celles-ci, ils seraient loin de suffire aux besoins d'une *classification méthodique*. Pour pouvoir pousser plus loin la répartition, j'ai employé les mots de *famille* et de *groupe*. Bien que le premier soit usité dans les anciennes sciences naturelles, il a reçu tant d'autres applications, que cela même supprime ici toute équivoque et je n'en connais pas qui puisse rendre aussi bien le sens qu'on y a partout attaché.

Ainsi, l'ensemble des races humaines se décompose pour moi en *troncs, branches, rameaux, familles* et *groupes,* comprenant eux-mêmes des *nations, hordes, tribus* ou *peuplades,* mots dont le sens n'a pas besoin d'être défini.

Le mot de *race* ne figure pas et ne doit pas figurer dans la nomenclature. Il doit conserver dans le langage anthropologique son sens général et physiologique ; il doit pouvoir être pris tour à tour dans une acception étendue ou restreinte. On doit pouvoir dire d'un individu qu'il est *de race mandingue,* et que les Mandingues sont *de race nègre*.

III. — Les divisions une fois admises et nommées, leur subordination réciproque comprise et acceptée, le cadre de la classification est établi; il reste à y répartir les races en les groupant selon leurs rapports plus ou moins étroits. Mais comment reconnaître et juger ces rapports?

A cette question je n'hésite pas à répondre qu'il faut appliquer rigoureusement aux races humaines la *méthode naturelle,* telle que la comprennent aujourd'hui les zoologistes et les botanistes. C'est dire que dans les recherches dont il s'agit, il faudra tenir compte de *tous* les caractères, n'en dédaigner *aucun,* déterminer leur valeur relative et ne se décider qu'après une étude aussi complète que possible.

Je dois insister quelque peu sur ce point, parce que les classifications détaillées qu'ont publiées quelques hommes d'un grand mérite, en Allemagne, en Angleterre, en Belgique, ont été tracées à un tout autre point de vue. En général, on s'est placé sur le terrain des *systèmes,* en donnant à ce mot le sens qu'il a en histoire naturelle. On a pris tour à tour pour base absolue tantôt la couleur, tantôt la langue ou le développement social. Par suite, on a été conduit, comme on l'avait été en

zoologie et en botanique, à rompre des rapports naturels évidents. Or, si rompre des rapports naturels a des inconvénients sérieux quand il s'agit des animaux et des plantes, nul ne méconnaîtra que les conséquences en sont bien autrement graves quand il s'agit de l'homme. Dans le premier cas, il ne s'agit que du plus ou moins d'affinité d'*espèces différentes;* dans le second cas, il s'agit souvent de filiation, toujours de parenté entre *races.*

Il est vrai qu'en anthropologie, comme partout, l'application de la *méthode naturelle* est bien autrement difficile que celle d'un *système* quelconque. On n'a plus à tenir compte que d'un petit nombre de caractères; on n'a pas seulement à les rechercher *tous;* il faut de plus, comme je le rappelais tout à l'heure, en apprécier l'*importance relative,* et cette importance varie parfois selon le groupe, comme je l'ai montré dans la première partie de ce livre. Mais aussi, ce travail fait, on connaît réellement la race qui en a été l'objet, et on peut la placer avec connaissance de cause dans une classification qui représente ainsi, non pas seulement une simple suite de *noms,* autrement dit une suite de *mots*, mais un véritable ensemble de *faits.*

Toutefois, pas plus en anthropologie qu'en zoologie ou en botanique, il ne faut s'abuser sur la valeur réelle des classifications. « Celles-ci, comme l'a si bien dit Cuvier, n'envisagent que les rapports les plus prochains; elles ne peuvent placer un être qu'entre deux autres, et se trouvent sans cesse en défaut. La véritable méthode voit chaque être au milieu de tous les autres; elle montre toutes les irradiations par lesquelles il s'enchaîne plus ou moins dans cet immense réseau qui constitue la nature organisée, et c'est elle seulement qui nous donne de cette nature des idées grandes, vraies, dignes d'elle et de son auteur. Mais dix et vingt rayons souvent ne suffiraient pas pour exprimer ces innombrables rapports. »

Quoique moins multipliés entre les races d'une même espèce qu'entre des animaux appartenant parfois à des embranchements différents, les *rayons* dont parle Cuvier n'en existent pas moins entre les groupes humains. Le Boschiman, que certains caractères tirés du squelette et de la chevelure rattachent intimement au tronc nègre, est franchement jaune par le teint; le Bichari, Nègre par la couleur, n'en appartient pas moins à un des rameaux du tronc blanc, en vertu de caractères d'une importance supérieure. Lorsque, au lieu de s'arrêter aux carac-

tères physiques, on tient compte de ceux que fournissent la langue, l'état social, les industries, etc., des rapports nouveaux se révèlent et relient parfois des groupes humains en apparence bien étrangers les uns aux autres. Par sa langue, le Basque se rattache à la fois aux Américains et aux populations du cœur de l'Asie.

Dans un ouvrage où l'on expose avec détail l'histoire d'une race, on peut et l'on doit faire connaître ces rapports multiples; dans un enseignement public, il est possible de les faire comprendre et parfois de les indiquer, au moins en partie, par des procédés graphiques ; mais ici, je ne saurais entrer dans cette voie sans sortir du cadre de ce livre. Je dois me borner à présenter des *tableaux de classification*, tout en prévenant qu'ils expriment seulement les rapports les plus immédiats existant entre les divers groupes humains.

IV. — L'application de la méthode naturelle à un ensemble de races aussi considérable que celui de ces groupes, provoque d'autres questions et doit motiver des réserves spéciales.

Lorsqu'il s'agit d'espèces animales ou végétales, une étude suffisante conduit à reconnaître la particularité caractéristique qui isole chacune d'elles de ses voisines. A plus forte raison, les *caractères de groupe* sont-ils d'ordinaire nettement accusés.

Toutefois, chez les animaux eux-mêmes, on trouve quelques espèces et aussi quelques petits groupes dont les représentants portent, juxtaposés et comme empruntés de toutes pièces, les caractères distinctifs de deux autres groupes fort distincts. C'est là ce que j'ai proposé d'appeler des *types de transition*. Le Lepidosiren, les Pignogonides, les Échiures, en sont autant d'exemples. On comprend combien serait grand l'embarras des zoologistes, si tous les animaux jouaient ce rôle relativement les uns aux autres. Or le fait se présente assez souvent entre races humaines. Je citerai surtout certaines populations dravidiennes et malaisiennes. Il n'est rien moins que facile parfois de reconnaître à quel *tronc* appartient le groupe que l'on étudie.

Ajoutons à cette difficulté celles qui résultent des deux faits sur lesquels j'ai insisté à diverses reprises, la *fusion* et l'*entre-croisement des caractères;* et l'on comprendra que, lorsqu'il s'agit de *races,* les distinctions résultant de la classification la plus parfaite ne sauraient avoir la même valeur que lorsqu'on étudie des *espèces*. La plupart de ces distinctions n'ont ici rien du caractère absolu que leur reconnaissent avec

raison les zoologistes et les botanistes, quand il s'agit des animaux ou des végétaux.

Peut-être une étude de plus en plus approfondie permettra-t-elle, un jour, d'apporter une plus grande rigueur dans la caractéristique des races humaines. Mais, dans l'état actuel de nos connaissances, le seul moyen d'arriver à une classification méthodique m'a paru être de recourir à la *considération des types :* de regarder comme tels les groupes bien déterminés qui présentent le plus complètement un ensemble de caractères, et de ramener autour de ces termes de comparaison les populations qui s'en rapprochent le plus. C'est là ce que j'ai fait depuis bien des années dans mes cours ; et l'expérience me semble avoir de plus en plus démontré le bien fondé de cette méthode, à laquelle semblent se rattacher quelques-uns de mes confrères en anthropologie.

Même en agissant ainsi, on ne ramènerait que très artificiellement aux grands types certaines populations parmi lesquelles il en est de fort nombreuses et qui occupent de vastes espaces. Tel est le cas pour la plupart des *races mixtes*. Que le mélange de caractères qu'elles offrent soit dû au métissage ou aux actions de milieu, toujours est-il qu'il est souvent impossible de leur assigner une place vraiment motivée au milieu de leurs sœurs. Où qu'on les mette, on brise toujours quelque rapport. Voilà pourquoi, dans les essais de classification que j'ai publiés il y a quelques années, j'avais cru devoir leur faire une place à part, à côté et en dehors des races considérées comme pures, en les rattachant néanmoins au tronc dont les rapproche le plus l'ensemble de leurs caractères. Mais cette manière d'agir a aussi ses inconvénients. Elle conduit à séparer outre mesure des populations que relient les unes aux autres des relations ethnologiques plus ou moins étroites et se prête moins bien à l'exposé de certains faits de *fusion* qu'il importe de signaler. J'ai donc fait figurer dans les tableaux actuels plusieurs de ces groupes que l'on peut regarder comme suffisamment caractérisés. Toutefois, j'ai maintenu et examiné à part les races mixtes océaniennes et américaines qui, tout en se rattachant plus particulièrement au tronc jaune par un certain nombre de leurs tribus, aboutissent par d'autres aux types blanc et noir. L'importance et l'extension géographique de ces deux ensembles de populations m'ont paru motiver cette exception.

Je viens de parler de races *considérées comme pures*. C'est qu'en effet,

même en faisant l'espèce de départ auquel je crois devoir renoncer, il est impossible de ne pas admettre dans le cadre méthodique un certain nombre de populations chez lesquelles s'accuse un mélange de sang parfois très complexe. Si l'on voulait se montrer trop sévère à cet égard, je ne sais trop où on s'arrêterait; mais, à coup sûr, les races mixtes ou métisses comprendraient de beaucoup la plus forte part des groupes humains. Je ne sais même s'il en est un seul qui résistât à l'épreuve. Sans doute, les *troncs*, les *branches* mêmes conserveraient un noyau de types subordonnés leur appartenant bien en propre ; mais la caractérisation rigoureuse des *rameaux* et des *familles* serait souvent impossible. C'est ce qui ressortira, je pense, des quelques détails que je donnerai plus loin.

J'ai donc fait figurer sur mes tableaux toutes les populations chez lesquelles le milieu et le mélange de sang étranger ont respecté les caractères essentiels du type, alors même qu'un certain nombre de caractères secondaires ont été plus ou moins affaiblis ou altérés, soit par l'une de ces causes, soit par le concours de toutes deux.

V. — Si nous avions sur toutes les races humaines les données que nous possédons aujourd'hui sur un certain nombre d'entre elles, je crois qu'on pourrait les distribuer dans un cadre tracé d'après les idées que je viens de résumer. Mais il en est encore beaucoup pour lesquelles le plus sage est de rester dans le doute, et que nous pouvons tout au plus rapporter à quelqu'un des groupes les plus généraux, en regardant cette place comme provisoire.

Je prie le lecteur d'avoir présentes à l'esprit les explications et les réserves qui précèdent, quand il examinera les tableaux ci-joints. J'ajoute que je suis bien loin de regarder ceux-ci comme définitifs. Déjà je les ai remaniés à diverses reprises, et je crois les avoir améliorés. Toutefois, mieux que personne je comprends combien ils doivent encore être imparfaits ; je sais qu'ils devront être modifiés et complétés. Ce travail de revision revient de droit en grande partie à mes collaborateurs, et je les remercie d'avance des observations qu'ils seront amenés à me faire, des corrections qu'ils apporteront à mon œuvre.

VI.—Dans ces tableaux, j'ai employé pour désigner les grandes divisions de l'espèce humaine les noms proposés par Blumenbach et par Cuvier. Ce n'est pas que je méconnaisse ce qu'ont d'inexact et, par conséquent, de mauvais ces expressions empruntées à la couleur et à la géographie.

Mais il est mieux, je crois, de conserver ces dénominations universellement adoptées que d'en proposer de nouvelles, qui peut-être ne tarderaient pas à se montrer aussi peu justes que les anciennes. Je vois d'ailleurs peu d'inconvénient à faire usage de ces dernières, à la condition de ne pas oublier qu'elles ne doivent être considérées que comme des *appellations* et nullement comme indiquant soit la couleur réelle des races, soit leur distribution ou leur origine géographique.

J'ai donné assez souvent aux *branches* et aux *rameaux* des noms géographiques. Je sais bien que cette manière de procéder peut avoir des inconvénients. Mais, d'un autre côté, il m'a paru utile d'indiquer l'aire occupée par un certain nombre de populations humaines, quand cette aire était bien déterminée ou constituait évidemment le foyer principal actuel de ces populations. Il y a là une donnée que l'esprit saisit aisément, et qui facilite des rapprochements qu'eût écartés peut-être une dénomination plus abstraite.

Je me suis surtout attaché à distinguer autant que possible les *familles naturelles de race*, comme on cherche, en botanique et en zoologie, à circonscrire les *familles naturelles d'espèces* de plantes et d'animaux. En anthropologie, comme dans les sciences que je viens de nommer, cette division taxonomique me semble devoir être considérée comme ayant une très haute importance. Mais l'établissement de ces familles, la répartition de toutes les races humaines dans ces groupes essentiels, ne peut être que l'œuvre du temps; et ici, comme dans les autres sciences naturelles, c'est surtout par une succession d'études monographiques qu'on devra procéder. Ce sera, je l'espère, un des résultats qu'atteindra la publication pour laquelle j'ai écrit cette *Introduction*.

Le nombre de familles comprises dans les tableaux suivants ne doit être regardé que comme provisoire. Il est presque à coup sûr trop restreint. Quelques-unes de ces familles devront être divisées; il est de simples *groupes* qui devront bien probablement être élevés à ce rang, quand ils seront mieux connus; enfin les populations humaines avec lesquelles il nous reste à faire connaissance en accroîtront peut-être le nombre. D'autre part, un petit nombre de celles qui figurent sur ces tableaux devront peut-être être réunies.

Le *groupe*, subdivision de la famille, a moins d'importance qu'elle. Toutefois, il est évident que dans sa composition on devra être guidé

par les mêmes considérations que lorsqu'il s'agit de la division précédente.

En inscrivant comme exemple à la suite de chaque groupe le nom d'une population, j'aurais voulu pouvoir toujours indiquer celle qui peut être prise comme type. Mais les données de détail manquent trop souvent. J'ai donc pu aisément me tromper. C'est un des points sur lesquels j'appelle, d'une manière spéciale, l'attention et les corrections de ceux de mes confrères qui ont pu étudier par eux-mêmes les diverses populations du globe.

VII. — Dans les tableaux que je mets sous les yeux du lecteur, quelques rameaux ne renferment qu'une seule famille; parfois celle-ci n'est composée elle-même que d'un seul groupe et d'une seule population. C'est donc en réalité pour cette dernière seule que le rameau a été créé. Je n'ai pas hésité à agir ainsi quand il s'est agi de marquer des différences ayant à mes yeux une valeur égale à celles que supposent les divisions de cet ordre.

Sans doute, cette valeur n'est rien moins qu'aisée à apprécier rigoureusement, et il sera difficile d'espacer, pour ainsi dire, d'une manière toujours régulière les divisions de même nom. D'une part, pour que l'anthropologiste pût porter un jugement parfaitement juste, il devrait posséder sur les races qu'il a à échelonner des notions complètes qui manquent trop souvent; d'autre part, il entre toujours dans ce jugement une part d'arbitraire dépendant de l'appréciation individuelle.

Toutefois, en anthropologie, on pourra atteindre une uniformité approximative et très suffisante, bien plus qu'en zoologie, par exemple. On n'a pas ici à passer du Vertébré au Rayonné et à tenir compte dans les deux cas de caractères complètement différents. Les individus à comparer sont tous de la même espèce; les différences qui les séparent sont constamment tirées des mêmes particularités. Il est donc possible d'atteindre le but que j'indique; mais ce résultat suppose de longs et nombreux travaux accomplis.

VIII. — Les anthropologistes étrangers aux sciences naturelles s'étonneront peut-être de me voir insister sur les considérations qui précèdent. Avec un peu de réflexion, ils comprendront pourtant, je pense, qu'une classification méthodique fondée sur des données suffisantes, qu'une nomenclature dans laquelle chaque division de même nom comprend des populations à peu près également voisines de celles qui précèdent et de

celles qui suivent, permettent de se faire facilement une idée des rapports généraux des divers groupes humains, et que cette facilité même est un élément de progrès.

Quant aux naturalistes, ils savent bien qu'une classification, même imparfaite, pourvu qu'elle repose sur des principes vrais, est un instrument presque indispensable pour aller plus avant. Ils savent aussi qu'en s'efforçant de découvrir et de préciser les affinités réelles des plantes ou des animaux, ils ont été souvent conduits à faire des recherches qu'ils auraient peut-être négligées, s'ils s'étaient contentés de décrire isolément les objets de leurs études, et qu'ils ont été ainsi amenés à mieux voir. A coup sûr, les anthropologistes qui se placeront au même point de vue y trouveront les mêmes avantages.

IX. — On me reprochera peut-être de publier des tableaux de classification où ne figurent pas les caractères qui distinguent les groupes et motivent leur répartition. Mais, je ferai observer en ce cas qu'il s'agit ici d'une simple *Introduction aux études ethnologiques*. Pour formuler et justifier les caractéristiques de tous les groupes humains, j'aurais eu à les décrire successivement et avec détail; c'est-à-dire que j'aurais dû écrire un véritable *Traité d'anthropologie*. Or, c'est précisément l'œuvre que se sont partagée mes collaborateurs; et chacun d'eux apportant à sa part du travail une compétence spéciale, cette œuvre sera bien supérieure à ce qu'elle eût été si je l'avais entreprise à moi seul.

Pour moi, j'avais surtout à indiquer l'ensemble des idées qui nous sont communes, à montrer que, pour nous, l'anthropologie est avant tout une branche des sciences naturelles et que c'est en naturalistes que nous voulons l'étudier. Les résumés qui précèdent, les tableaux qui vont suivre et les observations qui les accompagnent n'ont pas d'autre but. Ici je dois faire à ce sujet une courte remarque.

De la première partie de cette *Introduction*, il résulte que l'anthropologie comprend deux sortes de questions bien distinctes. Les unes sont essentiellement du ressort de la *zoologie*, les autres relèvent entièrement de la *zootechnie*. Aux premières se rattache tout ce qui est relatif à l'ensemble des hommes considérés comme *espèce* et par conséquent à l'unité de cette espèce, à son ancienneté, à ses origines, etc. Les secondes comprennent tout ce qui touche à la formation et à l'histoire des *races* sorties de cette espèce. Je crois avoir suffisamment indiqué, dans les pages précédentes, les résultats les plus

généraux auxquels conduit l'étude de ces deux groupes de problèmes posés à l'anthropologiste. Mais, dans l'examen détaillé des races, on rencontre une foule de faits particuliers qui, d'une part, confirment les conclusions précédentes, et, d'autre part, soulèvent par leur enchaînement et leur multiplicité de nouvelles questions d'un grand intérêt. Presque toutes, et les plus importantes, se rattachent, d'ailleurs, au métissage et à la migration. J'ai déjà parlé de l'un et de l'autre, mais très succinctement. Il m'a semblé utile d'y revenir ici.

Je ne saurais trop le répéter : de tout temps, l'homme a été bien plus voyageur, ses tribus ont été bien plus mobiles qu'on ne l'a cru, qu'on ne le croit encore généralement. Ce ne sont pas seulement les polygénistes qui se sont figurés les populations humaines comme plus ou moins parquées dans leurs centres d'apparition. Bien des monogénistes même semblent ne tenir compte que des grands mouvements de peuples dont l'histoire a gardé le souvenir et s'étonnent, comme a fait Prichard, lorsqu'ils rencontrent dans une même population, en apparence isolée, des caractères empruntés de toute pièce à des types différents.

Les anthropologistes actuels possèdent deux moyens d'investigation, encore peu employés lorsque le savant anglais écrivait son livre. La linguistique et surtout la craniologie permettent aujourd'hui de faire pour ainsi dire l'*analyse* des populations. Toutes deux les montrent de plus en plus comme reliées les unes aux autres par des rapports bien plus étroits qu'on ne le pensait naguère ; et, le plus souvent, le métissage apparaît comme la cause évidente et immédiate de l'existence de ces rapports.

Or, le métissage ne peut avoir lieu qu'à la suite de mélanges. Dans certains cas, l'extension naturelle de deux groupes primitivement séparés, mais dont la population s'est accrue jusqu'à amener le contact des deux aires d'habitat, suffit pour rendre compte des faits. Dans une foule d'autres cas, il en est autrement ; et des voyages plus ou moins lointains, accomplis par une des populations mélangées et souvent par toutes les deux, peuvent seuls expliquer la formation de la race métisse, dont l'origine mixte est attestée par d'irrécusables caractères.

C'est principalement sur cet ordre de faits que j'ai voulu attirer l'attention d'une manière spéciale dans les remarques placées à la suite des tableaux de classification. On comprend d'ailleurs que je devais être très bref et ne pouvais entrer dans des détails également

circonstanciés, à propos de toutes les races. Le plus souvent, je me suis borné à signaler quelques faits essentiels, surtout lorsqu'il s'est agi des grandes nations possédant une histoire. J'ai insisté un peu plus sur les populations les moins civilisées, et principalement sur celles où se montrent le plus nettement les deux faits généraux que je désirais mettre en relief. Mais ici même, je n'avais pas à tout dire, et c'est dans les livres de mes collaborateurs que l'on devra chercher des détails que ne comportait pas une simple *Introduction.*

Cette manière générale d'envisager l'histoire des races humaines m'a conduit à aborder bien des questions de détail dont mes prédécesseurs semblent ne pas s'être préoccupés. Je ne puis espérer que toutes les solutions que je propose soient acceptées d'emblée et reconnues pour vraies. Plus d'une sans doute sera discutée, plus d'une devra être rectifiée. Mais peut-être m'est-il permis d'espérer que j'aurai rencontré juste dans un certain nombre de cas et que l'on me saura quelque gré d'avoir au moins posé des problèmes que mes successeurs résoudront.

CHAPITRE XV.

Types fondamentaux.

Malgré l'exemple donné par quelques savants éminents, qui ont partagé l'ensemble des races humaines en un nombre plus ou moins considérable de groupes fondamentaux, je crois devoir n'admettre que les trois qui figurent dans ce tableau. Je pense, du reste, être d'accord sur ce point avec la très grande majorité des anthropologistes.

SOUCHE.	TRONCS.
Espèce humaine........	Blanc ou Caucasique. Jaune ou Mongolique. Nègre ou Éthiopique.

I. — Comme je l'ai dit plus haut, ces noms sont mauvais. Ils reposent sur des idées fausses et ont le tort de les réveiller. Il y a des *Blancs* aussi noirs que n'importe quels Nègres ; et le Blanc type, l'*Aryen*, n'est pas sorti du Caucase. Le Nègre type, le *Nègre guinéen*, ne se trouve que fort loin de l'Éthiopie ; toute une branche du tronc nègre comprenant les Boschimans et les Hottentots est de couleur jaune ; et, sur les bords du Zambèze, il y a des Nègres présentant la teinte du café au lait. Seules, les expressions de *Jaune* et de *Mongolique* ont quelque chose de fondé. Je conserve néanmoins tous ces noms consacrés par l'usage et qu'il serait fort difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de remplacer par des termes présentant un sens plus précis et plus vrai.

II. — Les centres de caractérisation des trois types humains fondamentaux, la répartition géographique et la succession dans le temps des populations primitives se rattachant immédiatement à ces types, présentent quelques faits généraux et soulèvent un certain nombre de questions qu'il est bon d'indiquer dès à présent, sauf à y revenir plus tard. Je ne veux, d'ailleurs, tenir compte ici que de l'ancien continent.

La Malaisie, la Polynésie et l'Amérique ont leurs problèmes spéciaux qui seront examinés à part.

En premier lieu, nous avons à indiquer les rapports ethnologiques que l'on peut reconnaître entre les populations actuelles et les races tertiaires et quaternaires ; nous devons rechercher quelle place reviendrait à ces races dans une classification naturelle, si elles existaient encore à l'état de groupes distincts.

En agissant ainsi, nous ne ferons qu'imiter les zoologistes. On sait comment ceux-ci ont rattaché aux faunes actuelles les formes animales parfois si étranges que leur révélait la paléontologie ; comment ils ont cherché et trouvé, dans le cadre méthodique antérieurement établi, une place pour de nombreux types disparus ; comment cette étude les a conduits à ajouter bien des divisions secondaires à celles qui avaient suffi pour répartir méthodiquement les espèces vivantes ; comment le nombre des *familles* et des *genres* s'est partout accru. Mais ce qu'il importe de remarquer, c'est que l'on n'a pas eu pour cela à reconnaître une seule *classe* de plus. La création animale a donc conservé ses traits essentiels à travers tous les âges géologiques.

Un examen, même succinct et rapide, de la question posée par l'existence des fossiles humains, conduit à un résultat fort analogue. Eux aussi peuvent être introduits dans notre cadre taxonomique, tout au plus à titre de *famille* ou de *groupe*. A en juger par tout ce que nous savons, l'espèce humaine n'a varié que très peu depuis les premiers moments de son apparition sur le globe jusqu'à nos jours.

J'ai dit plus haut que les trois types fondamentaux auxquels on peut rattacher toutes nos races datent au moins des premiers temps de l'époque géologique actuelle et remontent peut-être plus haut. Pouvons-nous déterminer approximativement les points d'apparition de ces types ; reconnaître leurs premiers mouvements d'expansion ; nous rendre compte de l'apparition successive et de la répartition des premiers types secondaires auxquels chacun d'eux a donné naissance ? Tous ces problèmes s'imposent et, quoique leur solution soit certainement des plus difficiles, nous devons les aborder.

III.— Dans l'étude des questions que je viens d'indiquer et de celles qui s'y rattachent plus ou moins directement, l'anthropologiste dispose de données analogues à celles qui servent de guide aux paléontologistes naturalistes ; mais il a, en outre, ses moyens d'investigation spéciaux.

Evidemment, il doit commencer par comparer les diverses parties du squelette et surtout les têtes osseuses des hommes fossiles, à celles de nos contemporains. Dans la première partie de cette *Introduction*, j'ai montré que les résultats de cette étude pouvaient être acceptés avec pleine confiance. On n'a pas oublié qu'elle a conduit à retrouver au sein des populations actuelles tantôt des individus isolés, tantôt des groupes entiers plus ou moins homogènes, plus ou moins métissés, reproduisant tous les caractères essentiels des plus anciennes races. Celles-ci sont donc encore représentées parmi nous par un certain nombre de leurs descendants. Cette conclusion qui ressort du simple exposé des faits, est aujourd'hui, je pense, universellement acceptée.

Nous pouvons donc demander à ces arrière-petits-fils des races fossiles un supplément d'informations. Sans doute les caractères extérieurs secondaires ont pu, ont dû, dans le cours des siècles, subir certaines modifications ; mais, de la persistance même des caractères craniologiques, il résulte que les traits essentiels des types fondamentaux, au moins chez un certain nombre d'individus, ont dû être peu altérés. L'étude des caractères extérieurs pourra donc s'ajouter assez souvent à celle du squelette et fournir de nouveaux éléments d'appréciation.

Il en est de même du langage. A en juger par ce que nous disent les linguistes, toute langue issue d'une souche fondamentale garde constamment des traces de son origine. Surtout, le langage ne rétrograde jamais d'un type supérieur au type inférieur. D'une langue agglutinative ne sort pas un dialecte monosyllabique ; une langue à flexion se décompose et s'éloigne de plus en plus de l'agglutination, au lieu de s'en rapprocher. Ces propriétés du langage me paraissent propres à jeter quelque lueur dans le passé si lointain, si obscur qui nous occupe. Dans la première partie de cette *Introduction,* j'ai indiqué les conclusions qu'il me semble légitime de tirer du degré de développement, ou mieux du *point d'évolution* atteint par une langue. En se plaçant à ce point de vue, on peut au moins former des conjectures plausibles sur l'âge relatif des vieilles populations dont les descendants occupent aujourd'hui le globe entier, et se rendre compte d'une manière approximative de la distribution géographique primitive des types humains.

Sans doute, parmi les résultats auxquels conduit le groupement de ces dernières données, il en est de bien hypothétiques et que la science future pourra seule confirmer ou infirmer. Mais il en est aussi qui me

paraissent pouvoir être regardés dès à présent comme acquis ; d'autres ont pour eux au moins une certaine probabilité. En tout cas, il ne peut qu'être utile d'appeler sur cet ordre de questions l'attention des anthropologistes.

IV. — Rappelons d'abord que tous les Européens sont universellement acceptés comme Blancs, à l'exception de quelques groupes, mongols ou turcs (voir le chapitre XVII), d'ordinaire plus ou moins métissés et relégués dans l'est et le sud-est de l'Europe. Or, nous avons vu que, à partir des temps tertiaires jusqu'à des époques relativement bien récentes, cette partie du monde a reçu des colons d'un fort grand nombre de races, dont le mélange a enfanté les populations actuelles. De cela seul, il serait permis de conclure que, pour si diverses qu'elles aient pu être, toutes ces races n'ont pu qu'appartenir au type auquel se rattachent tous leurs descendants. L'étude des têtes osseuses justifie cette manière de voir.

Pourtant, on sait que Serres, qui manquait de termes de comparaison suffisants, a formulé une opinion fort différente. Pour lui, nos plus anciennes populations auraient appartenu aux races mongoliques, dont le type se serait progressivement atténué. On sait aussi que Pruner-Bey, reprenant, modifiant les idées de Serres et les combinant avec les opinions émises par les anthropologistes danois, rattacha nos premiers ancêtres, et en particulier toutes nos races fossiles, aux Lapons, aux Finnois, aux Kalmouks réunis dans son groupe des *Mongoloïdes*. Ces deux anthropologistes ont sans doute été entraînés par une idée préconçue qu'explique l'état où en était la science quand ils écrivaient. Avec Retzius, ils ont attribué une importance exagérée à l'indice céphalique antéro-postérieur et n'ont regardé comme vraiment blanches que les populations dont la tête osseuse se rapprochait de celles des Aryans hindous. Mais on sait aujourd'hui que cette conclusion reposait sur une erreur ; et que, dans le type blanc comme dans les deux autres, l'indice céphalique varie et caractérise seulement les races secondaires se rattachant à chacun d'eux.

A diverses reprises, M. Hamy et moi avons combattu la manière de voir de Serres et de Pruner-Bey, tout en faisant la part de ce qu'avaient de vrai leurs conceptions. Nous pensons avoir démontré que les têtes osseuses de Furfooz (fig. 65, 66 et 67 ; 141, 142 et 143) et de Grenelle (fig. 62, 63 et 64) présentent avec celles de certains groupes finnois des

traits communs que l'on ne saurait méconnaître; mais qu'il existe aussi des différences sensibles entre ces antiques races et les populations actuelles. Ces différences ne sauraient, d'ailleurs, masquer les rapports fondamentaux indiqués par la morphologie crânienne. En somme, il résulte de cet examen comparatif que les brachycéphales et sous-brachycéphales fossiles auraient pu trouver une place, à titre de *famille* com-

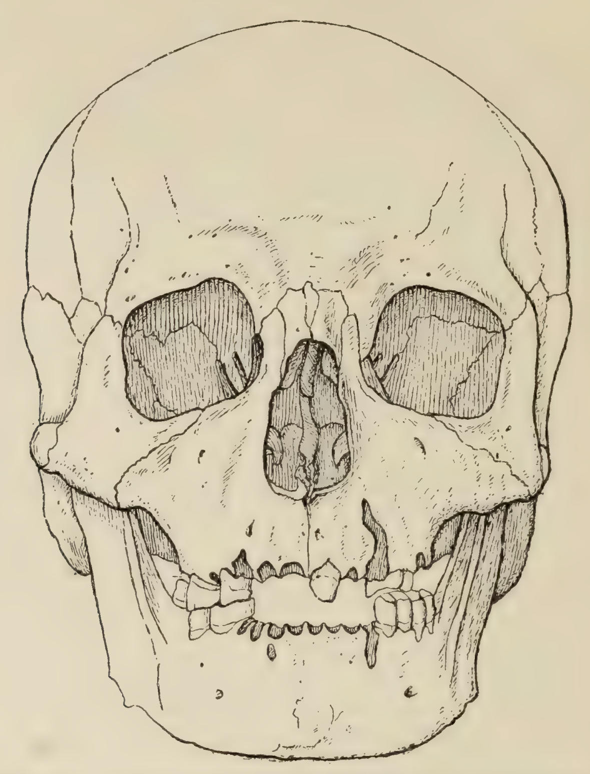


Fig. 226. — Crâne d'un ancien Canarien, face (Coll. Verneau).

prenant deux *groupes* distincts, dans la *branche finnique* du *tronc blanc* (voir le chapitre XVIII). Des considérations linguistiques sur lesquelles j'aurai à insister plus loin viennent encore à l'appui de cette conclusion.

V. — Malgré la forme générale du crâne et quelques particularités de la face qui pourraient faire penser à rapprocher l'homme de la Truchère des races jaunes (fig. 59, 60 et 61), c'est bien au type blanc qu'il doit être rattaché. Sa face étroite et surtout sa leptorhinie, qui dépasse

la moyenne de celle des Basques, ne permettent guère d'hésiter. Comme il forme pour ainsi dire le terme extrême de la série de nos brachycéphales fossiles, c'est à côté des précédents qu'il vient naturellement se placer. Mais la disharmonie de sa tête osseuse lui mérite une place à part ; et il doit être considéré comme le type d'une famille spéciale, bien que nous ne le connaissions encore que par deux spécimens, dont

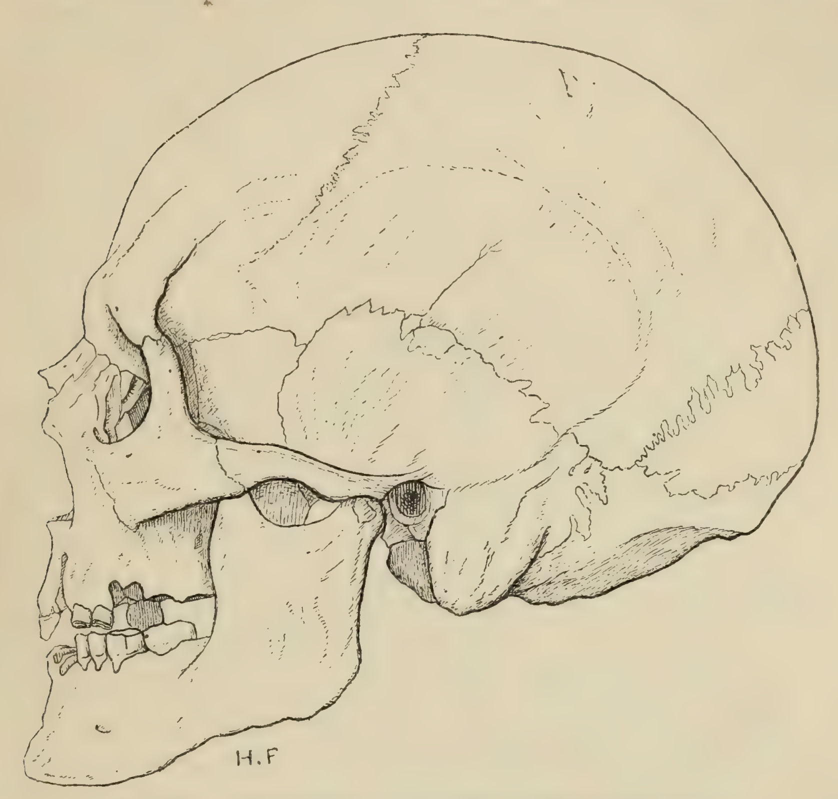


Fig. 227. — Crâne d'un ancien Canarien, profil (Coll. Verneau).

un seul a été étudié. En agissant ainsi, j'imite encore les naturalistes qui n'hésitent pas à créer, quand il y a lieu, même pour un seul individu, un groupe spécial dont le degré d'élévation dépend de l'importance des caractères différentiels que possède la plante ou l'animal qu'il s'agit de classer.

VI. — Quoique Pruner-Bey, entraîné par ses généralisations aventurées, ait voulu rapprocher les hommes de Cro-Magnon (fig. 53, 54 et 55) des races mongoles, cette opinion ne pouvait survivre aux réfu-

tations qu'elle provoqua immédiatement. On ne peut, d'ailleurs, avoir la pensée de rattacher l'homme des Eyzies au type nègre. C'est donc au type blanc qu'il doit être rapporté.

Ici encore l'histoire des populations actuelles justifie cette conclusion qui ressort de l'examen craniologique seul. Les observations de M. Hamy, les études approfondies de M. Verneau, ont mis absolument hors de doute l'identité ethnique des troglodytes de la Vézère et des Guanches. Il suffit, pour s'en convaincre, de comparer la tête osseuse du vieillard de Cro-Magnon (fig. 53, 54 et 55) à celle des indigènes de la Grande-Canarie (fig. 112, 113, 226, 227 et 228). Or, des détails remontant à l'époque de la conquête aussi bien que de ceux qu'a recueillis M. Verneau, il résulte clairement que ces derniers étaient de véritables Blancs. Par conséquent, c'est à ce même type fondamental que doit être rattachée la race fossile de Cro-Magnon.

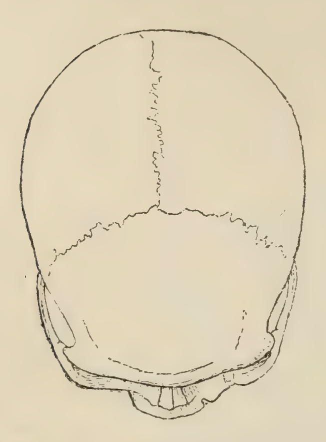


Fig. 228. — Crâne d'un ancien Canarien, *norma verticalis* (Coll. Verneau).

Notre compatriote, qui a pu observer plusieurs descendants purs ou presque purs de vrais Guanches, a constaté une particularité très intéressante. Il a rencontré parmi eux des individus blonds ; il a confirmé sur ce point le témoignage des premiers historiens des Canaries. Or, la chevelure blonde n'a pu être apportée dans ces îles par aucune des races sémitiques qui sont venues s'y croiser avec les vieux insulaires. Il est donc au moins bien probable qu'elle appartient à ces derniers, et cela même conduit à faire un rapprochement assez curieux. Il y a des populations blondes dans l'extrême nord-ouest de l'Asie, dans ces régions d'où les hommes de Cro-Magnon semblent être venus en suivant l'émigration des rhinocéros et des éléphants. Est-ce donc là qu'est apparue cette couleur spéciale et en somme exceptionnelle de la chevelure ?

Quoi qu'il en soit, les hommes de Cro-Magnon étaient de véritables Blancs. Mais, ils ne sauraient être mis à côté des races précédentes dans une classification méthodique. Par leur haute taille et surtout par leurs caractères céphaliques, par leurs fémurs à pilas-

tre, etc., ils se distinguent de toutes les populations finnoises. Ils ne ressemblent pas davantage aux Aryans ou aux Sémites et c'est seulement parmi les Allophyles que l'on peut leur trouver une place. C'est donc à cette *branche* du *tronc blanc* que je les rattacherai ; ils y formeront une *famille*. (Voir le chapitre XVIII.)

VII. — En somme, il n'est pas difficile d'assigner avec certitude aux races précédentes la place qui leur revient dans nos cadres taxonomiques. Nous n'en possédons pas seulement les restes fossiles; nous les connaissons encore par leurs descendants. Il en est autrement pour celle de Canstadt (fig. 45, 46, 47, 48 et 49). Celle-ci ne reparaît en Europe qu'à l'état erratique et par atavisme ; elle n'a laissé comme *témoin* que la petite tribu d'Adélaïde, aujourd'hui, paraît-il, entièrement éteinte et sur laquelle nous ne possédons que des renseignements bien incomplets. Le docteur W. Wyatt lui-même, qui a consacré à ces Australiens un mémoire spécial et a recueilli un vocabulaire de leur langue, ne dit rien des caractères physiques extérieurs qui pouvaient les distinguer de leurs compatriotes. Mais ce silence même permet de penser qu'ils ne devaient guère en différer, principalement au point de vue de la couleur, un des traits qui a toujours le plus attiré l'attention. Dès lors, on peut se demander si ce teint plus ou moins fuligineux ne doit pas faire regarder la race, dont ils étaient pour nous les seuls représentants, comme se rattachant par son origine au tronc nègre.

Des considérations de diverse nature me portent à regarder cette opinion comme ne pouvant être acceptée.

Je rappellerai d'abord ce que j'ai dit au sujet de la couleur dans la première partie de cette introduction. J'ai cité quelques exemples de populations et d'individus qui, malgré leur teint noir, étaient incontestablement de vrais Blancs Sémites ou Aryans (p. 207, fig. 172); comme les Boschimans sont de vrais Nègres, malgré leur couleur jaune. De ces faits et de bien d'autres que j'aurais pu invoquer, il résulte que la coloration de la peau n'a en réalité aucune valeur lorsqu'il s'agit de déterminer à quel tronc fondamental appartient une race humaine.

Deux circonstances spéciales achèvent d'enlever toute signification à ce caractère dans le cas particulier dont il s'agit. D'une part, on n'a jamais attribué, que je sache, un teint basané ni rien qui rappelât le Nègre, aux représentants accidentels du type de Canstadt en Europe. Kai Likké, en particulier, a laissé dans sa patrie un souvenir de

beauté qu'atteste le chant composé en son honneur. D'autre part, Wyatt nous apprend que les Adélaïdiens prenaient leurs femmes dans les tribus voisines et ce croisement n'a pu qu'avoir ses conséquences habituelles. Il est facile de comprendre que par suite d'un de ces phénomènes de *juxtaposition* dont j'ai parlé plus haut, le teint a pu se foncer chez les Adélaïdiens, tandis que le crâne conservait les formes si frappantes qui distinguent les hommes fossiles de la race de Canstadt.

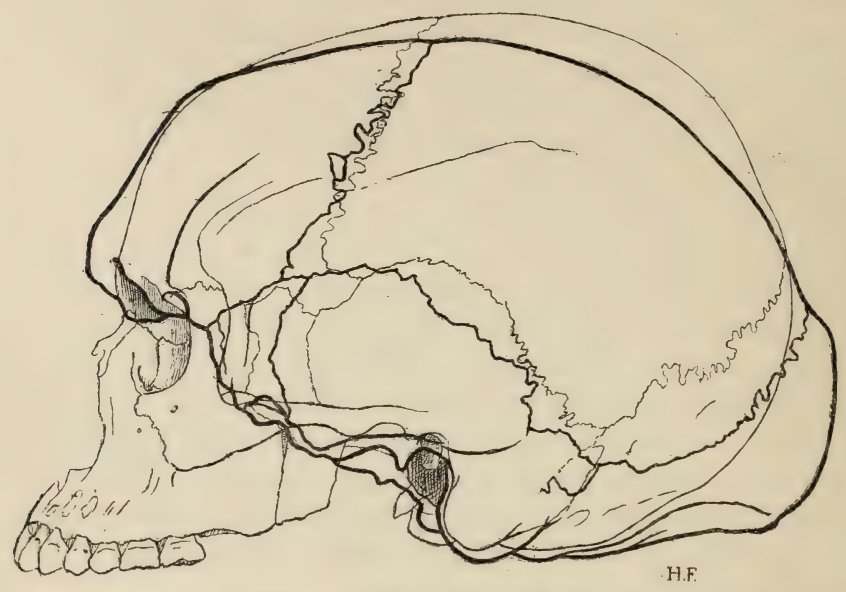


Fig. 229. — Superposition d'un crâne de naturel d'Adélaïde et d'une tête osseuse plus complète d'Australienne.

Les caractères crâniens, c'est-à-dire ceux dont la valeur est de beaucoup la plus grande, éloignent nettement de tous les Nègres cette race et ceux des Adélaïdiens qui en ont le mieux conservé le type. Les Négritos sont plus ou moins brachycéphales, tout au plus mésaticéphales. Les Nègres Mélanésiens et Africains sont, il est vrai, dolichocéphales comme les hommes de Canstadt. Mais à part bien d'autres particularités moins importantes, ils sont en outre hypsisténocéphales. Il en est de même des Australiens proprement dits. Les hommes de Canstadt sont, au contraire, remarquablement platycéphales (fig. 45 et 229). Le même contraste existe entre eux et les Esquimaux, la seule des races jaunes qui puisse leur être comparée au point de vue de la dolichocéphalie.

En procédant par voie d'exclusion et en ne tenant compte que des caractères crâniens, on est ainsi conduit à rattacher au tronc blanc la plus ancienne des races connues. Ce que MM. de Puydt, Fraipont et Lohest nous ont appris des caractères de la face ne contredit en rien cette conclusion. On avait prêté bien gratuitement aux hommes de Canstadt un prognathisme exagéré. Mais déjà la tête de Forbes Quarry nous avait appris que la forme crânienne caractéristique de cette race pouvait fort bien s'allier à un orthognathisme plus prononcé que celui de bien des Européens actuels. Quant aux têtes découvertes à Spy et

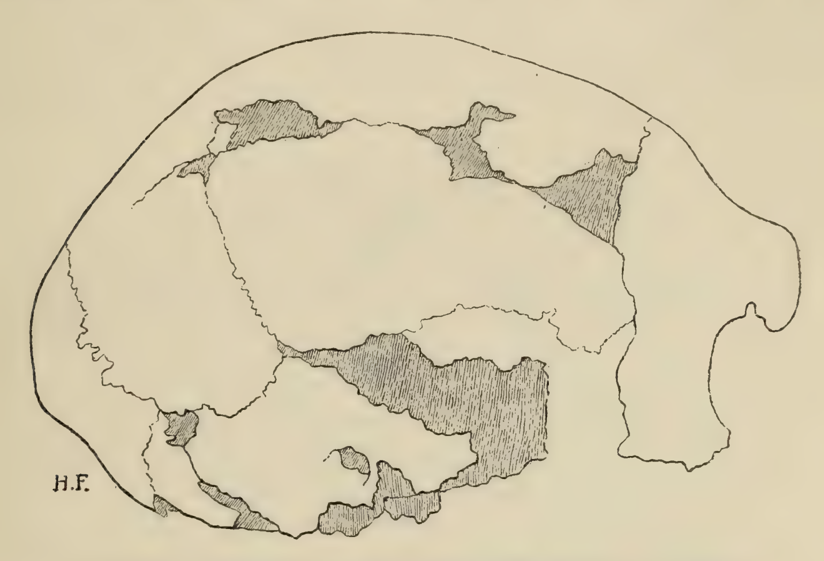


Fig. 230. — Crâne de Spy, profil. (D'après MM. Fraipont et Lohest.)

dont l'une rappelle si complètement le crâne de Néanderthal lui-même (fig. 45 et 230), à en juger par l'inclinaison des incisives de la mâchoire inférieure, elles ne présentaient qu'un prognathisme médiocre, ne dépassant pas celui qu'on rencontre parfois chez les races les plus franchement blanches et n'atteignant pas le degré de développement qu'on observe habituellement chez les Nègres. Ajoutons que le maxillaire trouvé par MM. de Puydt et Lohest se rapproche de la mâchoire de la Naulette par le peu de saillie du menton (fig. 231 et 232); mais qu'il diffère de cette dernière par ses apophyses géni, qui sont nettement accentuées. Ce détail a de l'importance par suite des conclusions que quelques anthropologistes avaient cru pouvoir tirer de l'absence de ces

apophyses constatée sur la fameuse mâchoire découverte par M. Dupont.

La dolichocéphalie des hommes de Canstadt les éloigne des Finnois brachycéphales et les rapproche des Blancs les plus dolichocéphales Aryans ou Sémites. Mais pour des raisons analogues à celles que j'ai exposées plus haut, on ne saurait les rattacher ni aux Hindous ni aux Arabes, chez lesquels reparaît une hypsisténocéphalie plus ou moins prononcée. C'est donc encore parmi les Allophyles qu'on est amené à les placer, à titre de *famille*.

Je reviendrai plus loin sur les questions que soulève la constitution de la branche des Blancs allophyles, à laquelle je rapporte les deux races fossiles de Cro-Magnon et de Canstadt. Mais je dois dire dès à présent que ce groupe est loin d'être homogène et qu'il est un de



Fig. 231 et 232. — Mâchoire inférieure de Spy n° 1, d'après MM. Fraipont et Lohest, face et profil.

ceux qui subiront sans doute de sérieuses modifications, lorsque nous connaîtrons mieux plusieurs des populations que j'y rattache provisoirement.

VIII. — Des recherches encore inédites, que M. Hansen a bien voulu me communiquer, il résulte que la race américaine de Lagoa-Santa est bien décidément à la fois dolichocéphale et hypsisténocéphale. En outre, la phototypie que nous devons à MM. Lacerda et Peixoto (fig. 80 et 81) nous la montre comme présentant un prognathisme très accusé. Au premier abord, la réunion de ces trois caractères pourrait faire penser que la race fossile du Brésil se rattachait au type nègre. Mais dans le mémoire spécial que je lui ai consacré, j'ai déjà signalé ce rapprochement comme devant être écarté.

En effet, parmi les populations actuelles, il en est qui ont conservé

d'une manière remarquable le type craniologique de Lagoa-Santa et sont évidemment les représentants parfois assez peu métissés de cette race. Or, aucune d'elles ne ressemble au Nègre par le facies général, par le teint, par la chevelure, etc.; tandis qu'une foule de documents nous les montre comme étant très voisines de certaines races jaunes par tous leurs caractères extérieurs. C'est donc parmi les représentants de ce type qu'il faut chercher des affinités ethniques reliant les tribus fossiles à leurs descendants.

C'est chez les Esquimaux que nous trouvons la solution de ce problème. Eux aussi sont à la fois dolichocéphales, hypsisténocéphales et prognathes (fig. 128, 129 et 130). En outre, leur hypsisténocéphalie présente le caractère particulier que j'ai signalé chez l'homme de Lagoa-Santa. Dans toutes les races nègres, chez les Papouas, les Australiens, etc., la hauteur du crâne résulte de l'élévation de la voûte ; la région inférieure de l'occipital est peu développée. C'est précisément le contraire chez l'Esquimau et dans la race fossile brésilienne, du moins à en juger par la phototypie de MM. Lacerda et Peixoto. La voûte est légèrement surbaissée ; mais cette dépression des régions crâniennes supérieures est compensée par le renflement très prononcé de la portion inférieure de l'occipital.

Nous sommes donc pleinement autorisés à rattacher la race de Lagoa-Santa au type jaune et à en faire une famille que ses caractères crâniens doivent faire placer à côté des Esquimaux (voir le tableau ch. XVII).

IX. — La race des Pampas (fig. 84 et 85) est encore trop imparfaitement connue pour que l'on puisse juger de ses affinités ethniques avec autant de certitude que pour la précédente. Toutefois la brachycéphalie et la forme pyramidale du crâne, le développement des os malaires, etc., la rattachent évidemment au type jaune. En outre, le prognathisme du maxillaire supérieur et une hypsisténocéphalie occipitale bien accusée rapprochent cette tête de celle du Yakoute que M. Hamy et moi avons considérée comme typique, tandis que la largeur exagérée de la face et la forme de la mâchoire l'en distinguent nettement. Nous devrons donc placer l'homme des Pampas à côté du rameau turc, en le prenant aussi pour type d'une *famille*.

Je ne fais pas entrer en ligne de compte la tête de Calaveras (fig. 86 et 87). D'une part, malgré les détails donnés par Whitney, son authenticité prête peut-être encore à quelques doutes. D'autre part, nous ne

la connaissons que par des dessins qui ne concordent pas en tous points avec la description donnée dans le texte. Nous ne saurions donc apprécier ses caractères avec quelque certitude. Il en eût été autrement si, comme MM. Lacerda, Peixoto et Roth, Whitney avait pris et reproduit des photographies.

C'est donc sous toutes réserves que je rapprocherais cette tête des races jaunes auxquelles la rattache la largeur de ses pommettes. Ce caractère et quelques autres particularités semblent en outre accuser certains rapports avec la race des Pampas.

X. — Quelques considérations générales ressortent de l'examen que nous venons de faire des diverses races fossiles au point de vue de leurs affinités ethniques.

1° Remarquons d'abord que cette courte revue justifie l'appréciation générale formulée dans la première partie de cette *Introduction*. Ce n'est à aucun des groupes les mieux caractérisés des populations actuelles que ressemblent ces races. Seul peut-être l'homme des Pampas, tout en ayant ses caractères propres, touche réellement de près aux Yakoutes, un des types secondaires les plus accentués du tronc mongolique.

2° Dans les tableaux de classification, j'ai toujours placé les races paléontologiques en tête de la *branche* à laquelle j'ai cru devoir les rapporter à titre de *rameau fossile*. En agissant ainsi, j'ai exagéré la valeur de quelques-uns de ces groupes et n'ai pas suffisamment représenté les affinités ethniques réelles. La distance des Finnois actuels aux races de Grenelle et de la Lesse est moins grande que ne le suppose la distribution du tableau, et je montrerai plus loin que la première surtout se rattache de très près aux Lapons ; la race de Lagoa-Santa, à en juger par les documents dont nous disposons, pourrait être considérée comme un simple *groupe* de la *famille esquimale ;* les Guanches, descendants directs des Cro-Magnons, devraient être réunis à leurs ancêtres. S'il s'agissait d'*espèces animales*, personne n'aurait songé à les séparer.

Mais ces *espèces* ne se croisent pas les unes aux autres de manière à se confondre. Il en est autrement des *races humaines*. Les Cro-Magnons ont laissé des traces dans nos Landes, en Espagne, en Algérie ; et M. Verneau a démontré qu'aux Canaries même, ils se sont fortement métissés et mêlés à deux ou trois types ethniques bien distincts. La race de Canstadt, tout en gardant en Australie ses traits crâniens les

plus caractéristiques, reparaît en Europe d'une manière erratique chez des individus que tout rattache d'ailleurs à leurs contemporains. Les races fossiles ont donc fourni des éléments plus ou moins reconnaissables à des populations modernes fort différentes. En les isolant, on tient compte des faits de ce genre; et ce que j'ai dit dans les pages précédentes corrigera au besoin l'impression que pourrait produire la place occupée par elles sur les tableaux.

3° Toutes les races fossiles connues jusqu'ici se rattachent aux troncs blanc et jaune. Aucune ne peut être rapprochée des races nègres. Est-ce à dire que ce dernier type soit postérieur aux dernières révolutions du globe et qu'il n'ait pas eu de représentants aux temps quaternaires ? Je ne le pense pas. Je serais, au contraire, surpris que l'homme fossile du Cap, s'il est jamais découvert, ne présentât pas des caractères le rapprochant, non pas des Nègres proprement dits, mais de quelqu'une des *branches* aberrantes de ce *tronc*, peut-être des Houzouanas, peut-être aussi des Négrilles.

4° Les deux races fossiles découvertes en Amérique se rattachent étroitement à autant de types secondaires du *tronc* jaune. Ce fait, joint à ceux que présente l'histoire des migrations dont il sera question plus tard, rend aisément compte des rapports étroits tant de fois signalés comme existant entre diverses populations asiatiques et un grand nombre de tribus américaines.

5° Pendant toute la durée des temps tertiaires et quaternaires, l'Europe n'a reçu que des races allophyles ou finnoises. C'est dire que nos régions occidentales ont eu un fond primitif de population entièrement blanc.

6° Toutes les populations allophyles et finnoises parlent aujourd'hui des langues agglutinatives, là même où elles ont vécu dans des conditions d'isolement fort imparfait. Nous n'avons aucune raison pour admettre que le langage de leurs ancêtres fossiles ait appartenu à un autre type linguistique. Tout ce que nous savons aujourd'hui autorise au contraire à regarder, au moins comme bien probable, que les idiomes de ces antiques tribus, sans doute fort divers, avaient atteint la seconde forme du langage et s'y étaient arrêtés. Les Guanches, descendants directs des Cro-Magnons, avaient une langue agglutinative que M. Maury rapproche des langues berbères.

XI. — On ne saurait avoir de doute relativement au type fondamental

auquel doivent être rapportées les populations arrivées en Europe après les temps quaternaires. Celles mêmes de l'âge du chien ont parmi nous

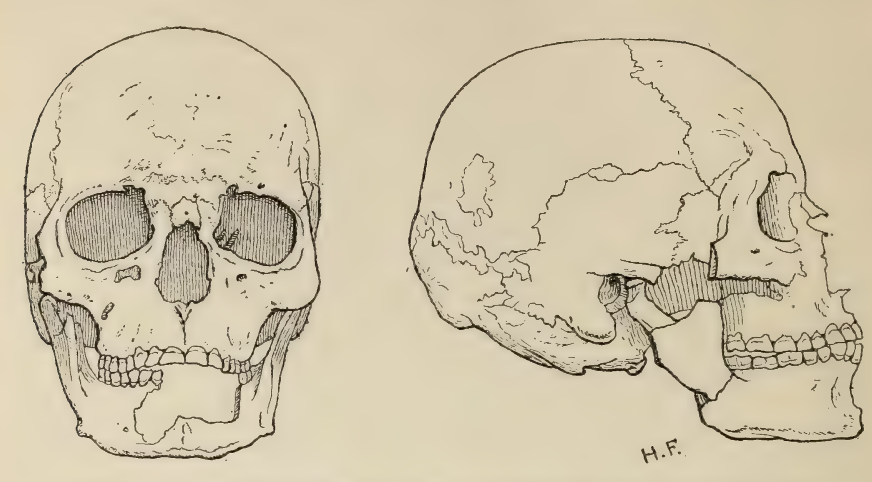


Fig. 233 et 234. — Crâne de Mughem, face et profil. (D'après une photographie de M. de Paula.)

des représentants. Les traits des *Basques à tête de lièvre* répondent exactement, comme je l'ai déjà dit, à l'ossature des têtes dolichocéphales de Mughem (fig. 233, 234 et 235), et on ne peut placer que parmi les Blancs ces habitants de nos Pyrénées. Eux aussi appartenaient probablement au même groupe ethnologique que les troglodytes de la Vézère, dont ils reproduisaient en partie les traits caractéristiques ; eux aussi étaient des Allophyles.

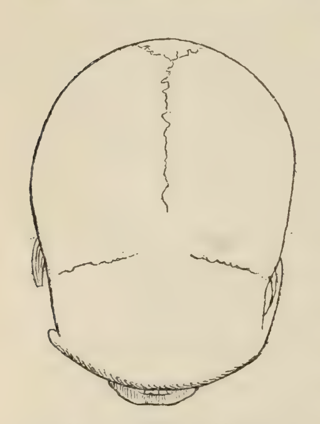


Fig. 235. — Crâne de Mughem, *norma verticalis*.

Quant aux hommes néolithiques et protohistoriques, pas n'est besoin d'insister sur leurs rapports ethniques généraux. Ici encore les populations qui en descendent nous apprennent qu'ils appartenaient bien au même groupe fondamental.

Toutefois ces nouveaux venus n'étaient plus ni des Allophyles ni des Finnois. Tous ou presque tous se rattachaient à divers rameaux de la branche aryane. C'est là un fait qu'atteste l'étude du langage. Presque toutes les plus vieilles langues de l'Europe

occidentale remontent à cette même source. Ce sont des langues à flexion ; et les rares exceptions justement signalées nous apportent de nouveaux enseignements.

En effet, d'une part, les langues agglutinatives ont laissé jusque dans les idiomes actuels assez de traces pour donner naissance à ce que Latham appelle l'*hypothèse finnoise*. Les résultats dus à la linguistique concordent donc pleinement avec ceux que j'ai indiqués précédemment, comme étant fournis par l'étude physique de certaines populations, et je reviendrai plus loin sur cet ensemble de questions. D'autre part, ces langues sont encore parlées, au nord de l'Europe, sur plusieurs points; au Midi, dans nos Pyrénées. Mais d'année en année, pour ainsi dire, leur aire va diminuant. Or, on sait bien qu'il n'y a là que la continuation d'un mouvement de transformation linguistique dont l'histoire a gardé le témoignage et que nous voyons se poursuivre. En France et même en Espagne, les langues à flexion s'infiltrent jusqu'au cœur des montagnes où s'est réfugiée la langue basque dont le domaine occupait jadis une partie de nos départements pyrénéens, la péninsule entière et peut-être la Sicile et une portion de l'Italie; dans les provinces baltiques, les idiomes finnois sont si bien en voie de disparaître, qu'en Livonie, au dire de Latham, douze individus seulement parlaient encore la langue de leurs pères en 1862. La race elle-même ne s'était pas transformée et les Lives n'avaient pas disparu pour cela.

Ces faits accomplis sous nos yeux nous montrent comment doivent être considérés les *îlots linguistiques* dont il s'agit. Ce sont autant de *témoins* qui nous apprennent ce qu'étaient les premiers habitants de l'Europe et nous renseignent sur ce qui s'est passé aux plus anciennes époques de notre histoire. Les Allophyles et les Finnois ont d'abord seuls peuplé l'Europe aux époques tertiaire et quaternaire. Envahis et vaincus par les Aryans, qui apportaient avec eux des arts plus avancés et une civilisation supérieure, ils ont été expulsés ou absorbés et ont oublié leurs anciennes langues ; si bien que presque partout, la craniologie seule permet de retrouver ces éléments ethniques primitifs dans les populations actuelles. Sur quelques points seulement, les vieux langages ont survécu; et nous pouvons considérer ceux qui les parlent encore, tout au moins comme ayant gardé la tradition du langage des premiers occupants du sol, lors même que des croisements séculaires ont profondément altéré le sang primitif (voir p. 164).

XII. — Ainsi l'Europe constitue aujourd'hui à l'occident de notre grand massif continental un véritable centre ethnique à peu près exclusivement blanc, où se sont mélangés les sangs allophyle, finnois et aryan. On sait comment ce dernier élément forme le fond d'une chaîne de populations qui relient l'Europe aux régions du Pamir et de l'Inde.

Deux grandes aires également blanches se rattachent à la précédente. — Je ne puis entrer ici dans des détails que l'on trouvera plus loin et je me borne à indiquer les faits généraux.

Au sud, les Cro-Magnons allophyles chassés d'Europe, ont gagné le nord-ouest de l'Afrique et sont allés jusqu'aux Canaries. Dans cette même partie du monde, dans tout le nord et une partie du nord-est, on trouve des populations incontestablement blanches, parlant des langues agglutinatives qui ont avec les langues sémitiques de nombreux rapports signalés par tous les linguistes. Plus à l'est viennent les vrais Sémites, dont le langage est arrivé à la flexion.

Les caractères physiques les plus essentiels rapprochent ces deux derniers groupes, qui se rattachent évidemment à la même souche. Mais les différences linguistiques nous apprennent qu'ils ne sauraient être contemporains, et celui dont le langage n'est arrivé qu'à l'agglutination a dû précéder celui qui a atteint la forme linguistique supérieure. Nous retrouvons donc ici quelque chose qui rappelle ce que nous avons vu s'être passé en Europe. Les *Proto-Sémites* auraient joué dans les contrées dont nous parlons un rôle analogue à celui des Finnois. Ils auraient les premiers occupé le sol; mais, plus heureux que les vieux colons du Nord, ils auraient conservé en grande partie les conquêtes de leurs ancêtres et gardé leur langage.

Nous avons vu plus haut que l'on a trouvé des traces incontestables d'industries quaternaires sur plusieurs des points occupés par les Proto-Sémites. Nous pouvons donc, au moins avec quelque probabilité, reporter jusqu'aux temps paléolithiques l'existence de cette race. Toutefois, pour que ce fait pût être regardé comme démontré, il faudrait avoir découvert, dans les régions dont il s'agit, l'équivalent des hommes fossiles de Grenelle et de la Lesse et s'être assuré que ceux-ci n'ont pas poussé leurs colonies jusqu'en Afrique.

Quoi qu'il en soit, l'aire occupée par les races sémitiques est continue comme celle des Aryans. Il n'en est pas tout à fait de même d'une autre, qui prolonge le centre européen à travers toute la région moyenne de

l'Asie boréale et s'étend jusqu'au détroit de Behring. Ici, les Finnois à l'ouest, les Allophyles à l'est, sont plus ou moins morcelés et répartis par groupes au milieu des Jaunes ou des nombreux métis résultant de leur croisement avec ces derniers. Ces faits et ce que nous savons de l'ancienneté de ces populations conduisent à admettre que ces deux types blancs secondaires ont occupé jadis en entier la zone que jalonnent aujourd'hui les *témoins* qu'ils y ont laissés ; et que des invasions ou des infiltrations de Jaunes ont produit l'état de choses actuel. Encore aujourd'hui, l'aire finnoise se confond, en Europe, avec l'aire aryane, pénètre profondément en Asie et n'est séparée de l'aire allophyle que par des populations que tout conduit à regarder comme venues d'ailleurs.

XIII. — En somme, l'aire dévolue aux races blanches a été autrefois entièrement continue ; elle l'est encore partout, excepté sur le point que je viens d'indiquer ; là même il est facile de reconnaître la cause accidentelle de cette solution de continuité. Donc, si nous laissons pour un moment de côté les Allophyles que nous retrouverons plus tard, *tout est comme si* il s'était formé jadis dans les régions occidentales de l'Asie centrale un grand centre ethnique du type blanc, assez étendu du nord au sud pour donner naissance successivement à trois centres secondaires. A en juger par ce que nous savons de l'Europe et en tenant compte des caractères linguistiques, le premier constitué aurait été le centre finnois, dont les *Proto-Sémites* ont peut-être été contemporains. Le centre aryen se serait caractérisé plus tard.

XIV. — Nous ne pouvons pénétrer dans l'histoire de la race jaune aussi avant que dans celle de la race blanche, faute de données paléontologiques. Toutefois, la linguistique permet encore ici de former quelques conjectures au moins plausibles.

Les races jaunes les plus franchement caractérisées occupent une large zone, parfaitement continue, qui traverse toute l'Asie centrale de l'est à l'ouest et pénètre même en Europe, où elle est bornée par quelques populations métisses. On constate des faits analogues dans le sud-ouest de l'aire mongolique. Il en est de même, et sur une bien plus vaste échelle, au nord de cette aire. Là les Allophyles, et surtout les Finnois, mêlés aux Jaunes, ont enfanté une foule de races intermédiaires, auxquelles il est fort difficile d'assigner une place précise dans la classification.

On sait que l'aire mongolique s'infléchit à l'est et occupe une partie

considérable de la région sud-orientale de l'Asie. Là les Jaunes ont encore rencontré des Allophyles différents des précédents et dont il sera question plus tard; mais en outre, ils se sont heurtés aux Noirs, qui sur certains points vivent encore à côté d'eux. Ces rencontres ont eu leurs conséquences ordinaires; il en est résulté de nombreux métis. Bien que l'Inde proprement dite n'ait jamais fait partie de l'aire mongolique, les deux éléments ethniques, le jaune et le noir, s'y sont de même rencontrés et mêlés, et tous deux s'y sont associés aux Blancs aryans.

Au point de vue linguistique, l'aire dévolue aux races jaunes se partage en deux grandes provinces. Dans l'une, les populations parlent des langues monosyllabiques; dans l'autre, des langues agglutinatives. Pour les motifs indiqués déjà à plusieurs reprises, nous regarderons les premières comme ayant précédé les secondes.

XV. — Ainsi, *tout est comme si* le type jaune, après s'être constitué sur un point indéterminé de son aire, avait successivement donné naissance à deux centres ethniques secondaires. Le plus anciennement formé aurait envoyé ses colonies surtout vers l'Orient et au sud-est, et celles-ci, après avoir atteint la mer, auraient tourné au sud et atteint l'Indo-Chine. L'autre, plus boréal, aurait dirigé les siennes à l'est, à l'ouest et au nord.

XVI. — Ce que j'ai surtout voulu rappeler dans les pages précédentes, c'est que les types blanc et jaune, représentés par leurs dérivés les plus purs, ont chacun sur le continent leur aire d'habitat définie, formant un tout unique, et que l'on peut représenter par une teinte ininterrompue sur une carte ethnographique. Sans doute, quand ces aires se rencontrent, il en résulte exceptionnellement des solutions de continuité et l'isolement de quelques groupes. Surtout, il se produit toujours et partout en pareil cas de nombreux mélanges, et les métis envahissent parfois de vastes espaces. Sans doute encore, des traînées de sang étranger ont pénétré parfois, par invasion ou par infiltration, dans le domaine primitivement acquis aux populations blanches ou jaunes. Mais l'homogénéité des centres ethniques n'est pas atteinte pour cela; la chaîne des races qui représentent les deux types fondamentaux n'est pas brisée.

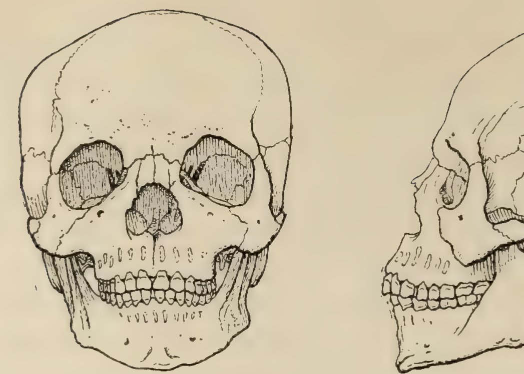
Tout est donc comme si une première race blanche, une première race jaune étaient apparues sur un des points de leurs aires actuelles et

avaient gagné du terrain de proche en proche, en se modifiant plus ou moins au gré des conditions de milieu nouvelles qu'elles rencontraient, mais en conservant leurs caractères essentiels ; ce qui revient à dire que les types blanc et jaune ont eu chacun leur *centre de formation*, de *caractérisation unique*.

XVII. — Il en est tout autrement pour le type noir. De nos jours, au lieu d'un seul centre, celui-ci en présente deux, également bien caractérisés et séparés par de vastes espaces. L'un est insulaire, l'autre continental. Le premier occupe essentiellement les archipels mélanésiens, le second l'Afrique centrale. Tous deux présentent, d'ailleurs, la disposition générale que je viens de signaler. Pour autant que les localités s'y prêtent, chacun d'eux a son aire propre, où des races, que l'on peut considérer comme pures, forment un ensemble continu, et dont les frontières sont entourées par une ceinture plus ou moins large de races métissées à des degrés divers. A première vue, on peut donc être porté à dire que tout est *comme si* le type nègre avait eu *deux centres de formation*. Mais un examen quelque peu attentif fait naître des idées fort différentes.

Plus on étudie de près d'une manière comparative ces deux centres, plus on est frappé de l'extrême ressemblance existant entre celles de leurs populations qui représentent franchement le type nègre. Dans l'un et dans l'autre, on constate l'existence de deux sous-types bien distincts et qui se correspondent parfaitement terme à terme. En Afrique comme en Mélanésie, à côté de Noirs de grande taille ou au moins de taille moyenne, dolichocéphales et hypsisténocéphales (fig. 236, 237 et 238), se trouvent des tribus, presque toujours morcelées, composées d'individus de très petite taille, brachycéphales ou sous-brachycéphales et plus ou moins platycéphales (fig. 239, 240 et 241). On est donc conduit tout d'abord à admettre que les Papouas et les Guinéens, d'une part, les Négritos et les Négrilles, d'autre part, sont les *termes correspondants* à la fois géographiques et anthropologiques les uns des autres (voir le chapitre XVI).

Pour les Nègres dolichocéphales, la démonstration de ce fait ressort d'une manière évidente des tableaux ci-joints. J'y ai groupé les nombres représentant la moyenne des caractères les plus essentiels du crâne et de la face chez six populations mélanésiennes et autant d'africaines, prises pour ainsi dire au hasard, parmi celles que l'on peut



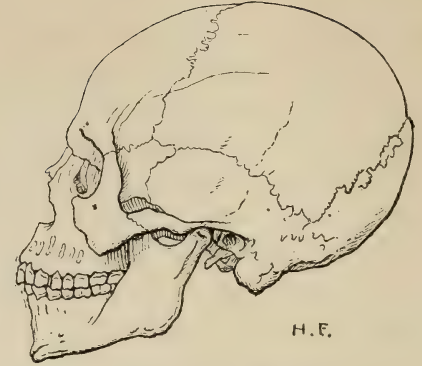


Fig. 236 et 237. — Crâne de Nègre du Soudan, face et profil. (C. M.).

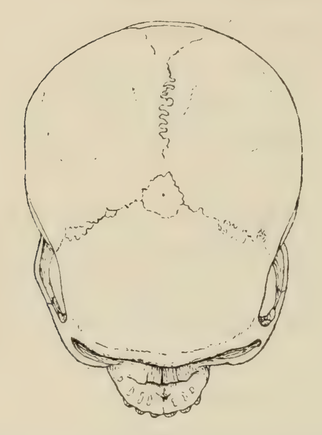


Fig. 238. — Crâne de nègre du Soudan, *norma verticalis*. (C. M.)

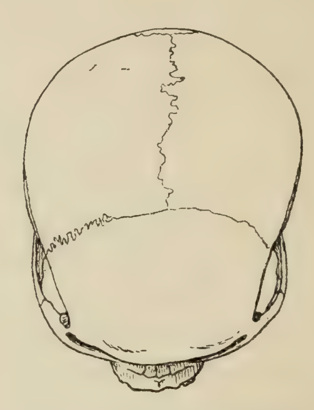


Fig. 239. — Crâne de Mincopie, *norma verticalis*. (C.M.)

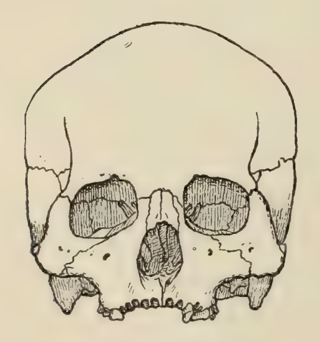




Fig. 240 et 241. — Crâne de Mincopie, face et profil. (C. M.)

regarder comme les plus pures (voir le chapitre XVI). Ces nombres, empruntés aux *Crania ethnica*, résultent de mensurations toutes prises et calculées par M. Hamy. C'est dire qu'elles sont à la fois parfaitement exactes et vraiment comparables.

CRANE.

Nègres Mélanésiens.

LOCALITÉS.	POPULATIONS.	CAPACITÉ CRANIENNE.	INDICE HORIZONTAL.	INDICE VERTICAL
Nouvelle-Guinée....	Papouas du N.-O...	1 305 c. c.	71,11	103,90
	Papouas du S.-E ..	1 385	71,89	102,27
Nouvelles-Hébrides.	Néo-Hébridais......	1 485	68,42	107,69
	Iles Loyalty	1 460	69,84	105,30
Nouvelle-Calédonie..	Kanalas...........	1 425	71,35	105,30
	Divers	1 445	69,66	106,08
	Moyenne......	1 412,5	70,38	105,09

Nègres Africains.

LOCALITÉS.	POPULATIONS.	CAPACITÉ CRANIENNE.	INDICE HORIZONTAL.	INDICE VERTICAL
Soudan	S. occidentaux.....	1 300	69,78	104,72
	S. orientaux	1 355	71,66	103,87
Sénégambie........	Mandingues	1 460	72,82	101,49
	Serrères	1 490	69,79	101,49
Guinée........ ...	Sierra Leone......	1 495	71,05	104,44
	Krous.............	1 445	72,28	109,02
	Moyenne	1 424,2	71,23	104,17
Différence des moyennes......		11,7	0,85	0,92

FACE.

Nègres Mélanésiens.

LOCALITÉS.	POPULATIONS.	INDICE FACIAL.	INDICE NASAL.	INDICE ORBITAIRE.
Nouvelle-Guinée....	Papouas du N.-O...	71,42 c. c.	55,10	89,47
	Papouas du S.-E...	69,92	53,56	82,14
Nouvelles-Hébrides.	Néo-Hébridais.....	69,69	54,16	84,61
	Iles Loyalty.......	68,38	51,92	85,00
Nouvelle-Calédonie..	Kanalas	66,42	50,98	84,61
	Divers	67,40	52,47	84,21
	Moyenne.....	68,87	53,03	85,01

Nègres Africains.

LOCALITÉS.	POPULATIONS.	INDICE FACIAL.	INDICE NASAL.	INDICE ORBITAIRE.
Soudan	S. occidentaux....	71,09	54,00	89,47
	S. orientaux.... ..	71,09	54,16	86,84

LOCALITÉS.	POPULATIONS.	INDICE FACIAL.	INDICE NASAL.	INDICE ORBITAIRE.
Sénégambie	Mandingues.......	68,18	54,00	89,47
	Serrères..........	72,51	54,54	87,17
Guinée............	Sierra Leone......	68,18	58,33	87,17
	Krous............	69,16	51,92	87,50
	Moyenne	70,04	54,49	87,94
Différence des moyennes.....		1,17	1,46	2,93

CRANE.

Nègres Mélanésiens.

	CAPACITÉ CRANIENNE.	INDICE HORIZONTAL.	INDICE VERTICAL.
Maximum....................	1 485 c. c.	71,89	106,08
Minimum.....................	1 305	68.42	102,27
Différence	180	3,47	3,81

Nègres Africains.

Maximum......................	1 495	72,82	109,02
Minimum......................	1 300	69,78	101,49
Différence	195	3,04	7,53
Écart des différences...........	15	0,43	3,72

FACE.

Nègres Mélanésiens.

	INDICE FACIAL.	INDICE NASAL.	INDICE ORBITAIRE.
Maximum......................	71,42	55,10	89,47
Minimum......................	66,42	50,98	82,14
Différence......................	5,00	4,12	7,33

Nègres Africains.

Maximum	72,51	58,33	89.47
Minimum......................	68,18	51,92	86,84
Différence......................	4,33	6,41	2.63
Écart des différences............	0,67	2,29	4,70

Un simple coup d'œil jeté sur ces tableaux suffit pour faire reconnaître que, à considérer seulement la tête osseuse, la ressemblance entre les Nègres mélanésiens et les Nègres africains va presque jusqu'à

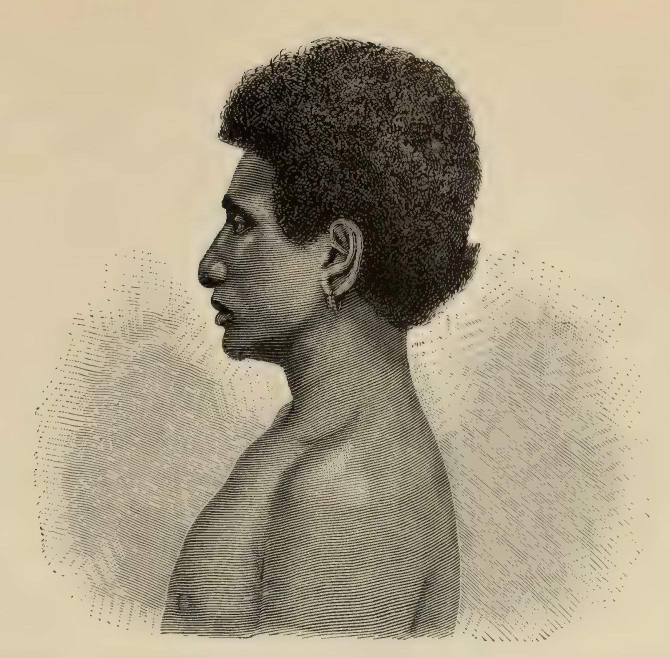


Fig. 242. — Néo-Guinéen de Port-Moresby, profil. (D'après une photographie de M. Charnay. C. M.)

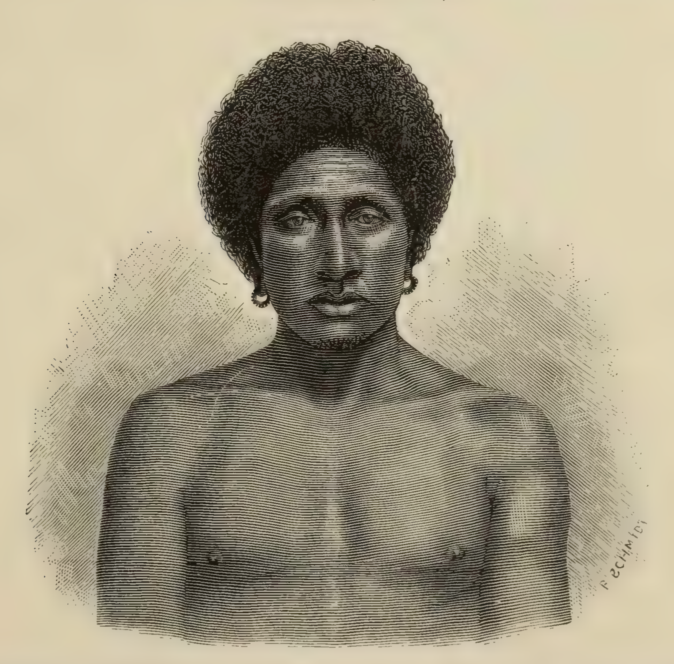


Fig. 243. — Néo-Guinéen de Port-Moresby, face. (D'après une photographie de M. Charnay. C. M.)

l'identité. Dans les colonnes consacrées au détail des caractères, on rencontre parfois les mêmes nombres et toujours des nombres extrêmement voisins. Au crâne, les moyennes des deux indices ne diffèrent pas même d'une unité ; la différence de capacité est en moyenne environ seize à dix-huit fois moindre d'un centre à l'autre (11^{cc},7) qu'elle ne l'est dans chacun des centres considéré isolément (180, 195 centimètres cubes). A la face, la différence des moyennes n'approche de trois unités que pour l'indice orbitaire (2,93) et reste bien au-dessous de ce chiffre pour les deux indices facial et nasal, qui sont les plus importants (1,17 ; 1,46). Enfin, au crâne comme à la face, l'écart entre les différences que présentent les maxima et les minima est moindre d'un centre à l'autre que ne le sont ces différences elles-mêmes dans un même centre pour tous les caractères, excepté pour l'indice orbitaire.

Ces ressemblances dans les caractères, justement regardés comme les plus essentiels, s'accompagnent d'ailleurs de différences extérieures assez sensibles pour qu'on ne puisse confondre les deux sous-types. Chez le Mélanésien, nous dit Earl, la peau ne présente jamais la teinte franchement noire qui s'observe assez fréquemment chez certains Nègres africains. Le même voyageur attribue aux Papouas en général un nez très saillant, quoique élargi à la base. Le prognathisme est habituellement moins prononcé, les lèvres moins épaisses, le menton moins fuyant chez le Mélanésien (fig. 242 et 243) ; et c'est principalement à ces deux traits distinctifs qu'il doit de ne présenter que rarement la *physionomie nègre*, si caractérisée chez certains Africains (fig. 244 et 245) et qui se retrouve jusque dans les types secondaires, relativement élevés (fig. 246 et 247).

XVIII. — Évidemment, à en juger par les caractères ostéologiques seuls, on placerait sans hésiter dans la même *famille*, peut-être dans le même *groupe*, deux populations ayant entre elles des rapports aussi étroits. Si elles habitaient la même région, personne n'aurait la pensée de leur chercher des souches ethniques distinctes et de les rattacher à deux *centres de caractérisation* différents. La distance qui sépare les Mélanésiens des Nègres africains est-elle une raison suffisante pour faire repousser l'idée d'une origine première commune? Tout rapide qu'a été l'examen que nous venons de faire des Noirs dolichocéphales, les résultats autorisent à poser cette question. Elle s'impose bien plus impérieusement, lorsque l'on tient compte des brachycéphales.

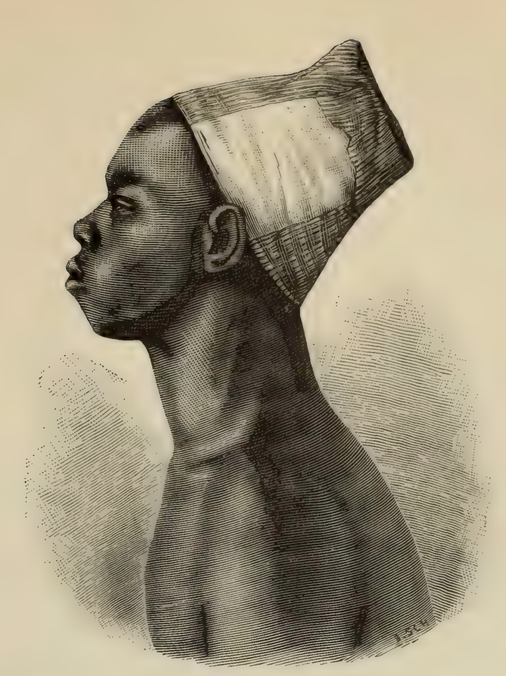


Fig. 244. — Baba Courbari, Bambara, profil. (D'après une photographie de M. Marche. C. M.)

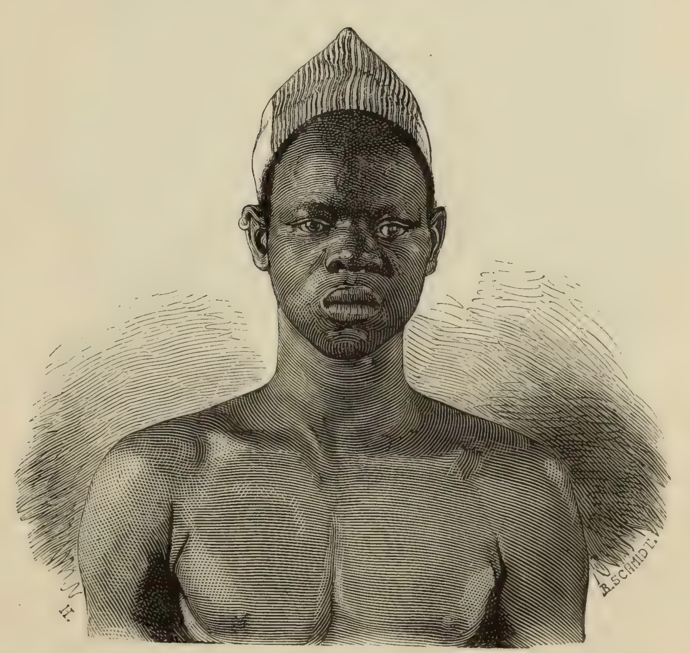


Fig. 245. — Baba Courbari, Bambara, face. (D'après une photographie de M. Marche. C. M.)



FIG. 246. — Ben Kried ben Kralon, nègre du Soudan, profil.
(D'après une photographie. C. M.



FIG. 247. — Ben Kried ben Kralon, nègre du Soudan, face.
(D'après une photographie. C. M.)

Malheureusement, nous n'avons pas pour ces derniers les éléments d'une comparaison rigoureuse comme celle que je viens d'esquisser. Nous avons, il est vrai, des renseignements suffisants sur les Négritos. De très nombreuses photographies, des squelettes entiers, plusieurs têtes osseuses, sont répartis dans nos collections ; et des men-



Fig. 248. — Tébo et Chairallah, Akkas. (D'après une photographie du comte Miniscalchi-Erizzo.)

surations détaillées ont été prises sur les diverses populations qui représentent ce sous-type (fig. 204, 239, 240, 241, 248, etc.). Mais il en est autrement des Négrilles. Les observations recueillies sur ces derniers sont très peu nombreuses et trop souvent incomplètes. Voici pourtant quelques données qui permettent d'entrevoir les rapports existant entre ces deux races.

Tout ce qu'on a dit des caractères extérieurs des Négrilles concorde avec ce que nous savons exister chez les Négritos. En particulier, le développement de la tête relativement à celui du corps est également signalé dans les deux races, en particulier chez les Akkas (fig. 248).

La taille moyenne des Négritos les plus purs (Mincopies et Aétas) est d'environ $1^{m},386$; celle des Négrilles, de $1^{m},411$. Peut-être ce dernier chiffre est-il plus ou moins relevé par l'adjontion des Négrilles occidentaux, dont la pureté ethnique est partout altérée par leur mélange avec les autres races nègres. A en juger par le peu de mesures que nous possédons, la taille des Akkas serait seulement de $1^{m},356$ et, d'après le docteur Wolff, la taille moyenne des *Batouas* descendrait même à $1^{m},30$.

L'indice céphalique horizontal des Aétas et des Mincopies est de 80,96, celui des Négrilles de 80,77. Peut-être les mélanges que je viens de rappeler ont-ils abaissé quelque peu ce dernier chiffre. Tel qu'il est, il n'en accuse pas moins une grande parenté ethnique entre les deux populations pygmées.

Ainsi, malgré le peu que nous savons des Négrilles, il est permis de penser qu'il existe entre les Nègres brachycéphales orientaux et occidentaux des rapports à bien peu près aussi étroits qu'entre les Nègres dolichocéphales des mêmes contrées.

XIX. — Il serait déjà bien surprenant que les actions de milieu agissant seules sur un type humain préexistant eussent déterminé au cœur de l'Afrique et dans les archipels mélanésiens la formation de deux races de Nègres dolichocéphales presque identiques; mais il serait bien plus étrange encore que les mêmes influences eussent produit dans des régions si éloignées deux sous-types semblables. Pour interpréter ces faits anthropologiques, il est bien plus naturel d'admettre que l'histoire des Noirs a été primitivement la même que celle des Blancs et des Jaunes ; que le type s'est constitué d'abord sur une aire unique, laquelle s'est progressivement étendue et a envahi le sud de l'Asie, d'où elle est arrivée d'un côté en Mélanésie, de l'autre en Afrique, et que dans ce double trajet elle a varié, comme ont varié ses deux sœurs.

En émettant, il y a bien des années, dans mes cours au Muséum les idées que je viens de résumer, je me rencontrais sans le savoir sur bien des points avec Logan. Avant moi, l'éminent ethnologiste anglais

avait admis que les Noirs avaient occupé l'Inde entière. Mais, d'une part, il regardait l'aire nigritique comme ayant compris jadis, non seulement l'Afrique et le sud de l'Asie, mais encore toutes les contrées intermédiaires. Bien des faits, qu'il serait trop long d'exposer et de discuter ici, m'empêchent de partager cette opinion. D'autre part, le savant anglais faisait venir les races nègres d'Afrique en Asie ; et il me paraît démontré que l'émigration s'est accomplie en sens contraire. Les quelques détails que j'ai donnés dans la première partie de cette *Introduction* sur la distribution des types anthropologiques et linguistiques autour du massif central du continent asiatique suffiront, j'espère, pour justifier ma manière de voir. (Carte I, p. 132.)

C'est en s'appuyant sur des considérations philologiques et ethnographiques que Logan a cherché à démontrer l'ancienne extension des Nègres dans l'Inde. Les documents anthropologiques lui faisaient presque entièrement défaut. Nous sommes mieux renseignés aujourd'hui.

En groupant les données diverses dont nous disposons, j'ai montré ailleurs que l'on peut, encore aujourd'hui, suivre les races nègres pures ou métissées, depuis la presqu'île de Malacca et le cap Comorin jusqu'à l'Himalaya ; des hautes vallées du Brahmapoutra à l'est, jusqu'au delà de la rivière Kali à l'ouest ; des montagnes de l'Annam, jusqu'au lac Zarrah, dans le Séistan. Mais elles ne s'arrêtent pas là. Déjà Hamilton Smith les avait signalées d'une manière générale dans le Laristan. Les découvertes de M. Dieulafoy précisent et étendent ce renseignement. On sait que ce savant voyageur a rapporté à Paris la représentation de la *garde noire* des anciens souverains de la Susiane. Il a montré de plus que cette population n'est pas éteinte et a signalé, sur la carte qu'il a bien voulu me communiquer, quatre points où on la retrouve encore. Le plus boréal de ces centres est à plus de 2 degrés au nord du fond du golfe Persique, à Dirfoul. Le plus méridional est à Bender-Abbas, sur les bords du détroit d'Ormuz.

Le teint foncé des guerriers susians pourrait, il est vrai, être attribué à un croisement avec quelqu'une des populations kouschites que l'on sait avoir pénétré jusque dans la Babylonie. Cette opinion a été embrassée par quelques savants dont j'estime le savoir au plus haut point. Je ne puis pourtant pas la partager. Les populations négroïdes venues du sud-ouest auraient été dolichocéphales et de taille ordinaire. Sur ces deux points essentiels, elles n'auraient modifié en rien les caractères de

la race locale; elles n'auraient pu modifier que la couleur de la peau.

Les Négritos, au contraire, sont à la fois brachycéphales et bien moins grands que les Perses. Leur croisement avec ces derniers devait donc altérer en même temps le teint, la taille et l'indice céphalique. Or c'est précisément le fait qu'a constaté M. Houssay, le compagnon de M. Dieulafoy. Il a mesuré un certain nombre d'individus dont il a pris aussi l'indice; et il résulte très nettement de ses tableaux que l'indice s'élève graduellement au fur et à mesure que la taille s'abaisse; si bien que le plus petit de ses Susians à teint foncé (taille, $1^{m},405$) est franchement brachycéphale (ind., 83,70).

En présence de ce résultat, il me paraît difficile de ne pas admettre dans l'ancienne Susiane la présence d'un élément ethnique noir, de petite taille et brachycéphale, et cet élément ne peut être que Négrito. Les Susians dont il s'agit se rattachent donc presque à coup sûr à cet ensemble de populations métisses dont les Dravidiens sont le type le plus connu, et sur lequel je reviendrai plus loin avec quelque détail. Ici j'ai voulu seulement signaler l'extension vers l'ouest de la petite race nègre.

Il est vrai que cette race est, à peu près partout, plus ou moins et souvent très profondément altérée par les mélanges ethniques; mais on rencontre encore çà et là quelques tribus restées pures. Au milieu même des populations métisses apparaissent des individus qui ont conservé tous les traits caractéristiques de leur type. Une des photographies rapportées par M. Brau de Saint-Paul Lias est remarquable à ce point de vue (fig. 249). D'ordinaire, ces petits groupes, qui se rapprochent le plus du type nègre ou qui lui appartiennent en entier, sont relégués dans les contrées les plus sauvages, dans des jungles inabordables et insalubres, dans les gorges les plus profondes des montagnes les plus escarpées. Toutefois, dans l'ancienne Susiane, c'est au milieu des villes que les représentants de cette ancienne race se sont conservés. C'est qu'ils y ont trouvé un refuge contre les violences des tribus errantes de ces contrées et ils y vivent, comme les Parias Négritos du Bengale vivent à côté des Aryans.

Dans la première partie de cette *Introduction*, j'ai dit quelle est la signification des faits de ce genre. Il me paraît évident que les Nègres ont occupé primitivement toute la portion du continent où ils ont laissé des *témoins*; et que des invasions successives, dont les plus anciennes

remontent à une époque très reculée des temps préhistoriques, ont

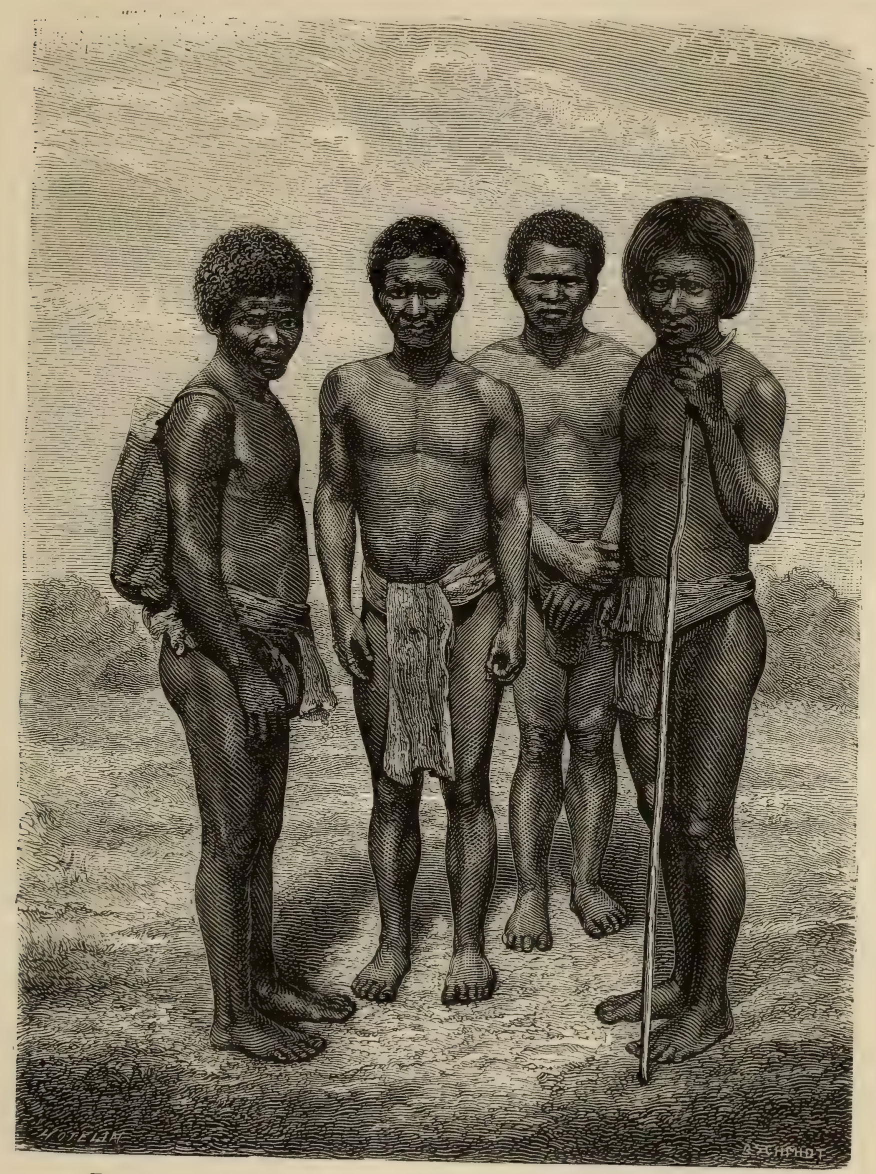


Fig. 249. — Groupe de Sakayes. (D'après une photographie de M. Brau de Saint-Paul Lias. C. M.)

seules amené l'état de choses actuel. Cette conclusion générale est au fond celle de Logan ; elle concorde avec les opinions émises à propos

de cas particuliers par bien des voyageurs et des savants; elle sera, je crois, facilement acceptée.

XX. — A l'est, cette aire continentale se rattache bien évidemment aux divers groupes nègres disséminés dans les archipels indiens et par l'intermédiaire de ceux-ci à la Mélanésie elle-même. Si la chaîne est interrompue sur quelques points, en particulier si à Java on n'a jamais rencontré de Nègres, la guerre impitoyable que leur font tous leurs voisins explique aisément ces lacunes. Partout on les traque pour les réduire en esclavage ou les anéantir. A Bornéo, les Dayaks abattent à coups de sarbacane les enfants réfugiés sur un arbre, comme s'il s'agissait de singes. Est-il surprenant que cette malheureuse race ait disparu partout où ses envahisseurs ont trouvé bon de s'établir?

A l'ouest, l'aire nègre continentale dont j'ai indiqué les limites actuelles est encore bien éloignée du centre africain. Toutefois ce que nous savons s'être passé en Orient, là où les Noirs ont été envahis par des races supérieures, ne peut-il pas, ne doit-il pas s'être passé ailleurs? Même en admettant avec Logan que cette aire ait été autrefois continue, serait-il donc si étrange que la chaîne des populations eût été brisée entre l'Inde et l'Afrique, comme elle l'a été à Java? En présence de ce qui se passe encore aujourd'hui, ne serait-il pas permis d'accepter une manière de voir qui rendrait compte de l'isolement des deux centres nigritiques et ferait retrouver chez cette race les faits généraux constatés chez ses sœurs?

Mais cette hypothèse n'est pas même nécessaire pour expliquer très simplement l'origine asiatique des Nègres africains. On vient de voir que la race noire s'était étendue jusqu'au golfe Persique et qu'elle est remontée au nord de cette mer intérieure. N'eût-elle connu que la navigation côtière, il lui était bien facile de longer les côtes de l'Arabie, déjà peut-être occupée par les Sémites, et d'aborder en Afrique, en traversant le détroit de Bab-el-Mandeb ou les mers voisines. Elle a donné de ses aptitudes maritimes des preuves bien autrement concluantes, mais que l'on oublie trop souvent.

Quoi que l'on ait pu dire à ce sujet, c'est bien par mer que les tribus de race nègre ont gagné tous les archipels, toutes les îles qu'elles ont peuplées. Pour expliquer leur dissémination en Océanie, on ne saurait invoquer la submersion partielle d'un ancien continent. Cette hypothèse, dont on abuse vraiment de nos jours, serait tout au plus applicable à

l'archipel Malais, mais ne saurait s'étendre aux Philippines, au Japon, à la Mélanésie entière. Les quelques indications que j'ai données dans la première partie de cette *Introduction* montrent, d'ailleurs, que les voyages des Noirs orientaux se sont étendus bien plus loin, et j'aurai à revenir sur ce sujet (carte II). Certes, une race qui, soit volontairement et d'étapes en étapes, soit à la suite d'accidents de mer qui supposent des habitudes maritimes, a envoyé ses représentants de l'Inde à la Nouvelle-Zélande, en Micronésie et jusqu'en Amérique a pu, bien plus aisément, les faire passer du Laristan en Afrique.

En admettant que les Noirs soient arrivés dans cette partie du monde par la voie maritime et en traversant le golfe d'Aden ou les mers voisines, on se rend compte aisément de toutes les circonstances que présente la distribution géographique générale des races africaines. Ces immigrants, abordant la grande presqu'île à peu près par le milieu, durent chercher sans doute à s'étendre en tout sens. Mais, au nord, ils furent vite arrêtés par les Proto-Sémites déjà maîtres de cette partie du sol. Le contact entre les deux races eut ses conséquences habituelles; et ainsi prit naissance au moins une partie de ces populations à caractères mixtes, dont quelques-unes ont reçu le nom de *Négroïdes*. Dans le centre et au sud, la terre était libre; les Noirs s'en emparèrent; et ils y ont conservé, dans l'ensemble, leur pureté ethnique. Toutefois des invasions accidentelles et des infiltrations ont altéré sur bien des points les caractères du type fondamental. C'est un point sur lequel j'aurai à revenir plus loin.

On le voit, aucune raison sérieuse ne s'oppose à ce que l'on regarde le type nègre comme ayant eu un mode d'évolution et d'expansion semblable à celui que nous ont montré les deux autres. Tout conduit au contraire à admettre que les Noirs n'ont eu, comme les Jaunes et les Blancs, qu'un seul *centre de formation*, de *caractérisation* primitif, d'où ils ont irradié. Mais ce centre, évidemment situé dans l'Asie méridionale, les plaçait dans des conditions spéciales et bien désavantageuses à certains égards.

En effet, à mesure que les Blancs et les Jaunes se multipliaient, ils pouvaient librement disséminer leurs tribus sur de vastes espaces; la terre ne leur manquait pas. Les premiers avaient devant eux tout le nord-ouest, l'ouest et le sud-ouest du continent. J'ai déjà indiqué, je montrerai plus tard avec un peu plus de détails comment ils en profi-

tèrent. L'Asie centrale et boréale s'ouvrait largement aux seconds. Les Noirs, au contraire, étaient comme emprisonnés entre les hautes chaînes centrales et la mer. De bonne heure, sans doute, ils furent envahis au nord et à l'est par des infiltrations, probablement aussi par des invasions de Jaunes ; sur le continent, ils étaient arrêtés à l'ouest par les Blancs. Pour agrandir leur domaine, pour échapper aux violences des races supérieures, pour rester ce qu'ils étaient, ils n'eurent d'autre ressource que de chercher au milieu des mers les terres qui leur manquaient ; et pressés par la nécessité, ils émigrèrent dans les deux sens. Les uns, poussant à l'est, abordèrent successivement tous les grands archipels asiatiques, dont ils furent incontestablement les premiers habitants, et allèrent jusqu'aux extrémités de la Mélanésie ; les autres, longeant les côtes dans la direction de l'ouest, arrivèrent en Afrique.

Ainsi s'explique encore le fait important signalé par M. Maury, savoir : que, par leurs éléments phonétiques, les langues dravidiennes rappellent à la fois les langues de l'Afrique et de l'Australie.

XXI. — Toutes les races nègres parlant des langues agglutinatives, la linguistique ne fournit plus des données semblables à celles qui nous ont permis de reconnaître la formation successive des races secondaires se rattachant aux types jaune et blanc. Pourtant, dans certains cas, elle vient encore à notre aide et confirme les conclusions auxquelles conduisent des considérations d'un autre ordre.

Rappelons d'abord que les Négritos, et leurs frères les Négrilles, ont précédé les Mélanésiens et les vrais Nègres d'Afrique. J'ai indiqué plus haut les faits et les considérations qui permettent de regarder cette conclusion comme à bien peu près hors de doute. Les Négritos eux-mêmes ont bien probablement paru après les Australiens. On sait que Pickering, revenant de la Nouvelle-Hollande, a signalé l'extrême ressemblance que lui avaient présentée les indigènes de cette grande île et quelques-uns de ceux de l'Inde. M. Giglioli paraît partager cette manière de voir. Une tête osseuse, retirée par le colonel Meadow Taylor d'une ancienne sépulture mégalithique du Décan, semblerait justifier ces appréciations. Le crâne, malheureusement déformé artificiellement de manière à reproduire *la tête toulousaine*, paraît être dolichocéphale. Le prognathisme maxillaire et dentaire est des plus accentués, surtout à la mâchoire supérieure. Toute cette région de la face a l'aspect vraiment australien. Dans la tête osseuse des bords de la Jumna que nous avons

fait connaître M. Hamy et moi, un crâne franchement australoïde est associé à une face d'un type plus élevé. Sir Richard Owen et M. Topinard ont publié des observations analogues. Sans doute ces faits sont encore bien peu nombreux. Toutefois, en les rapprochant des observations faites sur le vivant, on serait déjà autorisé à penser que le sous-type australien a quelques représentants parmi les populations de l'Inde. Or, ils y sont dispersés au milieu des Dravidiens, tout comme les Négritos; comme ces derniers, ils ne sont donc probablement que les débris d'une population presque entièrement disparue et l'on est bien autorisé à conclure de ce fait qu'ils sont au moins aussi anciens.

La linguistique confirme ce résultat. L'affinité des langues australiennes et dravidiennes est aujourd'hui universellement admise, et les considérations tirées de cet ordre d'études permettent peut-être de déterminer l'âge relatif des deux races. En effet, les langues dravidiennes, nous dit M. Maury, paraissent s'être greffées sur des langues plus anciennes dont l'organisme complet est fourni par les idiomes australiens. La race qui parlait ces derniers a forcément précédé celle qui est venue modifier son langage. De là on pourrait conclure que les Négritos, formant le fond des populations dravidiennes, sont d'une origine plus récente que les tribus de la Nouvelle-Hollande.

XXII. — On ne saurait évidemment indiquer le lieu précis où les populations, s'écartant du type primitif de l'espèce, acquirent les caractères essentiels qui distinguent aujourd'hui les Blancs, les Jaunes et les Noirs. On ne peut pas davantage évaluer le temps nécessaire à cette transformation. A en juger par ce qui se passe de nos jours aux États-Unis et en Océanie, on pourrait être tenté de conjecturer que les *aires de caractérisation* ont dû être assez vastes; et que, peut-être, il n'a pas fallu un bien grand nombre de siècles pour que les trois grands types actuels fussent au moins ébauchés. Mais, sur ce dernier point, l'analogie conduirait probablement à l'erreur; et il faut encore ici demander des enseignements aux autres êtres organisés.

On sait, surtout par les expériences faites sur les végétaux, qu'une espèce sauvage transportée d'un continent à l'autre et soumise à la culture, c'est-à-dire subissant un changement de milieu des plus considérables, conserve pourtant pendant plusieurs générations ses caractères primitifs. Mais une fois *ébranlée*, elle devient de plus en plus facilement modifiable et finit par se prêter aux transformations les plus

variées. Le dahlia peut être cité comme un des exemples les plus frappants de ce fait. On sait en outre que l'éleveur, qui veut créer une race nouvelle en partant d'une race locale, commence souvent par *ébranler* celle-ci, en la soumettant à des croisements variés. Il affaiblit ainsi sa force de résistance et la prépare à recevoir plus aisément l'empreinte qu'il veut lui donner.

L'espèce humaine n'a pu qu'obéir aux mêmes lois. Tant qu'elle a habité son centre d'apparition, elle a nécessairement conservé tous ses caractères originels; quand elle a dépassé les limites de ce centre, elle a dû résister d'abord aux influences modificatrices avec toute l'énergie d'une espèce dont le type primitif n'avait pas encore été altéré ; et nous ne pouvons juger du nombre d'années, ou même de siècles qui ont dû s'écouler avant qu'aient apparu le premier Blanc, le premier Jaune, le premier Noir, vraiment caractérisés.

Il n'en est plus de même aujourd'hui. Depuis bien des siècles, la Terre n'est peuplée que de *races,* toutes produites par des causes multiples et dont la formation s'échelonne dans le temps aussi bien que dans l'espace. Chacune d'elles est d'autant plus stable qu'elle est plus ancienne et que le milieu qui l'a façonnée est plus énergique. Mais aucune d'elles ne peut opposer à des modifications nouvelles une résistance égale à celle qu'ont présentée nos premiers ancêtres. Les populations européennes, en particulier, sont autant de résultantes de bien des actions de milieu et de croisements cent fois répétés. Or, je viens de dire quel est le résultat des actions de cette nature. Il est donc tout simple que nos émigrants en Amérique ou en Océanie obéissent sans peine aux influences nouvelles qui pèsent sur eux et qu'un très petit nombre de générations suffisent pour altérer leurs caractères. Mais par cela même, on comprend que nous ne pouvons conclure de ce qui se passe chez eux à ce qui s'est passé aux époques où le type primitif n'avait pas encore été profondément ébranlé.

Les observations précédentes s'appliquent évidemment aux populations se rattachant aux types secondaires dérivés des trois types fondamentaux.

XXIII. — En laissant de côté quelques mouvements de populations accidentels et sans importance ethnique réelle, on reconnaît que la distribution géographique générale des races humaines a aussi ses enseignements et qu'elle concorde avec tout ce que j'ai dit, soit dans la première partie de ce livre, soit dans les pages précédentes.

L'Asie, qui a vu se former les trois types fondamentaux et la plupart des principaux types secondaires, a conservé des représentants de presque tous. Elle est restée la grande patrie des Jaunes et a pour ainsi dire distribué aux autres parties du monde les races enfantées par elle.

A part les rares exceptions signalées plus haut, toutes locales et restreintes, l'Europe, à partir des temps tertiaires, n'a reçu que des Blancs allophyles, finnois ou aryans ; rien de plus naturel que de la voir entièrement occupée par des populations blanches.

En Afrique, les Allophyles quaternaires, représentés par la race de Cro-Magnon, ont occupé une partie du nord-ouest et sont descendus jusqu'aux Canaries. Mais, sauf les invasions sémitiques dont il sera question plus tard, on peut dire que les races blanches proto-sémitiques et les Noirs se sont partagé cette vaste presqu'île ; et leur distribution actuelle semble être la conséquence forcée du mode de peuplement que j'ai indiqué plus haut.

Les trois types fondamentaux se retrouvent en Océanie. Deux d'entre eux y ont chacun une province particulière. Les Blancs allophyles occupent essentiellement la Polynésie ; les Noirs, la Mélanésie, d'où ils ont parfois irradié. En Malaisie surtout, les Jaunes sont venus se joindre aux deux autres types. J'aurai à montrer plus tard dans quel ordre les trois races ont abordé ces régions maritimes et à rendre compte de leur distribution actuelle.

En Amérique, des types bien divers se sont mêlés et juxtaposés. J'entrerai plus loin dans quelques détails à ce sujet. Ici je me borne à dire que les Allophyles et les Jaunes, joints aux races quaternaires locales que nous avons vu appartenir à ce dernier type, ont fait essentiellement le fond de la population et que les Noirs n'ont été que pour très peu de chose dans la constitution des races américaines.

XXIV. — Malgré les progrès de la statistique et les renseignements chaque jour plus nombreux que publient les voyageurs, il est encore bien difficile de fixer d'une manière quelque peu approchée le chiffre de la population totale du globe et de déterminer dans quelle proportion chacun des trois grands types humains y est représenté. Constatons toutefois que les nombres proposés par les autorités les plus compétentes se sont élevés de plus en plus, et ont presque doublé dans l'espace d'un demi-siècle. En 1826, Balbi portait à 737 millions d'âmes seulement le nombre des hommes de toutes races, et d'Omalius d'Halloy

avait accepté d'abord cette évaluation. Mais, dès 1856, il portait ce chiffre à 1 milliard, et dans la dernière édition de son livre (1869) il adoptait celui de 1 200 millions, en nombre rond. Depuis lors, Hübner et Péterman ont élevé à 1 392 millions et demi et à 1 397 millions cette même évaluation. Enfin, en 1883, Wagner et Behm ont estimé la population totale du globe au chiffre de 1 436 197 000 âmes.

Ces derniers nombres eux-mêmes sont probablement trop faibles. A mesure que nous connaissons mieux notre Terre et ses habitants, nous reconnaissons de plus en plus que bien des contrées, naguère regardées comme des déserts inhabitables, sont au contraire parfaitement fertiles et nourrissent des populations nombreuses. On sait quelles surprises le centre de l'Afrique nous ménageait à ce point de vue. Il est évident que le nombre des Nègres africains dépasse de beaucoup les anciennes appréciations. La Nouvelle-Guinée révélera peut-être des faits analogues. Le chiffre représentant l'ensemble des races noires grandira donc. Peut-être le contraire se produira-t-il pour les races jaunes ; car certains renseignements paraissent indiquer que l'on avait exagéré la population chinoise. En dehors des Européens et de leurs colonies, le nombre des Blancs prête aussi à bien des incertitudes.

Quoi qu'il en soit, on peut prendre provisoirement pour point de départ les nombres portés aux tableaux de d'Omalius et chercher pour quelle part les trois types humains fondamentaux figurent dans la population totale du globe. En ramenant la classification du savant belge à celle que j'ai adoptée, on arrive au résultat suivant :

Races blanches plus ou moins pures.........	507 009 000
Races jaunes plus ou moins pures...........	518 991 000
Races noires plus ou moins pures...........	136 150 000
Races mixtes océaniennes...................	27 200 000
Races mixtes américaines...................	10 100 000
Total................	1 199 450 000

Dans ce tableau, j'ai réuni aux races blanches les 18 millions de métis dont d'Omalius admet l'existence, parce que le sang blanc constitue un élément ethnique commun à tous les *sang-mêlés* que le savant belge a cités comme exemples.

Si on représente par 100 la population du globe, on trouve que chaque race y contribue à peu près dans la proportion que voici :

Blancs	42
Jaunes	44
Nègres	11
Océaniens mixtes	2
Américains	1
Total	100

Je pourrais présenter dès à présent quelques observations relatives à ces chiffres ; mais elles seront mieux placées dans les chapitres consacrés à chaque race.

Si on représente par 100 la surface totale des terres habitées et que l'on se contente d'une approximation très large, on trouve que les aires ethnologiques de ces cinq groupes de population sont représentées approximativement par les nombres suivants :

Blancs	22
Jaunes	28
Nègres	18
Océaniens mixtes	3
Américains	29
Total	100

Les cartes placées en tête des chapitres suivants permettent de voir d'un coup d'œil la place occupée sur notre Terre par ces grandes races et leurs principales subdivisions, antérieurement à l'époque des découvertes géographiques modernes et à l'expansion des races européennes (cartes III, IV et V). On comprend, d'ailleurs, que ces cartes ne peuvent être que schématiques. Le format de ce livre ne permettait pas de leur donner de plus grandes dimensions, et par suite les aires ethnologiques ont dû être indiquées d'une manière fort approximative. En particulier, j'ai été forcé d'exagérer celles dont l'étendue est le moins considérable. Ces cartes donneront pourtant, j'espère, une idée générale et suffisamment juste de ce qu'était la répartition géographique des principales races humaines, avant le moment où le génie de Colomb et la hardiesse de Gama, de Magellan et de leurs émules, ouvrit aux Blancs d'Europe les routes de la Terre entière.

Le langage, que nous avons vu prendre en ethnologie une importance parfois égale à celle des caractères physiques, partage tout autrement l'ensemble des races humaines. En combinant les chiffres de d'Omalius

avec les données linguistiques empruntées à M. Maury, on trouve à peu près les nombres suivants :

Les langues à flexion sont parlées par........	479 900 000 hommes.
Les langues agglutinatives	360 550 000
Les langues monosyllabiques................	359 000 000
Total..................	1 199 450 000 hommes.

On comprend d'ailleurs que le nombre des individus ayant en commun une même forme de langage et l'étendue des aires linguistiques ne sauraient toujours croître ou diminuer dans le même rapport. Le plus ou moins de densité des populations a souvent, à ce point de vue, une importance prépondérante. Voilà comment, grâce à la Chine, les langues monosyllabiques gardent si bien leur rang dans le tableau précédent. Mais si l'on cherche sur la carte l'espace occupé par chacune des trois formes fondamentales du langage, le résultat est tout autre. Encore ici, en représentant par 100 la surface des terres habitées, et sous les mêmes réserves, on peut évaluer de la manière suivante l'étendue primitive des aires linguistiques :

Aire des langues agglutinatives.............	78
Aire des langues à flexion..................	17
Aire des langues monosyllabiques...........	5
Total...............	100

Pour clore cette courte statistique, j'emprunte à Hübner son tableau de la répartition des races humaines selon leurs croyances religieuses :

Chrétiens 400 millions.	Catholiques.................. ...	200 millions.
	Protestants....................	110
	Grecs............	80
	Sectes diverses	10
Non chrétiens 992 1/2 millions.	Bouddhistes	500
	Brahmanistes.	150
	Mahométans	80
	Israélites.................. ...	6 1/2
	Religions diverses connues	240
	Religions inconnues......... ..	16
	Total....................	1 392 1/2 millions.

Le même auteur porte à 1 000 environ le nombre des religions ou des sectes qui se partagent l'humanité.

CHAPITRE XVI.

Races noires.

I. — On vient de voir que d'Omalius porte à 136 150 000 le nombre total des représentants plus ou moins purs, plus ou moins métissés, du type nègre; que ce chiffre représente environ les onze centièmes de la population du globe, et que l'on peut évaluer, très approximativement il est vrai, l'étendue de leur aire d'habitation aux dix-huit centièmes des terres habitées. La carte ci-jointe peut donner une idée générale de leur distribution (carte III). Mais je dois rappeler qu'elle ne pouvait être exacte au point de vue de l'espace occupé par les diverses populations.

Les Nègres sont répartis, mais d'une manière très inégale, dans quatre des cinq parties du Monde. L'Europe seule a constamment échappé à leur invasion. Ils ne sont arrivés en Amérique qu'accidentellement. On n'y en a rencontré de traces que sur quelques points isolés très restreints et fort éloignés les uns des autres. Sur le continent asiatique, ils ont disparu plus ou moins complètement de presque toutes les contrées jadis occupées par eux. L'histoire seule nous a appris qu'ils existaient autrefois dans une partie de la Chine orientale et méridionale. Dans les deux Indes, on ne les rencontre plus guère que dispersés au milieu des autres races ou formant le fond de populations à caractères mixtes. On trouvera plus loin quelques détails à ce sujet.

A l'époque des découvertes modernes, et sans doute depuis bien des siècles, les grands foyers des populations noires étaient l'Afrique et l'Océanie. J'ai insisté plus haut sur les rapports étroits qui unissent à certains égards ces deux centres anthropologiques. Mais ils diffèrent aussi sous certains rapports. Si le Nègre africain proprement dit et le Papoua, le Négrille et le Négrito présentent d'étroites ressemblances, le Boschiman et l'Australien diffèrent du tout au tout; et le Tasmanien, quoique bien plus rapproché du type normal que ces deux races aberrantes, se distingue au premier coup d'œil des autres Noirs.

Les races nègres africaines, occupant seules la plus grande partie de ce vaste continent, semblent n'avoir guère éprouvé le besoin d'en sortir. Peut-être quelques-unes de leurs tribus orientales ont-elles gagné volontairement Madagascar ; peut-être aussi l'esclavage a-t-il introduit dans cette île au moins une grande partie des types africains que l'on y trouve. Partout ailleurs de ce côté de l'Afrique, les Nègres ont été envahis sur une foule de points ; ils n'ont été envahisseurs nulle part. Sur la côte occidentale, même des îles peu éloignées de la grande terre ont été peuplées au moins en partie par des étrangers. Toutefois quelques rares canots, entraînés par le courant équatorial ou poussés par les vents alisés, ont traversé l'Atlantique et porté le type nègre sur les côtes orientales des Amériques Centrale et Méridionale. Je reviendrai plus loin sur ces faits.

En Océanie, les Australiens, les Tasmaniens ont agi comme les Nègres africains. On ne voit pas qu'ils aient cherché d'autres terres que celles où on les a rencontrés. Mais il est évident que les Négritos ont eu leur moment d'expansion, et nous verrons que les Papouas, dont certaines tribus, encore à peine connues, ont porté assez loin les industries et les habitudes maritimes, sont allés faire des conquêtes jusqu'en Micronésie, ont abordé volontairement ou involontairement quelques-unes des îles les plus lointaines de la Polynésie et sont arrivés jusque sur les côtes occidentales de l'Amérique du Nord.

II. — La classification des races nègres présente à la fois des facilités et des difficultés particulières. Les types secondaires sont ici bien tranchés. Mais d'une part, deux des grands groupes qu'il est bien difficile de ne pas accepter, sembleraient devoir être réunis en un seul, par suite de la ressemblance de leurs caractères les plus essentiels ; et d'autre part, deux autres groupes de populations manquent des traits les plus caractéristiques des Nègres.

Des quelques détails donnés dans le chapitre précédent il résulte qu'en plaçant dans des *branches* distinctes les Papouas et les Négritos d'une part, les Noirs africains et les Négrilles d'autre part, on brise des rapports ethniques en réalité bien étroits. A vrai dire, cette répartition est bien plus géographique qu'anthropologique. Mais il était difficile d'agir autrement. Les autres races qui se rattachent plus ou moins aux précédentes ne se prêtent pas aux rapprochements taxonomiques que demanderaient celles-ci. Les rapports sont ici trop enchevêtrés, trop

complexes. Pour les exprimer approximativement, il faudrait recourir à une de ces *classifications parallèliques* (Isidore Geoffroy Saint-Hilaire) qui tournent la difficulté et que l'on pourrait présenter sous la forme suivante :

Type nègre.

MÉLANÉSIE.	AFRIQUE.
Negritos........................	Négrilles.
Papouas	Nègres africains proprement dits.
Tasmaniens......................	Boschimans.
Australiens	Hottentots.

Dans ce tableau, les Papouas et les Nègres africains, les Négritos et les Négrilles sont des *termes correspondants* à la fois géographiques et anthropologiques. Les Australiens et les Boschimans, les Tasmaniens et les Hottentots ne sont que des termes correspondants géographiques.

Cette manière de présenter les faits a certainement certains avantages. Toutefois il m'a semblé inutile de faire une exception pour les races nègres et j'ai conservé la forme ordinaire à leur tableau de classification.

Je fais figurer sur ce tableau, mais à titre de *types aberrants*, les races australiennes et saabs. En agissant ainsi, je reste fidèle à mes antécédents de naturaliste. Ni les unes ni les autres ne réunissent les deux caractères essentiels des races vraiment nègres, savoir : la chevelure laineuse et la couleur noire. Le premier trait manque chez les Australiens, dont les cheveux sont droits ou simplement bouclés ; le second n'existe pas chez les Saabs, dont la couleur est jaune. Mais, par tous leurs autres caractères les Australiens aussi bien que les Saabs se rattachent intimement au tronc nègre et il est impossible de les rapprocher soit des Jaunes, soit des Blancs. Il était d'ailleurs difficile d'isoler et de mettre hors cadre les Boschimans et les Hottentots, à raison du rôle ethnogénique considérable qu'ils ont joué dans l'Afrique australe et que j'aurai à signaler plus loin. La mise à part des Australiens n'aurait pas présenté les mêmes inconvénients. Toutefois, il m'a paru préférable de les placer à la suite des Mélanésiens dont ils peuvent être regardés *aujourd'hui* comme une dépendance, à titre de *race mixte*. Je reviendrai d'ailleurs sur cette question.

III. — Le titre même de ce tableau indique que j'ai dû faire ici l'application des observations générales présentées dans le chapitre XIV. Toutes les races qui y figurent sont loin d'être réellement pures et il en est qui présentent à un haut degré les caractères du métissage. Je citerai surtout les Cafres en Afrique et les Dravidiens en Asie. Les premiers sont tous, ou presque tous, issus du mélange d'un sang nègre plus ou moins prédominant et de sang hottentot ou blanc ; les seconds, qui montrent encore çà et là des représentants purs ou presque purs du type négrito, passent par gradations insensibles, d'un côté, au type jaune, de l'autre, au type blanc.

En outre, de très nombreuses races métisses se rattachent à celles qui rentrent à divers degrés dans le cadre des races pures. J'en indiquerai plus loin quelques-unes. C'est sous le bénéfice de toutes ces réserves que j'ai cru pouvoir dresser le tableau ci-joint.

CARTE SCHÉMATIQUE
indiquant la distribution géographique
DES RACES NOIRES
par
A. de QUATREFAGES.

- Races blanches et jaunes
- Nègres africains et mélanésiens
- Négritos et négrilles
- Tasmaniens
- Hottentots et Boschimans
- Australiens

JAUNES

RACES MIXTES

BLANCS ET JAUNES

BLANCS

BLANCS

BLANCS

RACES MIXTES

RACES MIXTES

RACES MIXTES

RACES MIXTES

E. Morieu Sc.



Races nègres ou pouvant être regardées comme telles.

TRONC.	BRANCHES.	RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPES.	EXEMPLES.
NÈGRE OU ÉTHIOPIQUE.	INDO-MÉLANÉSIENNE...	*Négrito* ...	Négrito.......	Aëta........	Aëtas.
				Mincopie....	Mincopies.
			Dravidienne ...	Central	Gounds.
				Himalayen .	Doms.
				Ceylandais ..	Veddahs.
				Trans-gangétique.......	Sakays.
				Persique.....	Susiens noirs.
			Négrito-Papoue.............		Karons.
		Tasmanien.............................			Tasmaniens.
		Papoua....	Papoue	Néo-Guinéen.	Alfourous.
				Néo-Hébridais	Fatis.
			Malgache.............		Sacalaves.
	AUSTRALIENNE (type aberrant).		Australiens proprement dits.	Des côtes....	Bijnélumbos.
				De l'intérieur.	Yaambas.
			Australiens néanderthaloïdes.		Adélaïdiens.
	AFRICAINE......	*Négrille*.................		Gabonien....	Akoas.
				Ouelléen....	Akkas.
		Nubien....	Nubienne......	Kanori......	Bournouéens.
				Nouba......	Nubas.
		Nigritique.	Gabonaise.....	Pongoué....	Bakalets.
			Congéenne........... ...		Congos.
			Guinéenne.....	Malinké.....	Mandingues.
				Timaney....	Sousous.
				Foy.........	Widahs.
				Yébou.... .	Yébous.
				Balante.....	Balantes.
				Ouolof......	Féloupes.
				Achanti.....	Fantis.
			Soudanienne...	Tchadien....	Sanghis.
				Nilotique....	Chellouks.
				Tibbou......	Fébabos.
			Mozambique...	Tarnétan....	Tarnétans.
				Banyaï......	Banyais.
				Nyambane ..	Nyambanes.
				Makoua.....	Makouas.
		Cafre.....	Bantou........	Mantati.....	Mantatis.
				Matébélé....	Zoulous.
			Béchuana	Makololo....	Bassoutos.
				Bakalahari..	Barolongs.
	AUSTRO-AFRICAINE (type aberrant).	*Saab*......	Quaqua.......	Hottentot....	Bakurutsés.
				Namaquoi...	Koranas.
			Houzouana.................		Boschimans.

IV. — Des trois rameaux de la branche indo-mélanésienne, le plus intéressant à étudier est à coup sûr le rameau négrito, dont les Mincopies (fig. 204, 239, 240, 241 et 250) et les Aétas (fig. 251 et 252) sont les plus purs représentants. C'est à lui qu'appartiennent les *Pygmées asiatiques* de Pline et de Ctésias ; ce sont ses métis qui, sous le nom d'*Ethiopiens orientaux*, figuraient dans l'armée de Xerxès ; l'allié de



Fig. 250. — Homme et femme Mincopies. (D'après une phototypie de M. Man.)

Rama, Anouman, et son peuple de quadrumanes étaient bien probablement les ancêtres de ces Bandra-Lokhs (*hommes singes*) dont nous devons un portrait à M. Rousselet. Un intérêt historique s'attache donc à cette race ; mais elle a bien d'autres titres à l'attention des anthropologistes.

Le rameau négrito, à la fois insulaire et continental, s'est trouvé partout, sauf peut-être dans les îles Andaman, en contact avec des races nombreuses et très diverses. Par suite, il a donné naissance à des populations croisées sur une foule de points. Aux Philippines, à Luçon,

à Mindanao, etc., on trouve des métis d'Aétas, de Tagals et d'Espagnols (fig. 44). A Formose, les Négritos ont modifié la forme du crâne des populations avec lesquelles ils se sont fusionnés. Au Japon même, encore aujourd'hui, l'élément négrito accuse son ancienne intervention par des caractères à la fois extérieurs et ostéologiques.

Sur le continent, ce même élément a joué un rôle dont l'importance ethnologique a été longtemps méconnue, mais qui devient de plus en plus évidente à mesure que l'on connaît mieux les populations.

Et d'abord on a retrouvé de vrais Négritos au milieu des tribus Sémangs chez les Jakuns, les Sakays, etc., dans la presqu'île de Malacca; chez les Moïs de l'Annam, chez les Bandra-Lokhs ou Djangals de l'Amarkantak, une des régions les moins connues de l'Inde anglaise. Dans toutes ces populations, le mélange des races s'accuse par divers caractères et surtout par la diversité de la chevelure, qui passe des cheveux plats aux cheveux franche-



Fig. 251. — Aéta homme. (D'après une photographie de M. Montano. C. M.)



Fig. 252. — Jeune fille Aéta. (D'après une photographie de M. Montano. C. M.)

ment laineux, selon les individus (fig. 248). Parfois on trouve encore quelques tribus qui ont conservé plus ou moins intacts tous les caractères de leur race. Les Coorumbas du Malwar et du Coorg paraissent former un noyau plus considérable encore et avoir conservé dans les jungles de Wynaad, une indépendance à peu près complète et tous leurs caractères ethnologiques. Mais, dans la plupart des cas, on ne rencontre cette pureté du sang négrito que chez des individus isolés; et, à côté de ces *témoins* d'un passé bien lointain, on constate les résultats du métissage à tous les degrés.

Dans la presqu'île gangétique et dans l'Inde entière, jusqu'au pied de l'Himalaya, ce métissage s'est accompli sur une immense échelle. Toutes les populations dites *Dravidiennes* et bien d'autres connues sous des noms divers accusent, par leurs caractères physiques, la présence d'un élément ethnologique noir. Les documents de toute sorte, photographies, têtes osseuses, etc., que nous possédons aujourd'hui, attestent que cet élément est presque constamment négrito. — Au delà de l'Indus même, dans le Mackelwand, sur la rive droite du fleuve, on trouve une population toute semblable aux Jauts d'Elphinstone, et par conséquent dravidienne. — Dans le Béloutchistan, les Brahouis, si différents des vrais Béloutchis, se rattachent à cet ensemble de population par le langage aussi bien que par les caractères physiques. Leur langue est dravidienne, et M. Rousselet nous dit qu'ils ont la peau noire, la taille petite, le front bas, les yeux petits, les traits aplatis, le nez à demi écrasé. La photographie d'un individu qui a figuré à l'exposition anthropologique de Moscou, atteste que ce type négroïde se retrouve jusque parmi les Béloutchis. — On peut suivre les traces du sang négrito, ou tout au moins du sang nègre, jusque sur les bords du lac Zerrah dans le Séistan. — Enfin, je crois avoir démontré plus haut que ce même élément ethnologique a atteint le nord du golfe Persique, dans l'ancienne Susiane, et que les soldats de la garde noire, dont M. Dieulafoy a fait la découverte, doivent être rattachés à la même souche.

Le rôle joué dans ces mélanges par les trois types fondamentaux est fort inégal et varie selon la contrée que l'on examine. Mais en somme, partout où existent des Dravidiens et des populations méritant cette appellation, les Noirs forment le fond de la race métisse. Le plus souvent, ce sont les Jaunes représentés par les races thibétaines qui se sont unis à eux. Les Blancs ne viennent qu'en troisième ligne ; et peut-

être est-ce ici le cas de rappeler un passage de Ctésias qui me semble avoir été trop oublié. Après avoir signalé le teint foncé des Indiens, ce vieux voyageur, qui écrivait plus de trois siècles avant notre ère, ajoute : « Ce n'est pas l'ardeur du soleil qui rend noirs les Indiens. Ils le sont naturellement. Il y a parmi eux des hommes et des femmes très blancs, quoique en petit nombre. » Ctésias ajoute qu'il a vu deux femmes et cinq hommes blancs.

Tout porte à penser que l'aire négrito, quelque étendue qu'elle ait été, quelque morcelée qu'elle soit aujourd'hui, a été jadis continue autant que le permettait la configuration de la terre et des mers. Une grande lacune semble exister entre les Négritos pélasgiques des Philippines et du Japon et leurs frères de l'Inde et du golfe du Bengale. Aujourd'hui, les populations chinoises séparent ces deux groupes; mais un savant anglais, M. de Lacouperie, a montré récemment que ces petits Nègres ont habité jadis la Chine orientale et méridionale. D'autre part, on admet assez généralement qu'il n'existe aucune trace de Noirs de la presqu'île de Malacca à Florès. Pourtant, les Aïthalo-Pygmées vus à Sumatra par Rienzi, d'après la description qu'en a donnée ce voyageur, ne peuvent être que des métis plus ou moins semblables à certains Sakays. Rien de semblable n'a été observé à Java ; mais on a découvert dans cette île à diverses reprises, des haches et autres instruments en pierre semblables à ceux qu'ont fourni les kjœkkenmœddings des Andamans. Il est bien probable que ces restes d'industrie ont appartenu à la race qui peuple encore aujourd'hui ce dernier archipel. Les instincts meurtriers des races malaises, leur supériorité dont elles font sous nos yeux un si cruel abus, expliquent bien facilement comment les Négritos ont disparu des contrées qu'elles ont envahies, lorsque la disposition du sol ne leur avait pas ménagé de refuge.

Les Négritos ont-ils aussi laissé des traces au sud de l'Inde? Ont-ils passé le détroit qui sépare Ceylan du continent? Les Veddahs sont-ils les frères des Dravidiens? On a répondu tour à tour par l'affirmative et la négative à cette question. Une série de photographies récemment envoyées par M. de La Croix, la résout définitivement. Elles nous montrent chez les Veddahs la répétition de ce que nous avons vu exister chez les Sakays de Malacca (fig. 253). Certains individus ont les cheveux longs et largement bouclés (fig. 253 et 254), ou même entièrement lisses (fig. 253). Mais chez d'autres la chevelure devient de plus

en plus crépue et il en est qui, sous ce rapport, pourraient le disputer aux *Papouas à tête de vadrouille* (fig. 253). Une très forte proportion

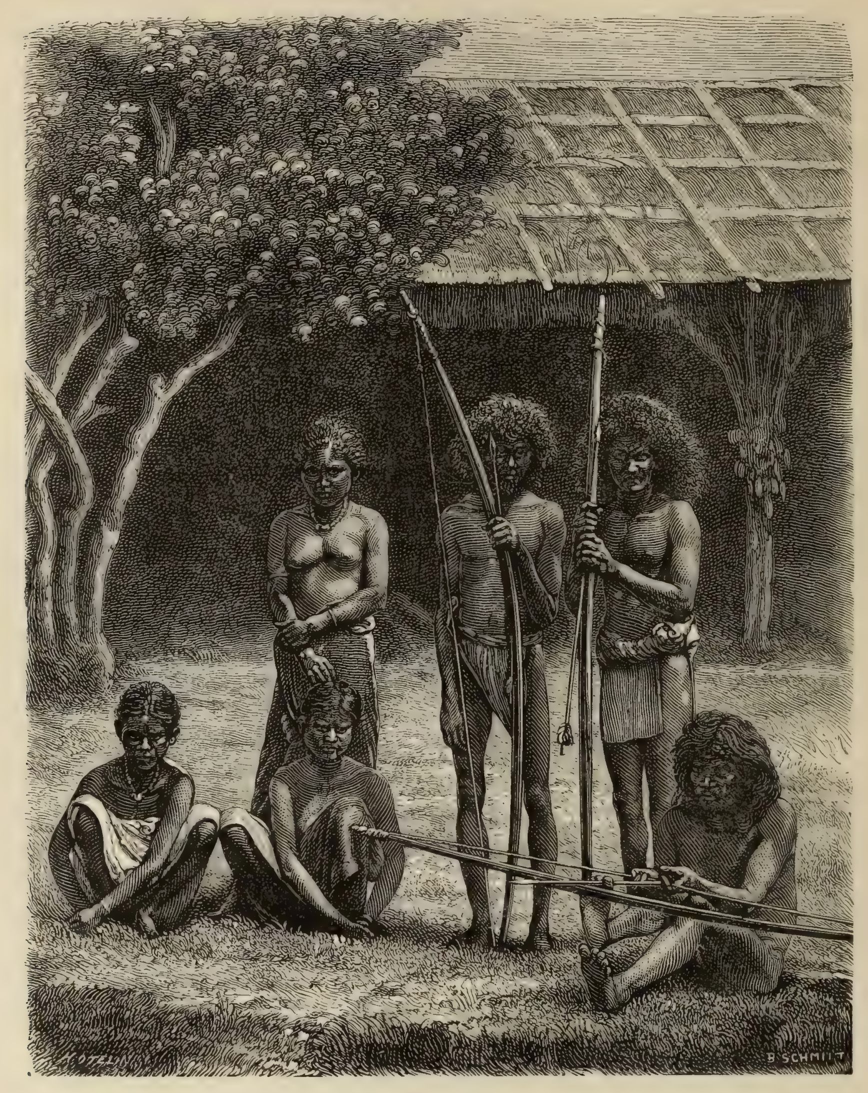


Fig. 253.— Groupe de Veddahs. (D'après une photographie rapportée par M. de La Croix. C. M.)

de sang nègre peut seule rendre compte de ce fait. Il me paraît évident que Ceylan possède comme l'Inde ses tribus de Négritos plus ou moins métissés.

On ne saurait déterminer avec certitude l'élément ethnique qui s'est associé aux Négritos pour donner naissance aux tribus veddahs. Mais à

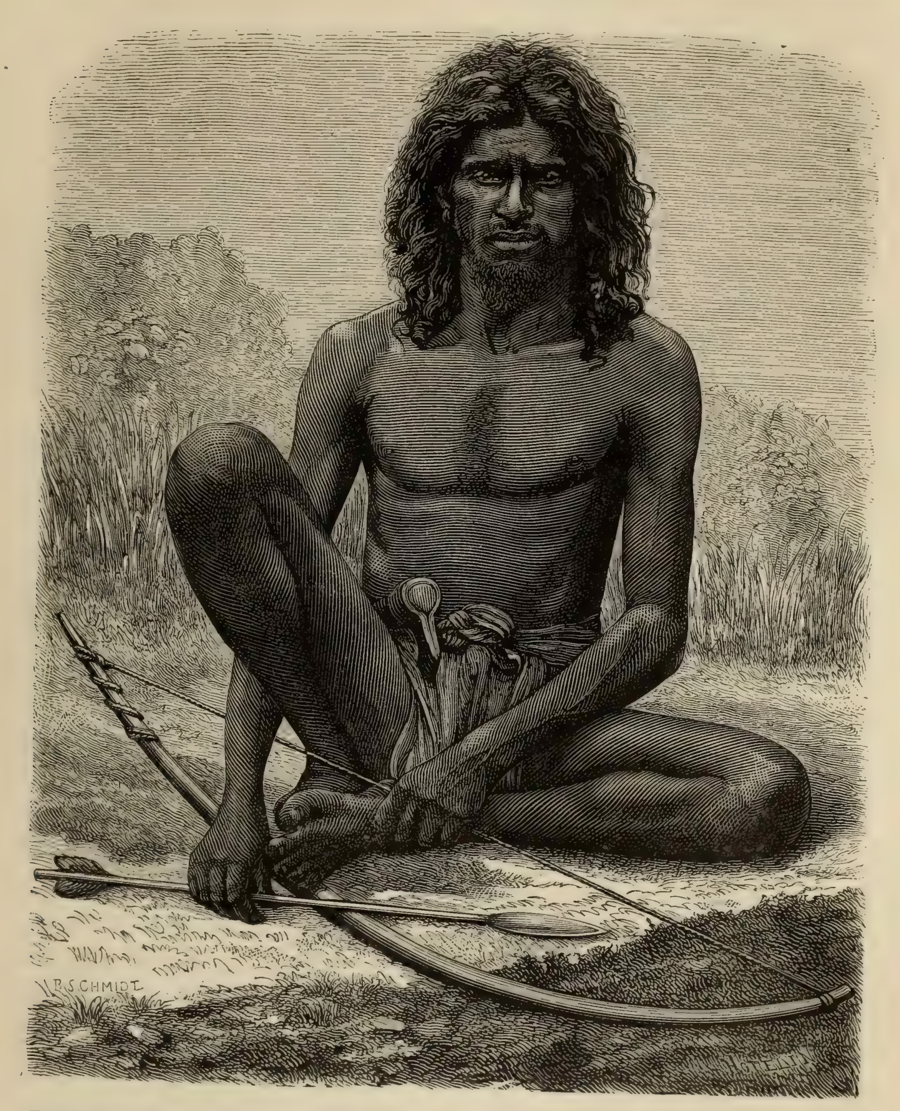


Fig. 254. — Veddah. (D'après une photographie rapportée par M. de La Croix. C. M.)

en juger par l'individu dont je reproduis ici l'image (fig. 254), cet élément appartenait à un type élevé. Il se rattachait à coup sûr au tronc blanc et bien probablement à la branche aryane.

La race négrito est certainement une des plus anciennes de l'extrême orient. Partout où nous la rencontrons, elle nous apparaît comme ayant précédé celles avec qui elle s'est mêlée ou qui lui sont juxtaposées, sauf peut-être la race australienne, comme je l'ai déjà dit. Ce fait ressort de la distribution géographique de ses tribus. Sur le continent comme dans les îles, celles qui sont restées pures ou qui n'ont subi que peu de mélange, sont presque toujours cantonnées dans les régions les plus sauvages, les moins faites pour servir d'habitat à des êtres humains. Dans la plupart des îles, un cercle de tribus hostiles, tantôt simple, tantôt double, enserre ces malheureux petits Nègres (fig. 146). Il est évident que les Négritos, plus faibles, souvent moins bien armés et toujours morcelés en petites tribus, n'ont pas pu se glisser et multiplier sur une terre déjà occupée par des races plus fortes et plus compactes. Celles-ci sont donc venues après eux dans les contrées où nous les trouvons juxtaposées ; et ce sont leurs invasions qui ont amené l'état de choses actuel.

Des faits et des considérations analogues conduisent à regarder les Négritos comme antérieurs aux Papouas. A la Nouvelle-Guinée, les deux races noires sont juxtaposées ou mêlées. Mais là aussi, nous trouvons les premiers cantonnés surtout dans les districts montagneux et comme cernés par les seconds. Telle est du moins la distribution des deux races dans la région nord-ouest. Dans l'est, les Négritos paraissent aussi former seulement des tribus isolées. Tout indique donc qu'en pleine Mélanésie, les choses se sont passées comme dans les archipels malais, comme sur le continent ; et que partout dans ces contrées, les Négritos, premiers occupants du sol, ont été refoulés ou dispersés par des conquérants étrangers.

Cette race a eu évidemment ses jours de grandeur relative et sa période d'expansion. L'étendue du territoire où nous rencontrons ses restes l'atteste. La légende de Rama permet d'admettre que les Aryans, à leur arrivée dans le sud de l'Inde, n'ont pas dédaigné de contracter avec ces petits Nègres des alliances politiques ; et celle des amours de Bhimassena avec une Rakchassa suffit pour indiquer que, dès les temps héroïques, le métissage atteignait juxqu'aux chefs Blancs. A une époque bien plus récente, les traditions recueillies aux Philippines par les historiens espagnols nous montrent les Malais à leur arrivée dans cet archipel, comme obligés de compter avec les Aëtas. Mais la dé-

chéance de cette race a commencé depuis bien des siècles, et se poursuit encore de nos jours. Le rôle ethnologique qu'elle a joué n'en est pas moins remarquable ; car, sans parler des petits groupes plus ou moins purs qui existent encore, elle forme le fond commun de populations entières ; et elle a laissé ses traces au milieu des races victorieuses, depuis la Nouvelle-Guinée jusqu'au golfe Persique et des archipels malais au Japon.

V. — Les Négritos du continent, répandus sur un territoire très vaste et que se sont disputé des conquérants venus de presque tous les points de l'horizon, se sont trouvés en contact avec des races fort diverses. Par conséquent, les populations métisses résultant du croisement ne sauraient être identiques. — A Malacca, c'est l'élément malais qui semble avoir surtout modifié le type négrito ; mais là même, un élément blanc, très probablement allophyle, est venu compliquer le croisement. — Dans l'Inde, la plupart des tribus dravidiennes paraissent devoir leurs caractères à un mélange de Noirs et de Jaunes. Dans les vallées du haut Brahmapoutre, et sur bien d'autres points, l'influence des races thibétaines s'accuse fortement. — En revanche, ailleurs, le type général a été altéré par le croisement avec les Aryans brahmaniques et d'autres races blanches. Les Khôles, qui sont échelonnés de l'est à l'ouest depuis l'extrémité orientale des monts Vindhyas jusqu'au Guzarate et au delà de l'Indus, présentent dans les gorges de la Nerbuda les traits des Dravidiens inférieurs ; le sang négrito prédomine évidemment dans quelques-unes de leurs tribus. Dans le Rajpoutana, nous dit M. Rousselet, ils passent par nuances insensibles au Rajpoute pur, c'est-à-dire qu'ils prennent tous les caractères du type aryan. — Dans la Susiane, Perses, Touraniens et Négritos se sont mêlés à tous les degrés, et il s'est formé un type moyen d'où émergent pour ainsi dire quelques individus accusant par quelque trait distinctif le sang qui prédomine chez lui.

C'est cet ensemble de races métisses, ayant toutes pour élément ethnique commun le sang négrito, peut-être aussi quelques traces de sang australien, que je propose de désigner par le nom de *Dravidiens*. Cette expression n'est pas nouvelle ; mais elle a été généralement employée jusqu'ici en se plaçant exclusivement au point de vue linguistique. Or, il est facile de comprendre combien cet ordre de considérations présente d'incertitudes dans le cas dont il s'agit et comment il doit

inévitablement conduire à des erreurs. Dans une région mille fois envahie depuis les temps les plus reculés, bien des populations n'ont pu qu'être modifiées profondément au point de vue ethnologique, tout en conservant leur langage, tandis que d'autres oubliaient la langue de leurs pères dont elles gardaient pourtant les caractères physiques les plus essentiels. A elle seule, l'Inde, avec ses dépendances, présente sur divers points ce double phénomène.

Par exemple, quoique parlant la même langue ou des langues très voisines, il est évident, d'après les observations de M. Rousselet, que les Khôles orientaux et occidentaux ne peuvent être confondus, si l'on tient compte des caractères physiques, qui traduisent ici des différences ethnologiques très grandes et très réelles. — En revanche, en se laissant guider par la linguistique, on a séparé des Dravidiens et regardé comme hindoues bien des populations chez lesquelles la présence de l'élément noir s'accuse de la manière la plus évidente. Tels sont les Bengalis, dont J. Campbell dit ne savoir trop que faire. L'étude de la tête osseuse suffit pour lever tous les doutes. Eux aussi sont, au moins en partie, des *Dravidiens*, dans le sens que je donne à ce mot, bien qu'ils parlent une langue aryane. Il en est de même des Jauts universellement acceptés comme étant les plus anciens habitants du Penjab. Ils ont été regardés comme Hindous par les linguistes, parce que leur langage se rattache à la souche sanscrite. Mais ces *aborigènes*, que l'on avoue être *petits*, *noirs et laids*, ne sauraient être des Aryans. Malgré les différences linguistiques, on ne peut voir en eux que les frères des Dravidiens, dont ils reproduisent les traits caractéristiques.

Les différences d'habitat géographique, l'éloignement, l'isolement des groupes, ne doivent pas faire méconnaître la parenté fondamentale existant entre les diverses populations négritos. L'étude des caractères physiques aurait suffi pour motiver cette conclusion. La linguistique à son tour vient la corroborer. M. de Lacouperie m'a écrit récemment qu'il a constaté des affinités remarquables entre la langue des Samangs et celle des Mandas ou Kolariens de l'Inde. Des études poursuivies dans cette direction conduiraient bien probablement à des résultats fort intéressants.

Si, parmi ces populations métisses, il est un grand nombre de tribus chez lesquelles la fusion des types n'est pas encore entière, il en est aussi d'autres où cette fusion est accomplie et a donné naissance à des

types mixtes plus ou moins intermédiaires entre les souches parentes et méritant dès à présent le nom de *races*. Il serait certainement à désirer que l'on pût les faire rentrer dans la classification. Elles formeraient probablement un certain nombre de *groupes de transition*, qui relieraient les unes aux autres les races plus pures. Mais leur étude est encore trop peu avancée pour que l'on puisse tenter une répartition sérieuse.

Les observations précédentes devraient, semble-t-il, conduire à partager les Dravidiens en plusieurs petites familles, qui seraient caractérisées par la prédominance de l'un des trois types fondamentaux. C'est en effet ainsi que l'on devra procéder plus tard, lorsque l'on possédera les documents nécessaires. Mais, dans l'état actuel de notre savoir, j'ai cru plus sage de réunir ces populations en une seule famille divisée seulement en cinq groupes, dont l'habitat géographique correspond sans doute à des différences de caractères, tenant aux divers éléments associés au type négrito. C'est du moins ce que permettent de conjecturer quelques photographies.

Quelque abrégées que soient les réflexions qui précèdent, elles suffiront, je pense, pour faire comprendre pourquoi les descriptions données par les voyageurs s'accordent souvent si peu et comment on a pu constater que chez les populations confondues sous le nom de *Dravidiens* la tête allait de la sous-brachycéphalie à la dolichocéphalie. La variété des éléments ethniques qui ont altéré et modifié le type négrito, le hasard des rencontres expliquent aisément tous ces faits.

VI. — Par cela même que je réunissais les Dravidiens aux races nègres considérées comme pures, je ne pouvais les séparer de celle qui a fourni le fond de toutes leurs tribus. Les Négrito-Papous n'en forment pas moins le véritable chaînon intermédiaire entre les Négritos et les Papouas. On serait même tenté de les regarder comme des métis produits par le croisement des deux races. Certains crânes de Négrito-Papous rappellent par plusieurs particularités ceux des Aëtas. Mais, à en juger par le peu que nous en savons, ce type intermédiaire se serait assez bien stabilisé pour mériter d'être isolé. Les tribus de Karons, qui habitent les montagnes de l'Arfak dans le nord-ouest de la Nouvelle-Guinée, paraissent bien former une population homogène, tout en se mêlant à divers degrés avec leurs voisins papouas.

VII. — Le rameau papoua sera probablement partagé plus tard en

deux familles. Du moins la différence des caractères extérieurs permet de le prévoir. Dès à présent, on y distingue deux types faciaux bien différents. Celui que Wallace a regardé à tort comme général et que caractérise un nez à la fois large, saillant et recourbé (fig. 242 et 243), paraît dominer à Outanata. Dans l'autre, le nez, toujours large à sa base, est plutôt écrasé. Celui-ci est probablement le plus répandu, car on le trouve aussi bien à la Nouvelle-Guinée que dans l'archipel Néo-Calédonien (fig. 255 et 256). Malgré ces différences extérieures, que tradui-



Fig. 255. — Papoua de la Nouvelle-Calédonie, profil. (D'après une photographie. C. M.)

sent quelques caractères ostéologiques de la face, la tête osseuse des Papouas varie assez peu.

Les Papouas sont une race essentiellement pélasgique. De tous les portraits de Noirs continentaux que nous possédons, celui du Djangal de M. Rousselet est le seul qui, par le développement du nez et des arcades sourcilières, semble se rapprocher quelque peu de ce type. Mais nous savons encore trop peu de choses sur ces misérables tribus pour pouvoir tirer quelque conclusion de ce fait isolé.

On vient de voir que l'aire des Négritos est partout discontinue et

comme brisée. Il en est tout autrement de celle des Papouas. Ceux-ci paraissent s'être développés dans l'est de la Nouvelle-Guinée et dans les archipels adjacents. De là, ils ont irradié et envahi tantôt des îles probablement désertes jusque-là, tantôt des terres où les avaient précédés les Négritos qu'ils ont refoulés dans les districts montagneux. Tout en gagnant du terrain, cette race a conservé une aire aussi continue que le permet un habitat insulaire. Mais, en outre, elle a envoyé au loin d'assez nombreuses colonies.

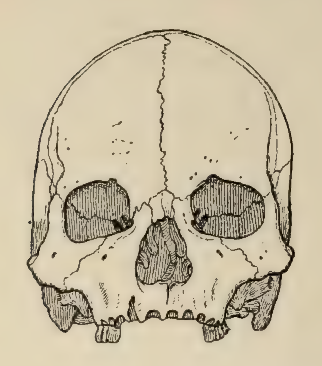


Fig. 256. — Papoua de la Nouvelle-Calédonie, face. (D'après une photographie. C. M.)

Le temps n'est pas bien éloigné où l'on n'aurait pu parler de *migrations mélanésiennes* sans faire naître un sourire d'incrédulité. Nous sommes mieux renseignés aujourd'hui. Earl, Kolf, etc., ont fait connaître les habitudes maritimes des Néo-Guinéens. Nous savons, en particulier, qu'à elle seule la tribu d'Onin arme de véritables flottes composées d'une centaine de praos, montés par des pirates noirs, qui portent la terreur jusqu'à l'archipel des Moluques. Ces faits justifient ce que j'ai dit plus haut du passé de la race, et permettent de comprendre comment les Papouas ont pu atteindre les extrémités de

leur monde maritime et aborder l'Amérique elle-même (carte n° II, p. 145).

A en juger par quelques passages du premier voyage de Cook, il



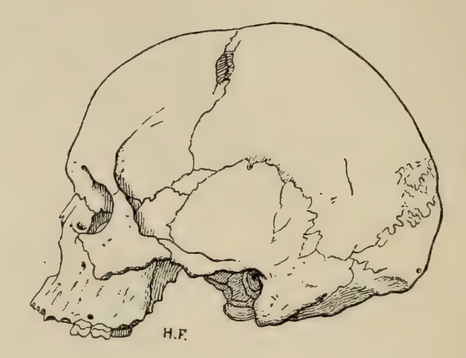


Fig. 257 et 258. — Crâne de Papoua néo-zélandais, face et profil. (C. M.)

semblerait qu'à l'époque où ce grand navigateur aborda à Taïti, quelques insulaires présentaient des traces de sang noir. Pourtant, M. Hamy n'a rencontré dans les nombreuses têtes osseuses venant de cette île ou des Iles Basses que possède le Muséum, aucun crâne accusant une origine mélanésienne. Mais il a trouvé, dans les collections envoyées par M. Pinart, une tête prise dans un ancien tombeau de l'île de Pâques et qui présente tous les caractères de la tête papoua. Il a constaté les mêmes faits sur une tête provenant des îles Hawaï.

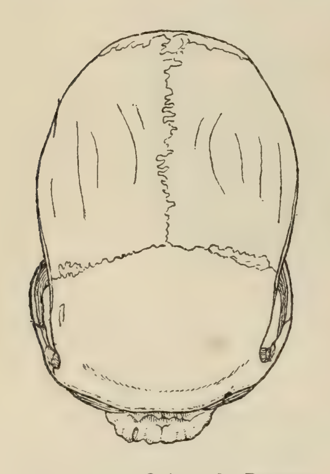


Fig. 259. — Crâne de Papoua néo-zélandais, *norma verticalis*. (C. M.)

Sur les deux points que je viens d'indiquer, les Papouas n'apparaissent que d'une manière erratique. Il en est autrement à la Nouvelle-Zélande. Ici, ils ont fourni un élément assez considérable à une partie de la population. Des têtes osseuses, d'origine incontestablement néo-zélandaise, ont montré tous les traits de la grande race mélanésienne.

L'une d'elles, dont j'ai reproduit les figures empruntées à Huxley, est même la mieux caractérisée que l'on connaisse (fig. 178, 179

et 180). Celle qu'a décrite M. Hamy et que je figure ici, ne lui cède que de bien peu (fig. 257, 258 et 259).

Ces études craniologiques, celles de Dieffenbach, etc., confirment et expliquent les détails donnés par divers voyageurs, entre autres par Crozet. Ce compagnon du malheureux commandant Marion dit avoir vu à la Nouvelle-Zélande des hommes d'un blanc tirant sur le jaune et à cheveux lisses, et des hommes noirs à cheveux crépus. Certes, à la date de ce voyage (1771), il ne pouvait être question de Nègres afri-



Fig. 260. — Maori papoua. (D'après Ham. Smith.)

cains importés dans ces îles, pour expliquer la présence d'un élément noir parmi les insulaires.

De nos jours, l'influence du sang mélanésien s'accuse encore dans certaines tribus. L'une d'elles, celle des Ngati-Ka-Hunu, doit à son teint le surnom de *Tokerekahu* (Patates noires). Taylor, à qui nous devons ce détail, raconte que, voyageant avec un Nègre dans l'intérieur de l'île, il rencontra un de ces indigènes couleur de chocolat foncé. Dès que celui-ci aperçut le Nègre, il l'embrassa, en s'écriant qu'enfin il avait trouvé son frère. Nous devons à Hamilton Smith le portrait d'un de ces Maoris à teint noir et à chevelure laineuse, qui était venu à Londres pour s'initier à la civilisation européenne, et il

suffit de jeter un coup d'œil sur cette figure pour comprendre l'exclamation rapportée par Taylor (fig. 260).

Cet ensemble de faits permet de reconnaître à quelle race appartenaient les *Moero* ou *Mohoao* (Hommes sauvages des bois) dont parlent les légendes maories et qu'elles dépeignent comme étant noirs et nus. C'était autant de Papouas, que les émigrants polynésiens venus d'Hawaïki trouvèrent en arrivant à la Nouvelle-Zélande. Sans doute, la rencontre des deux races ne pouvait être toujours pacifique, et nous savons que Manaïa et Turi anéantirent quelques tribus des premiers occupants. Mais il est évident qu'il n'en fut pas partout de même ; et que, là où les Mélanésiens se trouvèrent en force suffisante, ils se firent accepter comme frères par la race supérieure. Ils prirent même place dans la fière aristocratie des nouveaux venus. C'est ce qu'atteste le tatouage du Maori noir d'Hamilton Smith (fig. 260), que l'on sait d'ailleurs avoir été un chef de rang inférieur. C'est ce que montre mieux encore une tête momifiée que possède le Muséum, et que j'ai fait représenter dans mes *Hommes fossiles* et *Hommes sauvages*. Par sa forme générale, par ses traits, par sa chevelure franchement laineuse, cette tête rappelle entièrement les Papouas à grand nez de Wallace ; et le tatouage compliqué, qui couvre entièrement le front ainsi qu'une partie des joues, nous apprend qu'elle n'a pu appartenir qu'à un chef très haut placé dans la hiérarchie.

Ainsi, à la Nouvelle-Zélande, les Papouas ont précédé les Maoris que nous savons avoir colonisé ces îles vers les premières années du quinzième siècle. L'arrivée des Mélanésiens remonte donc en tout cas à une date antérieure. Mais nous savons, par les légendes qu'ont recueillies sir George Grey et ses imitateurs, que les émigrants polynésiens trouvèrent la plus grande partie du pays déserte. Les Noirs n'avaient donc pas eu le temps de peupler en entier la terre où ils avaient abordé ; et, par conséquent, il est bien probable qu'ils ne l'occupaient que depuis un temps peu considérable.

Les Papouas ont laissé des traces assez nombreuses sur plusieurs points de la Malaisie, à Timor, à Céram, à Bouro, à Gilolo, etc. Il en est de même pour la Micronésie. Les hommes noirs et à cheveux très frisés sinon laineux d'Hogoleu, de Pouynipet, etc., sont certainement des Papouas plus ou moins métissés. Malheureusement nous manquons des renseignements nécessaires pour juger de l'époque où ont eu lieu

ces immigrations, aussi bien que des conditions dans lesquelles elles se sont accomplies.

Je ne vois guère que Pouynipet qui permette de former à cet égard quelques conjectures, en rapprochant la tradition recueillie par M. Garnaud, et publiée par l'amiral Jurien de la Gravière, de certains détails donnés par M. Kubary sur les ruines de Nanmatal. Au dire des insulaires, Pouynipet aurait été gouverné d'abord par une race de géants qui a bâti les étranges édifices de Nanmatal, et entre autres celui qui est appelé le Nan-Tauacs. A la suite de longues et sanglantes guerres, cette race fut entièrement anéantie. A ce moment, cinquante hommes, portés par une pirogue, débarquèrent sur la plage de Métalémim. Ils virent avec effroi les travaux gigantesques de leurs prédécesseurs et bâtirent des huttes à côté des palais-forteresses, qu'ils laissèrent tomber en ruine. A en juger par les caractères physiques des insulaires actuels et par les crânes qu'ont étudiés MM. Kubary et Hamy, ces nouveaux venus étaient bien des Papouas.

Ces ruines sont aujourd'hui envahies par une végétation vigoureuse. Les arbres à pain, les cocotiers, les banians, etc., ne peuvent qu'ébranler aisément ces murailles composées seulement de prismes de basalte superposés. Pourtant elles paraissent être encore assez bien conservées. Un banian a poussé sur le caveau funéraire placé au centre du Nan-Tauacs. Le tronc n'a que 1 mètre de circonférence, mais il a déjà de nombreux rejetons. Cependant ni la voûte, ni les murs, n'ont été renversés. Certainement, si la végétation était à l'œuvre même depuis un petit nombre de siècles, elle aurait bien autrement dégradé ces constructions. De leur état de conservation, il est, je crois, permis de conclure que l'arrivée des Papouas à Pouynipet, bien loin de remonter à une antiquité fabuleuse, comme l'admet M. Koubary, est relativement récente.

Je ne dirai rien ici des migrations qui ont conduit les Papouas, dans l'ouest, à Madagascar et, dans le nord-est, jusqu'en Amérique. Je donnerai plus loin quelques détails sur ce sujet en parlant des populations de l'Afrique orientale et des tribus californiennes.

On ne saurait, je pense, attribuer en entier l'expansion des Papouas à l'initiative et à l'activité volontaire de ces insulaires. Leur arrivée à la Nouvelle-Zélande et surtout en Californie est due, bien probablement, à quelque accident de mer, à l'entraînement de quelques canots

par le courant de la Nouvelle-Hollande et par le Kouro-Sivo. Ce sont là des faits de *dissémination* involontaire et non des actes de *migration* proprement dite. Celle-ci, au contraire, a sans doute joué un rôle sérieux dans l'extension de la race en Mélanésie et en Micronésie. Elle a été peut-être aussi pour une part dans l'arrivée des Papouas dans les îles placées à l'ouest de la Nouvelle-Guinée et jusqu'à Sombawa. Mais, nous savons que les Malais ont depuis longtemps l'habitude d'aller chercher des esclaves dans les îles habitées par ces Nègres, et nous trouvons aussi dans cette traite orientale une cause de dissémination dont il faut tenir compte.

VIII. — Ainsi, la race papoua a rayonné dans toutes les directions; elle a eu ses jours d'expansion et de conquêtes. En revanche, elle a été pénétrée sur divers points par des races étrangères, mais sans être jamais sérieusement entamée, sans que son aire ait cessé d'être continue. Là même où les mélanges ont été les plus nombreux, cette aire n'a guère été attaquée que sur les bords et le centre est resté intact.

Au nord-ouest de la Nouvelle-Guinée et dans les archipels placés à l'ouest de cette grande terre, les Papouas ont été abordés par les Malais et le contact des deux races a eu ses conséquences ordinaires. Il en est résulté de nombreux métis, dont les crânes apportés en Europe ont été décrits sous le nom de *Papous-Malais*.

Mais ce sont surtout les Polynésiens qui, à diverses reprises et sur bien des points, ont écorné, pour ainsi dire, l'aire géographique des Papouas. La Nouvelle-Guinée elle-même a été atteinte. Earl, qui se refusait à admettre ce mélange, n'en reconnaît pas moins qu'à la pointe orientale de la Grande Baie, les habitants de Kurudu présentent déjà dans leurs mœurs et leurs habitudes des particularités qui les rapprochent des Polynésiens. Toutefois, c'est à l'extrémité sud-orientale de la Papouasie qu'a été découvert par Moresby un véritable centre de population polynésienne, dont l'influence ethnique se fait sentir jusque dans l'archipel de la Louisiade.

La race polynésienne s'est, en outre, mêlée aux Papouas dans bien des îles appartenant à ces derniers. Ce fait résultait déjà évidemment des détails donnés par les premiers découvreurs, comme Mendoce et Mindana, Quiros, etc. Il a été confirmé bien des fois. Dans le long chapelet d'archipels qui commence à l'est de la Nouvelle-Guinée et s'étend jusqu'à Anatom (Nouvelles-Hébrides) et à la Nouvelle-Calédonie, on

rencontre à chaque instant des signes de métissage ; et parfois, comme dans la petite île Chery, une population toute polynésienne.

Pourtant, dans toute cette région, le type polynésien n'apparaît qu'à titre d'exception et d'une manière erratique. Il est évident que les Papouas étaient les premiers occupants. A en juger par quelques faits qui ont été recueillis, le mélange des races n'a guère eu lieu qu'à la suite d'accidents de mer qui amenaient dans les îles mélanésiennes quelque pirogue polynésienne égarée. Peut-être est-ce à cette cause qu'il faut attribuer l'arrivée aux îles Loyalty des insulaires d'Ouvéa (îles Wallis), qui ont conquis ce petit archipel vers 1730 et enfanté une population métisse dont l'influence se fait sentir sur bien des points des îles voisines.

La fréquence d'événements de ce genre s'explique aisément par la direction générale des courants marins et des vents dans ce monde maritime. Ils ont dû se produire de tout temps, depuis que la Polynésie a été peuplée. Mais quelques-uns des centres de métissage sont bien probablement plus anciens et remontent, sans doute, jusqu'à l'époque des premières migrations indonésiennes. Tel me paraît être celui qu'a découvert Moresby. Des pirogues, venant de l'est ou du sud-ouest, auraient sans doute été arrêtées par l'espèce d'estacade que forment autour de l'extrémité de la Nouvelle-Guinée les îles et les archipels habités par les Papouas. Au contraire, la présence des Polynésiens sur ce point s'explique sans peine en admettant que les émigrés de l'archipel Indien, longeant les côtes de la Nouvelle-Guinée, ont pris pied là où le voyageur anglais a découvert leurs descendants ; ils auraient laissé ainsi un *jalon* sur la route qu'ils ont suivie. Le fait signalé par Earl se comprend aussi facilement, en se plaçant au même point de vue.

Quant au mélange des deux races signalé depuis longtemps aux îles Fiji, que l'on a même cru longtemps, mais à tort, n'être peuplées que de métis, Hale me semble en avoir fort bien rendu compte. En adoptant l'interprétation proposée par l'éminent ethnologiste américain, on se trouve encore ramené aux premiers temps des migrations indonésiennes. Je reviendrai plus loin sur ce point spécial.

L'histoire des Papouas apporte à l'anthropologie générale des enseignements d'un véritable intérêt.

Et d'abord, la présence de groupes polynésiens plus ou moins purs,

plus ou moins étendus au milieu de ces populations mélanésiennes, est en désaccord absolu avec les théories autochtonistes. Il est vraiment impossible d'admettre que des hommes semblables aux Polynésiens et parlant les uns le maori, comme à Nukapu, les autres le tongan, comme à Tanna, soient le produit spontané du même sol qui



Fig. 261. — Truganina ou Lalla-Rook, la dernière Tasmanienne, profil. (D'après un buste moulé sur nature par Dumoutier. C. M.)

aurait enfanté des Nègres n'employant que des idiomes mélanésiens. Il faut bien accepter ici le fait de la migration.

D'autre part, l'extension de la race papoua, ses voyages et ses conquêtes bien évidemment volontaires, au moins en Mélanésie et en Micronésie, attestent jusque dans une des races, généralement regardée comme très inférieure, l'existence de l'instinct qui pousse l'homme à chercher sans cesse de nouveaux horizons. C'est cette activité à la fois inquiète et intelligente qui, surexcitée de temps à autre par quelque circonstance, entraîne des populations entières et produit ces mouvements

d'expansion subite dont notre histoire moderne présente des exemples si frappants ; c'est elle qui a conduit les races nègres, et les Papouas en particulier, là où nous les voyons aujourd'hui.

IX. — Depuis la mort de William Lanné, en 1869, et de Truganina, l'héroïne de la *guerre noire*, en 1877 (fig. 261 et 262), les Tasmaniens

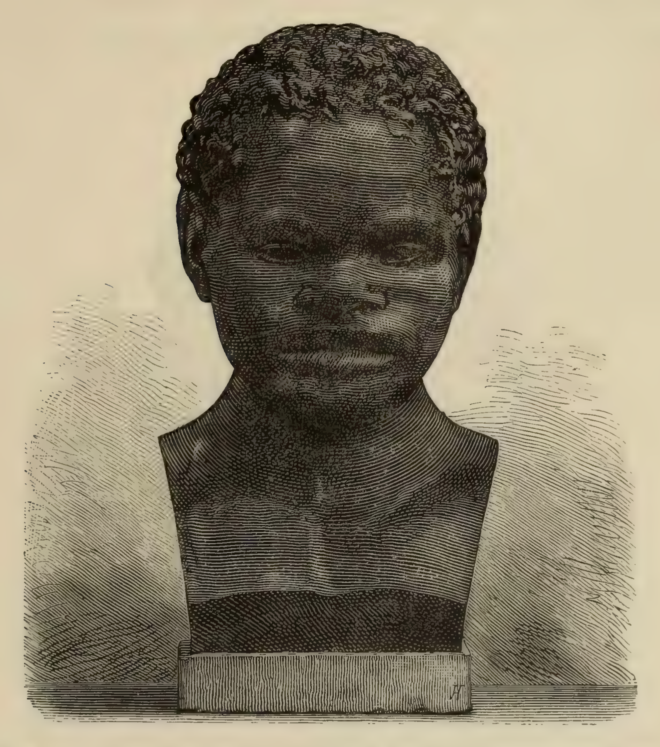


Fig. 262. — Truganina ou Lalla-Rook, la dernière Tasmanienne, face. (D'après un buste moulé sur nature, par Dumoutier. C.M.)

sont entièrement éteints. Cette race, remarquable par ses caractères physiques et par les qualités qu'elle a déployées dans la lutte qu'elle a dû soutenir contre les convicts et les colons anglais, était restée isolée dans son île, qu'elle occupait en entier. Par suite, malgré les différences linguistiques qui paraissent avoir été considérables de tribu à tribu, elle présentait une homogénéité remarquable, qu'attestent également les caractères extérieurs (fig. 263 et 264) et ceux de la tête osseuse (fig. 265, 266 et 267). Elle n'a, d'ailleurs, envoyé de colonies nulle part et est restée confinée dans son domaine. Sans relations avec le reste du

monde depuis bien des siècles, cette population ne présentait aucun signe de métissage jusqu'au moment où ses femmes se sont croisées avec les convicts et les pêcheurs européens, venus sans doute presque tous des Iles-Britanniques. Ces métis, qui représentent seuls aujourd'hui la race mère, sont d'ailleurs peu nombreux.

Les indigènes de la Tasmanie n'ont donc exercé en réalité aucune influence ethnologique, du moins à partir du moment où ils ont été



Fig. 263. — Ménalaguerna, chef tasmanien, profil. (Photographié sur un buste moulé sur nature, par Dumoutier. C. M.)

cantonnés dans l'île où nous les avons découverts. Mais ils n'ont pas été toujours séparés des autres races humaines. La linguistique a révélé des rapports dissimulés par la différence des caractères physiques. Tous les linguistes qui se sont occupé des langues tasmaniennes ont signalé les affinités grammaticales qui les rattachent à celles de l'Australie. M. Maury réunit les unes et les autres dans une même famille. En outre, M. Jukes reconnaît entre les langages de la Tasmanie et ceux de

la Nouvelle-Calédonie des rapports encore plus étroits, opinion qui concorde avec celle de Logan. Ces résultats jettent quelque lueur sur le vieux passé de cette malheureuse race. Ils permettent d'entrevoir d'anciennes relations entre ces divers groupes et semblent indiquer la route suivie par la race tasmanienne pour gagner l'île où elle devait se développer et s'étendre. De plus, ils justifient la conjecture que je vais exposer à propos des Australiens.

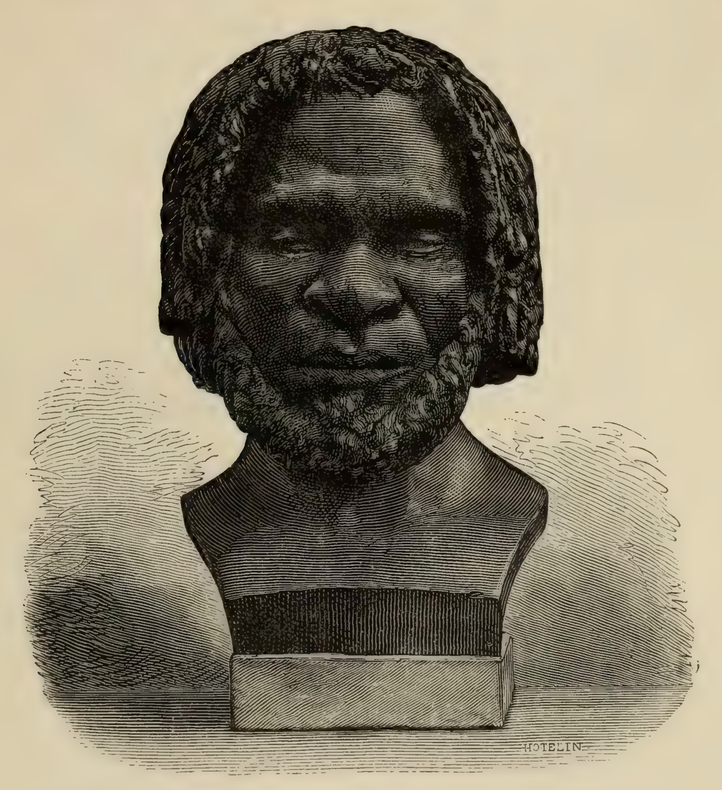
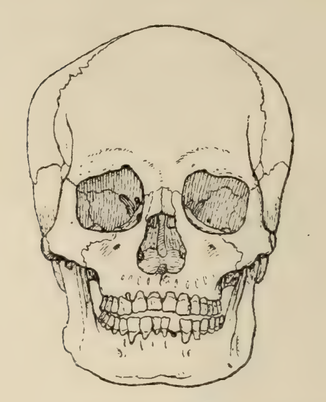


Fig. 264. — Ménalaguerna, chef tasmanien, face. (D'après le buste moulé par Dumoutier. C. M.)

La destruction totale d'une race, d'un type humain, ne peut être qu'extrêmement rare et celle des Tasmaniens en est le seul exemple connu. Nous avons vu les races fossiles persister jusqu'à nos jours ; nous savons par, les recherches de M. Verneau, que des Guanches presque purs vivent encore aux Canaries ; les Caraïbes des Antilles sont loin d'avoir été exterminés, comme on l'a dit aussi bien souvent. Seuls les Tasmaniens ont réellement disparu au contact des Européens. Les colons

anglais ont été certainement pour une part dans ce résultat déplorable, et en Angleterre même des voix éloquentes et indignées ont flétri justement les violences atroces, dont Bonwick a tracé l'histoire, mais j'ai



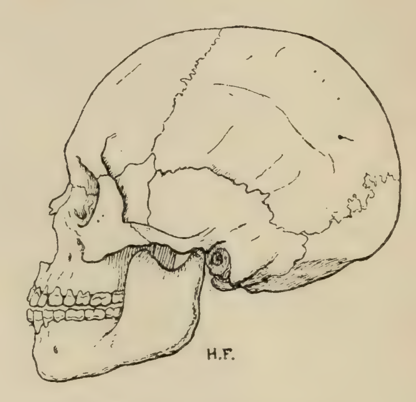


Fig. 265 et 266. — Crâne de Tasmanien, face et profil. (C. M.)

montré que ces crimes n'auraient pas suffi pour anéantir cette population; elle a été détruite surtout par la phtisie, qui, ici comme dans presque toute la Polynésie, a accusé son action par le double phénomène d'un accroissement de la mortalité et d'une diminution de la natalité.

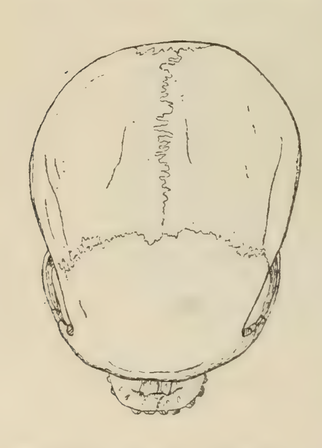


Fig. 267. — Crâne de Tasmanien, *norma verticalis.* (C. M.)

X. — Le type aberrant des Australiens, quelque remarquable qu'il soit sous bien des rapports, ne présente qu'un intérêt secondaire au point de vue dont il s'agit ici. J'ai dit dans le chapitre précédent comment ces insulaires semblent avoir laissé quelques témoins dans l'Inde; et, par conséquent, on peut admettre qu'ils ont été pour quelque chose dans la formation de quelques tribus dravidiennes. Cela même explique très simplement les différences crâniennes signalées chez ces dernières par quelques auteurs. Mais nos connaissances sur ce point sont encore bien peu avancées; et à en juger par tout ce que nous savons, le type australien n'a exercé qu'une bien faible influence sur les populations hindoues.

Pas plus que les Tasmaniens, les Australiens n'ont envoyé de colonies

hors de la grande île dont ils portent le nom et qu'ils occupaient à bien peu près en totalité avant la venue des Européens. Mais, quoiqu'ils aient conservé à peu près partout une grande homogénéité, ils n'en ont pas moins reçu sur divers points quelques éléments ethniques étrangers.

Nous avons montré, M. Hamy et moi, qu'il n'existait à la Nouvelle-Hollande que deux races craniologiquement bien distinctes. L'une d'elles,

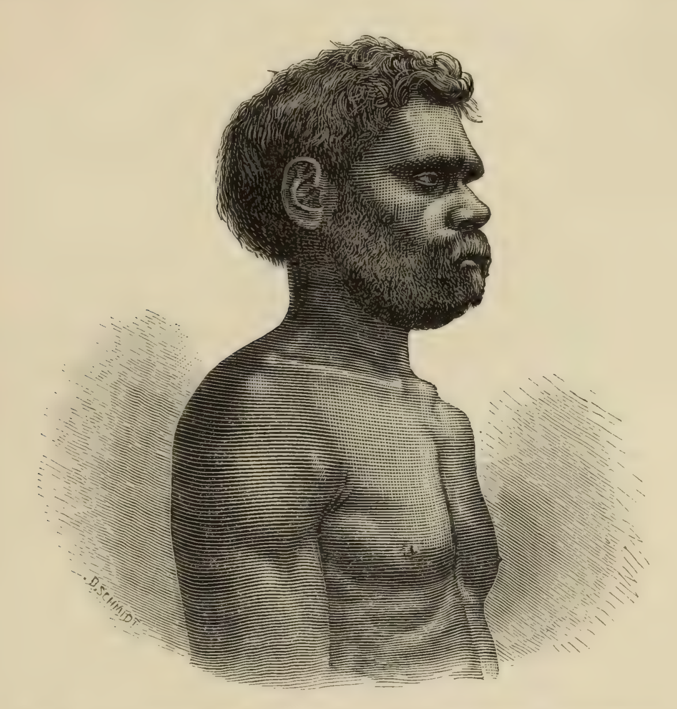


FIG. 268. — Australien à cheveux lisses. (D'après une photographie de M. Charnay. C. M.)

dont j'ai déjà parlé (fig. 110, 111 et 229), se rattachait intimement à la race fossile de Canstadt et était cantonnée dans la province d'Adélaïde ; l'autre occupait le reste de ce continent (fig. 268). C'est à cette dernière que se rapporte ce que j'ai dit à diverses reprises de l'hypsisténocéphalie, comme étant un des caractères du crâne australien (fig. 269, 270 et 271). La première, avons-nous vu, était platycéphale. Celle-ci paraît avoir disparu, au moins comme groupe ayant une existence propre. Mais on sait qu'une race n'est jamais absorbée par une

autre sans laisser au milieu de celle-ci des traces de son ancienne existence. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que Huxley, M. Hamy et moi, ayons trouvé sur quelques points, surtout dans le sud, un certain

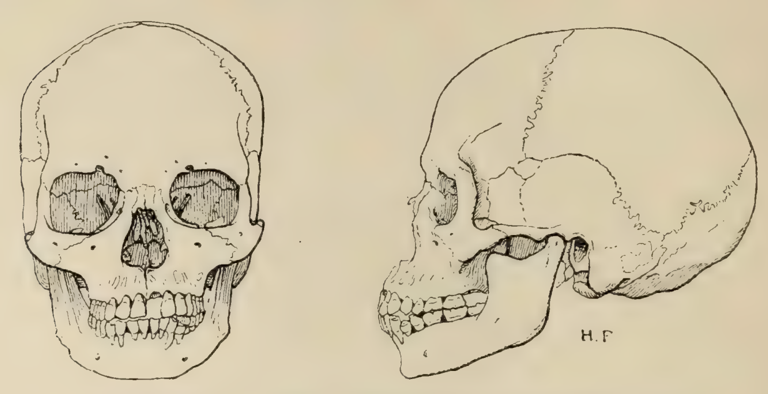


Fig. 269 et 270. — Crâne d'Australienne, face et profil. (C. M.)

nombre de têtes osseuses s'écartant du type classique et tournant à la platycéphalie.

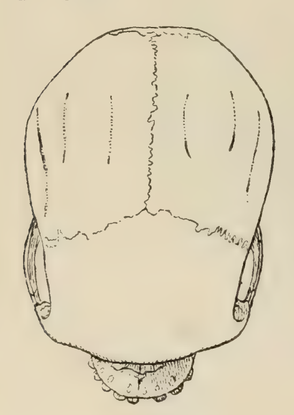


Fig. 271. — Crâne d'Australienne, *norma verticalis*. (C. M.)

Un caractère extérieur important soulève à propos des Australiens une question à laquelle il est encore difficile de répondre avec certitude. A en juger par le langage et les dessins de Earl, les populations de la Nouvelle-Hollande auraient toutes, surtout dans le nord, les cheveux lisses, ou tout au plus ondulés (fig. 268). Mais la photographie, qui ne saurait mentir, atteste qu'il est au moins des individus dont la chevelure, très crépue, est bien près de mériter l'épithète de *laineuse* (fig. 272). Nous retrouverions donc ici quelque chose d'analogue à ce que nous ont montré les populations dravidiennes. On rendrait compte de ce fait en admettant que de vrais Nègres ont occupé d'abord tout ou partie de la Nouvelle-Hollande, qu'ils ont été envahis par des Noirs à cheveux lisses ; et que c'est au mélange des sangs qu'il faut attribuer les différences que présente la chevelure. Il est fort possible que les Tasmaniens aient fourni cet élément nigritique. Leur ancienne existence en Australie

n'aurait rien que de très naturel, et leurs caractères faciaux se rapprochent parfois assez de ceux des Australiens, pour que cette hypothèse puisse paraître vraisemblable (fig. 272). L'examen de quelques crânes d'Australiens, à cheveux laineux et appartenant aux tribus méridionales du continent, résoudrait probablement ce problème. Du reste, si ma conjecture est fondée, il faut en tout cas admettre que le métissage a eu lieu à une époque fort ancienne et que la chevelure laineuse ne reparaît, plus ou moins modifiée, que par un phénomène d'atavisme.

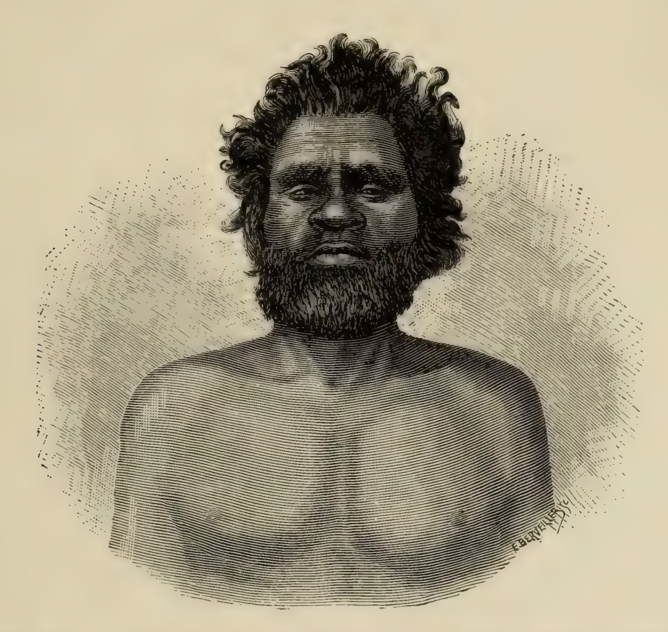


Fig. 272. — Australien à cheveux laineux. (D'après une photographie de M. Charnay. C. M.)

Un autre élément ethnique fort différent et tout moderne semble avoir altéré sur quelques points le type australien. Parmi les crânes nombreux qu'il a pu mesurer à Sydney, M. Cauvin en a rencontré qu'il appelle *ultra-dolichocéphales* et dont l'indice moyen descend à 64,95. Ces crânes viennent du cap York, c'est-à-dire du point de la côte le plus rapproché de la Nouvelle-Guinée et des colonies que les Papouas ont fondées dans les petits archipels voisins. Il est facile de comprendre que ces insulaires ont dû franchir souvent les bras de mer qui les séparent de l'Australie, ne fût-ce qu'à la suite des accidents de mer.

Un abaissement exagéré de l'indice horizontal a donc pu facilement être importé en Australie par quelqu'un de ces Papouas que nous savons atteindre les limites extrêmes de la dolichocéphalie (fig. 178, 179 et 180).

Mais la Nouvelle-Guinée ne possède pas seulement des dolichocéphales. Nous savons que les Négritos s'y mêlent aux Papouas, et M. Hamy et moi les avons suivis jusqu'à l'île Toud, dans le détroit de Torres. Eux aussi ont dû pénétrer en Australie et être pour quelque chose dans le raccourcissement du crâne présenté par quelques têtes exceptionnelles. Déjà M. Hamy et moi avions montré qu'il y a des sous-brachycéphales sur quelques points des côtes nord-orientales. M. Cauvin a signalé le même fait et a trouvé aussi deux brachycéphales vrais.

Toutes ces têtes proviennent soit de la région que je viens d'indiquer, soit de la côte nord-occidentale.

Les Négritos sont sans doute pour une part dans ces modifications du type céphalique. Mais d'autres races fort différentes ont évidemment concouru à ce résultat.

Il y a déjà bien longtemps, Cunningham avait parlé d'hommes *blancs* vivant dans le nord-est de l'Australie et qui *mangeaient les hommes noirs*. Dès mes premières études sur les populations de cette contrée, je n'hésitai pas à regarder ces Blancs anthropophages comme devant être des Polynésiens. On sait que des observations plus récentes, dues à divers voyageurs, ont justifié cette conjecture. Verreaux a constaté la présence d'une colonie polynésienne sur la côte orientale de la presqu'île d'York, et Earl a signalé le même fait aux environs de Port-Essington (carte II). Or les Polynésiens occidentaux sont parfois bien près de la brachycéphalie ; et, par leur mélange avec les indigènes, ils n'ont pu que modifier dans ce sens le type céphalique général.

Les Malais ont dû jouer un rôle analogue dans l'extrême nord-ouest. Earl nous a appris que les navires sont assez fréquemment drossés par la tempête à Port-Essington, et que les praos des îles Sarviati sont souvent jetés sur les côtes occidentales de l'Australie. Il explique par ces accidents de mer la présence, au milieu des tribus côtières, d'individus ayant tous les caractères de Malais pur sang. On comprend que des événements de ce genre, plus ou moins répétés pendant des siè-

cles, ont nécessairement modifié les caractères céphaliques, au moins sur quelques points.

XI. — J'ai peu modifié la classification que j'avais proposée il y a quelques années pour les races précédentes, si ce n'est que, par suite des considérations exposées plus haut, j'ai fait figurer sur le même tableau des populations que j'avais placées dans des cadres séparés. Il en est autrement pour les Nègres africains dolichocéphales, c'est-à-dire pour ce grand ensemble de populations noires qui sont pour presque tout le monde les *vrais Nègres,* les *Nègres proprement dits.* Depuis quelque temps, des photographies de plus en plus nombreuses ont permis de se faire une idée plus juste des variations secondaires que présentent les traits des divers groupes se rattachant à ce type ; on a pu mesurer un plus grand nombre de têtes osseuses ; les études linguistiques ont été poussées plus loin. C'est en tenant compte surtout de ces trois ordres de données que j'ai remanié la classification publiée il y a une vingtaine d'années. Je crois m'être rapproché de la vérité. Mais je suis le premier à reconnaître que cette partie du tableau des races nègres devra probablement subir encore plus d'une modification.

XII. — Autant les Nègres orientaux sont morcelés et dispersés par suite des conditions géographiques de leur habitat asiatico-océanien, autant leurs frères occidentaux sont agglomérés sur le continent africain dont ils occupent la plus grande partie et où on a cru longtemps qu'ils formaient un tout compact et continu. Dans son ensemble, cette conception reste vraie. Mais nous aurons à signaler de nombreuses exceptions.

On s'est fait trop longtemps une idée très fausse de l'Afrique. On l'a représentée, on la représente parfois encore, comme une terre dont les populations immobiles sont restées de nos jours ce qu'elles ont été de tout temps. Rien n'est moins conforme à la réalité. A mesure qu'on la connaît mieux, on reconnaît de plus en plus qu'elle a eu aussi ses grands mouvements de peuples, ses guerres embrassant de vastes étendues, ses invasions, ses infiltrations ; et que ces événements ont eu ici les mêmes conséquences qu'ailleurs. En Afrique, comme partout, les populations se sont mélangées et il s'est formé de nombreuses races métisses. Malheureusement, les Nègres n'ont guère d'annales, et l'on a trop rarement recherché les légendes et les traditions qui

peut-être existaient chez eux. Toutefois, les événements accomplis dans des temps tout modernes et de nos jours encore, permettent de juger de ce qu'a dû être le passé de ce continent et font comprendre bien des faits révélés par l'étude scientifique des populations.

XIII. — Rappelons d'abord que les Jagas ont joué, au cœur des régions nègres, un rôle analogue à celui qu'eurent en Asie les hordes de Gengis-Khan et de Tamerlan. Les témoignages concordants de divers auteurs, surtout celui de Battel, dont Walckenaer a proclamé haute-



Fig. 273. — Bernardo Jota, nègre de Sierra Leone, profil. (D'après une photographie. C. M.)

ment les mérites et la bonne foi, et qui fut forcé de suivre pendant seize mois une de ces bandes, ne peuvent laisser de doute sur la réalité au moins des faits généraux de cette étrange histoire.

Vers la fin du quinzième siècle, un chef nommé Zimbo sortit à la tête de ses sujets d'une contrée assez mal déterminée, mais qui paraît avoir été située au nord du Congo, dans une des chaînes de montagnes qui prolongent à l'est celle de Sierra Leone (fig. 273 et 274). Massacrant tout ce qui lui résistait, mais épargnant ceux qui se joignaient à lui, il eut bientôt sous ses ordres une armée formidable, attaqua et ravagea le

Congo et toutes les contrées voisines. Puis, divisant ses forces, il envoya ses lieutenants, d'un côté jusqu'au Zambèze, de l'autre, au dire de Lopez, jusqu'aux confins de l'Abyssinie. Lui-même se dirigea vers l'Orient, traversa le continent tout entier, atteignit les bords de la mer, s'empara de Monbaze et alla jusqu'à Melinde; mais là il fut arrêté et battu. Ne pouvant revenir par les contrées qu'il avait entièrement dévastées, il partagea son armée en plusieurs corps; et, à la tête de l'un d'eux, descendit, dit-on, jusqu'aux environs du Cap et remonta jus-



Fig. 274. — Bernardo Jota, nègre de Sierra Leone, face.
(D'après une photographie. C. M.)

qu'au Benguela. Il rassembla bientôt une autre armée considérable et se préparait à entrer de nouveau en campagne, quand la mort vint le frapper.

Les principaux lieutenants de Zimbo se partagèrent ses conquêtes et conservèrent les traditions de leur chef. L'un d'eux laissa en mourant une fille nommée Temba-n-dumba qui, par son intelligence, par sa valeur guerrière et sa férocité même, devint bientôt l'idole de ces bandes sauvages qui la reconnurent pour chef. Ce fut elle qui, régularisant les coutumes barbares des premiers Jagas, promulgua l'ensemble de lois appelées *Quixilles*. Je n'ai pas à faire connaître ce code monstrueux,

dont l'anthropophagie est peut-être un des traits les moins atroces. Je dois mentionner seulement une disposition qui intéresse l'ethnologie. Dans le principe, tout enfant mâle de sang jaga devait être mis à mort. Si cette loi terrible fut plus tard adoucie, elle paraît avoir été observée d'abord rigoureusement, et Temba-n-dumba s'y soumit elle-même en égorgeant son fils unique. Pour combler les vides que ces meurtres



Fig. 275. — Pahouin ou Fan, profil. (D'après une photographie de M. Delisle. C. M.)

auraient faits dans la population, on épargnait les jeunes garçons pris à la guerre et on les incorporait dans l'armée, qui réunissait ainsi des représentants de toutes les populations envahies.

Les hordes jagas n'avaient pas de demeures fixes. Elles s'arrêtaient habituellement sur quelque point où se trouvaient en abondance des palmiers dont les troncs abattus leur fournissaient le vin de palme, dont elles aimaient à s'enivrer. Là, cantonnées dans leur *chilombo* ou camp fortifié, elles faisaient la chasse aux populations voisines, massacrant une partie des habitants et réservant l'autre pour les festins et les sacrifices. Puis, quand la contrée était entièrement épuisée, elles allaient s'établir ailleurs. Pendant les seize mois que Battel dut passer avec une d'elles, il changea trois fois de station. Sans doute, ces

mœurs effroyables s'adoucirent avec le temps, et les hordes de Jagas se fixèrent. Dès 1677, la fameuse reine Zingha, après avoir d'abord suivi de tout point l'exemple de Temba-n-dumba, embrassa le christianisme et lutta plus tard elle-même contre les bandes restées fidèles aux vieilles coutumes. Mais on voit que, pendant environ un siècle, tout ce centre africain a été bouleversé et que les races noires les plus diverses en ont été comme brassées par ces terribles dévastateurs.



Fig. 276. — Pahouin ou Fan, face. (D'après une photographie de M. Delisle. C. M.)

XIV. — Des événements analogues, quoique accomplis sur une moindre échelle, se sont passés de nos jours dans l'extrême sud-est de l'Afrique. Le Cafre Chaka ne voulait d'abord que piller ses voisins ; mais, enhardi par le succès, il devint conquérant. De 1816 à 1824, il avait soumis la moitié de la Cafrerie, dépassé la baie de Delagoa et atteint les monts Gariep. Il annonçait l'intention de marcher sur le Cap, et l'on pouvait craindre de trouver en lui un nouveau Zimbo, lorsqu'il fut arrêté par Mossélékatsi, avant d'être assassiné par ses frères. Son ancien lieutenant marcha d'ailleurs sur ses traces et pénétra jusqu'au Zambèze. Dans les mêmes régions, Dingan fut, en outre, le digne émule de ces deux rivaux.

Les Cafres n'étaient pas anthropophages comme les Jagas ; mais leur

manière de faire la guerre n'était guère moins atroce. Les femmes mariées, les enfants, les vieillards étaient massacrés. Le reste des populations était amené en esclavage et incorporé. Tous les types de ces

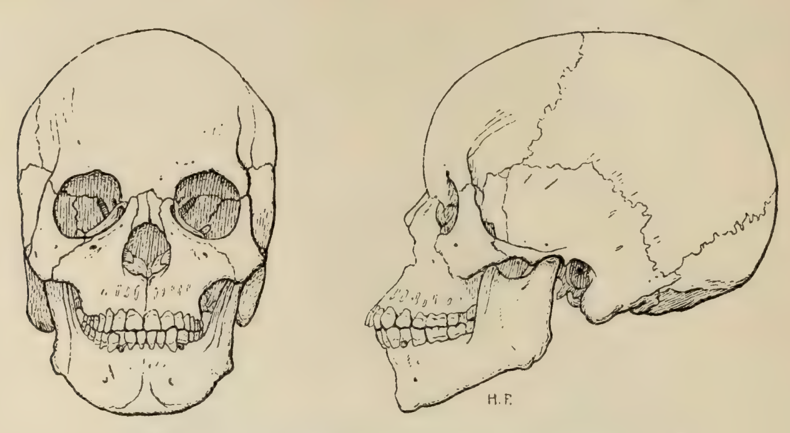


Fig. 277 et 278. — Crâne de Mandingue, face et profil. (C. M.)

régions se trouvaient ainsi rapprochés; et, comme les conquérants avaient atteint des pays franchement nègres, le sang cafre s'est à coup sûr trouvé bien mélangé. En outre, ces guerres sans merci amenaient des contre-coups. On fuyait devant les bataillons organisés par Chaka et ses imitateurs, et le mélange des populations s'accroissait d'autant. C'est ainsi que 50 000 Mantatis émigrèrent, remontèrent d'abord au 20e degré de latitude et redescendirent ensuite jusqu'au 28e, avant d'être défaits par les Griquois, métis de Blancs et de Hottentots, qui sauvèrent la Cafrerie hottentote.

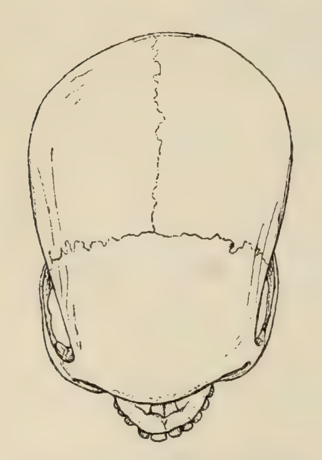


Fig. 279. — Crâne de Mandingue, *norma verticalis*.

Celle-ci a eu aussi ses guerres et ses mouvements de population. C'est après bien des revers, supportés avec un courage héroïque, que Sébitouané entraîna ses Makololos jusqu'au delà du Zambèze, en 1824, et vint mêler le sang béchuana à celui des Nègres de cette contrée.

XV.— Le reste de l'Afrique présente bien des faits analogues à ceux

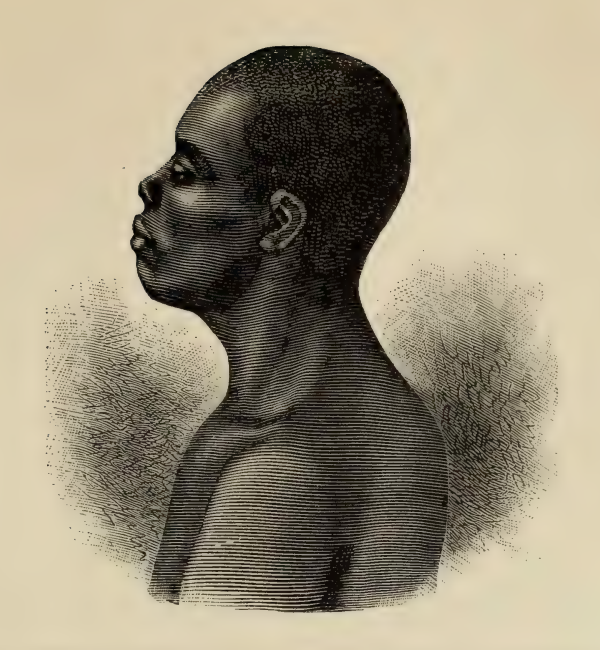


Fig. 280. — Bokoba Taraouli, Bambara, profil. (D'après une photographie. C. M.)

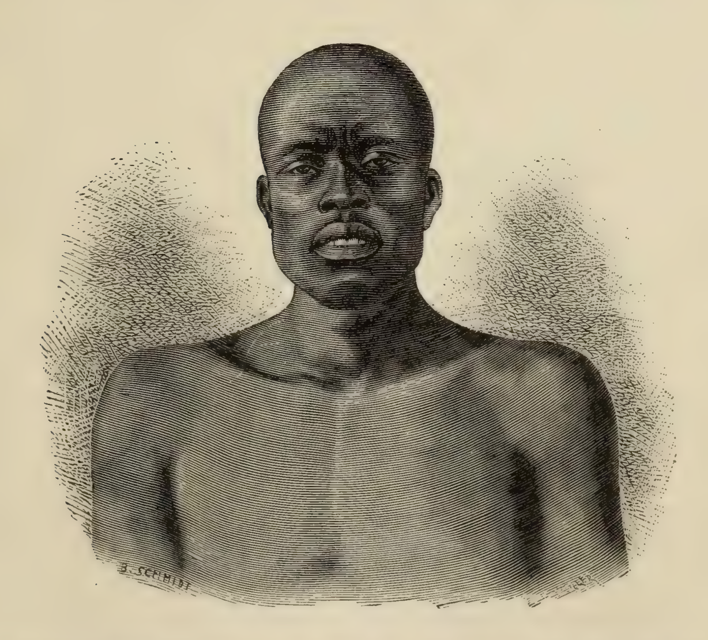


Fig. 281. — Bokoba Taraouli, Bambara, face. (D'après une photographie. C. M.)

que je viens d'indiquer. A ce moment même, nous voyons s'effectuer sous l'équateur une grande immigration bien faite pour donner à réfléchir. Une population franchement nègre a paru, il y a quelques années, dans la région du Gabon, venant d'un point encore indéterminé, mais que des témoignages unanimes doivent faire placer au nord-est. Ces Fans ou Pahouins (fig. 275 et 276) n'ont rien des habitudes vagabondes des Jagas dont on a voulu les rapprocher, à raison de leur cannibalisme. Ils avancent lentement, mais progressivement, sur un front de bandière évalué à près de 400 kilomètres. On a estimé leur progrès annuel moyen à 8 ou 10 lieues environ. Au contact de populations plus douces, une partie de ces étrangers a renoncé à l'anthropophagie; et, à coup sûr, de nouveaux et nombreux croisements seront le résultat de cette marche progressive.

Cette invasion des Pahouins n'est d'ailleurs que le dernier terme d'une série d'événements de même genre, dont quelques-uns remontent assez haut dans les temps historiques et dont d'autres se sont accomplis presque de nos jours. — Les Mandingues (fig. 277, 278 et 279), aujourd'hui répandus sur les côtes et à l'intérieur depuis la Gambie jusqu'à l'Assinie, sont arrivés au onzième siècle entre le haut Sénégal et la Falémé, et au nord de la Gambie dans le quatorzième ou le quinzième siècle. Ils se sont mêlés à bien des populations, entre autres aux Bambaras (fig. 280 et 281). — Les Achantis disent que leurs ancêtres habitaient autrefois fort loin dans l'intérieur. Aux premiers temps de l'introduction de l'islamisme en Afrique, ils furent attaqués par les Musulmans; et, forcés de fuir, ils errèrent longtemps dans les forêts du Wandara. En 1640, ils formaient un État puissant. Mais c'est en 1807 seulement qu'un de leurs chefs atteignit la mer et envoya à son souverain une certaine quantité d'eau salée, en signe de victoire. — Les Dahomans, sortis des montagnes situées au nord du golfe de Guinée, ont commencé leurs conquêtes en 1625. En 1726, ils touchaient à la côte et s'emparaient du royaume de Juida. — Les Kroumans, qui fournissent aujourd'hui tant de matelots aux navires européens, sont aussi venus de l'intérieur il y a environ deux siècles ; ils ont absorbé une population côtière antérieure, et le mélange s'accuse par la variété des formes du crâne.

Nous voyons donc, dans ces régions que l'on peut regarder comme composant la *Nigritie par excellence*, s'accomplir de véritables migra-

tions dont le résultat inévitable est d'amener des croisements et la formation de populations métisses. En outre, toutes les migrations viennent de l'intérieur et aboutissent à la mer. Ce mouvement général s'explique aisément. Au nord, au nord-est, à l'est, les Noirs sont cernés par des races blanches qui leur sont supérieures, qui depuis un temps immémorial, et encore de nos jours, les pressent et tendent à les refouler. Sans doute, bien plus souvent que ne nous l'apprennent les quelques traditions recueillies par les voyageurs, cette pression a déterminé des expatriations, des *exodes*.

En Afrique, comme en Asie à l'époque des grands mouvements des Barbares, les émigrants rencontraient souvent des populations qu'ils ébranlaient et chassaient à leur tour. De contre-coup en contre-coup, les plus faibles arrivaient à la mer. Là ils trouvaient dans les terres basses un climat généralement insalubre et dont la fâcheuse influence s'accuse par l'abaissement du type chez les Guinéens inférieurs. Ceux qui s'arrêtaient dans les régions plus élevées y gardaient tous leurs caractères avec la pureté de leur sang. Ceux qui restaient en arrière se mêlaient plus ou moins aux races conquérantes ou en recevaient des infiltrations qui modifiaient et relevaient le type général. Ainsi se sont formées les trois zones concentriques que l'on peut assez facilement reconnaître de la Sénégambie au Gabon. La zone littorale comprend les Nègres les plus inférieurs ; la région montagneuse présente des populations encore franchement nigritiques, mais mieux douées à tous égards; au delà apparaissent des Nègres chez lesquels les caractères physiques, intellectuels et sociaux, indiquent souvent l'intervention d'un élément ethnique plus élevé.

On comprend d'ailleurs que ces zones n'ont rien d'absolument tranché. Elles se pénètrent et se fusionnent par place. En outre, elles sont rompues de temps à autre par des invasions nouvelles et les Nègres supérieurs arrivent à la côte, comme nous venons de le voir. Y garderont-ils les caractères qui les distinguent? C'est ce que l'avenir apprendra ; mais il est à craindre qu'ils dégénèrent à leur tour sous l'action de ce triste milieu.

XVI. — A l'est des contrées précédentes, à l'intérieur du continent, les Annales d'Ahmed Baba, recueillies par Barth, nous montrent, à partir du troisième siècle, des empires nègres, parfois d'une grande étendue, s'élevant, luttant les uns contre les autres et s'écroulant pour faire place

à de nouveaux groupements politiques façonnés par quelque chef guerrier. Vers la fin du quinzième siècle et dans les premières années du seizième, l'un d'eux, Hadj Mohammed Askia, Nègre de race pure, étendit ses conquêtes depuis le Haoussa jusqu'auprès des côtes de l'Atlan-



FIG. 282. — Ouali, Sérère, profil. (D'après une photographie. C. M.)

tique et du Mossi au Taouat, c'est-à-dire sur un espace d'environ 20 degrés de longitude sur 13 degrés de latitude. A coup sûr, les armées de ce conquérant ne traversèrent pas de pareils espaces sans bouleverser les populations; de nombreux mélanges furent nécessairement les conséquences de ces excursions triomphantes et les

tribus de la côte (fig. 282, 283 et 292) vinrent mêler leur sang à celui des races soudaniennes (fig. 284).

XVII. — Ainsi, partout où elles ont été le plus complètement livrées à elles-mêmes, les races noires africaines ont réagi les unes sur les

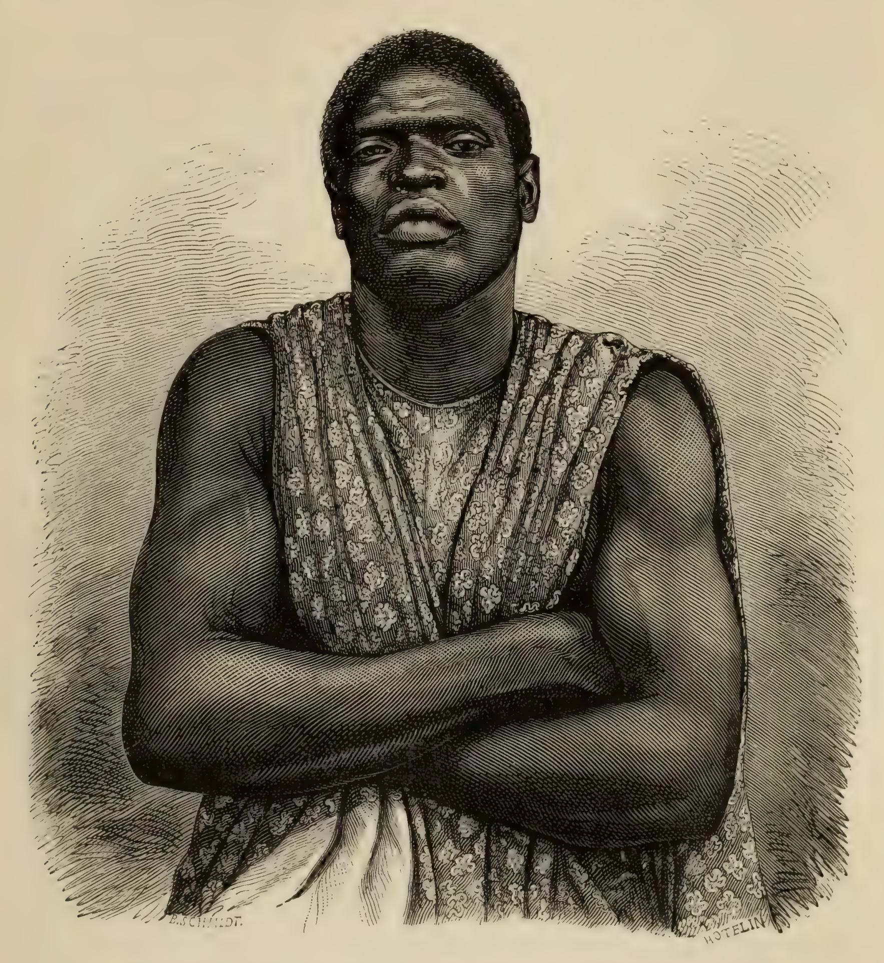


Fig. 283. — Ouali, Sérère, face. (D'après une photographie. C. M.)

autres. Ce que nous voyons s'être accompli dans les temps accessibles à nos investigations nous renseigne sur ce qui a dû se passer à toutes les époques. Nous ne pouvons donc être surpris de rencontrer chez elles de nombreuses traces de mélange et de fusion des races secondaires, comme nous en trouverons partout ailleurs ; et ces mélanges, ces fusions n'ont

pu que faire naître entre les types extrêmes une foule de populations qui les relient les uns aux autres par nuances à peine graduées. C'est ce que permet de constater un examen même assez rapide des Nègres africains les mieux caractérisés.

XVIII.— La race nègre est représentée en Afrique par deux types très distincts, dont l'un appartient essentiellement au centre du continent (Nègres proprement dits), l'autre à ses contrées méridionales (Boschimans, fig. 285, 286, 287 et 288). Ainsi juxtaposés depuis un temps indé-

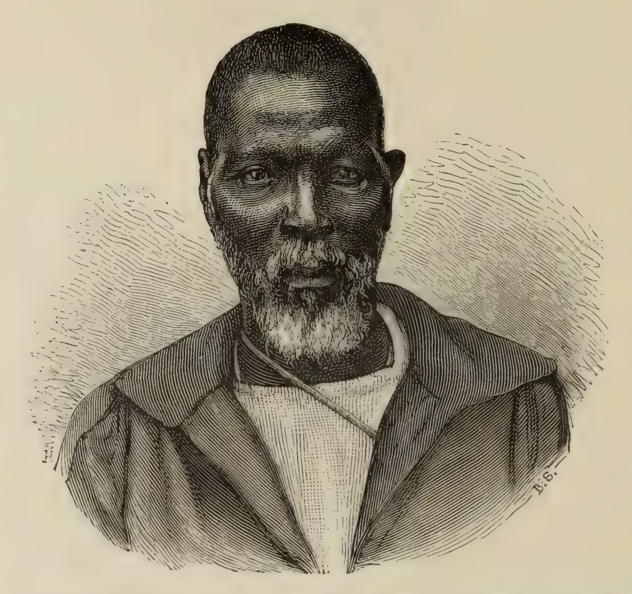


Fig. 283. — Hadji Hamed, nègre de Bournou, face. (D'après une photographie de M. de Lacaze-Duthiers. Ç. M.)

fini, mais en tout cas fort long, les représentants de ces types se sont mêlés à des degrés divers et ont donné naissance à des populations métisses qui ont eu le temps de s'asseoir et d'acquérir une fixité assez grande pour pouvoir aujourd'hui être distinguées. Mais il n'en existe pas moins de l'une à l'autre d'étroits rapports. Entre le Nègre et l'Houzouana, on trouve presque tous les intermédiaires possibles. Chez les Hottentots, c'est le sang boschiman qui l'emporte; chez les Moutchicongos, c'est au contraire le sang noir. Entre deux se placent diverses tribus béchuanas chez lesquelles l'équilibre est plus ou moins apparent, plus ou moins rompu dans un sens ou dans l'autre.

De ces deux races, la plus ancienne, ou tout au moins celle qui occupa la première les régions où elles se sont rencontrées, est celle dont les Boschimans nous montrent encore le type pur (fig. 288). Quelques faits



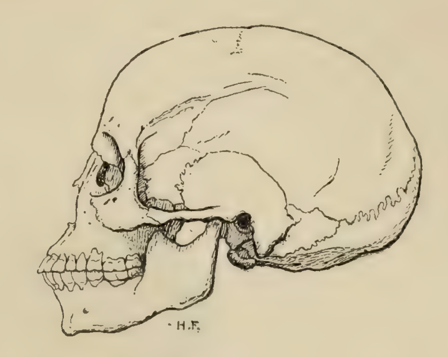


Fig. 285 et 286. — Crâne de Sarah Boetjé, Boschimane dite la Vénus Hottentote, face et profil.

semblent indiquer que ses limites s'étendaient jadis vers le nord, bien au delà des contrées maintenant occupées par ses métis. Quand les Européens pénétrèrent par le Cap à l'intérieur du continent, ils la trouvèrent représentée seulement par de petites tribus isolées, sans demeures fixes, vivant exclusivement de chasse et traquées comme des bêtes fauves par les Hottentots.

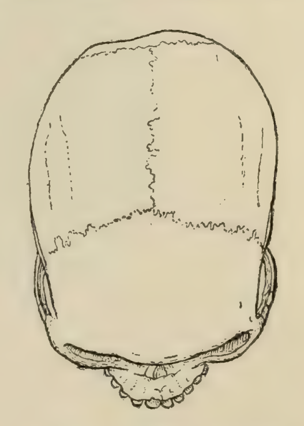


Fig. 287. — Crâne de Sarah Boetjé, *norma verticalis*.

C'est exactement le tableau que les Négritos nous ont montré dans l'extrême Orient, et les analogies ne s'arrêtent pas là. Par l'intermédiaire des populations que je viens d'indiquer, par les Bantous et certaines tribus mozambiques, on passe du Boschiman d'une part au Nègre, de l'autre au Sémite, comme on va du Négrito au Rajpoute ou au Thibétain par l'intermédiaire des diverses tribus dravidiennes.

Les Hottentots savent fort bien qu'ils sont originairement étrangers à la terre qu'ils occupent aujourd'hui ; ils reconnaissent l'avoir conquise sur les Boschimans. Ils appellent ces derniers *San*, mot que Hahn traduit par celui d'*indigènes*. Eux-mêmes, nous dit Livingstone, déclarent

être venus du nord-nord-est. Or, c'est dans cette direction, dans les montagnes d'Abyssinie, qu'on a rencontré des tribus dont le langage présente des intonations qui rappellent au moins d'assez près les *kliks* si caractéristiques des langues hottentotes. C'est aussi dans cette direction qu'était placé le pays de Pount ; et quiconque a vu la reine de ces contrées, figurée par Mariette Bey à l'Exposition de 1867, a pu constater l'extrême ressemblance existant entre elle et la *Vénus hottentote* dont nous possédons le moulage.



Fig. 288. Hinné, Boschimane. (D'après une photographie. C. M.)

Les Béchuanas à leur tour se déclarent originaires d'une contrée située au nord-est, et reconnaissent qu'en arrivant dans celles qu'ils occupent aujourd'hui ils y ont trouvé les Hottentots. Une de leurs tribus, celle des Bassoutos, enterre encore ses morts la figure tournée vers la région d'où sont sortis leurs ancêtres.

Ainsi la tradition, d'accord avec les résultats que fournit l'étude des populations actuelles, nous montre trois types secondaires venant successivement se juxtaposer et à coup sûr se mélanger dans toute cette

partie de l'Afrique australe. Sans doute ces faits sont peu nombreux et ces traditions sont vagues. Mais leur concordance ne peut guère laisser de doutes au sujet des faits généraux. Il y a là, tout au moins, de quoi éveiller l'attention des explorateurs et les engager à rechercher avec soin tout ce qui peut nous éclairer sur les migrations, dont le souvenir persiste dans la mémoire de ces peuples.

Que le métissage dont nous trouvons partout la trace dans ces contrées se soit accompli sur place, ou bien que les pays occupés jadis par les Sans aient été envahis par des métis qui s'étaient développés plus au nord, toujours est-il que l'élément nègre se présente ici avec un caractère de supériorité marqué. C'est lui qui, bien avant l'arrivée des Européens, avait dispersé et traquait les tribus boschimanes. Les races nègres proprement dites ont donc joué dans cette portion de l'Afrique un rôle conquérant et envahisseur qu'on ne leur trouve guère ailleurs.

Des faits précédents, on aurait pu conclure *à priori* que les termes extrêmes de la série nigritique africaine devaient être réunis par de nombreux intermédiaires passant de l'un à l'autre par des nuances bien peu marquées. L'observation directe confirme cette conclusion. Même à ne tenir compte que des caractères craniologiques, on va des Boschimans et des Hottentots aux Béchuanas, de ceux-ci aux Bantous et à certaines tribus mozambiques qui conduisent aux Soudaniens. La série se bifurque d'ailleurs à partir des Matébélés, et passe aux populations métissées de Sémites dont je parlerai tout à l'heure.

XIX. — Les Négrilles sont certainement les *Pygmées africains* dont il est parlé si souvent dans divers écrits que nous ont transmis les Grecs, les Romains et, plus tard, les Arabes. En laissant de côté les fables dont Homère s'est fait l'écho, les détails parfois très précis donnés par Hérodote, Aristote, Pline et Pomponius Mela, attestent que les anciens ont eu connaissance de cette race, dont ils ont seulement exagéré la petitesse, comme des voyageurs modernes ont exagéré la grandeur des Patagons. Ces détails permettent, en outre, de constater que l'aire jadis occupée par les Pygmées est aujourd'hui bien plus restreinte qu'elle ne l'était aux temps de la Grèce et de Rome, et que par conséquent eux aussi ont subi des révolutions dont nous retrouvons d'ailleurs d'autres traces.

Aristote, en parlant des *hommes de petite stature dont l'existence n'est pas une fable*, Pline à propos des Pygmées africains, leur assi-

gnent pour patrie *les marais où le Nil prend sa source.* Les explorateurs modernes nous ont appris que les sources du Nil sont situées bien loin de là, dans le sud; mais ils ont aussi expliqué l'erreur des anciens. Faute d'être remontés assez haut, ceux-ci ont bien pu croire que le fleuve sortait de ce dédale de canaux formés par le Sett et que nos voyageurs ont tant de peine à traverser. Cette espèce de barrage commence au 9e degré de latitude nord, et s'étend jusqu'au 7e degré. Au temps des anciens, les Pygmées de Pline, les petits hommes d'Aristote auraient donc habité les rives du Nil et seraient arrivés jusqu'à Gondokoro. Or, on sait que Schweinfurth n'a découvert les *Akkas*, dont Mariette a lu le nom sur un monument de l'Ancien Empire, que dans le bassin de l'Ouellé et seulement à 2 degrés de l'équateur (fig. 249). La petite race noire aurait donc été chassée de toutes les terres arrosées par le Nil et aurait reculé d'environ 5 degrés vers le sud.

Pomponius Mela a placé les Pygmées en deçà de la mer Rouge, à l'intérieur des côtes de la baie Moscha, c'est-à-dire vers le 11e degré de latitude nord et le 40e degré de longitude orientale. Il ajoute que, de son temps, ils avaient été anéantis. Peut-être en était-il ainsi, en effet, des tribus dont il parle ; peut-être aussi avaient-elles seulement émigré. En effet, l'existence de ces Pygmées africains orientaux a toujours été admise par les Arabes, et ils ont été retrouvés par le R. P. Léon des Avanchers. Mais c'est un peu au nord de l'équateur et sous le 32e degré de longitude que l'éminent missionnaire a placé ses *Wa-Bérikimos* ou *Cincallès*. Les *Malas* ou *Mazé-Maléas* de M. d'Abbadie semblent habiter encore plus au nord. Tout indique qu'il existe, au sud du pays des Gallas, un centre de Négrilles plus ou moins morcelés. Mais on voit que cette race a perdu, depuis les temps historiques, environ 9 à 10 degrés en latitude et 7 à 8 degrés en longitude.

J'ai montré ailleurs que l'on doit accorder toute confiance au récit qu'Hérodote nous a laissé du voyage des Nazamons au cœur de l'Afrique. Ces hardis explorateurs ont bien atteint le Niger sur un point où il coule de l'ouest à l'est. C'est un peu au nord de ce fleuve qu'ils furent faits prisonniers par des hommes *d'une stature fort inférieure à la taille moyenne*, c'est-à-dire par des Négrilles. Ceux-ci avançaient donc alors jusqu'au delà du 18e degré de latitude et se trouvaient entre le 1er et le 4e degré de longitude occidentale. Or, dans ces régions, les Négrilles les plus boréaux sont aujourd'hui les petits hommes vus dans

le Tenda Maié par Mollien et qui habitent vers le 10e degré de latitude et le 14e degré de longitude. Nous avons là bien probablement un *témoin* laissé par les Pygmées d'Hérodote. Ici encore la race a reculé d'environ 8 degrés vers le sud et de 4 degrés vers l'ouest.

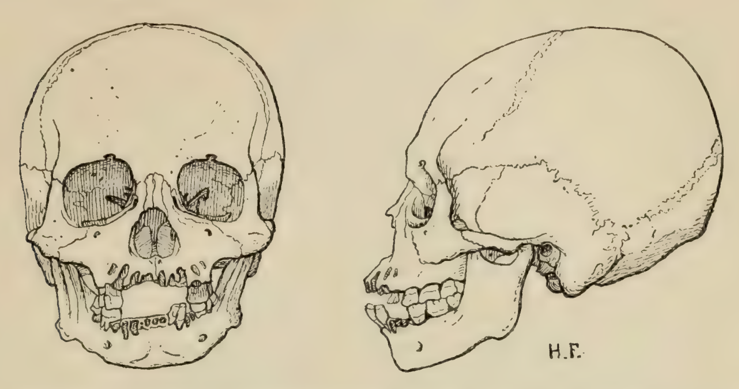


Fig. 289 et 290. — Crâne de Bongo-Adouma, face et profil. (Coll. de MM. Savorgnan et Ballay. C. M.)

Les détails précis donnés par Hérodote et dont on peut encore aujourd'hui constater l'exactitude mettent, ce me semble, hors de doute la réalité des faits dont il nous a transmis le souvenir. Cela même donne plus de valeur aux renseignements dus à Aristote, à Pline, à Pomponius Mela. Il me paraît démontré que les anciens ont vraiment connu les Négrilles et les limites que ces petits Nègres atteignaient de leur temps. Si ces limites sont plus éloignées aujourd'hui à l'est, au nord, à l'ouest, c'est qu'il s'est produit ici un fait général analogue à ceux que nous avons signalés en Asie ; c'est que la petite race a perdu du terrain sous la pression de populations plus grandes et plus fortes, soit qu'elle ait été anéantie sur place, soit qu'elle ait été plus ou moins absorbée par ses envahisseurs.

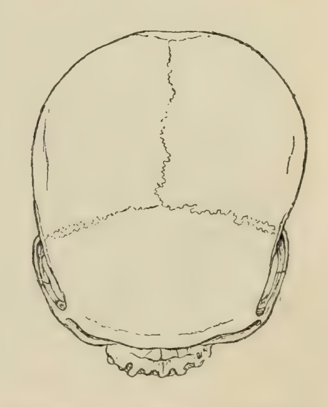


Fig. 291. — Crâne de Bongo Adouma, *norma verticalis.*

Ce qui s'est passé de nos jours vient à l'appui de cette manière de voir. Les voyageurs du seizième siècle, Battel, Daper, ont connu les

Négrilles qui, désignés par des noms divers, étaient disséminés dans le Loango et les contrées voisines. Une population de ce genre habitait naguère le Gabon, mais n'était plus représentée en 1868 que par une petite tribu cantonnée au nord de la rivière de Nazareth. C'est un de ces Akkas dont la photographie a été recueillie par l'amiral Fleuriot de Langle.

M. Hamy, qui le premier a dégagé le type dont nous parlons des autres populations nègres et l'a nettement caractérisé, qui a si bien fait ressortir les analogies sur lesquelles j'ai insisté à diverses reprises, a mis aussi hors de doute que les Nègres proprement dits et les Négrilles se sont croisés en Afrique, comme les Négritos et les Papouas l'ont fait à la Nouvelle-Guinée et ailleurs. Il a suivi les traces de ce mélange depuis le Gabon jusque dans le haut Ogoué, chez les Bongo-Adoumas (fig. 289, 290 et 291). Sans doute, des faits de ce genre se sont accomplis ailleurs. Tout en reculant, la petite race nègre a dû mêler son sang à celui des tribus envahissantes. Quand nous serons mieux renseignés, quand nous posséderons les têtes osseuses de toutes les populations africaines, nous trouverons bien probablement que plus d'une d'entre elles est rattachée aux Négrilles par le métissage et que, là aussi, il y a bien des intermédiaires entre le type qui prévaut aujourd'hui et celui de l'ancienne petite race.

XX. — En somme, l'histoire des Négrilles rappelle en tout point celle des Négritos. A en juger par le peu que nous savons encore à ce sujet, ils ne forment d'agglomération un peu considérable que sur deux points. A trois degrés au nord de l'équateur, au sud des Mombouttous, habitent les *Akkas* ou *Tikki-Tikkis* de Schweinfurth ; au centre de la grande courbe formée par le Congo vivent les *Vouatouas* de Stanley. Partout ailleurs ces petits Nègres paraissent être divisés en groupes qui, sans doute, sont en train de se fondre avec les populations environnantes, comme au Gabon (fig. 292). Même les Batouas, que le docteur Wolff a découverts dans le bassin du Congo chez les Bahoubos, quoique nombreux et habitant des villages, sont dispersés dans la contrée qu'habitent les Noirs de grande taille. Rappelons en passant que les Batouas seraient la plus petite race humaine, s'il est vrai que leur taille moyenne soit de 1^{m},30 seulement, comme l'affirme le voyageur.

J'ai déjà montré à plusieurs reprises quelle est la signification d'une pareille distribution géographique. Il est bien difficile d'admettre que

les Négrilles se soient glissés et se soient multipliés au milieu des populations mêmes que nous voyons les absorber. Sans doute, comme les autres petites races dont nous avons déjà parlé, ils ont été les premiers



Fig. 292. — Gabonaise. (D'après une photographie de M. Marche. C. M.)

maîtres du sol. Nous avons à peu près la certitude qu'ils occupaient jadis une aire beaucoup plus considérable. Il est au moins probable que cette aire était alors continue, qu'elle a été envahie par la circonférence et morcelée partout par les Noirs plus grands et plus forts ; c'est ainsi

que les groupes isolés qui persistent encore ne sont que des *témoins* laissés par la population primitive.

XXI. — L'Inde et les archipels orientaux ne possèdent qu'une seule race de petite taille. L'Afrique en a au moins deux bien caractérisées, les Négrilles et les Boschimans. Peut-être faudra-t-il en admettre une troisième représentée jusqu'ici seulement par les *Obongos*. Peut-être aussi ces derniers sont-ils le produit du croisement des deux autres. Cette hypothèse rendrait compte du mélange de caractères que paraissent présenter les hommes de petite taille découverts par Du Chaillu dans le pays des Ashangos.

L'histoire des petites races humaines d'Asie et d'Afrique suggère quelques réflexions et nous apporte des enseignements. Bien des hommes de science, rebutés par les fables et les erreurs évidentes dont sont remplis la plupart des récits des anciens, quand il s'agit des Pygmées, ont oublié le langage raisonnable d'Aristote et les renseignements si nets d'Hérodote ; ils ont rejeté en bloc tout ce qui avait été dit à ce sujet. Tout au plus ont-ils, comme Buffon, attribué à des bandes de singes ce que Pline, Pomponius Mela, Ctésias, etc., ont raconté de ces petits hommes qui luttaient contre les grues. Pourtant nous savons aujourd'hui qu'il y avait là aussi une part de vérité. Nous avons retrouvé ces populations caractérisées par la réduction de la taille et des proportions ; nous en avons même accru le nombre. Dans l'Inde, au Cap, nous les avons vues jouer un rôle ethnologique important ; et peut-être, l'intérieur de l'Afrique nous garde-t-il la découverte de bien des faits du même genre. Une fois de plus nous voyons qu'il ne faut jamais repousser sans examen les traditions et les légendes des peuples moins savants que nous, quelque étranges et bizarres qu'elles paraissent. En agissant ainsi sous prétexte de sévérité scientifique, on peut facilement s'égarer et laisser passer sans la reconnaître quelque importante vérité.

XXII. — Ainsi les races noires africaines se sont maintes fois croisées les unes aux autres. En outre, des éléments ethniques, venus parfois de bien loin, se sont mêlés sur divers points à elles.

Remarquons d'abord que parmi les populations généralement regardées comme étant franchement nègres, il en est qui montrent tous les signes du métissage. Tels sont en particulier les Zoulous (fig. 293, 294 et 295). Les détails publiés par M. Cazalis, et ceux qu'il a bien voulu me donner de vive voix, ne peuvent guère laisser de doute à ce sujet.

Parmi les enfants d'une même famille, et en dehors de tout croisement possible avec les Blancs, on trouve assez souvent des individus à teint très noir, d'autres qui sont simplement basanés. Parfois aussi les che-

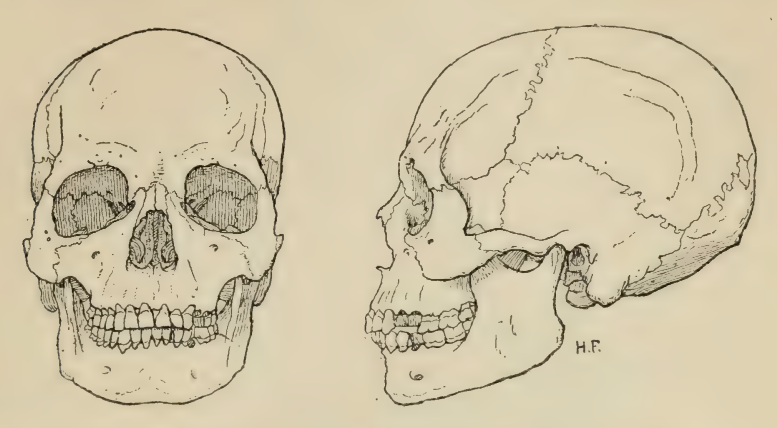


Fig. 293 et 294. — Crâne de Zoulou, face et profil. (C. M.)

veux, au lieu d'être laineux ou crépus, sont lisses. On sait d'ailleurs que chez ces tribus le type est remarquablement amélioré, si bien que la plupart des polygénistes ont voulu en faire une *espèce noire* particulière. Mais ces faits s'expliquent bien aisément par un métissage qui ne remonte même pas assez haut pour que l'atavisme et l'hérédité médiate aient cessé d'agir sur la population.

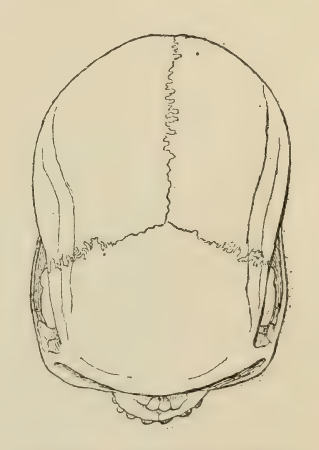


Fig. 295. — Crâne de Zoulou, *norma verticalis*.

La linguistique et l'histoire viennent à l'appui de cette conclusion. La première a retrouvé dans les divers dialectes cafres tous les caractères des langues zimbiennes dont la grammaire et le vocabulaire sont fondamentalement nègres, mais qui renferment aussi des éléments arabes, nilotiques et malgaches. Enfin la chronique qu'a fait connaître le capitaine Guillain fournit l'explication de tous ces faits. Elle a conservé l'histoire des colonies arabes fondées sur la côte africaine depuis Quiloa jusqu'à Sofala ; elle raconte les luttes survenues pour la possession des mines d'or et la fuite vers le sud

d'une partie des vaincus. Il est évident que ceux-ci, après avoir franchi la baie de Delagoa, sont allés plus loin s'allier à des tribus dont le sang s'est trouvé ainsi relevé à tous les points de vue. En somme, les Zoulous sont essentiellement des métis de Nègres et de Sémites chez lesquels prédomine le sang africain.

L'infiltration du sang arabe ne s'est pas arrêtée chez les Zoulous et leurs voisins immédiats. Elle a pénétré bien plus avant dans l'intérieur du continent et se montre de la manière la plus évidente chez certains Béchuanas. Nous devons à M. Casalis le portrait du célèbre chef bassouto Moshesh, et je tiens de l'éminent missionnaire que ce portrait est ressemblant. Or, il rappelle celui de son fils Tsélo, dont je reproduis ici la photographie (fig. 296 et 297). Mais les traits en sont bien plus fins et plus purs. On voit que les types nègre et boschisman, dont l'union a donné naissance aux Béchuanas, ont été singulièrement modifiés et relevés par un élément étranger, qui ne peut être ici que d'origine sémitique.

XXIII. — Pour atteindre la Cafrerie, les émigrés arabes ont franchi sans s'y arrêter la baie de Delagoa. C'est ce qui résulte des descriptions que divers voyageurs ont faites des tribus habitant les côtes de ce golfe. Elles ne comptent que des Nègres purs et qui peuvent même être placés au nombre des représentants les plus inférieurs du type. Ce *témoin*, resté en place et conservant tous ses caractères primitifs, est un terme de comparaison précieux, en ce qu'il permet d'apprécier pour ainsi dire la proportion dans laquelle s'est accompli le métissage. Dans quelque sens que l'on s'éloigne de ce centre resté intact, l'heureuse influence du croisement avec les races supérieures s'accuse nettement. Nous venons de voir ce qui s'est passé au midi de la baie. Il en est de même au nord, dans toute la région de Sofala et de Mozambique. Là même où la population est restée foncièrement nègre, le type se relève d'une manière parfois remarquable.

Au delà, l'infusion du sang sémitique se manifeste de plus en plus et on arrive, par nuances vraiment insensibles, aux populations que Pruner-Bey appelait négroïdes. Chez les Nègres nubiens, les traits s'améliorent et la tête osseuse se modifie en même temps. Mais c'est surtout chez les Somalis, les Gallas et les Harraris, que se fait sentir l'influence du métissage. Les études détaillées que M. Paulitschke a publiées récemment, les photographies qui accompagnent son livre,



Fig. 296. — Tsélo, fils de Moshesh, chef Bassouto, profil.
(D'après une photographie. C. M.)



Fig. 297. — Tsélo, fils de Moshesh, chef Bassouto, face.
(D'après une photographie. C. M.)

démontrent clairement que tous ces peuples sont le résultat d'un croisement fort ancien entre la race nègre et la race blanche, représentée surtout par les Sémites africains. Comme toujours, on constate chez ces métis, tantôt la *fusion*, tantôt la *juxtaposition* des caractères. La chevelure nègre est un des traits qui persiste chez eux avec le plus de ténacité. Mais souvent, le haut de la figure appartient au type blanc, tandis que le bas du visage et surtout la bouche et le menton reproduisent à un haut degré le type nègre. La peau, d'un noir brunâtre chez



Fig. 298. — Gouboua Olealogea, nègre abyssin, profil.
(D'après une photographie. C. M.)

les Somalis, s'éclaircit chez les Gallas et plus encore chez les Hararris. Mais, pour si foncée qu'elle soit chez les premiers, elle n'exhale jamais l'odeur forte et rebutante, si universellement signalée chez les Nègres africains. C'est encore là, dans l'ordre des phénomènes physiologiques, un fait de juxtaposition des caractères. Enfin, on peut regarder cette série comme se terminant aux Bicharis dont j'ai déjà parlé, qui réunissent, au moins chez certains individus, un teint noir des plus foncés aux traits et à la chevelure des purs Sémites.

En Abyssinie, le Nègre et le Blanc sémite se sont aussi rencontrés et croisés depuis un temps immémorial. Nous savons, surtout par M. d'Ab-

badie, quel a été le résultat de ce métissage séculaire. Ici presque tous les caractères qui servent généralement à distinguer les deux types ont perdu leur signification. Ni la couleur, ni la chevelure ne sont considérées comme des signes ethniques sérieux, et la longueur seule du talon est regardée comme le seul signe incontestable d'une origine nigritique (fig. 298 et 299).

XXIV. — Dans ces mêmes régions apparaît un autre élément ethnique, dont la seule étude des langues aurait pu faire soupçonner la



Fig. 299. — Gouboua Olealogea, nègre abyssin, face.
(D'après une photographie. C. M.)

présence et dont l'introduction au milieu des races africaines s'explique par les faits constatés à Madagascar.

Les Arabes ont pénétré aussi à diverses reprises dans cette grande île et mêlé le sang blanc à celui des races noires locales. A côté d'eux sont venus se placer des Malais, que M. Grandidier pense pouvoir rattacher aux Madurais et dont les Hovas ont conservé le type plus ou moins altéré par le croisement. De ceux-ci, par l'intermédiaire de diverses tribus, on arrive aux Sakalaves, dont une partie présente les caractères craniologiques des Bantous, tandis que d'autres tribus se rapprochent des Mélanésiens par ces mêmes caractères. Mais, quels que soient leurs

traits physiques, toutes les populations malgaches n'ont au fond qu'une seule langue et cette langue se rattache aux idiomes océaniens.

Ce ne sont pas les Hovas qui ont apporté ce langage. Arrivés il y a seulement environ sept ou huit siècles, restés longtemps inférieurs aux autres Malgaches, ils n'auraient pu exercer une pareille influence d'une extrémité à l'autre de cette grande terre. D'ailleurs leur langage paraît être franchement malais ; et enfin, en se croisant avec des Noirs, ils auraient altéré par leur brachycéphalie les formes craniologiques de ces derniers qui sont restés dolichocéphales. Il faut donc admettre qu'à une époque indéterminée et fort ancienne, une population nègre, venant des régions orientales, a abordé à Madagascar ; que ces immigrants étaient dolichocéphales, et qu'ils parlaient un dialecte océanien. Les Papouas répondent à toutes les exigences de cette hypothèse que confirment bien des faits. On sait que M. Grandidier, comme M. Froberville, a signalé la ressemblance existant entre les Mélanésiens et certains Malgaches. D'autre part, Pruner-Bey, se fondant sur l'étude qu'il avait faite de quelques vocabulaires recueillis en Mélanésie, rattachait les langues papouas à la souche malayo-polynésienne, et Maury nous dit que l'on a reconnu récemment que la langue parlée à Waiguiou se rapproche du dialecte polynésien des îles Tonga. Les considérations tirées de la linguistique confirment donc les conséquences auxquelles conduit l'étude des caractères physiques.

Elles permettent d'aller plus loin. Si l'on tient compte de ce que j'ai dit plus haut au sujet des indications que peut fournir l'étude des langues sur la succession des populations, on sera conduit à admettre que ces émigrés orientaux ont précédé les Africains à Madagascar et avaient peut-être peuplé l'île entière avant de se mêler aux Bantous et aux Mozambiques ; ou tout au moins, qu'ils étaient assez nombreux et assez forts pour imposer leur langue à toutes les tribus indigènes. En se plaçant à ce point de vue, Madagascar apparaît comme étant, au fond, une colonie de diverses races océaniennes. Voilà pourquoi j'ai cru devoir rattacher les Noirs de cette grande île aux Papous plutôt qu'aux Nègres africains.

Je dois rappeler dès à présent que, des recherches et des observations de plusieurs voyageurs et surtout de M. Grandidier, il résulte que des Juifs, des Persans, des Indiens, des Chinois, etc., sont venus se joindre aux divers éléments ethnologiques dont je viens de parler. Si bien que,

à elle seule, l'île de Madagascar a vu se juxtaposer et se fusionner dans son sein le sang des trois grands types humains et de plusieurs de leurs



Fig. 300. — Mère et fille malgaches. (D'après une photographie. C. M.)

types secondaires, empruntés à trois parties du monde, l'Afrique, l'Asie et l'Océanie. Bien souvent aussi les Européens ont mêlé leur sang à

celui des races précédentes. A en juger par les portraits qu'ont publié quelques-uns des voyageurs les plus dignes de foi, ces croisements ont parfois relevé d'une manière frappante le type original; mais parfois aussi, celui-ci ressort d'une manière fâcheuse chez certains individus (fig. 300).

XXV. — Il eût été bien étrange que les émigrations malayo-polynésiennes ou malaises s'arrêtassent toutes à Madagascar. Volontaires ou accidentelles, elles n'ont pu échapper aux causes multiples qui ont si souvent disséminé les navigateurs sur des points fort éloignés de ceux

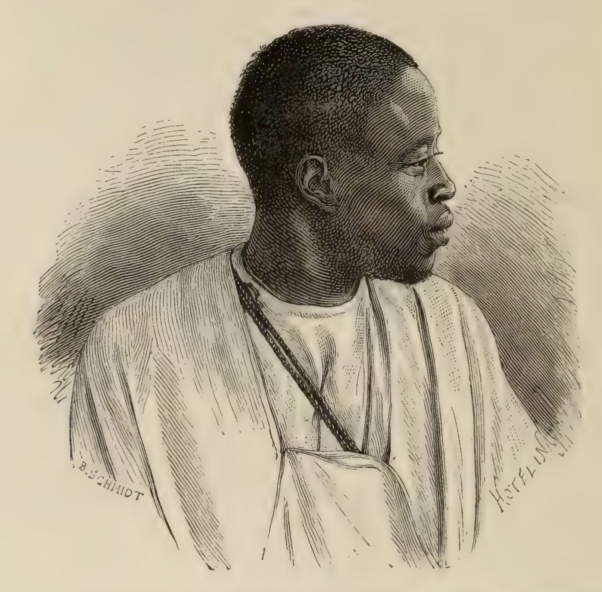


Fig. 301. — Amadou-Yoro, Ouolof, profil. (D'après une photographie. C. M.)

qu'ils voulaient atteindre, et plus d'une fois, sans doute, les embarcations venant de l'Orient ont été portées jusqu'aux côtes du continent. C'est ce qu'attestent les éléments linguistiques communs au malgache et aux langues zimbiennes, dont l'aire, selon M. Maury, s'étend de la Cafrerie au Zanzibar et pénètre dans l'intérieur au sud du pays des Gallas. Les caractères physiques accusent dans bien des cas le même mélange. On sait que Froberville considérait quelques-unes des nations africaines orientales comme rappelant la race nègre de l'Océanie. On voit que tous ces faits s'expliquent sans peine, en admettant que les Papouas ont contribué à peupler ces contrées.

D'autre part, le type malais me semble aussi avoir été pour quelque chose dans la formation de certaines races des régions qui nous occupent. Je crois avoir reconnu son empreinte sur quelques têtes osseuses, venues de la côte d'Afrique et faisant partie de la collection du Muséum. L'une de celles que M. Revoil a rapportées de son dernier voyage m'a paru présenter à un haut degré les caractères du crâne malais. Enfin, j'ai eu sous les yeux le portrait d'un Galla peint par Prisse d'Avenne et qui reproduisait d'une manière frappante les traits et le teint des races jaunes.



Fig. 302. — Amadou-Yoro, Ouolof, face. (D'après une photographie. C. M.)

XXVI. — Si G. d'Eichthal avait connu les faits que je viens d'indiquer, il y eût trouvé à coup sûr un argument en faveur de ses vues relativement à l'origine des Peules ou Fellans dont il voulait faire des *Malaisiens*, dérivés eux-mêmes des *Polynésiens*. On ne saurait aujourd'hui s'arrêter à cette conception, qui repose sur des observations incomplètes et mal interprétées. Les Peules, dont le point d'origine est encore à déterminer, me paraissent être un rameau des races sémitiques à teint plus ou moins foncé, qui habitent à l'est de l'Afrique centrale. En tout cas, ce sont des Blancs ; et, par leurs migrations, par leur dissémination première, puis par leurs conquêtes, ils ont porté cet élément

ethnique au cœur même du continent noir et jusque tout près de ses limites occidentales. D'Eichthal, résumant les documents acquis de son temps et qui se sont accrus depuis, estime en moyenne à 28 degrés en longitude et à 7 degrés en latitude l'aire sur laquelle étaient réparties les populations fellanes. C'est environ la dixième partie de l'Afrique ou le quart de l'Europe, et cette aire embrasse essentiellement le bassin du Niger et de la Gambie.

On sait comment, sous l'influence du fanatisme musulman, les Peules, longtemps dispersés au milieu des peuples nègres, se réunirent et devinrent conquérants. Appelant à eux tous les esclaves qui voulaient retrouver leur liberté, les incorporant dans leurs armées, ils mêlèrent toutes les races noires et bientôt s'unirent à elles. Sur ces terres africaines naquit une population mulâtre qui, là comme dans nos colonies européennes, méprisait les Noirs et haïssait les Blancs. Une des populations nègres les plus remarquables, celle des Ouolofs ou Wolofs (fig. 301, 302, 303 et 304), paraît s'être mêlée de bonne heure aux Peules. De ce premier croisement résultèrent d'après Maury les Torodes, qui continuèrent à s'allier à la race supérieure et donnèrent naissance aux Touccouleurs. Ceux-ci devinrent bientôt assez nombreux dans le Fouta Toro pour se révolter et chasser les fondateurs de cet État. Des faits analogues se sont à coup sûr passés à peu près partout où ont pénétré les Peules, et l'on comprend que le métissage n'a pu que s'accomplir sur une échelle immense.

XXVII. — Les Arabes, venant aussi de l'est, ont largement pénétré dans l'Afrique centrale. On sait qu'arrivés au Wadaï depuis environ cinq siècles, ils y forment de nombreuses et puissantes tribus, et certainement de nombreux mélanges ont été le résultat de cette invasion. Il y a donc, au cœur même du continent, un véritable centre de métissage. C'est bien probablement à son influence qu'est dû le relèvement du type nègre, si remarquable chez certains indigènes du Bornou (fig. 284 et 305).

Que cette invasion ait été pacifique ou violente, les populations nègres ne semblent pas lui avoir opposé de résistance sérieuse. Je ne connais qu'un seul cas où elles aient fait un véritable retour offensif et il est d'autant plus intéressant de le signaler. Dès le quinzième siècle, les Arabes purs ou mêlés avaient occupé le bassin du Bar-el-Abyadh, à l'est de l'Abyssinie. En 1504, ils furent attaqués et défaits par une



Fig. 303. Victorine Kilet, Ouolove, profil. (D'après une photographie. C. M.)



Fig. 304. — Victorine Kilet, Ouolove, face. (D'après une photographie. C. M.)

nation venant d'une contrée lointaine située au sud-sud-ouest. Notre voyageur Lejean, confirmant les renseignements recueillis par un de ses prédécesseurs, s'est assuré que ces émigrants étaient de race nègre pure et idolâtres. Ce furent eux qui fondèrent le royaume de Sennaar, qui, à la fin du siècle dernier, comprenait presque toute la Nubie méridionale et a duré jusqu'en 1820. Mais alors, l'islamisme était universellement adopté et l'arabe était la langue du pays. C'est-à-dire que les Sémites, quoique soumis à la dynastie nègre, avaient pris un ascendant marqué sur leurs vainqueurs; et, à coup sûr, là encore, Nègres et Blancs s'étaient croisés sur une large échelle.

XXVIII. — Dans le nord-est du Soudan, aux confins de l'aire nigritique, se trouvent les Tibbous, grande formation ethnologique que l'on ne saurait séparer des races nègres. Toutefois, chez ces populations, les traits et le teint paraissent être très variables, et les cheveux sont peut-être aussi souvent frisés que laineux. Ce sont donc encore des métis résultant sans doute du croisement à des degrés divers de populations locales nègres avec les races blanches qui les séparaient des côtes méditerranéennes. Sans doute les Berbères ont figuré pour la plus forte part dans ces mélanges. Mais tous les peuples qui se sont disputé le nord de l'Afrique ont pu contribuer au résultat final. Cette hypothèse bien simple rend compte de la variété des caractères et de l'inégalité qu'on a signalée entre ces tribus au point de vue physique. Les Tibbous d'Œrna, par exemple, placés au sud de l'ancienne Cyrénaïque, ont pu recevoir quelque peu de sang grec, et il n'est pas étonnant que le type se soit relevé chez eux.

Au nord, au nord-ouest et à l'ouest, la race amazig a joué un rôle analogue et probablement plus considérable encore. Dès le septième siècle de notre ère, nous dit Barth, les Berbères apportèrent l'islamisme dans la Nigritie occidentale ; au dixième, ils fondèrent un empire qui paraît avoir été assez étendu; vers l'an 1100, les Touaregs bâtirent Tombouctou, c'est-à-dire qu'ils occupèrent cette partie du Niger où, au temps d'Hérodote, vivaient encore les Négrilles. On sait qu'ils sont descendus bien plus au sud et qu'ils ont maintes fois disputé aux Peules la domination de ces contrées.

Plus tard le Maroc entra en scène à son tour, et de là résulta un de ces faits qui, constatés historiquement, en expliquent bien d'autres dont la cause est restée inconnue. En 1591, le Sonrhaï fut envahi et

soumis par une armée marocaine. Des garnisons furent placées dans les principales villes. Chefs et soldats s'unirent aux femmes du pays et donnèrent naissance à des métis qu'on désigna sous le nom de *Romas*. Bientôt, des troubles survenus au Maroc permirent à ceux-ci de se déclarer indépendants. Ils formèrent une sorte de confédération féodale, qui dura pendant plusieurs années et fut détruite par les Touaregs vers 1770. Les Romas perdirent donc leur importance politique et se confon-

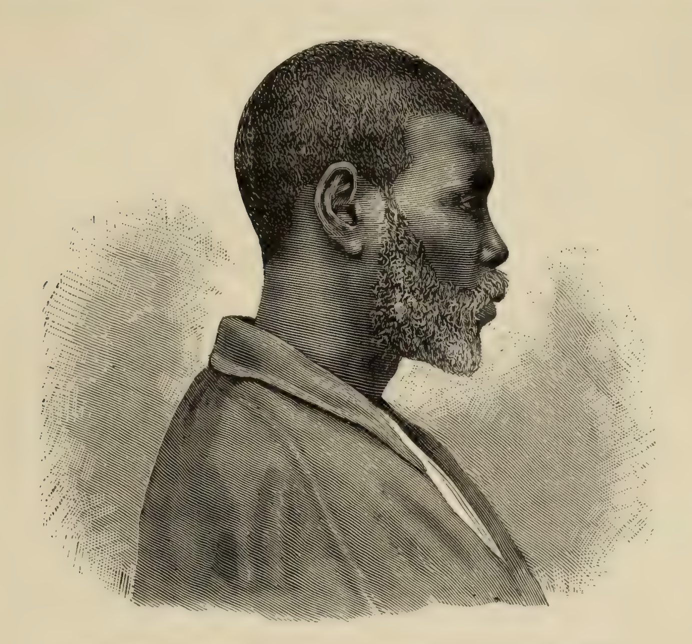


Fig. 305. — Nègre de Bornou. (D'après une photographie de M. de Lacaze-Duthiers. C. M.)

dirent avec le reste de la population. Mais, ajoute Barth à qui j'emprunte tous ces détails, ils forment encore aujourd'hui une classe spéciale et parlent un dialecte particulier du sonrhaï. Il est évident qu'il y a eu chez eux *métissage des langues*, aussi bien que des races.

XXIX. — Les races sémitiques ne se sont pas arrêtées au continent africain. Nous les retrouverons plus tard aux Canaries, où, associées parfois à un autre élément ethnique encore indéterminé, elles sont allées se croiser avec les hommes de Cro-Magnon. Le dernier travail de M. Verneau a mis ce résultat hors de doute ; mais cela même permet d'interpréter d'autres faits et de former des conjectures sur l'origine

de certaines populations mixtes se rattachant plus ou moins au type nègre ; en voici deux exemples.

Les *Boubis* ou *Adeghaz*, qui peuplent l'île de Fernando-Po, se distinguent très nettement de toutes les tribus côtières par les traits, par la couleur jaunâtre de la peau, par les cheveux, qui sont longs et frisés, mais nullement laineux. Évidemment une race à teint clair et à cheveux lisses est venue ici se mêler aux Noirs africains, et semble même être entrée pour la plus forte part dans la constitution de cette population insulaire.

A en juger par la description que les plus anciens voyageurs nous ont laissée des habitants du Congo, cette contrée n'avait pas échappé au métissage. La plupart des *Mosicongos* étaient Noirs, nous dit Lopez ; mais, ajoute-t-il, il s'en trouvait parmi eux dont le teint était olivâtre. Ils n'avaient pas les lèvres grosses et retroussées des vrais Nègres ; au lieu de se rapprocher des Noirs guinéens, ils ressemblaient aux Portugais ; leur physionomie présentait de la variété et de l'agrément, comme en Europe. Il est bien difficile de ne pas reconnaître qu'ici encore un élément ethnique supérieur est venu s'unir à la race nègre et en a relevé le type. Or, lorsque Lopez recueillait ces observations vers 1578, ses compatriotes étaient depuis trop peu de temps au Congo pour avoir pu influer sur les caractères physiques de la population. Il faut donc bien reporter le croisement à une époque antérieure et, sans doute, fort ancienne.

La race qui a précédé les Européens sur ces côtes lointaines était bien probablement celle dont M. Verneau a retrouvé les traces incontestables aux Canaries, où elle était venue mêler son sang à celui des hommes de Cro-Magnon, et qui se rattachait évidemment à quelque rameau sémitique. Les navigateurs, qui ont su atteindre ces îles, ont pu, à plus forte raison, longer les rivages africains, gagner le golfe de Guinée et arriver jusqu'au Congo.

Les résultats fournis par l'étude du langage semblent venir à l'appui de cette hypothèse. D'après Hale, les langues parlées sur les côtes orientales et occidentales du continent ont plus d'affinités entre elles qu'avec celles des régions intermédiaires. Livingstone se faisait comprendre plus facilement d'un côté à Tèté, de l'autre à Saint-Paul de Loanda, que dans l'intérieur. N'est-il pas permis d'attribuer ces rapports linguistiques, existant entre les côtes opposées, à ce que des

éléments ethniques, plus ou moins rapprochés par le langage, sont venus s'y mêler aux races nègres? Les linguistes répondront sans doute à cette question, que je ne puis que poser.

Enfin les Blancs européens ont apporté leur contingent à ce mélange des races. Les Mulâtres ont promptement paru dans les comptoirs, dans les colonies et les stations militaires échelonnées le long des côtes. Au Cap surtout, le métissage s'est accompli sur une échelle assez considérable pour donner naissance à une population nouvelle. On sait que les métis de Hollandais et de Hottentot, groupés au delà de l'Orange sous le nom de Griquas, se sont organisés et ont formé une colonie assez importante pour attirer l'attention du gouvernement anglais.

XXX. — Ainsi, nulle part l'Afrique n'est ce continent immuable dont on a trop souvent parlé. Son histoire ressemble à celle des autres parties du monde et pose aux ethnologistes des problèmes analogues à ceux que nous retrouverons partout ailleurs.

XXXI.—Nous avons vu les races mélanésiennes étendre leur influence bien loin de leur centre; nous avons vu les Papouas pénétrer jusqu'en Californie et à la Nouvelle-Zélande, et je reviendrai plus loin sur ces faits. Les Nègres africains ont-ils dans leur histoire quelque chose d'analogue ?

A l'orient de l'Afrique, je ne vois que Madagascar qui puisse être considérée comme devant en partie sa population à une véritable expansion des races nègres africaines. On aurait pu naguère attribuer à cette cause l'existence des petits groupes à teint plus ou moins foncé signalés sur les bords du golfe Persique ; on aurait pu voir tout au moins dans ce fait un résultat de l'esclavage, car on sait que des esclaves noirs, et surtout des femmes, étaient envoyées des côtes d'Afrique jusque dans l'Afghanistan ; mais, comme je l'ai dit plus haut, les découvertes de M. Dieulafoy, les études précises de M. Houssay doivent faire rattacher ces îlots de métis aux Négritos.

A l'est de leur aire d'habitat, les Nègres africains semblent n'avoir émigré volontairement qu'à Madagascar. Mais l'esclavage a certainement contribué à les introduire dans cette île ; il les a disséminés et les dissémine annuellement par milliers dans tous les pays musulmans. Je ne vois pourtant pas qu'ils aient donné naissance à de nouvelles populations, ni qu'ils jouent un rôle social quelque peu marqué

dans la plupart de ces États. Il en est autrement dans l'Arabie centrale. Les détails donnés sur ce point par Palgrave sont intéressants et curieux. Dans l'Ared, le Noir recouvre aisément sa liberté et s'est fait une place dans la société. Il est des villes dont il forme le quart ou le tiers de la population. Le Nègre pur trouve à se marier dans les classes moyennes; et ces unions ont enfanté une race mulâtre, appelée dans le pays *Khodeyryah,* c'est-à-dire *les Verts.* Ceux-ci n'entrent pas encore dans les classes nobles; mais leurs fils tiercerons y sont assez facilement admis. Palgrave en a vu qui étaient décorés des titres de cheik ou d'émir et qui comptaient parmi leurs serviteurs des individus du plus pur sang ismaélite ou kahtanite. Cette population paraît croître rapidement et prendra évidemment de plus en plus d'importance dans cette région où ses pères ont été violemment transportés.

XXXII. — A l'ouest, les Nègres avaient devant eux l'Atlantique entière, et cette barrière semblait interdire toute émigration à des tribus qui, quoique bien plus navigatrices qu'on ne l'a dit souvent, ne paraissent avoir jamais tenté de voyages au long cours. Elle a pourtant été franchie, mais très rarement. Le grand courant équatorial a joué ici le rôle dévolu au Kouro-Sivo dans le Pacifique. Il a entraîné quelques canots et en a disséminé les équipages sur divers points. On sait que ce courant vient se heurter à la pointe extrême de l'Amérique australe, au cap Saint-Roques, et qu'il se partage en deux branches, dont l'une descend vers le sud, tandis que l'autre remonte au nord, pénètre dans le golfe du Mexique, se subdivise à la rencontre des archipels dont est semée cette espèce de mer intérieure et en ressort par le canal de Bahama.

L'existence de ces courants et leurs directions diverses expliquent la présence et la répartition géographique des quelques Noirs qui sont passés d'Afrique en Amérique. Il suffit d'en tenir compte pour s'expliquer comment Balboa a pu trouver une tribu nègre isolée au milieu des indigènes de l'isthme de Darien; comment l'île Saint-Vincent avait des *Caraïbes noirs*, avant l'importation des premiers Nègres aux Antilles; comment les Yamassis de la Floride et les Charuas du Brésil présentaient le même teint; comment des *hommes noirs*, venant de l'est, ont pu arriver jusqu'aux Andes, ainsi que le rapportent les traditions péruviennes.

La race africaine n'avait pas conservé sur tous ces points l'intégrité

de ses caractères. A en juger par le langage de Gomara, la tribu du Darien semble bien avoir été composée de vrais Nègres ; mais, chez les Charuas, le sang noir n'accusait son intervention que par la couleur de la peau. Quant aux Yamassis de la Floride, le métissage me paraît démontré. Ils sont décrits partout comme ayant la peau noire ; les Ochlewahaw, leurs descendants, se distinguent de nos jours encore de toutes les autres tribus séminoles par le même caractère. Enfin nous avons le portrait d'un chef de cette nation dont on connaît la généalogie. Micanopy était le petit-fils d'une esclave yamassi qu'avait épousé son grand-père, un des chefs de la nation des Séminoles. Cette origine s'accusait chez son père par la couleur très foncée de la peau (*darkness*), qui semble s'être accentuée plus encore chez Micanopy, à en juger par le langage de ceux qui ont pu le voir (*Micanopy also a very black*). Ajoutons que les cheveux de ce chef sont légèrement bouclés. Ce dernier trait, en contradiction avec un des caractères les plus constants des races jaunes et rouges, qui ont toutes les cheveux droits, atteste que l'influence du sang nègre s'accusait franchement ici en dépit d'un double croisement.

XXXIII. — Si, à raison des conditions que leur imposait l'habitat ou par suite du manque d'initiative, les races nègres africaines ne se sont guère répandues en dehors de leur aire, l'esclavage a singulièrement modifié cet état de choses. Le moraliste ne peut condamner trop sévèrement cette déplorable institution ; mais elle n'en a pas moins apporté à l'anthropologiste les plus précieux enseignements. Par son fait, de véritables expériences se sont trouvées instituées sur les points les plus éloignés du globe, dans les conditions les plus différentes et sur la plus vaste échelle. Des calculs, qui n'ont certainement rien d'exagéré, portent à près de 30 millions d'âmes le nombre des Nègres transportés dans les diverses colonies européennes. Sans doute, la très grande majorité n'a pu survivre aux déplorables conditions d'existence que lui faisaient l'avarice et la brutalité des planteurs ; elle n'a pas laissé des descendants. A Cuba, à Saint-Domingue et sur bien d'autres points, la traite semblait seule alimenter cette population expatriée par la force. On a bien souvent invoqué ce fait comme démontrant l'impossibilité pour le Noir de s'acclimater hors de chez lui. Mais c'est que l'on oubliait les misères de l'esclavage. Dès que celui-ci a cessé, la race a retrouvé sa vitalité et sa fécondité premières ; si bien qu'elle est en progrès mar-

qué, même dans toutes les îles du golfe du Mexique. On sait d'ailleurs que, dans quelques États-Unis du Sud, on élevait des Nègres comme on élève chez nous du bétail et que *cette industrie* alimentait un véritable commerce d'exportation. Il fallait certes bien que la race fût *acclimatée*.

En fait, grâce aux Blancs aryans ou Sémites, le Nègre africain, le Nègre proprement dit, est aujourd'hui partout ; et partout, il s'est croisé aussi bien avec la race maîtresse qu'avec les races locales. Dans l'Amérique méridionale, le Sambo est né à côté du Mulâtre ; et des noms spéciaux, imaginés pour exprimer ce qui se passe journellement, attestent que bien des milliers d'individus réunissent en eux le sang des trois races parentes.

De là il est résulté que les Nègres africains ont joué déjà, jouent encore et joueront de plus en plus dans l'avenir un rôle ethnologique très sérieux. Personne n'ignore ce qui s'est passé dans notre colonie de Saint-Domingue, où, après avoir chassé les Blancs, les Nègres purs et les métis se disputent le pouvoir. Ici la race colorée a eu le dessus et s'est constituée politiquement à part. Ailleurs, des tentatives de même nature ont échoué. La plus remarquable est celle qui a eu lieu en plein Brésil, dans la province de Pernambuco, vers le milieu du dix-septième siècle. Là, des nègres marrons et des Mulâtres s'étaient réunis dans une région déserte, au nombre de plusieurs milliers; ils avaient fondé une véritable république régie par des lois sages, avaient défriché toute une contrée, bâti la ville de Palmarès, dont les remparts en épais troncs d'arbres avaient plus d'une lieue d'étendue, qui renfermait quelques belles maisons et au moins un véritable édifice. Vers la fin du dix-septième siècle, cette ville comptait plus de 20 000 habitants, et la république pouvait armer 10 000 combattants. Attaqués par les Portugais, les Nègres repoussèrent d'abord leurs ennemis. Mais une seconde armée de Blancs revint à la charge et les remparts de Palmarès tombèrent sous le feu de l'artillerie. Après une résistance héroïque, les chefs de la république noire se donnèrent la mort; et leurs compagnons, retombés dans l'esclavage, furent dispersés dans tout l'empire.

Les Nègres marrons sortis de la colonie hollandaise de la Guyane ont été plus heureux. Ils ont trouvé dans les forêts de la Guyane française un asile où ils se sont multipliés en paix, et y forment une population spéciale.

C'est surtout par le métissage pacifique que l'élément nègre exerce

son influence en Amérique. Dans la partie espagnole de Saint-Domingue, la population est presque entièrement composée de métis ; les Blancs et les Noirs restés purs ne comptent que pour une très faible minorité. Au Brésil et dans l'Amérique centrale, le préjugé de la couleur est singulièrement affaibli. Le sang noir s'infiltre tous les jours davantage dans les plus hauts rangs de la société et s'y mêle souvent au sang rouge. Je dois à un de mes correspondants l'histoire détaillée d'une famille qui se rattachait ainsi aux trois races et qui n'en a pas moins joué un certain rôle dans la colonie américaine de Paris. Il est vrai que ces triple-métis prétendaient être des Blancs purs et étaient acceptés pour tels. C'est là un de ces mille faits de détail qui justifient ce que j'ai dit à ce sujet dans la première partie de ce livre (p. 174).

Il n'en est pas encore de même dans l'Amérique septentrionale, aux États-Unis. Mais, la destruction de l'esclavage ne peut que porter ses fruits ; et le moment viendra où le Blanc de la Floride, de la Virginie, etc., ouvrira ses rangs au Mulâtre, comme le Blanc du Nord lui-même les a ouverts au métis indien. Ce résultat est inévitable en présence du développement pris par la race noire depuis quelques années, et que j'ai signalé plus haut (p. 154). Si les chiffres donnés par les journaux américains sont exacts, si la race blanche se laisse dépasser par la noire comme élément de la population, il faudra bien ouvrir à cette dernière tous les rangs d'une société dont elle composera la plus forte part.

XXXIV. — Le métissage ne donnera pas seul naissance en Amérique à des types secondaires dérivés des races de l'ancien continent. L'influence du milieu suffit pour cela. Ce fait résultait déjà de détails donnés par quelques observateurs sur les Nègres du Brésil et des États-Unis, et ces témoignages étaient d'autant plus probants que quelques-uns étaient donnés par des polygénistes. Mais les observations recueillies dans la Guyane par M. Paul Lévy sont bien plus précises et détaillées. Ce voyageur, ingénieur distingué, mais nullement préoccupé des questions controversées en anthropologie, a constaté des changements considérables chez les Nègres marrons, aujourd'hui réunis en tribu, dont j'ai parlé tout à l'heure. Ces Noirs ne se sont jamais mêlés aux races indigènes, ce qu'atteste la conservation du teint et de la chevelure, qui sont restés à très peu près les mêmes. Mais les traits se sont modifiés, les proportions du corps se sont transformées et rappellent aujourd'hui celles des

races locales. Les belles photographies publiées par le prince Roland Bonaparte confirment les dires de M. Lévy. Enfin l'odeur caractéristique de la race a changé, si bien que ce voyageur me disait pouvoir distinguer à coup sûr par l'odorat le Nègre créole de son frère d'Afrique.

Nous retrouverons plus loin des faits analogues reconnus chez les Européens établis depuis quelques générations sur divers points du globe, en particulier en Amérique. Cet ensemble d'observations justifiera l'appréciation générale portée par Élisée Reclus, qui, parlant des États-Unis du Sud, estime que dans cette contrée le Noir, aussi bien que le Blanc, tourne au Peau-Rouge.

XXXV. — En résumé, de nouveaux horizons s'ouvrent pour les races noires africaines dans toutes les régions où les a transportées la cupidité des Blancs. La traite, qui semblait devoir les détruire, qui, encore aujourd'hui, dépeuple en Afrique des contrées entières, leur a préparé en Arabie et dans nos colonies, principalement en Amérique, une expansion et surtout un développement social qu'elles n'auraient probablement jamais atteints, si elles avaient été livrées à elles-mêmes sur leurs terres natales. Pures ou métissées, elles seront un élément des sociétés en voie de formation dans le Nouveau Monde ; elles auront leur rôle dans la future civilisation de ces vastes contrées.

CHAPITRE XVII.

Races jaunes.

I. — Il résulte des documents réunis par d'Omalius, que les races jaunes plus ou moins pures comprennent environ 518 991 000 âmes, représentent les 0,44 de la population totale du globe, et occupent environ les 0,28 des terres habitées (carte IV). Je rappellerai que les races mixtes océaniennes et américaines, dont elles sont souvent l'élément principal, ne figurent pas dans cette évaluation. Il s'agit donc ici seulement des Jaunes continentaux, à peu près tous confinés dans l'Asie dont ils couvrent la plus grande partie, et dont ils atteignent les régions polaires. Les Esquimaux seuls vivent en Amérique et en occupent aussi l'extrême nord. Il résulte de cet habitat boréal d'un certain nombre de populations jaunes, que le planisphère ci-joint exagère à l'œil l'étendue de l'aire géographique qui leur est dévolue.

II. — J'ai dit plus haut que les races jaunes possèdent sur le continent une aire continue qui s'étend des côtes orientales de l'Asie jusqu'en Europe. Partout, parfois même sur les points où la mer lui sert de frontière, cette aire est comme bordée par une ceinture, parfois très large, de populations à type mixte. Une partie de l'Europe orientale est comprise dans cette zone, et l'histoire nous renseigne sur les événements qui ont amené cet état de choses. Cela même fait comprendre ce qui s'est passé ailleurs ; c'est pourquoi je crois devoir rappeler quelques faits et quelques dates que j'emprunte aux historiens.

Dès la fin du quatrième siècle les Huns, très probablement de race tongouse, peut-être mêlés de Finnois, avaient franchi le Palus Méotide et occupé la Pannonie, c'est-à-dire une partie de l'Autriche, jusque-là habitée par des Blancs. Guidés par Attila, ils pénétrèrent vers le milieu du siècle suivant jusque dans les Gaules et l'Italie ; puis furent rejetés dans l'est de l'Europe, où ils se maintinrent surtout dans le bassin du Don. Plus tard, Gengis-Khan, à la tête des Mongols, envahit la Russie

méridionale. Son petit-fils Batou-Khan y fonda en 1224 l'empire de Kaptchak, dont il étendit les frontières jusqu'en Pologne et qui dura jusque vers le milieu du quatorzième siècle. Bien que ramené progressivement dans des limites de plus en plus restreintes, cet empire donna naissance à quatre grands khanats occupant presque tout le sud-est de la Russie d'Europe.

Des diverses subdivisions de la race jaune, le rameau turc est celui qui a fait en Europe les conquêtes les plus importantes et les plus durables. Dès le cinquième siècle, les Khazares, sortis du Turkestan, avaient fondé sur les bords de la mer Noire et de la mer Caspienne un empire qui s'étendit plus tard jusqu'au Dniéper et à l'Oka, et qui dura plus de sept siècles. Les Petchenègues, qui en conquirent une partie, étaient de même souche. En 1395, Tamerlan fit une apparition de courte durée dans la Russie méridionale; mais quelques-uns de ses lieutenants poussèrent leurs excursions jusqu'en Pologne. Enfin, en 1355, les Ottomans prirent pied en Europe, s'emparèrent de Constantinople en 1453 et pénétrèrent jusqu'à Vienne en 1529 et en 1683. On sait comment ils furent vaincus sous les murs de cette ville; mais on sait aussi qu'ils ont gardé jusqu'à nos jours une partie de leurs anciennes conquêtes.

Ainsi, tout en restant dans les temps strictement historiques, nous voyons les races jaunes tenter à bien des reprises de conquérir l'Europe. Parfois, elles pénètrent très avant; mais alors elles sont promptement refoulées. Parfois elles s'établissent dans le sud-est de cette partie du monde et y règnent même avec éclat. Mais toujours elles finissent par être vaincues; et, de tous les empires fondés par elles, un seul subsiste aujourd'hui; on sait dans quelles conditions. Toutefois, si ces empires ne figurent plus sur les cartes politiques, les populations qu'ils englobaient n'ont pas disparu pour cela. Les Jaunes qu'amenait la conquête se mêlaient aux Blancs qui survivaient à la guerre. Quand les Blancs reprenaient le dessus, ils n'expulsaient ni ne tuaient tous les Jaunes et leurs métis. Dans ces flux et reflux de conquêtes, Jaunes et Blancs tour à tour vainqueurs et vaincus ne pouvaient que se pénétrer réciproquement et engendrer une foule de populations métisses.

L'état actuel de ces contrées montre qu'il en a bien été ainsi. A partir du gouvernement de Perm, à l'est des monts Oural et du fleuve de même nom, sur les bords de la Caspienne et jusqu'à la mer d'Azof, on trouve une série de populations Votiaks, Vogouls, Tchouvaches, Basch-

kirs, Kirghises, etc., que l'on pourrait appeler tantôt des Jaunes métissés de Blancs, tantôt des Blancs métissés de Jaunes et dont les groupes, parfois curieusement enchevêtrés, arrivent presque jusqu'au cœur de la Russie. Sur la carte ethnologique de Latham, les Mordvines, les Tchouvaches et les Tchérémisses forment une sorte d'archipel dont les îlots, de moins en moins étendus et de plus en plus espacés, arrivent jusqu'à l'Oka. Au sud, les Nogais et les Cosaques du Don, plus ou moins métissés de Slaves ou de Finnois, relient les Kalmouks de la Caspienne aux Tartares de Crimée. Au delà viennent les Bulgares, aujourd'hui presque entièrement slavisés; et on atteint enfin les Ottomans qui, surtout dans les classes élevées de la société, n'ont plus guère de turc que le langage, tant leur type physique a été modifié par le croisement.

III. — Des faits analogues à ceux que je viens de rappeler se sont évidemment passés en Asie ; et ainsi s'est formée cette zone de populations mixtes qui entoure partout l'aire des races jaunes. Mais, ce ne sont pas seulement des luttes locales entre populations cherchant à étendre ou à conserver leurs frontières qui ont altéré les types primitifs. D'autres causes y ont contribué et ont introduit des éléments modificateurs jusqu'au cœur de l'aire mongolique.

Les grands conquérants asiatiques, qu'ils aient été Toungouses comme Attila, Mongols comme Gengis-Khan et ses fils, ou métis de Jaune et de Blanc comme Timour, incorporaient les vaincus dans leurs immenses armées et les promenaient d'un bout à l'autre de l'aire qui nous occupe, brassant les populations et les races, des confins de l'Asie au cœur de l'Europe, des mers de la Chine à l'Égypte, de la Sibérie au golfe du Bengale. Ils amenaient, en outre, avec eux d'innombrables esclaves. Après la prise de Samarkand, Gengis-Khan transféra en pleine aire mongolique, par convois de 30000 et 40000 hommes, des ouvriers et des artisans de toute sorte. Ces grands mouvements de peuples ont de tout temps occupé les historiens; et c'est aux livres de ces derniers que je dois renvoyer le lecteur. Je me borne à faire observer ici que ces événements n'ont pas moins d'intérêt pour les anthropologistes. A eux seuls ils éclairent une grande partie de l'histoire ethnologique de l'Asie et en font comprendre les difficultés.

Évidemment les masses humaines, entraînées par ces conquérants barbares, ou transportées hors de leur aire d'habitat, n'ont pu que se mêler et se confondre. Les populations actuelles sont le résultat d'un

métissage accompli sur une foule de points, sur la plus vaste échelle ; et, pour en distinguer les éléments ethniques, il faudrait disposer de matériaux nombreux qui manquent à peu près toujours.

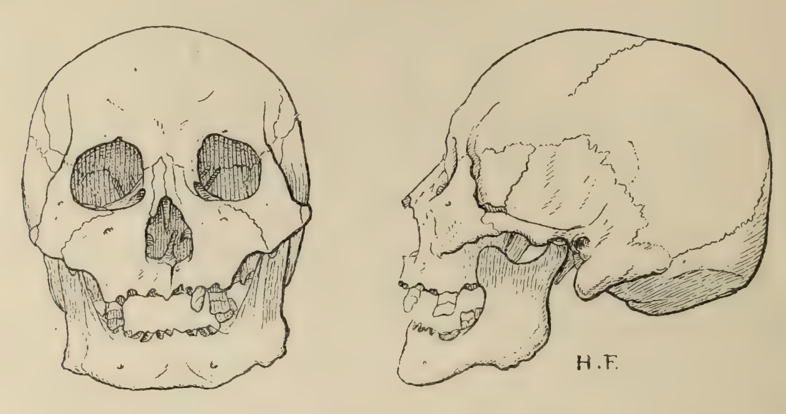


Fig. 306 et 307. — Crâne de Mongol du désert de Gobi, face et profil. (Coll. Martin. C. M.)

IV. — Les Jaunes ont aussi agi les uns sur les autres et amené la formation de groupes métis réunissant le sang des diverses familles. Dans l'ouest et jusque dans le centre de leur aire on trouve des Turco-Mongols, des Toungo-Mongols, des Turco-Toungouses. Les Nogais sont bien probablement le produit du mélange de toutes les races qui ont envahi la Russie méridionale. A l'est, la conquête, ou l'émigration, a mêlé les Mongols aux Chinois. Dans la vallée du haut Hoang-ho, M. Potanin a découvert plusieurs groupes de populations turques ayant pris en partie les caractères mongols ou chinois, mais ayant conservé néanmoins à un haut degré le cachet de leur type. Une de ces peuplades, les *Chara-Yégours*, a gardé sa langue. Les autres ont un langage mongol mélangé de mots chinois et de mots étrangers dont l'origine n'est pas encore déterminée. Il est évident que les langues se sont métissées aussi bien que les races.

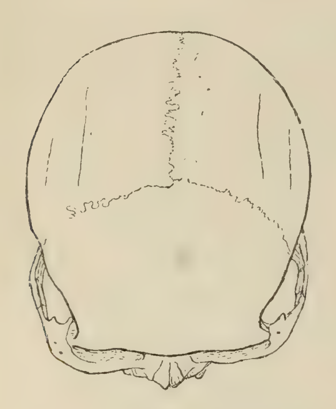


Fig. 308. — Crâne de Mongol du désert de Gobi, *norma verticalis*. (Coll. Martin. C. M.)



Groupe de Mandchoux.



En revanche, les Chinois à leur tour sont arrivés à diverses reprises près des limites occidentales des races jaunes les moins mêlées. Presque de nos jours, la Chine a envoyé des garnisons et des colons jusqu'aux extrémités occidentales de l'empire; et ce que nous avons vu s'être passé au Maroc fait comprendre quel a été ou sera inévitablement le résultat de pareilles mesures.

Les traces de ces mélanges se retrouvent partout. Si l'on fait abstraction des Mongols proprement dits (fig. 306, 307 et 308), des Kalmouks, de Yakoutes, de quelques tribus restées isolées de Turcomans et de Toungouses, le reste des Jaunes asiatiques apparaît comme composé de populations croisées, dont les caractères n'ont pas toujours eu le temps de se stabiliser de manière à donner aux diverses familles, qu'il faut pourtant y reconnaître, une véritable homogénéité. — Dans le rameau turc à lui seul, on va, par une série d'intermédiaires souvent bien peu distincts les uns des autres, des Yakoutes aux Osmanlis que le croisement a rattachés aux races blanches. C'est la répétition, sur une plus grande échelle, de ce que nous avons vu s'être produit dans l'Inde chez les Khôles, qui passent insensiblement du Dravidien inférieur, c'est-à-dire du Négrito légèrement métissé, au Rajpoute pur, c'est-à-dire au Blanc aryan. — Chez les Toungouses eux-mêmes, qui occupent presque toute la Sibérie orientale et dont les Mandchoux font partie (fig. 309), les voyageurs nous parlent d'individus qui présentent tous les traits des races blanches du type le plus pur. La planche ci-jointe permet de constater aisément ces mélanges. Sur les quatre Mandchoux qui y figurent, un seul présente en réalité les caractères faciaux de la race à laquelle tous sont censées appartenir (pl. V). A ces caractères distinctifs extérieurs correspondent des différences anatomiques aussi nombreuses. Dans une même population, les têtes osseuses présentent d'un individu à l'autre une variété extrême. Les vingt-neuf crânes pris à Kouldja, en pleine Zoungarie, par M. Ujfalvy se partagent en trois séries, dont l'une est vraiment brachycéphale, la seconde mésaticéphale, la troisième franchement dolichocéphale.

Le voisinage de la mer, qui sert de frontière aux races jaunes orientales, n'a pas empêché ces mélanges et semble dans certains cas en avoir accru la complication, en permettant la venue de peuples navigateurs d'une origine lointaine. La Corée présente un exemple frappant de ce fait. Jusqu'à ces derniers temps on n'a eu que bien peu de docu-

ments sur les Coréens. Ils sont assez bien connus depuis le voyage de M. Carles. On constate ici aisément le mélange et la juxtaposition de bien des types. Le fond de la population se rattache aux Mandchoux et par conséquent aux Jaunes. Mais on trouve partout, dans les villages aussi bien que dans les villes, de nombreux individus dont les traits rappellent ceux des Juifs, des Japonais, des Européens. Dans la petite noblesse, on rencontre souvent des joues rondes, des nez étroits et



Fig. 309. — Son Excellence Tche-Ta-Yen, Mandchou, premier ministre de l'ambassade chinoise, d'après une photographie. (Coll. Potteau. C. M.)

aquilins, des bouches et des mentons bien dessinés. Les yeux d'un bleu vif n'y sont pas inconnus et les cheveux sont loin d'être toujours noirs. La barbe est tantôt nulle, tantôt fine et soyeuse, tantôt aussi très touffue.

La Corée a évidemment reçu, indépendamment des Jaunes venus de la Chine et de la Mandchourie, des Blancs de diverses origines. Les individus à traits européens, aux yeux bleus et cheveux clairs, font penser à quelques-unes des races de l'Asie occidentale; les barbes épaisses rappellent les Aïnos; quelques têtes osseuses accusent la présence de l'élément indonésien, et ce fait n'a rien de surprenant. Quant à la pré-

sence d'individus à type japonais, elle s'explique aisément par la proximité de la Corée et du Japon (fig. 310).

V. — Je n'ai parlé jusqu'ici que des races jaunes continentales. Mais on sait qu'elles ont depuis bien longtemps franchi les barrières que leur

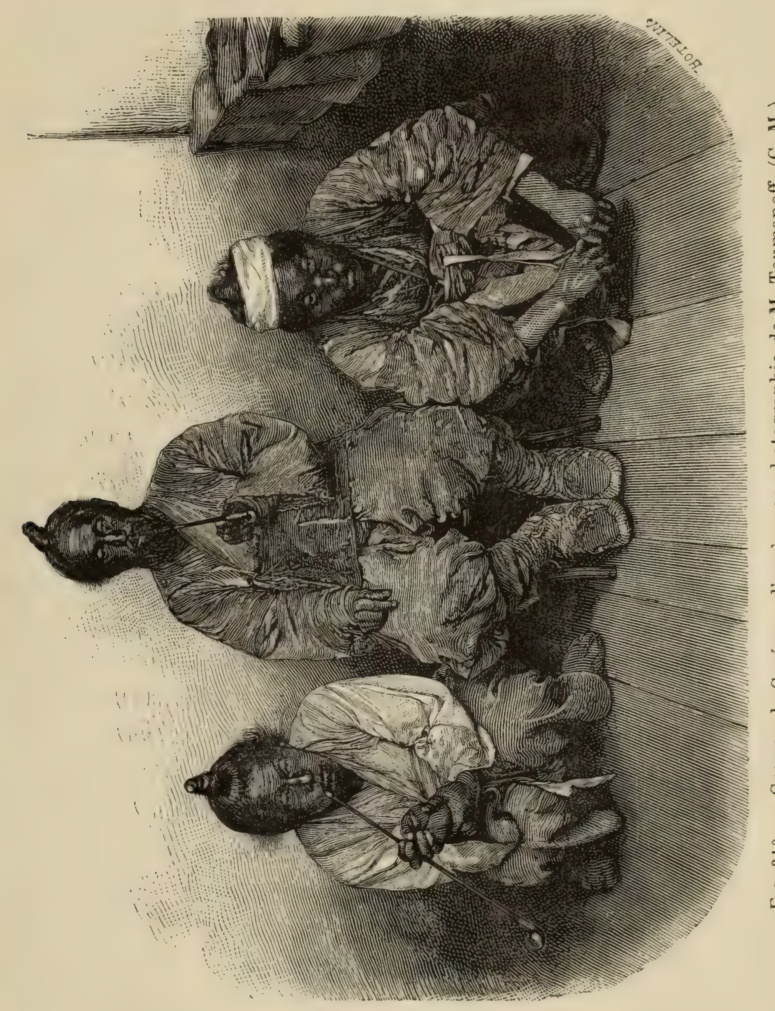


Fig. 310. — Groupe de Coréens, d'après une photographie de M. Toumanoff. (C. M.)

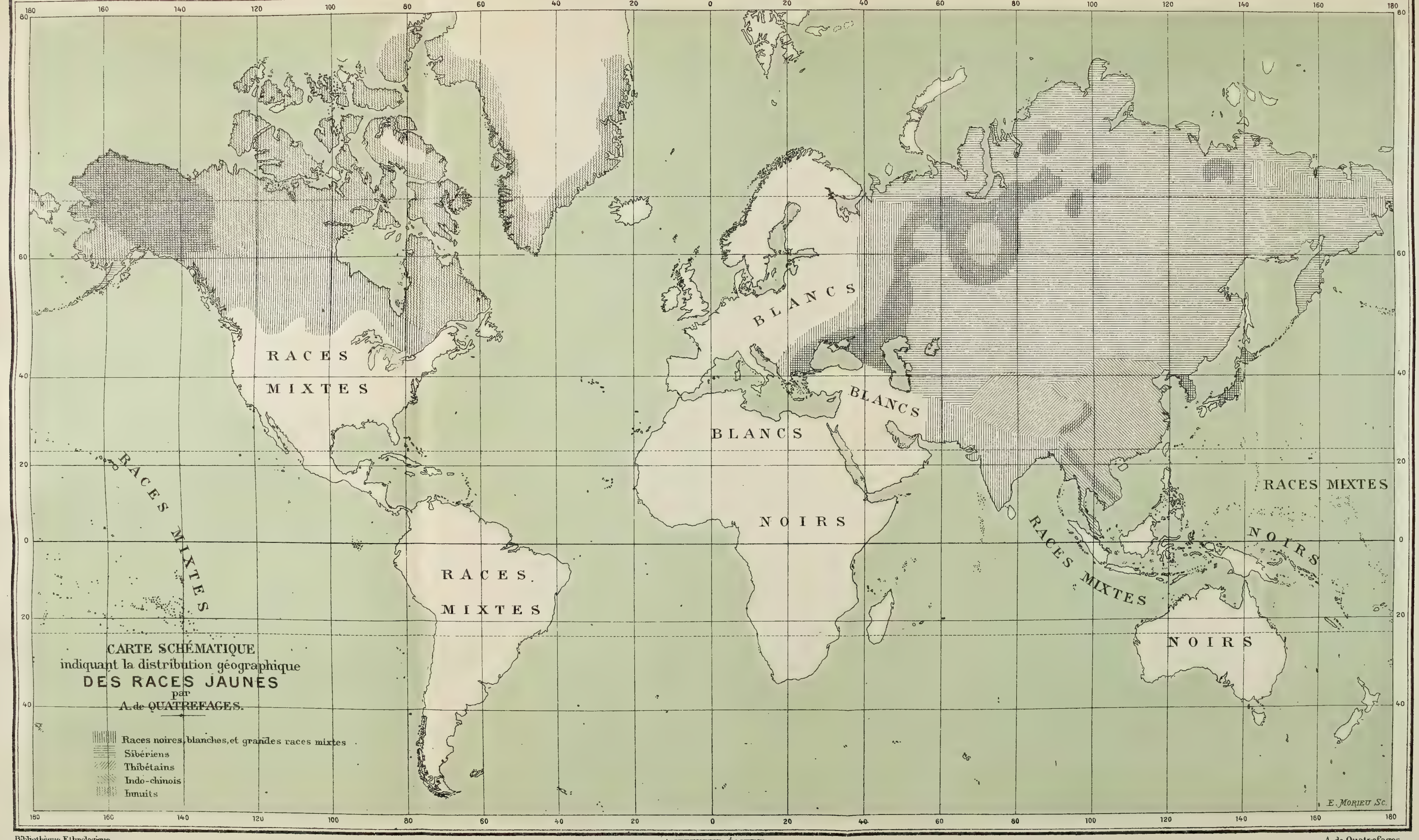
opposait l'Océan et que leurs colonies ont contribué pour une très large part au peuplement de l'Océanie. On reconnaît de plus en plus qu'elles ont également abordé le continent américain et y ont joué un rôle analogue. Mais, nulle part sur ces terres abordées par eux, les Jaunes n'ont

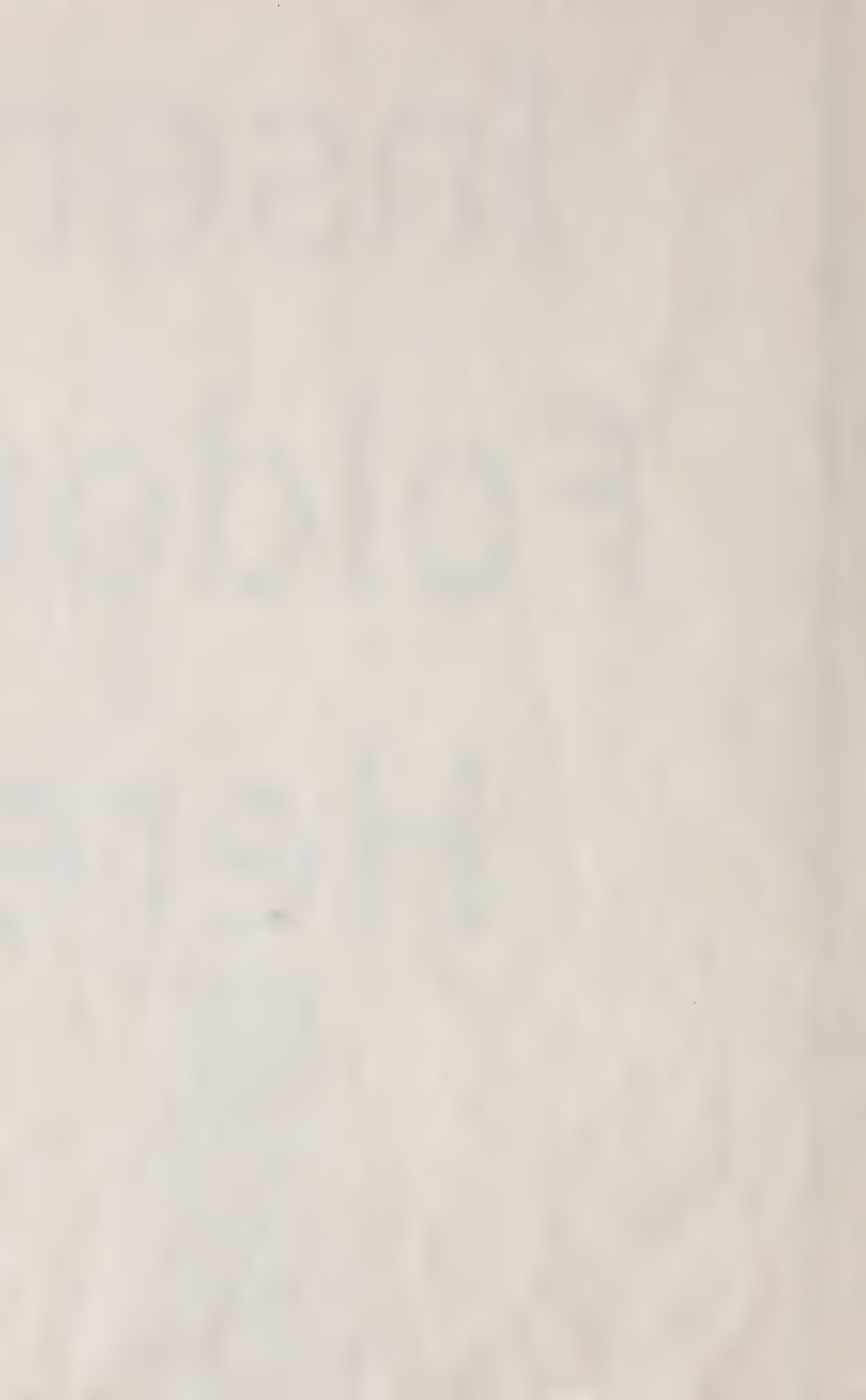
conservé leur pureté ethnique. Partout, ils se sont mêlés aux races qui les avaient précédés ou qui les ont suivis. Le plus souvent, associés à des Blancs de races secondaires diverses, ils ont enfanté ces grandes races mixtes que j'ai cru devoir examiner à part, à raison de leur multiplicité et de l'aire étendue qu'elles ont envahie. Nous les retrouverons donc plus loin. Ici je me borne à dire que, dans ces populations mélangées, le type jaune est tantôt dominateur et ressort presque pur, tantôt subordonné au point de disparaître plus ou moins complètement; et que, plus on étudie ces groupes mixtes, plus on voit se multiplier les formes intermédiaires placées entre les extrêmes.

VI. — On comprend aisément que des croisements si complexes, si multipliés, ont ajouté beaucoup aux difficultés qu'auraient présenté la caractérisation et la classification des diverses races jaunes, lors même que ces races seraient restées à l'abri du métissage. Ces difficultés tiennent à la nature même des caractères du type qui sont ici bien moins accentués que ceux du type nègre. Dans celui-ci, la couleur et la chevelure constituent deux traits faciles à reconnaître et dont les traces se révèlent, même après des croisements assez répétés. En outre, la forme du crâne et la différence des tailles distinguent nettement le Négrito du Papoua, le Négrille et le Boschiman du vrai Nègre africain. On peut donc toujours assez aisément reconnaître l'élément nègre dans les populations résultant de son croisement avec d'autres races, et retrouver les principaux types secondaires dans les métis, fruit de leur union.

Il en est tout autrement pour les Jaunes. Dans les groupes les plus purs, les différences de coloration vont tout au plus du jaune basané au jaune plus ou moins rabattu. Dans ce dernier cas surtout, le moindre croisement rapproche singulièrement ce teint de celui des Blancs proprement dits. Ce même croisement atténue très vite la forme en losange de la face et du crâne, un des traits les plus généraux de la race. On aurait pu espérer que la coupe transversale des cheveux fournirait un caractère distinctif plus persistant; mais la forme de cette coupe, chez les Thibétains, par exemple, se confond avec celle que présentent les cheveux des Finnois. Bien plus, les indices crâniens rapprochent quelques-unes des races mongoliques de certains Aryans et Finnois qui se sont bien souvent mêlés à elles.

Les principaux caractères distinctifs font donc parfois défaut ou sont d'une appréciation difficile. Aussi ne puis-je présenter le tableau ci-joint


CARTE SCHÉMATIQUE
indiquant la distribution géographique
DES RACES JAUNES
par
A. de QUATREFAGES.
Races noires, blanches, et grandes races mixtes
Sibériens
Thibétains
Indo-chinois
Innuits
RACES MIXTES
RACES MIXTES
RACES MIXTES
RACES MIXTES
RACES MIXTES
BLANCS
BLANCS
BLANCS
NOIRS
NOIRS
NOIRS
E. MORIEU Sc.



que sous des réserves analogues à celles que j'ai faites à propos de celui des races nègres et en les accentuant plus encore.

Races jaunes ou pouvant être regardées comme telles.

TRONC.	BRANCHES.	RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPES.	EXEMPLES.
JAUNE OU MONGOLIQUE.	SIBÉRIENNE.	*Mongol.*	Mongole	Proprement dit.	Kalkhas.
				Kalmouk	Kalmouks.
				Bouriate	Bouriates.
			Toungouse	Toungouse	Daouriens.
				Mandchou	Mandchous.
				Ghiliac	Ghiliaks.
			Koraï		Coréens.
			Samoyède	Méridional	Soyotes.
				Boréal	Mocasis.
			Kamtchadale.	Itulman	Alkans.
				Aléoutes	Ounalaskans.
		Fossile	Pampéenne		Crâne de Pontimélo.
		Turc	Yakoute	Yakoute	Yakoutes.
				Turcoman	Socklans.
			Kirghize	Ouzbeg	Ouzbegs.
				Kazak	Kiptchaks.
	THIBÉTAINE.	*Bothia*	Botia		Thibétains.
			Népalienne	Magar	Magars.
				Limbou	Limbous.
	INDO-CHINOISE.	*Birman*	Birmane	Birman	Birmans.
				Karen	Karens.
		Thaï	Siamoise	Siamois	Siamois.
				Laotien	Laotiens.
			Annamite		Cochinchinois.
		Chinois	Chinoise	Ch. du nord	Petchéliens.
				Ch. du midi	Cantoniens.
	AMÉRICAINE.	*Fossile*	Brésilienne		R. de Lagoa-Santa.
		Innuit	Tuski	Asiatique	Choukloukes.
				Américain	Mahlémoutes.
			Esquimale		Groënlandais.

VII. — J'ai montré plus haut (voir le chapitre XV) que les races humaines fossiles découvertes en Amérique appartiennent au tronc jaune et que l'on peut même indiquer, au moins avec une grande probabilité, les branches de ce tronc auxquelles on doit les rattacher. Elles doivent donc figurer sur ce tableau. Mais c'est en parlant des races américaines que je préciserai plus que je ne l'ai fait le rôle ethnologique qu'elles ont

joué. Ici, je veux seulement revenir sur l'âge que j'ai cru devoir leur attribuer, en présentant quelques faits et quelques considérations de plus à l'appui de ma manière de voir au sujet de la race des Pampas et de la tête de Calavéras.

Rappelons d'abord que M. Gaudry, juge si compétent et si circonspect lorsqu'il s'agit de questions de ce genre, n'a pas hésité à regarder la faune fossile des cavernes de Minas-Geraës comme quaternaire et comme répondant à peu près à celle de notre âge du Renne. Rappelons aussi que M. Hansen m'a communiqué la liste de six genres de Mammifères fossiles, que Lund a trouvés associés à des ossements humains dans la grotte de Balm (p. 105). Or, cinq de ces genres figurent dans le tableau où M. Améghino a placé les noms de tous les Mammifères fossiles trouvés par lui dans son *terrain pampéen supérieur*, regardé par Burmeister, Roth, Vogt, etc., comme quaternaire. Je n'ai trouvé mentionné nulle part par Améghino le seul genre qui fasse défaut (*Machærodus*).

De ce fait seul, on pourrait conclure que ces faunes étaient au moins très semblables et que bien probablement les formations qui en ont conservé les restes avaient été contemporaines. M. Améghino lui-même a justifié cette conclusion par un témoignage formel et concluant. Dans un passage de son livre, qui m'avait d'abord échappé, il déclare avoir comparé plusieurs espèces retirées des cavernes du Brésil avec celles des Pampas et n'avoir trouvé entre elles aucune différence. — Cette identité portant, non seulement sur les genres, mais encore sur les espèces elles-mêmes, ne peut laisser de doute. Le terrain pampéen supérieur est quaternaire, comme l'argile des cavernes de Minas-Geraës ; l'homme fossile du Brésil et celui des Pampas ont vécu à côté des mêmes espèces animales ; ils ont donc été contemporains, et tous les deux sont quaternaires.

Nous n'avons pas de données aussi précises au sujet de la tête de Calavéras. L'Amérique du Nord et celle du Sud forment deux grands centres de création, et nous ne pouvons par conséquent comparer rigoureusement les faunes fossiles qui leur ont appartenu, pas plus que nous ne pouvons le faire quand il s'agit des faunes vivantes. Pourtant, la paléontologie me semble pouvoir être consultée encore ici. J'ai dit plus haut que les graviers, où a été trouvée la fameuse tête, sont regardés comme tertiaires par Whitney, comme quaternaires par Blake et par plusieurs autres géologues des États-Unis. J'ai adopté l'opinion de ces

derniers comme étant la plus probable, et c'est Whitney lui-même qui me paraît fournir un nouvel argument en faveur de cette solution.

J'ai relevé les noms de tous les genres de Mammifères fossiles signalés par le savant Américain comme ayant été rencontrés dans les graviers aurifères de la Californie. Ces genres sont au nombre de treize. Or, neuf d'entre eux sont encore représentés dans les faunes actuelles de l'ancien ou du nouveau continent. Ce sont les genres Rhinoceros, Felis, Canis, Bos, Lama, Cervus, Equus, Tapir, Éléphant. — Quatre seulement manquent à cette liste, savoir : les genres Hipparion (mentionné avec doute), Élotherium, Auchenia et Mastodonte.

Mais on sait que les Mastodontes, toujours tertiaires chez nous, sont quaternaires en Amérique et ont peut-être vécu pendant les premiers temps de l'époque géologique moderne. Quant au genre Auchenia, c'est un de ceux que Lund a découverts dans les cavernes du Brésil et qu'Améghino a retrouvés dans son terrain pampéen supérieur. Il a donc été contemporain de l'âge moyen de notre époque quaternaire.

Ainsi sur treize genres de mammifères fossiles recueillis par Whitney, neuf existent encore et deux appartiennent en Amérique à la période géologique qui a précédé la nôtre. En présence de ces faits, il me semble impossible de reculer jusqu'aux temps tertiaires l'âge des graviers californiens. Si même la présence d'un Hipparion dans ces graviers venait à être confirmée, on ne pourrait guère y trouver une objection à faire à cette conclusion. Il est bien naturel que ce type, tertiaire en Europe comme celui des Mastodontes, soit quaternaire en Amérique aussi bien que ce dernier.

Mais, de ces mêmes faits géologiques et paléontologiques, il résulte que l'on ne saurait rapporter à l'époque actuelle le moment où vivaient les hommes qui ont laissé de si nombreuses traces de leur industrie sous les graviers et les laves de Tuolumné et des régions voisines. Or, on a vu dans la première partie de ce livre (p. 102), que les armes, les outils, les ustensiles en pierre recueillis en Californie par les savants américains, indiquent un état social au moins égal à celui des tribus néolithiques européennes. M. de Mortillet, si bon juge en pareille matière et qui a vu la collection de M. Blake, déclare que « ces instruments sont plus perfectionnés, plus avancés que nos instruments et ustensiles robenhausiens (époque des dolmens d'Europe) ». — Ainsi, dès nos temps quaternaires, des hommes en possession d'industries néoli-

thiques perfectionnées avaient abordé en Amérique et peuplé une partie de la Californie.

La tête de Calavéras (fig. 86 et 87) a bien probablement appartenu à un de ces vieux colons ; car plus on lit attentivement les détails très circonstanciés donnés par Whitney, plus on se sent porté à en admettre l'authenticité. J'ai déjà dit que, faute de renseignements suffisants sur la pièce elle-même, on ne saurait encore la caractériser d'une manière précise, mais que l'on peut néanmoins la rattacher au type jaune, à peu près avec certitude.

L'Amérique méridionale présente des faits tout pareils. Je tiens de M. Hansen que les haches de pierre, recueillies par Lund au Brésil et déposées aujourd'hui au musée de Copenhague, sont toutes polies. On ne peut, il est vrai, démontrer directement l'identité de gisement de ces haches et des ossements humains. Mais, la manière dont Lund s'exprime dans son mémoire, ce qu'il dit de blessures faites à certains crânes et auxquelles s'adaptaient les armes dont il s'agit, ne permettent guère de douter que ces *haches polies* et les têtes osseuses dont il parle n'aient la même origine et ne soient contemporaines.

Ainsi, à l'époque où, en Europe, les Blancs allophyles de Cro-Magnon ne faisaient encore que tailler la pierre, en Amérique, des hommes de race jaune savaient la polir. Peut-être ne tarderons-nous pas à savoir avec certitude d'où venaient ces *Néolithiques quaternaires*. Déjà, M. Damour avait reconnu que des objets venant les uns d'Asie, les autres d'Amérique, présentaient une composition presque identique. En outre, une collection rapportée du Nicaragua et de Costa-Rica par M. Putnam renferme de véritables *celts* et d'autres objets ayant la même densité, la même pesanteur spécifique, la même couleur que les objets en jadéite asiatique. Trois échantillons, analysés par M. Huntington, sont d'après ce chimiste « incontestablement en *jade chinois* ». Malheureusement, je ne vois pas que l'on ait constaté la coexistence de ces objets et d'ossements fossiles.

On voit combien cet ensemble de faits confirme tout ce que j'ai déjà dit dans ce livre (voir le chapitre VI) et ailleurs. Nous avons là, en Amérique, un exemple de migration accomplie dès l'époque quaternaire par une population possédant déjà les industries caractéristiques des tribus qui ne sont arrivées chez nous qu'à l'époque géologique suivante ; et ces immigrants américains appartiennent presque sûrement à un type ethnique

fondamental autre que celui qui nous a apporté la pierre polie. J'aurai à revenir plus loin sur ces faits en parlant des races américaines.

VIII. — Quelque succinctes que soient les indications que j'ai données sur la manière dont les races jaunes et blanches se sont rencontrées en Europe et sur les résultats de leur pénétration réciproque, je ne saurais entrer dans autant de détails au sujet de l'Asie. Il est facile de comprendre que des événements analogues ont dû se produire partout où des populations de races différentes se sont trouvées en contact, le plus souvent en lutte. Aussi me bornerai-je ici à signaler surtout les éléments modificateurs qui ont agi sur le type général des Jaunes dans cette partie du monde et ont plus ou moins contribué à former la zone de populations métisses dont j'ai parlé.

J'ai indiqué plus haut les principaux croisements qui ont eu lieu en Orient entre les races noires et jaunes ; j'aurai à revenir plus loin sur cette question en parlant des Océaniens. Je me borne donc ici à rappeler que, sur le continent, l'élément nègre qui a concouru à la formation des populations métisses paraît être surtout négrito.

IX. — Toutes les races blanches asiatiques ont mêlé leur sang à celui des races jaunes et ont pénétré parfois jusqu'au cœur des groupes regardés comme les plus purs.

Dans le nord-est du continent, les Allophyles (voir le chapitre XVIII) ont joué le rôle d'élément modificateur. — Les Tchuktchis de la côte, en se mêlant de plus en plus aux Jaunes, ont donné naissance aux populations koriakes et kamschadales. Leurs tribus chasseuses, refoulées par les Cosaques de la Léna, sont remontées au nord, se sont mêlées aux Yukagires et ont si bien entamé les Yakoutes qu'on les a confondues avec eux. On ne peut rapporter qu'à cette race les individus décrits par M. Stephen Sommier comme ressemblant aux Peaux-Rouges d'Amérique et qu'il a rencontrés en petit nombre chez les Samoyèdes de l'Obi. — Ce ne peut être que les Aïnos qui ont introduit au milieu des Toungouses à nez épaté, à teint foncé et imberbes, les individus décrits par sir John Barrow comme ayant le teint clair et même fleuri, une immense barbe et des traits qui rappellent le type grec. — C'est peut-être encore à eux, peut-être aussi aux Miao-tsé, que le mandarin Yutchi, figuré par Hamilton Smith, doit sa barbe longue et fournie (voir le chapitre XVIII).

Les races finnoises, représentées à l'est de l'Oural moyen par les Vogouls et les Ostiaks, occupent une aire considérable jusqu'au delà du

Ienisseï, et leur contact avec les Jaunes a eu le résultat habituel. — Au nord, chez les Samoyèdes, les mélanges se sont multipliés au point que Middendorff a considéré les derniers comme une population entièrement mixte, résultant du croisement des Finnois avec les Mongols. — M. Stephen Sommier, qui a très nettement distingué les Samoyèdes des Ostiaks, reconnaît lui-même qu'il y a eu de nombreuses unions entre les deux races et explique ainsi pourquoi des crânes, d'origine également authentique, ont fourni des mensurations fort peu concordantes à divers observateurs. — A l'est, les Ostiaks sont séparés des Turcs par les peuplades du Ienisseï, dont plusieurs paraissent être tout aussi métissées. — Au sud, les Kalmouks ont été pénétrés aussi, à en juger par les résultats craniologiques, mais à un moindre degré.



FIG. 311. — Bharul, Siamois, face. (D'après une photographie. C. M.)

Dans le sud-ouest et au sud de l'aire mongolique, la conquête arabe a mêlé quelques éléments sémitiques aux races jaunes. Toutefois, dans ces régions, des deux branches supérieures du tronc blanc, c'est la branche aryane qui s'est le plus croisée avec elles. — C'est bien probable-

ment d'un mélange de ce genre qu'étaient sortis, au moins en partie, les anciens Scythes. — Dans le sud-ouest, les Iraniens ont, sur des espaces considérables, mêlé leur sang à celui des Turcs et en ont relevé le type d'une manière remarquable, par exemple chez les Usbeks du Ferghanah. — Quant aux Aryans hindous, ce fut sans doute surtout aux métis des Jaunes et des Noirs, aux Dravidiens primitifs, qu'ils eurent d'abord affaire dans leur marche oblique du nord-ouest au sud-est. Mais une fois dans le bassin du Gange, ils se répandirent en tous sens et



FIG. 312. — Bharul, Siamois, profil. (D'après une photographie. C. M.)

remontèrent au nord jusqu'à l'Himalaya, où ils se croisèrent directement avec les races thibétaines. Dans le Népaul, entre autres, ce mélange est nettement accusé par la différence des crânes, qui vont de la brachycéphalie vraie à la dolichocéphalie vraie. Ce sont peut-être bien encore les Hindous qui ont donné à certaines tribus du Laos la beauté des traits et la blancheur de la peau signalées par certains voyageurs. Quelques passages des lois de Manou, racontant que des Kchattrias déclassés s'étaient portés à l'est, avaient traversé les montagnes et conquis le pays de Tsin, rendraient facilement compte de cette particularité.

Par leur type général, les Indo-Chinois se rapprochent, parfois au moins, d'une manière remarquable des Jaunes sibériens (fig. 311 et 312). Mais chez eux aussi on trouve de nombreuses traces de mélange. En

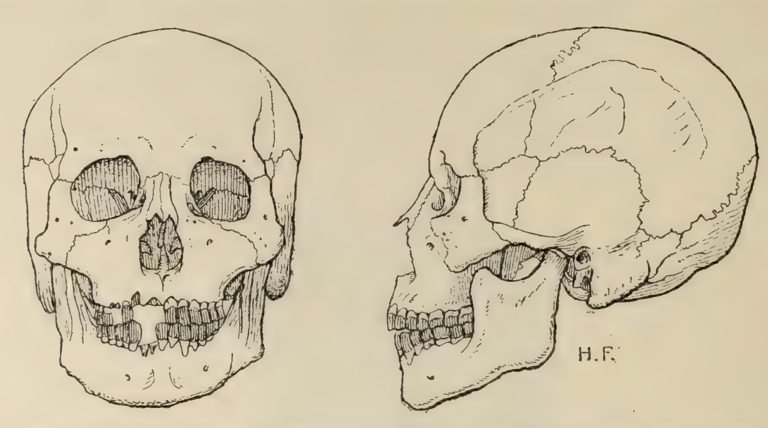


Fig. 313 et 314. — Crâne d'Annamite, face et profil. (Coll. Harmand. C. M.)

outre, l'ensemble des populations que comprend la branche indo-chinoise présente un fait intéressant à signaler. Les Birmans sont encore brachycéphales vrais, et par là se rapprochent des races sibériennes. Mais les Siamois et les Annamites sont sous-brachycéphales (fig. 313, 314 et 315); les Chinois du sud passent à la mésaticéphalie et ceux du nord touchent à la sous-dolichocéphalie. On dirait qu'un élément dolichocéphale, depuis longtemps fondu avec ces races jaunes, a modifié les formes générales de la tête et a pris de plus en plus d'importance à mesure que les populations habitaient plus à l'est et au nord. Cet élément pourrait bien être hindou, au moins en partie, surtout dans le sud. La nature des cheveux siamois, présentant un mélange de coupes transversales circulaires et elliptiques, viendrait à l'appui de cette hypothèse que justifierait encore la manière dont certains Indo-Chinois s'écartent du type général sous le rapport des traits (fig. 316 et 317). L'élément allophyle indonésien, que nous verrons être parti du continent et dont la chevelure présente

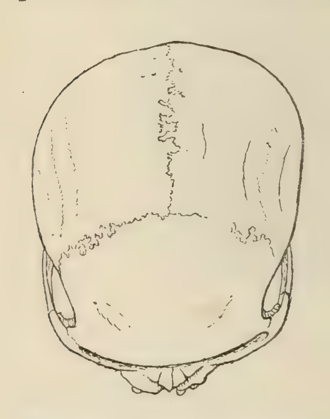


Fig. 315. — Crâne d'Annamite, *norma verticalis*. (Coll. Harmand. C. M.)

des caractères analogues à ceux des cheveux siamois, doit avoir été aussi pour une part dans ces modifications. D'autre part, les races du haut Laos envahirent au onzième siècle le Siam méridional et contribuèrent peut-être à donner, surtout aux classes élevées de cette région, une partie de leurs caractères. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que ces hypothèses s'appliquent seulement aux Indo-Chinois du sud et qu'aucune n'explique l'élongation progressive de la tête chez les Chinois du nord.

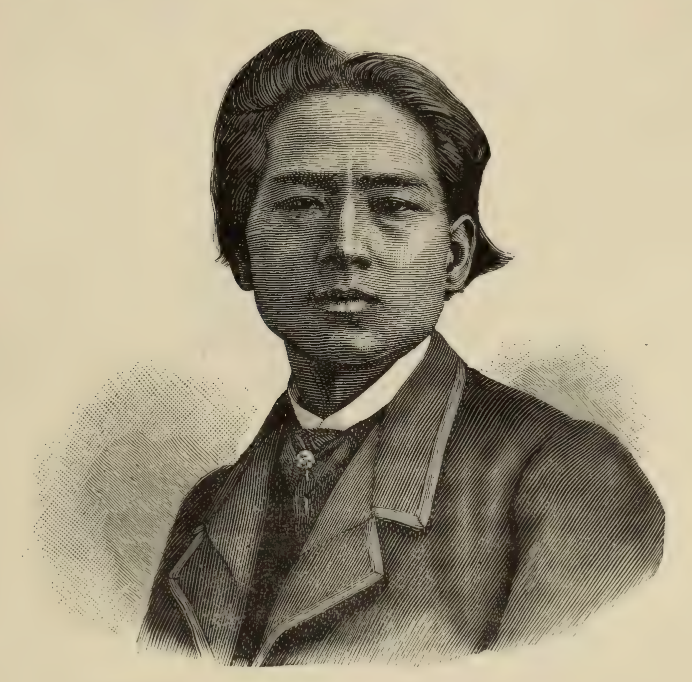


Fig. 316. — Mong-Shoe, Birman, élève de l'École centrale de Paris, face. (Coll. Potteau. C. M.)

X. — Des populations juxtaposées et de force à peu près égales se pénètrent réciproquement par suite de relations pacifiques ou des hasards de la guerre. Dans les deux cas, le mélange progresse des points de contact vers le centre et il se fait peu de déplacements. Des invasions violentes, mais passagères, coupent pour ainsi dire en deux les populations dont elles entraînent parfois une partie. Mais, après leur passage, les indigènes qui ont échappé au torrent se rapprochent; et le vide se comble, comme une plaie dont les lèvres se ressoudent. Les grandes

migrations armées et conquérantes entraînent des résultats plus durables et plus complexes. A ce point de vue, l'histoire de la Chine, telle qu'ont achevé de la faire connaître les dernières recherches, mérite de nous arrêter ; car elle me semble jeter un jour nouveau sur quelques-uns des problèmes posés à l'anthropologie dans toutes les contrées sud-orientales de l'Asie et les régions maritimes placées au delà (fig. 318, 319 et 320).

Pour M. de Lacouperie, qui résume en quelques pages ses travaux



Fig. 317. — Mong-Shoe, Birman, élève de l'École centrale de Paris, profil. (Coll. Potteau. C. M.)

personnels et ceux de ses devanciers, les *Cent familles,* auxquelles les Chinois rattachent leur origine, étaient absolument étrangères aux terres occupées par leurs descendants et venaient au contraire de fort loin. Il place leur premier berceau dans le sud-ouest de l'Asie, fort à l'ouest du Kouen-loun. Là, ils auraient subi l'influence de peuples civilisés placés plus au sud et appris les éléments des arts et des sciences. En particulier, dès cette époque, ils auraient connu l'écriture ; et, dans leur migration vers l'orient, ils auraient laissé des inscriptions gravées sur

certains rochers de la Sibérie méridionale, sur les rives du Iénisseï. De là, vers l'an 2300 avant notre ère, ils auraient gagné le haut de la vallée du Fleuve Jaune dont ils auraient suivi le cours. Toutefois, ils n'auraient

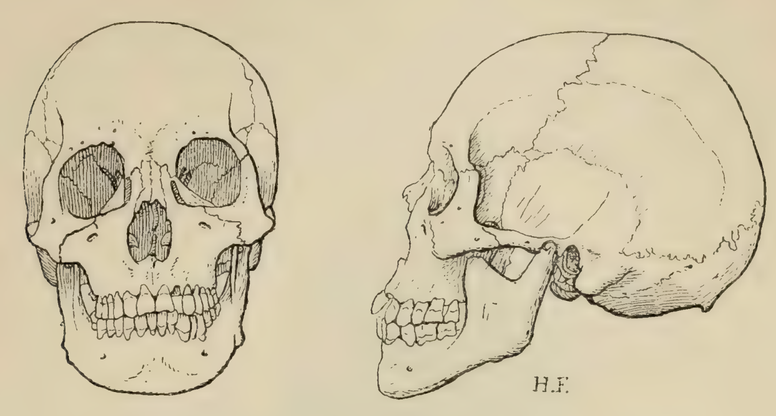


FIG. 318 et 319. — Crâne de Chinois de Canton, face et profil. (Coll. Dumoutier. C. M.)

pu franchir le coude méridional du fleuve, où les avaient précédés d'autres envahisseurs, les Jungs, venus également du nord, mais qui avaient déjà atteint des contrées plus méridionales. M. de Lacouperie ne voit d'ailleurs dans ces migrations que la répétition de faits qui s'étaient déjà accomplis à diverses reprises et se sont reproduits depuis lors. Sans entrer dans autant de détails et tout en déclarant qu'on ne sait d'où venaient les *Cent familles*, M. d'Hervey de Saint-Denis est d'accord avec le savant anglais sur les faits essentiels. Pour lui, ces hommes aux cheveux noirs qui atteignirent le Fleuve Jaune n'étaient pas des hommes primitifs, mais bien des échappés d'une civilisation déjà mûre.

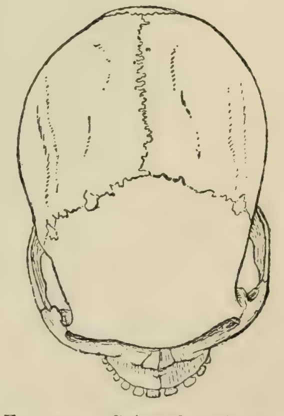


FIG. 320. — Crâne de chinois, *norma verticalis.* (Collection Dumoutier. C. M.)

Repoussées par les Jungs, les *Cent familles,* comme disent les Chinois, les seize tribus Bak, comme les appelle M. de Lacouperie, revinrent sur leurs pas, traversèrent plus haut le fleuve et s'établirent dans le Chansi et le Tchihli. Leur empire alors fort restreint était, on le voit, bien avant

dans l'intérieur des terres. Elles y restèrent longtemps, entourées de toute part de populations arrivées à un état social que Pauthier compare à celui des Peaux-Rouges. Vers l'an 1230 avant notre ère, cette vieille Chine avait encore tout autour d'elle des tribus, dont les unes se peignaient le corps ou se tatouaient sur le front, qui ne connaissaient pas les céréales et même ne faisaient pas cuire leurs aliments, à en croire le document traduit par Pauthier. Évidemment, ces *Miao-tseu*, ces *fils des champs incultes* ne pouvaient lutter contre des envahisseurs



Fig. 321. — Ting-Tun-Ling, Chinois, lettré du Chang-si, face, d'après une photographie. (Coll. Potteau. C. M.)

de plus en plus nombreux, à qui leurs arts et leurs industries assuraient une incontestable supériorité. Les Chinois s'agrandirent donc en tous sens, absorbant les tribus qui se soumettaient, rejetant au nord, à l'est, au sud et à l'ouest, celles qui refusaient de subir le double joug de l'étranger et de la civilisation.

On voit que la conquête de la Chine actuelle par les anciens Chinois présente un caractère particulier. Au lieu de marcher de la circonférence vers le centre, elle s'est développée du centre à la circonférence. Quoique cette conquête ait été lentement progressive, elle a agi comme

une mine qui, en éclatant, lance au loin dans les directions les plus opposées les fragments d'une roche primitivement continus et peut les jeter sur des terrains de nature différente. Elle a dû presque inévitablement disperser en tous sens les débris des races vaincues. Ceux de ces fugitifs qui étaient repoussés vers l'ouest trouvaient un asile dans les montagnes; ceux que les envahisseurs poussaient à l'est finissaient par atteindre la côte ; et bien des tribus ont dû aller chercher un refuge dans les îles et les archipels dont ces mers sont semées.



Fig. 322. — Ting-Tun-Ling, Chinois, lettré du Chang-si, profil, d'après une photographie. (Coll. Potteau. C. M.)

Ces considérations bien simples expliquent un fait très curieux, signalé par M. de Lacouperie. Les *Gyarungs*, qui habitent les frontières septentrionales de la Chine et du Thibet, et les *Pan-yau* ou *Pa-o* dont les tribus sont placées en pleine Birmanie et ont été rattachées aux Karengs, parlent encore aujourd'hui des langues présentant les plus grandes affinités entre elles et avec certains idiomes de Formose et des Philippines. Ces affinités devaient être bien plus étroites autrefois ; car, pendant leur première campagne à Formose, vers l'an 593 avant notre ère,

les Chinois reconnurent que les *hommes du Kuen-lun* comprenaient le langage des insulaires; et, lors de leur seconde expédition, ils amenèrent avec eux un certain nombre de ces montagnards pour servir d'interprètes. Évidemment, ces langues, séparées maintenant par d'immenses aires linguistiques d'une tout autre nature, sont autant de branches sorties du même tronc et les tribus, qui les parlaient jadis, n'ont pu que vivre tout au moins dans le voisinage les unes des autres. L'histoire toute moderne des tribus du Caucase, dont il sera question plus loin, fera comprendre comment la conquête et l'émigration ont dû produire des faits analogues sur bien des points du globe.

En parlant des races océaniennes, je reviendrai sur ces faits et aurai à en montrer les conséquences en ce qui touche aux populations insulaires. Ici, je veux seulement signaler l'influence ethnologique extrêmement considérable exercée sur le continent par la conquête chinoise. D'une part, les envahisseurs, en incorporant une partie des populations locales, n'ont pu qu'altérer plus ou moins leur propre type primitif, dont ils ont néanmoins conservé généralement les caractères essentiels (fig. 321 et 322). D'autre part, en expulsant les tribus qui refusaient de se soumettre, en les rejetant en tous sens au delà des frontières d'un empire qui allait grandissant sans cesse et dont on connaît l'étendue, ils ont nécessairement mélangé les populations. En outre, pendant bien des siècles, l'invasion a marché surtout du nord au sud et à l'est. Par suite, elle a dû faire sentir son action dans les régions méridionales du continent. Directement ou indirectement, elle n'a pu que jouer un rôle ethnologique plus ou moins sérieux dans la constitution des peuples indo-chinois et influer jusque sur quelques-unes des émigrations qui ont peuplé les archipels océaniens. C'est encore là un point sur lequel j'aurai à revenir plus tard.

XI. — La plupart des événements que je viens de rappeler ont eu leurs historiens, parce qu'ils se sont accomplis chez des populations nombreuses et plus ou moins puissantes ou civilisées. Il en est d'autres qui, pour avoir exercé leur influence dans une sphère plus restreinte et d'une importance historique bien moindre, n'en ont pas moins pour l'anthropologiste un intérêt considérable. En voici quelques exemples.

La famille samoyède occupe une aire discontinue. Le groupe boréal s'étend au nord-ouest le long de la mer Glaciale, depuis le golfe de Kalanghu, en Asie, jusqu'à la mer Blanche en Europe; il descend au sud

seulement jusqu'à Tomsk. Le groupe méridional, placé au sud-est du précédent, dépasse les frontières de la Chine près du lac Ubsa. Entre les deux se trouvent des populations turques. On est conduit à se demander si les Samoyèdes ont jadis formé une population continue, coupée en deux plus tard par des conquérants ; ou bien si l'un de ces groupes a quitté sa patrie originelle pour aller s'établir ailleurs ; et, dans ce dernier cas, il reste à reconnaître lequel a émigré.

Les traditions locales, l'archéologie, la linguistique donnent la solution de ce problème. Les Samoyèdes boréaux disent eux-mêmes être venus du sud-est. — Dans les pays occupés par eux, on trouve au bord des fleuves, des lacs, des étangs, de nombreuses grottes taillées de main d'homme, des instruments de fer et de cuivre, des poteries, etc.; c'est-à-dire des traces d'industries absolument inconnues aux habitants actuels. Ceux-ci, d'ailleurs, se reconnaissant incapables, même de les imiter, y voient l'ouvrage d'esprits chasseurs invisibles (*Sirtes*). — Enfin Castren a reconnu qu'un certain nombre de noms de lieux sont étrangers aux idiomes samoyèdes et appartiennent aux langues finnoises.

Ainsi, les Samoyèdes méridionaux représentent la souche première de la race et sont bien probablement restés en place ou dans le voisinage de la patrie originelle des deux groupes. Les Samoyèdes boréaux sont les descendants d'émigrés ; et ils occupent de nos jours des contrées jadis habitées par une race blanche. Cette conclusion, difficile à contester en présence des faits indiqués plus haut, conduit elle-même à des considérations plus générales.

Nous avons vu Agassiz admettre à la fois un autochtonisme aussi absolu que possible et la similitude complète des populations boréales. Sans aller aussi loin, d'autres anthropologistes ont formé avec ces mêmes populations un groupe distinct spécial, à peu près de la valeur de nos familles. Or, les Samoyèdes, loin d'être les autochtones de ces régions glacées, y sont arrivés en partant d'un point relativement très méridional, et ils y ont remplacé une race appartenant à un tronc fondamental différent. Enfin, s'ils sont bornés à l'est par les Yakoutes de race jaune comme eux, ils ont pour voisins à l'ouest les Lapons, c'est-à-dire des Blancs finnois. Ainsi, l'identité ethnique des peuples n'existe pas plus dans la zone polaire que dans les zones plus méridionales ; là, comme ailleurs, nous constatons que certaines contrées ont été peuplées par migration, et que certaines races se sont substituées à d'autres. L'his-

toire de ces régions glacées ressemble donc à celle du reste du globe.

XII. — Les familles kamstchadale et esquimale méritent encore toute l'attention des anthropologistes. Sans doute, il nous reste encore beaucoup à apprendre sur leur compte. Toutefois, les derniers travaux des savants américains et scandinaves ont éclairci bien des points de leur histoire et mis, entre autres, hors de doute un fait important, savoir : que toutes deux ont des représentants en Asie et en Amérique.

Les Kamstchadales, essentiellement asiatiques, ont peuplé en entier



Fig. 323. — Esquimau de la côte occidentale, face. (D'après un buste moulé par M. Stahl. C. M.)

l'archipel Aléoutien ; ils occupent en outre l'extrémité de la presqu'île d'Alaska et de plus les îles Tribiloff, situées encore plus au nord. Il est évident qu'ils sont arrivés dans ces contrées boréales en passant d'île en île, et ont ainsi atteint le continent américain. Un coup d'œil jeté sur la carte de Dall suffit pour reconnaître que les choses se sont bien passées ainsi.

XIII. — La famille esquimale présente plusieurs faits intéressants. Répandue dans tout le nord de l'Amérique d'un océan à l'autre, c'est au Groënland qu'elle montre dans toute leur pureté les traits caractéris-

tiques d'un type très spécial (fig. 128, 129, 130, 323 et 324). M. Hansen pense que ses représentants ne sont arrivés qu'assez tard dans ces terres glacées et qu'ils venaient de l'ouest. L'histoire des anciennes colonies danoises vient à l'appui de cette opinion. Dans les traditions qui les concernent, rien, à ma connaissance, ne fait présumer que les colons aient trouvé des habitants sur les points où ils s'arrêtèrent. Plus tard seulement, ils furent attaqués et chassés par les Scrélings. Tout indique, par conséquent, que ces derniers étaient des envahisseurs étrangers à cette région.



Fig. 324. — Esquimau de la côte occidentale, profil. (D'après un buste moulé par M. Stahl. C. M.)

Sur le continent, là où les Esquimaux se sont trouvés en contact avec les vrais Peaux-Rouges (voir le chapitre XX), la distinction entre les deux races est absolument tranchée. Dans l'ouest et jusqu'à la mer, les caractères essentiels des Innuits s'atténuent et en particulier leur dolichocéphalie extrême va en diminuant. Ici, la démarcation entre les races esquimales et peaux-rouges devient de plus en plus difficile, si bien que Latham a pu dire qu'il y aurait folie à vouloir tracer la ligne de démarcation.

Enfin, la race esquimale occupe sur toute l'extrémité orientale de l'Asie, depuis la baie Koliutchin, creusée dans la côte nord, jusqu'au delà du golfe d'Anadyr, une étroite lisière, qui entoure au moins une partie des terres habitées par les Tchouktchis chasseurs et paraît toucher dans le sud à celles des Tchouktchis pêcheurs. Ici, la dolichocéphalie diminue encore, si bien que ces tribus atteignent la sous-brachycéphalie et que certains individus sont franchement brachycéphales.

Voilà les faits; et il n'est pas bien difficile d'en rendre compte.

Évidemment la race esquimale est américaine. Au Groënland, au Labrador, dont personne ne lui a disputé les solitudes glacées, elle a con-

servé sa pureté. Elle est encore restée pure quand elle a rencontré les Peaux-Rouges proprement dits, parce que ceux-ci lui ont fait une guerre d'extermination qui ne respectait ni les femmes ni les enfants. Mais, dans le nord-ouest américain, elle s'est trouvée en rapport avec des populations d'un caractère plus doux et des croisements ont eu lieu. Or, parmi ces populations, il s'en trouve de brachycéphales. Tels sont en particulier certaines tribus, confondues à tort sous un même nom avec les vrais Koluches, dont il sera question dans le chapitre consacré aux races blanches. Ces tribus sont de race jaune et leur crâne ressemble si bien à celui des Toungouses que M. Hamy les a rattachées directement à cette famille mongole. Les Esquimaux se sont croisés avec elles ; et ainsi ont pris naissance ces tribus, dont l'origine métisse est attestée par le mélange ou la fusion des caractères linguistiques aussi bien qu'anatomiques. Latham et M. Maury ont particulièrement insisté sur ce dernier point. Le premier a montré que les langues koluches forment un groupe de transition très voisin de l'esquimau ; et le second déclare que les dialectes esquimaux « peuvent être considérés comme opérant la soudure entre les idiomes de l'extrémité orientale de la Sibérie et ceux de la partie boréale du Nouveau-Monde ».

C'est un rameau de ces populations métisses qui, sous le nom de Choukloukes, a traversé le détroit de Behring, et est allé occuper les rivages que lui abandonnaient les Tchuktchis chasseurs. Cette conclusion ressort de l'extension le long des côtes et du peu de profondeur à l'intérieur que présente l'aire appartenant aux Esquimaux asiatiques. Dans toute cette région, les immigrants ont rencontré les Kamtchadales, et leur croisement avec cette race brachycéphale rend facilement compte des modifications crâniennes reconnues chez eux.

Le rôle ethnologique joué par la race Innuit a donc été considérable. Si elle est restée pure dans la partie orientale de son aire, elle s'est croisée dans l'ouest sur un vaste espace avec des populations d'une autre origine ; et, à en juger par le langage aussi bien que par les caractères physiques, c'est elle qui a fourni l'élément prépondérant. Mais, son influence me semble s'être étendue au delà de ce que l'on admet d'ordinaire. Par exemple, les Aléoutes me semblent avoir reçu, au moins dans la partie nord-est du grand archipel qu'ils habitent, une certaine infusion de sang esquimau. Les Alkans qui en occupent les îles méridionales sont en moyenne de vrais brachycéphales et leur indice ne des-

cend pas au-dessous de 80, d'après les mesures prises par Dall. Les Ounalaskans, qui habitent les îles du nord voisines du continent américain sont mésaticéphales, et chez eux l'indice descend jusqu'à 70,76. En outre, Latham place leur langue parmi les dialectes esquimaux et la rapproche de celle des Chouklouke s, appelés par lui *Namallos.* On voit que la craniologie et la linguistique s'accordent pour nous faire regarder les Aléoutes boréaux comme le produit d'un métissage dans lequel l'élément innuit, ailleurs prédominant, s'est trouvé à son tour subordonné.

XIV. — Quoi qu'il en soit, dans ces régions glaciales, des migrations ont eu lieu, non seulement du sud au nord, comme nous l'avons vu chez les Samoyèdes, mais encore de l'ouest à l'est, de l'est à l'ouest et d'un continent à l'autre. Les communications entre l'Amérique et l'Asie sont ici évidentes. Les Aléoutes d'Alaska sont des Asiatiques émigrés en Amérique ; les Chouklouke s sont des Américains émigrés en Asie ; les Esquimaux et les Kamtchadales se sont rencontrés à mi-chemin dans la chaîne des Aléoutiennes. La possibilité de faits de ce genre était niée naguère, même par des anthropologistes d'une autorité réelle. On retrouve encore trop souvent des traces de ces anciennes croyances dans quelques écrits récents ; et la question est trop importante pour ne pas y revenir. C'est ce que je ferai plus loin, lorsque je parlerai des races américaines. Je me borne à faire observer qu'ici, comme partout ailleurs, ces migrations ont eu pour conséquence le mélange des races et la formation de populations à caractères mixtes servant d'intermédiaires entre les types extrêmes.

XV. — J'ai rappelé plus haut quelle avait été la destinée des empires que les races jaunes ont tenté d'élever au contact des Européens. Ceux qu'elles ont fondés, au centre même de l'Asie, n'ont été guère plus durables. Celui de Gengis-Khan, le plus vaste qui ait jamais existé, fut divisé en quatre à la mort de ce conquérant. Au dire des historiens, l'empire du Grand Mogol, un de ceux qui réveillent le plus les idées de grandeur et de puissance, semble avoir épuisé ce qu'il avait de vitalité dans l'espace de deux siècles (de Babour à Chah-Alem I ; 1505-1707), pour disparaître définitivement, moins de cent ans après, lors de la seconde prise de Delhi par les Anglais (1803).

La Chine présente avec les États précédents, avec bien d'autres que j'aurais pu citer, un contraste étrange et frappant. Pendant plus de quatre

mille ans, selon Pauthier, à partir de Hoang-ti (2698 ans avant notre ère), elle a eu sans doute ses périodes de bouleversements intérieurs et a vu se succéder dix-neuf dynasties. Mais, tous les souverains, qui se succèdent pendant ce long laps de temps, ont été Chinois et l'empire a grandi sans perdre son unité. Vaincue et ravagée par Gengis-Khan, elle a été forcée de subir la dynastie mongole fondée par Khoubilaï-Khan (1279) ; mais elle s'en est débarrassée après moins d'un siècle et est revenue à des princes indigènes (1363). Les Mandchoux l'ont soumise de nouveau (1616) et la gouvernent encore. Mais ils en ont adopté en tout les mœurs, les coutumes ; et on peut dire que les vaincus ont absorbé les vainqueurs.

On sait avec quelle persistance les Chinois, fiers de leur antique civilisation et de leurs glorieuses annales, ont repoussé, jusqu'à nos jours, tout ce qui pouvait leur venir du dehors, et en particulier des Européens. Ces derniers ont fini cependant par venir à bout de ces répugnances. Ils ont brisé, à coups de canon, les barrières dont s'entourait la Chine et l'ont forcé d'accepter au moins une partie de nos arts et de nos industries. Ils lui ont donné des ingénieurs, des instructeurs militaires. Ils pourraient bien le regretter un jour. A son retour de l'expédition anglo-française de 1860, le général de Montauban déclarait que les Chinois, bien commandés, seraient des soldats redoutables. La rapidité avec laquelle l'héroïque et malheureux Gordon organisa son *armée toujours victorieuse*, et les victoires qu'il remporta sur les Taïpings ont prouvé que ce résultat pouvait être facilement atteint.

Or, si les derniers renseignements recueillis par M. Kaltbrunner sont exacts, l'empire chinois ne compte pas moins de 402 millions d'âmes, chiffre inférieur à celui qu'admettait d'Omalius. A elle seule, la Chine possède donc environ le tiers de la population totale du globe. De 1760 à 1849, le nombre de ses habitants a présenté un accroissement annuel moyen de près de deux millions et demi. Ces chiffres font comprendre comment s'alimente cette émigration incessante qui amène les Chinois dans tous les États sud-asiatiques, dans tous les archipels malais, dans les îles du Mexique, au Pérou, etc., et contre laquelle l'Australie a cru devoir prendre des mesures législatives, comme avait fait la Californie.

Cette immense population semble aujourd'hui vouloir secouer sa torpeur et ses routines séculaires. Ira-t-elle jusqu'au bout et retrouvera-t-elle l'activité qui porta ses ancêtres, tant de siècles avant nous, dans les

voies de la civilisation, de la science et des arts ? Si le mouvement actuel s'accentue, la Chine aura, bientôt peut-être, ses chemins de fer, ses téléphones, ses fusils à répétition, ses canons Krupp, ses vaisseaux cuirassés. Vienne alors un de ces grands souverains comme elle en compte dans ses annales, un Houng-wou, un Khian-lung (Gia-long), et la grande race jaune orientale pourrait bien prendre une revanche éclatante sur ses sœurs blanches de l'Occident.

CHAPITRE XVIII.

Races blanches.

I. — Nous avons vu plus haut que l'ensemble des races blanches compte environ 507 009 000 âmes. Ce chiffre comprend non seulement les populations de l'ancien continent qui se rattachent à ce tronc, mais encore toutes celles qui, parties surtout de l'Europe, ont envahi les autres parties du monde, et on peut le regarder comme approchant de la réalité plus que ceux que j'ai cités à propos des Noirs et des Jaunes. Tous les États européens et la plupart de ceux que leurs émigrants ont fondés dans les autres parties du monde, ont publié des statistiques qui, tout imparfaites qu'elles sont trop souvent, nous renseignent jusqu'à un certain point. En ce qui les concerne, on peut donc regarder l'approximation comme suffisante. Il est vrai que bien des groupes blancs, plus ou moins barbares ou sauvages, sont encore trop peu connus pour que l'on puisse juger du nombre des individus qui les composent. Mais aucun d'eux ne présente sans doute une importance relative quelque peu considérable ; et, en somme, l'évaluation de d'Omalius peut être regardée comme représentant d'une manière suffisante ce qui existait de son temps.

Quoi qu'il en soit, en acceptant tous les nombres du savant belge, on trouve que l'ensemble des races blanches représente aujourd'hui à peu près les quarante-deux centièmes de la population totale du globe. Il ne serait guère possible d'évaluer, même approximativement, quel était le nombre des Blancs avant le moment où le cap de Bonne-Espérance fut doublé et l'Amérique découverte. Mais si l'on se reporte à cette époque, on peut estimer aux vingt-deux centièmes des terres habitées l'étendue de l'aire ethnologique de cette grande race. Quelques-uns des groupes qui lui appartiennent sont fort dispersés et restreints. Aussi est-ce surtout à la carte qui en indique la distribution que s'appliquent les réserves formulées plus haut.

II. — Dans la première partie de ce livre, j'ai exposé les faits fondamentaux qui ressortent de l'étude des races humaines fossiles trouvées en Europe (voir le chapitre VI) ; j'ai montré aussi qu'elles se rattachaient toutes au type blanc (voir le chapitre XV) ; j'ai ajouté qu'aucune d'elles n'a disparu et que même la plus ancienne, celle de Canstadt (fig. 45, 46 et 47), a ses représentants dans les populations actuelles. Sans insister outre mesure, je crois devoir revenir sur ce point et résumer ce que les découvertes modernes nous ont appris sur l'histoire de nos premiers ancêtres. Ce lointain passé s'éclaircit assez rapidement grâce à de nouvelles trouvailles, et chaque jour on comprend mieux les rapports étroits qui le relient à l'état de choses actuel.

Plus je réfléchis aux faits déjà connus, plus il me semble évident que les premiers habitants de notre sol ont été pour une bonne part dans la constitution des populations actuelles. Je crois qu'une étude attentive, faite dans cette direction, ferait souvent reconnaître leurs traces là où on ne les soupçonnait pas. Quoique bien sommaire, l'examen que j'ai fait des crânes et des squelettes retirés par M. de Baye des grottes néolithiques de la Marne m'a laissé à cet égard des convictions que partageront, je pense, tous ceux qui visiteront ce magnifique ossuaire. J'ai déjà dit que j'y ai trouvé toutes nos races fossiles, à l'exception de celle de Canstadt, associées à un élément nouveau. Nulle part, on ne peut suivre aussi bien les résultats d'un métissage multiple s'accomplissant dans une même population. Or, dans bien des têtes osseuses façonnées par ce mélange de six races, représentant au moins trois types fort différents, on retrouve un ensemble de traits, une physionomie rappelant de très près ce qu'on voit dans toutes les collections de crânes les plus modernes.

III. — Lorsque j'ai publié la première partie de ce livre, j'ai dit qu'à mes yeux la race de Canstadt est incontestablement tertiaire (voir le chapitre VI, fig. 48 et 49). Les détails publiés par MM. Ragazzoni et Sergi me semblaient dès lors de nature à motiver cette conclusion aux yeux de quiconque les apprécierait en dehors de toute idée préconçue. Les recherches récentes de M. Ferraz de Macédo viennent de justifier encore ma manière de voir. Ce savant est allé à Castenédolo ; il a étudié avec le plus grand soin le nombre et la disposition des couches ; il a constaté la réalité et l'exactitude des faits annoncés par ses prédécesseurs. La race de Canstadt habitait bien les récifs de Castenédolo dès les temps

pliocènes. C'est elle, bien probablement, qui a taillé les silex de Puy-Courny (fig. 94 à 98) et incisé les os du Balénotus de Monte-Aperto (fig. 99 à 103). Tout semble indiquer qu'à cette époque ses tribus étaient rares et peu nombreuses dans la partie du globe que nous connaissons le mieux. M. de Macedo a pu constater que cette race a persisté sur place; car, sur un autre point de la même colline, il en a retrouvé les ossements dans la couche quaternaire la plus inférieure. Un peu plus tard, mais toujours pendant la même époque géologique, elle était répandue dans toute l'Europe occidentale. On a découvert des ossements de cette race depuis Stængenæs en Scandinavie jusqu'à Brux en Bohême, depuis Spy, dans la province de Namur, jusqu'à Gibraltar, et sur bien des points intermédiaires.

Cela même rend assez singulière l'absence de cette race dans les grottes sépulcrales de la Marne, si heureusement explorées par M. de Baye. En revanche, on l'a rencontrée dans bien d'autres sépultures néolithiques, sous des tumuli, sous des dolmens, puis dans d'anciennes tombes antérieures ou contemporaines de l'époque romaine, dans les cimetières de diverses abbayes datant du moyen âge ou des temps modernes ; puis dans des collections de crânes contemporains. Enfin Huxley a montré qu'en Australie la tribu entière des Adélaïdiens appartenait à cette antique race (fig. 229), et Carl Vogt en a relevé tous les traits caractéristiques chez un de ses amis, médecin aliéniste distingué.

On a trouvé de ces *crânes néanderthaloïdes* à peu près dans tous les États de l'Europe, depuis la Suède, patrie de Kai-Likké (fig. 108 et 109), jusqu'en Portugal et en Espagne, où les hommes de Canstadt ont été un des éléments ethniques qui ont contribué à former les tribus néolithiques de la Cueva de la Muger, des grottes de Cesareda, du Cabeço (tumulus) d'Arruda, etc.; depuis les Iles-Britanniques, qui en ont fourni proportionnellement plus qu'aucune autre contrée européenne, jusqu'à Orenbourg, où un crâne de Baskir décrit par Vrolik en a présenté tous les caractères les plus frappants.

Là s'arrêtent nos renseignements. Mais, lorsqu'on connaîtra mieux les populations asiatiques et surtout celles qui sont encore à l'état sauvage ou barbare, on découvrira probablement parmi elles soit des individus isolés, soit même quelque tribu restée plus ou moins intacte, comme les Adélaïdiens de l'Australie. En effet, il serait vraiment étrange que la race de Canstadt, si largement répandue dans l'ouest du continent, n'eût

envoyé à l'est qu'une seule *éclaboussure*. Quoi qu'il en soit, on voit que nous pouvons suivre cette race dans le temps et dans l'espace depuis les temps tertiaires jusqu'à nos jours.

IV. — La race de Cro-Magnon (fig. 53 à 58) est la plus ancienne de celles qui se montrent chez nous seulement aux temps quaternaires. Dès cette époque, son aire d'habitat était considérable. Elle allait des Pyrénées (Sorde) jusqu'aux environs de Liège (Engis, Engihoul), et du bassin de la Dordogne (vallée de la Vézère) au royaume de Naples (Isola del Liri). A en juger par les découvertes faites jusqu'à ce jour, sa répartition sur cet espace était loin d'être uniforme. Son foyer principal était cette vallée de la Vézère, que les travaux de Lartet et de ses disciples ont rendue si célèbre, et où l'on peut suivre de station en station presque tout son développement. Les traces qu'elle a laissées sont de plus en plus rares à mesure qu'on s'éloigne davantage de ce point ; si bien que l'on pourrait être tenté de penser qu'elle a rayonné de là en tous sens. Mais diverses considérations, entre autres la différence des rites funéraires que j'ai signalée (p. 278), montrent qu'au moins une partie des tribus de ce type formaient de petites sociétés distinctes, ayant leurs coutumes propres.

Ce fait semble indiquer une séparation déjà ancienne et antérieure à l'arrivée des Cro-Magnons sur les points où nous avons découvert leurs restes. Il justifie ce que j'ai dit à diverses reprises au sujet de la manière dont ont dû s'accomplir ces anciennes migrations. Ce n'est pas en masse et en une seule fois que les populations étrangères à l'Europe sont arrivées chez nous. C'est par immigrations successives et indépendantes. Comme tant d'autres qui sont venues plus tard, la race de Cro-Magnon, dès les temps quaternaires, a atteint les contrées occidentales du continent par groupes isolés et à diverses époques.

Comme la race de Canstadt, celle de Cro-Magnon a survécu à l'époque quaternaire. Elle a traversé tous les temps qui nous en séparent et, bien plus que sa sœur aînée, elle est encore représentée dans les populations actuelles. Elle a même singulièrement agrandi son aire ethnologique, grâce à des migrations progressives que M. Verneau a pu suivre presque pas à pas dans la direction du nord au sud.

En effet, la race dont il s'agit a laissé ses traces dans toutes les contrées qu'elle occupait primitivement. De la vallée de la Meuse aux Pyrénées, et des côtes de l'Océan jusqu'à la Terre de Labour, on peut

la suivre sur place dans les dolmens, dans les grottes sépulcrales de l'âge néolithique ; on la retrouve à l'âge du bronze et du fer ; puis dans d'anciennes alluvions (port de Boulogne) ; puis dans des tombes du cinquième siècle (Paris), dans le cimetière de Saint-Marcel du quinzième au dix-septième siècle, et dans un cimetière du Pays Basque où les générations modernes se mêlaient à de plus anciennes (Zaraus). Enfin dans le sud-ouest de la France, dans nos Landes, où, j'ai pu le constater moi-même, on rencontre des individus qui, autant que l'on peut en juger par l'extérieur, présentent tous ses caractères craniologiques les plus caractérisés. Il n'y a donc rien d'étrange à ce que M. Alexis Julien ait trouvé, sur une table à dissection d'un de nos hôpitaux, un individu dont le squelette présentait tous les caractères de ceux de Cro-Magnon et dont le crâne figure aujourd'hui dans la collection du Muséum.

Il y a bien peu de temps encore, on aurait pu penser que cette race n'a guère dépassé ses anciennes limites dans la direction du nord. A peine pouvait-on admettre que, sortant du bassin de la Meuse, elle avait atteint le sol de l'Allemagne. Mais de nouveaux renseignements paraissent devoir conduire à des conclusions différentes. Déjà M. Hamy avait signalé la ressemblance existant entre quelques crânes dalécarliens et le type de Cro-Magnon. Les recherches récentes des savants scandinaves justifient ce rapprochement. Sur quatre crânes très anciens et peut-être prélapons, trouvés dans le nord du Finmark oriental, deux ont paru à M. Sören Hansen présenter de véritables rapports avec ceux de la Vézère. Le même savant pense que presque tous les crânes préhistoriques de la Suède et du Danemark offrent la même particularité. Il serait du reste très naturel que les vieux chasseurs de rennes aient suivi leur gibier habituel, quand celui-ci remonta vers le nord à l'aurore des temps modernes, et qu'ils aient fourni aux populations actuelles un élément ethnologique encore reconnaissable de nos jours.

Quand vint l'invasion néolithique, une partie des Cro-Magnons resta en place et s'allia aux nouveaux venus (grottes de la Marne, de l'Homme-Mort). Quelques tribus, après s'être vaillamment défendues (grotte de Baumes-Chaudes), trouvèrent un refuge sur nos *Causses* et adoptèrent les coutumes de leurs vainqueurs, auxquels ils finirent aussi par s'allier (tombeaux des Polacres). Mais le gros de la population émigra et se porta essentiellement au midi. Cette race qui avait eu un rôle si remarquable aux temps quaternaires semble n'avoir pu résister à des races

peut-être plus énergiques, à coup sûr plus avancées en civilisation et mieux armées, qui, parfois au moins, reléguaient aux derniers rangs de la société les descendants des artistes de la Vézère. C'est ce qui résulte de la curieuse observation recueillie par M. Piette dans le cimetière gaulois de Chassemy (Aisne). Un seul Cro-Magnon y avait trouvé place, et son cadavre avait été jeté dans une espèce de trou comme celui d'un esclave.

Il est possible, et je crois même très probable, qu'un certain nombre de têtes osseuses attribuées à des Cro-Magnons appartiennent en réalité à une race de l'âge du chien, à celle de Mughem (p. 114; fig. 233, 234 et 235). La méprise est facile pour qui n'est pas prévenu. Toutefois les observations très précises de M. Verneau ne laissent aucun doute sur le développement que la race de Cro-Magnon avait pris en Espagne à l'époque néolithique. Sans entrer dans d'autres détails, il suffira de rappeler que sur neuf têtes extraites de la Cueva de la Sotana (province de Ségovie), sept se rattachaient incontestablement au type de la Vézère. Or, on n'a jusqu'ici trouvé en Espagne aucun reste fossile des hommes de Cro-Magnon. Tout indique donc que cette race n'a franchi les Pyrénées qu'après l'époque quaternaire. Là encore elle a rencontré les immigrants de la pierre polie; elle s'est unie à eux, comme l'attestent les têtes osseuses à caractères mixtes, qui ont été signalées à diverses reprises. Mais, en Andalousie surtout, elle atteint un développement remarquable. A l'âge du bronze, elle formait encore le fond de la population. C'est ce qui résulte de l'examen que M. Victor Jacques a fait de soixante et dix crânes extraits par M. H. Siret de diverses sépultures datant de cette époque.

J'ai déjà dit (p. 107) comment les hommes de Cro-Magnon ont été retrouvés en Afrique dans les sépultures mégalithiques de Roknia. Or, nous dit M. Verneau, ces tombes, bien qu'antérieures aux Romains, n'en sont pas moins relativement récentes. Elles marquent une troisième étape dans les migrations de la race qui nous occupe. Cette fois, elle a pu s'arrêter et s'étendre depuis la Tunisie jusqu'à l'extrémité du Maroc, peut-être parce que, plus ou moins mêlée aux hommes qui lui avaient enseigné les industries néolithiques, elle a, la première, peuplé ces régions jusque-là désertes. Toujours est-il, comme on l'a vu plus haut, qu'elle y est encore représentée par de nombreux descendants. M. Verneau lui attribue tous ces hommes de grande taille, blonds et ayant

souvent les yeux bleus, que l'on a considérés, à tort à coup sûr, comme les petits-fils des Vandales. Une tribu kabyle, celle des Denhadja, était naguère composée uniquement d'individus de ce type et affirmait avoir pour ancêtres les constructeurs des dolmens de Roknia. Il est permis d'accepter comme vraie cette tradition, qui a pour elle l'étude comparative des crânes retirés de ces tombes et celle de la population encore vivante aux Canaries.

Cet archipel a été la quatrième et dernière grande étape de la race de Cro-Magnon. Des études approfondies de M. Verneau, portant sur des centaines de crânes, il résulte clairement que les descendants des vieux chasseurs du Périgord ont formé le fond de la population canarienne (fig. 112, 113, 126, 127 et 128). Ce sont les véritables Guanches. On les retrouve dans toutes les îles de l'archipel ; toutefois ils ne se montrent seuls sur aucune d'elles. Dans toutes, ils étaient associés à d'autres races, et là, comme ailleurs, le métissage avait porté ses fruits. En outre, l'analyse craniologique faite par M. Verneau met hors de doute que les éléments ethniques adventifs, qui sont venus se mêler aux Cro-Magnons, variaient, d'une île à l'autre, de nature et de proportions. A l'île de Fer, on ne trouve que la race fondamentale et le type arabe ; à la Gomère, les Arabes sont remplacés par une race petite et brachycéphale, que l'on ne saurait encore rattacher à aucune autre; à Ténériffe, les trois types sont réunis ; à la Grande-Canarie, un quatrième type également indéterminé est venu se joindre aux précédents ; à Ténériffe, les hommes de Cro-Magnon ont toujours conservé la supériorité numérique ; ce sont, au contraire, les Sémites qui dominent à l'île de Palme, etc.

Telle était la composition de la population connue sous le nom de Guanches. Le beau travail de M. Verneau a montré que, malgré son habitat insulaire, elle était loin d'être homogène, et fait comprendre comment s'est effectué le peuplement de l'archipel. Les Cro-Magnons, probablement déjà quelque peu métissés, l'ont d'abord occupé en entier. Puis des étrangers de trois races sont venus se mêler à eux. La diversité de leurs types, l'absence de l'un ou de l'autre d'entre eux dans certaines îles nous apprennent que ces immigrations ont été indépendantes et ont eu lieu à des époques différentes. Tout s'est donc passé dans ce petit monde comme partout ailleurs.

En résumé, la race de Cro-Magnon est arrivée en Europe en même temps que les grands mammifères que le froid chassait de la Sibérie et

qu'elle suivait sans doute dans leur émigration. Ses tribus ont occupé tout ou partie de la Belgique, de la France et de l'Italie. Elles se sont surtout développées dans notre sud-ouest et y ont manifesté des aptitudes sociales et artistiques remarquables, tout en s'arrêtant à l'état de peuples chasseurs. Les révolutions géologiques et climatologiques, les modifications de la faune qui en sont résultées, ont arrêté leur développement. Alors, elles ont été attaquées par les pasteurs de la pierre polie. Un certain nombre d'entre elles se sont fondues avec les nouveaux venus (grottes de la Marne) ; d'autres ont conservé leur liberté entière, sans changer de patrie, et se sont bornées à imiter les industries des envahisseurs (Tombeaux des Polacres, Grotte de Sorde). Mais, sans doute, le plus grand nombre a émigré et paraît avoir formé deux courants. Les unes se sont dirigées vers le Nord ; les autres ont franchi les Pyrénées. En Espagne, ces dernières se sont associées aux constructeurs de dolmens ; mais, au moins dans certains de ces groupes, elles gardaient la supériorité numérique (Cueva de la Sotana). Elles ont pu conserver ainsi une pureté de sang relative et tout ou partie de leurs traits caractéristiques. C'est dans cet état qu'elles sont arrivées en Afrique. Là elles se sont largement développées et ont atteint les Canaries. Enfin, leurs descendants sont aujourd'hui un élément sérieux de la population dans cet archipel comme dans le nord-ouest du continent africain ; tandis qu'ils n'apparaissent plus que d'une manière erratique dans le foyer primitif de la race.

J'ai cru devoir entrer dans quelques détails au sujet des deux races précédentes. Un intérêt spécial s'attache à celle de Canstadt à raison de son ancienneté. Quant à celle de Cro-Magnon, elle est la seule race humaine dont on puisse tracer l'histoire générale en s'appuyant sur des documents authentiques depuis les premiers temps quaternaires jusqu'à nos jours ; cette histoire nous apporte en outre des enseignements que nous aurons à appliquer plus tard à celle de quelques races contemporaines. A ce double titre, cette race méritait bien de nous arrêter. Je serai plus bref en parlant des trois ou quatre autres races fossiles.

V. — Rappelons d'abord que la race de la Truchère n'est jusqu'ici représentée d'une manière certaine que par deux têtes osseuses dont l'une date de l'âge du mammouth, tandis que l'autre fait partie de la collection néolithique de M. de Baye. Bien que probablement très peu nombreuse, cette race a donc survécu aux temps quaternaires. Peut-être

pourrait-on lui rattacher la seconde tête tirée des kjœkkenmœddings d'Arruda, sur laquelle M. de Paula a donné peu de détails, mais qui est remarquable par son extrême brachycéphalie (indice, 97,37) et le peu de développement des os malaires.

VI. — Si l'on pouvait s'en rapporter aux données fournies par l'examen du maxillaire inférieur, on étendrait peut-être jusqu'aux Eyzies et à Aurignac l'aire ethnologique quaternaire des hommes de Furfooz. Mais j'ai montré depuis longtemps combien sont incertains les renseignements tirés de cette partie du squelette. Quelques fragments de crâne découverts aux environs de Paris et ailleurs ne présentent pas plus de garanties. Si bien que, à en juger par ce que nous savons d'une manière positive, on serait conduit à penser que les tribus de la Lesse ne devaient guère s'étendre, surtout vers le nord, au delà de la vallée où on les a trouvées. Tout au plus avaient-elles, peut-être, quelques stations dans nos départements du nord.

Leur aire ethnologique s'agrandit singulièrement à l'époque néolithique et présente quelques particularités remarquables. Comme la race de Cro-Magnon, et sans doute par suite des mêmes causes, celles de Furfooz ont émigré du nord au sud. Elles se montrent toutes les deux dans trois localités peu éloignées de la Lesse, dans les grottes sépulcrales de la Marne (Petit-Morin). Mais au delà, il faut aller jusque dans l'Hérault (Baillargues) et l'Ariège (Lombrives) pour rencontrer des traces certaines de la race de Furfooz n° 1 (fig. 65, 66 et 67). Le type n° 2 (fig. 141, 142 et 143) est plus répandu. On l'a trouvé dans les tombes néolithiques de nos départements de la Meuse (Cumières), de l'Aisne (Vic-sur-Aisne ; Montigny-l'Engrain), aux environs de Paris (Meudon, Presle, etc.). Il se montre à l'époque du bronze dans l'Oise (Orrouy) et dans le Pas-de-Calais (Boulogne). Il semble manquer à tous nos départements du centre ; mais il reparaît dans les Alpes-Maritimes (Camp-Long de Saint-Césaire), et enfin on le retrouve en Portugal (Cabeço d'Arruda ; Valle de Areeiro) et jusqu'à Gibraltar (Judge-Cave).

Ainsi, tandis qu'une portion de ces troglodytes restait en place malgré les invasions de la pierre polie et transmettait à ses petits-fils ses caractères encore reconnaissables, ainsi que je l'ai dit dans la première partie de cet ouvrage (p. 108), d'autres fuyaient ou étaient entraînés au loin et atteignaient l'extrémité méridionale de l'Europe. Mais, évidemment, ces petits groupes isolés et peu nombreux n'ont pu exercer qu'une

influence ethnologique très faible. Toutefois, comme je l'ai déjà dit, j'ai cru reconnaître quelques représentants isolés de ce type dans la population ouvrière de Paris. Une femme, entre autres, présentait un prognathisme aussi accusé que celui de la tête de Furfooz, n° 2 (fig. 141), alors que tous ses autres caractères, et surtout la chevelure, attestaient que ce trait n'était nullement dû à un croisement avec la race nègre. M. Lartet m'a dit avoir constaté des faits analogues.

VII. — Pendant les temps quaternaires, l'aire ethnologique de la race de Grenelle (fig. 62, 63 et 64) était bien plus étendue que celle des races de Furfooz. Indépendamment du bassin de la Seine, où elle était évidemment très développée, on l'a rencontrée dans le Mâconnais (Solutré) et en Hongrie (Nagy-Sap). Il en a été de même à l'époque suivante. Une foule de têtes, les unes semblables à celles que nous avons décrites, les autres très voisines, ont été retirées en France des sépultures néolithiques de nos départements de l'Oise (forêt de Compiègne), de Seine-et-Oise (Marly-le-Roi), de la Marne (Grottes du Petit-Morin), etc.; en Angleterre, de bien des tombes du même âge et au moins de quelques-unes de l'âge du bronze. On en a trouvé en Allemagne, dans le Mecklembourg (environs de Plau), dans le Brandebourg (Fehrbellin), dans plusieurs sépultures anciennes de la Westphalie; en Suède et plus encore en Danemark, dans une foule de sépultures mégalithiques. MM. Henri et Louis Siret ont aussi rencontré la race de Grenelle unie à celle de Cro-Magnon et peut-être à celle de Furfooz, dans les belles recherches qu'ils ont faites en Murcie et en Almérie (Espagne). Si les restes de cette race ne sont pas encore plus fréquemment signalés d'une manière spéciale, c'est que la tête osseuse des hommes de Grenelle rappelle plus qu'aucune autre un type très commun dans les populations européennes actuelles ; c'est aussi parce qu'il n'est pas toujours aisé de la distinguer de celles des brachycéphales néolithiques, et que le moindre croisement, avec les hommes de Sclaigneaux par exemple, ne peut que rendre la caractérisation difficile. Mais, plus encore que les précédentes, tout en se ressentant de métissages inévitables, la race de Grenelle a parmi nous de nombreux descendants, remontant à divers âges, comme l'attestent les séries de crânes parisiens déposées au Muséum.

Toutefois, ce qui donne à la race de Grenelle un intérêt à part et tout spécial, c'est qu'elle relie directement les races quaternaires à une

population actuelle bien distincte et dont on connaît les affinités ethniques. Ce fait ressort clairement des études comparatives faites sous mes yeux par M. Hamy. Je ne puis entrer ici dans tous les détails que l'on trouvera dans notre livre. Je me borne à rappeler que par presque tous les caractères les plus essentiels, les têtes de Grenelle viennent se placer au milieu des têtes de Lapons (fig. 125 *bis*, 126 et 127) et combler, pour ainsi dire, le vide existant entre diverses séries de ces dernières. Sans doute, il n'y a pas identité absolue; mais les ressemblances l'emportent tellement sur les différences, qu'il nous a paru impossible de ne pas regarder les unes et les autres comme de simples modifications d'un type unique.



Fig. 325.—Lapon, face. (D'après une photographie prise sur un buste moulé sur le vivant par Gaymard. C. M.)

La même conclusion s'applique aux têtes que je viens de signaler et plus particulièrement à tous ces crânes brachycéphales extraits des tombes mégalithiques de Suède et de Danemark, qui ont servi de texte à tant de discussions. En général, les anatomistes se sont rangés à la manière de voir de Nilsson et ont identifié cette race avec les vrais Lapons modernes. Toutefois, Retzius a signalé des différences, assez peu importantes, il est vrai, mais qui n'en accusent pas moins des variations réelles. A ce titre, ces anciennes têtes scandinaves rentrent dans la catégorie de celles dont nous venons de parler. Au reste, ces légères différences dans les caractères ne sauraient infirmer nos conclusions générales. On les retrouve chez les Lapons actuels. M. Hamy a montré que dans cinq séries de crânes de cette race provenant de localités différentes, l'indice horizontal moyen varie de 82,18 à 88,28.

De cet ensemble de faits, il résulte clairement qu'il existe un certain groupe de formes céphaliques très voisines à la fois de la forme laponne et de la forme Grenelle. Celle-ci ayant incontestablement paru la pre-

mière, on doit évidemment grouper autour d'elle toutes celles qui s'en rapprochent de si près. La race de Grenelle devient ainsi le prototype de toutes ces races que M. Hamy et moi avons appelées *Laponoïdes*, et peut-être est-elle leur mère ; peut-être les Lapons d'aujourd'hui reproduisent-ils, au moins en partie, les traits des vieux riverains de la Seine (fig. 325 et 326).

Nous ne pouvons sans doute suivre pas à pas les hommes de Grenelle, comme nous l'avons fait pour les Cro-Magnons. Mais en voyant toutes ces têtes laponoïdes associées dans les mêmes sépultures à celles des constructeurs des dolmens, en les retrouvant dans quelques-unes de nos collections de crânes modernes, on est autorisé à penser que cette race a joué un rôle des plus sérieux dans la constitution de bien des populations européennes.



Fig. 326. — Lapon, profil. (D'après une photographie prise sur un buste moulé sur le vivant par Gaymard. C. M.)

VIII. — J'avais cru autrefois pouvoir admettre entre les hommes de Furfooz et les Esthoniens des rapports presque aussi étroits que ceux qui unissent la race de Grenelle aux Lapons. J'ai dû reconnaître plus tard que je m'étais exagéré ces affinités ethniques. Mais les ressemblances que j'ai signalées, entre autres l'identité presque absolue des indices horizontaux, n'en existent pas moins. Aujourd'hui je pense que, tout en étant plus éloignés que je me l'étais imaginé d'abord, ces deux types sont loin d'être étrangers l'un à l'autre et sont tout au moins deux *rameaux* de la même *branche*. En somme, les races de Furfooz et de Grenelle forment une série qui va de la mésaticéphalie à la brachycéphalie, touche, d'un peu loin peut-être, aux Esthoniens et va se confondre avec les Lapons. Or les Esthoniens, les Lapons sont universellement acceptés comme Finnois. C'est donc bien à côté d'eux que je

devais placer les vieux habitants des vallées de la Lesse et de la Seine.

A ces races fossiles, dont j'ai cherché à indiquer le rôle ethnologique, vinrent s'ajouter successivement celles des âges du chien, de la pierre polie, du cuivre, du bronze et du fer ; puis vinrent les invasions dont la légende et l'histoire ont gardé le souvenir. Tels sont les éléments bien nombreux, bien divers qui, enchevêtrés par les hasards de l'immigration, brassés par la guerre, fusionnés par la paix, ont donné naissance à nos populations européennes.

IX. — Il est évident que des événements de ce genre ne se sont pas accomplis chez nous seulement. Lorsque le globe entier sera connu aussi bien que l'Europe, on retrouvera à peu près partout des faits analogues aux précédents. Toutefois les conditions géographiques et ethnologiques ont nécessairement influé sur les résultats et déterminé les différences considérables dans la proportion et la nature de ces mélanges. Là où de vastes espaces s'ouvraient devant les tribus émigrantes, les nouvelles venues pouvaient ébranler et chasser devant elles celles qui les avaient précédées. Les unes et les autres pouvaient donc conserver une pureté relative. Là où une barrière infranchissable arrêtait les fuyards, il ne pouvait se produire que des remous et un mélange plus complet. Là où se rencontraient seulement des représentants d'un seul *tronc* ou d'une seule *branche*, le métissage ne pouvait être aussi profond, aussi frappant que là où luttaient des hordes appartenant à des *troncs* différents. L'Europe occidentale et la presqu'île gangétique présentent, à ce point de vue, à la fois des analogies et des contrastes frappants. Ces deux contrées offraient une large entrée aux émigrants, que la mer arrêtait ensuite en les forçant à réagir les uns sur les autres. Mais l'Europe n'a reçu que des Blancs ; dans l'Inde, les Blancs, les Jaunes et les Noirs se sont rencontrés et ont donné naissance à ce fouillis de races que nous sommes encore loin d'avoir débrouillé.

Ainsi, l'immense majorité des populations de l'ancien continent, toutes peut-être, sont le résultat du mélange de types ethniques plus ou moins nombreux, plus ou moins différents. Nous verrons que, en somme, les choses se sont passées de la même manière dans l'ancien et dans le nouveau monde. Toutefois, on ne trouve pas dans le premier l'équivalent de ce grand couloir que forment en Amérique le Pacifique à l'ouest, les chaînes des monts Rocheux et des Andes à l'est et qui a imprimé aux migrations de cette partie du monde une direction

générale, sur laquelle j'aurai à revenir plus tard. Sur l'ancien continent, les populations ont pu se mouvoir avec plus de liberté, et les accidents du sol ont favorisé leur dispersion en tous sens, tout en les dirigeant plus habituellement vers certaines routes. De là est résulté sans doute l'espèce de triage qui s'est opéré et qui a cantonné bien plus qu'en Amérique quelques grands types généraux.

Mais, d'une part, sur bien des points, les migrations successives accomplies par les mêmes passages ont eu les conséquences que j'ai déjà signalées et ont mélangé ces types eux-mêmes. D'autre part, les lignées secondaires dérivées de chacun d'eux se sont, par des raisons analogues, maintes fois juxtaposées et mêlées. Rechercher les éléments premiers de ces divers mélanges et suivre les effets du croisement, telle est en réalité la tâche de l'ethnologiste.

On comprend que cette tâche n'est rien moins qu'aisée et ne peut être que l'œuvre du temps. Quelque nombreux que soient les matériaux déjà recueillis pour l'Europe seule, ils sont encore insuffisants ; et, malgré les travaux de bien des savants, leur étude comparative n'en est encore qu'à ses débuts. Pour établir une classification, il faut donc se résoudre à considérer le plus souvent ces populations par grandes masses plus ou moins étendues. Les tableaux ainsi formés sont, au fond, plutôt *démographiques* qu'*ethnologiques*. Mais ils peuvent au moins servir de point de départ pour des recherches plus approfondies. J'aurai d'ailleurs soin d'indiquer les réserves à faire au sujet des divisions proposées.

X. — Je serai très bref lorsqu'il s'agira des populations qui ont de véritables annales. Je crois au contraire devoir insister quelque peu sur celles qui n'ont aucune histoire et que quelques personnes pourront être surprises de voir rattacher au tronc blanc. Je veux surtout parler des familles que j'ai placées dans les premiers rameaux de la *branche allophyle*. Pour être jusqu'à présent isolées et ne pouvoir encore trouver leur place dans un cadre taxonomique méthodique, ces populations n'en sont pas moins intéressantes et il en est qui ont joué un rôle ethnologique considérable. Nous en trouvons tout d'abord la preuve chez celle que j'ai mise en tête du tableau.

Prichard, frappé des rapports géographiques et ethnologiques qui unissent l'Europe et l'Asie, a considéré ces deux parties du monde comme formant une seule région anthropologique et en partage toutes

les populations en trois groupes: 1° les Syro-Arabes; 2° les Indo-Européens ou Iraniens; 3° les Allophyles. De ces trois groupes, le premier répond à la branche sémitique de notre tronc blanc; le second à la branche aryane; le troisième comprend toutes les autres races européennes et asiatiques depuis les Basques jusqu'aux Chinois et aux Japonais, depuis les Finnois jusqu'aux Dravidiens.

On comprend que, si je conserve l'expression d'*allophyles*, je lui donne une toute autre signification que Prichard. Déjà les Dravidiens et toutes les races jaunes ont dû sortir du groupe complexe admis par le savant anglais. Je crois devoir en retirer aussi les populations finnoises et je reviendrai tout à l'heure sur ce point. Mais après ces éliminations, on se trouve en présence de petits groupes ethniques, parfois bien distincts, que rien, dans l'état actuel de nos connaissances, ne relie entre eux, qui n'ont aucun rapport avec les types nègres ou jaunes, qui sont manifestement des Blancs, et qui pourtant semblent encore ne se rattacher à aucune des trois grandes branches du tronc caucasique. Ce sont eux que je réunis sous l'appellation qu'a proposée Prichard et qui répond à une idée juste. En agissant ainsi, je fais comme les naturalistes qui énumèrent, sans prétendre les classer, les espèces animales ou végétales que, faute de renseignements suffisants, ils n'ont pu placer dans leurs cadres. La branche allophyle n'est donc pas une coupe naturelle, c'est une réunion de types *incertæ sedis*, et elle ne doit être admise qu'à titre provisoire.

XI. — Dans mes classifications précédentes, j'avais laissé les Finnois parmi les Allophyles. Je crois aujourd'hui devoir agir autrement et admettre une *branche finnique*. Il est vrai que les populations qui se rattachent à ce type sont loin d'avoir dans l'histoire de l'humanité un rôle comparable à celui des peuples aryans ou sémites, mais elles ont exercé une influence ethnologique plus grande qu'on ne l'admet d'ordinaire. Sans doute on ne saurait accepter aujourd'hui la théorie qui attribuait aux Finnois seuls le premier peuplement de l'Europe. Nous savons maintenant que les races qui occupèrent notre sol avant l'arrivée des Aryans appartenaient à plusieurs types distincts. Mais on a vu quelle a été l'extension des hommes de Grenelle, dès les temps quaternaires; on a vu quelles traces ils ont laissées dans les âges suivants. Les races actuelles que tout rattache à ce vieux type ont souvent leurs représentants bien loin du pôle; et jusque dans nos Alpes du Dauphiné on trouve

des populations tout au moins extrêmement voisines des Lapons. C'est ce qu'atteste la série des crânes récents, sinon tout à fait modernes, recueillis par M. Hoël dans un ancien cimetière de ces montagnes (fig. 327, 328 et 329). Ces crânes présentent jusqu'à cette faible profondeur de la



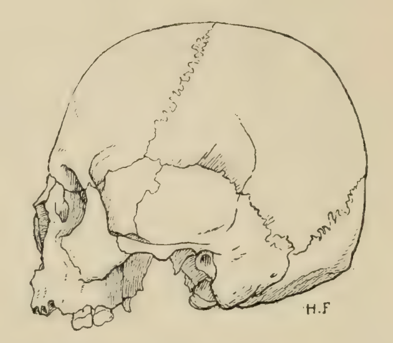


Fig. 327 et 328. — Crâne laponoïde de montagnard Dauphinois, face et profil. (Coll. Hoël. C. M.)

voûte palatine, signalée par Schaaffhausen comme le trait caractéristique de la race laponne. Probablement on reconnaîtra un jour que les brachycéphales de quelques-uns de nos départements du sud-est doivent une partie de leurs caractères à ces Laponoïdes. Je citerai entre autres ces individus appartenant le plus souvent au sexe féminin, dont la tête ronde et la petite taille m'ont frappé dans quelques villages des environs d'Aix et de Chambéry. Ce type et les types voisins ont pu se fondre ou se dissimuler au milieu des autres races brachycéphales; mais ces races, dont au moins une partie se rattache à nos hommes de Grenelle, ont presque à coup sûr pris une part sérieuse à la formation des populations actuelles.

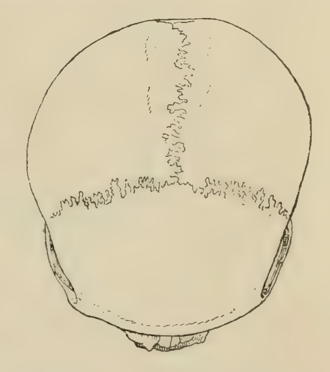


Fig. 329. — Crâne laponoïde de montagnard Dauphinois, *norma verticalis*. (Coll. Hoël. C. M.)

Le rôle des races finnoises est plus évident ailleurs. Dans l'est de l'Europe, dans la plus grande partie du nord et du nord-ouest de l'Asie, c'est surtout par leur intermédiaire que s'est opérée la fusion du Blanc et du Jaune. Les études craniologiques et linguistiques conduisent sur ce point au même résultat.

Races blanches ou pouvant être regardées comme telles.

TRONC.	BRANCHES.	RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPES.	EXEMPLES.
BLANC OU CAUCASIQUE.	ALLOPHYLE.	*Fossile*	Canstadienne		r. de Canstadt.
			Magnonienne		r. de Cro-Magnon.
		Canarien			Guanches.
		Asiatico-américain.	Tchetko	Tchouktchi	Tchouktchis.
				Koriaque	Tchougatchis.
			Golouche		Koluches.
			Aïno	Japonais	Aïnos.
				Américain	Ekogmuts.
				Malais	Kubus.
				Hindou	Todas.
		Sinique			Miao-Tsés.
		Indonésien		Philippin	Manobos.
				Sondanais	Dayaks.
				Polynésien	Taïtiens.
		Caucasien	Géorgienne		Mingréliens.
			Tcherkesse		Adighés.
		Euskarien	Basquaise	Guipuscoan	Basques espagnols.
				Labourdain	Basques français.
	FINNIQUE.	*Fossile*	Franco-Belge	Belge	r. de Furfooz.
				Français	r. de Grenelle.
			Truchérienne		r. de la Truchère.
		Finnois	Sabmi	Boréal	Lapons.
				Méridional	Dauphinois.
			Esthonienne		Esthoniens.
			Finnoise	Finlandais	Tavastlandais.
				Ostiaque	Votiaks.
	SÉMITIQUE.	*Sémite*	Chaldéenne		Hébreux.
			Arabe	Himyarite	Yéméniens.
				Arabique	Arabes.
			Amara		Abyssins.
		Libyen	Égyptienne		Égyptiens.
			Erythréenne		Bicharis.
			Amazyg	Berbère	Kabyles.
				Imouchar	Touaregs.
	ARYANE.	*Pamiro-Européen.*	Tadjik		T. montagnards.
			Celtique	Rhénan	Allemands du Sud.
				Gaulois	Auvergnats.
			Slave	Esclavon	Serbes.
				Russe	Moscovites.
		Indo-Européen.	Hindoue	Mamogi	Siapochs.
				Brahmanique	Hindous.
			Iranienne	Persan	Guèbres.
				Afghan	Yusufsaïs.
			Hellène		Grecs.
			Germaine	Scandinave	Suédois.
				Allemand	Allemands du Nord.


JAUNES
JAUNES
RACES
MIXTES
RACES MIXTES
RACES
MIXTES
JAUNES
JAUNES
NOIRS
RACES MIXTES
NOIRS
RACES MIXTES
NOIRS
CARTE SCHÉMATIQUE
indiquant la distribution géographique
DES RACES BLANCHES
par
A. de QUATREFAGES.
Races noires, jaunes, et grandes races mixtes
Aryans
Sémites
Finnois
Allophyles
E. Morieu Sc.



Envisagées à ces divers points de vue, les races finnoises acquièrent une importance spéciale. Remontant, dans le passé, beaucoup plus loin que les Aryans et les Sémites proprement dits, probablement à peu près contemporaines des pré-Sémites, elles ont dû mêler leur sang à celui de bien d'autres venues après elles. En tout cas, ne fût-ce qu'à titre d'aînées, on ne peut leur refuser une place à côté de leurs



Fig. 330. — Tchouktchi. (D'après une photographie de Palander. Coll. Nordenskiöld. C. M.)

sœurs, quoique le nom de ces dernières soit plus grand dans l'histoire.

Quoi qu'il en soit, ce que j'ai dit plus haut suffit pour faire comprendre à quel point de vue on doit se placer pour juger le tableau ci-contre.

XII. — L'existence même de Tchouktchis, ou Tchektos, a été mise en doute par quelques navigateurs qui n'ont rencontré à l'extrémité nord-orientale de l'Asie aucune population répondant aux descriptions qu'en avaient faites leurs prédécesseurs. Mais il était bien difficile de mettre

en doute les détails précis donnés par Cook, Wrangel, Matiuskin, Cochrane, etc. Au surplus, des témoignages récents ont confirmé leurs dires. Dans le voyage sur un baleinier qu'il fit avant de revenir à Paris, où il fut tué pendant le siège, Gustave Lambert avait vu une tribu de cette race, dont il me parla avec enthousiasme. Plus récemment M. Dall a donné quelques détails sur ces peuples et les a fort bien distingués



Fig. 331. — Jeune Tchouktchi. (D'après une photographie de Palander. Coll. Nordenskiöld. C. M.)

des populations plus ou moins mongoliques dont ils sont voisins. Enfin pendant son long hibernage à deux journées du détroit de Behring, Nordenskiöld a été en rapport constant avec une tribu de cette race et nous a donné sur ses caractères physiques des renseignements dont l'exactitude est attestée par les photographies de Palander, le commandant de *la Véga* (fig. 330, 331 et 332).

Tous les voyageurs qui ont parlé des Tchouktchis les représentent

comme ayant le visage plus ou moins allongé, le nez saillant, les pommettes fortes (fig. 330). Chez les jeunes gens des deux sexes, ces traits sont souvent adoucis et ne manquent pas d'un certain charme. Ils ont en outre la taille haute et bien prise. La plupart des descriptions que l'on a faites de cette race lui attribuent une coloration plus ou moins claire. Pourtant Nordenskiöld parle de leur teint brun ; mais il ajoute que



Fig. 332.— Jeune fille Tchouktchi. (D'après une photographie de Palander. Coll. Nordenskiöld. C. M.)

les jeunes filles sont souvent roses et blanches, comme les Européennes. Ceux qu'a vus M. Dall étaient couleur de cuivre. Cette particularité explique une légende recueillie chez les Yakoutes, légende que je tiens d'un des commissaires russes à l'Exposition de géographie de Paris et dans laquelle il est question d'hommes rouges qui étaient venus de l'Orient, s'étaient montrés d'abord faibles et en petit nombre, puis étaient devenus plus nombreux et plus forts, avaient opprimé les premiers ha-

bitants du pays et s'étaient emparés d'une partie de leurs terres. Ces immigrants ont si bien multiplié sur ce territoire, que quelques voyageurs les ont pris pour les vrais Yakoutes et ont regardé ces derniers comme une colonie de Peaux-Rouges passés d'Amérique en Asie. Quoi qu'il en soit, ce teint rouge, que nous savons apparaître souvent par suite du croisement des Blancs avec des individus se rattachant plus ou moins au tronc jaune, ne pourrait infirmer la conclusion à tirer des détails que je viens de résumer. A cet ensemble de caractères, on ne saurait méconnaître une population appartenant à la race blanche. Malheureusement nous ne possédons aucun crâne que l'on puisse lui rapporter avec quelque certitude.

Les vrais Tchouktchis habitent aujourd'hui l'espace compris entre l'océan Arctique et le fleuve Anadyr. Mais Wrangel nous apprend qu'ils ont envahi cette contrée à la suite de longs combats soutenus contre les Cosaques de la Léna. Plutôt que de se soumettre, ils ont émigré; et, remontant au nord-est, ils ont refoulé les Yukagires, auxquels ils se sont mêlés. De là sont venus les individus à type mixte photographiés par Palander.

Ce fait rend fort bien compte des contradictions que présentent les descriptions faites des Tchouktchis par des voyageurs différents, qui les ont représentés tantôt comme une fort belle race, tantôt au contraire comme une race très disgraciée. Les photographies rapportées par la grande expédition suédoise justifient ces deux appréciations.

Les Tchouktchis proprement dits ont pour voisins, au nord du Kamtchatka, les Koriakes, qui leur ressemblent par les caractères physiques et linguistiques. Plusieurs de leurs tribus ont en outre passé la mer et vivent en face des rivages asiatiques habités par leurs frères. Cochrane a vu des représentants isolés de ces Tchouktchis américains et leur attribue seulement un teint plus foncé. Nordenskiöld place une de leurs tribus au nord du cap du Prince-de-Galles.

Ce ne sont pas seulement ces quelques tribus littorales que la plupart des voyageurs comparent aux Tchouktchis asiatiques. Presque tous, Nordenskiöld comme les autres, insistent sur les ressemblances frappantes qui rapprochent ces derniers des tribus peaux-rouges de l'Amérique septentrionale. Quelques-uns, frappés de ces rapports et imbus de l'idée que les Peaux-Rouges sont un produit du sol où on les a trouvées, ont voulu attribuer aux Tchouktchis d'Asie une origine américaine.

C'est le contraire qu'il fallait dire. Si les Américains ressemblent aux Tchouktchis, c'est qu'ils en sont les descendants plus ou moins purs.

Ce qui s'est passé de nos jours fait comprendre ce qui a dû se passer autrefois. La guerre contre les Cosaques amenant les Tchouktchis modernes du bassin de la Léna dans celui de l'Anadyr, autorise bien à admettre que quelque événement analogue a produit jadis une émigration qui, marchant dans le même sens, mais dépassant les côtes asiatiques, a franchi le détroit de Behring et est arrivée jusqu'au Mississipi.

Cette manière d'interpréter les faits et les rapprochements acceptés par tous ceux qui ont pu juger par eux-mêmes s'accorde avec les renseignements donnés par Wrangel et d'où il résulte que les Tchouktchis sont bien originaires d'Asie; elle rend compte de la tradition des Peaux-Rouges que je rappellerai plus loin; elle fait connaître d'où vient l'élément blanc qui domine chez les plus belles tribus de cette race; elle est en harmonie avec tous les faits généraux que nous montrera l'histoire du peuplement de l'Amérique; enfin, l'observation si précise de M. Dall lève l'objection que l'on aurait pu vouloir de la différence de coloration.

XIII.—On dira peut-être qu'en Asie les Tchouktchis sont peu nombreux et dispersés; qu'au contraire, les Européens ont trouvé les Peaux-Rouges groupés en tribus qui occupaient une aire très considérable et continue, et qu'il est plus naturel de regarder ce grand corps de nations comme le centre d'où seraient partis quelques émigrants qui seraient allés fonder quelques colonies au delà du détroit de Behring.

On ne saurait s'arrêter à cette objection en présence des faits que présente l'histoire des Indonésiens. Eux aussi sont originaires du continent asiatique. Après avoir envahi les archipels malais, ils ont gagné les limites extrêmes de l'Océanie. Or à l'époque de la découverte, ils n'existaient plus sur le continent qu'à l'état erratique ou tellement modifiés par le métissage qu'on ne pouvait les reconnaître. Si bien que les dernières études nous ont seules permis de retrouver leur point de départ. Il en est presque de même dans la plus grande partie de la Malaisie, et c'est seulement dans la Polynésie orientale que cette race a présenté le plus de caractères de pureté.

Ces faits n'ont rien d'étrange et s'expliquent aisément. Une race, attaquée chez elle, peut être entièrement submergée par les envahisseurs, se mêler à eux et ne révéler plus tard son existence que grâce à

une analyse sévère. Mais s'il se détache d'elle des corps d'émigrants suffisamment nombreux, ceux-ci peuvent aller au loin fonder des colonies; et, s'ils rencontrent des terres jusque-là inhabitées, ils y transporteront et y conserveront tous leurs caractères ethniques. C'est ce qui est arrivé aux Indonésiens qui ont atteint les îles orientales et l'océan Pacifique. Une foule d'états intermédiaires entre ces deux cas extrêmes peuvent et doivent d'ailleurs se produire selon les hasards qui mettent les émigrants en contact avec des races diverses. L'étude des populations malaisiennes montre que les choses se sont passées ainsi pour une partie des Indonésiens, et tout indique qu'il en a été de même pour les Tchouktchis émigrés en Amérique.

Je rappellerai encore à ce sujet les faits que montre si clairement l'histoire des hommes de Cro-Magnon. Eux aussi ont d'abord occupé les contrées placées au nord des Pyrénées. Puis ils ont gagné l'Espagne, où ils ont laissé de nombreuses traces de leur passage. Aujourd'hui ils ne reparaissent que d'une manière absolument erratique dans les pays qui furent jadis leur centre d'habitat; et, pour rencontrer des populations dont ils constituent un élément sérieux, il faut aller dans le nord-est de l'Afrique et jusqu'aux Canaries. Il n'y a donc, chez les Tchouktchis et les Polynésiens, que la répétition d'un fait qui s'est déjà montré aux plus anciens temps de l'histoire de l'humanité.

On ne peut que rattacher à la même souche la curieuse tribu découverte à Formose par M. Habersham. Cet officier de la marine des États-Unis en a donné une description très précise. Ce sont des hommes d'un rouge cuivré, grands et bien faits, ayant les pommettes saillantes, la mâchoire forte, les cheveux noirs et gros. M. Habersham a déclaré qu'à ses yeux et à ceux de ses compagnons, ces insulaires étaient de véritables Peaux-Rouges, ressemblant extrêmement aux Indiens de l'Amérique du Nord.

On admettra difficilement, je pense, que ces Formosans puissent être une colonie d'Algonquins ou de Hurons. On comprend au contraire aisément que quelques familles de Tchouktchis du littoral, poussées par l'esprit d'aventure ou égarées par quelque tempête, aient pu descendre au sud jusqu'à Formose et y fonder une colonie. L'histoire des migrations et des disséminations polynésiennes abonde en faits du même genre et plus étranges encore.

Peut-on attribuer la même origine aux Makhelchels, à cette tribu cali-

fornienne dont les caractères physiques, intellectuels et moraux, ont si vivement frappé M. Powers ? Ici je dois être plus réservé. Ces sauvages, nous dit l'auteur, ont des traits beaux, presque caucasiens ; leur teint est clair, leur intelligence vive. Ils méprisent profondément toutes les autres races et les Blancs eux-mêmes. Toute femme ayant eu commerce avec l'un d'eux est impitoyablement mise à mort. Il en est de même de tout enfant qui naît avec des yeux bleus et des cheveux blonds.

Frappés de cet ensemble de caractères, les simples pionniers eux-mêmes regardent les Makhelchels comme absolument distincts des autres tribus locales et voient en eux les restes de quelque ancienne race. M. Powers, se laissant guider exclusivement par la linguistique, les rattache néanmoins aux autres tribus de la vallée du Sacramento. Peut-être a-t-il raison, au moins en partie. Mais alors, il faut admettre que, grâce à leur esprit d'exclusion et aux terribles coutumes que cet esprit leur a fait adopter, les Makhelchels ont conservé pur le type primitif de leur race, tandis qu'ailleurs le contact et le mélange ont produit leurs effets habituels.

Les Makhelchels sont évidemment des Blancs. Mais à quel type secondaire doit-on les rattacher ? Faute de renseignements, on ne saurait encore répondre à cette question. Ils peuvent être venus du nord-est de l'Asie et être descendus jusqu'aux lieux où on les trouve aujourd'hui. Ils peuvent aussi, comme on le verra plus loin, être sortis des îles de l'océan Pacifique. En tout cas, il est probable qu'ils se rattachent soit aux Tchouktchis, soit aux Indonésiens. Quoi qu'il en soit, cette tribu, intéressante à tant de titres, mérite d'attirer tout spécialement l'attention des voyageurs.

XIV. — Entre le nord de l'Orégon et la presqu'île d'Alaska s'étend, on le sait, une côte creusée de baies, bordée d'îles et de détroits formant une sorte de dédale. C'est là que nous trouvons les populations Koluches que la linguistique et les caractères physiques isolent de toutes leurs voisines. Elles sont loin d'être homogènes, et les résultats du métissage ressortent évidemment dans bien des tribus. Mais dans celles qui ont mieux conservé le type fondamental, on retrouve, de la manière la plus nette, les caractères essentiels du type blanc. Les traits se régularisent, la barbe et les moustaches sont bien fournies, le teint, toujours plus ou moins clair, présente parfois une délicatesse remarquable. Je pourrais citer ici bien des témoignages ; je me borne à reproduire les

paroles de Dixon, auxquelles j'ai déjà fait allusion : « On parvint à engager une femme à se laver le visage et les mains. Le changement que cette ablution produisit devint extrême. Son teint avait toute la fraîcheur et le coloris des laitières anglaises, et l'incarnat de la jeunesse, contrastant avec la blancheur de son cou, lui donnait un air charmant... Son front était si ouvert que l'on pouvait y suivre les veines bleuâtres jusque dans leurs plus petites sinuosités... » Ce dernier détail a son importance, car il atteste une finesse et une transparence de la peau qui ne se rencontrent dans aucune race colorée.

Dixon ajoute que cette jeune fille aurait passé pour belle même en Angleterre, si elle n'eût été défigurée par l'espèce de botoque qui traversait sa lèvre inférieure. Ce trait de mœurs n'ôte rien à la valeur et à la signification des caractères naturels. Il montre seulement d'une manière frappante que, malgré les assertions contraires de quelques auteurs, le Blanc peut présenter jusque dans des questions de parure toutes les habitudes de la sauvagerie.

La tête osseuse des Koluches présente une assez grande variété de formes. La plupart des crânes que l'on possède rappellent de très près ceux des Toungouses; d'autres se rapprochent des crânes américains brachycéphales, mais il en est aussi de dolichocéphales. Les caractères crâniens, comme les caractères extérieurs, accusent donc le mélange d'éléments ethniques divers avec la race fondamentale. Mais à son tour celle-ci n'a pu que se mêler à d'autres, et si l'on se rappelle les exemples que j'ai cités plus haut, on peut admettre qu'elle a étendu son influence fort loin. J'ajouterai que les idiomes goloutches présentent fréquemment l'articulation *tl* si commune dans le nahuatl (Alfred Maury). La composition des mots prête au même rapprochement; et, enfin, on trouve chez les Koluches un système de numération vigintésimale analogue à celui qui a été signalé au Mexique. De cet ensemble de faits, il est permis de conclure que la race dont nous parlons a été pour une part dans la composition des populations mexicaines.

XV. — Les Aïnos ont peuplé autrefois tout l'archipel japonais, Sagalien et une partie des Kouriles. Les recherches faites par M. de Rosny dans les anciens livres chinois et japonais ont, en outre, montré qu'ils occupaient de vastes contrées sur le continent. On les retrouve encore dans les îles, au nord de Yéso, et au sud dans les îles Liou-Kiou. Tout le monde sait combien cette population se distingue de toutes les races

orientales par l'extrême développement du système pileux. A peu près tous les voyageurs s'accordent sur ce point; et les quelques exceptions que l'on peut signaler s'expliquent par le fait des mélanges que nous allons signaler. Mais le même accord n'existe plus lorsqu'il s'agit des

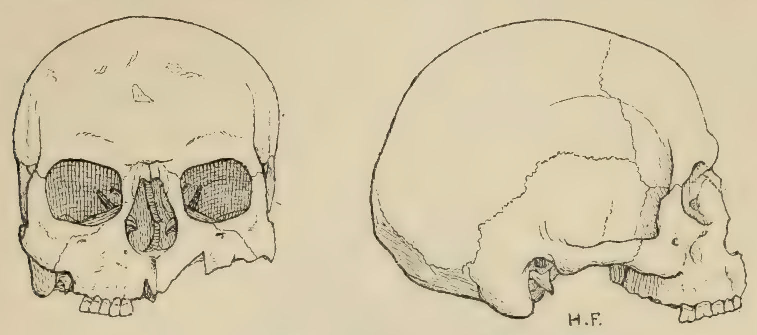


Fig. 333 et 334. — Crâne d'Aïno, face et profil. (D'après un dessin pris à la chambre claire par le docteur Maget.)

autres caractères physiques, et il est permis de se demander si les Aïnos sont des Jaunes ou des Blancs (fig. 333, 334 et 335).

Bien que j'aie depuis longtemps adopté cette dernière manière de voir, les documents réunis jusqu'ici pouvaient laisser quelque place au doute. Parmi les têtes osseuses d'Aïnos qui ont été étudiées, il en est de franchement brachycéphales; d'autres dont la dolichocéphalie est non moins accentuée; d'autres enfin qui se placent entre ces deux extrêmes. Les photographies d'individus vivants que possède le Muséum présentent aussi deux types. Le premier est très mongolique et répond par conséquent aux crânes brachycéphales; le second rappelle d'une manière frappante les traits et la physionomie moscovites. C'est à lui que l'on pourrait attribuer les têtes osseuses à indice intermédiaire. Mais jusqu'ici on ne voyait guère à quel élément ethnique pourraient être rapportées les têtes dolichocéphales.

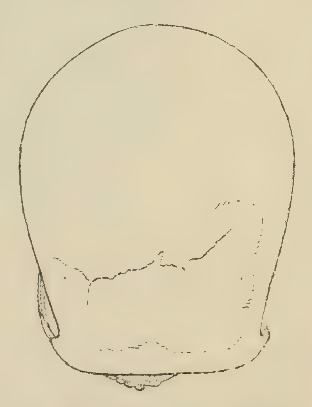


Fig. 335. — Crâne d'Aïno, *norma verticalis.* (D'après un dessin pris à la chambre claire par le docteur Maget.)

Les documents inédits que M. le docteur Maget a bien voulu me confier lèvent cette difficulté en nous montrant chez les Aïnos un troi-

sième type aussi nettement accusé que les précédents, mais qui en diffère beaucoup. Des portraits pris à la chambre claire, de face et de profil, montrent à côté d'individus rappelant tout à fait les Moujics de Moscou, d'autres personnages dont les traits sont d'une pureté remarquable. En particulier le nez s'est effilé; il est devenu plus saillant; il est parfois tout droit, parfois légèrement courbé. En même temps les lèvres se sont amincies, et, autant que la chevelure permet d'en juger, la tête s'est allongée (fig. 336 et 337). Le crâne, que j'ai reproduit plus haut,

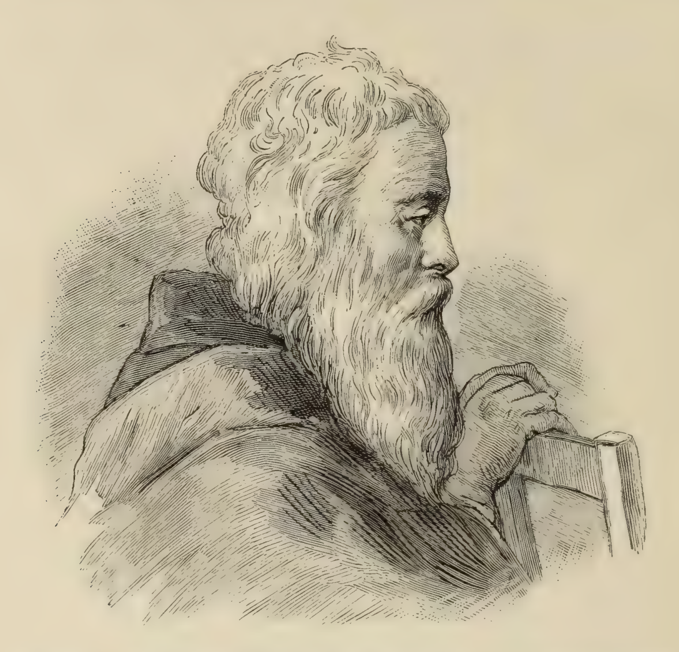


Fig. 336. — Aïno, profil. (D'après un dessin fait à la chambre claire par le docteur Maget.)

a été pris évidemment comme type, dessiné et mesuré avec grand soin, et il est franchement dolichocéphale.

Plusieurs voyageurs ont attribué aux Aïnos un teint très foncé; nos photographies, coloriées sur place, les représentent au contraire avec un teint très clair. Les observations prises par M. Maget sur douze individus donnent raison à ces derniers. La teinte de la peau se maintient habituellement dans les tons nos 25 et 26 du tableau de Broca; elle descend jusqu'à 24, monte quelquefois à 32 et une seule fois à 33. C'est dire qu'elle reste dans les gammes claires de ce que nous appelons la *couleur*

de chair, en montrant seulement parfois une tendance à tourner au rouge et bien rarement au jaune. Les yeux sont le plus souvent d'un brun clair (nos 28, 42, 43) ; mais, chez un des individus observés, ils étaient d'un bleu verdâtre pâle (n° 10). Chez un autre, l'iris présentait deux zones concentriques. La zone interne était brun clair (n° 43), et l'extérieure d'un bleu clair (n° 14). C'est un curieux exemple de juxtaposition de caractères.

De cet ensemble de données, on doit, ce me semble, conclure que

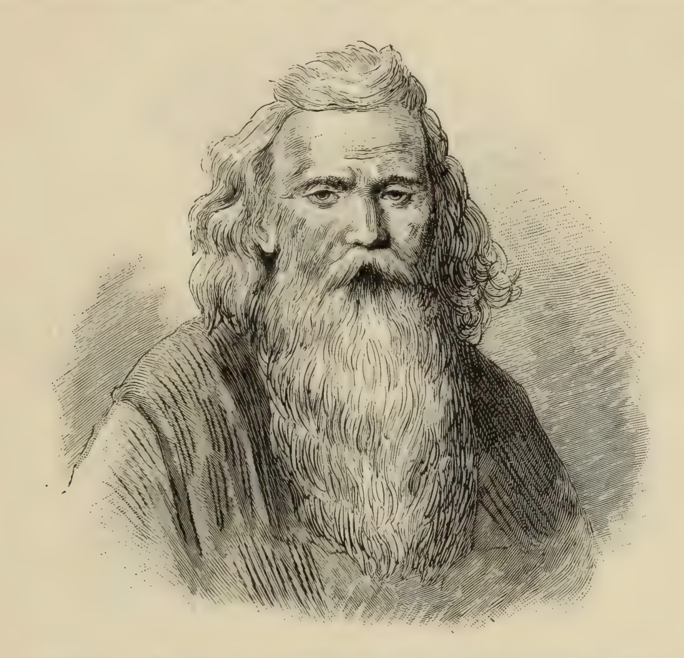


Fig. 337. — Aïno, face. (D'après un dessin fait à la chambre claire par le docteur Maget.)

les Aïnos sont une race fondamentalement blanche et dolichocéphale plus ou moins altérée par d'autres éléments ethniques dont un, au moins, est essentiellement mongolique. L'intervention de cette race glabre explique pourquoi divers observateurs, et entre autres M. Maget, n'ont pas trouvé l'excès de développement des villosités signalé par trop de voyageurs pour ne pas avoir quelque chose de fondé.

Ce dernier caractère si exceptionnel au milieu des races plus ou moins glabres de l'extrême Orient, m'a paru suffisant pour rattacher plus ou moins intimement aux Aïnos quelques populations américaines dont

je parlerai plus tard. Ici je citerai seulement les Ekogmuts de Dall. Cette tribu occupe le vaste delta formé par le Yukon et les terres voisines dans l'extrême nord-ouest. Elle se distingue de toutes les autres par ses mœurs aussi bien que par le langage. Dall ajoute que son caractère distinctif est d'avoir le corps velu et la barbe forte.

Je ne puis que reporter au même type les Kubus de Sumatra, que Rienzi a désignés sous le nom d'*hommes pithécomorphes*, et sur les-



Fig. 338. — Mandarin Yutchi. (D'après une peinture chinoise reproduite par Hamilton Smith.)

quels le colonel Versteeg a donné quelques détails de plus. Ce savant les appelle des *hommes à poil* et dit qu'ils sont entièrement velus. Il signale deux tribus assez éloignées comme existant à Sumatra et pense qu'on en trouve aussi dans l'intérieur de Bornéo.

A plus forte raison, je crois pouvoir rapprocher des Aïnos les Todas aujourd'hui cantonnés au sud de l'Inde, dans les montagnes Nilgheries. Chez eux, tous les hommes ont la barbe épaisse ; et les photographies du colonel Marshall nous montrent des individus dont le corps est couvert d'une véritable fourrure. En outre, leur crâne est dolichocéphale et

présente plusieurs autres rapports avec celui des Aïnos. J'ajouterai que l'un des portraits dessinés par M. Maget rappelle à bien des égards celui du beau vieillard Toda photographié par M. Marshall et peut-être plus encore l'individu dessiné par M. Janssen. On sait d'ailleurs que les Todas sont étrangers à la contrée qu'ils habitent aujourd'hui.

Quoique le teint des Todas soit sensiblement plus foncé que celui des Aïnos, je crois pouvoir admettre entre ces deux groupes une véri-



Fig. 339. — Miao-tsé des montagnes de la Chine méridionale. (D'après Hamilton Smith.)

table parenté ethnique. Mais je ne crois pas à une filiation faisant provenir l'un de ces groupes de l'autre. Tous deux se rattachent sans doute à une souche commune; peut-être à la race barbue et à traits réguliers signalée par quelques voyageurs comme existant au nord de la Chine. Le portrait emprunté par Hamilton à une peinture chinoise et qu'il donne comme représentant un mandarin Yutchi-Mandchou (fig. 338), permet de faire ce rapprochement, car on sait que les Yutchis étaient des Blancs. C'est à la même souche que je rattacherais volontiers le Miao-tsé montagnard dont le même savant anglais a publié le

portrait pris sur un individu tué dans un combat contre les Anglais. Chez ce dernier, la barbe est coupée court et rasée à partir du niveau de l'oreille; mais elle paraît être aussi fournie que chez le mandarin Yutchi. En outre, il est facile de voir que ces deux figures présentent une grande analogie dans les traits du visage (fig. 339).

Sans doute, de nouveaux renseignements sont nécessaires pour que l'on puisse regarder ces rapprochements comme certains. Mais ils me semblent avoir pour eux de grandes probabilités. En fait, au milieu de toutes ces populations glabres de l'extrême Orient, nous voyons apparaître un élément remarquable par un développement constant et souvent exagéré du système pileux. On sait que les hommes de cette race ont occupé jadis une aire ethnologique considérable, à la fois insulaire et continentale. On les retrouve encore sur un certain nombre de points et un noyau compact a résisté aux invasions qui ont restreint leur domaine. N'est-il pas naturel de rattacher à ce type même les petits groupes isolés qui présentent à un haut degré son caractère le plus frappant? Cette conclusion est confirmée pour les Todas par la similitude des traits extérieurs et des caractères craniologiques généraux. Or, cette tribu, la plus éloignée des Aïnos, leur est reliée géographiquement par quelques groupes intermédiaires. Il me semble naturel de voir dans ces groupes soit des *témoins* restés en place, soit des *éclaboussures* jetées au loin par les hasards de l'émigration, comme l'ont évidemment été les Todas, chez lesquels on trouve encore le souvenir des derniers voyages qui les ont conduits à l'extrémité méridionale de l'Inde.

XVI.— Je renvoie ce que j'ai à dire du rameau indonésien au moment où je parlerai des populations océaniennes dont on ne peut le séparer (voir chap. XIX). Mais j'insisterai quelque peu sur les populations du rameau caucasien. Il fournit un bon exemple de l'importance prépondérante que peuvent acquérir parfois les caractères linguistiques et des renseignements qu'on peut leur demander sur des événements dont ni l'histoire ni la légende n'ont gardé le souvenir.

On sait que par la beauté des traits et l'élégance des proportions du corps, plusieurs des populations du Caucase prennent place aux premiers rangs de la race blanche (fig. 340 et 341). On sait aussi que Blumenbach avait pris le crâne géorgien pour type de celui de sa *Race caucasique*. L'examen d'un certain nombre de têtes osseuses d'origine

caucasienne justifierait jusqu'à un certain point ce que les opinions de l'illustre anthropologiste ont d'exagéré ou de faux à d'autres points de vue. Ces têtes présentent d'assez grands rapports avec celles des Iraniens et des Hindous des hautes castes, quand elles sont dolichocéphales. Mais il en est aussi de brachycéphales. Un mélange de cette nature n'a



Fig. 340. — Tcherkesse Kabardien. (D'après une photographie de M. Chantre.)

du reste rien de surprenant et on devait s'attendre à le rencontrer au Caucase plus encore que partout ailleurs.

Mais si les caractères extérieurs et craniologiques rapprochent certains Caucasiens des Aryans, le langage les en sépare d'une manière absolue. Les langues parlées au Caucase ont été de tout temps très nombreuses. Pline nous apprend qu'il ne fallait pas moins de trente interprètes pour traiter les affaires à Dioscurias, colonie grecque sur la mer Noire.

De nos jours, Latham ne reconnaît pas moins de quatre langues fondamentales et de onze idiomes principaux sans compter les dialectes.

Or, par la grammaire, toutes ces langues sont agglutinatives et non pas à flexion comme les langues aryanes. Elles appartiennent donc à une forme de langage fondamentalement différente de celles que parlent les Hindous et les Iraniens, tout en présentant quelques rapports avec les idiomes indo-européens. « La famille des langues caucasiennes, dit M. Maury, peut être regardée à la fois comme un anneau qui lie les langues indo-européennes aux langues ougro-japonaises et comme nous offrant une première phase du développement des idiomes qui devaient aboutir aux langues iraniennes. » Ailleurs il insiste sur les rapports que ces mêmes langues présentent avec les langues américaines, et enfin il signale dans le tcherkesse des traces de monosyllabisme. De son côté, M. Schiefner a trouvé dans une des langues parlée dans la vallée du Térek des caractères qui la rattachent à la fois au mandchou, au samoyède et au thibétain. Seul l'ossette fait exception, et tout en se rattachant, à certains égards, aux langues voisines, possède un organisme iranien, et je reviendrai sur ce point. — En somme, au Caucase, on trouve, au moins par places, le fait très rare d'une contradiction évidente entre les caractères physiques et les caractères linguistiques, et il semble au premier abord impossible d'interpréter ce contraste. Un peu de réflexion me semble pourtant devoir lever cette difficulté.

On sait que des régions fertiles s'étendent au nord et au sud des montagnes abruptes qui barrent le passage de la mer Noire à la mer Caspienne; on sait que ces riches contrées ont attiré l'attention dès les temps légendaires et que les Grecs en particulier avaient de nombreuses colonies en Colchide; on sait qu'elles ont été le théâtre de bien des luttes et que bien des conquérants ont traversé le Caucase par les deux portes de Dariel au centre, et de Derbend à l'est; on sait enfin ce qu'étaient les guerres de cette époque et comment les vainqueurs traitaient les vaincus. Lorsque ceux-ci avaient à leur portée un lieu de refuge, ils se hâtaient de s'y retirer. Or les hautes cimes, les profondes vallées du Caucase leur offraient des asiles assurés, et maintes fois elles ont dû recevoir les fugitifs de toutes races et de toutes langues.

Mais ces gorges elles-mêmes n'étaient pas inhabitées. Les indigènes avaient leur langage et l'imposaient naturellement à des malheureux

venant solliciter des secours. Les idiomes aryans, iraniens ou mongols, disparaissaient ainsi, non sans laisser quelques traces de leur passage. Le sang étranger se mêlait ainsi au sang indigène et modifiait le type physique local, sans que le langage fût altéré dans ce qu'il avait de fon-



Fig. 341. — Mingrélien. (D'après une photographie de M. Chantre.)

damental. Cette infiltration se continuant pendant des siècles, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, n'a pu que produire l'état de choses que nous constatons aujourd'hui.

Lorsque les réfugiés étaient supérieurs par le sang, par la civilisation, etc., ils finissaient par dominer la race locale, sans recouvrer pour cela la langue de leurs ancêtres. Seuls, les Ossettes, arrivés sans doute

en grand nombre et formant peut-être une vraie colonie, ont échappé à cette substitution et conservé le témoignage linguistique de leur origine. Mais M. Chantre, qui a le premier étudié ces populations en anthropologiste, assure que les tribus de ce nom ressemblent aux autres Caucasiens par leurs caractères physiques et doivent s'être formées à peu près de même.

L'histoire, les traditions, les légendes justifient, je crois, la manière dont je comprends la formation des populations caucasiennes. En somme, elles sont le produit d'un métissage séculaire, résultant d'infiltrations lentes et successives. Le type premier a donc dû s'altérer progressivement. Ici encore les recherches de M. Chantre viennent à l'appui de ma manière de voir. En joignant les résultats de ses recherches personnelles à ceux qu'ont fait connaître quelques savants étrangers, notre compatriote a montré que, depuis le premier âge du fer jusqu'à nos jours, la forme générale des crânes caucasiens s'est de plus en plus modifiée dans le sens de la brachycéphalie. M. Chantre a mis en série dix-sept indices moyens pris sur autant de populations anciennes et modernes; et on voit l'indice grandir d'âge en âge, depuis 71,55 (Samthavro, premier âge du fer) jusqu'à 86,48 (Ossettes de Koban modernes).

Il semble résulter de là que les premiers habitants du Caucase ont dû être dolichocéphales. Cette considération a engagé M. Chantre à chercher leur origine dans le sud de la Perse et dans les régions mésopotamiennes. Mais les affinités linguistiques indiquées plus haut s'accordent mal avec cette hypothèse. Elles nous ramènent toutes vers le centre, le nord, le nord-est et l'est de l'Asie, et nous éloignent du sud-ouest où règnent les langues à flexion.

D'où que soient venus les Caucasiens primitifs, leur arrivée dans l'isthme ponto-caspien doit remonter à une époque extrêmement reculée. C'est ce qu'il est permis de conclure des traces que le monosyllabisme a laissées dans quelques-unes de leurs langues, car les plus lointaines légendes ne mentionnent, je crois, aucun fait qui puisse expliquer cette particularité linguistique. Malgré cette ancienneté et la fréquence des mélanges ethniques, il est peu probable que cette vieille race ait entièrement disparu de la contrée qu'elle occupa la première. Mais pour en retrouver les représentants, de nombreuses études comparatives seront nécessaires et devront porter non pas sur les chefs et les nobles, mais

sur les classes inférieures de la population, sur les montagnards les plus isolés, les plus arriérés, comme le sont les Chnaous des plus hautes vallées de la Géorgie.

L'étude des races caucasiennes nous apporte d'autres enseignements bien dignes d'être signalés. Selon M. Chantre, les fouilles exécutées par le prince Mossa Chvili prêteraient à quelques doutes et on ne pourrait encore affirmer l'existence de l'homme dans ces montagnes aux temps quaternaires. Il en est autrement à l'époque de la pierre polie. Les hommes néolithiques ont laissé ici de très nombreuses traces de leurs industries. Or, celles-ci sont d'ordinaire identiques avec celles que l'on rencontre en Europe. Au Caucase, comme chez nous, on trouve des cités lacustres et de très nombreux dolmens, la plupart entièrement comparables aux nôtres. Les pointes de flèche, les marteaux en pierre, etc., recueillis au Caucase, rappellent ceux que l'on a trouvés en Hongrie, en Espagne, etc. Il en est de même quand le bronze se montre.

Pas plus que M. de Mortillet, M. Chantre ne voit dans ces similitudes une raison pour placer au Caucase le foyer primitif de ces industries, et c'est dans un Orient plus lointain qu'ils vont en chercher l'origine. Tout concourt en effet pour montrer dans le Caucase non pas un *centre d'émigration*, mais au contraire un point où se sont rencontrés des *immigrants* de toutes races. Les hommes qui ont introduit dans ces gorges profondes la pierre polie et le bronze étaient les *frères*, et non les *pères*, de ceux qui les importèrent chez nous.

Les faits du même ordre deviennent plus nombreux et plus frappants à mesure que les industries se multiplient et se compliquent. Dans les tombes du premier âge du fer qu'il a fouillées, dans les collections qu'il a visitées, M. Chantre a retrouvé les ornements, les armes longtemps regardés comme caractérisant les sépultures de Hallstatt ou de la vallée du Danube, du Tyrol ou de la Bosnie, des Alpes ou du Jura.

Cette similitude presque absolue ne peut laisser de doute ni sur l'identité du développement social des ouvriers de cette époque, à quelque race qu'ils appartinssent d'ailleurs ; ni sur le sens des migrations qui les ont conduits jusqu'aux limites occidentales du continent. — L'étude des âges de la pierre polie, du bronze et du fer au Caucase confirme donc tout ce que j'ai dit à ce sujet dans la première partie de ce livre (chap. VI).

S'il était nécessaire d'apporter une preuve de plus, on la trouverait dans la forme de quelques-unes des plus anciennes têtes de l'âge du fer. Ces têtes présentent la singulière déformation artificielle produite par la pression de deux bandelettes prenant leur point d'appui commun sur l'occipital et passant, l'une sur la région frontale, l'autre sur le bregma ou dans son voisinage. Des crânes déformés de la même manière ont été trouvés dans d'anciennes tombes en Crimée, dans plusieurs États de l'Europe et jusqu'en Angleterre. En France, deux d'entre eux, trouvés dans le Jura, à Voiteur et à Cerveissiat, ont été décrits par Broca, et par M. Chantre, qui a montré qu'ils remontaient au premier âge du fer de nos régions occidentales.

Mais l'ancien continent ne fournit pas seul des têtes osseuses de ce genre. On sait qu'il en est de même de l'Amérique, et que les crânes d'Aymaras en sont encore aujourd'hui le type. Parmi ces dernières, il en est qui ressemblent à s'y méprendre à celles du Caucase et de l'Europe.

N'y a-t-il là qu'une simple coïncidence? Ou bien quelque colonie, partie des régions caucasiennes, a-t-elle transporté dans le haut Pérou la coutume et les procédés de cette déformation crânienne? Ou bien enfin, les Caucasiens et les Aymaras ont-ils emprunté ces étranges pratiques à quelque peuplade, plus rapprochée du nouveau continent, et qui aurait été leur souche commune? Un jour peut-être, il sera possible de répondre à ces questions, qui eussent paru naguère plus que paradoxales, mais qu'il est permis de poser aujourd'hui. Plus nous pénétrons dans le passé des diverses populations humaines, plus nous reconnaissons combien elles ont été, de tout temps et comme par accès, mobiles et voyageuses. Le peuplement de l'Amérique par des migrations sorties de l'ancien continent est accepté maintenant, même par des polygénistes autochtonistes, comme MM. Hovelacque et G. Hervé. Nous ne devons donc négliger aucune des indications pouvant nous mettre sur la voie des éléments ethniques que le vieux monde a fournis au nouveau, et peut-être l'identité du caractère ethnographique dont il s'agit est-elle une indication pour les découvertes futures. Il est vraiment difficile d'admettre que la pensée de déformer la tête humaine d'une manière aussi bizarre soit née isolément chez chacun des peuples où nous la voyons se manifester ; et l'on est involontairement entraîné à voir dans ce fait, sinon la preuve d'une certaine parenté ethnique, du

moins l'indication d'anciens rapports, dont la trace a été effacée par l'espace et le temps.

Enfin les événements tout récemment accomplis au Caucase ont aussi leurs enseignements. On sait qu'à la suite de la lutte héroïque soutenue contre la Russie par Schamyl et ses murides, les Tcherkesses et les Tchetchènes ont émigré en masse. Pourtant, la carte ethnographique de M. Chantre montre qu'un petit nombre de groupes isolés sont restés en place. Quand les terres devenues vacantes auront été repeuplées par des colons étrangers, ces groupes formeront autant d'*îlots* dispersés au milieu d'une population toute différente ; ce seront autant de *témoins* de la race qui, la première, occupa ces montagnes.

D'autre part, les Caucasiens émigrés ont été en grande partie dispersés, et ceux-là se fondront sans doute au milieu des populations sans y laisser de traces bien appréciables. Tout au plus quelque phénomène d'atavisme viendra-t-il révéler de temps à autre la présence de cet élément ethnique. Mais un certain nombre de ces proscrits sont restés groupés et ont formé de véritables colonies. Dans le village de Sivas, en Asie Mineure, environ vingt mille Kabardiens, maîtres ou esclaves, habitent le même district. Ces exilés ne se marient qu'entre eux. Ils conserveront par conséquent le type physique et la langue de leurs ancêtres. Eux aussi forment dès à présent un *îlot* bien distinct des populations environnantes, véritable *éclaboussure ethnique* projetée loin du sol natal par les désastres de la guerre.

Ces faits qui se sont passés sous nos yeux en font comprendre bien d'autres que présente l'histoire des races humaines, et que l'on a regardés longtemps comme autant d'énigmes impossibles à déchiffrer.

XVII.—Le spectacle que présentent chez nous les Euskariens rappelle à bien des égards ce que nous venons de voir au Caucase. Ici encore les caractères linguistiques isolent complètement une population que les caractères physiques rattachent au contraire intimement à ses voisins. La dolichocéphalie occipitale signalée par Broca chez certains Basques, ne suffirait pas, à coup sûr, pour motiver une distinction tranchée. On sait d'ailleurs que cette race, longtemps regardée comme pure, ne l'est nullement en réalité. La craniologie a confirmé sur ce point les conclusions que j'ai tirées depuis longtemps de l'examen des caractères extérieurs. Si dans le Guipuscoa on rencontre une certaine homogénéité de traits, de taille, etc., il n'en est pas de même dans l'ancienne terre de

Labourd. Là j'ai pu distinguer quatre types fort différents, non compris le type de Cro-Magnon que nous avons vu se montrer ici parfois. L'un d'eux, répondant aux individus que Lartet appelait *Basques à tête de lièvre*, m'avait vivement frappé par l'élongation harmonique de la face et du crâne. Je l'ai retrouvé fidèlement représenté à l'exposition anthropologique de Lisbonne par des têtes tirées des kjœkkenmœddings de la vallée du Tage (*race de Mugem*). Un type de petite taille à membres grêles, à teint brun, à tête dolichocéphale, se montre encore à côté d'hommes également petits, mais robustes et à teint plus clair. Ce sont ces derniers qui dominent dans le Guipuscoa et qui semblent former le fond de la population. Enfin j'ai vu, mais beaucoup plus rarement, des individus d'assez grande taille, à teint très blanc, à visage ovale, aux traits réguliers et aux cheveux blonds.

Tous ces hommes, si différents par leurs caractères physiques et appartenant évidemment à des types ethniques distincts, n'en parlent pas moins la même langue. Celle-ci, disent tous les linguistes, représente le langage des anciens Ibères. Elle n'a d'affinités réelles qu'avec les idiomes africains, ougro-japonais et américains, surtout peut-être avec ces derniers (Pruner-Bey). Nous retrouvons donc ici le même phénomène qu'au Caucase, et le problème qui se pose est le même. Mais nous avons quelques données de plus ; et de là même résultent des conséquences qui méritent d'être signalées.

Les Pyrénées, comme le Caucase, barrent le passage entre deux mers et ont à leurs pieds, surtout au nord, de riches contrées que se sont disputées bien des conquérants. Elles aussi ont un petit nombre de cols élevés (ports) par où ont passé bien des envahisseurs. Les faits que j'indiquais plus haut ont donc dû se produire ici comme en Asie et entraîner les mêmes conséquences. Mais, au Caucase, nous ne voyons pas quelle population, occupant la première ce refuge ouvert à tant de vaincus, a pu imposer à tous sa langue que leurs descendants parlent encore. Quand il s'agit des Pyrénées, nous sommes mieux renseignés. L'homme quaternaire y a laissé ses traces ; la belle étude de MM. Louis Lartet et Chaplain-Duparc a montré que ces montagnes ont été habitées par la race de Cro-Magnon depuis les temps du lion et de l'ours des cavernes, jusqu'à l'époque néolithique ; les *Basques à tête de lièvre* reproduisent l'ossature céphalique des hommes de l'âge du chien, et ne peuvent qu'être les descendants des hommes qui out laissé leurs ossements dans

les kjœkkenmœddings de Mugem. Nous remontons donc ici jusqu'à une race fossile et à une de celles qui l'ont suivie de plus près. Ces deux races se sont rencontrées dans les Pyrénées, peut-être dès l'aurore des temps modernes, et peut-être est-ce alors que s'est accompli dans cette région entre elles le premier métissage.

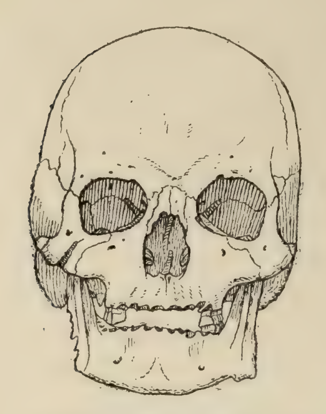
De bien des recherches que j'ai brièvement résumées dans la première partie de ce livre, il résulte que ni les Cro-Magnons, ni les hommes de Mugem n'avaient des animaux domestiques. Ils les reçurent des mains des immigrants qui apportèrent les industries de la pierre polie et arrivèrent accompagnés de leurs bestiaux. C'est là un fait important que la linguistique vient confirmer. M. Maury nous dit que « le Basque a emprunté aux langues indo-européennes ou sémitiques les mots qui lui servent à désigner les divers animaux domestiques ». — On voit combien concordent les résultats fournis par la linguistique et les études de paléontologie humaine.

Ainsi les hommes néolithiques se mêlèrent dans les Pyrénées aux vieilles tribus quaternaires et à celles de l'âge du chien. Puis vinrent bien d'autres croisements dont il nous est impossible de saisir la trace autrement que par l'empreinte qu'ils ont imprimée à un certain nombre de ces montagnards. Mais, ici comme au Caucase, ce ne sont pas des invasions en masse qui ont modifié les types anciens. Des événements de ce genre sont impossibles dans une région aussi accidentée et présentant des retraites inaccessibles, même aux légions romaines. C'est donc encore *par infiltration* que les races étrangères ont pris place dans les Pyrénées; et par conséquent, comme au Caucase, les caractères physiques ont pu s'altérer et se multiplier, la langue a pu s'enrichir et se perfectionner, sans que le type linguistique ait été atteint dans ce qu'il avait de fondamental.

Quelque sommaire que soit l'exposé de ces considérations, il suffira, j'espère, pour faire comprendre comment on est amené à penser que nous retrouvons dans les vallées pyrénéennes quelque chose du langage de leurs premiers habitants, au moins dans ce qu'il avait de plus typique. Si cette conjecture est fondée, le Basque aurait ses racines dans le plus lointain passé de notre Europe. Cette conjecture concorde encore avec l'opinion de M. Maury qui le regarde comme présentant les caractères d'une langue très primitive, très pauvre en radicaux. En recherchant ceux-ci, en procédant par élimination, peut-être pourrait-on retrouver

quelques-uns des mots employés jusque par les hommes qui ont chassé le mammouth ; et il me semble qu'il y a là de quoi stimuler l'ardeur de quelque linguiste.

Le type céphalique des Basques guipuscoans, si bien étudié par Broca,



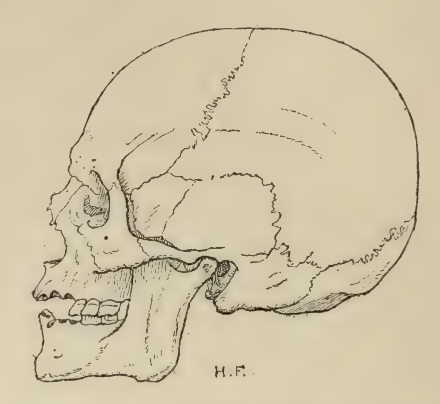


Fig. 342 et 343. — Crâne de Sarde ancien, face et profil. (Coll. Pruner-Bey. C. M.)

n'est pas confiné uniquement dans la région pyrénéenne. On l'a retrouvé, plus ou moins pur, plus ou moins modifié probablement par des métissages indéterminés, sur plusieurs points de la péninsule et jusque dans les cavernes de Gibraltar (*Genista cave*), en Corse, en Sardaigne (fig. 342, 343 et 344). A en juger par l'ensemble des observations, les Étrusques, quoique fort mélangés, devaient se rattacher à la même famille et celle-ci paraît avoir envoyé un certain nombre de ses représentants jusque dans le nord de l'Afrique. Les têtes osseuses de douze individus, tirées par M. Hérisson des anciennes tombes d'Utique et étudiées par M. Hamy, ont montré la plus grande ressemblance avec celles des populations précédentes.

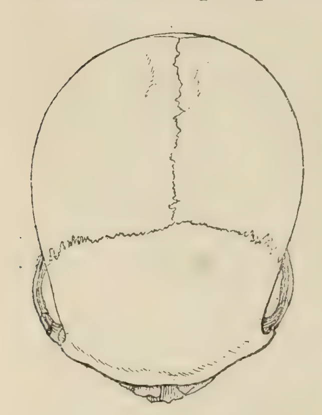


Fig. 344.— Crâne de Sarde ancien, *norma verticalis*. (Coll. Pruner-Bey. C. M.)

XVIII.—Je crois inutile de revenir sur ce que j'ai dit plus haut des races finniques. Je me borne à rappeler que, dans un des groupes que l'on peut regarder comme les plus purs, chez les Finnois de Finlande, M. Gustave Retzius a mis hors de doute l'existence de deux types distincts.



FIG. 345. — Travastlandaise, profil. (D'après M. G. Retzius.)



FIG. 346. — Travastlandaise, face. (D'après M. G. Retzius.)

A côté du Travastlandais (fig. 345 et 346), qui est le vrai Finnois, se place le Karélien, qui, par quelques caractères physiques et intellectuels, semble se rattacher aux Aryans; et le Kalévala atteste que cette fusion est probablement antérieure à l'arrivée de cette population dans le nord de l'Europe.

XIX. — Si des populations vivant dans des archipels éloignés, dans des montagnes aux gorges profondes et qui n'en sont guère sorties, n'ont pu échapper aux mélanges ethniques, il est aisé de comprendre que les peuples associés plus ou moins aux grands événements de l'histoire n'ont



Fig. 347. — Abd-el-Kader, profil. (D'après une photographie. C. M.)

pu nulle part rester purs. Les institutions civiles ou religieuses les plus sévères n'ont jamais empêché les mélanges. Les Hébreux peuvent être cités comme exemple à cet égard; leur histoire même montre que bien des fois ils se sont unis à d'autres races. En Orient, et quand ils étaient entourés d'autres rameaux de la même branche, leurs caractères n'en étaient pourtant guère altérés. Il en est de même aujourd'hui, et les têtes osseuses ayant cette origine gardent le caractère sémitique. Mais il en a été tout autrement là où les Juifs se sont trouvés en contact avec d'autres races. Un de leurs cimetières du onzième siècle, à Paris, mis à découvert il y a quelques années, a fourni au Muséum onze crânes, dont

deux seulement ont conservé le type sémitique, les neuf autres accusant des métissages divers. On sait d'ailleurs quelle est leur dispersion et comment, grâce à l'affaiblissement des préjugés dogmatiques, le sang israélite pénètre parfois jusque dans les rangs des aristocraties aryanes.

Les plus purs représentants de la branche sémitique se trouvent bien probablement dans la région qui appartient aujourd'hui en entier à cette race, dans l'intérieur de cette Arabie centrale que protègent trois mers et



Fig. 348. — Abd-el-Kader, face. (D'après une photographie. C. M.)

des déserts encore plus difficiles à franchir. Pourtant, là aussi Palgrave nous montre au moins deux groupes secondaires luttant et se pénétrant réciproquement ; et de plus, l'esclavage élevant jusqu'aux premiers rangs de cette société les métis d'Arabes et de Nègres. D'autre part, on trouve des types arabes remarquablement purs sur des points fort éloignés de la grande patrie de cette race. Abd-el-Kader, dont je reproduis ici la photographie, peut être cité comme exemple (fig. 347 et 348).

La famille arabe a exercé et exerce encore une grande influence au point de vue du croisement des races. Dans un passé bien lointain, les Adites, les Himyarites semblent avoir atteint, d'un côté, la Babylonie,

de l'autre, l'Égypte et une partie du nord de l'Afrique. Lorsque, sous l'immense impulsion du mahométisme, les Arabes arrivèrent dans cette dernière contrée, ils y trouvèrent, disent-ils, un peuple dont ils comprenaient le langage. On sait jusqu'où eux-mêmes ont poussé leurs conquêtes à la fois politiques et religieuses ; on sait que le commerce les conduit journellement dans l'Inde et dans les archipels orientaux ; j'ai dit plus haut comment ils ont pénétré jusqu'au cœur de l'Afrique, et il est inutile d'insister sur les mélanges ethniques qui ont été et sont journellement le résultat de cette expansion guerrière ou pacifique.

XX. — Le rôle ethnologique des Libyens a peut-être été aussi considérable que celui des Sémites. Ce sont eux qui ont fondé la civilisation que l'on peut suivre le plus loin dans le passé d'après des données positives, et les grandes conquêtes des souverains de l'Égypte n'ont pu qu'entraîner les conséquences que j'ai si souvent signalées. A en juger par les peintures et les gravures qui décorent tant d'admirables monuments, on pourrait pourtant être tenté d'attribuer aux anciens Égyptiens une grande pureté de sang, au moins relative. Mais bien des faits autorisent à penser que ces représentations de la figure humaine ont été tracées d'après un type conventionnel. Même dans les plus anciens crânes, Pruner-Bey a constaté l'existence de types distincts ; et il est tenté de regarder son *type grossier* comme résultant du croisement du *type fin* avec quelque autre race. On comprend que ce mélange n'a pu que s'accroître plus tard par l'introduction des esclaves que les Pharaons vainqueurs ramenaient avec eux et par l'afflux des étrangers.

Les Berbers aussi ont eu leurs jours de gloire et d'expansion. En parlant des races noires, j'ai dit plus haut le rôle qu'ils ont joué et jouent encore aujourd'hui en Afrique ; je n'ai pas à y revenir. Il est également presque inutile de mentionner la conquête de l'Espagne faite par des armées presque entièrement composées de Berbers. Mais il est bon de rappeler que trois grandes invasions, dont l'une a pénétré jusque dans le nord-est de la France, se rattachent à ce mouvement. La première (719-721), la plus connue, envahit tout le sud et le sud-ouest de notre pays et fut arrêtée par Charles Martel. Mais la bataille de Poitiers laissa les *Sarrasins* en possession du sol qu'ils avaient conquis, du Puy et de Brioude jusqu'aux Pyrénées et du pays toulousain jusqu'à la rive droite du Rhône. La seconde (734) remonta les bassins du Rhône et de la Saône, atteignit peut-être Verdun et a laissé un témoin dans les

Vosges, près de Contrexéville (Dr Bertholon). La troisième, commencée assez modestement par quelques corsaires qui vinrent s'établir dans le massif des Monts Maures (889), devint bientôt formidable. La Provence presque entière, le Dauphiné, tombèrent au pouvoir de ces Sarrasins

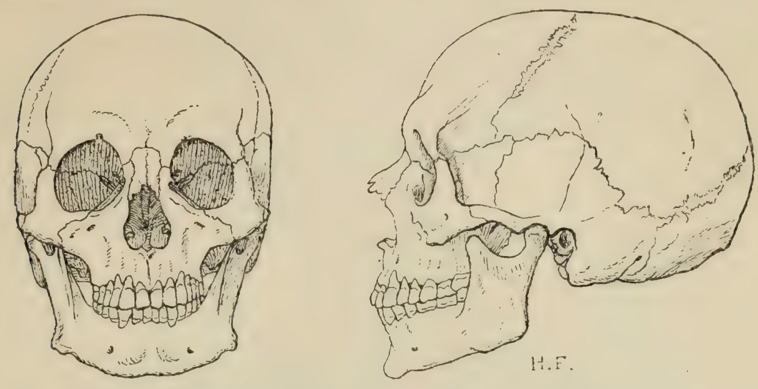


Fig. 349 et 350. — Crâne d'Arabe de l'Algérie, face et profil. (Coll. Guyon. C. M.)

orientaux, qui s'emparèrent de tous les passages des Alpes et pénétrèrent dans le Piémont, en même temps qu'ils allaient à Dijon donner la main à ceux de leurs compatriotes qui les avaient précédés.

En somme, pendant plus de deux siècles (Dr Bertholon), la France a été envahie à diverses reprises par des armées à peu près exclusivement composées de Berbers. Mais ces armées ne comptaient pas seulement des soldats. Une foule de femmes, d'enfants, de bestiaux accompagnaient les guerriers. De nombreuses colonies furent ainsi fondées. Lorsque les chrétiens reprirent le dessus, on n'expulsa pas ces musulmans, comme on a fait plus tard en Espagne; ils restèrent à titre d'esclaves ou de serfs sur les terres qu'ils avaient occupées, et sur certains points on reconnaît encore aujourd'hui leurs descendants aux caractères physiques qui les distinguent des populations environnantes, ainsi que l'ont constaté plusieurs observateurs au nombre desquels je puis me compter. On comprend que la plupart de ces Berbers ont disparu

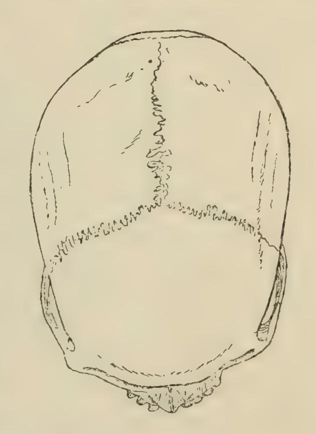


Fig. 351. — Crâne d'Arabe de l'Algérie, *norma verticalis*. (Coll. Guyon. C. M.)

par suite du métissage, mais la présence de ce sang étranger s'accuse encore par des phénomènes d'atavisme.

Moins bien protégés que les Arabes de la péninsule contre l'invasion du sang étranger, les Berbers sont loin de présenter, jusqu'au cœur des montagnes de la Kabylie, la pureté de sang relative que l'on peut admettre en Arabie. Quelques jours passés en Algérie suffisent pour reconnaître que des types très divers sont réunis, sous le nom commun de Kabyles, depuis le Sémite pur (fig. 349, 350 et 351) jusqu'à des individus qui, par la couleur des yeux, des cheveux et de la barbe, rappellent certaines populations du nord de la France. On sait que ces derniers deviennent plus nombreux à mesure que l'on avance à l'ouest, dans les montagnes du Maroc. Ce sont eux dont on a voulu faire des descendants des Vandales, oubliant qu'il y avait des hommes blonds en Kabylie avant l'invasion des Slavo-Germains. La présence de ce type dans le nord-ouest de l'Afrique restait donc inexpliquée. J'ai dit plus haut comment les recherches de M. Verneau ont jeté un jour inattendu sur cette question ; comment on est conduit à regarder comme de même race les Guanches à chevelure blonde, à yeux bleus, et les Kabyles qui présentent les mêmes caractères ; comment enfin les uns et les autres remontent aux hommes quaternaires de Cro-Magnon.

XXI. — La famille érythréenne est intéressante en ce qu'elle nous montre des hommes qui, par les traits et la chevelure, appartiennent incontestablement au tronc blanc, tandis que la couleur les rattacherait au tronc nègre. On pourrait penser que le croisement est pour une part dans ce résultat, et les caractères d'une tête osseuse rapportée par M. Revoil du pays des Somalis, sembleraient venir à l'appui de cette explication. Pourtant, les témoignages de divers voyageurs et ce que j'ai pu constater moi-même sur les bords du Nil, me paraissent démontrer que, au moins dans certains cas, le mélange des sangs n'est pour rien ou pour bien peu de chose dans cette réunion de caractères. Le teint d'un des Bicharis que j'ai pu observer était plus franchement noir que celui de bien des Nègres, tandis que ses traits et sa chevelure étaient ceux d'un Arabe pur sang.

Les prétendus *Maures noirs* du Sénégal se rattachent, selon toute apparence, à la même souche. Il en est probablement de même pour certains Nubiens. Toutefois, chez ces derniers, les traits du visage et la chevelure présentent assez souvent un contraste qui semble attester leur



Fig. 352. — Chasseur abyssin du Hamram, profil. (D'après une photographie. C. M.)



Fig. 353. — Chasseur abyssin du Hamram, face. (D'après une photographie. C. M.)

croisement : les premiers sont presque entièrement blancs, tandis que la seconde se rapproche de celle du Nègre. Il en est parfois de même chez les Abyssins, qui n'en sont pas moins regardés comme étant de race pure, pourvu qu'ils aient le talon court (fig. 352 et 353).

XXII.— C'est surtout à la branche aryane que s'appliquent les observations que j'ai faites plus haut Nous arrivons ici aux populations dont se sont occupés tous les historiens classiques. C'est à eux que je dois renvoyer le lecteur. A vouloir rester sur le terrain de l'ethnogénie descriptive, les matériaux recueillis jusqu'ici, quelque nombreux et importants qu'ils soient, sont encore insuffisants pour permettre une coordination détaillée. La plupart de ces populations, et celles qui nous intéressent le plus, sont le produit des métissages multiples sur lesquels j'ai suffisamment insisté. La science actuelle demande que l'on reconnaisse et que l'on caractérise chacun de leurs éléments ethniques ; puis, que l'on suive ces éléments dans l'espace et dans le temps. C'est ce que l'on a pu faire pour nos races fossiles, pour la race de Cro-Magnon surtout. Mais à partir des temps néolithiques, la tâche sera nécessairement plus difficile et plus longue parce que les types deviennent à la fois plus nombreux et moins distincts. Toutefois, j'ai la ferme espérance qu'un moment viendra où l'on pourra préciser l'époque, au moins relative, où une race donnée a paru chez nous, indiquer la part qui lui revient dans la formation des populations modernes et apprécier l'importance de son rôle ethnologique.

Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel des choses, une classification méthodique des races aryanes et des populations européennes en particulier présente des difficultés exceptionnelles. J'ai cherché à résoudre le problème de mon mieux, sans me dissimuler que je dois être resté loin du but que je voulais atteindre. Pourtant, je ne pense pas que le nombre des familles inscrites ici doive s'accroître beaucoup. Il en est autrement des groupes rattachés à chacune d'elles. J'aurais pu, j'aurais dû peut-être les multiplier. Mais j'aurais été entraîné bien loin et j'ai voulu citer quelques exemples plutôt que donner une nomenclature complète.

L'ensemble des familles réunies sous le nom généralement accepté d'aryanes présente, au point de vue craniologique, deux types distincts, tous deux représentés par des populations nombreuses, parlant des langues qui remontent à une souche originelle commune, ayant

atteint dans la civilisation des degrés équivalents. L'un est caractérisé par la dolichocéphalie, l'autre par la brachycéphalie.

Des faits de ce genre se sont montrés chez nous dès l'époque néolithique. Ils se sont reproduits à l'âge du bronze ; car si les brachycéphales ont apporté ce métal en Angleterre, ce sont les dolichocéphales qui l'ont introduit en Scandinavie. Trouver de nos jours les deux types juxtaposés, entrelacés et plus ou moins fusionnés, n'a donc rien qui doive surprendre.

Parmi les brachycéphales d'Europe, il en est qui présentent, au point de vue où nous sommes placés, un intérêt spécial. Ce sont ceux qui touchent de plus ou moins près à la race celtique. On sait que, dans un mémoire resté classique, Broca a démontré que les Celtes de César, représentés aujourd'hui par les Auvergnats et les Bas-Bretons, étaient brachycéphales et non pas dolichocéphales, comme l'admettaient Retzius et la grande majorité des anthropologistes. Peu après, M. Hovelacque fit voir, chez les Savoyards des montagnes, la réalisation plus complète du même type et les rattacha par conséquent aux véritables Celtes. Puis, ces deux savants étudiant ensemble les têtes osseuses de onze Croates d'Agram, constatèrent qu'ils devaient prendre place à côté des précédents. Diverses recherches faites sur d'autres points de l'Europe, et en particulier dans le bassin du Danube, conduisirent au même résultat.

L'aire celtique s'était donc singulièrement agrandie, surtout dans la direction de l'est. Toutefois elle restait entièrement européenne. Les travaux de MM. Ujfalvy et Topinard l'ont inopinément rattachée à l'Asie. Le premier a mis hors de doute que les Tadjiks, dont les tribus enserrent le plateau de Pamir au nord, au sud et à l'ouest, sont brachycéphales ; et cela d'autant plus qu'ils sont plus purs. Le second a signalé une tête osseuse de Tadjik montagnard (*Galtchas*, Ujf. et Top.) qui présente, non plus de simples ressemblances, mais une identité à bien peu près complète avec les crânes les mieux caractérisés de Savoyards. En présence de ces faits, il est bien difficile de ne pas accepter les conclusions de l'auteur et je pense avec lui que les Tadjiks montagnards, les Savoyards, les Auvergnats (fig. 354 et 355) et les Bretons sont frères. Les premiers sont un *témoin* resté bien probablement dans le voisinage du lieu d'origine de la race ; les autres sont les descendants des émigrants qui en sont sortis.

Quoi qu'il en soit, la brachycéphalie bien démontrée des Tadjiks ne permet pas de les confondre avec les Iraniens ou Éraniens, comme on l'a fait jusqu'ici, en se fondant sur les données linguistiques. Cette appellation doit être réservée aux Persans dolichocéphales et aux populations qui se rattachent à eux par les caractères ostéologiques aussi bien que par le langage.

Des observations de Broca et de M. Hovelacque et de quelques autres considérations qu'il serait trop long d'exposer ici, M. Obedenare a conclu



Fig. 354. — Thiolon, Auvergnat du Cantal, profil. (D'après une photographie. Coll. Potteau. C. M.)

que, vers le cinquième siècle avant notre ère, les Celtes occupaient en Europe une zone s'étendant depuis la Basse-Bretagne jusqu'à la mer Noire. Cette zone aurait été morcelée par des invasions multiples, et les groupes celtiques, isolés les uns des autres, auraient adopté les diverses langues de leurs vainqueurs. Les faits que je viens de rappeler et d'autres que je pourrais y joindre permettent de regarder cette opinion comme fondée au moins en partie.

Les Allemands du Sud sont essentiellement brachycéphales. En Bavière, entre autres, Ranke a trouvé que dans la plaine le nombre des

individus présentant ce caractère est de 79 pour 100 ; sur les contreforts des montagnes, la proportion monte à 83 pour 100 ; dans la montagne, elle s'élève à 90 pour 100. Ces chiffres semblent bien indiquer que les brachycéphales ont les premiers occupé le sol ; et que, refoulés par les dolichocéphales, ils ont cherché un refuge dans les parties les moins accessibles du pays. Il n'y a là que la répétition d'un fait que nous avons vu s'être produit sur une foule de points.

Les anciens Ligures étaient aussi franchement brachycéphales et ont

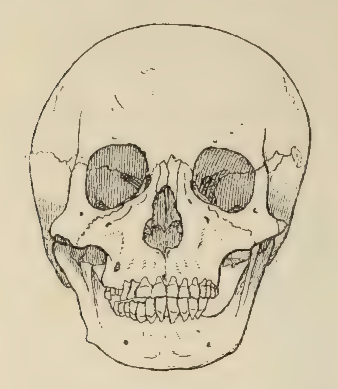


FIG. 355. — Thiolon, Auvergnat du Cantal, face. (D'après une photographie. Coll. Potteau. C. M.)

transmis ce caractère à leurs descendants. On les retrouve surtout dans la région maritime du Piémont, où ils forment la plus grande partie de la population. Mais il résulte des recherches de M. Nicolucci qu'on les rencontre sur bien d'autres points et jusqu'à l'extrémité de l'Italie. Dans certaines parties de la Terre de Labour, le quart environ de la population paraît devoir y être rattachée. Il paraît en être de même pour les montagnards des Abruzzes.

A ne tenir compte que de l'indice céphalique horizontal, les anciens Romains établiraient le passage entre les brachycéphales précédents et

les dolichocéphales dont nous allons parler. Les belles recherches de M. Nicolucci ont montré en effet qu'ils sont mésaticéphales et non dolichocéphales, comme on avait pu le croire d'après quelques observations (fig. 356, 357 et 358). Mais les caractères secondaires de leur tête os-



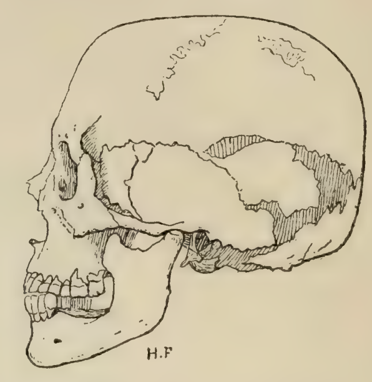


FIG. 356 et 357. — Crâne romain d'une sépulture de Boulogne-sur-Mer, face et profil. (C. M.)

seuse, si bien précisés par M. Rochet, en font un type spécial bien difficile à rattacher à quelque autre. Peut-être trouvera-t-on plus tard dans le métissage l'origine des traits qui distinguaient, de toutes ses voisines, cette population dont le nom est si grand.

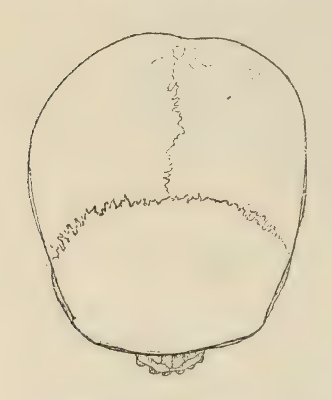
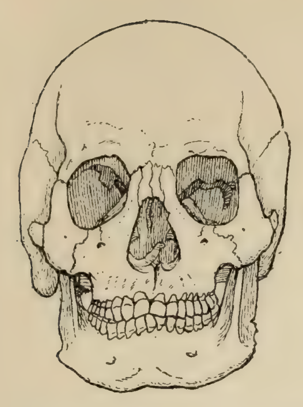


FIG. 358.—Crâne romain d'une sépulture de Boulogne-sur-Mer, *norma verticalis.* (C.M.)

XXIII. — Parmi les races qui ont apporté en Europe des éléments dolichocéphales, on doit une mention spéciale à celle dont les divers essaims arrivés chez nous successivement sont connus dans l'histoire sous les noms de Galates, de Francs, de Saxons, de Burgondes, d'Allemands, etc. Déjà les archéologues, et en particulier M. Al. Bertrand, avaient rattaché à une même souche ethnique ces populations que les historiens séparaient les unes des autres. La craniologie est venue confirmer ces conclusions et a montré en outre que cette race a paru en Europe dès le premier âge du fer. Les crânes retirés des tombeaux d'Hallstadt sont en tout semblables à ceux que l'on a trouvés dans une foule de sépultures mérovingiennes



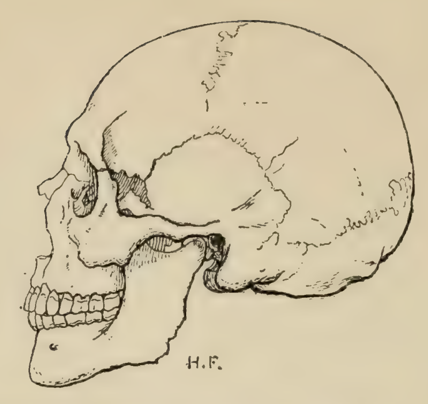


FIG. 359 et 360. — Crâne de Franc Ripuaire d'une sépulture mérovingienne, face et profil. (C. M.)

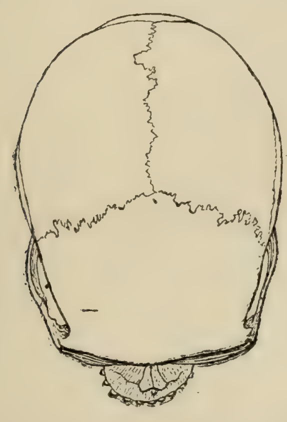


FIG. 361. — Crâne de Franc Ripuaire d'une sépulture mérovingienne, *norma verticalis.* (C. M.)

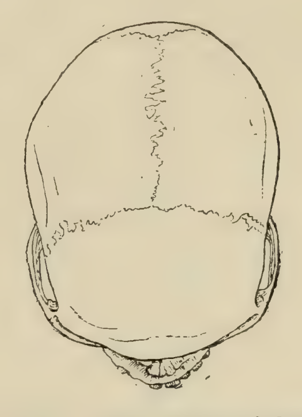
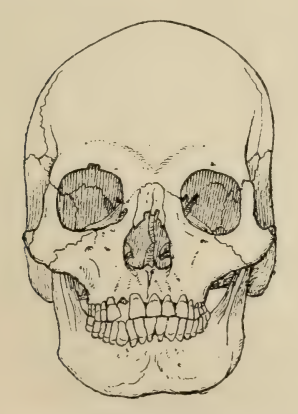


FIG. 362. — Crâne d'Hindou kchatria de Chiusara, *norma verticalis.* (C. M.)



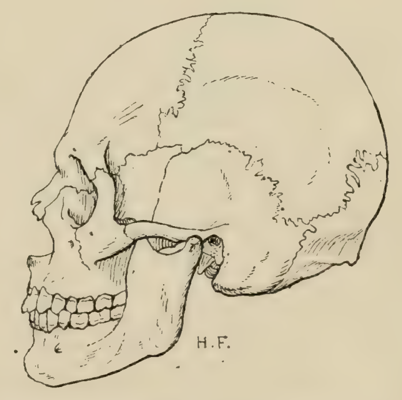


FIG. 363 et 364. — Crâne d'Hindou kchatria de Chiusara, face et profil. (C. M.)

(fig. 359, 360 et 361) en France et dans le reste de l'Europe centrale et occidentale. En France et dans l'Allemagne du Sud, ce type a été en grande partie absorbé par ceux qui l'avaient précédé. Mais il s'accentue de plus en plus quand on avance dans l'Allemagne du Nord, où il domine, ainsi qu'en Scandinavie.

Les anciens Hellènes étaient aussi dolichocéphales. Ce fait résulte surtout des études approfondies de M. Nicolucci. Un crâne du dixième siècle avant notre ère, qui fait partie des collections du Muséum et que M. Hamy a étudié, présente le même caractère. Mais en Grèce comme ailleurs, le type primitif a été altéré par le croisement. Le savant italien que je viens de citer a trouvé que chez les Grecs modernes l'indice moyen est de 79,09, qu'ils sont par conséquent mésaticéphales et bien près d'atteindre la sous-brachycéphalie. Je n'ai pas d'ailleurs à insister sur les mouvements d'expansion de cette race dont tant d'historiens se sont occupés.

Il est presque inutile de rappeler que les deux groupes dolichocéphales précédents ont été rattachés depuis plusieurs années à la souche d'où sont sortis les Persans et les Hindous. Sur ce point, l'anthropologie n'a fait que confirmer les résultats dus à la linguistique. En particulier le crâne hellène primitif paraît présenter une très grande ressemblance avec celui des Hindous des castes supérieures (fig. 362, 363 et 364), et ce dernier à son tour reproduit presque exactement celui des Persans dolichocéphales. On sait d'ailleurs quels rapports étroits unissent ces deux populations asiatiques. La tradition entremêle leurs plus anciennes migrations ; le zend du Zend-Avesta et le sanscrit des Védas ne sont, au témoignage des linguistes, que des dialectes d'une même langue mère, dont M. Adolphe Pictet a retrouvé les restes. Les Persans et les Hindous forment donc un *rameau* des plus naturels à peine divisible en familles, et dont on ne saurait d'ailleurs séparer les peuples qui ont reçu d'eux une part de leurs caractères physiques et linguistiques.

Grâce à Anquetil-Duperron, qui découvrit et apporta en Europe le livre sacré de Zoroastre, grâce aux travaux de divers savants éminents, géographes, historiens ou linguistes, on peut déterminer approximativement le point d'origine de cette grande race et la suivre dans ses plus antiques migrations. Un chapitre du Zend-Avesta, le Vendidad, nous apprend que la première patrie des Aryans primitifs proprement dits, ancêtres des Persans et des Hindous, fut une contrée appelée par eux


Stations aryennes
primitives
d'après le Vendidad
MER CASPIENNE
Turcomans
Désert
TURKESTAN
Boukhara
Samarkand
Plateau de Pamir
4800m
Hindou Kouch
Yaguistan
Tchitral
Wakhan
Kafiristan
CABOUL
Cachemire
Lahore
Moultan
Pechaver
Ghasna
AFGHANISTAN
Kandahar
Mts Soliman
Dera Ismaïl-Khan
Sind ou Indus
Hérat
Heri-Roud R.
Helmend R.
Paropamise
Monts
Korassan
Méched
Merv
Sarakhs
Andjoui
Balkh
Khoulm
Maymene
Koundouz
Hissar
Karchi
Amou Daria (Oxus)
Atrek R.
Asterabad
Balfrouch
Mts Elbourz
Mt Demavend
5620m
TÉHÉRAN
Hamadan
Mt Elvend
Kom
Irak-Adjemi
Kachan
Ispahan
PERSE
Plateau de l'Iran
Désert
Bihrdjan
Sebsar
Hamoun ou Zarreh
L.
Seïstan
Kirman
BELOUTCHISTAN
Kélat
Défilé de Kettah
Mekran
Bampour
Karskand
Gouatar
Karatchi
Haïderabad
Lauristan
Khouzistan
Dizfoul
Bassora
Yezd
Rnes de Persepolis
Chiraz
Farsistan
Bender-Bouchir
Laristan
Lar
Tarun
Bender-Abbas
Dét. d'Ormuz
OMAN
GOLFE PERSIQUE
ASIE
El Katif
El Hofouf
TURQUIE D'ASIE
Tauris
Aderbaïdjan
L. d'Ourmia
1660m
Lenkoran
Recht
Sihna
1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
45
50
55
60
65
70
35
30
25
Kilomètres.
0
100
200
300
400
500
E. Morieu Sc.



Airyana Vaega ou *Ééryéné Véedjo*. Créée par Ormuzd pour le bonheur de ses habitants, cette *Aryane primitive* (Pictet) avait d'abord sept mois d'été et seulement cinq mois d'hiver. Mais Ahriman y apporta la mort et un hiver de dix mois. Peut-être faut-il voir dans cette prétendue perversion des saisons le souvenir à demi effacé d'une première émigration forcée, qui aurait chassé cette population d'un pays tempéré pour la conduire sous un climat glacial. Toujours est-il que cette durée de l'hiver suppose une altitude considérable. Aussi s'accorde-t-on pour le placer dans quelque contrée voisine de ce que Ritter appelle le grand nœud de la chaîne du Caucase indien. Les monts Bolor, les hautes vallées où le Sir-Daria prend sa source répondent à ces indications et à celles qui résultent de l'histoire des migrations. On voit que les vieux Aryans brachycéphales et dolichocéphales n'étaient pas fort éloignés les uns des autres. Peut-être trouvera-t-on dans ce fait, que je me borne à indiquer, la solution de quelques-uns des problèmes que pose l'arrivée en Europe des tribus de la pierre polie.

Partis de l'Ééryéné Véedjo, les Aryans s'emparèrent successivement de tous les territoires compris entre la Boukharie, le Séistan, les environs de Téhéran et le haut bassin de l'Indus. Le Vendidad fait connaître la marche de cette invasion et le nom des seize localités successivement occupées. Les savants européens ont retrouvé onze points de cette antique géographie (carte VI). Les voici dans l'ordre indiqué par Khanikoff. Ce sont, en les plaçant dans l'ordre de leur occupation : 1° la Sogdiane, ou khanat de Boukhara ; 2° la Marghiane, ou territoire de Merv ; 3° la Bactriane, ou territoire de Balkh ; 4° le Nicâya, territoire de Nichapour ; 5° l'Aryane, ou territoire de Hérat ; 6° le Vaêékéréta, partie du Séistan ; 7° l'Hyrcanie, Djordjan des Arabes ; 8° l'Arachosie, Arokhadj actuel ; 9° l'Haêtumat, ou bassin du Helmend ; 10° Ragæ, environs de Téhéran ; 11° le Hapta Hendou, ou Pendjab.

L'énumération qui précède soulève diverses questions. Et d'abord, on ne peut y voir l'indication de simples étapes où se serait arrêtée une émigration unique. Un coup d'œil jeté sur la carte ci-jointe permet de reconnaître le peu d'accord qui existe entre les numéros d'ordre de ces diverses stations et leur situation géographique. A elle seule cette circonstance suffit pour faire rejeter l'hypothèse dont il s'agit. Il n'est pas admissible qu'une colonne d'émigrants, arrivée dans le bassin du Helmend, se soit portée jusqu'aux environs de Téhéran, pour revenir en-

suite sur ses pas et gagner le bassin de l'Indus. Il n'est guère plus probable que les émigrants soient sortis en masse et tous à la fois de leurs montagnes, qu'ils n'aient fondé d'abord qu'une seule colonie dont les essaims auraient successivement atteint tous les points désignés. Tout semble indiquer au contraire que les choses se sont passées comme à l'ordinaire et que pendant un temps plus ou moins long, des groupes, distincts les uns des autres, sont arrivés par des routes diverses dans ces contrées qu'ils ont fini par s'approprier.

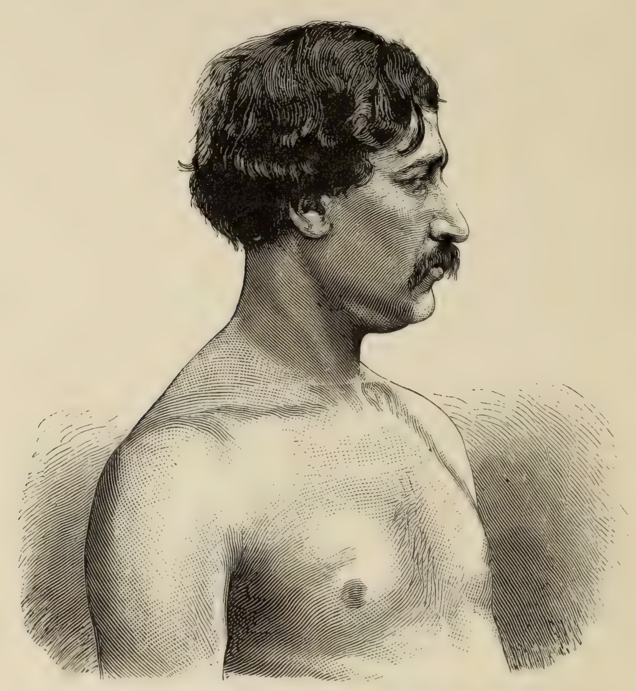


Fig. 365. — Persan, profil. (D'après une photographie. C. M.)

En tenant compte à la fois des données fournies par le Vendidad et des conditions géographiques, il semble que l'on puisse distinguer quelques courants principaux dans ces mouvements des tribus aryanes. Les trois premières colonies sont placées dans le bassin de l'Amou-Daria, au nord des monts Paropamises, que continue à l'ouest la chaîne de l'Elbourz. Arrêtés au sud par cette barrière, trouvant à s'étendre aisément au nord et au nord-ouest, ces émigrants n'ont gagné que tard le Mazanderan (Hircanie, n° 7). Peut-être est-ce une branche de ce courant qui a franchi les Paropamises à la hauteur de Nichapour (Nicaia,

n° 4) et qui, longeant au sud la chaîne des montagnes, est arrivée une des dernières aux environs de Téhéran (Ragæ, n° 10). Mais d'autres tribus, en plus grand nombre, semblent avoir découvert des passes qui conduisent à Hérat (Aryane, n° 5) et avoir marché presque directement au sud vers le Séistan (Vaêêkéréta, n° 6, et l'Arachosie, n° 8). Répandues tout autour du lac Zarreh, elles ont évidemment remonté le cours du Helmend et ont peuplé le bassin de ce fleuve (Haêtumat, n° 9).

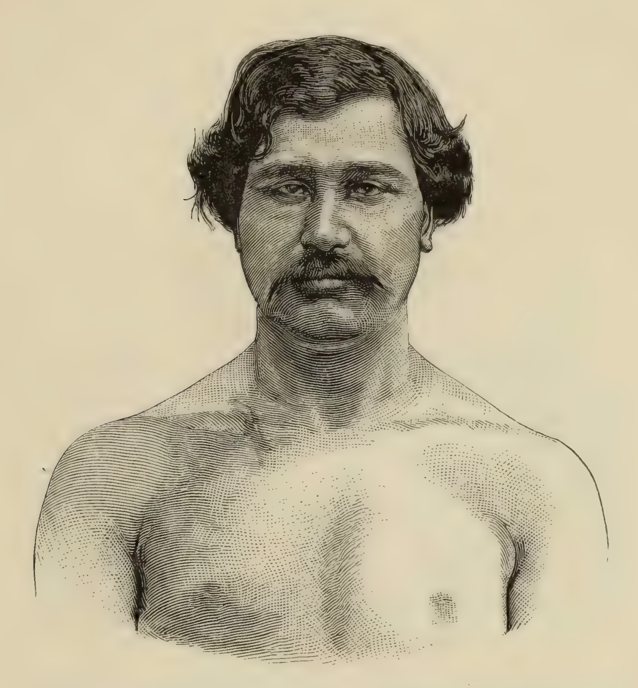


Fig. 366. — Persan, face. (D'après une photographie. C. M.)

Il serait assez naturel de penser que ces mêmes tribus ou leurs filles continuant à marcher dans le même sens ont atteint les sources du Helmend, franchi les derniers contreforts des monts Soliman et découvert la vallée du Kophès, ou rivière de Caboul, qui conduit directement au bassin de l'Indus (Hapta-Hendou, n° 11), la dernière des stations mentionnées dans le Vendidad. Mais diverses considérations me semblent pouvoir conduire à une conclusion différente et permettent peut-être de regarder la colonne d'émigrants qui entra dans le *pays des sept rivières* comme n'appartenant pas à celles qui ont peuplé le Séistan.

Celui-ci est le centre des plus pures traditions iraniennes. C'est là que sont nés Djemchid et Roustan, les héros mythiques du Chah-Nameh. C'est là sans doute que s'est constitué le type persan (fig. 365 et 366). Si les conquérants du Hepta-Hendou étaient sortis de cette contrée, il est bien probable qu'ils en auraient rappelé à peu près en tout les habitants et surtout qu'ils en auraient conservé le langage. Or ils parlent sanscrit et non pas zend. Bien des auteurs ont signalé d'autres différences qui

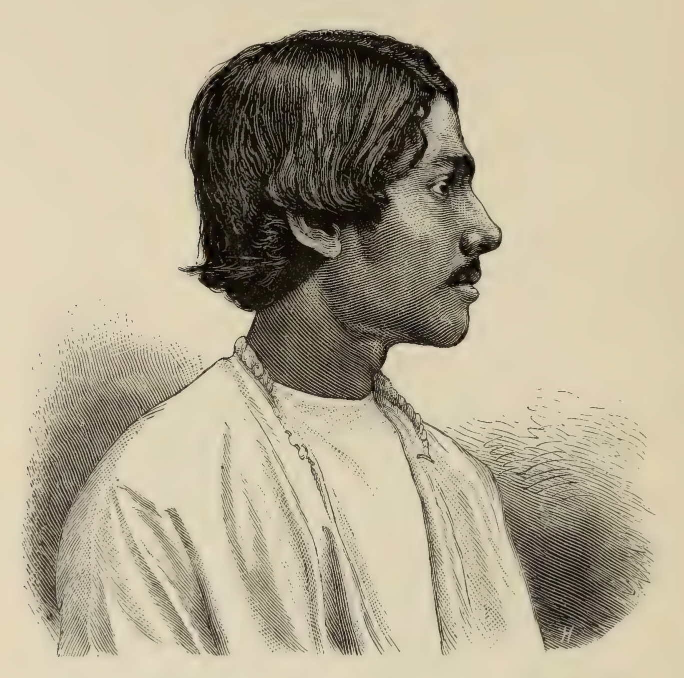


Fig. 368. — Satyendra-nat-tagore, Hindou de Calcutta, profil. (D'après une photographie. C. M.)

séparent les deux groupes de population. On peut donc admettre avec quelque probabilité que les ancêtres des Hindous s'étaient séparés de leurs frères depuis assez longtemps pour avoir acquis des caractères distinctifs, que le temps et les conditions d'existence ont de plus en plus accentués (fig. 367 et 368), et qu'ils sont arrivés, par une voie autre que celles dont nous avons parlé, dans la vallée du Kophès qu'ils occupaient dès les débuts des temps védiques.

M. Maury pense qu'ils ont atteint cette station en traversant l'Hindou-Koh, et cette opinion a pour elle l'existence dans ces montagnes des

Siapochs ou Mamogis, qui, par tous leurs caractères physiques, rappellent les plus belles races blanches. Certains auteurs ont même voulu voir en eux les descendants de quelques soldats d'Alexandre; mais cette opinion repose seulement sur des préjugés ultra-classiques et n'a certainement rien de fondé. Les Siapochs parlent un dialecte sanscrit et paraissent avoir des croyances religieuses rappelant celles des anciens Aryans. Aussi les ai-je depuis longtemps regardés comme

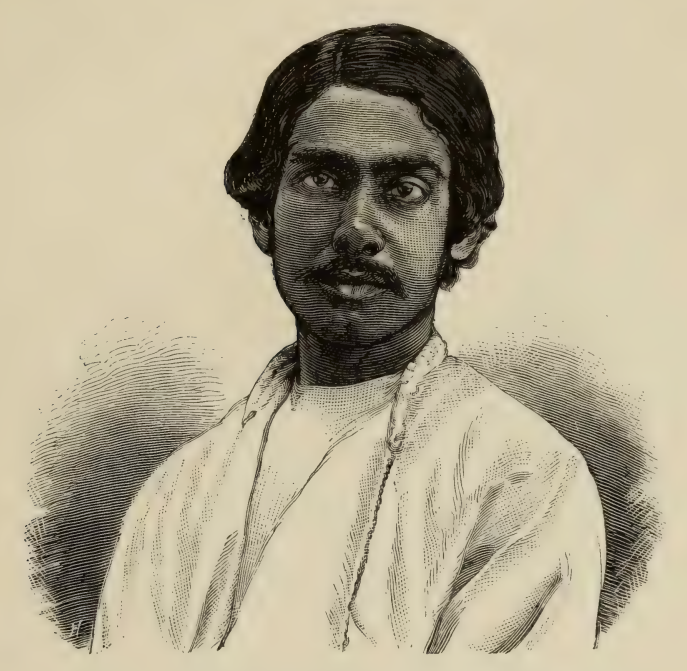


Fig. 367. — Satyendra-nat-tagore, Hindou de Calcutta, face.
(D'après une photographie. C. M.)

un *témoin* de cette vieille race. Lejean, qui avait d'abord combattu cette opinion, l'accepta plus tard à la suite des observations qu'il put faire dans un de ses derniers voyages. Ces frères aînés des Hindous occupaient autrefois une grande partie de l'Afghanistan, les montagnes de Cachemire, et s'étendaient, selon Hamilton Smith, fort loin dans l'Himalaya. Attaqués à diverses reprises par les musulmans, ils se sont soumis en grande partie, ont embrassé l'islamisme et en se mêlant aux vainqueurs en ont souvent amélioré le type. Toutefois les tribus montagnardes ont vaillamment résisté jusqu'ici. Vers 1829 encore, tous les princes voisins

se coalisèrent pour les combattre et pénétrèrent d'abord jusqu'au cœur du pays ; mais ils durent l'évacuer, après avoir subi de grandes pertes.

Il serait bien à désirer que quelque voyageur européen, marchant sur les traces du mollah Nujeeb, allât étudier sur place ce témoin des plus vieilles tribus aryanes. Mais on peut prévoir que, pas plus ici qu'au Caucase ou dans nos Pyrénées, il ne trouvera la race primitive à l'état de pureté. M. Capus, qui a pu observer une trentaine d'individus, a distingué chez eux deux types : l'un à teint clair, l'autre très brun qu'il compare aux Européens du midi. C'est le premier type que reproduit notre figure dessinée par le voyageur français (pl. VI). Il est probable que, comme les deux chaînes de montagnes que je viens de rappeler, celle qu'occupent les Siapochs a servi de refuge à des émigrants venus de contrées différentes. Ainsi s'expliquerait facilement la diversité des origines que les auteurs cités par M. Capus attribuent à ces tribus. Mais il est bien probable aussi que les plus anciennes sont celles qui habitent les plus hautes vallées et qui joignent souvent à leur teint clair des cheveux blonds et des yeux bleus.

Le récit du Vendidad conduit à se poser une autre question d'une importance sérieuse. On sait comment, après avoir reconnu à peu près tout le bassin de l'Indus, les Aryans Hindous découvrirent la Djemma, gagnèrent le bassin du Gange et s'y établirent. On sait aussi que, dans ce long voyage, ils eurent constamment à combattre des populations qui occupaient le sol avant eux. Ce sont les *Dasyous*, hommes au teint noir et au nez de taureau ; les *Rakchassas*, démons mangeurs de chair crue et anthropophages, etc., c'est-à-dire des Nègres, peut-être plus ou moins métissés et ancêtres de nos Dravidiens. En a-t-il été autrement pour les Aryans Iraniens, et ceux-ci n'ont-ils eu jamais à déposséder personne? A prendre le Vendidad à la lettre, on serait tenté de le croire. Toutes les localités dont il a été question ont été, dit le texte zend, *créées* par Ormuzd pour servir d'habitation à son peuple, qui n'a à redouter que les maléfices d'Ahriman. Mais les vieilles traditions recueillies par Ferdousi et d'autres historiens persans tiennent un langage fort différent. Là, on voit les souverains de la première dynastie lutter contre les hommes sauvages et les génies qui persistent dans leurs habitudes cruelles. L'un de ces rois est surnommé *Divbend,* c'est-à-dire *vainqueur des mauvais esprits.* On dit qu'il les chassa du milieu des hommes et les relégua dans les déserts



Siapoch, type clair, d'après un dessin de M. Capus.



et dans les mers. Dans une de ses expéditions, Roustan lui-même met d'abord en fuite une armée de *Dives*, dont le chef au moment de l'attaque dormait sous une tente. Puis il traverse une chaîne de montagnes où il rencontre à chaque pas des troupes de ces prétendus génies ; et enfin la caverne habitée par leur chef, le *Dive blanc*, est gardée par un grand nombre de Dives belliqueux.

Il n'est pas difficile d'interpréter ces légendes poétiques et de reconnaître ce qu'elles renferment de très réel. Évidemment ces hommes sauvages, ces Dives, sont les équivalents des Dasyous et des Rakchassas. On a vu plus haut que les races noires s'avançaient jusqu'au lac Zarreh, en plein Séistan, et dépassaient au nord le golfe Persique. Bien probablement les races jaunes au nord, les Sémites au sud avaient aussi des représentants dans le vieil Iran. Sans doute aussi les Aryans sortis de l'Airyana Vaêga rencontrèrent plus d'une tribu de leurs parents brachycéphales et le *Dive blanc* pourrait bien avoir appartenu à ce type. Quoi qu'il en soit, il est évident que, comme leurs frères les Hindous, les Iraniens ont dû s'emparer par la force des terres où vivent leurs descendants. Leur migration a été une véritable invasion armée ; et cette invasion paraît avoir déterminé, dès ces temps reculés, des émigrations par mer aussi bien que par terre.

La migration des Aryans dolichocéphales semble clore l'ère de ces grands et durables mouvements de peuples qui ont porté jusqu'aux extrémités de l'Europe occidentale des types empruntés aux centres ethnologiques de l'Asie. Elle n'en appartient pas moins aux époques préhistoriques. Les événements dont le Vendidad a conservé la tradition se perdent absolument dans la nuit des temps; et les hymnes védiques, si intéressants à tant d'autres points de vue, ne fournissent aucune donnée qui permette de soupçonner à quelle date les Aryans Hindous ont descendu les vallées de Caboul, occupé le bassin de l'Indus et découvert celui du Gange. Là seulement on trouve peut-être un point de repère fourni par les tables astronomiques des brahmanes. Les calculs de Bailly sur les observations qu'elles contiennent, calculs repris et contrôlés avec soin par Playfair, dont le travail est regardé par Plantamour comme méritant toute confiance, ainsi que les recherches de Laplace sur les équations séculaires, ont conduit à un résultat intéressant. Ces savants, astronomes et mathématiciens, ont reconnu neuf éléments qui s'accordent pour reporter à plus de trois mille ans avant notre ère le

moment où ont été faites les observations servant de base à l'astronomie indienne. — Mais où étaient alors les émigrants, et combien de temps avait duré leur voyage? Il est bien douteux qu'il soit jamais possible de répondre à ces questions.

XXIV. — Nous venons de passer bien rapidement en revue l'ensemble des populations humaines que l'on peut le plus nettement distinguer, que l'on doit par conséquent regarder comme plus ou moins typiques et grouper dans les tableaux des *races pures* ou *pouvant être considérées comme telles.* Mais on vient de voir qu'en réalité cette pureté ethnique n'existe à peu près chez aucune d'elles. Chez toutes, nous avons trouvé la preuve que les plus isolées en apparence se sont, à des degrés divers et à des temps plus ou moins espacés, mêlées à quelqu'une de leurs sœurs. En d'autres termes, le métissage humain s'est montré *toujours* à l'œuvre dans le passé.

Mais jamais il n'a été aussi actif, aussi universel que de nos jours, grâce à l'intervention de plus en plus énergique du Blanc européen. Suivant les voies ouvertes par les grands découvreurs des quinzième et seizième siècles, les élargissant chaque jour, ce dernier venu de la famille humaine a jeté les flots de ses émigrants sur le globe entier. Ses races, cent fois mêlées elles-mêmes, sont allées partout, traînant trop souvent à leur suite le Noir esclave ; et, partout, de nouvelles races métisses sont nées autour de leurs colonies et ont grandi avec une rapidité dont on ne se rend pas assez compte. J'en ai cité plus haut quelques exemples ; j'aurais pu les multiplier. Je me borne à rappeler un chiffre général et quelques dates.

En 1869, d'Omalius d'Halloy, portant à 1 200 millions la population totale du globe, estimait que le nombre des métis était de 18 millions, c'est-à-dire d'environ un soixante-sixième de cette population. Il ne comptait d'ailleurs que le produit des unions entre les races extrêmes : l'Européen d'une part, le Nègre, l'Américain et quelques Malais de l'autre. Il acceptait pour Blancs tous les individus inscrits comme tels dans les statistiques. J'ai montré plus haut (p. 173) combien elles sont inexactes à ce point de vue. A l'époque même où le savant belge publiait le résultat de ses recherches, le nombre des métis était certainement plus considérable qu'il ne le croyait ; à coup sûr, il s'est encore accru depuis lors.

Eh bien, on le sait : l'Amérique a été découverte en 1492, le Cap

doublé en 1497. Mais le mélange des races n'a pu s'effectuer sur une échelle un peu considérable qu'après la conquête des Indes (1518), du Mexique (1525) et du Pérou (1534). Trois siècles et demi à peine nous séparent de cette époque, et l'on vient de voir ce qu'ils ont produit.

Chaque jour les communications d'un bout du monde à l'autre deviennent plus fréquentes et plus faciles; chaque jour quelque empire, quelque continent, jusque-là fermés, s'ouvrent à l'activité inquiète de l'Européen. Pour lui le champ du métissage s'accroît d'autant. Encore quelques siècles de calme relatif et de progrès et l'on peut prévoir que le Blanc d'Europe aura mêlé son sang à celui de toutes ou de presque toutes les races du globe; il leur aura donné une part de ses instincts supérieurs; il aura grandi l'humanité.

CHAPITRE XIX.

Grandes races mixtes. — Races océaniennes.

I. — Dans les races dont nous avons parlé jusqu'ici, les trois types fondamentaux de l'humanité ont conservé leur pureté au moins sur une grande partie de l'aire dévolue à chacun d'eux. Sans doute, là où ces aires se sont rencontrées, il s'est fait des mélanges nombreux et nous avons vu que les zones occupées par les populations métisses ont acquis parfois un large développement. Toutefois, les aires blanche, jaune et noire sont restées intactes sur de vastes espaces, où chaque type a conservé son autonomie complète et où les croisements n'ont guère eu lieu qu'entre individus appartenant à des branches diverses d'un même tronc. Sans doute encore, la pureté ethnique a été parfois altérée par places jusque bien près du cœur des continents par des courants ou des infiltrations venus du dehors; mais d'ordinaire le type fondamental a été faiblement atteint, si bien que de longues études ont été nécessaires pour reconnaître l'intervention des éléments étrangers.

Il en est tout autrement des populations qui vont nous occuper. Ici les types fondamentaux se sont unis de très bonne heure, parfois peut-être à l'origine même des tribus dont nous étudions les descendants, et l'histoire nous apprend que ces mélanges n'ont fait que se multiplier et s'accroître depuis des siècles. Sous l'influence de diverses circonstances, quelques-uns de ces groupes métis se sont plus ou moins stabilisés et uniformisés. Mais cette homogénéité apparente s'efface devant une étude quelque peu approfondie, et l'analyse craniologique révèle à la fois les mélanges ethniques et la nature des éléments qui y ont concouru.

Le nombre de ces populations métisses, les vastes espaces qu'elles occupent, les croisements nouveaux qu'elles ont amenés leur donnent en anthropologie une importance presque égale à celle d'un des troncs de nos races pures. On ne saurait pourtant leur faire une place dans le

cadre taxonomique régulier qui doit être réservé à ces dernières. Revenant donc aux habitudes et au langage des naturalistes, je dirai que ces populations constituent un grand ensemble devant passer tout entier aux *incertæ sedis*. Mais cet ensemble est très considérable. On y distingue de nombreux types secondaires, depuis longtemps signalés par les voyageurs et les anthropologistes. Il faut donc ici agir comme pour les races dites *pures*, reconnaître ces types et grouper en familles naturelles les populations qui en portent l'empreinte.

Or on comprend que les difficultés de la classification s'accroissent considérablement au fur et à mesure que les croisements se compliquent, se multiplient et s'opèrent entre des races elles-mêmes déjà deux ou trois fois métissées.

Dans une publication déjà ancienne, j'ai essayé de faire comprendre cette intrication par des procédés graphiques. Aujourd'hui, et par cela même que j'ai appris davantage, j'hésiterais à recourir à ce moyen de rendre ma pensée. Des lignes, des flèches, allant du groupe pris pour type à ceux avec lesquels il présente des rapports plus ou moins étroits, sont loin de suffire pour exprimer la complexité ethnique lorsqu'elle est portée à ce point. L'emploi des crayons de couleur, dont j'ai fait habituellement usage dans mes cours, permet seul d'en donner une idée approximative en variant le nombre et l'entre-croisement de hachures rapidement tracées sur la carte d'un tableau noir. Mais ce procédé ne saurait s'appliquer à une publication du genre de celle-ci. Je crois, au contraire, qu'il serait très pratique et très utile dans la confection d'un atlas ethnographique. Ces hachures remplaceraient avec grand avantage les teintes plates, qui donnent le plus souvent des idées fausses en faisant croire à une homogénéité qui est fort loin d'exister. Elles permettraient de distinguer d'un coup d'œil l'aire occupée par les races pures de celles qu'ont envahies les races métisses, de préciser les éléments qui entrent dans la composition de celles-ci et même d'indiquer approximativement dans quelle proportion ils sont associés. Ne pouvant recourir à ce mode d'exposition, c'est par la parole seule que je chercherai à faire comprendre ce qui s'est passé.

II. — Les races, ou mieux les populations dont il s'agit ici, se répartissent naturellement en deux grands groupes ayant chacun leur aire géographique bien distincte. L'un occupe l'Amériqne entière, l'autre toute l'Océanie. Ces groupes sont très naturels et se distinguent l'un

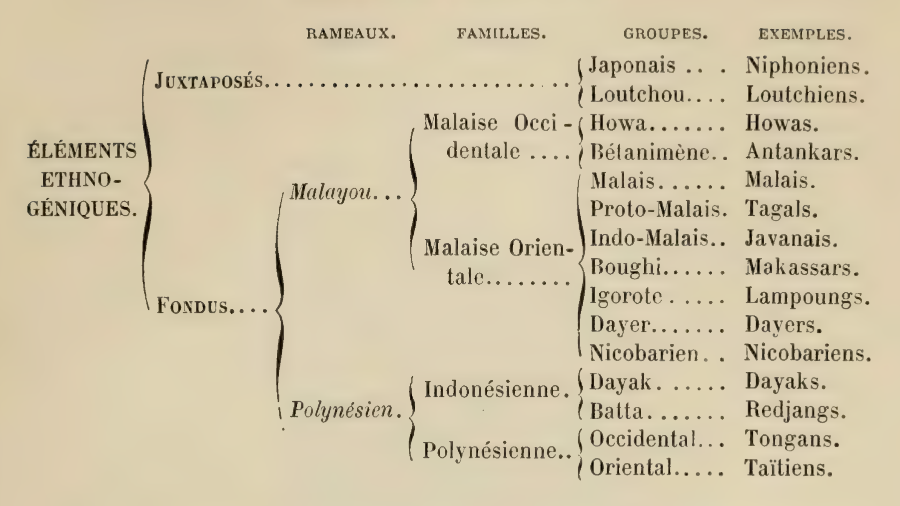
de l'autre par des caractères de tout genre. A raison de leur importance ethnologique et du nombre des types secondaires qui se rattachent à chacun d'eux, ils jouent à peu près le rôle d'une des *branches* des races pures. Mais on ne peut les désigner par un terme qui suppose une certaine homogénéité. Poursuivant la comparaison que j'ai faite plus haut, je dirai que ce sont plutôt deux faisceaux formés de ramuscules et parfois de brindilles empruntées aux diverses branches de troncs différents.

Cette hétérogénéité rend très difficile l'application d'une méthode naturelle reposant sur l'étude des caractères physiques. Lorsque les mélanges ont eu lieu depuis trop peu de temps pour que la fusion des races ait pu s'opérer, on a sous les yeux une population bariolée qu'il est parfois impossible de caractériser, si ce n'est par la multiplicité même des formes qu'elle présente.

Quand un long laps de temps a permis à la fusion de se faire, il en résulte des types plus ou moins arrêtés, mais qui diffèrent les uns des autres par suite des proportions diverses dans lesquelles se sont combinés les éléments ethniques communs et aussi, sans doute, par suite des conditions de milieu. Pour apprécier les rapports qui unissent ces types mixtes les uns aux autres, le mieux est de prendre pour point de départ le plus ou moins de prédominance de l'un des trois types fondamentaux, qui caractérise chacun d'eux. Dans certains cas, cette donnée permet des groupements naturels. Ainsi chez le Malais, le type jaune domine manifestement, tandis que le type blanc allophyle ressort parfois avec une pureté remarquable chez certains Polynésiens. Malheureusement les renseignements précis font trop souvent défaut pour que l'on puisse rester toujours fidèle à cet ordre de considérations dans les applications de détail.

J'ai néanmoins utilisé cette donnée, surtout dans la répartition des races océaniennes, autant que je l'ai cru possible. Je comprends d'ailleurs tout ce que cette répartition doit laisser à désirer. La corriger sera l'œuvre de mes successeurs ; et pour réserver plus complètement l'avenir, j'ai donné le plus souvent des noms purement géographiques.

Races mixtes océaniennes.



		RAMEAUX.	FAMILLES.	GROUPES.	EXEMPLES.
ÉLÉMENTS ETHNOGÉNIQUES.	JUXTAPOSÉS			Japonais	Niphoniens.
				Loutchou	Loutchiens.
	FONDUS	*Malayou*	Malaise Occidentale	Howa	Howas.
				Bétanimène	Antankars.
			Malaise Orientale	Malais	Malais.
				Proto-Malais	Tagals.
				Indo-Malais	Javanais.
				Boughi	Makassars.
				Igorote	Lampoungs.
				Dayer	Dayers.
				Nicobarien	Nicobariens.
		Polynésien	Indonésienne	Dayak	Dayaks.
				Batta	Redjangs.
			Polynésienne	Occidental	Tongans.
				Oriental	Taïtiens.

III. — En partant des données recueillies par d'Omalius, on trouve que les races réunies ici sous la dénomination d'*Océaniennes* comptent environ 27 200 000 âmes et représentent les deux centièmes de la population du globe. L'aire où on les rencontre est la plus étendue de toutes. Elle va de Madagascar à l'île de Pâques et de la Nouvelle-Zélande aux Sandwich et au Japon. Mais on sait combien sont considérables les espaces occupés par l'eau dans ces régions maritimes. On sait en outre que, parmi les archipels et les îles disséminés dans ces océans, un grand nombre et les plus considérables, Madagascar, l'Australie, la Nouvelle-Guinée, étaient peuplés à bien peu près entièrement par de véritables Nègres, avant la venue des Européens. Ce qui restait représentait à peine trois centièmes des terres habitées. J'ai cru inutile de consacrer une carte spéciale aux populations dont il s'agit ici. Toutes les îles, tous les archipels, compris dans les limites indiquées plus haut et qui ne sont pas teintés sur la carte des races nègres (carte III), appartiennent aux Océaniens.

IV.— Une première observation à faire au sujet du tableau précédent est que les expressions *éléments ethnogéniques juxtaposés* ou *fondus* ne doivent pas se prendre dans une acception absolue, mais seulement dans un sens relatif. En réalité, au milieu même des populations où le métissage a le mieux accompli son œuvre, on trouve encore des individus

et même de petits groupes ayant conservé presque tous les caractères d'une race pure. J'en ai déjà cité des exemples et nous en trouverons d'autres. En revanche, à Niphon même, où se sont rencontrés les

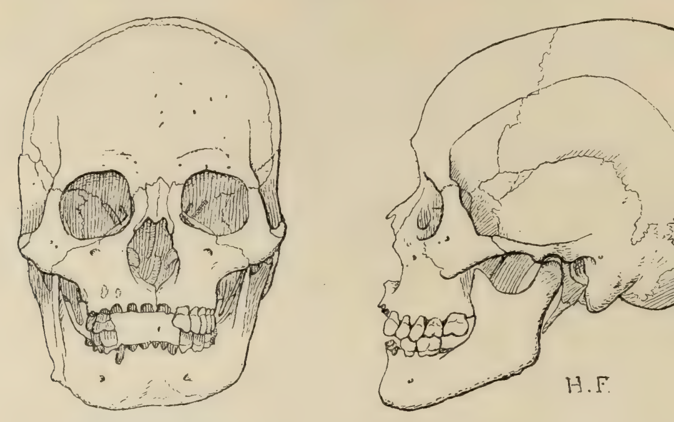


Fig. 369 et 370. — Crâne de Japonais, face et profil. (Coll. Steenackers. C. M.)

trois types fondamentaux, il s'est depuis longtemps opéré des mélanges, et nous connaissons tous aujourd'hui le type général qui en est résulté. Mais, dans ce dernier cas, l'étude des crânes accuse encore la variété et la multiplicité des races qui ont contribué à le former (fig. 369, 370 et 371).

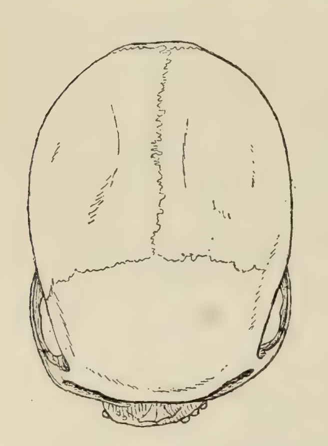


Fig. 371. — Crâne de Japonais, *norma verticalis*. (Coll. Steenackers. C. M.)

Au Japon, la fusion semble être à peu près complète pour l'élément négrito, dont on n'a encore signalé, que je sache, aucun représentant comparable à certains Sakays ou à certains Dravidiens. Toutefois la présence de cet élément dans une partie de la population est attestée à la fois par les traditions et par le proverbe qu'a recueilli le docteur Maget : « Pour faire un bon samouraï, il faut avoir une moitié de sang noir dans les veines. » Les observations du même voyageur sur le vivant et l'examen d'une tête osseuse faisant partie de la collection Broca confirment ces appréciations générales. Cette pièce m'a montré tous les caractères essentiels de la tête négrito à peine atténués par le métissage.

Les autres éléments ethniques qui se sont rencontrés au Japon avec les Négritos, sont des Jaunes, Chinois ou Mandchoux venus de la Chine et de la Corée, et des Blancs appartenant à deux rameaux différents de la branche allophyle. Les premiers en date étaient à coup sûr les Aïnos, qui ont été sans doute les premiers à attaquer les Négritos et ont probablement occupé jadis le Japon à peu près tout entier. Cette opinion était regardée comme très fondée par le médecin de la première ambassade

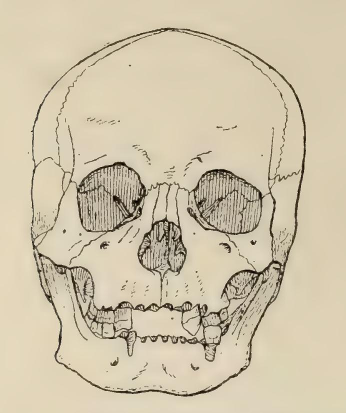


FIG. 372. — Jeune Japonaise. (D'après une photographie. C. M.)

japonaise que nous ayons vue à Paris, homme fort instruit avec lequel j'ai pu m'entretenir assez longuement grâce à un interprète. A leur tour, les Aïnos furent conquis plus tard et en grande partie refoulés par les Indonésiens, compagnons de Zin-Mou.

Ces divers types se rencontrent souvent à côté les uns des autres, chacun d'eux gardant les caractères d'une pureté de sang remarquable. C'est ce qui résultait déjà de bien des documents anciens et modernes et que le docteur Soller vient de reconnaître encore récemment. J'ai pu constater moi-même ce fait sur le personnel de la mission diplomatique dont je viens de parler. Le premier ambassadeur présentait tous

les traits d'un Chinois pur sang ; le troisième, qui appartenait à la plus ancienne aristocratie, était un Blanc non moins pur, d'un type délicat et fin, qui se montre parfois chez les femmes d'une manière remarquable (fig. 372). Aucun des membres de l'ambassade ne pouvait être



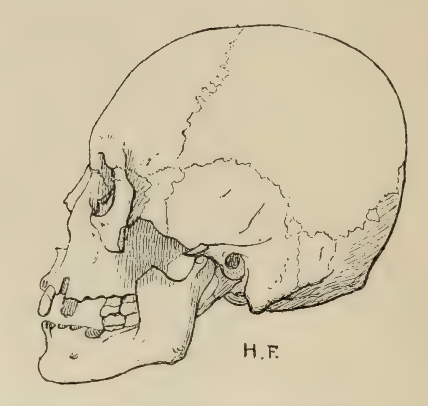


Fig. 373 et 374. — Crâne hova, face et profil. (Coll. Daullé. C. M.)

rapproché du type aïno ; mais j'ai montré ailleurs que celui-ci s'est conservé d'une manière remarquable aux îles Liou-Kiou ou Lou-Tchéou. En outre, le docteur Maget a retrouvé des Aïnos dans le nord de Niphon et montré qu'ils ont étendu leur influence par le métissage jusque vers le milieu de cette île, aux environs du lac Biwa.

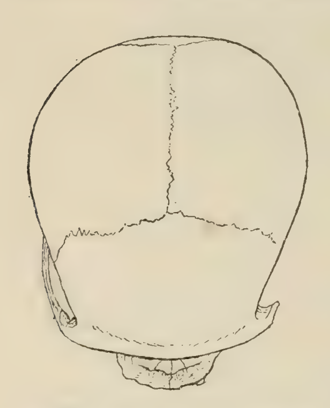


Fig. 375. — Crâne hova, *norma verticalis*. (Coll. Daullé. C. M.)

V. — La famille occidentale du rameau malayou est facile à circonscrire. En réalité elle se compose des seuls Hovas qui, arrivés à Madagascar, y ont conservé une pureté relative, et que M. Grandidier rapproche intimement des Madourais (fig. 373, 374 et 375). Mais un élément de la même race ou d'une race très voisine se mêle dans toute l'île à l'élément papoua prédominant. Notre éminent voyageur pense que ce mélange a eu lieu avant l'arrivée à Madagascar des immigrants venus des archipels asiatiques ; et tout concourt pour faire regarder cette opinion comme fondée.

J'ai dit plus haut comment les Malais avaient aussi atteint volontaire-

ment ou par accident le continent africain, et je n'ai pas à revenir sur ce point.

VI.—La famille orientale du rameau malayou présente une bien autre complication que la précédente. En Malaisie surtout, l'anthropologiste se trouve en présence d'un véritable fouillis de populations qui, loin d'être protégées contre les croisements par leur habitat insulaire, ont dû peut-être à cette circonstance d'être de plus en plus mélangées.

J'ai rappelé plus haut les grands mouvements de populations dont l'Asie a été le théâtre. Lorsqu'il s'agit des régions occidentales du continent, tout le monde comprend et admet l'influence ethnologique exercée par ces guerres, ces invasions, ces migrations. Mais, sous l'empire de nos préoccupations classiques, on oublie trop souvent que ces courants n'ont pas toujours marché de l'est à l'ouest, qu'ils ont bien des fois suivi des directions fort différentes. Nous voyons par exemple le fils de Gengis-Khan, Octaï, au lendemain de son arrivée à l'empire, envoyer un de ses lieutenants contre les Perses, un autre contre les Bulgares, tandis que lui-même allait combattre et subjuguer les Chinois. Quelques années après, les armées mongoles ravageaient à la fois, non seulement la Russie, la Pologne et la Hongrie, mais encore la Corée et le midi de la Chine.

Lorsque ces flots dévastateurs atteignaient une population côtière et quelque peu familière avec la navigation, celle-ci cherchait naturellement un refuge sur ses navires et parfois il en résultait de grandes émigrations maritimes. C'est ainsi qu'en 1287 les Cochinchinois échappèrent à l'armée victorieuse de Koubilaï. A lui seul, ce fait historique permet de comprendre comment les races continentales ont été poussées à envahir les archipels. Bien des colonies maritimes ont dû sans doute leur origine à des causes analogues.

La conquête chinoise a dû jouer un rôle des plus importants à ce point de vue. J'ai dit plus haut comment elle a procédé du centre à sa circonférence et rejeté à droite et à gauche les races vaincues. Avant même d'avoir atteint les bords de la mer, elle a dû bien souvent agir par contre-coup sur les populations côtières et plus encore lorsqu'elle les aborda directement. Or, un document chinois cité par M. de Lacouperie montre que, près de deux cents ans avant notre ère, ces populations étaient familiarisées avec la guerre maritime et habiles dans l'art de la navigation. Attaqués et vaincus par les Chinois, ces navigateurs

n'ont pu qu'agir comme les Cochinchinois du moyen âge. Ils sont montés sur leurs navires et sont allés chercher une autre patrie dans ces îles, dans ces archipels, dont la mer est ici semée et dont sans doute ils connaissaient déjà une partie. Mais, les premiers centres une fois constitués, il en sortait des essaims, tantôt fournis par l'excédent de la population devenue trop nombreuse pour un habitat restreint, tantôt entraînés seulement par l'amour des aventures, par l'esprit de conquête, par la cupidité, par le désir de fuir un ennemi victorieux. Que telles aient été souvent les causes des migrations, des colonisations en Malaisie, c'est ce qu'autorise à admettre ce que nous savons s'être passé presque de nos jours dans cette région et jusqu'en Polynésie.

Il est facile de comprendre que des faits de cette nature, se répétant pendant une longue suite de siècles, amenant chaque fois quelque nouveau mélange, tantôt entre des races plus ou moins pures, tantôt entre des populations déjà plusieurs fois métissées, ont dû faire pour ainsi dire de chaque île un centre ethnique particulier selon le nombre, la nature et la proportion des éléments qui s'y sont rencontrés. L'analyse détaillée des caractères présentés par les habitants des principaux archipels montre qu'il en est bien ainsi. En passant d'une île à l'autre, souvent d'un groupe à l'autre dans la même île, et d'un individu à un autre dans le même groupe, on voit les rapports ethnologiques s'enchevêtrer et les types passer par toutes les nuances, pour aller aboutir au Jaune, au Blanc ou au Noir.

L'élément jaune domine en Malaisie et est ici représenté par un type général secondaire se rattachant de très près aux Indo-Chinois, aux Siamois en particulier. Ce résultat, auquel conduit l'étude des têtes osseuses, permettrait à lui seul de regarder les populations jaunes des grands archipels orientaux comme étant les filles de ces races continentales. La linguistique confirme cette conclusion et s'accorde avec la craniologie jusque dans les détails. En effet, Max Muller a rattaché le malais aux langues indo-chinoises et surtout au siamois. M. Maury accepte ce rapprochement comme étant parfaitement fondé. De plus, dans les montagnes du Cambodge, les Changraï, qu'il est bien difficile de regarder comme une colonie d'origine insulaire, parlent une langue distincte des idiomes circonvoisins et placée, par mon éminent confrère, parmi les langues malaises proprement dites. Ces tribus sont probablement

un *témoin*, peut-être resté en place, des plus anciennes populations qui ont quitté le continent pour aller peupler les archipels. Là, ces *proto-Malais* se sont trouvés immédiatement en présence des deux autres types anthropologiques fondamentaux, le Nègre et le Blanc.

Les Négritos représentaient le type nègre. Comme je l'ai déjà dit, ils ont été les premiers occupants du sol. Ils n'ont laissé que peu de traces dans les grandes populations. Leur faiblesse relative, la guerre d'extermination qu'on leur a faite sans doute dès le début et qui dure



Fig. 376. — Chef Bakatan, de Bornéo. (D'après une photographie. C. M.)

encore de nos jours, expliquent trop aisément ce fait. Ils ont pourtant donné naissance à des métis, parfois plus ou moins mêlés aux envahisseurs. Je n'ai pas d'ailleurs à revenir ici sur ce sujet, sur lequel j'ai déjà suffisamment insisté.

VII. — Deux branches du Tronc blanc sont représentées en Malaisie l'une par des Hindous Aryans, l'autre par des Indonésiens allophyles (fig. 376). Les premiers se sont surtout mêlés à la population des grandes îles où ils avaient importé leurs croyances religieuses et où ils ont laissé de magnifiques témoignages de leur civilisation, principalement à Java.

A travers les incertitudes et les obscurités des plus anciennes annales de cette île il est facile de reconnaître qu'elle a été à diverses reprises le théâtre de plusieurs invasions indiennes et peut-être de véritables colonisations faites sur une grande échelle. Les documents recueillis par Raffle et Crawfurd disent qu'un prince d'Aztina, nommé Prabou Jaya-Baya, descendant au cinquième degré d'Ardjouna, fils de Pandou, envoya un de ses ministres visiter les pays étrangers et que celui-ci débarqua à Java. Là, comme dans l'Inde, il eut à combattre des

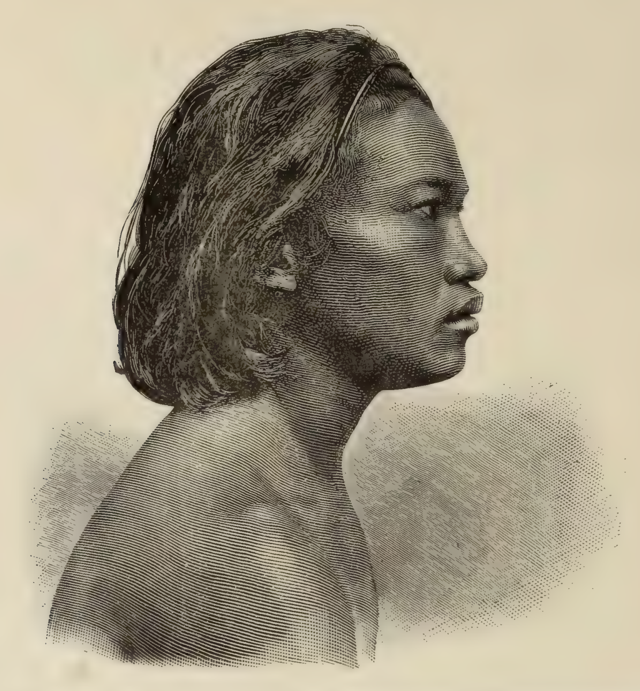


FIG. 378. — Toebagoes Brahim, profil. Javanais brachycéphale. (D'après une photographie. Coll. du prince Roland Bonaparte. C. M.)

Rakchassas. A la suite du rapport que lui fit cet explorateur, Jaya-Baya aurait envoyé à Java deux mille familles et plus tard vingt mille autres qui y prospérèrent et se multiplièrent.

Rien n'est moins certain que l'exactitude de ces chiffres ; mais on ne peut guère douter de la réalité des faits auxquels ils se rapportent. A Java, plus que partout ailleurs dans ce monde maritime, le type aryan ressort jusque dans les rangs inférieurs de la population, où, à côté d'individus possédant des traits franchement indo-chinois (fig. 377

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES MONOSYLLABIQUES

LANGUES A FLEXION

LANGUES A FLEXION

LANGUES MONOSYLLABIQUES

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES AGGLUTINATIVES

LANGUES AGGLUTINATIVES

CARTE SCHÉMATIQUE
indiquant
la distribution des types
ETHNIQUES ET LINGUISTIQUES
principaux
EN ASIE
par
A. de QUATREFAGES

Blancs aryans et Sémites

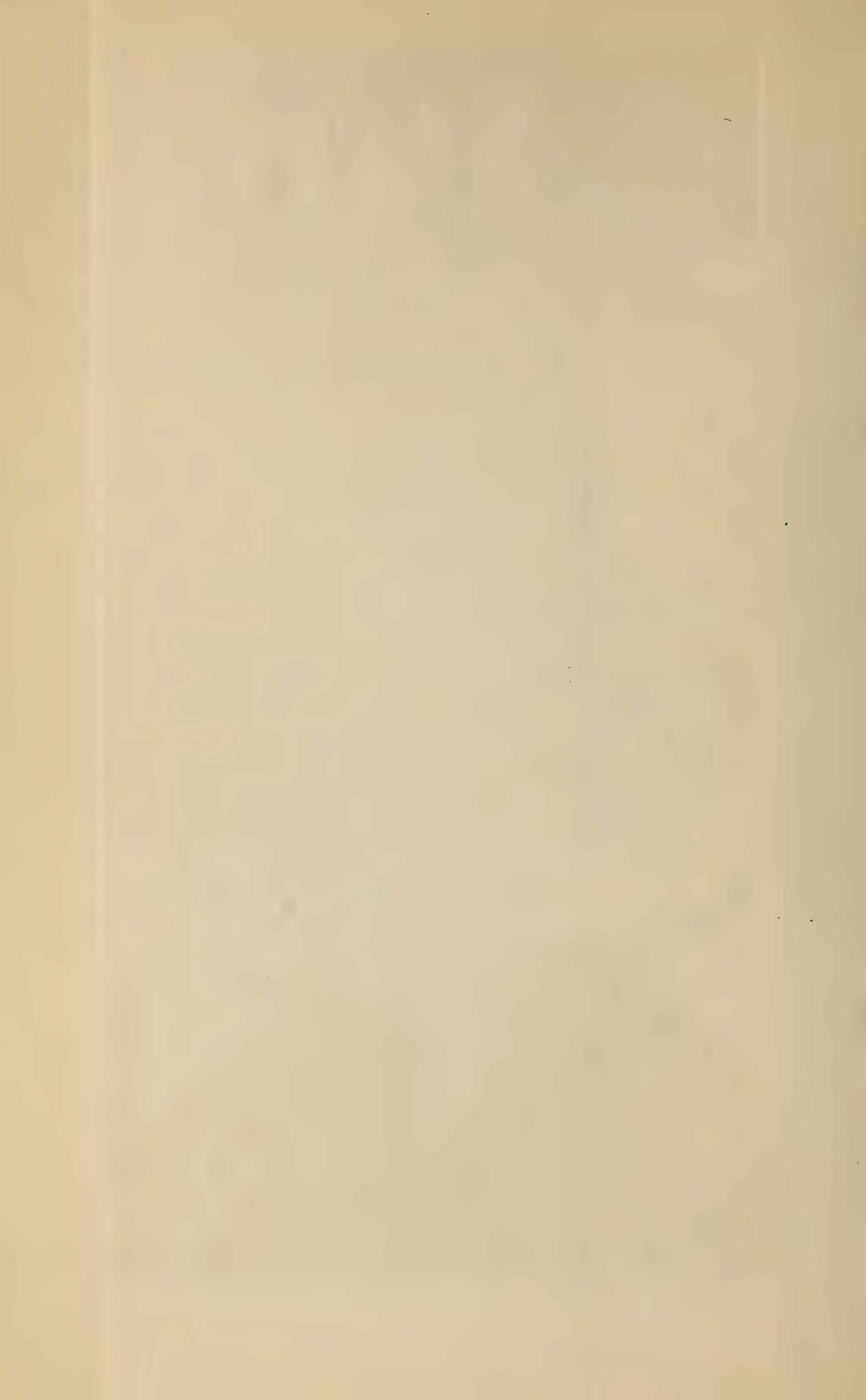
Blancs allophyles

Jaunes

Nègres

Populations Mixtes

Bibliothèque Ethnologique. A. HENNUYER, ÉDITEUR. Gravé et Imp. par Erhard F^res, 35bis rue Denfert-Rochereau. Paris



et 378), on en rencontre d'autres qui s'en distinguent au premier coup d'œil et qu'il est bien difficile de ne pas rattacher à la souche hindoue. (fig. 379). Les têtes osseuses présentent le même contraste. Au milieu des crânes franchement malais, qui nous viennent de Java, on en trouve assez souvent qui ont tous les caractères de la race aryane. On comprend d'ailleurs qu'associés aux nations qui ont joué les premiers rôles dans cette région maritime, les Hindous ont dû étendre en divers sens leur influence ethnique ; et, en effet, on trouve sur bien des points et



Fig. 377. — Toebagoes Brahim, face. Javanais brachycéphale. (D'après une photographie. Coll. du prince Roland Bonaparte. C. M.)

jusqu'en Polynésie quelques têtes osseuses qui semblent porter l'empreinte de ce type. Nous verrons plus loin que l'étude des langues conduit à des résultats en parfait accord avec les précédents.

VIII.— C'est surtout un des rameaux de la branche blanche allophyle qui a joué dans le monde océanien un rôle des plus considérables, et sur lequel j'ai depuis bien longtemps attiré l'attention dans mes cours et ailleurs. Cet élément, que M. Hamy, en le caractérisant d'une manière plus précise, a proposé d'appeler *Indonésien*, est arrivé après les

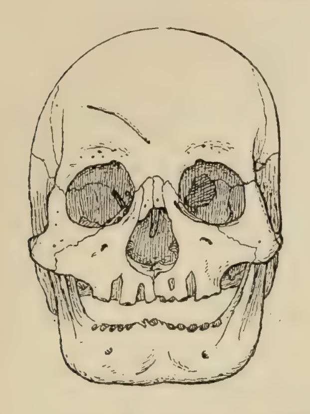
Négritos. Il semble avoir atteint de fort bonne heure la plupart des principaux archipels malais. Les Blancs, très supérieurs aux Nègres, détruisirent ceux-ci ou les refoulèrent. Ils occupèrent ainsi le sol pendant un temps assez long pour donner naissance à des populations homogènes et compactes. Mais, il vint un moment où ils furent attaqués et vaincus à leur tour par les Indo-Chinois, auxquels ils se mêlèrent dans des proportions diverses. Toutefois la race blanche se retrouve encore, formant des groupes considérables de population, à l'état pur ou presque



Fig. 379. — Sonto Toraeno, Javanais dolichocéphale. (D'après une photographie. Coll. du prince Roland Bonaparte. C. M.)

pur, principalement à l'intérieur de Bornéo sous le nom de *Dayaks* (fig. 380, 381 et 382), à Sumatra sous celui de *Battas*. D'autre part, au milieu de populations franchement malaises, à côté de petits groupes noirs, on rencontre parfois des îlots indonésiens remarquablement purs, comme les Tinguianes de Luçon et les Manobos de Mindanao. Enfin, la forme subpentagonale du crâne indonésien, qui réunit en outre la dolichocéphalie et l'hypsisténocéphalie, permet de suivre cette race au milieu de populations qui, dans leur ensemble, semblent s'en éloigner

d'une manière marquée. Par exemple, à Luçon, une paroisse, en apparence exclusivement tagale depuis un temps immémorial, a fourni un crâne reproduisant les traits les plus accentués du type indonésien.



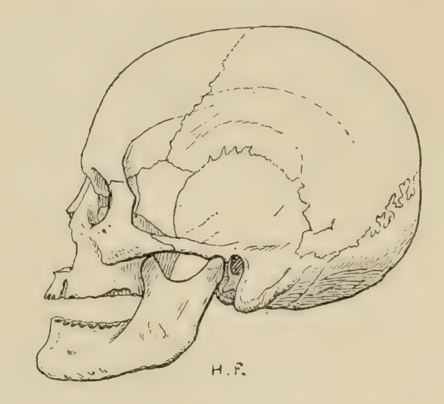


Fig. 380 et 381. — Crâne de Dayak, face et profil. (Coll. Riedel. C. M.)

Les mêmes caractères craniologiques ont fait retrouver la race indonésienne sur le continent, d'où elle est sortie à une époque indéterminée, mais évidemment fort ancienne. C'est ainsi que M. Hamy et moi avons constaté sa présence dans le Yunnan et à Malacca. Ce dernier fait en explique d'autres signalés par Logan chez les indigènes de cette presqu'île. Dans ces tribus dont l'ensemble résulte essentiellement du croisement entre les Malais et les Négritos, il a vu des individus à visage ovale, à menton bien fait, à nez aquilin. Ces traits ne sauraient être empruntés qu'à une race blanche, dont l'intervention se reconnaît même chez des individus assez fortement métissés (fig. 383 et 384), et les recherches de M. Hamy nous renseignent sur le rameau qui est intervenu dans ce métissage. Le même observateur a découvert chez les Karens de la Birmanie des particularités ethnographiques qui rattachent intimement ces tribus aux Indonésiens, et montré que, des archipels malais jusque dans le Chittagong et l'Assam, il existe une traînée de peuplades présentant les

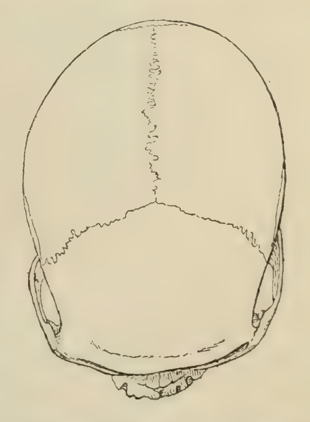


Fig. 382. — Crâne de Dayak, *norma verticalis*. (Coll. Riedel, C. M.)



Fig. 383. — Si Noro, Battak, de Pérak, profil. (C. M.)



Fig. 384. — Si Noro, Battak, de Pérak, face. (D'après une photographie. C. M.)

mêmes caractères. C'est à quelqu'une de ces tribus qu'appartenait sans doute l'individu dont nous devons la photographie à M. le docteur Néis, et qui était originaire des montagnes des environs de Mong-Kai, sur les frontières du Tonkin et de la Chine (fig. 385). Il est évident que les traits de ce jeune sauvage sont aussi éloignés que possible du type jaune, qu'ils ne peuvent appartenir qu'à un Blanc et rapprochent singulièrement cet individu de certains Polynésiens. Un travail récent de M. Couin confirme d'une manière remarquable les conclusions tirées de cet en-



FIG. 385. — Sauvage des montagnes des environs de Mong-Kai. (D'après une photographie. Coll. Néis. C. M.)

semble d'indications. En rapprochant ses observations de celles de MM. Deveria et Harmand, on voit, comme l'a dit encore M. Hamy, qu'il existe dans ces régions centrales un ensemble de populations formant un corps, qui se relie d'une part à des races habitant vers les embouchures du Gange et d'autre part aux insulaires des grandes îles de l'archipel Indien. J'ajouterai que le portrait de Garow publié par Hamilton Smith rappelle, à bien des égards, le type de certains Maoris à menton proéminent.

Ainsi, tout aussi bien que les Malais, les Indonésiens sont une race d'origine continentale, que des événements, probablement semblables à ceux que je rappelais tout à l'heure, ont conduits d'abord dans les îles malaises, puis jusqu'aux extrémités de l'Océanie et jusqu'en Amérique.

On sait que cette race a eu ses jours de gloire et de grande expansion. J'ai indiqué plus haut comment, sous la conduite de Zin-Mou, elle conquit le Japon. M. de Jancigny fait remonter cet événement à l'an 667 avant notre ère, et cette date a son importance. Les conquérants envahirent l'empire japonais par le sud. C'est donc probablement avant cette époque qu'ils avaient envahi et occupé la Malaisie.

Je viens de dire qu'après avoir dispersé et en partie détruit les Négritos, les Indonésiens avaient été vaincus et refoulés par les Indo-Chinois. Cette conclusion ressort de la distribution géographique des deux races dans les îles où elles sont juxtaposées. A peu près toujours, toujours peut-être, les Indonésiens purs sont placés à l'intérieur. Quand leurs tribus arrivent jusqu'à la mer, on reconnaît chez elles des traces évidentes de métissage.

Ainsi, les trois types fondamentaux humains se sont rencontrés en Malaisie. Lorsqu'une même île en réunit les représentants, ceux-ci forment comme trois anneaux concentriques. Au centre sont les Noirs ; les Jaunes occupent l'extérieur; les Blancs sont placés entre les deux (fig. 146). Je n'ai pas besoin d'insister de nouveau sur les conséquences à tirer de cette répartition.

Cette accumulation de races différentes sur une même terre ne pouvait qu'entraîner des mélanges et des croisements. Sans doute ces mélanges ont eu lieu parfois pacifiquement et par suite d'infiltrations. Mais à coup sûr aussi, il s'est élevé le plus souvent des luttes sanglantes. Dans ce monde maritime comme sur le continent, et plus facilement encore, ces luttes ont dû amener des émigrations. Les vaincus ont dû bien souvent chercher un refuge sur les mers qu'ils étaient habitués à parcourir, et se mettre en quête d'une nouvelle patrie. Ici encore, ce qui s'est passé en Polynésie et l'histoire de la Nouvelle-Zélande nous renseignent sur des événements oubliés. Souvent, sans doute, les émigrants ne sortaient pas de la Malaisie et se bornaient à se faire une place dans quelque île encore incomplètement occupée ou habitée seulement par des Négritos, qu'ils massacraient ou rejetaient à l'intérieur. Mais parfois aussi ils durent se heurter à des résistances trop vives, et se

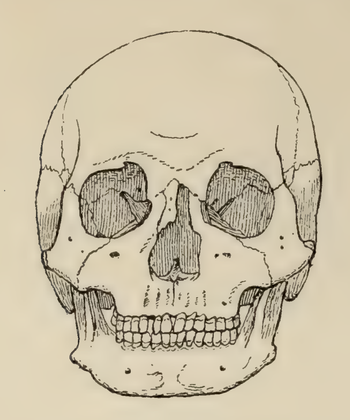
virent forcés de continuer leur route en se fiant au hasard. C'est probablement à quelque fait de ce genre que se rattachent les premières migrations polynésiennes.

Les Indonésiens sont, comme je l'ai dit plus haut, un des rameaux du tronc blanc. A ce titre, c'est évidemment en parlant des races blanches que j'aurais dû en faire l'histoire. Mais, c'est dans le monde maritime dont il s'agit en ce moment que cette race a exercé son activité ; elle l'a abordé par les archipels malais, où elle a été rejointe par les Indo-Chinois. Là, devenus insulaires, ces représentants de deux types continentaux se sont mêlés de telle sorte qu'il est impossible de les séparer. Tantôt fusionnés, tantôt juxtaposés, ils ont joué un rôle des plus remarquables et enfanté une foule de populations plus ou moins métissées que l'on ne saurait rattacher directement ni à l'une ni à l'autre des deux souches parentes. Voilà pourquoi je les ai isolées. Mais nous ne devons pas oublier pour cela la place qui revient aux Indonésiens dans un cadre ethnologique. Aussi les ai-je inscrits, comme on l'a vu, sur le tableau des races blanches.

Si j'ai quelque peu insisté sur les faits et les considérations qui précèdent, c'est que je tenais à donner une idée des causes qui devaient nécessairement amener l'état de choses actuel. En résumé, toute la Malaisie se compose, au point de vue anthropologique, d'une multitude de groupes formés par des populations spéciales, presque toutes cent fois métissées, et dont l'ensemble aboutit aux trois types fondamentaux de l'humanité. Pour se reconnaître au milieu de ce fouillis, il fallait nécessairement prendre un terme de comparaison. J'ai naturellement choisi dans ce but la population qui a donné son nom à l'ensemble de ces groupes si divers, et en somme à juste titre ; car elle est peut-être la moins hétérogène ; et, à certains égards, elle peut être considérée comme présentant un type moyen. Voilà pourquoi j'ai placé les Malais proprement dits en tête de la liste.

IX. — Les Malais proprement dits sont loin d'être une race pure. Jusque dans le centre où elle a commencé à se constituer, à Sumatra, elle présente des signes irrécusables de mélange. A côté de têtes brachycéphales plus ou moins surbaissées, il s'en rencontre qui, à la fois dolichocéphales et hypsisténocéphales, trahissent par ces caractères leur origine indonésienne. Parfois les caractères de la face et du crâne sont en contradiction, et la tête devient disharmonique par juxtapo-

sition de caractères empruntés de toute pièce à deux types. Toutefois, en moyenne, le Malais est brachycéphale et la face s'harmonise avec le crâne (fig. 386, 387 et 388). Le teint varie du jaune au rouge de



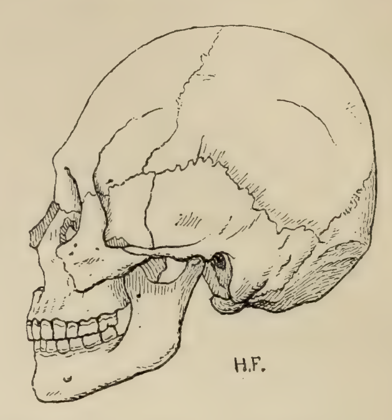


Fig. 386 et 387. — Crâne de Malais, de Soulou, face et profil. (Coll. Montana. C. M.)

cuivre dans les classes basses et moyennes ; dans les hautes classes, surtout chez les femmes, il devient presque blanc. En somme, le Malais présente un ensemble de caractères à part que l'on peut rattacher au type jaune adouci par un mélange de sang blanc. L'influence du sang nègre, presque toujours nulle ou presque nulle, ressort pourtant assez nettement chez quelques rares individus et s'accuse en particulier par la fuite du menton.

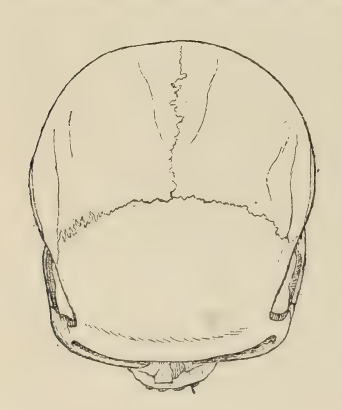


Fig. 388. — Crâne de Malais, de Soulou, *norma verticalis*. (Coll. Montana. C. M.)

En prenant les Malais proprement dits pour terme de comparaison, en rapportant à ce type les autres groupes malayous, on voit les représentants de ces groupes pencher à des degrés différents tantôt vers l'un, tantôt vers l'autre des trois types humains fondamentaux. Cela même met en évidence les caractères mixtes de ces populations et permet d'en mieux juger. On peut ainsi répartir ces groupes selon l'élément blanc, jaune ou noir, qui a plus ou moins altéré le type malais, et par suite apprécier leurs rapports avec plus de sûreté.

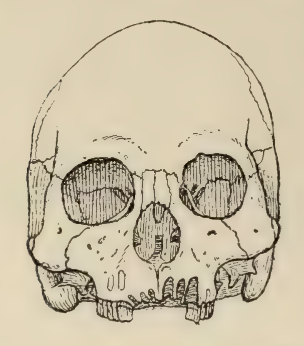
Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que les Malais, qui ont

donné leur nom à toute la région maritime dont nous parlons et à l'ensemble des populations, sont bien loin d'avoir précédé ces populations ou même d'être leurs contemporains. Ils sont, au contraire, les derniers venus; et on peut déterminer approximativement l'époque à laquelle ils se sont constitués à l'état de race relativement distincte. Déjà, à Sumatra, la concentration du pouvoir entre les mains des souverains de Menangkabou avait dû rapprocher les éléments ethniques de cet empire. L'impulsion donnée par l'islamisme, la colonisation de Malacca par les Sumatriens, le développement sur place d'un peuple d'origine insulaire, mais soumis à l'action d'un milieu nouveau, amenèrent la fusion plus complète de ces éléments, et les Malais se trouvèrent uniformisés autant que le permettait la multiplicité de leurs origines ethniques. C'est alors, et surtout après la prise de Majapahit, en 1478, que se manifesta le mouvement qui leur soumit un si grand nombre d'îles et presque toutes les côtes de la Malaisie proprement dite. Il semble qu'à cette époque les Malais aient obéi à l'enthousiasme guerrier que le mahométisme inspire à tous ses néophytes; et, sous cette influence, ils jouèrent dans ce monde maritime un rôle analogue à celui que les Arabes avaient rempli sur le continent.

Cet exposé des faits, quelque succinct qu'il soit, montre combien étaient erronées les idées soutenues encore assez récemment au sujet des Malais. Tous les polygénistes en ont fait une de leurs espèces humaines. Bien des monogénistes les ont regardés comme formant une des grandes races fondamentales, ou comme présentant une importance presque égale. On vient de voir qu'il n'en est rien, et que les Malais sont bien moins une race proprement dite qu'une population à éléments très multiples encore imparfaitement fusionnés, mais ayant acquis une uniformité relative, grâce à un certain concours de circonstances.

X. — Avant que les Malais proprement dits se fussent caractérisés et répandus en Malaisie par suite des causes que je viens d'indiquer, la race à éléments jaunes dominants, d'où ils sont sortis, avait eu aussi sa période de conquêtes. Ce sont ces proto-Malais qui attaquèrent d'abord les Indonésiens vainqueurs des Négritos, et les refoulèrent à leur tour. Dans certaines îles, ils n'en rencontrèrent ou n'en laissèrent subsister que quelques tribus rares et peu nombreuses; et alors, ils conservèrent bien mieux un ensemble de caractères qui en font les très proches voisins des Malais proprement dits. C'est ce qui s'est passé

à Luçon et à Mindanao où ils portent le nom de Tagals. Mais, là même, ils présentent aussi parfois des signes de métissage que la comparaison des têtes osseuses permet de reconnaître aisément (fig. 389, 390 et 391). Ailleurs les proto-Malais semblent n'avoir entamé que les côtes, comme



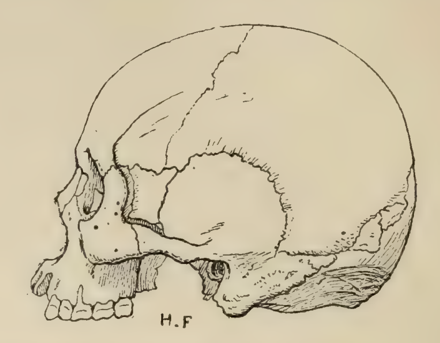


Fig. 389 et 390. — Crâne de Tagal, face et profil. (Coll. Jurien. C. M.)

à Bornéo. C'est que la lutte entre les deux races était bien autrement égale que lorsque l'une ou l'autre s'attaquait aux Négritos. Les Indonésiens étaient d'ailleurs une fort belle race, et les vainqueurs durent rechercher les femmes des vaincus, comme ils l'ont fait aux Kingsmill. Les mélanges furent par conséquent très fréquents, et ainsi s'explique la diffusion du type hypsisténocéphale au milieu d'un si grand nombre de groupes essentiellement malais.



Fig. 390. — Crâne de Tagal, *norma verticalis*. (Coll. Jurien. C. M.)

XI. — J'ai dit plus haut qu'une part du sang blanc dont on constate l'existence chez tant de populations malaises était due à l'intervention des Aryans Hindous. Il n'est rien moins que facile de distinguer la part qui revient aux deux rameaux de la race blanche dans ce métissage avec les proto-Malais. Comme l'Indonésien, l'Hindou est dolichocéphale, et son crâne moyen est bien près de l'hypsisténocéphalie (Ind. vert., 99,24). L'analyse minutieuse des formes céphaliques permet pourtant dans bien des cas de faire la distinction. La linguistique et l'ethnographie lui viennent en outre en aide. On ne peut admettre que là où les croyances brahmaniques et bouddhiques ont

laissé de si magnifiques témoignages de leur existence, la population n'ait pas reçu de l'Inde de nombreux éléments ethniques.

Le langage, en particulier, fournit des renseignements intéressants et instructifs. Je suis loin d'adopter d'une manière absolue la théorie en vertu de laquelle le nombre des mots étrangers introduits dans une langue serait presque rigoureusement proportionnel au chiffre des immigrants. Toutefois, il est difficile de ne pas admettre que plus ces derniers seront nombreux, plus ils imposeront aisément une partie de leur vocabulaire à la population qui les accueille. Bien plus, dans une même population, le langage des hautes et des basses classes pourra se pénétrer d'une manière fort inégale de l'élément linguistique étranger. De simples communications habituelles suffisent pour produire ce résultat. Ce fait, facile à constater en Europe et en France même, nous éclaire sur ce qui s'est passé en Malaisie.

Remarquons d'abord que les Malais proprement dits n'ont pas échappé à l'influence hindoue, à en juger par leur langue. Ritter y a reconnu l'existence de 160 mots sanscrits sur 1 000. Ces mots sont tous relatifs à des idées religieuses, à des abstractions. Ils doivent remonter à l'époque où Sumatra subit sa part de l'influence aryane. Mais, c'est à Java surtout que cette influence s'accuse, et les notions historiques résumées plus haut expliquent aisément ce fait.

Dans cette dernière île, selon Crawfurd, le langage de cour compte 400 mots sanscrits sur 1 000; le langage courant, 110 seulement. Humboldt et Crawfurd s'accordent, en outre, pour dire que ce sanscrit est pur et ne présente pas de traces des altérations que l'idiome sacré des Hindous a subies sur le continent. Le mélange remonte donc à un temps où cet idiome était encore d'un usage habituel, c'est-à-dire à une époque très reculée. La plus grande infusion de mots sanscrits dans le langage des hautes classes permet encore d'admettre qu'ici le mélange des races s'est accompli d'une manière essentiellement pacifique. Les chefs des grandes colonies envoyées par Iaga-Baya étaient nécessairement des Kchatrias; ils étaient à coup sûr accompagnés de brahmanes qui apportaient aux insulaires les nouvelles croyances. Leur caractère et leur naissance durent ouvrir aux uns et aux autres un accès facile dans les rangs les plus élevés de la société à laquelle ils venaient se mêler. Voilà comment ils ont fortement influé sur la langue, en même temps qu'ils relevaient et ennoblissaient les hautes classes. Les

simples colons mêlés aux classes moyennes ou inférieures, relativement moins nombreux, n'ont pu exercer une influence aussi marquée ; et pourtant le nombre des mots sanscrits passés dans le langage vulgaire atteste que cette influence est loin d'avoir été nulle.

C'est à Java que le sang hindou s'est mêlé dans la plus forte proportion à celui des proto-Malais. Là même, le mélange n'a pas été partout le même. La langue founda, qui se parle dans les régions occidentales de l'île, ne comprend que 40 mots sanscrits sur 1 000. Aux Célèbes, la proportion se relève chez les Macassars, qui comptent encore 68 mots sanscrits sur 1 000 ; mais elle baisse chez les Boughis, où elle n'est que de 17 sur 1000. A Sumatra, chez les Lampoungs, dont les caractères extérieurs rappellent à bien des égards ceux des Chinois, cette proportion, toujours d'après Crawfurd, s'élève pourtant à 41 sur 1000. A Flores, elle varierait à peu près de 28 à 14 selon les dialectes. Dans la plupart des langues de Timor et chez les Dayaks-Kayan, elle serait encore de 21 sur 1000. Mais, aux Philippines, on ne compte plus qu'un demi-mot sanscrit sur 1000. Enfin, toute trace de cette langue disparaît chez les Polynésiens.

XII.— Il est très fâcheux que, dans ses analyses des langues malaises, Crawfurd n'ait pas recherché les éléments polynésiens ; mais il n'avait aucune raison pour le faire et plusieurs devaient l'éloigner de cette étude. On sait que, seul en cela de son avis, cet éminent linguiste a toujours soutenu la distinction absolue des deux races malaise et polynésienne. Rien, par conséquent, ne le poussait à chercher des rapports qu'il était convaincu ne pouvoir exister. Ses recherches ne nous en apportent pas moins des enseignements d'autant plus précieux qu'ils sont donnés involontairement et témoignent contre lui-même.

En effet, Crawfurd, après avoir compté les mots sanscrits, malais, javanais, etc., existant dans une des langues de l'archipel, place dans une seule catégorie, sous le titre de *mots indigènes*, tous ceux dont il n'a pu déterminer l'origine. Mais il résulte des recherches d'autres linguistes que ces *mots* dits *indigènes* sont au moins en grande partie polynésiens. C'est ainsi que Ritter compte 50 mots polynésiens sur 100, soit 500 sur 1000, dans le malais lui-même. De son côté Earl, juge si compétent en pareille matière, déclare qu'après avoir reconnu à première vue l'identité ethnique des Dayaks et des Polynésiens, après s'être convaincu que la langue des premiers n'était qu'un dialecte de celle des

seconds, il regarda le fait général comme démontré, au point de ne pas prendre la peine de recueillir un vocabulaire. Or, c'est précisément dans la langue des Dayaks-Kayan que Crawfurd a trouvé 886 mots sur 1000 qu'il regarde comme indigènes. Il est bien évident qu'ils sont, au moins pour la plupart, polynésiens, ou qu'ils se rattachent à la langue indonésienne, mère de tous les dialectes de l'océan Pacifique.

En prenant, dans l'acception que je propose et qui résulte des faits précédents, les termes de *mots indigènes* employés par Crawfurd, on voit s'établir un remarquable accord entre la linguistique et les résultats auxquels conduisent soit l'examen extérieur, soit l'étude craniologique des populations. Sans doute, il nous manque encore bien des matériaux pour pouvoir poursuivre ce parallèle dans les détails ; mais de ceux que nous possédons on peut déjà conclure, d'une manière générale, que le vocabulaire devient de plus en plus polynésien à mesure que les caractères indonésiens, et l'hypsisténocéphalie en particulier, se prononcent davantage dans les populations. Chez les Macassars, la proportion n'est encore que de 560 sur 1000, mais chez les Boughis elle est de 767. A Timor, dont les tribus moyennes et à plus forte raison la population blanche sont reconnues par Earl comme essentiellement polynésiennes, cette proportion varie de 630 à 684 et à 800. Enfin, nous avons vu que chez les Dayaks-Kayans elle s'élève à 886. Nous touchons là certainement à un centre indonésien peu altéré.

XIII. — Les Malais proprement dits, qui nous servent de terme de comparaison, ne se trouvent pas juxtaposés dans les archipels seulement à des groupes modifiés par des éléments blancs. Sur certains points, des colons de race jaune, venant se mêler au fond général, ont encore accentué la prédominance de ce type dans la population que nous prenons pour terme de comparaison. Les Chinois, en particulier, ont donné naissance à de nombreux métis. Là où les Européens se sont établis et se sont aussi croisés aux indigènes, les métis malais-blancs et les métis malais-jaunes se sont encore unis entre eux ; et, de ces croisements en tous sens, est résultée une population, jusqu'ici peu ou point étudiée, mais qui doit rappeler, par la confusion des caractères, celle qui, au Brésil, a motivé l'adoption d'une nomenclature spéciale.

Les Malais tournant au jaune se sont assez rarement isolés à l'état de groupes distincts ; toutefois les Orang-Ké de Bornéo paraissent se rapprocher plus que les Malais proprement dits du type qui déjà domine

chez ces derniers. Les Lampoungs de Sumatra ressemblent si bien aux Chinois par leurs caractères extérieurs, qu'ils ont été regardés comme une colonie venue de la Chine. Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, nous avons vu plus haut que l'élément indonésien caractérisé par la forme du crâne a pénétré parmi eux. Enfin les Igorotes de Luçon, trop souvent confondus à tort avec les Tinguianes de La Gironière, qui sont de vrais Indonésiens, paraissent être des Chinois peut-être quelque peu métissés d'Aëtas, mais ressemblant beaucoup aux habitants de la Chine méridionale.

Comme je l'ai dit plus haut, les proto-Malais, en abordant les archipels orientaux, trouvèrent sur bien des points la place encore occupée par les Négritos. De nombreux mélanges furent la suite des relations pacifiques ou guerrières qui s'établirent entre les deux races et s'accusent encore de nos jours par l'existence de ces Noirs à cheveux lisses ou à cheveux plus ou moins onduleux et crépus, signalés par divers voyageurs. Comme exemple des premiers, je citerai les Indiens noirs de Luçon, de Mindanao, etc. Les Dayers de l'intérieur de Bornéo paraissent pouvoir être pris pour type des seconds. Des mélanges analogues existent dans les îles placées au nord et à l'orient de la précédente et l'élément nègre apparaît de plus en plus clairement à mesure que l'on approche davantage des centres appartenant essentiellement à ce type. Mais tandis que dans le nord, à Panay, à Samar, à Mindanao, à Soulou, c'est le Négrito seul qui se mêle au Malais, dans le sud-est, à Timor par exemple, le Papoua se mêle aux deux races précédentes et paraît prédominer de beaucoup à Céram, aux îles Key et surtout aux îles Arrou.

XIV.— Cette étude rapide des populations malayous nous a donc conduit jusqu'aux frontières de la Mélanésie. Je l'ai rappelé plus haut, ces populations ne se sont pas arrêtées à cette limite. Représentées surtout par un des éléments blancs ethniques dont je viens de parler, elles ont abordé l'océan Pacifique et en ont peuplé les archipels les plus reculés. Ce sont essentiellement les Indonésiens qui ont accompli ces magnifiques voyages à une époque où les Européens ne connaissaient encore qu'un timide cabotage. Pendant bien longtemps, ils n'ont été connus que sous le nom tiré des régions qu'ils étaient venus peupler et que l'on regardait comme habitées par une race toute spéciale. Mais peu à peu, la connaissance plus complète des faits a conduit à voir, dans les insulaires du Pacifique, des représentants de la race blanche des archi-

pels malais ; et, l'étude des têtes osseuses, confirmant ces premiers résultats, a mis hors de doute l'identité ethnique des Indonésiens et des Polynésiens.

Au point de vue anthropologique, la Micronésie se confond à bien des égards avec la Polynésie. Toutefois, les Indonésiens arrivés aux Carolines, aux Mariannes, etc., s'y sont mélangés à d'autres éléments ethniques fort différents, malais, négrito et papoua, peut-être chinois et japonais, etc. La dissémination des petites îles qui forment cette province de l'Océanie et la distance qui les sépare ont évidemment favorisé la différenciation des tribus résultant de ces mélanges dans toutes les proportions. Ainsi s'explique la diversité des descriptions et des appréciations données par des voyageurs, qui ont cru pouvoir juger de l'ensemble à la suite d'observations recueillies sur quelques points seulement.

Les choses se sont d'ailleurs passées en Micronésie comme dans la Malaisie. Ici encore on voit les races se juxtaposer, se mélanger, se substituer l'une à l'autre, etc. A Hogoleu, les Blancs et les Noirs se partagent l'archipel, tout en se livrant de temps à autre des combats dont l'acharnement est tempéré par des procédés vraiment chevaleresques. Aux King's-Mill, les Indonésiens de Savaï se sont rencontrés avec les Carolins de Pouynipet et après quelques années de paix ont été exterminés par ces derniers, qui ont épargné les femmes et donné ainsi naissance à une nouvelle race métisse. A Pouynipet même, les Papouas ont remplacé la race supérieure qui avait construit dans l'îlot de Tauacz une véritable Venise et élevé les étranges constructions de Nanmatal. Mais là encore, la population féminine a été sans doute épargnée, et les habitants de Pouynipet sont aujourd'hui des métis.

XV. — La race blanche indonésienne a conservé une bien plus grande pureté dans la Polynésie. C'est que c'est elle qui, presque seule, a peuplé ces lointains archipels restés jusque-là déserts. Toutefois, tantôt en se mêlant aux insulaires qu'elle rencontrait sur sa route, tantôt en absorbant les rares tribus qui l'avaient précédée sur quelques points, elle a donné, là aussi, naissance à des métis ; mais c'est peut-être à la seule race papoua qu'elle s'est alliée dans cette immense région.

Le grand courant d'émigration qui se dirigea par le nord de la Nouvelle-Guinée (voir la carte, p. 145), déposa un témoin de son passage à l'extrémité orientale de cette île et envoya un de ses rameaux jusqu'à

la Nouvelle-Hollande. Toutefois, le flot principal dépassa la Mélanésie. Un de ses dérivés descendit jusqu'aux Fidji, où les sangs indonésien et papoua se mélangèrent, le dernier restant de beaucoup prédominant. Ce fut le contraire à la Nouvelle-Zélande, où les Papouas avaient précédé les Maoris, comme je le dirai tout à l'heure. Les traditions recueillies aux Sandwich et l'examen des têtes osseuses que j'ai signalées plus haut autorisent à admettre que les émigrants de Taïti rencontrèrent dans cet archipel quelques Micronésiens déjà métissés et même de vrais



Fig. 392. — Jeune fille d'Hawaï, face. (D'après une photographie. Coll. Bollieu. C. M.)

Papouas. De là provient sans doute le teint plus foncé signalé chez ces insulaires. A en juger par quelques photographies, on pourrait penser que ce mélange se révèle aussi parfois dans la chevelure, l'épaisseur et le retroussi de la lèvre supérieure (fig. 392 et 393). Les têtes osseuses recueillies par M. Pinart à l'île de Pâques ont montré que les Mélanésiens avaient atteint cette extrême limite de la Polynésie. En revanche, le résultat des études craniologiques faites jusqu'à ce jour semble autoriser à admettre que, à partir des Samoas et des Tongas jusqu'à Taïti, aux Marquises et aux Manaïas, les Indonésiens sont restés

purs de tout mélange avec le sang nègre. Pourtant le teint plus foncé des insulaires des Pomotous et quelques traditions taïtiennes, quelques faits empruntés à l'ethnographie pourraient faire penser que des Micronésiens plus ou moins métissés, et peut-être même quelques Papouas, ont bien pu arriver dans ces parages. Mais, probablement très peu nombreux, ils n'ont guère laissé de trace dans les caractères extérieurs, et les formes crâniennes ont dû facilement se confondre, les deux types étant également dolichocéphales et hypsisténocéphales.



Fig. 393. — Jeune fille d'Hawaï, profil. (D'après une photographie. Coll. Bollieu. C. M.)

S'il est permis de conserver des doutes relativement à l'arrivée des Papouas, aux Pomotous, il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de la Nouvelle-Zélande, bien que ce groupe d'îles semble, au premier abord, devoir être plus qu'aucun autre à l'abri de leurs invasions. Ici les traditions indigènes, les observations très précises des voyageurs anciens et modernes, l'étude des têtes osseuses, la simple vue de certaines têtes momifiées attestent également ce fait, comme je l'ai dit plus haut. Toutefois le métissage paraît n'avoir atteint qu'un petit nombre de tribus, et la très grande majorité de la population a gardé intacts les carac-

tères remarquables signalés par tous les voyageurs chez les hommes (fig. 394) aussi bien que chez les femmes (fig. 395).

XVI. — Les Indonésiens de la Polynésie n'ont-ils pas subi quelque autre mélange et n'ont-ils pas, au moins dans les archipels occidentaux, mêlé leur sang à celui d'une autre race venue peut-être directement de l'intérieur de l'Asie? Deux ordres de faits de nature différente conduiraient à penser qu'il a pu en être ainsi.



Fig. 394. — Chef maori. (D'après une photographie. C. M.)

D'une part, on a découvert assez récemment, dans l'île de Tonga-Tabou, deux grands monuments mégalithiques, d'une forme très spéciale. Ce sont des trilithes en forme de portail ou d'arc de triomphe dont l'un, celui de Nukualofa, porte sur sa traverse un énorme bol à cava, également en pierre. Le second monument, situé à Haamoga, a été mesuré et photographié par M. Pinart. Ses montants ont 5 mètres de hauteur hors de terre sur environ $1^{m},50$ d'épaisseur et de largeur en moyenne. Ils ne sont pas parfaitement égaux. La conservation plus entière et la plus grande régularité du moins épais permettent d'évaluer son poids à plus de 64 000 kilogrammes. En outre, la dalle supé-

rieure, qui complète les autres trilithes connus, est représentée ici par un linteau maintenu dans une rainure pratiquée sur la face interne des deux montants et qui ne doit pas peser moins de 8200 kilogrammes. De véritables dolmens ont en outre été trouvés dans l'île Malden, aujourd'hui déserte, et aux Sandwich, le long d'une route pavée de laves.

Tous les travaux de cette nature sont en dehors de ceux qu'ont exécutés les Indonésiens. Dans tout le reste de la Polynésie, on ne ren-



Fig. 395. — Jeune femme maori. (D'après une photographie. C. M.)

contre aucune construction qui de près ou de loin ressemble aux précédentes. Les Taïtiens, les Hawaïens ont su tailler et transporter d'énormes blocs pour construire leurs moraïs; nulle part, ils n'ont élevé ni trilithes ni vrais dolmens. Dans la direction opposée, à l'ouest de Tonga-Tabou, pas plus à Bornéo, chez les Dayaks, que dans la Malaisie et ses dépendances, on n'a rien signalé d'analogue. La carte spéciale dressée par le colonel Lane Fox n'indique aucun monument mégalithique dans toute cette aire. Au contraire, dans l'Inde, ils sont, sur certains points, étrangement nombreux, surtout dans l'Assam et le Dekkan. Dans cette dernière contrée, les trilithes, tellement rares ailleurs

que leur existence est encore niée aujourd'hui par des archéologues éminents, sont très souvent mêlés aux dolmens ordinaires. Enfin, au Bengale, il existe aussi un trilithe, moins considérable il est vrai que

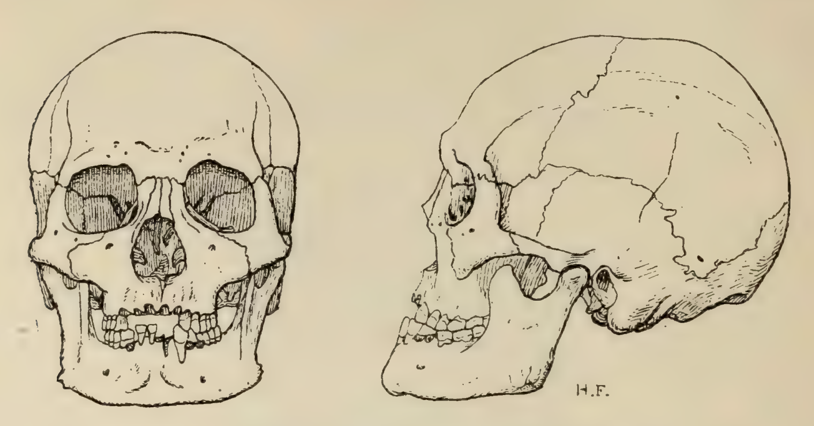


Fig. 396 et 397. — Crâne de Taïtien, face et profil. (Coll. Pinart. C. M.)

celui de Tonga-Tabou, mais portant comme celui-ci un linteau encastré dans deux rainures. A se laisser guider par les données ethnographiques, on serait donc conduit à aller chercher dans ces contrées lointaines le point d'origine des insulaires qui ont élevé les monuments de Kualofa et de Haamoga.

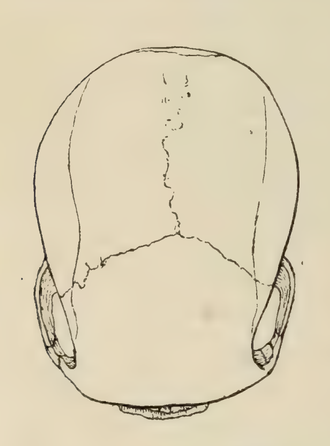


Fig. 398. — Crâne de Taïtien, *norma verticalis*. (Coll. Pinart. C. M.)

Au premier abord, il est sans doute difficile d'admettre qu'une émigration sortie de l'Inde méridionale ou des hautes vallées du Brahmapoutra ait pu arriver à Tonga-Tabou sans laisser de traces sur sa route. Pourtant ce fait s'expliquerait sans peine en admettant que les émigrants ont partout rencontré des terres trop fortement occupées pour qu'ils pussent s'y arrêter; et que, cherchant toujours plus loin une nouvelle patrie, ils ont fini par arriver aux Tongas. L'histoire des Indonésiens présente quelques particularités que l'on pourrait invoquer à l'appui de cette hypothèse.

Mais c'est principalement l'étude des têtes osseuses qui semble militer en faveur de ce point de vue. Les formes générales du crâne et de

la face présentent des différences assez frappantes d'une extrémité de la Polynésie à l'autre. Dans les archipels orientaux, à Taïti, etc., le type indonésien se montre dans toute sa pureté ; la face est allongée, le crâne est presque franchement dolichocéphale et hypsisténocéphale (fig. 396, 397 et 398). Dans les archipels occidentaux, la face s'élargit, le crâne devient sous-brachycéphale et l'hypsisténocéphalie disparaît. Il est évident qu'un élément étranger a modifié ici le type indonésien et que cet élément se rapprochait des races jaunes. Or on sait que, parmi les populations de l'Assam surtout, il en est qui appartiennent au type mixte des Indo-Mongols. Leur mélange avec les Indonésiens rendrait aisément compte des modifications morphologiques que je viens d'indiquer.

Des opinions soutenues par Crawfurd à propos du langage, il résulterait que ces modifications pourraient être attribuées à des Malais proprement dits amenés aux Tongas à diverses époques par des accidents de mer. Mais cette hypothèse ne peut se concilier avec l'existence et l'ancienneté des monuments de Tonga-Tabou. Je viens de faire remarquer que l'on n'a trouvé en Malaisie aucune construction qui leur ressemble de près ou de loin et les insulaires ont entièrement perdu le souvenir de ceux qui les élevèrent. Tout indique qu'ils existaient avant l'arrivée des Indonésiens.

On est donc ramené à la pensée que les Tongas ont été peuplées d'abord par quelque émigration, partie du continent, et qui a apporté dans ces îles lointaines une industrie dont le temps a respecté les magnifiques témoignages. Plus tard, les Indonésiens auraient soumis leurs prédécesseurs. Au lieu de les exterminer, ils les auraient attachés à la glèbe. Voilà pourquoi on aurait trouvé à Tonga-Tabou, et là seulement, de véritables *serfs*, tandis que l'esclavage proprement dit a été rencontré dans toute la Polynésie. Ainsi, tout aventurée que peut paraître au premier abord l'explication que je propose, on voit qu'elle permet d'interpréter les deux faits exceptionnels que présente Tonga. Quoi qu'il en soit, il me semble hors de doute que les Indonésiens ont été précédés dans cette île par une population qui leur était supérieure en industrie et qui par conséquent devait avoir une autre origine.

XVII. — A l'extrême orient de la Polynésie, à l'île de Pâques, les données ethnographiques présentent un problème analogue au précédent, mais plus difficile à résoudre. On sait que les étranges statues signalées dans ces îles par tous les voyageurs n'ont leurs analogues nulle part. Je les

ai, il est vrai, comparées, à certains égards, aux énormes menhirs polylithes décrits et figurés par le colonel Meadows Taylor, ce qui tendrait encore à rattacher les sculpteurs insulaires aux populations de l'Inde. Toutefois je suis le premier à reconnaître ce que ce rapprochement a de hasardé.

Des monuments d'une toute autre nature, mais peut-être plus curieux encore, ont été découverts dans la même île il y a peu d'années. Ce sont des plaques de bois, portant des inscriptions dont un calque est arrivé à Paris et que Longperrier regardait comme ne pouvant être qu'alphabétiques. Or toute espèce d'écriture manque aux Polynésiens, qui confiaient la conservation de leurs chants religieux et historiques à la mémoire d'hommes voués à cette profession. Ces tablettes, dont on a assuré que quelques vieillards connaissaient encore naguère le contenu, étaient donc d'origine étrangère.

D'où a pu venir la population qui a porté à l'extrémité du monde océanien de pareilles industries ? Tous les voyageurs qui ont visité l'île de Pâques s'accordent pour en regarder les habitants comme de vrais Polynésiens et l'étude des têtes osseuses confirme presque toujours cette appréciation. De plus, le dialecte de l'île de Pâques se rapproche essentiellement de celui de Taïti. Toutefois quelques crânes contemporains semblent tourner au type papoua, et une tête osseuse, extraite par M. Pinart d'une très ancienne tombe, appartient incontestablement à cette dernière race. Serait-ce donc à elle que seraient dues la taille et l'érection des énormes bustes dont un figure parmi les collections du Muséum, ainsi que la gravure des tablettes que je rappelais tout à l'heure ?

On ne peut rien attribuer de semblable aux Papouas restés purs. Peut-on penser à quelqu'une des races auxquelles nous avons vu qu'ils se sont mêlés? En Micronésie, ils se sont trouvés associés à des insulaires intellectuellement et socialement bien supérieurs, familiers presque autant que les Polynésiens avec la grande navigation. Il ne serait pas impossible que quelque flottille partie de cette région eût été amenée jusqu'à l'île de Pâques par accident. Ces premiers colons auraient été plus tard vaincus et absorbés par les Polynésiens, et ainsi se serait formée la population actuelle. Mais si les Micronésiens ont su élever des espèces de murs cyclopéens et de remarquables enceintes fortifiées, on n'a signalé chez eux rien d'analogue aux *Termes* de l'île

de Pâques, et surtout ils n'avaient pas d'alphabet. Pour trouver une langue écrite, il faut retourner jusqu'en Malaisie et sur le continent. Est-ce donc encore quelque flot d'émigrants qui, parti de ces régions, a entraîné des Papouas rencontrés au passage et a atteint avec eux l'extrême Polynésie?

Cette conjecture, à laquelle j'avais été conduit en raisonnant par voie d'exclusion, se trouve aujourd'hui confirmée par les études dont M. de Lacouperie a bien voulu me communiquer les premiers résultats. Cet éminent linguiste m'a dit avoir pu lire les premières lignes d'une des tablettes apportées de l'île de Pâques, à l'aide d'un alphabet de l'Indo-Chine. Malheureusement il a dû interrompre ce travail ; espérons qu'il ne tardera pas à le reprendre.

XVIII.— Les légères modifications que présente aux Sandwich le type polynésien sont assez faciles à expliquer. Il me paraît évident que c'est en Micronésie qu'il faut chercher l'élément ethnique qui, dans ces îles, a quelque peu altéré les caractères physiques des Taïtiens émigrés. Si Kadou, au lieu de partir des Carolines pour arriver aux îles Radak, était parti de ces dernières et avait accompli son trajet à peu près dans la même direction, c'est aux Sandwich qu'il aurait abordé. Ici d'ailleurs, comme à la Nouvelle-Zélande, les hommes à teint foncé qui avaient précédé les Polynésiens étaient peu nombreux. En outre, ils menaient une vie misérable, n'ayant d'autres habitations que les cavernes. La tradition locale, en les représentant comme des *esprits* ou des *génies*, les a singulièrement grandis, de même que les Aryans Hindous et Iraniens ont grandi les Dravidiens et les Négritos en en faisant des Rakchassas ou des Dives. Mais cette même tradition, en affirmant que les compagnons et les descendants de Kakiko s'unirent à ces prétendus êtres supérieurs, nous a conservé le souvenir d'un antique métissage dont nous pouvons constater les résultats.

XIX. — On voit qu'en dépit de l'isolement de leur habitat, les Polynésiens n'ont pas échappé au croisement. Toutefois, lenrs unions avec des races différentes n'ont nulle part été assez nombreuses pour masquer leur identité ethnique fondamentale. Celle-ci a été reconnue par les plus anciens explorateurs de leur vaste domaine et est de nos jours universellement admise. Seulement, les investigations de la science moderne ont mis à jour des différences locales qui devaient d'abord échapper. L'étude du crâne surtout établit entre les groupes occiden-

taux et les populations orientales une démarcation assez générale et assez tranchée pour mériter d'être inscrite dans la classification. Cette distinction concorde d'ailleurs pleinement avec celle que l'étude de la langue avait déjà fait découvrir à M. Gaussin. Dans l'ouvrage qui a mérité le prix Volney, ce savant avait réparti en deux groupes les dialectes polynésiens et placé l'un d'eux à l'occident, l'autre à l'orient de ce monde maritime. Nous avons donc ici un nouvel et frappant exemple de la similitude des résultats auxquels conduisent, si souvent, chacune de leur côté, la craniologie et la linguistique appliquées à l'ethnologie.

Les croisements des Indonésiens ont toujours eu lieu avec des populations qu'ils ont trouvées en place et qui par conséquent les avaient précédés. Mais aucune d'elles, à l'exception des habitants de la Nouvelle-Guinée et des Viti, ne semble avoir réellement peuplé les terres où abordaient les navigateurs partis des archipels malais, et ceux-ci les ont toujours absorbées. J'ai d'ailleurs indiqué tous les points où les Indonésiens ont eu ou ont paru avoir eu des précurseurs, et ces points sont bien peu nombreux. En réalité, on peut dire que l'honneur d'avoir découvert et colonisé la Polynésie appartient en entier à la race indonésienne.

Si une nation classique, les Phéniciens, les Grecs, les Romains avaient accompli cette œuvre, de quels dithyrambes ne serait-elle pas journellement l'objet dans nos écoles, où l'on ne prononce pas même le nom des hardis navigateurs allophyles ?

XX. — Le docteur Hale, coordonnant les faits épars dans les récits des voyageurs et ses observations personnelles, a le premier dressé la carte de ces migrations merveilleuses. Vingt ans après lui, grâce à de nouveaux documents, j'ai pu compléter et corriger sur plusieurs points l'œuvre du savant ethnologiste américain. Depuis lors j'ai repris la question à diverses reprises, et la carte actuelle (page 145) est la quatrième édition de mon premier travail. J'ai cherché à y indiquer, non plus seulement les voyages accomplis par les Indonésiens en Polynésie et en Micronésie, mais aussi ceux qui les ont conduits sur divers points de la Malaisie, au Japon et en Corée. Quelques explications sont ici nécessaires pour qu'on ne me prête pas des prétentions exagérées.

Tant qu'il s'agit de la Polynésie, nous sommes renseignés par des traditions dont la vérité est de plus en plus reconnue. Les lignes de migrations représentent donc presque à coup sûr à bien peu près le trajet

parcouru par les émigrants, ou tout au moins la direction générale des voyages. Il n'en est plus de même pour la plus grande partie de la Micronésie et pour la totalité des mers occidentales. Ici nous sommes guidés seulement par la succession géographique des points qu'ont occupés des populations dont l'origine indonésienne est attestée par des caractères physiques ou linguistiques. La direction des migrations devient donc purement conjecturale; et c'est en se plaçant à ce point de vue que cette partie de la carte doit être jugée. Mais, parmi les conjectures qui m'ont conduit à tracer ces lignes, il en est qui me semblent reposer sur d'assez grandes probabilités.

Tous les faits connus jusqu'ici autorisent à penser que les Indonésiens sont venus du continent, surtout par Malacca. Nous trouvons à l'extrémité de cette presqu'île Sumatra, qui jadis leur a appartenu en entier. Cette conséquence ressort de l'existence dans cette île des Battas qui, malgré l'invasion malaise, forment encore dans l'île un centre indonésien pur considérable, et des traces nombreuses que cette race a laissées dans la population depuis longtemps dominante. Il est assez naturel de rattacher à Sumatra l'ensemble des émigrations qui ont porté d'île en île le type dont nous parlons tout le long de la chaîne formée par Java, Florès, Suambawa, etc. Des accidents de mer, semblables à ceux qui se produisent de nos jours, ont bien probablement jeté jusqu'à Port-Essington les quelques éléments indonésiens qui ont modifié toute la population australienne du voisinage. Quelques-uns de ces marins égarés peuvent aussi avoir franchi le détroit de Torrès et avoir atteint l'extrémité orientale de la Nouvelle-Guinée.

A raison de sa proximité avec Sumatra, Bornéo a dû recevoir de bonne heure sa part de colonies indonésiennes, et cette île appartient encore à peu près en entier à leurs descendants, que les Malais n'ont guère entamés que le long des côtes. Elle a donc dû devenir un grand centre d'émigration. C'est bien probablement d'elle que sont partis les essaims qui, se dirigeant vers le nord, ont atteint le Japon et la Corée en marquant leurs étapes par les groupes de même race trouvés aux Philippines et à Formose. Célèbes, Bouro, Céram, etc., à raison de leur situation géographique, ont probablement reçu, directement ou indirectement du même centre, leur population indonésienne. Gilolo et les autres Moluques peuvent la devoir également soit à ce même flot d'émigration, soit à ceux qui, partis de Bouro, ont envahi la Polynésie.

On comprend d'ailleurs que, indépendamment des migrations dont il me semble pouvoir présumer la direction générale, il a dû s'en accomplir un grand nombre d'autres et en tous sens.

Les deux courants que je viens d'indiquer ont probablement contribué à disséminer l'élément indonésien dans toute la Micronésie. Nous savons bien que les Polynésiens sont allés directement de Savaï aux King's-Mill. Mais aucun document ne nous renseigne sur l'origine de ceux que l'on rencontre ailleurs dans cette province de l'Océanie. Toutefois l'histoire du peuplement de la Polynésie permet de comprendre aisément comment ils ont gagné les Pelews, les Carolines, etc., par suite soit de migrations volontaires, soit de disséminations accidentelles.

Je regarde comme démontré que les principales migrations des Indonésiens en Polynésie sont parties de Bouro et se sont arrêtées d'abord à Tonga et aux Samoas. On sait que Savaï, une des principales îles de ce dernier archipel, est restée dans le souvenir de presque tous les insulaires polynésiens, comme ayant été le berceau de leur race. Ce fait atteste que soit l'île elle-même, soit plutôt sans doute l'archipel dont elle fait partie, a été un centre actif d'émigration. Taïti fut la seconde grande station de ces hardis navigateurs. Les colonies taïtiennes peuplèrent le nord des Pomotous, le sud des Marquises, les Sandwich, l'archipel des Manaïas. Ce dernier devint à son tour un troisième centre de rayonnement. Ses émigrants allèrent à l'est jusqu'à Rapa, au sud-ouest jusqu'à la Nouvelle-Zélande.

Les Polynésiens n'ont pu arriver dans l'île de Pâques que par un hasard bien heureux. Il est possible qu'un accident de mer ait jeté quelqu'une de leurs pirogues sur cette petite île. On peut encore supposer que, habitués à trouver constamment de nouvelles terres en naviguant de l'ouest à l'est et encouragés par leurs traditions, ils ont à diverses reprises cherché de nouvelles découvertes dans cette direction. Mais, dans l'une et dans l'autre hypothèse, il faut reconnaître qu'une chance inespérée pouvait seule leur faire rencontrer un îlot isolé dans cette région déserte du grand Océan. Que de pirogues ont dû passer outre sans l'apercevoir ! Et ce n'est pas d'ailleurs dans cette direction seule qu'ont dû avoir lieu ces tentatives dont les insulaires des archipels polynésiens ne pouvaient soupçonner le danger.

Heureusement pour ces navigateurs aventureux, l'Amérique venait plus tard leur barrer la route. Un certain nombre d'entre eux, sans

doute après bien des souffrances analogues à celles que subirent Kadou et ses compagnons, en atteignirent les rivages. L'examen sommaire des nombreuses têtes péruviennes que possède le Muséum m'avait déjà conduit à cette conclusion, que sont venues confirmer les études récentes de M. d'Ornellas et les observations faites en Californie par M. de Cessac. Je me borne ici à indiquer ces faits. Je reviendrai sur ce sujet à propos des races américaines.

XXI. — Dans un ouvrage spécial, j'ai réuni les principaux documents relatifs à ces grands voyages et j'ai cherché à en indiquer la date avec plus de précision que Hale n'avait pu le faire. Les nouveaux documents acquis depuis lors me semblent confirmer mes conclusions ou ne les modifier que dans quelques détails sans importance. On ne peut encore rien dire de certain au sujet de l'époque à laquelle les Indonésiens abordèrent la mer du Sud. Toutefois, cet événement ne saurait guère remonter au delà du troisième ou du second siècle de notre ère. La date du peuplement de Taïti reste toujours indéterminée. Mais le peuplement du nord des Marquises par les Tongans peut être reporté aux premières années du cinquième siècle. C'est la plus ancienne grande migration dont la date puisse être fixée approximativement avec quelque certitude, grâce au renseignement recueilli par le capitaine Porter sur le nombre de générations que comptait la généalogie du chef Gattanewa. La plus récente est celle qui conduisit à la Nouvelle-Zélande les insulaires des Manaïas. Des documents précis et authentiques de diverse nature permettent d'en fixer la date vers le commencement du quinzième siècle.

Ainsi les Indonésiens ont mis environ qninze cents ans à envahir la Polynésie. Il semble que, leur œuvre une fois terminée, ils étaient destinés à périr. On sait avec quelle effroyable rapidité leur nombre a diminué partout, depuis l'arrivée des Européens, par suite du double phénomène d'un accroissement considérable de la mortalité et d'une diminution non moins frappante de la natalité. Mais le croisement avec leurs vainqueurs en empêchera l'extinction totale. Là où les Polynésiens de race pure s'éteignent et meurent sans se reproduire, les métis de la race locale et des Blancs survivent et sont féconds. Leur nombre grandit chaque année ; et sans doute, comme ceux des Peaux-Rouges aux États-Unis, ils constitueront un élément sérieux des populations futures. Les résultats de ce croisement ne sont pas à redouter. On sait

ce que tous les voyageurs ont dit des qualités physiques des Polynésiens. Leurs facultés intellectuelles et morales sont également remarquables, si bien qu'ils ont vaincu les préjugés exclusifs des Anglais eux-mêmes. A la Nouvelle-Zélande, des Maoris siègent dans le parlement local et ont atteint des grades élevés dans l'armée coloniale. L'union des races ne saurait donc donner de mauvais fruits. Ce qui s'est passé à Pitcairn, ce que nous savons des métis hawaïens et néo-zélandais, justifie déjà cette appréciation et permet de prévoir que ces métis seront au moins les égaux de leurs pères européens.

CHAPITRE XX.

Races mixtes américaines.

I. — Des chiffres donnés par d'Omalius, il résulterait que les races américaines ne comptent que 10 100 000 âmes et constituent seulement environ un centième de la population du globe. Mais encore une fois, le savant belge a voulu parler de l'état de choses existant au moment où il écrivait son livre. Il ne s'est pas reporté à l'époque où les Européens ont découvert le Nouveau Monde ; il n'a pas tenu compte de leurs envahissements. Or, nous savons quels ravages cette conquête et les maladies importées par nous en Amérique ont faits parmi les populations indigènes. Nous manquons, il est vrai, des données les plus élémentaires pour évaluer, même très approximativement, le nombre des individus qui vivaient sur ce continent avant notre venue. Mais tout autorise à penser qu'il était de beaucoup plus élevé.

Je n'avais pas à consacrer une carte spéciale aux races américaines. A part la zone glaciale habitée par les Esquimaux et leurs métis que nous avons vu appartenir aux races jaunes, celles dont il s'agit ici occupaient le continent tout entier, et l'on peut porter aux vingt-neuf centièmes des terres habitées l'étendue de l'aire ethnologique qui leur était dévolue.

II. — Comme l'ancien monde, comme l'Océanie, l'Amérique a été peuplée par des migrations. A en juger par ce que nous apprennent les objets en pierre trouvés dans la Delaware et sur les autres points que j'ai indiqués (chap. VI), les plus anciennes remonteraient aux temps franchement glaciaires. J'ai dit plus haut pourquoi, dans l'état actuel de la science, je ne saurais admettre l'existence de l'homme tertiaire en Amérique (chap. VI et XVII). Peut-être de nouvelles découvertes pourront modifier mes opinions sur ce point. Mais jusqu'ici, tout concourt, ce me semble, à faire penser que le peuplement de l'Amérique n'a commencé qu'à l'époque quaternaire.

III. — J'ai suffisamment insisté déjà sur l'âge des premiers habitants du Brésil et des Pampas (chap. VI et XVII). Je ne reviendrai donc pas sur ce point et me bornerai à ajouter ici quelques observations.

Lorsque la première partie de ce livre a été imprimée, je n'avais sur la race fossile du Sumidouro que les renseignements contenus dans le mémoire de MM. Lacerda et Peixoto, dont j'ai reproduit les photogravures (fig. 80 et 81). Depuis lors, M. Hansen a bien voulu me communiquer le résultat des observations qu'il a faites sur quinze autres têtes envoyées par Lund à Copenhague. Quatorze d'entre elles reproduisent exactement le type déjà décrit. Une seule est brachycéphale et se rattachera probablement à celle que Roth a découverte dans les Pampas, sous une carapace de Glyptodon (fig. 84 et 85). Nous avons vu en effet que les deux races étaient contemporaines (chap. XVII).

Comme en Europe, les descendants de ces hommes quaternaires ont fourni des éléments ethniques aux populations actuelles. Le fait est certain pour la race du Brésil. Chez elle, la tête osseuse est remarquable par l'élongation et la hauteur du crâne, par le peu d'élévation et la largeur de la face. Elle est donc à la fois très dolichocéphale, hypsisténocéphale, euryopse et disharmonique. Ces caractères se retrouvent à des degrés divers et plus ou moins réunis chez un certain nombre d'indigènes brésiliens, mais surtout chez les Botocudos. Cette ressemblance entre les hommes fossiles qu'il découvrait et les populations actuelles, avait vivement frappé Lund ; car il a écrit : « La race d'hommes qui a vécu dans cette partie du monde dans son antiquité la plus reculée, était, quant à son type général, la même qui l'habitait au temps de sa découverte par les Européens. » MM. Lacerda et Peixoto ont pensé de même ; et, tout en étendant leurs conclusions à des populations autres que celles du Brésil, je n'ai eu qu'à confirmer ce qu'avaient dit mes prédécesseurs au sujet des Botocudos. Mais il est évident que cette race n'est pas restée pure, et que d'autres éléments ethniques sont venus se mêler à elle. Le résultat, à en juger par l'état actuel de nos connaissances, semblerait avoir été de diminuer en moyenne à la fois l'hypsisténocéphalie, la dolichocéphalie et la largeur de la face.

L'influence ethnologique de cette race se retrouve bien ailleurs que dans le Brésil. J'en ai montré des traces évidentes dans les Andes, au Pérou, et jusque dans la nécropole d'Ancon, au bord même du Pacifique. Dans toute cette région, ce type ressort d'une manière d'autant

plus tranchée que les têtes à crânes cubiques ou plus ou moins globuleux sont en immense majorité. En suivant pas à pas cette forme crânienne dans toute cette région, on la voit devenir de plus en plus rare

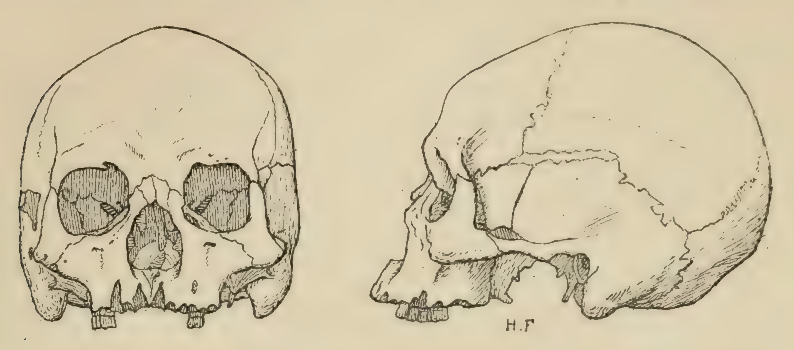


Fig. 399 et 400. — Crâne d'Othomi, face et profil. (Coll. Domenech. C. M.)

à mesure que l'on s'éloigne de l'Atlantique. On la retrouve d'ailleurs plus au nord et bien loin de cette aire.

Chez les Muizcas, les crânes dolichocéphales non déformés sont bien près d'être hypsisténocéphales ; et de plus Broca a insisté sur la largeur relative de la face. Au Mexique, sur quatre têtes d'Othomis que j'ai mesurées, trois sont franchement dolichocéphales, et deux sont en outre hypsisténocéphales (fig. 399, 400 et 401). Les deux caractères se trouvent encore associés dans les têtes tirées d'anciennes tombes mexicaines, et il en est presque de même chez les Aztèques modernes. Enfin les têtes de Fuégiens présentent au moins parfois la même particularité.

Fig. 401. — Crâne d'Othomi, *norma verticalis.* (Coll. Domenech, C. M.)

Cet ensemble de faits soulève plusieurs questions dont quelques-unes sont bien difficiles à résoudre dans l'état actuel de nos connaissances. Toutefois, à considérer isolément l'Amérique méridionale, la diffusion et la répartition du type crânien dont nous parlons permettent de conclure dès à présent que la race fossile du Brésil a jadis occupé une partie considérable du continent américain ; que les tribus immigrantes

se sont mêlées à elle sur une foule de points; qu'elle a laissé des traces plus nombreuses là où les invasions ont été le moins fréquentes; qu'elle s'est au contraire de plus en plus effacée dans les contrées que l'histoire nous montre comme ayant été le théâtre de nombreux mouvements de races; mais que là même, les tribus protégées par leur habitat ont conservé à un assez haut degré l'empreinte de ce type primitif.

Les Othomis surtout méritent toute l'attention des anthropologistes. Ils sont unanimement regardés comme la plus ancienne ou au moins une des plus anciennes populations de cette contrée. Leur langue, très distincte de la plupart des autres idiomes américains, a été considérée par quelques linguistes comme monosyllabique. En les rattachant à une race quaternaire, l'étude des têtes osseuses confirmerait et justifierait ces appréciations.

On est ainsi conduit à se demander si la race de Lagoa Santa s'étendait jusque dans l'Amérique du Nord et si c'est elle dont on a trouvé de si nombreuses traces dans les terrains d'alluvion de la Californie?

Si l'authenticité de la tête de Calavéras était nettement établie, on pourrait peut-être répondre affirmativement à cette dernière question. Le dessin qu'en a publié M. Whitney rappelle la photogravure de celle du Sumidouro par la saillie des bosses surcilières, par la largeur et peut-être aussi par le peu de hauteur de la face. Lund attribue à ses têtes fossiles une forme pyramidale fortement prononcée, et ce caractère était évidemment des plus accusés sur celle de Calavéras. En revanche, celle-ci diffère de la tête de Lund par le profil de la courbe frontale, par la forme des orbites moins grands et plus arrondis, par la plus grande saillie des os du nez. En somme, il serait difficile de conclure d'après les données actuelles et il est plus sage d'attendre de nouveaux renseignements.

La race fossile pampéenne a bien probablement joué aussi son rôle dans la constitution de certaines peuplades de l'Amérique méridionale. Probablement c'est à elle que se rattachera une partie des brachycéphales de cette région. Mais pour se livrer à la recherche des rapprochements qu'il sera sans doute possible de faire un jour, il faut attendre que la tête osseuse découverte par M. Roth et qui est aujourd'hui à Copenhague, ait été étudiée et décrite par les savants danois.

IV. — Je crois avoir mis à peu près hors de doute que l'Amérique a eu ses immigrations néolithiques aussi bien que l'Europe et l'Asie, mais

que chez elle l'âge de la pierre polie remonte aux temps quaternaires, c'est-à-dire à une époque où les Blancs européens étaient encore en plein âge paléolithique (chap. VI et XVII). De l'ensemble des faits généraux que j'ai exposés, il résulte que ces immigrations doivent avoir eu l'Asie pour point de départ, et l'on a vu que déjà quelques observations précises viennent à l'appui de mes déductions.

L'immense majorité des populations américaines en était encore à l'âge de la pierre au moment de l'arrivée des Européens. Mais presque toutes celles qui ont laissé tant de traces de leur ancienne existence connaissaient les métaux et le cuivre en particulier. On sait que les gisements où ce dernier métal existe à l'état natif avaient été exploités bien avant la venue des conquistadores. Les Mexicains, les Péruviens en fabriquaient des armes, des outils. Les Chiriquis savaient le plaquer et peut-être le dorer, comme l'attestent divers objets tirés de leurs anciennes tombes et étudiés par M. Holmes. Ils savaient aussi l'allier à l'or en toutes proportions. On peut donc admettre avec certitude qu'au moins une partie du Nouveau Monde a eu son âge du cuivre.

V. — Il en est à peu près de même pour l'âge du bronze. Toutefois la région où les Américains ont connu cet alliage et en ont fait l'objet d'une industrie courante paraît avoir été extrêmement restreinte. Au Mexique et dans l'isthme de Darien, Holmes signale seulement des espèces de grelots et de sonnettes. La nature de ces objets et leur petit nombre pourraient faire mettre en doute leur origine indigène. On pourrait penser qu'ils ont pénétré dans ces contrées à la suite du naufrage de quelques navires japonais (voir la carte VII), ou qu'ils ont été importés par quelqu'un de ces missionnaires bouddhistes dont je parlerai plus loin. Si la fabrication du bronze avait été connue des Mexicains, il est bien probable qu'ils auraient employé cet alliage à la fabrication de leurs pointes de lance au lieu de les faire en cuivre, et qu'ils auraient substitué des épées de bronze à leurs glaives, dont de simples éclats d'obsidienne constituaient le tranchant.

Il en était autrement au Pérou, où le bronze est connu sous le nom de *chumpe*. Squier nous dit qu'on l'a trouvé sur divers points du territoire. Toutefois la ville et les environs de l'ancienne Chimu paraissent avoir été le centre de cette fabrication. Le voyageur américain assure que des objets de toute sorte y ont été recueillis et vendus par tonnes. Il cite des haches semblables à nos plus grossiers *celtes* européens ; il

décrit et figure trois ou quatre espèces de houes et de bêches, dont une porte des ornements gravés; des *rasoirs* à tranchant courbe et affilé; des casse-tête hérissés de pointes rayonnantes et qui paraissent avoir joué un rôle très actif dans les combats; de très nombreuses pointes de lance et de javelot, etc., de formes et de dimensions diverses. Ainsi la nation dont Chimu fut la capitale a eu un véritable âge du bronze bien caractérisé.

Mais, il ne semble pas que cette industrie se soit sérieusement répandue dans le reste de l'empire des Incas. Les historiens espagnols disent que les Péruviens travaillaient leurs champs avec des instruments faits d'un bois très dur; et Squier, qui partout ailleurs signale des objets en or, en argent ou en cuivre, ne parle plus guère du bronze. Il n'est pas moins étrange que l'emploi de cet alliage semble avoir disparu avec l'empire où il avait été si usuel. L'existence temporaire et le cantonnement d'une industrie aussi importante sont un fait remarquable et sans exemple partout ailleurs. Pourtant, on en rendrait aisément compte en regardant comme fondée la tradition qui représente les premiers Chimus comme étant arrivés sur des canots; ce qui suppose une immigration dont il resterait à déterminer le point d'origine. On comprendrait que des étrangers, jetés sur cette côte par quelque accident de mer, y aient apporté des procédés métallurgiques inconnus aux indigènes et aient cherché à en conserver le monopole. Ces procédés auraient ensuite été oubliés quand l'empire de Chimu fut détruit, comme bien des industries et des arts ont disparu, même chez les nations classiques, à la suite d'invasions ou d'autres malheurs publics. On peut invoquer à l'appui de cette hypothèse un renseignement à la fois linguistique et ethnologique donné par Paz Soldan et dont je parlerai tout à l'heure. Quoi qu'il en soit, c'est seulement au Pérou que le bronze apparaît comme employé à des usages journaliers.

Dans son mémoire sur l'emploi des métaux à Chiriqui, M. Holmes déclare qu'il n'a aucun renseignement sur l'origine de l'étain nécessaire pour obtenir le bronze. Mais mon éminent confrère, M. Daubrée, m'apprend qu'il existe des gisements de cassitérite en Bolivie et au Mexique, où ils ont été exploités anciennement, entre autres dans l'État de Durango. Peut-être les Chimus sont-ils allés jusque-là chercher le métal dont ils avaient besoin. Peut-être aussi avaient-ils découvert quelque mine d'étain dans la région montagneuse qu'ils occupaient le long de la côte. Toujours est-il que le nombre, la nature et la variété des objets

signalés par Squier attestent que ces objets ne peuvent être que le produit d'une industrie indigène, née sur place ou importée.

On peut se demander encore si le bronze américain est bien le produit d'une fabrication artificielle et si les anciens Chimus n'avaient pas à leur disposition quelque minerai où le cuivre et l'étain se trouvaient naturellement associés. En ce cas, ils auraient obtenu inconsciemment l'alliage le plus propre à remplacer le fer et on ne saurait leur accorder la connaissance d'une véritable industrie. Mais M. Daubrée m'assure qu'il n'existe pas de minerai de cette nature et que l'association de l'étain au cuivre ne peut être que le produit de l'art. Au reste, le résultat des diverses fouilles exécutées dans les ruines de Chimu atteste que ses habitants savaient travailler les métaux d'une manière extrêmement remarquable. Quelques-unes des pièces qui figurent dans nos collections européennes, et dans celle du Trocadéro en particulier, feraient honneur à nos plus habiles ouvriers. L'art de la poterie n'était guère moins avancé chez les Chimus. A ces divers points de vue, on peut les regarder comme ayant joué un rôle analogue à celui des Étrusques ; et ce n'est pas le seul rapport que l'on puisse signaler entre ces deux peuples de race et d'origine si différentes, et séparés par le temps aussi bien que par l'espace.

Aucune population américaine n'avait atteint l'âge du fer avant l'arrivée des Européens. Non certes que ce métal manque à l'Amérique. Il y est aussi répandu que dans l'ancien continent. Mais les indigènes n'avaient pas su découvrir les procédés d'extraction. Seuls les Esquimaux ont tiré quelque parti du fer météorique, bien que celui-ci se trouve au Mexique, au Brésil, au Pérou, aussi bien que dans les régions polaires. Ils le débitaient et le débitent encore en petites lames minces qu'ils incrustent à côté les unes des autres dans un os ou un morceau de bois et obtiennent ainsi des espèces de couteaux ou de scies. Mais on voit que ce n'est pas là une véritable industrie.

VI. — L'Amérique a bien d'autres races préhistoriques que les Chimus. Parmi elles, il en est une qui a occupé une aire très considérable et dont l'existence est attestée par de véritables monuments. L'examen des têtes osseuses permet de regarder comme ayant appartenu à cette souche commune les mound-builders du Mississipi, de l'Ohio, du Missouri et de leurs affluents; les cliff-dwellers ; les constructeurs des pueblos et des casas-grandes du Colorado, de la Sonora, du

Nouveau-Mexique, etc. Chassée de presque tous ses anciens domaines, cette race, reconnaissable à son crâne brachycéphale et presque en forme de pavé, est peut-être encore représentée, à l'est et à l'ouest des montagnes Vertes, par les habitants de quelques pueblos qui ont gardé la demi-civilisation de leurs ancêtres, et par de nombreuses tribus vivant à l'état sauvage. Mais on en retrouve la trace jusqu'au Pérou, dans l'Amérique méridionale.

VII. — L'étude des races américaines actuelles présente des difficultés particulières. S'il n'est rien moins qu'aisé de débrouiller le réseau des populations malaisiennes et d'en dégager les éléments ethniques, le problème se complique bien plus encore lorsqu'il s'agit des Américains. Ce résultat général tient à des causes très diverses dont il suffira d'indiquer les principales.

En Malaisie, l'élément noir, si facile à reconnaître lorsqu'il est pur, accuse son intervention même après de nombreux croisements. En Amérique, cet élément disparaît de partout, sauf sur un très petit nombre de points extrêmement circonscrits.

En Malaisie, les deux éléments blancs qui se sont mêlés au jaune se distinguent de celui-ci par l'élongation de la tête. De plus, celui des deux qui a joué le rôle principal, joignant l'hypsisténocéphalie à la dolichocéphalie, se reconnaît par cela même assez facilement. En Amérique, sauf sur quelques points, toujours très restreints, les divers éléments blancs qui ont contribué à former les populations sont habituellement altérés par des croisements ; ils appartiennent en outre à des types secondaires différents. Or, nous sommes mal ou pas du tout renseignés sur les caractères crâniens des races blanches qui se sont croisées sur le sol américain. Nous sommes ainsi privés du moyen le plus sûr d'analyse ethnologique. Les traits, le teint, fournissent, il est vrai, des renseignements qui peuvent souvent nous guider. Mais les populations qui se sont ici mêlées aux Blancs sont essentiellement jaunes ; et nous avons déjà dit avec quelle facilité, chez les sauvages surtout, les teintes de la peau se confondent en pareil cas. On voit combien il doit être difficile de reconnaître le croisement et d'en suivre les résultats.

En somme, l'Amérique actuelle paraît avoir été peuplée, pour la plus forte part, d'émigrants se rattachant de plus ou moins près au tronc jaune. Les rapports de tout genre existant entre les indigènes américains et divers groupes asiatiques ont été maintes fois signalés

par une foule de voyageurs qui avaient observé chez elle et comparé les deux races. Les anthropologistes européens ont pu à diverses reprises reconnaître l'exactitude de ces rapprochements. Tout récemment, ceux d'entre eux qui ont visité les Omahas amenés au Jardin d'acclimatation, n'ont pu conserver de doutes sur l'origine asiatique première des Dacotahs, dont ils forment une tribu. Chez les femmes surtout, et mieux encore chez les enfants, le type mongoloïde s'accuse de la manière la plus marquée. On retrouve chez ces derniers en particulier tous les caractères de l'œil mongol, si bien précisés par M. Deniker dans son rapport sur les Kalmouks du Volga, qui, eux aussi, avaient été mis à la même place sous les yeux des Parisiens.

Ces faits ont d'autant plus d'importance qu'on les constate chez les représentants d'un groupe de ces Peaux-Rouges regardés par les autochtonistes comme le type de leur homme américain. Ces caractères mongoloïdes s'effacent pourtant en grande partie chez les hommes adultes de la même tribu. Chez quelques-uns d'entre eux il est aisé de reconnaître l'intervention d'un élément tout autre et qui ne peut être que blanc. Ce mélange était encore plus accusé chez les Yoways que Catlin avait conduits à Paris en 1845. Nous aurons à rechercher plus loin quelles causes ont modifié profondément le type mongol chez ces populations américaines.

VIII. — Les trois types fondamentaux de l'humanité se sont donc rencontrés en Amérique comme en Malaisie. Mais ici la part qui revient à chacun d'eux dans la formation des races locales est fort différente de ce que nous avons vu dans les grands archipels asiatiques.

J'ai dit plus haut le peu que l'on peut attribuer aux Nègres africains, et je n'y reviendrai pas. Quant aux Noirs mélanésiens, leur rôle, bien que très circonscrit, a été un peu plus considérable. Déjà les détails donnés par La Pérouse sur les indigènes des environs de Monterey autorisaient pleinement à admettre qu'un élément noir avait au moins modifié sur ce point le teint des races locales. Ceux que nous devons à M. Stephen Powers sur plusieurs autres tribus californiennes ne sauraient laisser place au moindre doute. Il résulte de ses descriptions que le teint est, ce que La Pérouse avait dit, parfaitement ou presque parfaitement noir (*black or nearly black*) chez les Yuroks, les Karoks, les Chillalas, les Gallinoméros, les Achomawis, etc. L'auteur parle, en outre, de la peau luisante et douce de quelques-unes de ces tribus, et

les compare sous ce rapport aux Nègres éthiopiens; et ce caractère est en désaccord complet avec ce qu'on observe chez les races jaunes. Malheureusement M. Powers ne dit rien des cheveux ni de la forme du crâne. Mais cette dernière lacune est comblée par la découverte de M. Ten Kate.

De cet ensemble de faits il résulte que les Mélanésiens ont abordé le long des côtes d'Amérique, au moins par places, sur un espace de près de 20 degrés de latitude ; et ce fait s'explique aisément. Toute cette région est baignée par le courant du Mexique, c'est-à-dire par la branche du courant de Tessan qui tourne au sud en approchant des côtes d'Amérique. Ce sont évidemment ces courants qui ont entraîné et disséminé dans ces parages un certain nombre d'embarcations montées par les Papouas.

Les Noirs amenés en Amérique par les hasards de la mer ne sont pas tous restés sur les côtes. Quelques-unes de leurs tribus ont pénétré fort avant dans l'intérieur du continent. La carte ethnologique de M. Powers montre que celle des Achomawis, entre autres, a atteint la Sierra Nevada et confine aux Shoshones. Ils étaient allés bien plus loin et plus au sud, à en juger par le document suivant que j'emprunte à Schoolcraft. En 1775, le P. Francisco Garces visita Zuni, un des pueblos les plus méridionaux (voir la carte, p. 249). Il y trouva deux races d'hommes et deux langues. Une partie des habitants avait le teint rouge clair et de beaux traits ; les autres étaient noirs et laids. Un indigène instruit, interrogé à ce sujet, répondit que les hommes rouges étaient venus d'un pueblo qui avait été ruiné et que les noirs étaient les anciens habitants du pays. Ainsi, au moins sur ce point, les Papouas, représentés sans doute par des métis, ont précédé les Puébléens, comme ils ont précédé les Maoris à la Nouvelle-Zélande.

L'ensemble des documents que je viens de rappeler et de ceux qu'il me reste à résumer permettra peut-être un jour d'interpréter d'une manière précise un passage du *Popol-Vuh* qui a souvent embarrassé l'abbé Brasseur. C'est celui où il est question de *Blancs et de Noirs* vivant ensemble et en bonne intelligence. On vient de voir que les seconds ont habité depuis longtemps et habitent encore certains points du continent américain. Il est encore plus aisé de montrer que les premiers n'ont été rien moins qu'étrangers à ces contrées avant la venue de Colomb et de ses successeurs.

IX. — Les Blancs sont arrivés en Amérique par les deux mers qui baignent ce continent. On sait aujourd'hui à n'en pouvoir douter que les Scandinaves avaient colonisé le Groenland et étaient descendus jusqu'à Rhode-Island, sur les côtes orientales de l'Amérique. Rafn les a suivis bien plus loin, et sans doute avec raison. Sa carte les montre comme ayant atteint le golfe du Mexique. Quand les établissements groenlandais furent détruits par les *Skrællings,* est-il possible d'admettre que tous les colons aient péri? N'est-il pas bien plus probable qu'ils ont été chercher une nouvelle patrie dans les contrées méridionales reconnues par leurs ancêtres et souvent même au delà? La race scandinave se serait ainsi disséminée peut-être fort loin. Cette hypothèse, si bien d'accord avec les faits connus, rend compte d'une manière très simple de l'existence d'hommes blancs et même blonds signalés comme ayant été rencontrés sur bien des points. Les prétendus Esquimaux du Canada dont parle Charlevoix et qui étaient blancs, blonds et très barbus ; les Lee-Panis du haut Missouri auxquels Pyke attribue des cheveux blonds; les hommes à chevelure pareille que Pierre Martyr place au golfe de Paria et qui étaient probablement de la même race que les petites tribus blondes que M. Lucien Biart a rencontrées dans les Andes; les individus à cheveux également blonds dont parlent quelques traditions mexicaines; le chef blanc que les Espagnols rencontrèrent dans leur expédition de Cibola, etc., se rattacheraient très naturellement à la dispersion des Scandinaves.

D'autres Blancs venus aussi de l'ancien-continent, mais par une toute autre voie, ont bien probablement contribué au peuplement de l'Amérique. On a vu plus haut que les Nègres africains ont été amenés par des accidents de mer au moins à l'isthme de Darien et en Floride. Les Blancs qui ont peuplé les îles Canaries et atteint Fernando-Po, qui avaient à coup sûr des habitudes maritimes plus développées que les Nègres, ont-ils pu échapper constamment à cette cause de dispersion? N'est-il pas presque certain que, eux aussi, ont été emportés de temps à autre à travers l'Atlantique et que quelques-unes de leurs embarcations ont abordé le continent américain? Cette hypothèse a pu paraître hasardée quand je la présentais dans mes cours, il y a quelques années; elle acquiert chaque jour plus de probabilité. Aux faits que j'invoquais alors il s'en est ajouté d'autres bien significatifs. En voici un que M. Romanet du Caillaud a retrouvé dans un vieil auteur et qui

justifie tout ce que j'avais dit à ce sujet. En décembre 1731, une barque chargée de vin des Canaries abordait à Port-d'Espagne dans l'île de la Trinité (Antilles). Le passeport de la douane indiquait que cette barque était partie de Ténériffe à destination de Palma ou de Gomera. Une tempête l'avait surprise et écartée de sa route. Puis, entraînée par les courants, elle avait traversé l'Atlantique et était arrivée aux Antilles.

A lui seul, ce fait si précis éclaire grandement l'histoire ethnologique de l'Amérique. Il fait comprendre comment Colomb a pu trouver dans les îles du golfe du Mexique une population qu'il compare aux Canariens; comment tout récemment M. Guesde a recueilli à la Martinique des haches de pierre absolument semblables à celles que M. Verneau a rapportées des Canaries; comment enfin M. Verneau a pu retrouver dans les collections mexicaines des espèces de cachets, semblables aux *pintaderas* qui servaient aux Guanches de Ténériffe à s'imprimer sur le corps les dessins coloriés qu'ont signalés les conquérants de l'archipel.

Ce n'est pas seulement au sujet de l'Amérique centrale et de ses dépendances que l'histoire de la barque de Ténériffe nous apporte des enseignements. C'est évidemment par le courant équatorial qu'elle a été entraînée vers l'ouest, c'est par quelqu'une de ses branches qu'elle a été amenée à la Trinité. Mais, on sait qu'après s'être heurté à la barrière qui l'arrête, le courant équatorial ne reflue pas tout entier dans la même direction. Le cap San-Roque partage en deux la masse de ses eaux. Si la plus grande partie remonte vers le nord, une autre partie descend fort loin vers le sud en longeant les côtes. Les hasards de la navigation pouvaient-ils rejeter constamment vers le nord les Blancs ou les Noirs africains égarés sur les flots de l'Atlantique? Evidemment non. Un certain nombre d'entre eux ont dû être emportés vers les régions méridionales du Nouveau Monde. Cette simple considération suffit pour rendre compte de bien des faits que nous aurons à examiner.

Pourrait-on attribuer à cette cause l'origine de la famille antisienne, dont les Guarayos sont le type le plus accentué? Il faudrait admettre, dans cette hypothèse, que les Blancs africains échoués sur les côtes ont traversé le continent tout entier jusqu'au pied des Andes péruviennes et boliviennes. La longueur du voyage ne serait pas une objection bien forte à cette manière de voir, car nous constatons en Amérique des migrations bien plus lointaines. Mais peut-être serait-on tenté de rat-

tacher ces tribus à une souche toute différente dont je parlerai plus loin. Je suis d'ailleurs le premier à reconnaître que l'on ne peut ici qu'opposer conjecture à conjecture, sans pouvoir se former une opinion réelle, faute de documents suffisants, faute surtout d'avoir pu étudier et comparer les têtes osseuses de ces tribus à celles des populations qui les avoisinent et à celles des races dont on peut supposer qu'elles portent l'empreinte.

Mais quelle que soit la solution qui doive intervenir plus tard, on peut dès aujourd'hui admettre que des éléments blancs sont intervenus dans la formation de ces groupes. D'Orbigny attribuait à la seule influence de l'habitat les caractères si frappants qui distinguent les Guarayos et les Yuracarès. L'ombre des forêts où ils vivent, dit l'éminent auteur de l'*Homme américain,* a produit ce teint presque semblable à celui des Européens. Mais, d'une part, d'autres tribus vivent dans des conditions semblables et conservent un teint jaune plus ou moins foncé ; d'autre part, si l'habitude de vivre à l'ombre peut éclaircir les teintes de la peau, rien ne permet de supposer que cette circonstance puisse faire pousser la barbe, régulariser les traits et le nez en particulier, pas plus qu'elle ne saurait modifier les proportions du corps et leur donner le caractère européen signalé par l'auteur.

Tout conduit donc à admettre que les Antisiens doivent, au moins en grande partie, à leur origine ethnique leurs caractères propres ; et, comme ces caractères les rapprochent évidemment beaucoup de quelque rameau du tronc blanc, c'est à celui-ci que nous les rattacherons.

Le même type fondamental est représenté dans le nord-ouest de l'Amérique septentrionale surtout par deux sous-types allophyles bien distincts : les Tchouktchis, que l'on sait être d'origine asiatique, et les Koluches blancs, disséminés dans les archipels situés au sud de la presqu'île d'Alaska. Depuis longtemps, malgré les doutes émis sur ce point, les détails donnés par Cook, Cochrane, etc., me semblaient avoir démontré que les premiers sont représentés des deux côtés du détroit de Behring. En les retrouvant au nord du cap du Prince de Galles, en nous apprenant que les Esquimaux de l'île Saint-Laurent ont des rapports commerciaux avec les tribus de cette race qui habitent le territoire russe, Nordenskiold a justifié cette conclusion. Si les Tchouktchis américains ont, comme on l'a dit, le teint un peu plus foncé que leurs frères asiatiques, cette différence s'expliquerait aisément par le fait de quelques-uns

de ces mélanges que l'on constate partout dans cette région. Les Tchouktchis me paraissent d'ailleurs ne pas s'être arrêtés à l'extrême occident de l'Amérique. Je reviendrai plus loin sur cette question en parlant des Peaux-Rouges. Je ne veux ici qu'indiquer quelques faits de dissémination ayant donné naissance à de petits groupes isolés.

Cette belle race a bien probablement envoyé des représentants dans l'est et le sud-est de l'aire boréale du continent. C'est d'elle seule, me paraît-il, que l'on peut rapprocher les tribus bien distinctes par leur haute taille, leur teint clair, leur visage à pommettes peu saillantes, que divers voyageurs ont rencontrées au milieu des Esquimaux plus ou moins métissés.

Peut-être est-ce encore aux Tchouktchis, peut-être aussi aux Indonésiens, qu'il faudra rattacher les Makelchels, qui ont si vivement attiré l'attention de M. Powers. En pleine Californie continentale, au milieu des tribus à teint jaune ou noir, celle-ci se distingue, ainsi que je l'ai déjà dit, par son teint clair, la beauté de ses traits que l'auteur déclare être presque caucasiens, son intelligence, ses mœurs, ses sentiments élevés. Le langage seul, en réalité, les rapproche des tribus voisines; et il me semble difficile de ne pas admettre qu'ils appartiennent à la race blanche.

Le type koluche, inférieur au précédent à certains égards, semble ne lui céder en rien sous d'autres rapports. La blancheur du teint paraît même être bien remarquable chez quelques-uns de ses représentants, chez les femmes surtout. On a vu plus haut que Dixon compare une femme du port Mulgrave aux laitières anglaises, pour la fraîcheur et le coloris des joues, pour la blancheur du cou et du front. De son côté, Maurelle, voyageur espagnol, assure que certaines femmes de ces régions pourraient lutter d'agréments avec ses plus belles compatriotes. Mais on l'a vu, pour reconnaître ces caractères si frappants, il faut, d'une part, faire abstraction de l'espèce de botoque portée par ces jolies femmes à la lèvre inférieure; d'autre part, il faut obtenir d'elles qu'elles se lavent assez bien pour enlever la couche épaisse de peinture dont elles sont habituellement enduites. Cette dernière précaution paraît avoir été négligée par la plupart des voyageurs, ce qui explique la diversité des appréciations.

On peut admettre l'arrivée dans les régions dont nous parlons d'un troisième élément blanc allophyle, l'élément aïno, bien que les faits

militant en faveur de cette opinion soient moins nombreux et moins concluants. On sait que les Aïnos se distinguent de toutes les races jaunes par le développement des villosités de la face et du corps. Or, parmi les populations américaines boréales, habituellement imberbes, il en est qui présentent exceptionnellement ce caractère. Ce fait avait été déjà signalé par Buffon qui rapproche certaines tribus de la baie d'Hudson et du Labrador des *sauvages d'Yeso*, c'est-à-dire des Aïnos. Dall a constaté la même particularité caractéristique chez les Ėkogmut, tribu qui habite une partie des côtes méridionales de la baie de Norton et qui se distingue en outre sous d'autres rapports de toutes les tribus voisines.

Des observations analogues, mais moins précises, ont été faites chez quelques populations de l'intérieur, entre autres chez les Nîhaunis, placés entre les grands lacs et les montagnes Rocheuses. Enfin on pourrait encore expliquer, par l'arrivée accidentelle des Aïnos sur le continent, l'existence sur quelques points élevés du Far-West, de ces hommes blancs et barbus dont parle un des rapports de Schoolcraft, et que les autres indigènes appellent les *Espagnols sauvages*. Ce renseignement, recueilli d'abord chez les Comanches, a été confirmé par le témoignage d'un prêtre que Wipple représente comme étant très digne de foi. Lui aussi a vu dans les montagnes Rocheuses, vers le 40e degré de latitude, une population dont la barbe est aussi fournie que celle des anciens anachorètes. Ces montagnards sont représentés comme ressemblant aux Espagnols; mais ils se percent le nez et passent un os dans cette boutonnière, ce que n'auraient certainement pas fait des petits-fils d'Européens.

X. — Les faits indiqués plus haut ont montré que, dès les temps quaternaires, les Jaunes avaient abordé l'Amérique et atteint les Pampas. On ne peut donc être surpris de voir ce type prédominer dans un grand nombre de populations, comme l'attestent les témoignages unanimes de tant de voyageurs. Mais on peut se demander si quelque chose d'analogue s'est passé dans la période géologique actuelle.

Malheureusement on ne possède aucun renseignement sur ce sujet. Nous savons seulement que les Chinois ont connu l'Amérique plusieurs siècles avant nous et ont eu quelques relations avec une des populations relativement civilisées de ce continent. Les documents nouveaux découverts par M. d'Hervey de Saint-Denis dans les auteurs chinois, ne permettent pas de conserver de doute à cet égard. Ils ont confirmé et

étendu la belle découverte de de Guignes. Mais on ne voit nulle part qu'il soit parti de la Chine pour le Fousang, quelque migration comparable à celles dont j'ai parlé dans un chapitre précédent.

XI. — Les races océaniennes paraissent n'avoir joué qu'un rôle peu considérable dans le peuplement de l'Amérique; mais elles ont aussi abordé ce continent. Le fait est maintenant hors de doute pour les Japonais, que nous avons vus être une population mélangée réunissant deux éléments blancs à des éléments jaunes d'origines diverses. M. Guillemin-Taraire, reproduisant un renseignement que m'avait déjà donné un de nos officiers de marine, raconte que les membres d'une ambassade japonaise purent se comprendre à première vue avec certains indigènes du comté de San-Barbara. Diverses observations ethnographiques venaient à l'appui des conclusions à tirer de ce fait. On assure que des sculptures exécutées par quelques-unes des tribus littorales de ces contrées ressemblent à s'y méprendre aux objets de même nature fabriqués au Japon. La présence sur ces côtes d'éléments ethniques empruntés à ce grand archipel s'expliquait bien aisément par les anciennes relations de cet empire avec l'Amérique, relations dont les récits de Gomara et de Moncatch-Apé attestent la réalité ; par l'existence du grand courant marin de Tessan ; par la multiplicité des naufrages de navires japonais, qui avaient dû être maintes fois entraînés par ce courant, dans le cours des âges. Aussi avais-je depuis longtemps accepté et interprété ainsi les renseignements recueillis par M. Guillemin-Taraire et par nos marins, malgré les négations absolues de quelques savants éminents, dont l'opinion préconçue ne reposait d'ailleurs que sur des données systématiques.

La réalité de ces faits et la justesse de mes appréciations viennent d'être pleinement confirmées par les recherches de M. C.-W. Brooks, consul du Japon en Californie. Pendant dix-sept ans, M. Brooks a recueilli par lui-même un grand nombre de faits et consulté d'anciens documents qui lui ont permis de faire remonter ses investigations jusqu'aux premières années du dix-septième siècle. Il précise le lieu et la date du naufrage de 60 jonques japonaises et ajoute qu'il aurait pu grossir de beaucoup le nombre des accidents de ce genre, dont il est à chaque instant question dans les traditions de la côte orientale. Les ordonnances qui réglaient la construction des jonques, de telle sorte qu'elles ne pussent affronter la haute mer (1639), en expliquent la fréquence; et la loi, qui punissait de mort tout Japonais qui s'était trop éloigné de

NAUFRAGES DES JAPONAIS
DANS L'OCÉAN PACIFIQUE.

+ Naufrages ——→ Courants.

E. Morieu Sc.



son pays (1637), fait comprendre que les naufragés ont dû rester sur les terres où les avaient jetés les hasards de la navigation.

Je reproduis ici la carte dressée par M. Brooks (carte VII). On voit que l'Amérique a reçu un certain nombre de ces navires désemparés, depuis Sitka au nord jusqu'à Acapulco au sud. Mais, si l'on a eu des renseignements précis sur une douzaine de cas de ce genre depuis l'année 1613, combien d'autres sont restés inconnus avant et depuis cette date! M. Brooks nous apprend que, en l'an 81 avant notre ère, le Japon avait déjà sa marine marchande et sa flotte de guerre. En 1874, le nombre des jonques de haut tonnage employées au cabotage s'élevait à 22 670. En partant de ces données, il estime que des milliers de ces barques mal construites ont nécessairement dû se perdre ; et l'Amérique en a eu certainement sa part de tout temps.

Les races japonaises se sont ainsi mêlées aux populations côtières de l'Amérique du Nord, mais toujours par petits groupes isolés. Ces émigrants involontaires se sont nécessairement fondus dans les tribus qui les accueillaient. Mais cette infiltration, continuée pendant des siècles, n'en a pas moins eu une influence réelle sur les races locales. C'est ce qu'atteste le langage. M. Brooks nous dit avoir recueilli une liste de mots purement japonais pris dans une des langues de ces contrées. Les langages parlés sur les côtes de l'Orégon et de la Californie lui ont montré non seulement un grand nombre de mots, mais encore des modes de construction, des emplois de particules, etc., évidemment empruntés au japonais. Enfin, il déclare que plusieurs naufragés japonais lui ont dit avoir pu d'emblée comprendre les indigènes des îles Atka et Adakh, et en être compris; il ajoute que ce fait s'est reproduit invariablement tout le long de la côte. L'exactitude des renseignements recueillis par M. Guillemin-Taraire et nos officiers de marine se trouve ainsi démontrée.

On ne peut donc pas douter que les races japonaises aient apporté un certain contingent au peuplement de l'Amérique. Toutefois, elles n'ont agi que par infiltration. M. Brooks n'a pu découvrir aucune trace d'une immigration en masse.

XII.— J'ai dit plus haut que les Indonésiens pourraient bien avoir été pour une part dans le peuplement de l'Amérique. Comme je l'ai indiqué plus haut, un examen rapide des crânes péruviens réunis au Muséum m'avait suggéré cette pensée. L'étude détaillée que M. d'Ornellas vient

d'en faire a pleinement justifié cette appréciation. Au milieu des nombreux mélanges faciles à constater dans notre collection, un certain nombre de têtes osseuses présentent des caractères essentiellement polynésiens. Chez celles-ci, l'indice vertical est élevé et atteint jusqu'à 103,14 et même 108,13. Cette hypsisténocéphalie s'allie parfaitement à la plus franche dolichocéphalie (indice moyen, 71,51), et assez souvent la saillie des bosses pariétales donne au crâne la forme subpentagonale qui m'avait frappé. L'arrivée des Indonésiens dans l'Amérique méridionale me paraît donc aujourd'hui démontrée. D'autre part, quelques observations faites par M. de Cessac en Californie ont conduit ce voyageur à la même conclusion pour l'Amérique du Nord. Malheureusement il n'a donné aucun détail à ce sujet.

XIII. — Des accidents de mer, d'anciens rapports plus ou moins réguliers entre l'Asie et l'Amérique, ont pu, ont dû amener à cette dernière un certain nombre de colons jaunes. Il est aujourd'hui bien démontré que les bouddhistes ont envoyé des missions au pays de Fou-sang et que cette contrée n'est autre chose que l'Amérique. Des relations de cette nature entraînent presque toujours quelques immigrations individuelles et tout au moins quelques croisements. Mais peut-on admettre que les Chinois soient allés jusqu'au Pérou et aient laissé à Éten, dans la province de Lambayèque, une véritable colonie, formant aujourd'hui une tribu qui se tient isolée de toutes les populations voisines et parle une langue parfaitement comprise par les Chinois? Ce fait, affirmé par Paz Soldan dans sa *Géographie du Pérou,* aurait trop d'importance pour qu'on ne cherche pas à le confirmer ou à l'infirmer par de nouvelles investigations. Il est facile de voir combien il concorderait avec ce que j'ai dit plus haut relativement à l'importation probable du bronze à Chimu par des étrangers et nous renseignerait sur la race qui a porté cette industrie en Amérique.

XIV. — Des événements plus ou moins analogues à ceux dont j'ai parlé jusqu'ici rendraient compte difficilement de la distribution générale des races américaines, des rapports qui unissent quelques-unes d'entre elles et de la diffusion du sang jaune dans les deux Amériques. De grandes migrations, semblables à celles dont l'histoire de l'ancien monde fournit de si nombreux exemples, peuvent seules expliquer cet ensemble de faits. Or, les conditions géographiques rendent bien invraisemblable que des invasions de ce genre, accomplies par des sauvages,

aient pu avoir lieu par tout autre point que l'extrême nord-ouest du continent. Là, se trouvent deux routes naturellement indiquées et dont l'existence a été étrangement oubliée par les autochtonistes absolus, qui ont nié la possibilité du passage d'un continent à l'autre. D'une part, la chaîne formée par les îles Aléoutiennes et la presqu'île d'Alaska présente à des insulaires, toujours familiarisée avec la mer, un chemin évidemment facile. Plus au nord, dans le détroit de Behring, la glace forme tous les hivers une sorte de pont joignant l'Amérique à l'Asie. Ces deux routes ont été suivies.

Bien que M. Dall veuille rejeter comme inadmissible la voie maritime, lui-même apporte une preuve contre cette opinion, car il attribue aux Aléoutes toute l'extrémité de la presqu'île d'Alaska. Or il est évident que cette population n'a pu aller faire un immense détour et remonter jusqu'au détroit de Behring, pour venir se cantonner sur cette pointe de terre, qui ne fait pour ainsi dire que continuer l'archipel habité par elle. Quant au détroit de Behring, le savant américain nous apprend que les indigènes ont l'habitude de le franchir annuellement sur la glace ; et il ne voit aucune raison pour ne pas admettre qu'ils ont fait de tout temps ce qu'ils font aujourd'hui. Il termine en disant que la plus grande partie de l'Amérique du Nord a dû être peuplée par cette voie.

XV. — On sait que depuis bien longtemps je suis arrivé à des conclusions analogues à celles de M. Dall. Je pense, en outre, que ce n'est pas à l'Amérique septentrionale seule qu'on doit les appliquer; c'est au continent tout entier. Il me paraît de plus en plus évident que des populations asiatiques, appartenant à diverses races, mais qui pour la plupart se rattachaient de plus ou moins près au tronc jaune, qui tout au moins avaient reçu une certaine infusion de ce sang, ont abordé l'Amérique à diverses époques, principalement par le détroit de Behring. Elles sont arrivées ainsi sur un espace relativement peu étendu, toujours le même; et, marchant le plus souvent sans plan arrêté, elles devaient d'abord irradier en tous sens. Il en est qui ont continué à agir ainsi. Mais, souvent aussi, la direction des chaînes de montagnes, le cours des fleuves, etc., déterminaient la formation de courants plus prononcés dont on retrouve la trace. Par exemple, il est facile de comprendre que les émigrants devaient généralement chercher à atteindre quelque contrée méridionale et se diriger vers le sud. Or, une fois en-

gagés entre la mer et les montagnes Rocheuses, ils ne pouvaient guère que suivre cette espèce de couloir, tout en se portant de temps à autre vers la chaîne de montagnes dont ils remontaient les vallées. Lorsque ces excursions les conduisaient à quelque col plus ou moins facile à franchir et qu'ils découvraient ainsi les vastes contrées étendues à l'est, leurs instincts errants les poussaient sans peine dans une voie qui s'ouvrait si largement devant eux. On verra plus loin que ce ne sont pas là des hypothèses gratuites ; et qu'au moins certains faits justifient la manière dont je comprends les mouvements généraux de ces populations immigrantes.

Ce mode de peuplement, commandé par les conditions orographiques, entraînait nécessairement des conséquences faciles à prévoir et qui concordent pleinement avec les faits résultant de l'étude ethnologique des populations. Et d'abord, il est facile de comprendre que ces flots humains, arrivant l'un après l'autre dans la même contrée, n'ont pu que se heurter et se pousser de plus en plus avant. Les derniers venus, rencontrant les premiers arrivés, tantôt se sont mêlés à eux, tantôt les ont chassés et rejetés plus loin sur d'autres populations, ou bien ont dû se frayer un passage à la recherche de quelque terre libre. On sait quelles sont les suites inévitables de pareilles rencontres au point de vue ethnologique. En particulier, cette suite de chocs et de contre-coups se succédant pendant des siècles, permet de comprendre comment on rencontre à d'énormes distances, dans l'Amérique méridionale, la trace incontestable de races appartenant essentiellement à l'Amérique du Nord.

La confusion ethnique résultant des grands mouvements et des luttes auxquels je viens de faire allusion a dû être grandement facilitée, par suite d'une habitude qui paraît être commune à toutes les tribus les plus sauvages, surtout dans l'Amérique septentrionale. Que la guerre eût lieu de race à race ou de tribu à tribu, il arrivait souvent que le vainqueur, désirant combler les vides que la guerre avait faits dans ses rangs, adoptait un certain nombre de vaincus. Quelles que fussent les différences originelles, on voit qu'elles devaient tendre à s'effacer au bout de peu de siècles. Cela même donne, on le voit, une importance très grande aux indications que fournissent des faits même isolés et peu nombreux, mais tendant à mettre en lumière des mélanges dissimulés par l'action du temps.

Enfin nous avons vu qu'à lui seul le milieu américain est un modificateur énergique qui tend à ramener aux types locaux les représentants des races blanches et noires. Il n'est guère possible d'admettre que les races jaunes soient seules réfractaires à son action. Nous ne savons, il est vrai, jusqu'où s'étend cette influence. Nous ignorons encore si elle atteint les formes du crâne, comme elle semble altérer celles du bassin, comme elle modifie certaines parties molles. Mais ce que l'observation et l'expérience nous enseignent déjà, c'est que, d'une part, le milieu américain fait dévier les populations créoles de leur type primitif; et, d'autre part, que dans une région donnée, il rapproche les uns des autres les types les plus différents.

On dirait que le milieu américain agit jusque sur le langage, mais qu'à cet égard il multiplie les divisions au lieu d'amener des rapprochements. Nulle part les langues ne sont aussi nombreuses et aussi diverses. Elles diffèrent souvent de tribu à tribu, tandis que les caractères physiques et l'histoire attestent leur identité ethnique. Nous verrons plus loin que les Européens eux-mêmes semblent avoir subi cette singulière influence. De ce résultat général, il est d'ailleurs permis de conclure que, lorsque les indications tirées de cet ordre de faits tendent à indiquer des rapports au point de vue des origines entre deux populations géographiquement éloignées, ces indications ont ici plus d'importance que partout ailleurs.

XVI. — Tels sont les éléments ethniques qui ont contribué à peupler l'Amérique et qui, brassés, fondus, juxtaposés par les hasards des migrations et des luttes, ont donné naissance aux populations actuelles. Débrouiller ce chaos et formuler une classification quelque peu naturelle des races américaines me semble encore extrêmement difficile, sinon impossible. D'Orbigny l'a tenté pour l'Amérique méridionale seule dans un livre qui restera toujours comme le point de départ obligé pour toutes les études anthropologiques portant sur ces régions. Mais on verra plus loin que son *Homme américain* lui-même fournit la preuve que de nouvelles recherches sont nécessaires pour se retrouver au milieu de ce fouillis.

Dans l'état actuel de nos connaissances, j'ai cru plus sage de me borner à partager cet ensemble de populations en familles aussi naturelles que possible, sauf à laisser à mes successeurs mieux renseignés, le soin de grouper ces *familles* en *rameaux* et peut-être en *branches*.

Même ainsi réduite, la tâche n'est rien moins qu'aisée. Les familles qui figurent au tableau sont souvent elles-mêmes manifestement mélangées. Ce fait est démontré parfois par les caractères extérieurs, par la craniologie, tandis que le langage semble attester une homogénéité qui n'existe pas. Je me suis donc vu obligé de prendre une sorte de moyenne en tenant compte de ces divers caractères, et il est difficile qu'une part d'arbitraire ne se glisse pas dans ces appréciations. Aussi suis-je loin de regarder la classification que je propose comme devant être définitive. J'admets au contraire d'avance qu'elle devra subir de nombreuses corrections.

Il en sera à coup sûr ainsi de la distribution et de la succession de ces familles. Je me suis borné ici à suivre à peu près l'ordre géographique, et les noms que j'ai employés sont de même empruntés à ceux des régions que l'on peut regarder comme le principal centre des populations. Or, dès à présent, on peut reconnaître que certains rapports, indiqués par les caractères anatomiques et d'autres, sont ainsi plus ou moins brisés. Malheureusement, pour les rétablir et en suivre l'enchaînement avec quelque certitude, il serait nécessaire d'avoir bien des renseignements et des moyens d'étude qui manquent encore. Voilà pourquoi j'ai préféré adopter un ordre tout provisoire, mais qui donne quelques indications utiles sans rien préjuger de l'avenir.

Quels que soient d'ailleurs les progrès que fera la connaissance des populations américaines, et par suite même de ces progrès, on reconnaîtra de plus en plus qu'on ne saurait les disposer en une série continue. Ce que j'ai dit plus haut de la classification des races en général s'applique d'une manière toute spéciale aux races américaines. Elles forment un réseau dont il faut démêler les mailles. Sur ce point, les études anatomiques confirment et permettent déjà de généraliser ce que M. Maury a si bien dit de l'ensemble des langues parlées dans l'Amérique septentrionale.

Le lecteur voudra bien tenir compte de ces réserves dans ses appréciations du tableau ci-joint.

Races mixtes américaines.

	FAMILLES.	GROUPES.	EXEMPLES.
AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE.	Athabascane	Central	Chipewians.
		Méridional	Apaches.
	Orégonienne	Chinouk	Chinouks.
	Californienne	Makelchel	Makelchels.
		Achomawi	Achomawis.
	Puébléenne	Paduca	Comanches.
		Moqui	Tiguex.
	Mississipienne	Choctaw	Sikassaws.
		Creek	Séminoles.
	Missourienne	Pawnie	Arikaris.
		Sioux	Dacotahs.
		Osage	Ioways.
	Pensylvanienne	Algonquin	Abénakis.
		Lénape	Delawares.
	Canadienne	Iroquois	Hurons.
		Tsalakié	Chérokis.
	Mexicaine	Mistèque	Zapotèques.
		Othomi	Othomis.
		Chichimèque	Aztèques.
AMÉRIQUE CENTRALE.	Guatémalienne		Yucatèques.
AMÉRIQUE MÉRIDIONALE.	Muizca		Chocos.
	Péruvienne	Aymara	Aymaras.
		Quichua	Quichuas.
		Yunca	Yuncas.
	Pampéenne	Auca	Araucans.
		Puelche	Puelches.
		Charrua	Charruas.
	Chiquitéenne		Chiquitos.
	Botocudo	Aymuré	Botocudos.
		Puri	Coroados.
	Guarani	Tupi	Tamoyos.
		Guaycuru	Lengoas.
		Caribé	Caraïbes.
	Patagonienne	Téhuelche	Patagons.
		Fuégien	Yahganes.
	Antisienne	Antisien	Yuracares.
		Bolivien	Guarayos.

XVII. — Des renseignements tirés de l'étude des quelques têtes osseuses étudiées jusqu'ici, il résulte que la famille à laquelle j'ai donné le nom du lac Athabasca, qui semble être un de ses points de départ, présente une assez grande homogénéité (fig. 402, 403 et 404). Son aire

est très étendue et paraît avoir été rompue dans l'Ouest par l'invasion koluche. Cette race a envoyé bien au sud, sur les frontières de l'Orégon et de la Sonora, les Apaches, qui forment un groupe aujourd'hui isolé,



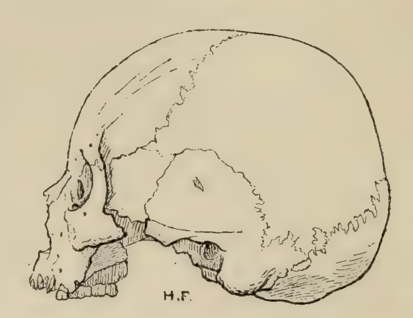


Fig. 402 et 403. — Crâne d'Apache, face et profil. (Coll. Pinart. C. M.)

mais dont l'origine ethnique est attestée par les caractères crâniens aussi bien que par la linguistique (fig. 405).

Cette dernière science nous révèle bien d'autres rapports et des plus complexes. Les langues athabascanes touchent d'un côté aux idiomes esquimaux, de l'autre aux langues néo-californiennes et aux langues paduca, parlées entre autres par les Comanches. En outre, Buschmann, qui a fait des langages nord-américains une étude restée classique, a découvert dans les langues athabascanes un grand nombre de mots aztèques. Or, rien ne permet de supposer que les Mexicains aient jamais poussé leurs conquêtes jusqu'aux régions glacées habitées par les Athabascans. La communauté de certains éléments des vocabulaires n'en indique pas moins un ancien mélange.

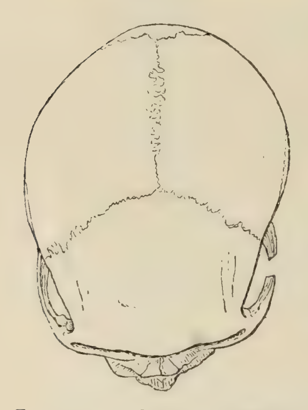


Fig. 404. — Crâne d'Apache, *norma verticalis*. (Coll. Pinart. C. M.)

On peut, ce me semble, se rendre compte assez facilement de cet ensemble de faits.

Les populations d'origine asiatique qui émigraient en Amérique en traversant le détroit de Behring, ont dû presque toujours trouver les terres, voisines de ce passage, occupées par les tribus qui les avaient précédées. De là ont dû résulter, comme je l'ai déjà dit, bien des luttes,

bien des émigrations. Mais une partie des premiers occupants restait en place et se mêlait aux nouveaux venus. Probablement plus faibles et



Fig. 405. — Gray Eagle (Aigle-gris), Apache Osso-Queta. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

moins nombreux, ils adoptaient la langue des envahisseurs, tout en y introduisant une part de leur vocabulaire.

Cette hypothèse a, ce me semble, l'avantage d'expliquer l'origine des

particularités signalées par les linguistes et de concorder avec le sens général des migrations américaines. En l'adoptant, on comprend comment les langues athabascanes peuvent présenter des mots aztèques. Il suffit de supposer que les Mexicains ont vécu d'abord dans les contrées habitées aujourd'hui par les Athabascans, fait que bien d'autres permettent d'admettre aisément. Les mots aztèques, signalés dans les langues de ces derniers, seraient pour ainsi dire des *témoins linguistiques* restés



Fig. 406. — Chinouk, profil. (D'après la photographie prise sur un buste moulé sur le vivant. C. M.)

en place et nous renseignant au sujet d'une des premières stations où s'étaient arrêtées les tribus qui envahirent plus tard le Mexique.

Les Athabascans présentent un exemple remarquable de ce rayonnement en tous sens que j'ai dit devoir s'être produit chez une partie des émigrants arrivés par le détroit de Behring sur les côtes américaines. Nous venons de voir quelle a été leur extension au sud; mais le gros de la famille a suivi une toute autre direction. Ses tribus vont de la rivière Mackenzie, du nord des montagnes Rocheuses et du lac de l'Esclave, jusqu'au voisinage de la baie d'Hudson et des grands lacs. Quoique établis

depuis bien longtemps au cœur du continent, ils se savent étrangers à la terre qu'ils habitent et se rappellent les migrations de leurs pères. Mackenzie, qui a recueilli leurs traditions, regarde la Sibérie comme ayant été leur point de départ. Toujours est-il qu'ils savent être venus de l'ouest, en traversant sur la glace un grand lac semé d'îles et où ils eurent beaucoup à souffrir d'un hiver perpétuel. Une des premières stations de ces tribus orientales fut à la rivière du Cuivre, où la race



Fig. 407. — Chinouk, face. (D'après la photographie prise sur un buste moulé sur le vivant. C. M.)

a encore des représentants. Ainsi cette famille s'est étendue en dessinant une sorte d'éventail dont les branches extrêmes se croisent à peu près à angle droit. Toutefois, la direction principale a été de l'ouest à l'est, autant que le permettaient les conditions géographiques.

XVIII. — La famille orégonienne habite l'espace compris entre le versant oriental des montagnes Rocheuses et la mer. Son extension est tout entière du nord au sud. Nous savons d'ailleurs, par le témoignage de Moncatch-Apé, que quelques-unes de ses tribus, cantonnées dans les hautes vallées de la Columbia, franchissaient fréquemment la crête de

la chaîne et pénétraient dans le bassin du Missouri. On sait que la plupart des tribus de ces régions, et les Chinouks en particulier, ont l'habitude de se déformer le crâne, ce qui leur a valu le nom de *Têtes-plates*. Les figures ci-jointes, qui reproduisent les photographies d'un buste moulé sur le vivant, donnent une idée de cette déformation, qui est parfois poussée encore plus loin (fig. 406 et 407).

Les Orégoniens, interrogés par le docteur Gibbs, ont toujours affirmé être les enfants du sol et n'avoir aucune tradition qui reporte ailleurs leur origine. Mais le savant américain a bien su voir que cette réponse était dictée par la crainte de perdre leurs droits de propriété. Il cite un certain nombre de migrations accomplies récemment dans la direction du nord au sud. Une seule a eu lieu en sens inverse, et est signalée par l'auteur comme une exception curieuse. Une des tribus orégoniennes est aujourd'hui séparée de sa souche originelle par un intervalle d'environ 6 degrés de latitude. Hale avait déjà signalé ce mouvement général actuel des populations vers le sud. Nous savons d'ailleurs, par les récits de Moncatch-Apé, que tout le long de la côte des migrations analogues s'étaient produites depuis une époque que l'on peut reporter vers le milieu du seizième siècle. Il me paraît évident que des faits de cette nature, accomplis de mémoire d'homme et de nos jours encore, concordent entièrement avec les vues générales exprimées plus haut et éclairent singulièrement le passé ethnologique du continent américain. Depuis trois cents ans, dans les régions dont il s'agit, les populations ont marché dans la même direction, en avançant toujours vers des régions plus méridionales. N'y a-t-il pas là une indication des plus claires relativement à ce qui s'est passé dans les temps antérieurs ?

XIX. — Des détails que j'ai déjà donnés, il résulte que la famille californienne est bien loin d'être homogène et devra plus tard être partagée. Les trois types fondamentaux de l'humanité, le Nègre, le Jaune et le Blanc, se sont ici rencontrés. Nous savons que les représentants du premier sont arrivés par mer des îles mélanésiennes. Quant à ceux des deux autres, au moins dans leur ensemble, ils venaient du nord. C'est ce qu'affirme positivement la tradition, qui explique et confirme la curieuse légende prise par Mofras dans les archives d'une mission. Oïot, y est-il dit, fut le premier homme créé. Il eut beaucoup d'enfants, et, à mesure que ceux-ci se multipliaient, la terre grandissait du nord

au sud... On ne saurait mieux traduire en langage légendaire le souvenir d'une migration accomplie dans le sens indiqué. J'ajouterai que le récit de la création, tel qu'il a été recueilli par le même voyageur, présente de curieuses ressemblances avec les légendes japonaises sur le même sujet.

Les deux groupes qui figurent au tableau comprennent les deux extrêmes des tribus californiennes étudiées par M. Powers. Les Makhelchels sont les représentants du type blanc. J'ai dit plus haut quels en sont les caractères physiques, malheureusement trop succinctement signalés par le savant américain ; j'ai indiqué aussi les conjectures contradictoires que l'on peut former sur leurs affinités ethniques. J'ai peu de chose à ajouter. D'une part, la tradition que je viens de rapporter permet de leur attribuer une origine boréale ; et cette manière de voir pourrait s'accorder avec l'opinion de M. Powers que j'ai fait connaître. Mais d'autre part, M. de Cessac a reconnu en Californie des traces, regardées par lui comme certaines, d'un mélange de sang polynésien. Il n'y aurait certainement rien d'étrange à ce que les grands navigateurs du Pacifique aient abordé là où sont arrivés les Papouas. L'examen de quelques têtes osseuses résoudrait probablement la question. Malheureusement les Makhelchels brûlent les cadavres : et il sera par conséquent bien difficile de se procurer les pièces anatomiques pouvant nous renseigner.

Parmi les tribus à teint plus ou moins foncé dont parle M. Powers, j'ai choisi les Achomawis, dont il donne un signalement que je crois devoir reproduire textuellement : « The faces are broad and black, and calm, and shinning with an ethiopian unctuousness; the foreheads are like a wall, etc. » Il est impossible de ne pas voir qu'ici le sang noir est intervenu pour une très forte part dans la formation de ce petit groupe, dont se rapprochent plus ou moins plusieurs autres tribus des mêmes régions. Il est d'autant plus à regretter que le savant américain, trop exclusivement préoccupé de considérations linguistiques et ethnographiques, ne donne aucun détail sur les traits du visage et ne dise rien des cheveux. La description que La Pérouse a faite des Californiens péninsulaires noirs ne peut suppléer qu'imparfaitement à ce silence. Chez ces derniers, les cheveux ne sont pas laineux ; les yeux sont parfois obliques, les pommettes saillantes... Tout indique ici le métissage du Papoua avec un élément jaune. Ce dernier ressort plus nettement dans

la plupart des tribus (fig. 408). Il est d'ailleurs facile de comprendre qu'entre les deux extrêmes que je viens d'indiquer il doit exister, et il existe en effet, bien des termes intermédiaires.

Peut-être la linguistique, interrogée au point de vue du mélange de la race noire avec les races jaune et blanche, donnerait-elle aussi des indications à ce sujet. Mais je ne vois pas qu'il ait été fait de recherches dans ce sens. On s'est borné à rechercher les rapports existant entre les langues américaines. Celles qui se parlent dans la Nouvelle-Californie paraissent présenter une grande diversité; mais, dans leur ensemble, elles laissent voir les traces d'une parenté originelle avec les langues hatabascanes, ce qui s'explique aisément par les considérations exposées plus haut.

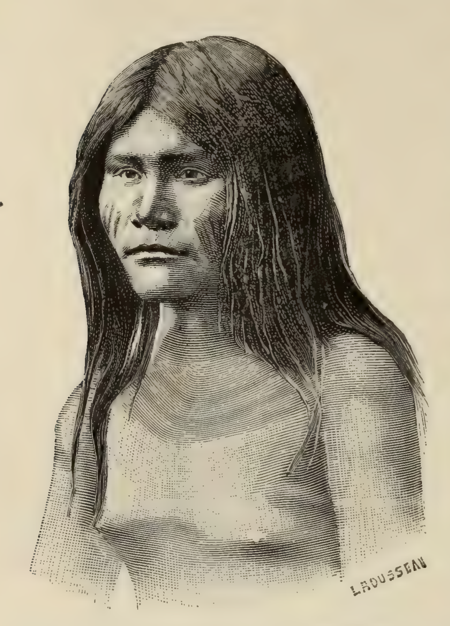


Fig. 408. — Californienne de San-Diego, en Californie. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

XX. — La famille puébléenne, ou mieux les ancêtres des Puébléens, ont joué un rôle très considérable dans l'ethnogénie américaine. Les études linguistiques et ethnographiques avaient déjà conduit à bien des rapprochements inattendus. Celle des têtes osseuses est venue confirmer et étendre singulièrement ces premiers résultats. Leur brachycéphalie et leur forme spéciale presque cubique permettent de retrouver les représentants de cette race au milieu de populations bien diverses et séparées par de vastes espaces. Voici, en résumé, à quels résultats conduit cette investigation :

Les crânes puébléens sont très rares dans les collections recueillies sur tout l'ancien territoire des mound-builders, occupé par les Peaux-Rouges lors de l'arrivée des Européens. Je montrerai plus loin à quoi tient cette rareté.

Ces crânes sont proportionnellement bien plus nombreux dans les anciennes tombes olmèques, mistèques, zapotèques, yucatèques, et les

crânes modernes en reproduisent les caractères. Certains crânes de Muizcas sont au moins voisins des précédents par leur brachycéphalie. En Bolivie et au Pérou, au milieu de têtes de formes variées et en très grande majorité plus ou moins différentes des précédentes, on en rencontre un petit nombre présentant tous les traits caractéristiques du crâne puébléen. Plus au sud, chez les Aucas, les Puelches, les Charruas, et dans certaines tribus de la Patagonie, on voit reparaître d'une manière générale des formes céphaliques au moins très voisines du même type.

Quand les distances géographiques ne sont pas exagérées, les rapports signalés par l'ostéologie concordent avec ceux qu'indique la linguistique. M. Maury, à qui j'emprunte presque toujours les éléments de cette comparaison, insiste à diverses reprises sur les relations existant entre les langues de l'Amérique du Nord et celles de l'Amérique centrale. La langue des Toltèques, adoptée plus tard par les Aztèques, couvrait jadis de ses ramifications une région allant du Texas et du Nouveau-Mexique jusqu'au nord de la Sonora. Plusieurs des langues du Guatémala, du Honduras et de San-Salvador ne sont que des dialectes altérés du nahuatl. Les *claquements* particuliers essentiellement propres à certains idiomes de l'Amérique du Nord se retrouvent jusqu'au Pérou, dans le quichua.

Les faits que je viens d'indiquer seraient suffisants pour faire attribuer à la famille puébléenne une importance supérieure et pour en faire un *rameau,* où se trouveraient rapprochées au moins un certain nombre des populations que je viens d'indiquer. Mais j'ai dit plus haut les raisons qui me font agir autrement, et il est inutile de les répéter.

Dans les limites que je crois devoir lui conserver provisoirement, cette famille comprend des populations dont les unes sont franchement sauvages, chasseuses et plus ou moins errantes, dont les autres sont sédentaires, cultivatrices, et peuvent être regardées comme civilisées. Elles ne s'en reconnaissent pas moins pour sœurs et déclarent remonter à une souche commune.

Des quelques faits que je viens d'indiquer sommairement il résulte que les Puébléens ont envoyé bien loin des *éclaboussures*, le plus souvent peut-être par suite du mouvement général des populations, des invasions, des guerres, etc. Mais ils ont eu aussi leurs migrations proprement dites. La tradition des Tiguex recueillie par Whipple reporte

leur point de départ aux sources du Rio-del-Norte. Cette tradition est assez importante pour que je croie devoir la reproduire ici textuellement.

Les souvenirs des Tiguex ne remontent pas au delà de l'époque où ils habitaient à Shipap, où se trouve la source nord-ouest du Rio-del-Norte (voir la carte, p. 249). Alors ils étaient errants, sans demeures fixes et trouvaient un refuge dans les cavernes qui existent encore dans les *cañons* de cette rivière. Ils séjournèrent pendant quelque temps à Acoti. C'est là que naquit Montézuma qui devint leur chef et leur guide. C'est lui qui leur apprit à construire des *pueblos* avec de belles maisons et des étuves, ainsi qu'à allumer le feu sacré confié à la garde des prêtres. Taos fut le premier pueblo bâti par le législateur. De là, Montézuma marcha vers le midi et fonda successivement les stations indiquées sur la carte. Acoma fut très solidement construit et fortifié. Pécos fut un des principaux établissements. Là, Montézuma prit un grand arbre et le planta à rebours, de sorte que les branches produisirent des racines et que les racines devinrent des branches. Le chef de l'émigration ajouta que, lorsque lui-même disparaîtrait, une race étrangère viendrait régner sur son peuple et qu'il ne tomberait plus de pluie. Mais il ordonna de conserver le feu sacré jusqu'à ce que l'arbre tombât. A ce moment, des hommes blancs arriveraient de l'est pour renverser leurs oppresseurs et lui-même reviendrait rétablir son royaume; la terre serait de nouveau fertilisée par la pluie et les montagnes livreraient des trésors d'argent et d'or. De Pécos, qui est aujourd'hui à peu près désert, Montézuma continua à se diriger vers le sud, semant en tous sens de nouveaux pueblos, jusqu'à ce qu'il eût atteint Mexico. Là, disent les Tiguex, il vécut jusqu'à l'arrivée des Espagnols, époque à laquelle il disparut. « Depuis lors, ajoutait l'Indien avec beaucoup d'animation, la prophétie s'est accomplie. L'arbre de Pécos est tombé au moment où l'armée des Etats-Unis entrait à Santa-Fé. » Quelque temps auparavant, la population de ce pueblo avait beaucoup diminué; et peu après, un vieux prêtre, le dernier de la tribu, mourut à son poste et le feu sacré s'éteignit. Maintenant, les Tiguex attendent anxieusement le retour de Montézuma. Whipple ajoute qu'à San-Domingo, tous les jours, au lever du soleil, une sentinelle monte sur les toits et, les yeux tournés vers l'est, guette l'arrivée du libérateur. Ce fait paraît bien certain, puisque les interlocuteurs de l'officier américain appartenaient à ce pueblo.

Les Tiguex déclarent que les Comanches (fig. 409), les Navajos et tous les Indiens de ces contrées sont de la même race, qu'ils sont tous les enfants de Montézuma.

On voit combien est grand l'intérêt de ces traditions recueillies dans une courte rencontre par un voyageur intelligent qui n'a pas craint de s'arrêter à causer avec quelques sauvages et de fumer avec eux. Elles nous renseignent sur le point de départ, la direction et l'étendue d'une des migrations qui ont contribué à peupler le plateau de l'Anahuac;

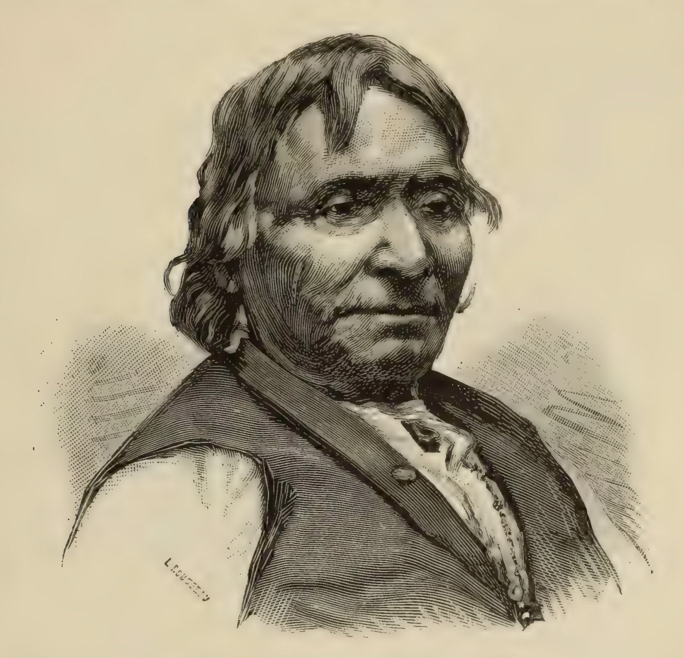


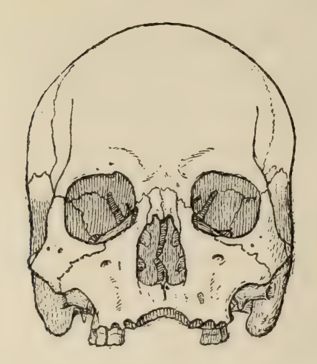
FIG. 409. — Ten-Bears (Dix-ours), Comanche. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

elles nous montrent, comme étant une réalité, l'existence de ces cavernes d'où certaines populations de l'Amérique centrale disaient être sorties; elles nous disent ce qu'était cet arbre mystérieux dont il est question dans tant de traditions et dans lequel on a voulu voir un souvenir altéré de la croix chrétienne.

Les Comanches du Texas se rappellent être venus de l'ouest, ou mieux du nord-ouest, et avoir rencontré sur leur route ces Espagnols montagnards dont j'ai déjà parlé. Ces deux versions concordent et nous apprennent qu'au moins une partie de ce flot d'émigrants a traversé les

montagnes Vertes de l'ouest à l'est, vers le 40e degré de latitude. Leurs tribus les plus méridionales sont aujourd'hui à 8 ou 10 degrés plus au sud.

XXI. — La famille mississipienne se relie encore aux précédentes



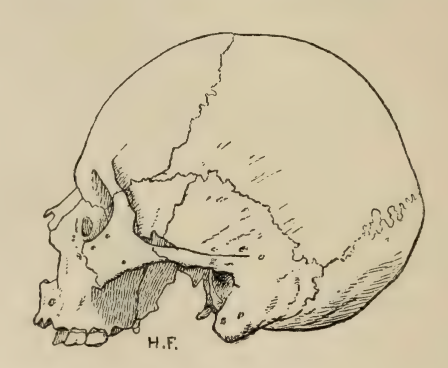


Fig. 410 et 411. — Crâne de Choctaw, face et profil. (Coll. Duponceau. C. M.)

par ses caractères physiques, et aussi par les traditions de l'un de ses groupes. Les Choctaws de l'Alabama (fig. 410, 411 et 412) racontent que leurs pères sont arrivés dans cette contrée après un long voyage, pendant lequel ils eurent à lutter contre de nombreux ennemis. Excepté le Mississipi, ils n'avaient eu à traverser aucun grand fleuve. Ce dernier détail est intéressant, car il en résulte que les émigrants avaient dû cheminer entre le Missouri et l'Arkansas. Cette direction nous ramène vers le point où se continuent la Sierra-Verde et les montagnes Rocheuses, non loin des lieux par où ont passé les Comanches.

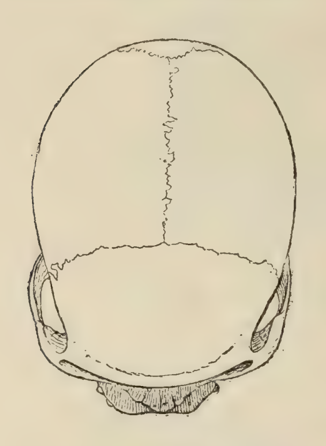


Fig. 412. — Crâne de Choctaw, *norma verticalis*. (Coll. Duponceau. C. M.)

Les migrations dont j'ai parlé jusqu'ici remontent à un passé obscur et qui paraît être lointain. Celle des Creeks est plus moderne et semble avoir été déterminée par l'arrivée des Espagnols dans la contrée jusque-là habitée par eux. Là, disaient-ils à Bartram, se trouve une montagne d'où l'on voit le soleil se lever et se coucher dans deux mers différentes. Si ce renseignement est exact, la première patrie des Creeks

n'a pu être que l'isthme de Darien. Toujours est-il que, marchant vers le nord-est, ils arrivèrent au Mississipi vers 1660, et firent partie de la confédération des Natchez, auxquels les rattachent probablement leurs origines ethniques. Après la destruction de leurs alliés, craignant d'être à leur tour attaqués par les Français, ils émigrèrent de nouveau et, reprenant leur marche vers l'est, ils arrivèrent en Floride. Remarquables par leurs qualités guerrières, même au milieu des races sauvages, ils soumirent les tribus qui occupaient cette contrée; mais, au lieu de les

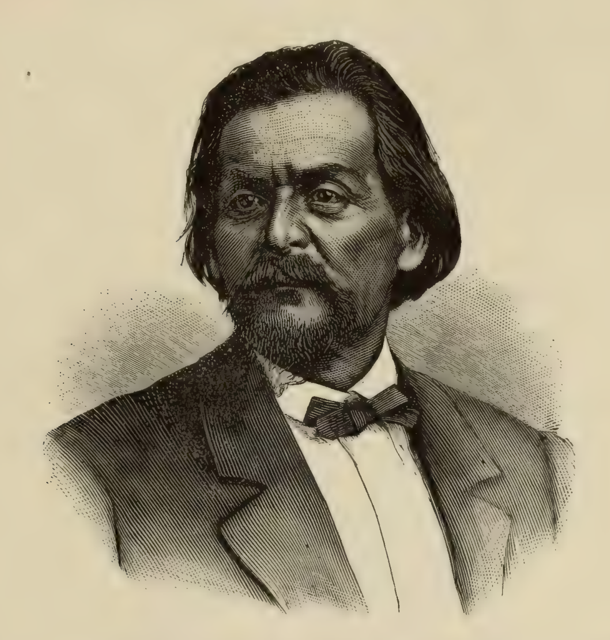


Fig. 413. — Le colonel George Stiedman, Creek. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

détruire, ils les incorporèrent à leur propre nation. Les Chérokis, les Choctaws, les Yamassees, leur opposèrent une vive résistance. Les premiers finirent par se soumettre; les seconds gardèrent leur indépendance. Quant aux Yamassees, ils luttèrent jusqu'au bout et furent presque anéantis. En 1799, les Creeks étaient maîtres de la Floride entière et de presque toute la Géorgie.

Les Creeks ne tuaient pas les prisonniers de guerre; ils se bornaient à les réduire en esclavage; mais cet esclavage était tout individuel. Les fils d'esclaves étaient libres et membres de la tribu. Il est facile de

comprendre combien ces coutumes favorisaient le mélange des races. Voilà comment nous avons vu un de leurs chefs accuser par ses caractères physiques le croisement des vainqueurs avec les vaincus yamassees dont la couleur noire attestait la présence d'un élément nègre (fig. 413).



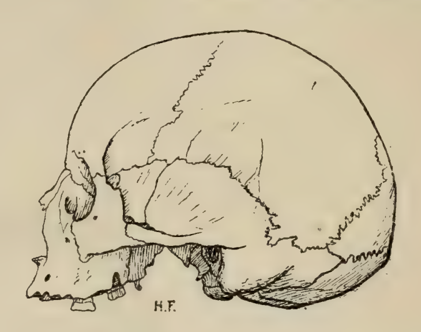


Fig. 414 et 415. — Crâne d'Aricari, face et profil. (Coll. du duc d'Otrante. C. M.)

La migration des Creeks qui, partis de l'isthme de Darien, remontèrent au nord pour arriver en Floride, s'est accomplie en sens inverse du mouvement général. C'est un exemple de ces espèces de *remous* qui se produisent dans un courant de population humaine, comme dans celui d'un fleuve sans que la direction générale soit modifiée pour cela.

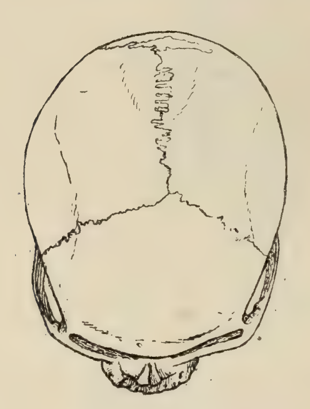


Fig. 416. — Crâne d'Aricari, *norma verticalis*. (Coll. du duc d'Otrante. C. M.)

XXII. — La brachycéphalie plus ou moins générale, plus ou moins prononcée, se retrouve dans toutes les familles dont j'ai parlé jusqu'ici. Dans la famille missourienne, le crâne commence à s'allonger et devient en moyenne mésaticéphale. Mais, si cette moyenne semble caractériser quelques-uns des groupes qui la composent, chez d'autres l'indice céphalique s'élève ou s'abaisse dans des limites assez étendues allant de la brachycéphalie vraie à la limite supérieure de la dolichocéphalie (fig. 414, 415 et 416). Les caractères extérieurs concordent bien avec les indications fournies par l'ostéologie et accusent également le mélange d'éléments variés. Comme je l'ai déjà dit, on ne saurait méconnaître la présence du sang mongol chez certains membres de la tribu des Omahas,

que nous avons vus à Paris. Mais, d'une part, parmi ces Dacotahs eux-mêmes, il en est dont les traits se relèvent d'une manière remarquable ; et d'autre part, ce que tous les voyageurs affirment de la beauté de certaines tribus atteste l'intervention d'un type plastique plus élevé que celui des populations mongoliques.

Les tribus de cette famille ont accompli de nombreuses et longues pérégrinations. Une tradition acceptée par les ethnologistes américains

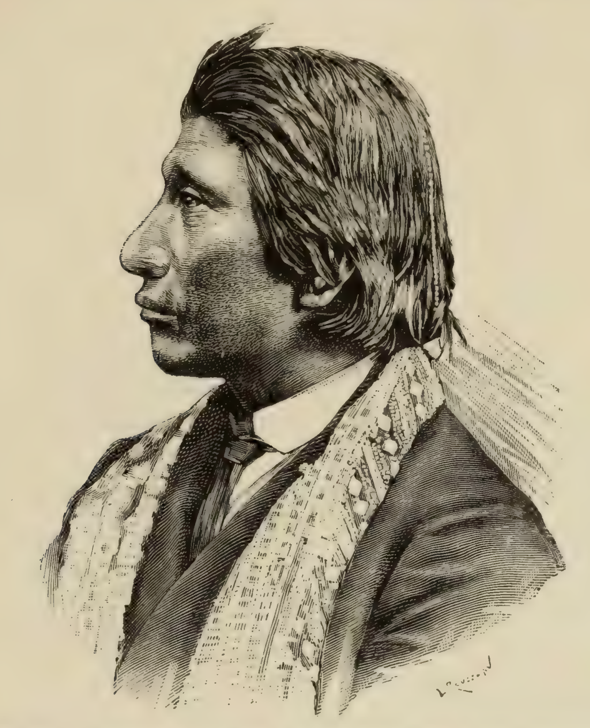


Fig. 417. — Wan-M'di-Sha-Pa, Black-Eagle (Aigle-noir), Dacotah. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

fait venir primitivement du Nord les Sioux proprement dits. Les Dacotahs se rappellent leur séjour sur les bords du lac Michigan et leurs guerres contre les Chippeways. Ils sont aujourd'hui à près de 10 degrés plus à l'ouest (fig. 417). D'après Schoolcraft, les Ayouas, qui se rattachent aux Dacotahs par le langage, habitaient jadis une île ou les bords d'un grand fleuve situé à l'est ; ils ne formaient alors qu'une seule tribu, mais en quittant cette première patrie ils se divisèrent pour pouvoir vivre plus facilement. Les Ayouas comptent seize stations successive-

ment occupées par eux en cent quatre-vingts ans. L'ensemble de ces voyages embrasse une aire d'environ 10 degrés de longitude sur 4 à 5 degrés de latitude. Il est facile de comprendre qu'une population aussi mobile ait perdu le souvenir de ses origines premières et ait souvent mêlé son sang à celui de bien d'autres.

Les Mandans, que l'ostéologie et la linguistique rattachent à cette famille, mais qui diffèrent des autres indigènes américains par plusieurs caractères remarquables, n'ont pas eu une existence moins errante. Catlin les rencontra sur le haut Missouri, mais ils n'étaient là que depuis soixante à quatre-vingts ans. Vivement frappé de ce que cette tribu avait d'exceptionnel, le persévérant investigateur en rechercha les traces, faciles à reconnaître par la nature des campements. Il les suivit tout le long du Missouri et du Mississipi jusques assez haut dans le bassin de l'Ohio sur un espace de plus de 600 lieues.

XXIII. — La famille pensylvanienne comprend l'ensemble des tribus dont le nom a été popularisé par les romans de Cooper. Ici le mélange et presque la juxtaposition des types crâniens se montrent nettement. Dans les tribus du nord, le crâne est bien près d'être sous-brachycéphale ; chez celles du sud, il touche à la dolichocéphalie ; celles de l'ouest présentent des formes intermédiaires.

Les traditions de cette famille nous ont été conservées par Heckewelder, missionnaire morave, qui avait passé près de quarante ans au milieu de ces tribus et en a recueilli les traditions. Elles sont remarquablement détaillées et instructives. Je me borne à les résumer en peu de mots. Les Lénapes, comme les appelle l'auteur, sont partis d'un pays lointain situé *dans la partie occidentale du continent américain*. Après un *très long voyage et plusieurs campements de nuit* (haltes d'un an au même endroit, *Heckewelder*), ils arrivèrent sur les bords du Mississipi et y rencontrèrent les Mingwès (famille canadienne) qui, venant eux aussi d'un lieu fort éloigné, avaient marché dans la même direction, mais plus au nord. Les deux nations émigrantes s'unirent pour attaquer et détruire les Alligewis, peuple représenté comme remarquable par sa taille et son industrie, qui construisait des villes et des forteresses, mais ne pouvait résister en rase campagne aux envahisseurs. Ceux-ci ne faisaient aucun quartier ; et, après plusieurs années de luttes, les Alligewis terrifiés leur abandonnèrent la contrée et partirent en suivant le cours du Mississipi.

Les vainqueurs se partagèrent le sol. Les Mingwès eurent pour leur part la région des Grands-Lacs. Les Lénapes, dont faisait partie la tribu des Delawares, *prirent possession du pays au sud* (Heck.) et se déployèrent d'abord dans le bassin du Mississipi ; puis ils franchirent les monts Alléganys (fig. 418). Au delà le pays était désert et le gros de la nation vint s'y établir. Deux autres corps de tribus restèrent l'une en deçà, l'autre au delà du Mississipi. De ces trois foyers sortirent de nom-



Fig. 418. — Le Grand-Ours, chef Delaware. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

breuses tribus qui irradièrent en tous sens, finirent par occuper toute la région centrale des États-Unis actuels et descendirent jusque dans le Maryland et la Virginie.

Tout en acceptant ces migrations comme démontrées, Hale place sur un tout autre point le théâtre des événements que je viens de résumer. En se fondant sur des renseignements empruntés à Cusick, l'historien tuscarora, et au *Walum-Olum* (Bark-record), chant indien récemment traduit, il pense qu'Heckewelder s'est trompé et a pris le Saint-Laurent pour le Mississipi. Mais il me paraît impossible d'accepter l'interpréta-

tion de l'éminent ethnologiste américain. Heckewelder a passé quarante ans au milieu des tribus dont il parle, à une époque où toutes les traditions étaient encore bien vivantes ; il en possédait parfaitement les langues. Il n'a certainement pas pu confondre les deux grands fleuves dont il s'agit. D'ailleurs les détails très précis qu'il donne sur la dissémination des Lénapes deviendraient incompréhensibles, si, comme le dit Hale, ces tribus avaient eu pour leur part de territoire, après la défaite des Alligewis, les contrées placées au nord des grands lacs. Au contraire, les paroles d'Heckewelder, que j'ai citées textuellement, s'accordent parfaitement avec le reste de son récit et aussi avec tout ce que nous savons de la répartition des diverses tribus peaux-rouges dans leur ancien territoire.

Hale fait venir les Lénapes directement du nord. Les expressions employées par Heckewelder ne permettent guère d'accepter cette direction. Mais elles ont quelque chose de vague et peuvent s'appliquer à l'ouest-nord-ouest aussi bien qu'à l'ouest direct. En adoptant la première de ces deux interprétations, on répond aisément à l'objection faite par le savant américain, d'après lequel les Lénapes auraient dû rencontrer les mound-builders bien avant d'atteindre le Mississipi, s'ils étaient venus de l'ouest ; ce qui est exact. En même temps on s'explique pourquoi la tradition ne mentionne le passage d'aucune grande chaîne de montagne. Ce silence semble en effet indiquer que les Lénapes étaient passés au nord des montagnes Rocheuses et avaient ainsi évité le couloir qui les aurait conduit au Mexique. Or, dans ce long trajet, ils ont eu à traverser des régions boréales et il n'est pas surprenant que le Walum-Olum parle du *Shinaki* (Terre des sapins) comme une des contrées auxquelles se rattache la migration. Peut-être même est-ce là qu'a eu lieu leur dernier *campement de nuit*.

L'ensemble de ces récits apporte à l'ethnologie des renseignements importants et de diverse nature. Tout d'abord elle atteste que les populations généralement regardées comme le type des Peaux-Rouges étaient étrangères au sol où les Européens les ont trouvées. La tradition se tait, il est vrai, sur le point de départ premier ; mais elle nous reporte toujours vers ce lointain ouest ou nord-ouest du continent par où devait nécessairement passer, un peu plus au nord ou au sud, toute émigration venue par le détroit de Behring.

En second lieu, la tradition est formelle relativement à un fait qui a

bien son importance. Les Lénapes ont trouvé la terre occupée dans tout le bassin du Mississipi. Mais au delà des Alléganys, le pays était désert. Les Choctaws aussi, en arrivant dans l'Alabama, le trouvèrent sans habitants. Ainsi, à une époque relativement récente, l'Amérique avait encore de vastes contrées que l'homme n'avait pas abordées. A ce point de vue, elle mérite bien mieux qu'on ne l'aurait cru naguère d'être appelée le *Nouveau Monde*.

On peut d'ailleurs déterminer approximativement, sinon avec une certitude absolue, du moins avec beaucoup de vraisemblance, l'époque à laquelle se passèrent les événements que je viens de résumer. J'ai rappelé ce que les Lénapes disaient des Alligewis, des fortifications régulières que ces peuples élevaient, surtout sur le bord des fleuves, et l'on sait combien les recherches archéologiques faites aux États-Unis ont confirmé sur ce point l'exactitude de la tradition. Mais on sait aussi, par les récits recueillis au Mexique, que les Teo-Chichimèques arrivés dans l'Anahuac se retranchaient de même dans de vastes enceintes palissadées, protégées par des levées de terre formant des espèces de bastions et par de larges fossés. Une habitude aussi caractéristique, commune aux deux populations, permet, ce me semble, de les identifier. En se plaçant à ce point de vue, les envahisseurs du Mexique ne seraient autre chose que les Alligewis que leurs vainqueurs avaient vus s'éloigner en longeant le Mississipi, et qui avaient dû évidemment se mettre en quête d'une autre patrie.

Pour atteindre le Mexique, les Alligewis durent sans doute se frayer un passage à travers bien des populations. Dans leurs luttes continuelles, ils oublièrent leur demi-civilisation et devinrent ces barbares qui détruisirent l'empire toltèque. Or, selon Brasseur de Bourbourg, ils se montrèrent dans l'Anahuac en 1060. Quelque long qu'ait pu être leur voyage, il est peu probable qu'il ait duré un siècle entier. Ce serait donc au plus tôt vers la fin du dixième siècle ou au commencement du onzième qu'ils auraient fui devant les alliés Peaux-Rouges, et ceux-ci seraient arrivés dans la vallée du Mississipi seulement quelques années auparavant.

XXIV. — Avec la famille canadienne, nous voyons la dolichocéphalie s'accentuer franchement et devenir générale, à en juger par les documents craniologiques recueillis jusqu'ici (fig. 419, 420 et 421).

On vient de voir que l'histoire des indigènes canadiens se rattache

à celle de la famille précédente et paraît avoir été à peu près la même, jusqu'au moment dupart age des terres. Toutefois, ici encore le récit d'Heckewelder, rapproché des renseignements fournis par Cusick, fournit de nouvelles données intéressantes. Les Mingwès, ancêtres des *six*

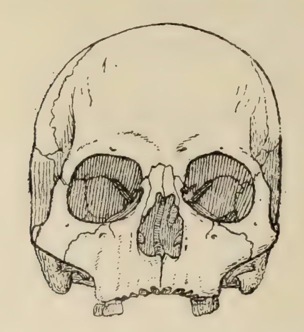




Fig. 419 et 420. — Crâne de Huron, face et profil. (Don du musée de Toronto. C. M.)

nations, étaient arrivés dans le bassin du Mississipi avant les Lénapes dont ils sont restés bien distincts. Quand les deux bandes d'émigrants se rencontrèrent, les Mingwès étaient *plus haut sur le fleuve*, c'est-à-dire plus au nord. Ils n'avaient probablement pas suivi la même route que leurs émules, et peut-être les conjectures de Hale, inexactes quand il s'agit des Lénapes, s'appliquent-elles justement à nos Canadiens. Plus organisateurs, plus agriculteurs, plus politiques que leurs voisins, ceux-ci formèrent un corps de nation plus compact. Néanmoins, ils envoyèrent aussi au loin vers le sud un certain nombre de colonies. L'une d'elles, les Tuscaroras, occupa la Caroline du Nord jusqu'en 1712 ou 1713. A cette époque, quelques-uns de ses guerriers assassinèrent le gouverneur Lawson. Une guerre désastreuse pour les indigènes fut la conséquence de ce meurtre, si bien qu'ils prirent le parti d'émigrer et de retourner vers le nord. Là ils trouvèrent les Iroquois et les autres tribus canadiennes réunies sous le nom des *cinq nations*. Reconnus à leur langage pour être de même sang, les Tuscaroras furent admis dans la confédération, qui prit le

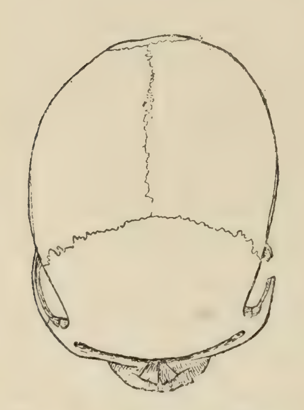


Fig. 421. — Crâne de Huron, *norma verticalis* (Don du musée de Toronto. C. M.)

nom des *six nations*. Sous cette dénomination, les Mingwès jouèrent un rôle considérable et imposèrent leur domination aux Lénapes.

Les Chérokis (fig. 422), que leur dolichocéphalie et certaines affinités linguistiques rattachent à la même souche, s'étaient avancés encore plus loin vers le sud, puisqu'ils occupaient une partie de la Géorgie et de l'Alabama.

Les familles pensylvanienne et canadienne se ressemblent si bien par leurs caractères extérieurs qu'on les a généralement confondues.

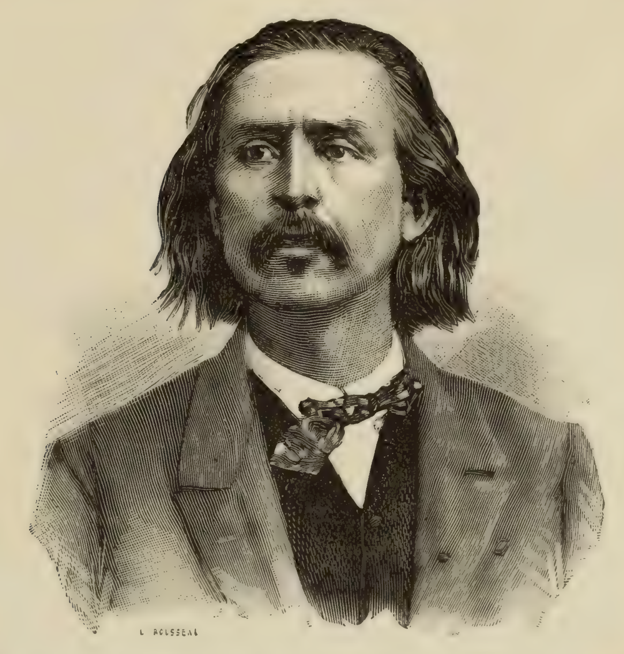


Fig. 422. — Le colonel Adair, Chéroki. (D'après une photographie. Coll. Pinart. C. M.)

J'avais moi-même agi ainsi dans mes premières publications. Un examen plus attentif des têtes osseuses, en conduisant à des résultats d'accord avec ceux que fournit la linguistique, a montré qu'on devait les séparer. Mais les rapports précédemment reconnus n'en existent pas moins, et la proche parenté des deux familles me semble évidente. On expliquerait d'ailleurs aisément les différences qui les séparent en admettant que l'une des deux, celle dont les Hurons et les Iroquois sont le type, est restée plus pure et a conservé la dolichocéphalie, caractère de la souche commune ; tandis que l'autre a rencontré dans ses voyages

des éléments brachycéphales qu'elle s'est incorporés. De là serait résulté chez elle la diversité des indices crâniens. En fait un Pensylvanien dolichocéphale est un vrai Canadien et n'en diffère que par la langue.

XXV. — La famille mexicaine, telle qu'elle figure au tableau, est une de celles qui devront être le plus remaniées quand on aura des documents suffisants. Le groupe mistèque se rattachera certainement un jour à la famille puébléenne, c'est-à-dire aux races brachycéphales dont il

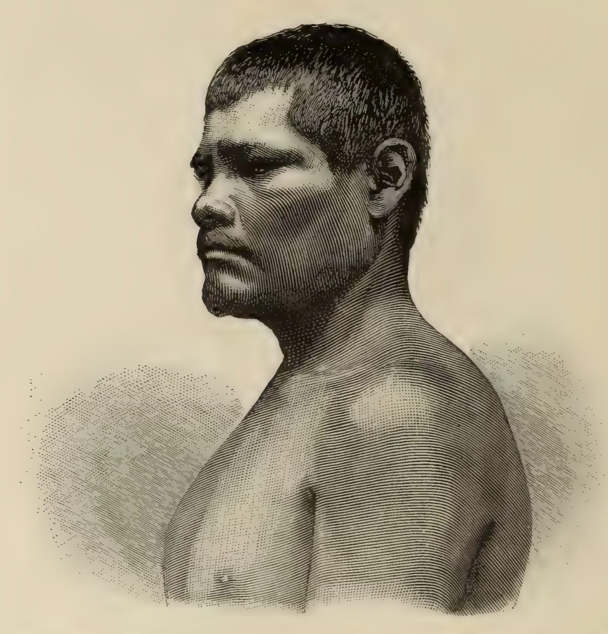


Fig. 423. — Mistèque, homme. (D'après une photographie. C. M.)

reproduit les formes crâniennes (fig. 423 et 424). Probablement on devra admettre un groupe particulier pour les Totonaques, dont le crâne, tout en restant brachycéphale, s'éloigne de la forme en pavé caractéristique. Les deux autres groupes vont de la dolichocéphalie extrême à la mésaticéphalie ; et là où le premier de ces caractères s'accentue le plus nettement, l'hypsisténocéphalie l'accompagne.

Cette variété de formes céphaliques ne saurait surprendre lorsqu'on songe à la multiplicité des races dont les migrations ont depuis bien des siècles abouti au plateau de l'Anahuac et à ses dépendances. Les renseignements que nous possédons à ce sujet sont assez multipliés, et

lorsqu'on les traduit comme j'ai essayé de le faire par un tracé graphique, rien n'est plus frappant que ces nombreuses lignes convergeant toutes vers cette portion rétrécie du continent. Un simple coup d'œil



FIG. 424. — Mistèques, femmes. (D'après une photographie. C. M.)

jeté sur la carte, que j'ai mise souvent sous les yeux de mes auditeurs, mais qu'il n'est guère possible de reproduire ici, fait comprendre que l'on doit rencontrer dans cette région des populations cent fois mélangées et dont les derniers types se sont superposés à tous ceux qui les avaient précédés. Parfois pourtant ils se sont juxtaposés, et on en rencontre encore quelques *témoins* relativement purs. Les Othomis en particulier paraissent être dans ce cas. On comprend d'ailleurs que je ne puis entrer ici dans le détail des faits auxquels je fais allusion.

XXVI. — J'aurais pu aussi rattacher aux Puébléens les Yucatèques, que leurs formes crâniennes en rapprochent évidemment, qui ont reçu leur civilisation du Mexique, et qui, à ce double titre, ont les plus grands rapports avec les deux familles dont j'ai parlé précédemment. Toutefois, il me semble probable qu'une ethnologie détaillée de l'Amérique centrale conduira à des résultats plus ou moins analogues à ceux qu'a fournis l'étude du Mexique, et je crois devoir isoler provisoirement la famille guatémalienne.

Les manuscrits conservés par les populations guatémaliennes, et que Brasseur de Bourbourg a analysés, ont une importance toute spéciale. Ils nous renseignent sur la plus lointaine migration de ces peuples et nous en montrent le point de départ. Sans doute ces traditions sont bien souvent confuses et prêtent à bien des discussions de détail. Mais il s'en dégage quelques faits généraux dont la signification ne saurait, ce me semble, être méconnue. C'est pour échapper à une oppression devenue insupportable que les tribus abandonnent la contrée où elles avaient habité jusque-là et se mettent en marche probablement l'une après l'autre. On les voit traverser la mer, et l'une d'elles semble avoir fait le trajet sur la glace. Toujours est-il qu'elles arrivent dans leur nouvelle patrie par un temps de froid et d'obscurité. La longue nuit polaire, la première apparition du soleil qui ne fait que se montrer et ne donne qu'une faible chaleur, sont décrites dans des termes tout semblables à ceux qu'emploierait un Européen de nos jours placé dans la même situation. Un peuple qui aurait toujours habité la contrée où les Espagnols le trouvèrent, n'aurait certes pu imaginer des faits aussi contraires à ceux qui l'entouraient, ni donner des détails aussi précis. Il faut donc admettre que les ancêtres des Yucatèques étaient étrangers à l'Amérique, qu'ils sont arrivés sur ce continent dans une région placée au delà du cercle polaire et que leurs descendants sont arrivés au Yucatan en voyageant du nord au sud.

XXVII. — A en juger par le peu de renseignements que nous possédons jusqu'ici, la famille muizca présenterait un tableau assez semblable à celui que nous a offert la famille mexicaine. Broca avait déjà remarqué que les deux petites séries de têtes osseuses étudiées par lui représentent deux races, l'une dolichocéphale et mésorhinienne, l'autre brachycéphale et platyrhinienne. D'autre part, sur une des têtes de Chacos du Muséum, on constate la juxtaposition d'un crâne dolichocéphale et d'une

face dont le prognathisme rappelle celui du Totonaque décrit par Gratiolet. Tout indique donc que des types distincts se sont rencontrés et mêlés sur le plateau de Bogota comme sur celui de l'Anahuac et que les deux populations devaient avoir bien des éléments communs. La linguistique vient à l'appui de cette dernière conclusion. M. Maury, tout en reconnaissant qu'il existe des rapports entre le chibcha et les langues péruviennes, regarde comme plus probable qu'il faudra rattacher l'idiome des anciens Muizcas à ceux de l'Amérique centrale et du Mexique. Mais l'indécision même de l'éminent linguiste ne montre-t-elle pas que le chibcha touche à la fois aux deux familles linguistiques, et ne tend-elle pas à rapprocher ethnologiquement toutes ces populations séparées par de si vastes espaces ?

XXVIII. — Quoique les voyageurs attribuent aux indigènes du Pérou une certaine uniformité de caractères extérieurs (fig. 425 et 426), la famille péruvienne prêterait à des considérations analogues. Ici encore le mélange s'accuse hautement. J'ai déjà dit que l'on trouvait au Pérou des crânes puébléens bien caractérisés. Ce n'est pas le seul fait qui atteste la venue dans ces contrées de la race qui a laissé de si remarquables monuments de son ancien développement. A 5 lieues de Caxamarca, existe une construction à demi ruinée, qui diffère de tous les autres édifices péruviens et dont la nature et la destination ont donné lieu aux conjectures les plus diverses. Elle consistait en un ensemble de maisons, ou mieux de chambres, entourant un monticule, placées par rangées superposées en retrait et formant sept étages. En réalité, c'était un véritable pueblo parfaitement semblable à ceux que l'on a découverts dans l'Amérique septentrionale.

Des têtes de formes bien différentes, présentant presque tous les degrés de la dolichocéphalie et de la mésaticéphalie se rencontrent à côté des précédentes. Parmi elles, il en est qui unissent à la dolichocéphalie une hypsisténocéphalie plus ou moins prononcée. L'existence de ces deux caractères n'a rien qui doive ici nous surprendre. D'une part, la race fossile du Sumidouro a laissé des traces incontestables sur un certain nombre de têtes osseuses recueillies sur plusieurs points de la région ando-péruvienne et jusque dans les vieilles sépultures d'Ancon ; d'autre part, j'ai dit plus haut que l'étude détaillée des crânes du Muséum a fait reconnaître parmi eux un certain nombre de têtes polynésiennes. Ces deux races également dolichocéphales et hypsisténocéphales ont

bien probablement concouru à produire le résultat que je viens d'indiquer. Enfin je rappellerai que c'est du Pérou que viennent ces crânes d'Aymaras dont l'étrange déformation est identique avec celle que présentent certains crânes anciens du Caucase et de nos contrées occidentales. Mais toutes les têtes osseuses ayant appartenu à cette population ne portent pas au même degré l'empreinte des manœuvres qui ont modifié les formes d'un grand nombre d'entre elles. Le Muséum en possède une série qui conduit graduellement du crâne le plus déformé à



FIG. 425. — Teresa Capac, Péruvienne de race pure de Cuzco, profil. (D'après une photographie. Coll. Potteau. C. M.)

d'autres qui ont gardé leurs caractères normaux. C'est un de ces derniers dont je donne ici les figures (fig. 427, 428 et 429).

Il est évident que cette variété dans les caractères céphaliques accuse encore le mélange des races et suppose des migrations plus ou moins nombreuses. On sait que l'histoire du Pérou, telle qu'elle nous est parvenue, a conservé le souvenir de bien des faits de ce genre, et j'en ai indiqué d'autres que des considérations de diverses natures permettent de conjecturer. Ici encore je ne saurais entrer dans les détails. Toutefois, je crois devoir signaler l'accord remarquable existant

entre une des traditions péruviennes et les résultats craniologiques signalés plus haut. Les Chimus, ces prétendus géants qui paraissent avoir été des premiers à apporter au Pérou les éléments d'une civilisation attestée par les ruines de leur capitale, peuplèrent, dit-on, les terres chaudes du Pérou à peu près jusqu'au Chili. Or, c'est précisément de cette région, habitée aujourd'hui par les Yuncas, que viennent surtout les têtes osseuses à crânes cubiques. Nous pouvons donc rattacher avec quelque probabilité les Chimus aux Puébléens. Mais ce ne sont pour-



Fig. 426. — Teresa Capac, Péruvienne de race pure de Cuzco, face. (D'après une photographie. Coll. Potteau. C. M.)

tant pas ces derniers qui ont apporté au Pérou les industries métallurgiques dont j'ai parlé ; car on n'en a, je crois, signalé aucune trace dans la région des pueblos ; et cela même me semble témoigner en faveur de l'hypothèse que j'ai présentée plus haut en les attribuant à une importation étrangère.

XXIX. — Malgré les différences assez sensibles des lignes qui circonscrivent le crâne des Pampéens et des Puébléens, les têtes osseuses des premiers ne sont pas sans quelque ressemblance avec celles des seconds (fig. 430, 431 et 432). La linguistique conduit à la même con-

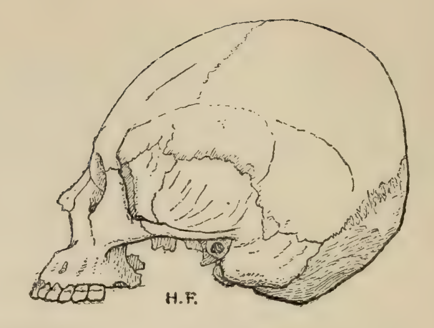



Fig. 427 et 428. — Crâne d'Aymara non déformé, face et profil. (Coll. Ber. C. M.)

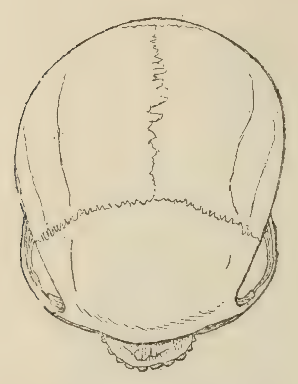


Fig. 429. — Crâne d'Aymara non déformé, *norma verticalis*. (Coll. Ber. C. M.)

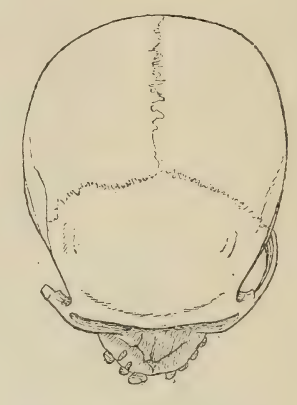


Fig. 430.—Crâne de Puelche, *norma verticalis*. (Coll. d'Orbigny. C. M.)

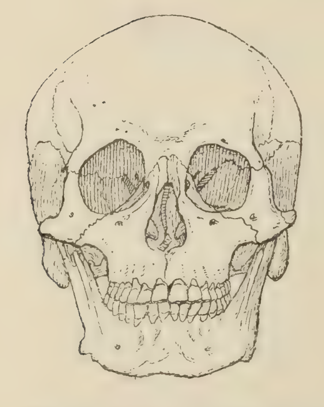
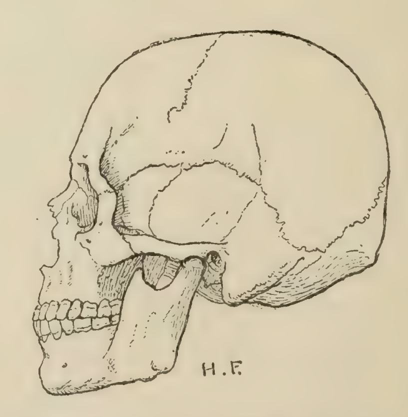



Fig. 431 et 432. — Crâne de Puelche, face et profil. (Coll. d'Orbigny. C. M.)

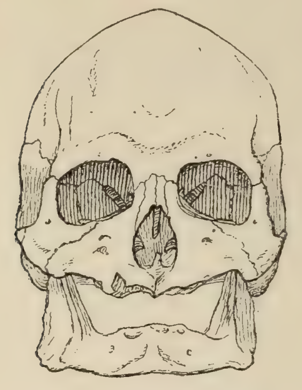
clusion. Entre l'Araucan et le Yunca de Lambayèque, dit Brasseur de Bourbourg, il existe des analogies. Les Pampéens, à en juger par les faits connus jusqu'ici, auraient même conservé une pureté plus grande que les familles précédentes. L'histoire des Araucans, la résistance qu'ils ont constamment opposée aux envahisseurs indigènes et aux Européens, l'éloignement des contrées habitées par les Puelches, rendent assez facilement compte de ce fait.

Par la forme du crâne, les Charruas, aujourd'hui éteints, ressemblaient aux précédents. Par la couleur de la peau, ils s'en éloignaient aussi bien que de toutes les autres races de l'Amérique méridionale. Il me semble en effet difficile de rejeter ce qu'ont dit de leur teint tant d'observateurs, qui les ont vus lorsqu'ils formaient encore une population florissante, et de ne pas admettre que ce teint était au moins très foncé. D'ailleurs, si l'on en croit Montésinos, les Charruas n'auraient pas été les premiers *hommes noirs* dont l'existence aurait été signalée dans ces contrées. Des hommes de cette couleur auraient été en grand nombre parmi les hordes qui désolèrent le Pérou vers les premières années de notre ère. Gumilla, cité comme Montésinos par Brasseur de Bourbourg, parle également de Nègres qui auraient habité les bords de l'Orénoque. Quoi qu'il en soit, chez les Charruas, les caractères autres que ceux de la peau étaient essentiellement ceux de plusieurs races voisines. Les cheveux, entre autres, étaient lisses et gros. Cette juxtaposition de caractères n'a d'ailleurs rien qui puisse surprendre. La chevelure des races jaunes et américaines est un des traits qui se transmettent le plus sûrement à la suite du croisement. Nous savons qu'en Asie et dans les archipels malais, les métis réunissent souvent un teint plus ou moins noir à des cheveux lisses.

XXX. — La famille chiquitéenne paraît se rattacher aux précédentes par la forme du crâne. Peut-être, quand elle sera mieux connue, deviendra-t-elle un simple groupe de la famille pampéenne. Peut-être aussi devra-t-elle être conservée comme servant de transition aux types suivants.

XXXI. — Malgré les différences linguistiques et autres qui distinguent les familles botocudo et guarani, elles devront peut-être un jour former un groupe plus élevé que l'on pourrait appeler *rameau brésilien*. Les caractères craniologiques paraissent en effet rapprocher ces deux populations dont l'une est comme noyée au milieu des tribus

appartenant à l'autre, et ces caractères communs les rattachent toutes deux à la souche ethnique fossile dont j'ai déjà parlé plusieurs fois (fig. 433, 434 et 435).



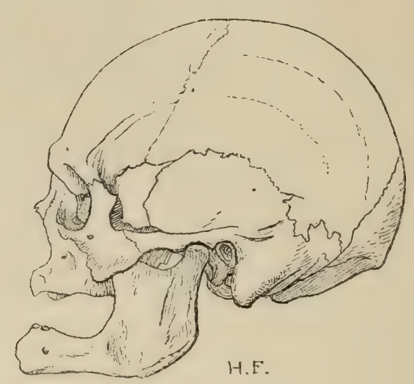


Fig. 433 et 434. — Crâne de Botocudo, face et profil. (Coll. de S. M. don Pedro II. C. M.)

La famille botocudo renferme probablement quelques-unes des populations les plus anciennes du Brésil. Nous venons de voir qu'elles comptent incontestablement les hommes de Lagoa Santa parmi leurs ancêtres directs. Nous savons aussi que la race fossile n'est pas restée pure. M. Hansen nous a appris que des brachycéphales vivaient à côté des dolichocéphales du Sumidouro. Le métissage dont les populations actuelles portent la trace remonterait-il jusqu'à cette époque? On pourra peut-être répondre à cette question, lorsque l'on connaîtra mieux la tête rapportée par M. Roth. Mais d'autres éléments ethniques ont probablement contribué à produire l'état de choses actuel. Les Tapuyas, regardés comme les ancêtres des Botocudos, occupaient depuis un temps immémorial tout le littoral du rio de la Plata à l'Amazone. Une vague tradition prétend qu'ils avaient été eux-mêmes précédés par les Tubaïaras qui se donnaient le titre de *seigneurs de la contrée*. Quoi qu'il en soit, ces tribus, exclusivement chasseuses et menant la vie la plus sauvage,

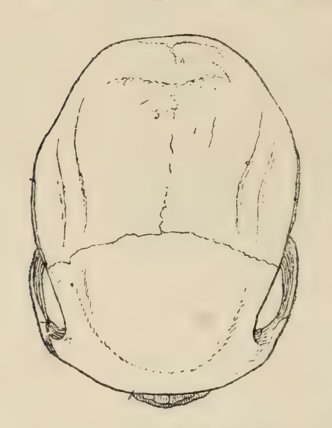


Fig. 435. — Crâne de Botocudo, *norma verticalis*. (Coll. de S. M. don Pedro II. C. M.)

semblent ne pas avoir présenté de grands mouvements d'expansion. Peut-être ce fait s'explique-t-il par une particularité attestée par divers auteurs. Les Aymorès, successeurs directs des Tapuyas et pères des Botocudos actuels (fig. 436), ne savaient pas nager et reculaient devant la traversée du moindre cours d'eau un peu profond.

XXXII. — Il en est autrement des anciens Guaranis, qui avaient refoulé sur bien des points la famille précédente avant l'arrivée des Européens, et l'avaient rejetée dans l'intérieur. Intrépides nageurs et familiarisés



Fig. 436. — Femme Botocudo. (D'après une photographie. Coll. Ladislan Netto.)

avec la navigation, ils avaient toutes les qualités nécessaires pour étendre en tous sens leur domaine. D'après leurs traditions, une de leurs tribus, dont le point de départ reste inconnu, aurait abordé au cap Frio, non loin de Rio-Janeiro, à une époque très reculée. Elle aurait trouvé cette terre déserte, et, après l'avoir peuplée, aurait fini par rencontrer les Tapuyas. Trop faibles pour attaquer ces tribus féroces, les anciens Guaranis auraient gagné l'intérieur, d'où ils seraient revenus plus tard pour s'emparer du littoral et gagner de plus en plus vers le Nord. On sait comment les Portugais leur enlevèrent leurs conquêtes. Alors bien

des tribus s'exilèrent. Une des plus puissantes et dont le nom revient souvent dans les récits des voyageurs, celle des Tupinambas, à la suite d'une délibération solennelle, partit en masse pour aller chercher une nouvelle patrie où ils pussent être à l'abri des Blancs. Aujourd'hui, les tribus guaranies, plus ou moins groupées ou dispersées, sont répandues sous des noms divers de l'Océan aux Andes et du Paraguay aux Guyanes (fig. 437).

Les Caraïbes, qui occupaient la région nord-est de cette vaste étendue au temps de Christophe Colomb, et avaient envahi depuis peu les archi-



Fig. 437. — Tunpan, Guarani du Para, tribu des Apinguis. (D'après une photographie. Coll. Mgr de Macédo. C. M.)

pels du golfe du Mexique en suivant la chaîne des Petites Antilles, se rattachent par les caractères craniologique et linguistique à la famille dont nous parlons. Toutefois, cette parenté ethnique peut soulever des doutes. Les plus anciens témoignages confirmés par les consciencieuses recherches de d'Orbigny attribuent aux Guaranis typiques un teint plus ou moins jaune, légèrement rougeâtre et clair, et une taille tout d'une venue. Or, Hennepin décrit les Caraïbes des îles comme bien faits, comme ayant les épaules et les hanches larges et un teint basané ou olivâtre. D'autre part, M. Brigton, que Latham déclare très versé dans

les langues floridienne et virginienne, pense avoir reconnu plusieurs mots communs au caraïbe et à ces langues de l'Amérique du Nord· Vater, cité par Prichard, est arrivé à la même conclusion. Ces rapports linguistiques sembleraient venir à l'appui des traditions recueillies aussi bien dans les îles qu'en Floride, et d'où il résulterait que les Caraïbes sont primitivement originaires de l'Amérique septentrionale. Partis de la Floride, ils seraient arrivés d'abord aux Lucayes et auraient gagné les côtes nord de l'Amérique méridionale en passant d'une île à l'autre.

Ce voyage n'a certes rien d'impossible. Bartram nous a appris que, de son temps, les Séminoles, riverains du fleuve Saint-Jean, avaient de grands et beaux canots, capables de porter vingt à trente guerriers, avec lesquels ils parcouraient les côtes de la Floride méridionale, allaient aux îles de Bahama et jusqu'à Cuba pour commercer. Ce voyageur a constaté par lui-même l'exactitude des détails qu'on lui avait donnés à ce sujet. Toutefois, Brasseur de Bourbourg regarde les Caraïbes comme étant les représentants de quelqu'une de ces émigrations que les révolutions du Mexique chassaient jusqu'au delà des isthmes américains.

Il est fort possible que ces traditions, en apparence contradictoires, puissent se concilier et ne fassent en réalité que se compléter mutuellement. D'après L. Monboddo, que citent le P. Raymond Bretton et le voyageur Davies, les îles auraient été peuplées d'abord par une colonie venue de la Floride. Des Galibis, sortis de l'Amérique du Sud, les auraient envahies plus tard, auraient massacré les hommes et conservé les femmes, lesquelles vers le milieu du dix-septième siècle parlaient encore la langue des premiers occupants. On expliquerait ainsi quelques-uns des faits signalés dans les îles. Mais la question des Caraïbes continentaux n'en serait guère éclaircie. On le voit, de nouvelles études seraient ici nécessaires, et malheureusement il devient de plus en plus difficile d'en recueillir les éléments. Quoi qu'il en soit, les Caraïbes semblent bien être une race étrangère aux contrées où on les a trouvés et ce n'est qu'avec des doutes sérieux que je les laisse dans la famille guarani.

L'histoire des Caraïbes insulaires soulève quelques autres questions spéciales. Et d'abord, on a dit, et on répète encore souvent, qu'ils ont été anéantis par les Européens. Il n'en est rien. Dans la plupart des Grandes et des Petites Antilles on trouve encore à l'état plus ou moins

pur des représentants de cette race. A la Dominique, les Caraïbes, convertis au catholicisme, ont été réunis dans une paroisse qui porte le nom de Notre-Dame des Caraïbes. Là ils ont un chef qui prend le titre de roi. Ils forment de même des populations distinctes à la Trinité, à Sainte-Lucie et à Saint-Vincent.

Lorsque les Européens abordèrent dans cette dernière île, ils y trouvèrent deux populations, ou mieux deux races très distinctes. Une partie des insulaires avait le teint jaune rougeâtre ordinaire ; les autres étaient noirs. Pour expliquer cette dernière particularité, on a généralement admis que quelque bâtiment négrier avait fait naufrage sur les côtes de l'île et que les Nègres ainsi mis en liberté s'étaient mêlés aux anciens habitants. Il est possible que cette hypothèse soit vraie ; mais elle n'est pas nécessaire pour expliquer la formation de cette race métisse. Il me paraît plus probable que la couleur des Caraïbes noirs tenait à des causes analogues à celles qui ont donné aux Charuas et aux Yamassees le teint qui les caractérisait. Ils peuvent fort bien être les descendants de quelques Nègres amenés à Saint-Vincent par les courants et les vents, comme l'ont été ceux qui ont abordé vers l'embouchure de l'Orénoque, au Brésil, en Floride et à l'isthme de Darien. Ils peuvent encore être les descendants de ces *hommes noirs* qui, au temps de Colomb, faisaient de temps à autre des incursions à Haïti, bien avant que l'esclavage eût importé des Nègres en Amérique. Il est inutile de revenir sur la manière dont a dû prendre naissance cette population qu'Herrera, cité par Brasseur, appelle *gente negra* et qu'il distingue nettement des Caraïbes nommés par lui *Caribales*.

Quoi qu'il en soit, les Caraïbes noirs et rouges défendirent courageusement leur indépendance, contre les Français d'abord, puis contre les Anglais. Ceux-ci, pour mettre fin aux luttes sanglantes qu'ils avaient eu à soutenir à diverses reprises, eurent recours à un moyen radical. A la suite d'une victoire décisive, ils transportèrent la plus grande partie des insulaires, d'abord dans une petite île du groupe des Grenadines, puis sur la côte de Honduras, où leurs descendants forment aujourd'hui une race distincte de toutes les populations voisines.

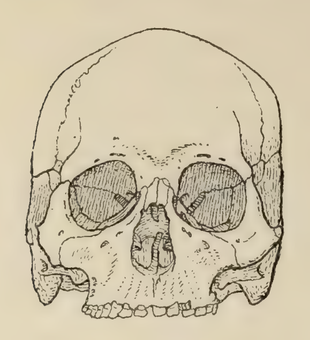
Les autres groupes de la famille guarani, dans leurs longues pérégrinations sur le continent américain, sont loin d'être restés entièrement homogènes. Sauf les exceptions qu'il signale lui-même et dont je parlerai plus loin, d'Orbigny regarde toutes ces populations brasiléo-guara-

niennes comme présentant des caractères presque identiques. Mais lui-même mentionne des variations assez marquées, et les anciens auteurs renferment à cet égard des détails bien précis. Pour d'Orbigny, tous les Guaranis ont le teint d'un jaune rougeâtre, dont la teinte se fonce ou s'éclaircit seulement quelque peu selon les conditions d'habitat. Il déclare en outre s'être assuré que l'absence de barbe ne résulte pas chez eux de l'habitude de s'épiler. Mais Léry, qui a vécu plusieurs années chez les Tupinambas, les compare pour le teint aux Espagnols et aux Provençaux, et le P. Ives, cité par M. Ferdinand Denis, assure que chez plusieurs individus la barbe et les moustaches se montrèrent dès qu'ils les laissèrent pousser pour suivre l'exemple des Français. D'autre part, un ancien intendant de Démérara, Hillhouse, décrit les indigènes de la Guyane anglaise comme ayant le teint tantôt aussi clair que celui des Espagnols ou des Portugais, tantôt d'un brun aussi foncé que celui des *Nègres jaunes*, c'est-à-dire des mulâtres. Ce dernier trait pourrait être attribué à quelque croisement moderne. Il en est autrement de ceux qui rapprochent certains Guaranis du type blanc. Mais on verra tout à l'heure comment on peut en expliquer très naturellement l'existence, grâce aux faits observés par d'Orbigny lui-même. Je veux montrer ici seulement que des éléments ethniques différents se sont mêlés dans la race qui nous occupe, et qu'ici encore le métissage se révèle par ses résultats.

XXXIII. — Dans l'état actuel de la science, la famille patagonienne que je propose d'adopter soulève deux questions fort différentes. Le groupe fuégien, par son crâne franchement dolichocéphale et hypsisténocéphale, se rattache plus qu'aucun des précédents au type de Lagoa Santa. Ces misérables tribus, refoulées aux extrêmes limites du monde américain, seraient-elles donc des restes de l'antique race retrouvée par Lund? Peut-être l'examen des têtes osseuses rapportées par l'expédition du cap Horn permettra-t-elle de répondre à cette question avec quelque certitude. Peut-être aussi cette étude montrera-t-elle que, indépendamment des Patagons de grande taille qui ont atteint la Terre de Feu, les Fuégiens proprement dits présentent deux types distincts. C'est du moins la conclusion que suggère l'examen des photographies rapportées par M. le docteur Hyades.

J'ai placé à côté des Fuégiens un groupe sur la caractéristique duquel il peut rester des doutes. Presque tous les crânes étudiés comme

appartenant aux Patagons sont brachycéphales et ressemblent à ceux des Puelches. Ce fait semble être en désaccord avec un des traits attribués par Pigafetta aux géants dont il a fait la description. Leur tête,



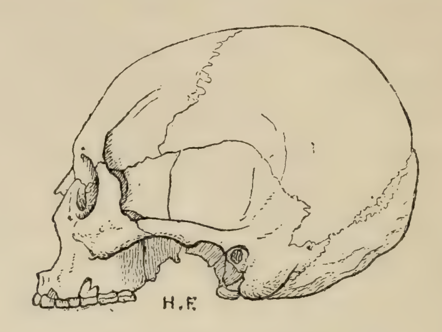


Fig. 438 et 439. — Crâne de Téhuelche, face et profil. (Coll. Moréno. C. M.)

dit-il, était longue d'une coudée. L'historien de Magellan a-t-il voulu parler de la *hauteur*, et non de la *longueur* mesurée d'avant en arrière, comme nous le faisons aujourd'hui? En présence des résultats craniométriques que je viens de rappeler, on pourrait adopter la première de ces deux interprétations.

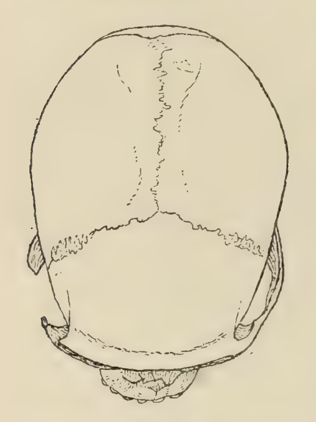


Fig. 440. — Crâne de Téhuelche, *norma verticalis*. (Coll. Moréno. C. M.)

Mais, d'autre part, nous possédons au Muséum un crâne indiqué comme patagon et qui est remarquable par sa dolichocéphalie des plus accentuées. En outre, M. Moréno a rapporté de ses voyages en Patagonie un grand nombre de têtes osseuses prises dans d'anciennes sépultures téhuelches, et deux de Téhuelches modernes. Ces têtes ont le crâne à la fois dolichocéphale et hypsisténocéphale (fig. 438 et 439). Dans son travail, M. Moréno distingue expressément les Téhuelches des Puelches et n'a pu se tromper sur ce point. Nous ferons comme lui et nous regarderons la Patagonie comme étant aujourd'hui habitée par deux races bien différentes que l'on a confondues sous le nom de *Patagons*. Les brachycéphales sont les Puelches dont nous avons parlé plus haut; les dolichocéphales, les Téhuelches, seront pour nous les véritables Patagons de Pigafetta (fig. 440).

XXXIV. — Malgré le petit nombre des tribus qu'elle comprend, la famille antisienne qui figure au bas du tableau mérite toute l'attention des ethnologistes. Elle se compose de deux groupes, tous les deux très remarquables par la blancheur du teint et les proportions de la taille. En outre, celui dont les Guarayos sont le type a la figure aussi garnie de moustaches que les Européens. On ne saurait dire jusqu'à quel point ce caractère existe ou manque chez les Yuracarès, puisqu'ils s'épilent avec le plus grand soin et s'arrachent jusqu'aux sourcils.

Nous retrouvons donc ici un fait analogue à celui que nous a présenté l'Amérique du Nord. Les Guarayos de la Bolivie rappellent les *Espagnols sauvages* dont nous avons parlé plus haut. Leur présence au milieu des Guaranis au teint jaune plus ou moins foncé, et naturellement imberbes, comme l'a constaté d'Orbigny, explique aisément les différences reconnues chez ces derniers de tribu à tribu, ou même d'individu à individu. Ce n'est encore là que le résultat du croisement.

L'existence des Antisiens, leur situation géographique jettent aussi, ce me semble, un certain jour sur quelques-unes des traditions des Américains occidentaux. On sait que ces traditions parlent souvent d'hommes blancs et barbus venant toujours de l'Orient. La présence à l'est des Andes de groupes présentant les deux caractères dont il s'agit justifie et explique en même temps les faits qui ont si souvent éveillé l'attention et parfois provoqué des doutes.

Mais les hommes blancs et barbus qui se montrent aux bords du lac de Titicaca, sur le plateau de Bogota, etc., sont des sages, des législateurs qui apportent aux populations une civilisation plus ou moins avancée, tandis que les Antisiens modernes sont des sauvages qui ne semblent avoir aucun souvenir de ce genre. Si les Guarayos font preuve d'un caractère heureux et mènent une vie patriarcale, les Yuracarès paraissent être le type de l'homme des bois, insociable et cruel, par suite d'un manque absolu de sensibilité. Seraient-ils donc les descendants d'une nation policée détruite ou dispersée par quelque invasion? Des siècles de misère et de lutte acharnée contre les hommes et la nature leur ont-ils fait oublier un passé peut-être glorieux et les ont-ils amenés à cet état de barbarie? On ne peut que poser ces questions. Mais en quel sens qu'elles soient peut-être résolues plus tard, ces tribus blanches et barbues n'en resteront pas moins un élément ethnique distinct et dont l'influence se révèle au milieu des populations environnantes.

XXXV. — Dans un travail du genre de celui-ci, je ne pouvais qu'indiquer les faits généraux sans entrer dans les détails. Par exemple, en parlant des mouvements des peuples américains, je ne pouvais que signaler la direction des courants principaux sans chercher à compter leurs divisions secondaires et les remous dont l'histoire du Mexique en particulier présente quelques curieux exemples. Je ne pouvais pas davantage en appeler aux renseignements fournis par l'ethnographie et l'étude des mœurs, des coutumes, des religions. Mais on sait combien les données empruntées à ces divers ordres de faits viendraient à l'appui de ce que j'ai cherché à montrer pour ainsi dire à vol d'oiseau.

Plus on pénètre dans l'histoire des nations américaines, plus se dégage un résultat des plus importants. Partout où s'est conservé le souvenir des origines, et pour si haut que remonte la tradition, on trouve la migration avec toutes les conséquences que j'ai si souvent signalées. Là où la tradition est muette, les caractères ostéologiques et extérieurs attestent un passé analogue. Les grands courants vont presque toujours du nord au sud, en déversant de temps à autre vers l'Orient des branches qui vont en peupler les solitudes. Ce fait paraît s'être produit surtout dans l'Amérique du Nord. Il est moins marqué dans l'Amérique méridionale. Ici, le fleuve humain, après avoir poussé jusqu'à l'extrémité du continent une partie des épaves qu'il avait entraînées dans sa course, paraît s'être replié sur lui-même et est remonté du sud au nord par les régions centrale et orientale, tout en envoyant de temps à autre à l'Occident quelques branches plus ou moins considérables. De là sans doute ces invasions de barbares venant de l'Orient dont parlent les traditions péruviennes.

Mais, pour continuer la métaphore, le régime de ce fleuve a été rarement régulier. C'est surtout par ses crues, subites et plus ou moins espacées dans le temps, qu'il a manifesté sa puissance et couvert le continent entier de ses flots. Les inondations ont été souvent terribles. Bien des fois, de riches alluvions déposées par quelque irruption précédente et que le temps avait fertilisées, ont été emportées, ne laissant que des grèves désertes là où poussaient de riches moissons, tandis que les terres dont elles étaient formées allaient sur des points plus ou moins éloignés, se mêler à quelque sol d'une toute autre origine et composé d'éléments différents.

Qu'on me pardonne ce langage figuré. Peut-être fera-t-il mieux com-

prendre toute ma pensée et ressortir davantage la conclusion générale que j'aimerais à voir tirer des pages trop succinctes qui précèdent, savoir : que l'Amérique entière a été peuplée par des migrations dont on trouve partout la trace plus ou moins évidente, et que nulle part peut-être le métissage n'a été ni plus actif ni plus général.

XXXVI. — Voilà ce qui s'était passé avant que l'Européen moderne fût venu à son tour aborder l'Amérique et en prendre possession. J'ai indiqué très sommairement plus haut quelles ont été pour lui les conséquences de ce changement de milieu. Il a donné déjà naissance à des races nouvelles. L'Anglais lui-même, qui plus que tout autre emporte avec lui toutes ses habitudes nationales, et qui par cela même se défend mieux contre les actions de milieu, a été modifié. Les Yankees éclairés et de bonne foi le reconnaissent eux-mêmes ; et voici en quels termes un mammalogiste éminent, Andrew Murray, signale cette transformation de ses compatriotes : « Nous avons vu une race d'hommes se former sous nos propres yeux, savoir la race *anglo* ou mieux *européo-américaine*, aussi distincte, aussi bien caractérisée comme race que n'importe quelle autre... Il y a là une nation *per se ;* une nation qui est connue dans les bureaux du *Punch,* connue des employés aux passeports ; connue de nous-mêmes, facilement identifiée, facilement figurée et facilement caricaturée. » Il admet en outre que le Mexique, le Brésil... doivent avoir également leurs races européennes dérivées.

Comme je l'ai déjà dit, le langage lui-même semble subir l'action modificatrice du milieu américain. On a déjà vu que nulle part les langues, les dialectes ne sont aussi multipliés que sur ce continent. Les immigrés européens semblent être en voie de fournir leur contingent à la Babel américaine. M. Maury cite les habitants de la vallée de Simbura (Equateur), métis d'Indiens et d'Espagnols, comme parlant une langue « qui n'a plus aucun rapport avec celles des populations voisines ». — Un voyageur anglais, rendant compte de deux ouvrages américains, nous dit qu'il n'aurait pu les lire, si un long séjour ne l'eût familiarisé avec cette langue nouvelle, pour laquelle il faudrait avoir un dictionnaire. A son tour, un des deux auteurs dont il s'agit, le lieutenant Wise, parlant des volontaires venus des montagnes Rocheuses, déclare qu'il n'était pas facile de les comprendre, « car là, dit-il, on parle un dialecte spécial ».

La formation de ces nouvelles langues mériterait d'attirer l'attention

des linguistes et il serait heureux que l'exemple donné par M. Hale éveillât leur attention sur ce point. Cet éminent anthropologiste a trouvé dans l'Orégon et au nord de cette contrée une sorte de *langue franque* qui, née d'abord des nécessités du commerce, est aujourd'hui presque seule employée par de nombreux individus. Cette langue a déjà son vocabulaire, ses règles, sa grammaire. Les éléments en sont empruntés à quatre langues, deux américaines (nootka et tchinook) et deux européennes (français et anglais). Un certain nombre de mots ont été formés par onomatopée et le langage admet la formation de mots composés pour combler les lacunes du vocabulaire.

XXXVII. — Dans la première partie de ce livre, j'ai appelé déjà l'attention sur les nombreux croisements accomplis en Amérique et mentionné l'existence au Mexique d'une nomenclature spéciale destinée à préciser les rapports ethnologiques d'un individu avec les trois types qui se sont rencontrés dans cette région. Larenaudière et quelques autres voyageurs l'avaient fait connaître, mais d'une manière incomplète. M. Hamy l'a retrouvée récemment accompagnée de peintures du siècle dernier qui *illustrent* pour ainsi dire cette espèce de classification. On me saura gré de la reproduire ainsi que le schéma tracé par M. Hamy et qui permet de reconnaître d'un coup d'œil la proportion des sangs blanc, noir ou indigène réunis sur le même individu.

Races métisses du Mexique.

D'après les légendes des tableaux peints par D. Ignacio de Castro.

	PÈRE.	MÈRE.	ENFANT.
1°	Espagnol	Indienne	Mestizo.
2°	Espagnol	Mestiza	Castizo.
3°	Espagnol	Castiza	Españolo.
4°	Espagnol	Négresse	Mulâto.
5°	Espagnol	Mulâtresse	Morisco.
6°	Espagnol	Morisca	Albino.
7°	Espagnol	Albina	Tornatra.
8°	Indien	Négresse	Lobo.
9°	Lobo	Négresse	Chino.
10°	Chino	Indienne	Cambujo.
11°	Cambujo	Indienne	Tente-en-el-aire.
12°	Tente-en-el-aire	Mulâtresse	Albarasado.
13°	Albarasado	Indienne	Barsino.
14°	Barsino	Indienne	Campa-mulato.
15°	Indien	Mestiza	Coyote.

On voit jusqu'où a été portée, au Mexique, la distinction des caté-

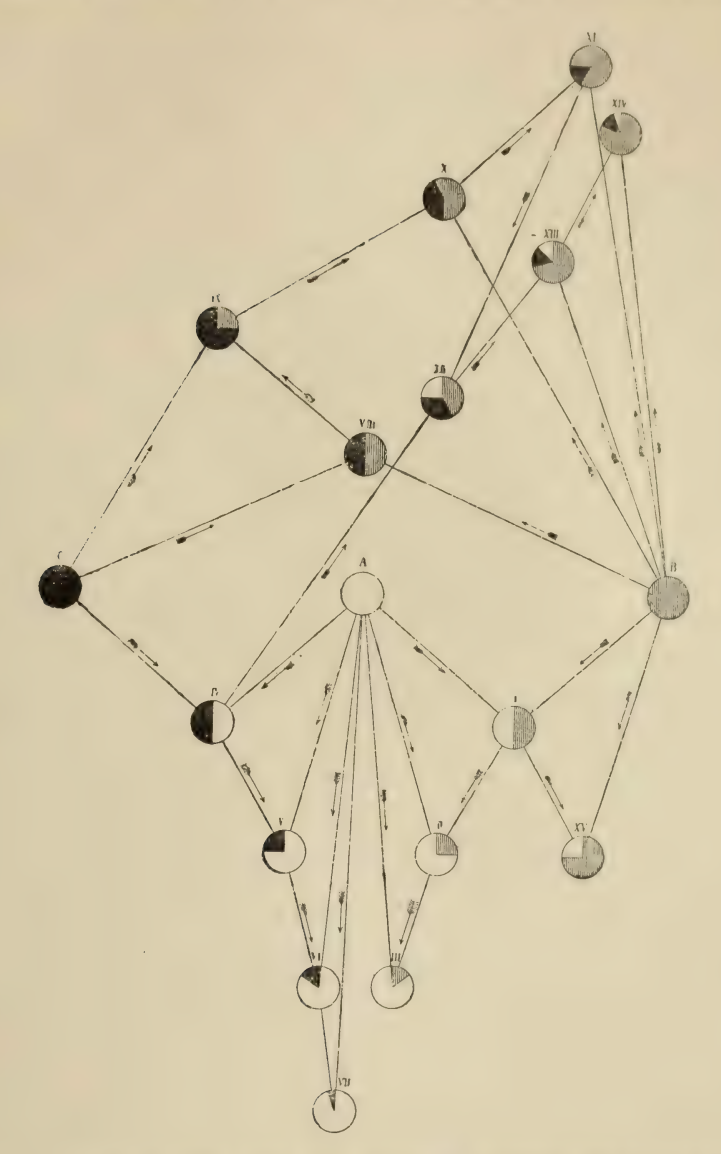


Fig. 441. — Schéma indiquant dans quelle proportion les sangs blanc, noir et indigène sont associés chez les métis mexicains (Dr Hamy).

A. Blanc (Espagnol). — B. Indigène (Aztèque, etc.). — C. Nègre (d'Afrique).

gories ethnologiques enfantées par le mélange des races. Mais, on comprend aussi qu'il faudrait un vocabulaire bien autrement étendu,

pour traduire les mille nuances résultant des unions à tous les degrés des enfants de ces quinze catégories.

XXXVIII. — Partout où les trois races se sont rencontrées en Amérique, il n'a pu que se produire des faits semblables à ceux que vient de montrer le Mexique. Toutefois, sauf sur quelques points, l'élément nègre est numériquement très inférieur aux deux autres et manque entièrement à bien des contrées. C'est donc surtout au sang des races indigènes que l'Européen a mêlé et mêlera de plus en plus le sien. Quel sera le résultat de ce mélange, accompli sous l'influence d'un milieu dont nous avons constaté l'action modificatrice ?

Sans doute il serait téméraire de chercher à s'en faire une idée quelque peu précise. Mais, ce qui s'est passé dans les deux Amériques autorise déjà quelques prévisions générales.

Au nord, ni le milieu, ni le sang des Peaux-Rouges n'ont abaissé la race. Les métis du Manitoba sont les égaux des purs Yankees placés dans les mêmes conditions sociales ; et j'ai dit plus haut ce que sont ceux du Missouri et de l'Alaska. Au sud, les Paulistas, qui eux aussi sont à peu près tous des métis, petits-fils de véritables sauvages, sont au premier rang parmi les populations créoles du Brésil ; et cet empire, grâce à la stabilité de son gouvernement, grâce à l'influence exercée par un chef éminent, est bien près d'être au niveau de nos plus fiers États européens. Il est vrai que la plupart des républiques espagnoles, avec leurs agitations stériles, avec leurs convulsions politiques incessantes, présentent un triste spectacle. Toutefois, il n'y a là rien qui autorise à désespérer de leur avenir. Ces populations en sont encore où nous en étions nous-mêmes à l'époque de la *Trève de Dieu* et de la *Quarantaine du Roi*. Ces temps mauvais passeront pour elles, comme ils ont passé pour nous. Alors la véritable société nouvelle naîtra, et déjà elle s'annonce par de remarquables progrès dans les sciences pures et appliquées.

Or, cette société aura pour point de départ tout ce que peut lui donner l'Europe ; pour éléments, d'une part, le Blanc, avec son intelligente activité ; de l'autre, les races au milieu desquelles s'étaient développées les civilisations du Mexique, du Yucatan, du Pérou. Un pareil croisement ne saurait donner que d'heureux résultats. Quand le métissage et le milieu auront parachevé leur œuvre, les vieilles aptitudes se réveilleront ; il s'en manifestera de nouvelles engendrées par le mé-

lange même des sangs ; et, au sud comme au nord, les futures civilisations américaines égaleront, surpasseront sans doute à certains égards celle dont nous sommes si fiers, comme la nôtre a égalé et surpassé sur bien des points celles qui l'ont précédée.

Depuis bien des années, dans mes cours et dans mes livres, j'ai exprimé l'opinion que partout et de tout temps l'homme a été beaucoup plus voyageur, beaucoup plus migrateur qu'on ne l'admettait naguère, que ne l'admettent encore bien des anthropologistes. Quoique très rapide et très incomplète, l'esquisse que je viens de tracer aura, j'espère, justifié mes appréciations.

Or, des déplacements un peu considérables, qu'ils s'effectuent brusquement et par masse, ou lentement et par infiltration, ne peuvent avoir lieu sans amener le contact et le mélange de tribus, de hordes, de peuples, souvent de races différentes. Le *métissage* est le résultat inévitable des *migrations*. Aussi, l'avons-nous vu à l'œuvre presque dès les plus anciens temps des âges préhistoriques et en avons-nous trouvé les traces à peu près partout.

La facilité croissante des communications ne peut manquer d'activer, de généraliser ce mouvement dont on peut prédire presque à coup sûr le résultat final. Les races se mêleront, se fusionneront de plus en plus ; un moment viendra où toutes les populations humaines auront reçu leur part du sang des trois types fondamentaux et des principaux types secondaires. Serres avait déjà compris cette conséquence de l'impulsion qui pousse les peuples les uns vers les autres. Toutefois, mon éminent prédécesseur tirait de ce fait, que je regarde avec lui comme inévitable, des conclusions que je ne saurais accepter. Il admettait qu'une fusion complète en serait le résultat, et qu'une race unique, homogène, possédant les mêmes caractères physiques, intellectuels et moraux, remplacerait, dans toutes les régions du globe, nos races si multiples, si diverses.

Mais, d'une part, le mélange des sangs ne peut se faire partout dans des proportions identiques par suite de la distribution actuelle des races. A moins de quelque douloureux phénomène analogue à celui qui se produit en Polynésie, l'Afrique conservera plus de sang noir, l'Asie

plus de sang jaune, l'Europe plus de sang blanc que les autres parties du monde.

D'autre part, Serres oubliait le *milieu* et son action inévitable dont nous avons vu tant de preuves. Pour si bien que l'homme perfectionne ses moyens de défense contre ce grand modificateur, il en subira toujours l'influence. Par conséquent, tant que notre globe restera ce qu'il est, les caractères ethniques pourront se rapprocher; ils ne sauraient s'identifier, et il existera des races distinctes.

L'unification des populations humaines se fera néanmoins, mais seulement dans l'ordre des faits sociaux. Comme je l'ai déjà dit, dans l'œuvre de transformation que nous voyons déjà partiellement accomplie, un rôle prépondérant est dévolu au Blanc européen. Or, il n'apporte pas seulement aux autres races son sang régénérateur; il leur donne en outre, et au besoin il leur impose, ses arts, ses habitudes, ses besoins, ses intérêts. C'est par là surtout qu'il prépare l'avenir.

On sait comment ont grandi et se sont progressivement étendues les aires de civilisation commune que l'on a appelées le monde grec, le monde romain, le monde moderne. Le monde futur sera bien autrement vaste; il embrassera le globe entier.

INDEX

D

S

T



